

---

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

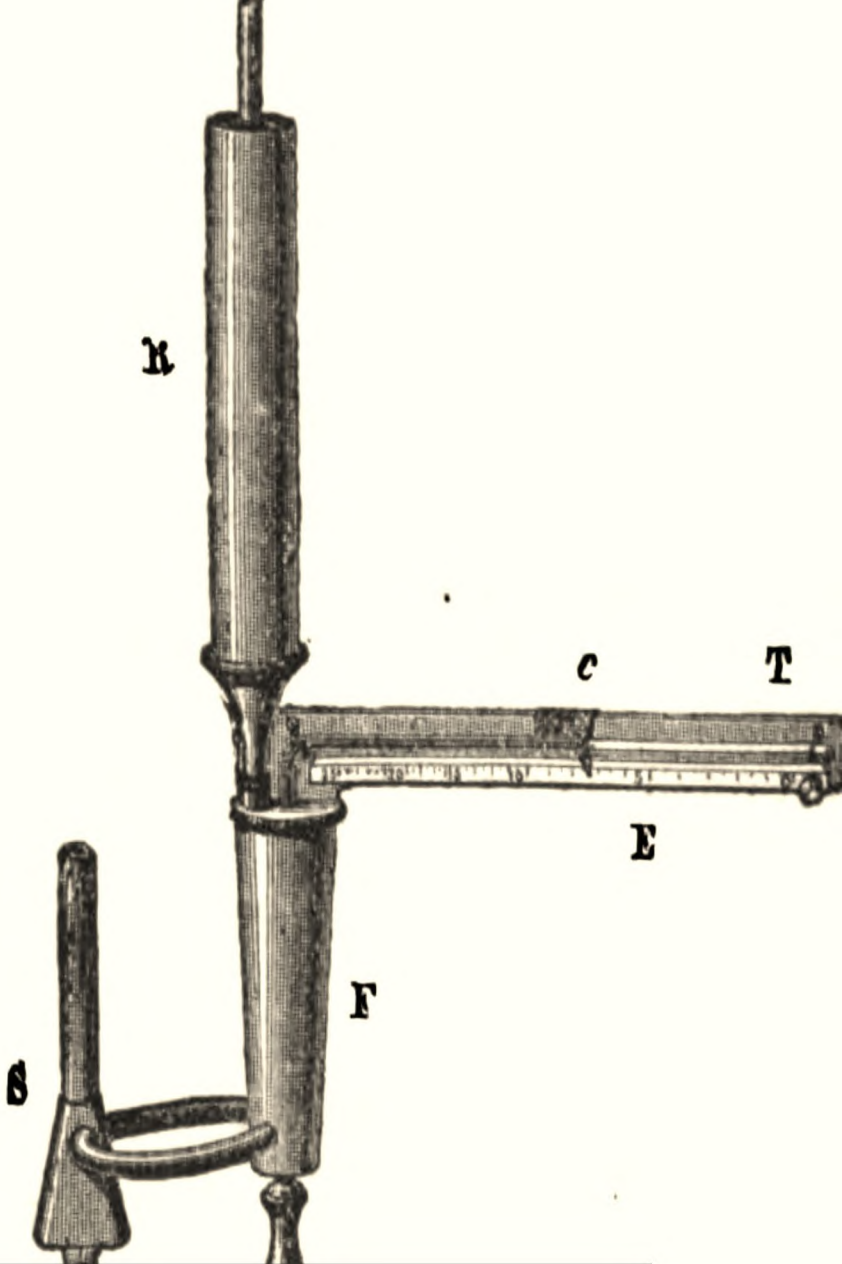
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

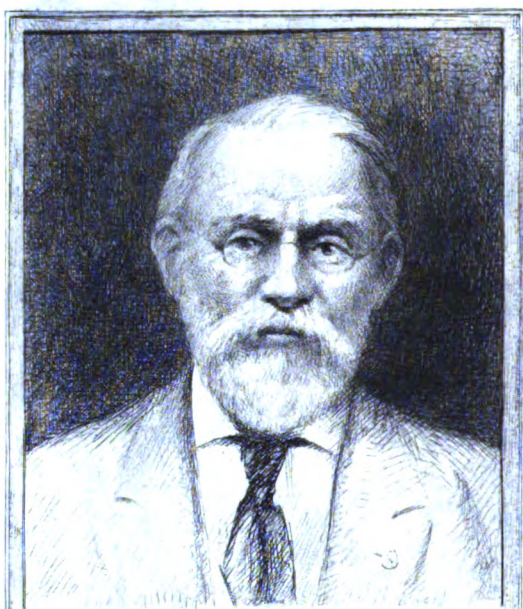
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



# Bulletin

Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny



SILAS WRIGHT DUNNING  
BEQUEST  
UNIVERSITY OF MICHIGAN  
GENERAL LIBRARY







SILAS WRIGHT DUNNING  
BEQUEST  
UNIVERSITY OF MICHIGAN  
GENERAL LIBRARY







**SOCIÉTÉ**  
**D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS**  
**DE POLIGNY**





BULLETIN  
DE LA SOCIÉTÉ  
D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS  
DE POLIGNY  
(JURA)

46<sup>me</sup> ANNÉE.



1875.

**POLIGNY**  
IMPRIMERIE DE G. MARESCHAL  
—  
1875

44

De...  
Nig...  
1-7-32  
2-339

# LES SECOURS D'URGENCE

## GUIDE PRATIQUE

DES COMITÉS ET POSTES D'ASSISTANCE AUX BLESSÉS, NAUFRAGÉS, NOYÉS, ASPHYXIÉS,  
AUX VICTIMES D'ACCIDENTS SUR LES CHANTIERS PUBLICS, CHEMINS DE FER, DANS  
LES ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS, THÉÂTRES, INCENDIES, FERMES ISOLÉES,  
COMMUNES RURALES, ETC., ETC.;

Par le docteur E.-L. BERTHERAND.

### AVANT - PROPOS.

L'instinct sociable, qui nous porte à prêter assistance à nos semblables frappés par un malheur ou une souffrance physique, est inhérent au cœur de l'homme. Cet amour mutuel, ce dévouement réciproque, qui constituent la vertu de la Fraternité, n'ont cependant d'effet utile, qu'autant que le secours sera opportun et rendu efficace par une connaissance suffisante de la nature du mal, de la qualité du remède à lui opposer avec quelque succès.

Cette délicate spécialité d'intervention savante nécessite des études ingrates et constantes dont l'ensemble constitue la Médecine proprement dite. En présence des difficultés et de la gravité de son exercice, une Société civilisée, a l'impérieux devoir d'exiger des garanties de la part de ceux qui veulent s'y adonner. *A priori* donc, le médecin *en titre* est, logiquement, seul apte à connaître des maladies et de leurs remèdes.

Il est, cependant, des circonstances impérieuses où dominent l'urgence du secours et souvent aussi l'impossibilité matérielle de l'obtenir à l'instant même d'un homme de l'art. Dans les maladies à brusque début, dans les accidents, dans les sinistres, par exemple, un retard dans l'assistance peut être funeste, et l'on ne saurait certainement abandonner la victime à son malheureux sort, faute d'un médecin qui ne se trouve pas incontinent à sa

portée (1). Et l'humanité la plus élémentaire fait un devoir impérieux de secourir son prochain ! Or, ne savoir que faire en pareil cas constitue un véritable supplice pour l'homme de cœur. Il faut donc que les témoins de cette situation pleine de dangers agissent, mais surtout qu'ils agissent utilement, efficacement, avec intelligence, dans un sens qui n'aggrave pas les souffrances ou le péril. Comment y parviendront-ils, s'ils n'ont pas fait quelques études préliminaires, s'ils n'ont pas reçu une certaine initiation, toute superficielle qu'elle soit, à ce soulagement immédiat, bien entendu sans avoir la moindre prétention de faire acte médical proprement dit ? En effet, il ne suffit pas au premier venu, même fort intelligent, d'avoir sous la main des substances, des appareils, des boîtes de secours : il faut encore qu'il sache quelque peu s'en servir à propos, de façon à ne pas faire plus de mal que de bien ; il faut que ses instincts, sa bonne volonté, sa main, ses paroles, son dévouement soient utilement dirigés dans le rôle humanitaire que son cœur lui fait accepter. C'est donc en pareil cas moins la maladie complète que le malade, que les premiers secours doivent avoir comme objectif, en cas d'urgence ; car, répétons-le, il ne s'agit pas du tout d'empiéter ici sur les prérogatives professionnelles du Médecin.

On a souvent tenté d'écrire des ouvrages de *Médecine populaire* : deux mots, si l'on y réfléchit, qui hurlent d'être accolés ensemble ; car, si le premier résume l'ensemble des connaissances les plus étendues, le second caractérise tout au contraire la classe sociale la plus nombreuse et généralement la plus déshéritée d'une instruction même élémentaire. Ne faut-il pas être dépourvu du moindre jugement pour entreprendre de « mettre à la portée de *tout le monde* » les éléments d'une science toute de minutieuse et patiente observation, et dont la pratique sage et circonspecte exige tant de tact et d'expérience ? Les sottises et les im-

(1) On estime que le cinquième des morts sur un champ de bataille doit être attribué aux hémorragies, faute de prompts secours.



postures des charlatans, des guérisseurs, des rebouteurs, des propagateurs effrontés de « *la médecine sans médecin* » ou bien encore de « *la médecine domestique*, » n'ont rien de commun avec les sciences médicales et ne constitueront jamais qu'un ramassis indigeste de préjugés stupides, de témérités souvent dangereuses, d'incertitudes grossières, de superstitions absurdes et des conjectures les plus risquées.

Quant aux esprits cultivés qu'un sentiment d'humanité pousse, dans les Comités de bienfaisance et de charité, à propager de leur mieux certaines pratiques dérobées à l'art médical, qu'ils n'oublient pas que la sensibilité la plus émue, la compassion, le désir de se rendre utile ne suffisent pas, en pareil cas, pour restituer aux organes malades, aux tissus blessés, leurs fonctions normales, au corps devenu souffrant, l'intégrité de la santé. « Un grand nombre de malades périssent dans nos villages, dès le début de la maladie, par l'ingestion malavisée de vin, de saucissons et d'aliments épicés qu'on leur donne pour les soutenir, dit-on, et qui, redoublant l'ardeur de la fièvre, emportent le malade..... La charité sans discernement n'est qu'une mauvaise action. » (DR CORMENIN, *Entretiens de village*, 1847, 8<sup>e</sup> édition, p. 227 et 234).

Pourquoi donc la Médecine, la Chirurgie, la Pharmacie seraient-elles les seules sciences qui pourraient se passer d'un apprentissage, d'études préliminaires sur la composition du corps, les fonctions des organes, le choix et le mode d'action des remèdes ou des ressources instrumentales ? Au lieu de laisser les classes populaires croire à de pareilles et fatales erreurs toujours présentées sous l'enseigne captieuse de la Philanthropie, ne vaut-il pas mieux leur ouvrir courageusement les yeux sur les promesses mensongères de ces *Guides*, de ces *Manuels*, de ces *Avis*, de ces *Traitéts préservatifs*, de ces *Méthodes faciles de se guérir soi-même*, opuscules bourrés de formules et de conseils d'un choix le plus souvent douteux, mais à l'application desquels il man-

quera toujours..... la manière de savoir s'en servir à propos, c'est-à-dire la compétence et l'expérience propres au pouvoir réel de l'homme de l'art. Répétons sans cesse aux populations cette vérité, qu'il n'y a pas plus de petits remèdes inoffensifs à leur portée, qu'il n'y a d'armes inoffensives entre les mains des inhabiles et des imprudents; — que l'emploi aveugle, inexpérimenté de ces panacées vulgaires laisse presque toujours à une maladie simple et légère le temps de se développer et de devenir plus grave; — que cet abus quotidien de prescriptions et d'applications banales en dehors de l'ordonnance du Médecin est plein de dangers, d'erreurs regrettables, de responsabilités terribles, et, dans les classes ouvrières, ne réussit qu'à prolonger l'incapacité du travail et à accroître la gêne du petit ménage et par suite les entrées aux hôpitaux; — qu'il est souverainement ridicule de prétendre médicamenter avec succès un corps malade dont on ne connaît pas l'organisation à l'état sain; — que la médecine ne saurait être représentée par un simple catalogue de remèdes; — que la connaissance de cette science est vaste, longue, compliquée, remplie de difficultés même pour ses initiés; — que les rebouteurs, ignorant même la place, la forme, le nombre et la position des os, et qui se parent vaniteusement du don miraculeux de remettre les entorses, les fractures, les luxations, avec force prières, signes de croix et apposition de bandages tellement serrés qu'impotence et gangrène s'en suivent très-souvent, sont des charlatans bien coupables, abusant de la crédulité et de la bourse du malheureux ouvrier; — enfin, que le médecin, digne du nom par ses études et ses aptitudes spéciales, peut seul remplir avec succès cette utile et délicate mission sociale.

Il importait à notre loyauté et à l'honneur de notre profession de le déclarer dès le début de ce travail. Le but que nous nous sommes proposé ici est tout simplement de résumer et de vulgariser les notions les plus élémentaires, les pratiques les plus inoffensives des secours d'urgence : ce sera, en outre, une excellente occasion de détruire un certain nombre de préjugés trop

enracinés, d'erreurs funestes qui ont encore cours dans les classes peu éclairées des villes et surtout des campagnes. Un guide dans l'assistance d'urgence ne doit rien avoir de médical à proprement parler : il s'adresse à ceux dont la mission accidentelle (membre d'un Comité de secours aux blessés, d'une Société de sauvetage, brancardiers, pompiers, hospitaliers, etc.) consiste à venir spontanément en aide à un malade, un blessé, par l'administration la plus intelligente possible de secours instantanés en attendant l'arrivée de l'homme de l'art. Nous ne faisons donc pas allusion aux garde-malades, aux infirmiers proprement dits : ces auxiliaires, exerçant une profession d'assistance permanente et dans les conditions ordinaires, reçoivent des médecins traitants des prescriptions à exécuter, sont initiés par la pratique, l'exemple ou l'enseignement à l'application élémentaire de la petite chirurgie (opérations simples et pansements), de l'hygiène (régime alimentaire, salubrité des locaux, etc.), de la pharmacie vulgaire (tisanes, cataplasmes). Les secours d'urgence en cas d'accident ou de maladie, programme tout particulier du présent travail, ont pour sujet une spécialité toute restreinte de circonstances imprévues.

Dans une pareille œuvre de vulgarisation, il fallait s'efforcer d'éviter avec soin cette érudition scientifique, inintelligible et par conséquent dangereuse pour les classes auxquelles elle s'adresse. Faisons-les profiter de conseils utiles, de vérités à leur portée, mais encore une fois, sans empiéter sur le domaine professionnel du Médecin. Les avis qu'il convenait d'édicter ici portent sur l'emploi de moyens inoffensifs, suffisants pour soulager un blessé ou arrêter les suites d'un accident, jusqu'à l'arrivée de l'homme de l'art. De même qu'en face d'un incendie, un citoyen se met en devoir de faire de son mieux pour circonscrire et éteindre le feu, en attendant les pompiers et sans avoir la prétention de remplacer leur concours expérimenté; de même que le voisin d'une maison subitement crevassée peut et doit chercher à étançonner, à soutenir le pan de mur qui menace, mais toujours en attendant

l'architecte et sans s'arroger la pensée de se substituer à la compétence et à l'appréciation indispensable de ce spécialiste ; de même, il ne s'agit ici que d'éduquer des dévouements utiles et les rendre intelligents, faute du maître qui seul a droit de prescrire, parce que seul il offre les garanties du savoir. On n'est pas littérateur parce qu'on a entre les mains un dictionnaire de l'Académie ; ni agriculteur, ni juriste, parce qu'on a sous les yeux des ouvrages de culture ou de droit ; mais il est possible d'empêcher une lésion de devenir plus grave et de mettre les jours en danger, tout cela en attendant le praticien et sans s'ingérer dans une pratique réellement médicale : il suffit d'être initié à l'application et au choix de simples soins d'urgence, de mettre de modestes notions au service d'une vie en danger. Devons-nous rester désarmés au milieu de tous les dangers qui menacent nos familles, notre prochain ? Non, évidemment. Éclairons donc par l'enseignement de procédés simples et efficaces d'assistance, ce sentiment instinctif du dévouement ; rendons ses applications plus fructueuses mais inoffensives. Le jour où cette instruction des masses aura été vulgarisée, le charlatanisme verra ses effronteries repoussées de toutes parts, car la crédulité et l'ignorance ne seront plus là pour se laisser exploiter, et les premiers secours à donner étant bien connus, le patient attendra plus facilement la venue opportune du véritable médecin.

Loin de nous, encore une fois, l'idée d'improviser des savants incomplets ; il ne s'agit que d'apprendre à faire dans un sens profitable et sérieusement secourable ce que chacun est apte à faire sans conséquences graves, à appliquer dans des cas où le salut dépend de la promptitude d'une assistance sûre d'elle-même, de son sang-froid et de la valeur utile, mais sans danger, de son intervention.

Après avoir jeté un coup-d'œil sur l'historique des secours d'urgence, je passerai en revue les aptitudes et les obligations individuelles réclamées par cette assistance ; puis je décrirai le matériel indispensable des secours pour blessures, asphyxies,

submersions, incendies, maladies subites, etc. Suivront des généralités sur l'administration des premiers soins, le transport des blessés, les pansements et les préparations médicamenteuses les plus ordinaires. Je terminerai par l'examen de tous les cas qui nécessitent des secours d'urgence, en indiquant les signes caractéristiques de la nature du mal et les moyens les plus simples de soulagement.

## CHAPITRE I<sup>er</sup>.

### Coup-d'œil historique.

Les secours à porter en cas d'accidents ou de maladies débutant subitement avec un certain degré de gravité, constituent une grave question qui paraît cependant avoir peu préoccupé les populations dans l'antiquité. Les ténèbres qui régnaient alors sur les phénomènes physiques donnaient ample carrière aux erreurs, aux superstitions, aux préjugés, et condamnaient à l'incertitude et à l'impuissance. L'art des pansements était tout-à-fait dans l'enfance, et l'ignorance des secours efficaces à opposer à la morsure des animaux venimeux n'imposait-elle pas à Moïse la ressource purement morale du serpent d'airain dont la vue suffisait à guérir les plaies des couleuvres du désert?

Nous voyons bien Alexandre, en descendant de cheval, blesser de la pointe de son cimeterre son ami Lysimaque au front, et arrêter incontinent le sang qui s'écoulait, en pansant la plaie avec son bandeau royal. Mais dans les gymnases et les jeux publics, en honneur dans la Grèce, chez les Romains, dans les combats entre les jeunes Spartiates, dans les exercices corporels chez les Perses, on se préoccupait bien plus de former des races vigoureuses et des âmes fortement trempées devant les dangers, de mépriser et braver la douleur, que de ménager la vie humaine et de l'entourer d'une sollicitude protectrice pour la conservation individuelle. Les athlètes, les lutteurs, les lanceurs de galets étaient cependant sujets à des accidents graves (vomissements de sang, pertes subites du mouvement et du sentiment, commotions



violentes, hémorrhagies, fractures, etc.) Et Hippocrate rapporte que les rebouteurs appelés à remettre les luxations inévitables dans ces combats de force et d'agilité faisaient supporter à ces malheureux blessés les tortures les plus inutiles, les manœuvres les plus barbares.

Il exista cependant à Rome des officines (*valetudinarium*), parfois dans les temples mêmes, dans lesquelles les voyageurs et les étrangers tombant malades allaient se faire soigner moyennant rétribution. On a cité tout particulièrement celle d'un nommé Archagatus, où les blessés venaient se faire panser. Il s'en trouvait également près des cirques et des amphithéâtres pour soigner les athlètes que des lésions assez graves mettaient hors de combat.

L'empereur Aurélien rendit un édit qui obligeait chaque soldat à assister son camarade en cas de maladie et de blessures, sorte d'assistance mutuelle.

Caton avait attaché à ses armées des psyllés, c'est-à-dire des individus ayant pour métier de guérir, par la succion des plaies, les morsures des serpents. Et jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, les blessures d'armes de guerre qui passaient pour envenimées, étaient, dans nos armées françaises, sucées par des spécialistes analogues à ces psyllés.

Le transport des blessés se faisait, chez les Grecs, sur un char léger; chez les Spartiates, sur un bouclier; chez les Troyens, sur des lances croisées; chez les Romains, sur les bras rejoints par les mains; chez les Celtes, sur la croupe des chevaux; chez les Francs, sur les pavois, etc., tous moyens plus ou moins convenables pour augmenter les souffrances des blessés au lieu de les soulager.

Les Celtes et les Gaulois se faisaient suivre à la guerre par leurs sœurs, leurs femmes et leurs filles qui, d'après Tacite, suçaient et pansaient leurs blessures.

Le prophète Mahomet emmenait dans ses expéditions les femmes des auxiliaires dévoués à la foi nouvelle; celles-ci portaient à boire aux combattants, soignaient et pansaient les blessés et les malades. Plus tard, les Musulmans n'échappèrent pas à la manie des peuples d'Orient, qui, en cas de danger, consultaient

plutôt les astrologues et les enchanteurs que les médecins. Cependant, leur célèbre chirurgien Rhazès, trouvant dans les rues de Cordoue un homme inanimé que les passants disaient mort subitement, s'empressa de le frapper sur toutes les parties du corps avec un faisceau de baguettes, et, à l'aide de ce traitement répété par les témoins chacun à leur tour, parvint à rappeler à la vie le prétendu cadavre.

A l'époque de la féodalité française, la plupart des châteaux possédaient une petite infirmerie « où, dit Percy, les preux et les nobles aventuriers blessés malencontreusement étaient reçus avec générosité et pansés souvent par les mains des damoiselles ou du châtelain lui-même, en possession de secrets héréditaires contre tous horions, navrures et entamures. »

Au ix<sup>e</sup> siècle, l'Empereur Léon VI chargea des militaires sans armes et menant un cheval en main, de suivre les cohortes avec des échelles et des provisions d'eau afin d'emmener les blessés, étancher leur soif et les ranimer, relever les cavaliers tombés dans la mêlée ou en marche, etc.

En 1100, Gérard de Provence fondait l'Ordre des Chevaliers-Hospitaliers de Saint-Jean qui, tantôt infirmiers, tantôt guerriers, assuraient et protégeaient le transport des malades et des blessés dans les hôpitaux.

Le célèbre chirurgien Ambroise Paré, du xvi<sup>e</sup> siècle, dit qu'aux armées de son temps, le soldat n'était suivi que de gens sans aveu veillant aux bagages et à l'alimentation, et le secourant de leur mieux quand il tombait malade ou blessé.

A la même époque, Charles-Quint se fait toujours accompagner dans les expéditions par des moines de l'Institution de Jean de Dieu, dont la mission était de donner aux blessés les soins les plus urgents.

En 1674, une équipe de douze passeurs, dirigés par un syndic des ports, stationnait sous une arche du Pont-Neuf, à Paris ; ils recevaient des primes de 12 francs pour avoir repêché un vivant et de 24 francs pour un mort : « Les échevins ayant remarqué que la plupart des noyés avaient des blessures à la tête et sur quelques parties du corps, et que sur 40 personnes repêchées il

ne s'en trouvait que 4 vivantes, changèrent la prime, d'après l'avis des Chirurgiens, en établissant le tarif de 24 livres pour un vivant et de 12 pour un mort. Depuis cette époque..... il n'y a plus à constater, sur 40 personnes repêchées, que 12 morts et 28 vivants..... — En 1739, la corporation des bateliers de la Seine fonda une Société de *Secouristes*, mariniers dont les bateaux stationnaient près du Pont-Neuf, en face le quai Voltaire. Cette corporation, qui avait son bureau sur le port de la halle aux blés, rendit de grands services à la marine marchande et se distingua particulièrement par ses actions de courage dans les désastreuses inondations de cette époque. » (Comte de Tencin, *in* le journal *le Sauveteur* de décembre 1872).

En 1740, Réaumur rédigeait une notice sur « les secours à donner à ceux qu'on croit noyés, » réimprimée à Paris en 1758 et 1769.

En 1767, le docteur Vernède fonde en Hollande une Société libre qui multiplie les dépôts d'appareils et instruments d'assistance, distribue des instructions populaires et décerne des récompenses d'encouragement. Cet exemple est suivi par l'administration de Paris constituant un service de secours dans les corps-de-garde, puis publiant (1772) des notices sur les moyens d'assistance en cas d'accidents. En mars 1793, un décret de la Convention institue des « secours pour les calamités publiques. »

Viennent enfin les grandes guerres de la fin du siècle dernier, et l'organisation des ambulances volantes, des brancardiers militaires, sous le génie de Percy et de Larrey, marque un progrès dans les secours d'urgence. On a pu, du reste, observer que le sentiment de cette assistance, inspiré dans les temps anciens par quelques rares élans de générosité individuelle, s'était rapidement développé sous l'influence du christianisme qui, élevant le dévouement à la hauteur d'un devoir religieux, a fait de la charité le principe fondamental de nos sociétés modernes et un merveilleux instrument de civilisation pour détruire le despotisme cruel et l'égoïsme stérile. Néanmoins, les innovations dans l'organisation et le perfectionnement des secours instantanés sont de date récente. En 1804, le ministre Dubois prescrit à tout propriétaire

de bateau amarré sur la Seine d'avoir en permanence un bachot à la suite, afin de porter du secours en cas de nécessité. « Cette sage prévision, dit le comte de Tencin, bien qu'elle ait rendu de grands services à des personnes en danger de périr, n'a pas toujours été bien suivie, les bachots étant presque toujours amarrés à la chaîne, leurs avirons et leur croc cadénassés, à cause des rôdeurs de la Seine. »

En 1815, le docteur Marc est nommé directeur des secours publics, mais ceux-ci sont encore fort limités, aux asphyxiés, aux noyés, etc. En 1835, un décret autorise la fondation d'une Société générale des Naufragés, dans l'intérêt de toutes les nations. Les demandes d'améliorations, réitérées par les Conseils d'hygiène, ne parvinrent guère à triompher des obstacles suscités par les événements de cette époque. L'ordonnance du 21 octobre 1821 spécifie bien que l'hôpital recevra « les indigents civils blessés accidentellement ; » mais il y avait loin de ce devoir de fraternité inscrit dans les lois et inspirant la création de l'assistance publique (loi du 20 janvier 1849) à une véritable institution de secours immédiats créés spécialement pour toute espèce d'accidents. Les 1400 hôpitaux et hospices français recueillent annuellement environ 430,000 individus de tout sexe ; nos 11,580 bureaux de bienfaisance secourent 1,160,000 personnes ; mais en dehors de ces traitements à l'hôpital ou à domicile, qui n'ont en vue que la diminution du paupérisme sous l'égide de la charité légale et de l'assistance privée, qu'avons-nous pour répondre aux exigences des malheurs imprévus ! Paris possède aujourd'hui 116 dépôts d'appareils de secours (34 pour les noyés et les asphyxiés, 82 pour les blessés et les malades) placés dans les postes de police, corps-de-garde de l'armée et des pompiers, bureaux d'octrois, etc., avec brancards, matelas, bouées de sauvetage et gaffes : la banlieue de la capitale est munie de 31 boîtes de secours pour les noyés, le long des canaux, chez les éclusiers et dans les postes du service de la navigation.

Mais est-ce bien là le dernier mot de cette assistance d'urgence ? N'y a-t-il pas de graves inconvénients à soigner ainsi dans les postes publics, en présence de militaires et d'employés, dans des

locaux très-étroits, avec un matériel insuffisant et un personnel incompetent, des épileptiques, des blessés de tout genre, des gens publiquement frappés par une syncope, des femmes enceintes surprises par les malaises de la grossesse ou les douleurs de la délivrance, des enfants attaqués par le croup, etc.? Evidemment existe là une lacune que la moralité, le succès des secours improvisés commandent impérieusement de combler; nous y reviendrons après quelques mots sur ce qui se fait à l'étranger.

En Angleterre, la Société humaine royale, fondée en 1774, a organisé près de 300 maisons de secours pour les individus subitement en danger; elle distribue des médailles et des certificats, à titre de récompenses. La maison de Hyde-Park, à Londres, consiste en un pavillon carré; des quatre pièces, une est affectée à un gardien expérimenté; la 2<sup>e</sup>, aux appareils de sauvetage, machine électrique, médicaments, etc.; la 3<sup>e</sup>, à une salle de bains; la 4<sup>e</sup>, à des tables en bois à plancher mobile, à une table d'étaim que l'on peut remplir d'eau chaude, à un lit, etc. Il y a un médecin de garde en permanence.

La Société anglaise de sauvetage, fondée en 1824, possède aujourd'hui 240 canots de sauvetage et 239 stations sur les côtes du Royaume-Uni.

Cet exemple a été suivi : en 1824, par la Hollande; — en 1838, par la Belgique (aujourd'hui 8 postes de secours pour 14 lieues de côtes); — en 1852, par le Danemark (39 stations); — en 1855, par la Suède (12 stations); — en 1865, par l'Allemagne du Nord (2 bateaux de sauvetage, 40 canots à avirons, 30 stations de porte-amarres); — en 1873, par la Russie (15 stations, 120 canots sur le littoral baltique); etc.

A Madrid, M. le D<sup>r</sup> Rivero a institué un service libre de secours aux blessés avec dispensaire, traitement gratuit, brancards et brancardiers, médecin et infirmiers.

La Société des noyés, à Hambourg, a rendu les plus grands services.

Les guerres dont l'Europe et l'Amérique ont été les théâtres en ces derniers temps ont ravivé l'attention privée sur l'impérieuse nécessité d'instituer ces postes d'assistance. Grand nombre de



Comités de secours aux blessés et de Sociétés de sauvetage se sont organisés en France et à l'Étranger. En France, M. le Ministre de la Marine a prescrit (1868) l'ouverture d'un cours de sauvetage dans toutes les écoles d'hydrographie : 50 stations sont actuellement organisées sur notre littoral.

Dès la fin de la guerre de 1870-1871, j'avais proposé le maintien en permanence de notre Ambulance « où, en cas d'accidents de tout genre, les victimes trouveraient des secours tout préparés, tout organisés, des soins spéciaux et intelligents dont l'application retardée peut, dans des cas d'urgence, entraîner de funestes conséquences pour la vie des blessés ; les instruments de sauvetages, les boîtes à asphyxies, les appareils à fractures, les objets de pansements, les bandages ont, en effet, besoin en pareilles circonstances d'être suffisamment approvisionnés, bien conservés, convenablement appropriés, tenus en quantité suffisante ; il faut, de plus, que leur emploi, leur application soient faits rapidement, surtout avec certaines connaissances..... Nous instituions, ajoutais-je, des conférences, des exercices pratiques dans une des salles de cette Ambulance, pour initier les personnes de bonne volonté à l'application des secours d'urgence ; car faire convenablement un pansement, combiner et organiser utilement des systèmes d'assistance instantanée est tout aussi important que de s'exercer au tir, à la manœuvre du canon ou d'une pompe à incendie. Tous ceux dont les connaissances pratiques en soins d'urgence seraient reconnues suffisantes, recevraient le brassard de la Croix-Rouge qui leur assureraient toute liberté d'action et d'initiative dans des cas d'accidents sur la voie publique..... Et j'exprimais le regret qu'une pareille installation de moyens matériels, une pareille organisation d'infirmiers, brancardiers et panseurs volontaires, n'eût pas encore été réalisée » (1).

Et l'année suivante, je disais devant l'assemblée générale de nos coopérateurs : « L'instinctive impulsion qui fait affronter un péril pour sauver son semblable est, dans le cœur du marin-

(1) Pages 24 et 25 de mon Compte-rendu des opérations de la Société des Hospitaliers d'Afrique, 1872.

sauveteur en face d'un perfide élément, exactement le même que dans le cœur du courageux pompier au sein des flammes, du médecin et du brancardier au milieu des balles ou d'une épidémie, d'un citoyen audacieux se jetant à la tête d'un cheval emporté, etc. L'alliance universelle des sauveteurs, quel que soit le théâtre de leur dévouement, est donc un fait tout naturel, dans la logique des choses. Il y a plus : le personnel chirurgical et administratif des Comités de secours est l'agent indispensable, l'auxiliaire nécessaire pour compléter l'acte spontané du sauveteur proprement dit, en rappelant ou conservant à la vie la victime que celui-ci vient d'arracher au péril..... Aux jours de notre défense territoriale toute récente, le drapeau de la Convention de Genève ne couvrirait-il pas d'une même protection les Ambulances de terre et de mer?..... L'avenir de nos institutions de secours d'urgence est donc aux Associations puissantes par le nombre des adhérents, par les ressources financières, par la combinaison des moyens d'activité et d'assistance et par la communauté du nom, parce qu'elles auront celle du cœur » (1).

Ce sentiment intime de l'union fraternelle de tous les « soldats du sauvetage, » je le répète, doit généraliser, par l'initiative privée de Comités de secours permanents, l'organisation d'Ambulances de secours d'urgence. Je ne doute pas que l'exemple que nous avons pris après la guerre de 1870-1871 ne trouve des imitateurs dans toutes les grandes villes et chefs-lieux de cantons. Les Compagnies de Pompiers, les Sociétés de Sauvetage, les Comités de secours aux blessés, formeront le noyau permanent du personnel intéressé à l'installation de ces postes placés dans un local municipal. Les habitants se feront un devoir de contribuer à soutenir, par des dons en nature ou en argent, les ressources de ces utiles infirmeries publiques, surtout dans les localités privées d'hôpitaux : chaque citoyen y trouvera cet avantage pour son compte personnel, qu'en cas de nécessité de secours, il saura où quêter une assistance efficace, rapide et intelligente.

(A suivre).

(1) Page 89 de mon Compte-rendu de 1873.

# HUIT ANS DE L'HISTOIRE DE SALINS

ET DE LA FRANCHE-COMTÉ

(1668 - 1673).

MÉMOIRES CONTEMPORAINS PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS

Par A. VAYSSIÈRE, archiviste de l'Ain

---

## LIVRE III.

(Suite).

### CHAPITRE V

**SOMMAIRE.** — Le marquis de Listenois veut associer Salins à sa révolte. — Le magistrat lui déclare qu'il ne connaît pas d'autres ennemis que ceux du roi d'Espagne, et sur l'avis qu'il se propose de tenter un coup de main sur Salins, il prend toutes les précautions que demande la circonstance. — Salins est chargé de convoquer les villes de la province, à Bezançon, pour arriver à un arrangement avec les députés de l'État au sujet des places mortes. — Nouvelles instances du marquis de Listenois. — Bruits de guerre. — Le magistrat demande au gouverneur de renforcer la garnison. — Il ordonne des prières publiques et fait dresser sur les places publiques des gibets destinés à ceux qui parleraient de se rendre. — Le différent avec les commis de l'État est terminé d'une façon avantageuse pour les villes. — Le marquis de Listenois essaie de rassurer Salins au sujet de sa retraite en France. — Belle conduite du magistrat.

Le 18 février 1673, le magistrat reçut une lettre du marquis de Listenois, qui le prioit de ne pas le délaisser en une si belle occasion de se délivrer d'une domination étrangère; qu'il avoit déjà battu ses ennemis (voulant parler des troupes du roi d'Espagne); qu'ils étoient en grande frayeur et en désordre; que ses premiers pas étoient si glorieux qu'il ne pouvoit plus reculer sans ternir sa gloire; qu'il avoit 60 gentilshommes et 2,000 fantassins avec lui, qui pourroient facilement tailler en pièces ses ennemis, et qu'enfin il prioit le magistrat de lui prêter 1,000 pistoles, pour assurance desquelles lui et tous les gentilshommes de son parti obligeroient leurs biens. Mais le magistrat lui répondit qu'assu-

rément il s'adressoit bien mal, et qu'il étoit surpris et indigné de ce qu'il le connoissoit si peu; qu'il vouloit toujours être inébranlable en sa fidélité envers son roi, aussi bien que toute la ville; qu'il ne savoit de quels ennemis il parloit et qu'il ne reconnoissoit autres ennemis que ceux du roi.

Le même jour, le magistrat fut assemblé à huit heures du soir à la réquisition du comte de Staremborg, qui y demanda audience. Il y déclara que le magistrat d'Arbois lui avoit donné avis qu'ayant intercepté quelques lettres venant du marquis de Listenois, il avoit reconnu que ce marquis avoit dessein de se rendre aux portes de Salins la nuit du 19 avec 60 gentilshommes et 4,500 fantassins, pour tâcher de s'en emparer. Sur cette nouvelle, le magistrat convoqua quatre anciens mayers, savoir : MM. de Pontamougeard, de Salans, de Myon et de Chavannes, et les pria d'agréer qu'ils fussent nommés avec le sieur Moderne, messire de Nans, et le seigneur comte de Staremborg, pour former un conseil de guerre et y aviser aux choses nécessaires. Ils acceptèrent, et le lendemain 19 février firent assembler la bourgeoisie. Le magistrat résolut de doubler la garde et de faire monter en faction quatre compagnies bourgeoises, une à chaque principale porte, une à Saint-Anatoile et une autre à Saint-Michel. En ce même conseil, il fut résolu que l'on écriroit au marquis de Listenois pour le dissuader de marcher contre Salins, et lui faire savoir que, s'il y venoit avec ses troupes, il y seroit traité comme ennemi.

Le 20 février 1673, son Excellence, avec le seigneur archevêque de Besançon et les députés de l'État arrivèrent à Salins et furent complimentés, savoir : son Excellence par tout le magistrat en corps, et l'archevêque par six commis du magistrat, tant pour sa personne que comme chef des députés de l'État. Son Excellence caressa extraordinairement le magistrat pour sa fidélité envers le roi, dont elle lui réitéra les remerciements, avec assurance qu'elle avoit envoyé ses lettres à sa Majesté; que le magistrat ne seroit point forcé au paiement des impôts; que la ville n'auroit de garnison que ce que le magistrat et le peuple voudroient, et qu'elle emploieroit tout son crédit et ses soins pour la faire fortifier, et qu'elle y mettroit tout le revenu des Salines.

Le 24, les commis de l'État députèrent trois de leur corps auprès du sieur mayeur, tant pour lui rendre visite que pour lui faire entendre qu'ils souhaitoient un accommodement avec les villes de la province, et que celle de Salins écrivit à toutes les autres pour les convoquer le 27 à Besançon. Le mayeur fit assembler le magistrat le 22 pour lui faire cette proposition. Il fut résolu que l'on avertiroit dès le même jour les villes par messagers exprès et qu'on les inviteroit d'envoyer chacune leurs députés à Besançon pour le jour ci-dessus marqué, auquel ceux de Salins ne manqueroient pas de s'y rencontrer pareillement.

Le même jour, le sieur comte de Grammont ayant déclaré au sieur de Myon, sergent-major de la ville, qu'il prétendoit encore y faire entrer une compagnie de son régiment avec les quatre autres qui y étoient déjà, ce qui alloit directement contre les promesses de son Excellence, le magistrat fut assemblé à ce sujet, et, pour y obvier, députa deux commis à son Excellence pour la faire souvenir de sa parole, sur quoi elle interdit au sieur de Grammont de faire entrer sa compagnie.

Suivant la réquisition de ceux de l'État pour la convocation des villes, celle de Salins avoit nommé les sieurs Coquelin et Colombet pour commis et députés à ladite convocation, lesquels partirent le 27, avec instructions d'envoyer incessamment des exprès à Salins pour avertir le magistrat des propositions qui se feroient entre les villes et l'État, afin que le magistrat en délibérât et leur envoyât son opinion par écrit, qu'ils seroient obligés de suivre précisément. Ils écrivirent donc le 1<sup>er</sup> et 2 mars qu'il seroit difficile de s'accorder avec l'État, tant à cause qu'il tenoit ferme à ne vouloir pas participer du donatif avec les villes ni leur donner à ce sujet voix délibérative, que parce que la pluralité des villes témoignoit ne vouloir plus rien accorder pour la subsistance des troupes; sur quoi les sieurs commis demandoient avis au magistrat. Il leur manda de se tenir fermes aux termes de la résolution prise avec les villes à leur dernière assemblée des 29, 30 et 31 janvier, 1<sup>er</sup>, 2 et 3 février, telle qu'elle a été ci-devant marquée.

Les commis demandèrent encore avis sur ce que le marquis

de Listenois avoit adressé deux lettres à l'assemblée des villes pour les inviter à ne pas l'abandonner et ne point se laisser amuser aux paroles de don Hiérosme de Quignones. Il leur demandoit même un commis de leur part pour conférer avec lui. Le magistrat leur manda que son opinion étoit de ne point écouter les propositions de ce marquis, et que si la pluralité des villes étoit à les mettre en délibération, qu'ils se retirassent plutôt de l'assemblée, et d'avertir le gouverneur de la province de ces propositions et de lui faire voir les deux lettres.

Le 3 mars 1673, le conseil fut assemblé à l'instance du comte de Staremborg, qui y demanda audience, et y ayant pris séance, il y déclara qu'il avoit été averti par son Excellence que le marquis de Listenois avoit demandé des troupes et de l'argent au roi de France pour s'emparer de la province, et que, dans dix jours, les troupes françoises devoient entrer au comté de Bourgogne. C'est pourquoi le comte de Staremborg requit le magistrat de pourvoir, conjointement avec lui, à la sûreté de la ville. Le magistrat sur cela prit résolution de réparer les corridors des murailles et de faire barricader les brèches avec des palissades, et nomma un commis pour y veiller.

Le 4 du même mois, le comte de Staremborg donna avis au magistrat qu'infailliblement l'on alloit avoir l'ennemi sur les bras dans peu de jours. C'est pourquoi il requit que l'on eût à nommer des commis auprès de son Excellence pour, conjointement avec le sieur de Pontamougeard, qui étoit à Besançon, la prier de munir la ville de Salins comme la plus importante place, pour la conservation du pays, tant de munitions de guerre que de vieilles troupes, et pour cela demander les régiments de Berg et de Maras, avec le surplus de celui de Grammont; à quoi le magistrat consentit et résolut d'écrire aux sieurs Coquelin et Colombet, qui étoient encore à Besançon au sujet de l'assemblée des villes, de faire les instances de ce que dessus à son Excellence.

Le 5 dudit mois, comme les bruits de guerre continuoient et s'augmentoient sans que son Excellence en mandât rien au magistrat, il députa des commis au comte de Staremborg pour savoir de lui s'il y avoit à craindre, sur quoi le commis étant au

logis dudit seigneur, y auroit trouvé le sieur de Pontamougeard, qui venoit d'arriver de Besançon et seroit venu lui-même au magistrat pour déclarer qu'assurément, à moins d'un miracle, l'ennemi entreroit dans deux jours dans la province; qu'il y avoit 40,000 hommes à Dijon, à Langres et à Auxonne, 6,000 en Lorraine et autant en Bresse, et que la province devoit être attaquée par trois endroits. Cette nouvelle répandue donna une si chaude alarme dans toute la campagne circonvoisine, que tous les villageois plièrent bagage et rentrèrent dans Salins leur blé, vin et meubles avec grande confusion. Le sieur de Pontamougeard assura de plus que les villes étoient d'accord avec les députés de l'État.

Le 6 dudit mois, on publia par les carrefours de la ville, au son de trompette, de la part du roi ban et arrière-ban, avec ordre à toute la noblesse de se rendre incessamment auprès de son Excellence pour y recevoir ses ordres.

Le même jour, le magistrat convoqua dans la chapelle de la Croix, le clergé avec tous les plus notables de la ville, sans limitation ni distinction de paroisse. Le comte de Staremborg y fut invité, qui fit une harangue sur le sujet du péril imminent, exhorta tous les bons et fidèles vassaux du roi à une vigoureuse résistance, offrit son service pour la défense de la ville, avec l'assurance qu'il ne la quitteroit point tandis que la bourgeoisie seroit d'humeur de combattre, et qu'il sacrifieroit sa vie avec le peuple pour sa sûreté. Pour mieux réussir, il pria l'assemblée de députer des commis à son Excellence pour lui réitérer les instances de pourvoir au salut de la ville, attendu son importance, et pour cela y envoyer le plus qu'il pourroit de vieilles troupes. Toute l'assemblée, animée du zèle du service du roi et de la patrie, résolut unanimement de commencer par se munir de l'assistance du ciel par des prières publiques dont on remit la direction à MM. du clergé comparaissant à l'assemblée; de députer à son Excellence trois commis, un du clergé, un du magistrat et un des notables (les sieurs chanoine Alepey, Charles Pourtier et J.-C. Cécile), pour lui faire les instances telles que dessus et lui faire trouver bon de demander du secours aux Suisses, et la prier de

vouloir prendre sa retraite dans Salins, afin que, par sa présence, la ville fut mieux défendue. On résolut encore d'établir un conseil de guerre qui auroit un plein pouvoir d'ordonner toutes les choses nécessaires à la défense, et qu'enfin on dresseroit des gibets dans les places publiques pour y attacher quiconque parleroit de se rendre.

Le même jour, les sieurs Coquelin et Colombet, envoyés à l'assemblée des villes, revinrent sur les cinq heures du soir. Cela donna sujet de faire assembler le magistrat le lendemain matin, afin d'ouïr leur rapport. Ils assurèrent que l'État étoit demeuré d'accord avec les villes; que désormais, pendant le temps et terme de dix ans, il ne pourroit donner à sa Majesté, soit en don gratuit, prêt, ni en aucune autre façon, quoi que ce fût sur la province, ni faire aucun répartition sans l'express consentement des villes assemblées, lesquelles feroient un corps séparé d'avec les commis de l'État, la pluralité ou résolution duquel corps de ville seroit suivie; bien entendu que si avant l'expiration du terme de dix ans, sa Majesté avoit la bonté de rétablir un gouverneur natif de la province et un parlement, ou de faire assembler les États-Généraux de Bourgogne par lettres signées de sa royale main ou de la reine régente : en l'un de ces cas, le terme de dix ans seroit tenu expiré. Quant à ce qui avoit été imposé du passé et non payé, les villes ni les communautés n'en pourroient être recherchées ni contraintes d'en faire le paiement; accord véritablement avantageux à la province, puisqu'il faisoit cesser les injustes exactions, les inégalités des répartements faits par des commis, qui n'avoient aucune connoissance de la portée des quotizés et qui chargeoient les uns et déchargeoient les autres à leur discrétion, et empêchera d'ailleurs la mauvaise administration des deniers publics, et que l'on excède dans les répartements la somme qui pourroit être accordée à sa Majesté.

(1) Le 8 dudit mois de mars 1673, les sieurs commis à son Excellence de la part du clergé, du magistrat et des notables

(1) On remarquera qu'à partir de cet endroit l'auteur de ces Mémoires a complètement changé son style : il emprunte la forme dubitative, etc.



étant retournés à Besançon, auroient fait rapport au magistrat que son Excellence les avoit très-bien reçus et régalez, et s'étoit hautement loué de la fidélité et du bon zèle de la ville de Salins, par dessus toutes les autres de la province, avec assurance qu'on ne la délaisseroit pas, et qu'elle n'avoit volonté de conserver que ladite ville dans la province avec la cité de Besançon, en cas d'invasion; qu'à cet effet elle y enverroit, outre la garnison ordinaire, le reste du comte de Grammont, portant 700 hommes, le régiment des élus d'Aval et les compagnies des gens choisis des sieurs Pécaud et Lacuson, avec 50 hommes de chevaux pour faire patrouilles aux environs de la ville; qu'elle nourriroit et soudoiroit lesdites troupes, et qu'en outre, elle avoit déjà mis en mains au comte de Grammont un mandement de 25,000 livres pour subvenir aux autres nécessités de Salins, comme pour faire travailler aux emparemens, achats des armes et munitions de guerre et autres affaires urgentes.

Sur ce rapport, le comte de Staremborg auroit assemblé le Conseil restreint établi pour les affaires de guerre, auquel il auroit été résolu que l'on feroit des forts ou retranchemens de terre, fascines et palissades sur toutes les avenues, au dehors de la ville, et pour y travailler auroit nommé un capitaine pour chaque fort, à chacun desquels il auroit désigné un quartier; de quoi le magistrat ayant été averti, il auroit résolu d'y contribuer de son côté de tout son possible par corvées qui seroient commandées à tous les chefs d'hôtel pour y fournir chacun une personne, à peine de 30 sols d'amende contre chaque défaillant.

Le 12 du même mois, le magistrat auroit été assemblé à huit heures du soir, au sujet d'une lettre que le marquis de Listenois auroit écrite au magistrat, datée de Genlis, du 11 dudit mois, et par lui envoyée par un particulier de Salins (Guignes Mestre), que le conseil restreint avoit fait passer en France, du côté d'Auxonne, Dijon et Langres, à l'effet de reconnoître s'il y avoit des troupes et le nombre d'icelles, sur le sujet de laquelle assemblée, après avoir été mis en délibération si l'on ouvriroit ladite lettre et comme l'on se comporteroit à l'ouverture d'icelle, il fut résolu que, pour toujours témoigner la sincérité de la ville au

service du roi, l'on députeroit deux commis du magistrat, les sieurs Charles Pourtier et Hugues Patornay, qui porteroient instamment ladite lettre au comte de Staremborg, et après lui avoir fait connoître le cachet d'icelle entier, en feroient ouverture et lecture en sa présence et ensuite la rapporteroient pour en faire part au conseil, lequel, après l'avoir vue, auroit résolu qu'elle seroit envoyée à son Excellence par un cavalier exprès, qui marcheroit toute la nuit. Cette lettre portoit en substance que ledit marquis ayant appris que l'on s'allarmoit à Salins de ce qu'il s'étoit retiré en France, avoit pris sujet de mander au magistrat qu'il le prioit de ne pas entrer en ombrage et qu'il ne le crut pas capable d'aucune lâcheté ni de rien entreprendre au désavantage de la province; que son seul dessein étoit de la délivrer d'oppression, et qu'à cet effet ses parents et amis lui avoient fourni un secours de 800 chevaux; qu'il prioit MM. de Salins de ne se laisser amuser aux belles promesses de M. de Quignones, dont les instructions étoient de mettre la province dans la chaîne et dans l'esclavage; qu'ils eussent à ouvrir les yeux, et que s'ils vouloient le recevoir dans leur ville, il y entreroit avec le nombre de gens tels qu'ils le lui prescriront. Mais tous ces discours, quelque attirants qu'ils fussent, n'auroient fait qu'aigrir les esprits de ceux du magistrat contre ce marquis et leur faire prendre une plus forte résolution de s'opposer à ses desseins.

Le 13 dudit mois de mars 1673, un autre particulier de Salins, nommé Germain Lepin, retournant des mêmes côtés que le précédent, auroit assuré qu'il n'y avoit aucunes troupes, hormis environ 200 chevaux, et que par ainsi il n'y avoit aucun ennemi à craindre.

Le 14, il y avoit néanmoins comme un bruit commun qu'il s'avançoit des troupes françoises, tant cavalerie qu'infanterie, et que, dans peu de jours, Salins devoit être attaqué par environ 4,000 hommes, ce qui auroit donné sujet d'assembler le magistrat, à la réquisition de ceux du conseil de guerre :

1° Pour nommer, comme l'on auroit fait, environ 30 personnes entre les notables pour commander aux travailleurs des fortifications ;

2° Pour établir une compagnie d'artisans propres à remédier au feu en cas d'incendie, comme couvreurs, gypsiers, charpentiers et maçons ;

3° Pour faire un nouveau règlement des dixaines et de ceux qui les commanderoient.

Le même jour, sur les 7 heures du soir, auroit été réitérée de la part du roi la publication de l'arrière-ban au son de la trompette.

Le 15, le magistrat reçut une lettre de son Excellence, par où elle lui demandoit que la conduite du magistrat, en ce qu'il lui avoit envoyé la lettre du marquis de Listenois et qu'il ne l'avoit voulu ouvrir qu'en présence du comte de Staremborg, avoit paru si sage et si digne de la fidélité des Bourguignons, que MM. de Besançon ayant reconnu les mauvais desseins dudit marquis par la lecture de sa lettre à eux communiquée par son Excellence, auroient député des commis à sadite Excellence pour lui faire des protestations de fidélité envers le roi, en détestant les desseins dudit marquis à l'imitation de ceux de Salins et animés de leurs généreuses résolutions, ajoutant qu'ils se persuadoient que MM. du magistrat seroient ravis, non-seulement de voir qu'un si bel exemple que le leur étoit suivi avec empressement, mais encore de ce qu'ils avoient été les premiers à le donner. Et par effet, la fermeté que la ville de Salins a témoigné au service de son roi en une occasion si pressante et en un pas si glissant, tandis que toutes les autres villes de la province chancelloient à prendre parti, a été le salut et la conservation du comté de Bourgogne sous la légitime domination de l'auguste maison d'Autriche, puisque toutes les autres villes attendoient le sentiment de celle de Salins, comme première et capitale, pour ensuite s'y laisser emporter comme au premier mobile, dont Salins a une obligation toute particulière à Dieu et à sa sainte Libératrice de ce que le magistrat a été inspiré de fortement résister aux desseins de celui qui, sous couleur de vouloir conserver les privilèges, a manqué de tout perdre ; en quoi le magistrat, par sa sage conduite, a acquis à son illustre ville une gloire qui durera éternellement, et l'a rendue digne, par dessus le reste de la province, des royales affections de son auguste souverain.

(A suivre.)

## SÉANCE GÉNÉRALE DU 24 DÉCEMBRE 1874.

*Présidence de M. BANLIS.*

La séance est ouverte à 10 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Correspondance : M. Dreyfus, agent du gouvernement du Pérou, envoie 20 exemplaires d'une notice sur le guano du Pérou, et 20 d'une autre notice sur le guano dissous du Pérou, avec prière de les distribuer aux membres de la Société.

Plusieurs membres nouveaux remercient des diplômes qui leur ont été décernés.

Il est donné lecture d'une Revue des journaux-agricoles et scientifiques, par M. le Dr Rouget.

M. le Président fait à la Société plusieurs importantes communications qui feront l'objet de rapports spéciaux.

M. Pelletier donne lecture du rapport de la Commission chargée d'examiner la question de l'affiliation de notre Société à celle des agriculteurs de France :

« M. le Président expose que, dans la séance du 23 octobre, il a été décidé qu'une Commission serait nommée pour délibérer sur les avantages qu'il pourrait y avoir à voter l'affiliation de notre Société à celle des agriculteurs de France.

Ont été désignés pour faire partie de cette Commission : MM. Clerc-Outhier, Granddidier, Pelletier, Monin et Faton.—Se sont fait excuser : MM. Clerc-Outhier et Granddidier.

Parlant ensuite de la Société des agriculteurs de France, M. le Président la montre réagissant résolument, dès son début, contre l'agriculture officielle, en faisant un appel chaleureux à l'initiative privée qui ne lui a pas fait défaut. C'est, a-t-il ajouté, à la munificence de cette Société que nous devons les Congrès de Lyon, de Beaune, de Dijon, de Valence, etc., qui ont été le point de départ de recherches et de progrès agricoles sérieux, etc.

M. le Président expose ensuite que la même proposition d'affiliation soumise, il y a deux ans, à notre Société, fut rejetée sur le rapport de la Commission nommée pour l'étudier.

M. Pelletier, rapporteur de cette Commission, fait observer à M. le Président :

1° Que la question budgétaire qui préoccupait à cette époque, non sans raison, le bureau de la Société, a été, pour une grande part, le motif du rejet de la proposition ;

2° Que si quelques membres de la Commission ont donné d'autres raisons pour appuyer leur opposition, c'est qu'ils ne connaissaient alors que très-imparfaitement la Société des agriculteurs de France, ses statuts et ses travaux ;

3° Que si le rapporteur a voté contre la proposition avec ses collègues, c'est parce que, comme eux, il n'était pas suffisamment renseigné, et qu'il n'y avait pas d'inconvénient sérieux à l'ajourner pour quelque temps. Aujourd'hui qu'il a vu à l'œuvre la grande Société, il n'hésite pas à conclure nettement à l'affiliation.

Après mûre délibération, et à l'unanimité des voix, la Commission décide qu'il sera proposé à la Société, dans sa séance générale du 24 décembre, de solliciter son affiliation à la Société des agriculteurs de France. Elle désigne ensuite, pour rédiger le rapport, M. Pelletier, l'un de ses membres. »

Après quelques observations de M. Demougin, auxquelles il est répondu par M. le Président, les conclusions du rapport sont mises aux voix et adoptées.

Il est procédé au renouvellement annuel du Bureau. Un premier tour de scrutin donne une majorité considérable aux membres sortants. En conséquence, le Bureau de la Société, pour 1875, est composé ainsi qu'il suit :

Président :	MM. Baille.
Vice-Présidents :	Bousson et Faton.
Secrétaire-Général :	Richard.
Secrétaire-Adjoint :	Monin.
Trésorier :	Mareschal.
Archiviste :	Sauria.

Sont ensuite nommés membres correspondants : MM. Simonin, Louis-Ernest, propriétaire à Mantry; Mottet, Henri, propriétaire à Passenans; Richard, J.-B.-Albin-Armand, propriétaire à Saint-Lothain, présentés par M. Sauria; et titulaire : M. Guyenot, docteur en médecine, médecin-inspecteur des eaux de Salins, présenté par M. Baille.

La séance est levée à onze heures trois quarts.

---

## NOTE SUR LES CURURES DE MARES.

Comme, faute d'être éclairés sur la valeur des produits du curage des mares, beaucoup de propriétaires reculent devant la dépense que nécessite cette opération, nous avons pensé qu'il ne serait pas inutile de faire connaître les résultats que nous avons obtenus en étudiant ces matières; d'autant plus que l'été, relativement sec, que nous venons de traverser a eu pour résultat d'amener le dessèchement partiel ou total des mares. Le moment est donc fort propice pour effectuer le curage dans les conditions les plus économiques.

Les curures de mares que nous avons eu occasion d'examiner récemment, provenaient de la propriété de M. Jodot, en Seine-et-Marne (le Fresnoy). Les trois cents hectares de terre arable qui composent cette propriété sont enclavés dans deux cents hectares de bois qui renferment plusieurs mares complètement à sec en ce moment et recouvertes de roseaux, de rouches et de mousses à demi-desséchés.

Le fond de ces mares est formé tantôt par du sable, tantôt par une espèce de glaise sur lesquels repose une couche de détritux végétaux dont l'épaisseur varie de 1 mètre à 1 m. 80 c.

La couche inférieure consiste en une masse compacte noirâtre, dans laquelle on distingue quelques détritux végétaux, tels que : feuilles, radicelles et tiges de roseaux.

100 parties de cette matière renferment :

Humidité . . . . .	40.00
Matières organiques . . . . .	15.25
Sable, argile ferrugineuse . . . . .	41.25
Alumine, oxyde de fer et traces d'acide phosphorique . . . . .	3.50
Azote : 0.255 ou à l'état sec, 0.357	

Le mètre cube pèse environ 1,400 kilog.

La couche intermédiaire, composée de détritux végétaux plus ou moins décomposés, et d'une espèce de terreau brun noirâtre, renferme :

Humidité . . . . .	35.00
Azote . . . . .	0.918 ou à l'état sec, 1.24 pour 100.

Le poids du mètre cube est de 475 kilog.

La couche supérieure est formée en majeure partie de feuilles et de détritux végétaux en voie de décomposition. Le mètre cube pèse 372 kilog., et 100 parties renferment :

Humidité . . . . .	48.00
Matières organiques . . . . .	41.2
Matières cinéraises . . . . .	10.8
Azote . . . . .	1.26 ou à l'état sec, 1.87 pour 100.

La valeur vénale du mètre cube de ces produits peut s'établir comme suit :

Couche inférieure. Poids du mètre cube, 1,100 kilog.	
167 kilog. matières organiques, à 0 f. 014 . . . . .	2 f. 34
2 kilog. 800 d'azote, à 1 f. 60 . . . . .	2 42
Valeur vénale du mètre cube . . . . .	4 f. 46

Couche intermédiaire. Poids du mètre cube, 475 kilog.

4 kilog. 360 d'azote, à 1 f. 60 . . . . .	6 f. 97
---	---------

Couche supérieure. Poids du mètre cube, 372 kilog.

152 kil. 5 de matières organiques, à 0 f. 014 . . . . .	2 f. 13
4 kil. 687 d'azote, à 1 f. 60 . . . . .	7 49
Valeur du mètre cube . . . . .	9 f. 62

En prenant les moyennes, on trouve que le mètre cube pèse 649 kil., qu'il renferme 3 kil. 94 d'azote, et qu'on peut lui attribuer une valeur minima de 7 f. 02. Comme l'extraction du mètre cube de curures ne revient qu'à 0 f. 55 ou 0 f. 70, on voit que cette opération est très-avantageuse.

Appliquées, en effet, à la dose de 25 mètres cubes par hectare, ces curures de mares apporteront à la terre 98 kilog. d'azote, quantité plus que suffisante pour produire 3,000 kil. de blé et 6,800 kil. de paille.

Employées à cette dose, les curures remplacent 28,000 kilog. de fumier à 0.35 pour 100 d'azote ; elles agissent en outre comme amendement, en ameublissant la terre et en la colorant, ce qui la rend plus apte à s'échauffer sous l'influence des rayons solaires.

Les rouches, les racines, les roseaux, les mousses, etc., qui sont à la surface des mares peuvent, après avoir subi une dessication à l'air libre, être brûlées ; elles produiront ainsi une certaine quantité de cendres d'écobuage riches en principes alcalins et en phosphates.

(*Journal d'Agriculture pratique*).

Ferdinand JEAN.

## REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

**Une dot à la campagne.** — Voici comment elle peut se constituer, d'après M. H. de la BLANCHÈRE (*Journal d'agriculture pratique*). Recueillez dans les poulaillers, les cours, les fumiers et les champs les plumes que perdent les oiseaux des basses-cours, petites, grandes, noires, fauves. Conservez avec soin les plumes que l'on jette comme trop dures et trop longues. Toutes ces plumes ont une haute valeur. Nous gaspillons chaque année *pour autant valant de plumes que nous achetons de coton !...* Pour utiliser ces plumes, il faut : « avec des ciseaux, en couper les barbes des deux côtés, tout le long de la côte du milieu ; placer ces barbes coupées dans un sac de grosse toile semblable aux sacs à argent, puis frotter à sec, entre les mains, le sac et la plume dedans avec le même mouvement que les femmes emploient pour laver le linge ; au bout de cinq minutes, les barbes se sont désagrégées, feutrées et enchevêtrées, formant un duvet d'une très-grande légèreté et parfaitement homogène ; c'est l'*édredon artificiel !...* » Le duvet ainsi préparé se vend à Paris, chez M. Bardin, 48, rue de Bondy, au prix de *vingt francs le kilogramme*. Il faut joindre au duvet les côtes retirées des plumes petites et grandes. — L'*édredon artificiel* sert à faire du *drap de plume*. Pour obtenir un mètre carré de drap de plume, beaucoup plus léger et plus chaud que la laine, il faut 700 à 750 gram. de la matière que nos ménagères vont faire. Or, rien qu'en France, nous perdons annuellement de cinq à six millions de kilogrammes de duvet désagrégé, c'est-à-dire sept à huit millions de mètres carrés de drap de plume, un drap inusable, prenant merveilleusement la teinture et ne se mouillant jamais.

**Les abeilles, le soufre et l'hybridation.** — Les insectes sont les agents les plus actifs de la fécondation des fleurs ; l'abeille, en particulier, en allant butiner pour elle, transporte d'une fleur à l'autre le pollen qui doit féconder le pistil ; mais elle ne s'inquiète ni des variétés, ni des races ; dans son travail inconscient, elle entrecroise le tout, et, en assurant le fruit, elle nous dote souvent de formes nouvelles.

Parfois, cependant, dans la culture maraîchère surtout, il importe de maintenir pures des variétés éprouvées. Pour les voir se reproduire



identiques, il faut alors éviter les croisements ; or, voici le moyen que publient les *Annales de la Société horticole, vigneronne et forestière de l'Aube* :

« Un jardinier d'Amiens avait ses choux couverts de pucerons ; il pensa à la fleur de soufre et en saupoudra les crucifères ; il paraît que les pucerons sont aussi entêtés que les hommes ; ils ne cédèrent pas et mangèrent de plus belle ; mais voilà qu'à partir de ce moment on n'y vit plus d'abeilles ; or, les abeilles, vous le savez, sont les agents de l'hybridation ; de sorte que l'hybridation des choux du jardinier baissa à vue d'œil. Il profita de la découverte ; peu à peu quelques-uns des horticulteurs d'Amiens l'apprirent et en usèrent à leur tour. Et voilà pourquoi, chez eux, les graines de choux produisent peu de variations. »

#### **Une cause du dépeuplement de nos rivières.**—

Le *Journal des Débats* insiste sur les conséquences graves du dépeuplement des rivières et de la diminution de cette ressource alimentaire importante que constitue le poisson d'eau douce :

« Un des principaux motifs du dépeuplement de nos rivières provient de ce que la plupart des nombreux industriels qui se sont établis le long de nos cours d'eau n'observent pas suffisamment les prescriptions de la loi en ce qui concerne le déversement hors de la rivière de leurs eaux chargées, presque toujours, de matières chimiques ou acides.

« Le déversement par les usines des eaux chlorurées, pour ne citer qu'un seul exemple, devrait être formellement interdit, ou du moins soumis à des conditions telles que ces déjections ne puissent corrompre les eaux. Il est, du reste, facile de se convaincre des résultats occasionnés par ces déversements en parcourant les rivières ou les cours d'eau aux abords de ces usines, où l'on peut voir des quantités considérables de poissons morts flotter à la surface des eaux asphyxiés par les matières déversées. »

Des faits de cette nature ont été observés ces années dernières entre Arbois et Mesnay, dans le lit de la Cuisance. On a accusé les eaux chlorurées du lavage des chiffons de la papeterie.

**Clouterie pour chaussures** de MM. Jarre et C<sup>ie</sup>, d'Ornans. — Les clous provenant de la fabrique de MM. Jarre portent le nom de *clous du Phénix* : c'est une marque qui, paraît-il, est recherchée dans le commerce et l'industrie de la cordonnerie. — Il sort mensuellement des ateliers de MM. Jarre 30,000 kilogr. de clous becquets ordinaires, qui sont les clous réglementaires employés pour l'armée ;

clous à tiges comprimées, clous de Franche-Comté à tiges carrées, etc. Toutes ces sortes sont faites dans d'excellentes conditions et remplacent avantageusement les différentes clouteries à chaud et à froid qu'on rencontre dans le commerce; leur forme, intelligemment conçue, permet leur prompt et rapide introduction dans le cuir, sans qu'il soit nécessaire de faire par avance un avant-trou au poinçon. — Les clous provenant de la clouterie du Phénix ont une tige triangulaire s'effilant depuis la tête jusqu'à la pointe. Cette tige n'a qu'une rigidité moyenne, elle se rive facilement; les têtes ne sautent jamais, aussi peut-on les employer sans les faire recuire, la tête conservant toute sa dureté et la tige toute sa souplesse.

(*Journal des travaux de l'Académie nationale*, 1873, page 511).

**Conservation et amélioration des vins par l'électricité.** — La foudre étant tombée sur la maison d'un vigneron de Digne, l'électricité pénétra jusqu'à la cave et y brisa plusieurs tonneaux. Le vin qu'ils logeaient s'écoula dans une fosse creusée dans le but de recueillir le liquide répandu par suite d'accidents. Au grand étonnement du propriétaire, non-seulement ce vin ne fut point détérioré, mais il fut amélioré d'une façon notable. M. le Dr Scoulten, informé de ce fait, présuma qu'il fallait attribuer à l'électricité l'amélioration constatée dans ce vin; avec MM. Bouchotte et Vignotte, il fit des expériences directes consistant à soumettre des vins à l'action prolongée d'un courant électrique. Ces expériences ont donné les meilleurs résultats. Des vins durs et presque impropres furent transformés en vins moelleux et agréables au goût; tous furent sensiblement améliorés.

Le procédé d'opération est fort simple. On monte une pile voltaïque ordinaire de 8 ou 10 éléments, et on termine les deux fils conducteurs, qui peuvent être en cuivre ou en laiton, par un fil de platine auquel est attachée une petite lame du même métal. Ces deux électro-dynamiques plongent dans le même tonneau contenant le vin. Si on laisse le courant électrique passer ainsi pendant un mois entier à travers le liquide, on constate au bout de ce temps l'amélioration désirée. (*Le Cultivateur* de M. G. Gouguet, à Bordeaux, 15 mai 1874).

Il est permis d'espérer que d'habiles expérimentateurs nous renseigneront bientôt sur la valeur de ce procédé, qui ne paraît point d'une application difficile.

---

## RECETTES ET PROCÉDÉS UTILES,

PAR LE MÊME

**Moyen d'attendrir en peu de temps toute espèce de viande.** — Lorsque la viande a été écumée et que l'eau dans laquelle on la fait cuire bout avec force, on y ajoute environ deux cuillerées d'eau-de-vie pour trois livres de viande. La viande, quelque coriace qu'elle soit, s'attendrit sur le champ et ne conserve pas la moindre trace du goût d'eau-de-vie.  
(*Journal des jeux d'esprit*, 1874.)

**Moyen d'attendrir en peu de temps la volaille.** — Lorsqu'on est obligé de tuer une volaille pour la servir le jour même et que l'on craint qu'elle ne soit dure et coriace, on lui fait avaler une cuillerée de bon vinaigre une heure avant de la tuer. Elle se trouvera aussi tendre que si elle était tôte depuis plusieurs jours.  
(*Journal des jeux d'esprit*, 1874.)

**Moyen de conserver les poissons en vie hors de l'eau.** — On peut conserver des poissons en vie hors de l'eau, pendant plusieurs jours, en les étourdissant avec des liqueurs spiritueuses. Si c'est en hiver, on leur met dans la bouche un morceau de pain trempé dans l'eau-de-vie et on les empaquète dans de la paille ou du foin. En été, on remplace l'eau-de-vie par de la bière ou du vin, et on les enveloppe légèrement dans de l'herbe fraîche ou de la mousse imbibée de la même liqueur.

On peut de cette manière conserver les carpes et les tanches pendant quinze à dix-huit jours et les brochets pendant une douzaine de jours. On leur rend la vie en les enveloppant dans un linge que l'on humecte graduellement, après leur avoir ôté le morceau de pain, et en les mettant ensuite dans de l'eau fraîche.

L'anguille a la vie beaucoup plus dure; il suffit de la mettre dans un vase avec de la terre humide et de l'herbe fraîche.

(*Journal des jeux d'esprit*, 1874.)

**Pour enlever le goût de soufre à un vin blanc trop fortement méché.** — Il faut coller le vin, le soutirer dans un tonneau frais vide qu'on méche fortement à l'alcool. Il faut, lors du transvasement, que le jet de vin trop soufré, en sortant du tonneau, soit en contact avec l'air, et, lorsqu'on le verse dans le second fût, le ventiler autant que possible.

Après avoir collé une seconde fois et avoir fouetté vigoureusement le liquide, la bonde reste ouverte pendant 48 heures et on laisse reposer le tout.

Si ce moyen ne réussit pas complètement une première fois, il faut tenter une seconde opération.

(*Société centrale d'agriculture de la Savoie.*) P.-Ch. JOUBERT.

**Moyen pour tuer les fourmis.** — M. Colin-Lebert, jardinier à Blois, prétend qu'en versant sur les fourmilières une macération d'écorce d'osier, on se débarrasse des fourmis. — On arriverait probablement au même résultat en faisant bouillir les écorces dans l'eau. Si c'est à la salicine que l'on doit ce résultat, on l'obtiendrait avec l'écorce des branches de saule.

(*Journal des Campagnes*).

---

## DONS.

Il est offert à la Société, par :

M. le Dr ROUGET : *Notice sur Gindre de Mancy (du Jura), l'ami de Beranger et de Rouget de Lisle*. Petite brochure in-12. — *Compte-rendu de la distribution des prix du collège d'Arbois, présidée par M. Pasteur*. Opuscule in-12.

M<sup>lle</sup> Mélanie BOUROTTE : *La Protection envers les Animaux ; Bêtes et Gens*, un vol. in-8°, broché, dont elle est l'auteur.

M. PICOT, docteur en droit : *Plus de Vignes gelées*, un vol. petit in-8°, broché, dont il est l'auteur.

M. GHEZZI, Consul général d'Autriche, à Alger : *Guide pratique du Laboureur en France et en Algérie*, par M. F., un vol. in-8°, broché.

M. le Ministre de l'Instruction publique : *Rapport au Ministre sur la collection des documents inédits de l'histoire de France et sur les actes du Comité des travaux historiques*, un vol. in-4°, broché.

M. de BELENET, juge au tribunal de Vesoul : *L'Engrais minéral*, un vol. in-8°, broché, dont il est l'auteur.

M. le Dr DESCIEUX, membre correspondant, à Falaise : *Manuel d'Hygiène à l'usage des élèves des écoles normales*; — *Leçons d'Hygiène à l'usage des écoles primaires*; — *Entretiens sur l'Hygiène à l'usage des campagnes*; — *Influence de l'état moral de la société sur la santé publique*, vol. et broch. in-8° et in-12, brochés et cartonnés, dont il est l'auteur.

M. EV. CARRANCE : *Les Voix de la Patrie*, opuscule in-8°, dont il est l'auteur.

M. GAURICHON : *Calendrier apicole*, almanach des cultivateurs d'abeilles, etc., par Hamet, brochure in-12.

M. le Ministre de l'Agriculture : *Les Primes d'honneur, les Prix cultureux, les Médailles de spécialités et les Prix d'honneur des fermes-écoles décernés dans les Concours régionaux en 1870*, un fort vol. grand in-8°, avec planches.

# LES SECOURS D'URGENCE

## GUIDE PRATIQUE

DES COMITÉS ET POSTES D'ASSISTANCE AUX BLESSÉS, NAUFRAGÉS, NOYÉS, ASPHYXIÉS,  
AUX VICTIMES D'ACCIDENTS SUR LES CHANTIERS PUBLICS, CHEMINS DE FER, DANS  
LES ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS, THÉÂTRES, INCENDIES, FERMES ISOLÉES,  
COMMUNES RURALES, ETC., ETC.;

Par le docteur E.-L. BERTHERAND.

(Suite).

---

## CHAPITRE II.

### **Aptitude et obligations individuelles pour l'assistance d'urgence.**

Tout individu n'est pas apte à donner une assistance efficace dans un cas d'urgence. Le médecin ne s'en aperçoit que trop quand il cherche dans une foule curieuse quelques aides intelligents ou pouvant répondre à sa confiance et aux besoins de la situation. Il n'y a pas que l'instruction théorique sur les secours d'urgence qui manque à ces personnes toutes inspirées par le dévouement le plus charitable; il leur faudrait aussi des aptitudes physiques et intellectuelles, générales et particulières.

Ainsi, une bonne constitution exempte d'infirmités qui gêneraient la liberté des mouvements, l'équilibre régulier du corps ou des membres pendant la marche, une somme de forces suffisantes, une certaine dextérité manuelle, de la souplesse dans les fonctions musculaires, etc., toutes conditions importantes pour remuer ou transporter un malade, un blessé sans lui faire subir un surcroît de souffrances inutiles.

Dans ce but, il est avantageux de se dépouiller rapidement des vêtements dont les parties flottantes, tels que les manteaux, les pans de paletot, les châles, pourraient gêner la liberté des membres ou se trouver prises sous le corps du blessé.

Réclamons beaucoup de douceur, de patience, de prudence, de réserve, d'obéissance passive aux prescriptions du médecin,

pour ne pas ajouter aux douleurs du patient des émotions vives, des inquiétudes regrettables sur son état réel, sur les suites de ses lésions, etc. En pareil cas, les paroles et les gestes doivent être, pour ainsi dire, comptés et très-circonspects.

Inutile de rappeler l'importance d'une vie sobre et surtout de l'abstention des liqueurs fortes, dont l'usage continuel entraîne de la dureté dans le caractère, de la brutalité dans les manières, de la licence dans les mœurs.

Les malades et les blessés doivent toujours être abordés, non pas avec répugnance, mais bien avec le sentiment d'un devoir sacré; c'est un poste d'honneur qui n'est pas toujours sans danger, par exemple, dans les épidémies, à la guerre. Il n'y a rien de vil dans des fonctions provisoires et instantanées qu'inspire l'amour du prochain.

Ne pas oublier que l'homme qui souffre a des mouvements d'humeur bien excusables et qu'il faut supporter avec la plus exemplaire indulgence. On doit tâcher de porter l'attention du patient sur d'autres sujets que sa douleur, distraire l'enfant en l'amusant, la femme en la faisant causer. Mais aux interrogations des individus sur la gravité de leur état, il faut répondre dans un sens tout-à-fait consolateur et bien se garder de raconter ou de laisser raconter des accidents analogues et suivis d'opérations cruelles, d'infirmités ou de la mort. Bien au contraire, la conversation doit tendre à ranimer l'espoir et à faire diversion aux faits actuels. Les blessés sont toujours inquiets au sujet des suites de leurs lésions; on s'abstiendra rigoureusement de parler à voix basse près d'eux, afin de ne pas exciter leur défiance et leurs appréhensions.

S'il se trouve, parmi les assistants, des parents ou des amis intimes du malade ou du blessé, il faut de préférence les placer près d'eux pour leur prodiguer des consolations plus affectueuses, des encouragements plus sympathiques, des satisfactions plus touchantes, puisqu'elles sont guidées par la connaissance des habitudes, des caprices, des goûts, du caractère.

Le brancardier, l'infirmier volontaire ne doivent laisser échapper aucune occasion de se tenir au courant de la théorie

comme de la pratique de l'assistance instantanée, soit par la lecture des ouvrages qui en traitent, soit par la répétition fréquente du maniement des appareils, des pièces de pansement, etc. Ils doivent se rappeler que si l'instruction du tir est indispensable au soldat, l'art de porter secours n'est pas moins utile à un bon citoyen. Ainsi, par exemple, comme le disait (1868) le Secrétaire du *Life-boat Institution*, « la mission d'aller secourir des naufragés est une mission de dévouement, d'abnégation ; elle ne peut être sans danger, et exige de la part des marins habileté, présence d'esprit et intrépidité. »

Il y a plus : de l'initiative et de l'ingéniosité sont également des qualités bien précieuses ; il s'agit bien souvent, en présence de ressources à peu près nulles, d'improviser le mode d'assistance, ainsi pour donner au blessé une position moins fatigante, moins douloureuse, pour organiser un système de transport, etc. Il faut alors trouver le moyen de faire beaucoup avec peu, avec ce qui se rencontre sous la main.

Réciproquement, une grande économie dans l'emploi des ressources d'assistance est de rigueur. On n'a pas toujours à sa disposition tout ce dont on aurait besoin, et il faut, dès le début des secours, ménager avec prudence le peu dont on dispose : ainsi, pour le linge qu'on ne doit jamais couper inconsidérément, pour les liquides approvisionnés parfois à grand'peine ou à des distances assez éloignées et dont le renouvellement serait difficile, surtout la nuit, etc.

L'activité d'esprit est encore une condition importante, car il faut, non-seulement penser à la préparation du nécessaire, combiner les moyens souvent faibles, restreints, dont on dispose, tirer parti convenable de ce que des cœurs charitables vous offrent, mais encore prévoir les suites de leur utilisation, s'assurer des ressources de secours pour le lendemain, etc.

Il convient, répétons-le, que les soins d'urgence soient donnés par des personnes initiées à leur mécanisme. Un blessé conduit sur un brancard est exposé à des secousses fort douloureuses, si les porteurs ne sont pas exercés au maniement cadencé de cet appareil, s'ils ne marchent point d'un pas égal, régulier. De

même, le dépôt du blessé doit être fait avec lenteur, circonspection, harmonie dans les mouvements des brancardiers. C'est pour de tels motifs de premier ordre que j'ai insisté dans le chapitre précédent, pour que le brassard de la Convention de Genève servit à désigner ceux des Hospitaliers-Sauveteurs qui ont été reconnus aptes à porter des secours.

On a vu que les personnes qui se dévouent à l'assistance d'urgence doivent écarter tous les curieux inutiles et les individus dont les propos inconsidérés seraient de nature à inquiéter le blessé ou le malade. Cette confraternité dans le dévouement est souvent fort difficile à maintenir : on doit toujours un bon accueil à ceux qui offrent de se rendre utiles et partager avec chacun la tâche délicate du soulagement ; mais il ne faut pas de prééminence de la part de qui que ce soit. Le sentiment d'un devoir accompli en commun peut seul guider l'entente de ceux qui coopèrent à l'assistance, afin d'inspirer la confiance au blessé et le respect pour les personnes dont le concours utile est demandé ou consenti. Quiconque sent que son voisin agit plus intelligemment, d'une façon plus rationnelle, doit à sa conscience de céder à des avis d'une supériorité évidente. Surtout, point de disputes ni de tiraillements, le bénéfice de l'assistance serait entièrement mais cruellement compromis.

Quand il s'agit de porter des secours à une femme, à une jeune fille, la décence la plus absolue dans les paroles, les gestes, les regards devient d'une rigueur absolue. En pareils cas, les enfants, les jeunes gens doivent être écartés.

Il importe que pendant le transport des blessés, pendant l'administration des soins, le plus âgé des assistants porteurs du brassard de la Croix-Rouge prenne la direction de la surveillance générale, de l'ordre public, afin d'éviter toute gêne dans la marche du convoi, tout encombrement, tout obstacle dans l'accomplissement des devoirs de chacun, soit dans une maison particulière, soit dans une infirmerie, ambulance ou dépôt de secours ; mais ce, bien entendu, seulement jusqu'à l'arrivée du Médecin.

Il peut se présenter que des personnes blessées ou atteintes



d'un mal subit se préoccupent à tort ou à raison de la gravité de leur état et désirent recevoir immédiatement les consolations de la Religion. C'est un devoir impérieux de souscrire à leur volonté, au nom de la liberté de conscience. Quel que soit leur culte, le prêtre, le pasteur, le rabbin, etc., doit être prévenu sur-le-champ. En outre de la satisfaction personnelle du devoir religieux, l'effet moral de ces épanchements et de ces consolations est toujours puissant; il rend courage et confiance aux patients.

En même temps qu'on fait chercher le ministre religieux, il convient d'envoyer près de la famille du malade quelqu'ami, quelque connaissance qui sache, avec tous les ménagements possibles, prévenir de ce qui est arrivé, et préparer les parents à l'arrivée très-prochaine de la victime.

Mais le plus essentiel des mérites dans l'assistance instantanée, c'est de s'arrêter consciencieusement dans l'élan de son dévouement, de bien se rappeler ce que l'on peut faire et de ne jamais oublier ce qu'on ne doit pas faire (1). C'est ainsi qu'on ne saurait jamais se permettre de couper des chairs pendantes, de tirailler les membres fracturés, les articulations entorsées, de faire marcher les malades et les blessés malgré eux, de les gorger de spiritueux sous le prétexte qu'ils sont faibles, etc.

Il est précieux de se mettre en mémoire les moindres incidents qui ont marqué l'accident, la position du blessé, les divers phénomènes qu'il a présentés, faire garder les matières rejetées, etc., tous renseignements qui seront utiles au Médecin pour asseoir son diagnostic et hâter son choix des moyens de soulagement ou de guérison.

Enfin, c'est dans les grandes catastrophes, dans les sinistres, les éboulements de maison, les incendies considérables, les naufrages, les collisions armées, etc., que les infirmiers volontaires doivent déployer les qualités les plus exemplaires sous le

(1) Les dames de Bavière viennent d'inaugurer à Munich une institution destinée à former des infirmières qui soigneront les malades en temps de paix et de guerre. — Louable initiative qui devrait, en tout pays, trouver d'intelligents imitateurs!

rapport de la patience, du courage et de l'intelligence ; il s'agit alors d'aller à la recherche des blessés, des victimes, au milieu des débris de toute sorte, au milieu des dangers les plus apparents, de fouiller des ruines amoncelées ou fumantes, des gouffres béants, pour en extraire quelque corps à ranimer, missions toujours minutieuses et pénibles, dans lesquelles on ne sauve parfois une vie qu'en faisant le sacrifice de la sienne.

### CHAPITRE III.

#### **Matériels de secours.**

Que le secours d'urgence doive être donné sur place, à domicile ou dans une ambulance, il faut toujours un ensemble et un approvisionnement suffisants de moyens d'action. L'industrie s'est emparée du principe de cette nécessité et a confectionné un certain nombre d'appareils, d'engins, de boîtes, de sacs d'assistance, etc. La disposition et le contenu de ces objets varie selon la nature des accidents et le but spécial du secours : ainsi, il y a des appareils de sauvetage, des instruments pour les asphyxiés et les noyés, des sacoches à pansement, des pharmacies portatives ou fixes, etc.

Passons rapidement en revue les principaux systèmes et les organismes plus ou moins perfectionnés de ces divers matériels de secours, en faisant observer, une fois pour toutes, qu'ils doivent être, dans toutes leurs parties, constamment tenus en état, en nombre, au complet, de façon à ne jamais faire défaut au premier appel.

#### *A. — Blessures de guerre.*

Le personnel d'une ambulance de l'armée, fixé par le Règlement de 1831, est de 7 médecins, 2 pharmaciens, 4 officiers d'administration et 20 infirmiers : il est aujourd'hui reconnu comme insuffisant des deux tiers au moins. Aussi, pour obvier à l'encombrement des blessés et malades, des Sociétés volontaires de secours se sont-elles organisées de toutes parts. Il est de toute justice de citer comme le modèle de ces créations civiles les

ambulances de la Société française de secours aux blessés militaires des armées de terre et de mer ; chacune d'elles comprend comme : 1° Personnel : 5 chirurgiens, dont 1 en chef, 22 aides et sous-aides, 52 infirmiers, dont 4 sous-officiers ou caporaux, 1 aumônier, 1 pasteur, 3 comptables ; — 2° Uniforme : tunique de la marine, gilet et pantalon en drap bleu, bottes molles, képi brisé avec la croix rouge internationale ; — 3° Matériel : 40 chevaux, dont 42 de trait pour transport de 8 voitures, 17 grandes tentes à 24 lits chacune, 51 petites tentes, un grand nombre de caisses de linge, 300 brancards et 400 civières. Une ambulance ainsi organisée peut, à chaque bataille, soigner 1,500 à 2,000 blessés : dépense totale, 450,000 francs.

Le matériel proprement dit d'une ambulance comprend donc tout ce qui est indispensable pour les opérations, les pansements, l'alimentation, le transport et le coucher des blessés ou malades. Quand les routes le permettent, ce matériel voyage dans des caissons ou fourgons ; sinon, il est en partie conduit à dos d'animal (mulets ordinairement) dans des caisses de moyenne grandeur dites cantines d'ambulance.

Le service de la réserve formé au quartier général et sur les derrières de l'armée assure le renouvellement et l'approvisionnement du matériel nécessaire : les instruments de chirurgie sont déposés dans des caisses dites à amputation, à trépan et à couteaux de rechange ; les blessés y couchent sur des demi-fournitures, c'est-à-dire, par homme, paillasse, sac à pailles, couverture, 3 draps, 3 bonnets de nuit.

L'ambulance volante, celle qui porte des secours d'urgence, a pour personnel 2 chirurgiens, 1 officier d'administration et 2 infirmiers ; pour matériel, un caisson, ou en cas d'impossibilité de l'utiliser, quelques paniers ou caissons chargés sur un des chevaux de l'attelage. Une partie du personnel opère derrière la ligne pour relever les blessés et les transporter sur les brancards à l'ambulance de dépôt où a lieu le pansement.

Quand il n'y a aucune habitation disponible aux environs d'un champ de bataille, ou que le nombre de ces demeures est insuffisant, les hôpitaux temporaires de secours, c'est-à-dire les am-

bulances, sont constitués par des baraques en planches ou moitié en maçonneries, soit par des tentes (toiles supportées par une charpente) plus ou moins grandes.

D'après l'instruction du 15 mars 1872, les cantines d'ambulance du service en campagne, mises par paires à la disposition d'un bataillon, doivent contenir :

1<sup>o</sup> Médicaments : thé, 100 gr. — Amadou, id. — Cire jaune, id. — Acide acétique concentré, 130 gr. — Alkali volatil, 100 gr. — Chloroforme, 150 gr. — Calomel, 25 gr. — Acétate de plomb cristallisé, 100 gr. — Alcoolat de mélisse, 60 gr. — Alcool camphré, 1000 gr. — Alcoolé de cannelle, 100 gr. — Alcoolé d'extrait d'opium, 30 gr. — Nitrate d'argent fondu, 5 gr. — Cérat simple, 250 gr. — Ether sulfurique, 100 gr. — Extrait d'opium, 125 gr. — Extrait de réglisse, 1000 gr. — Perchlorure de fer liquide, 230 gr. — 25 feuilles de sinapisme. — Sulfate de quinine, 50 gr. en pilules d'un décigr. dans cinq étuis en fer-blanc. — Colophane, 100 gr. — Ipéca pulvérisé, 50 gr. — Emétique, 10 gr. — Sparadrap gommé, 250 gr. — Percaline adhésive, 4 mètres.

2<sup>o</sup> Objets de pansement : 50 grandes bandes roulées, 200 moyennes, 25 petites. — 10 bandages de corps. — 4 triangulaires. — 10 écharpes. — 2 suspensoirs. — 75 grandes compresses, 200 moyennes, 75 petites, 50 fenêtrées. — 5 kilog. de charpie. — 250 gr. de filasse. — 500 épingles. — 20 aiguilles. — 8 éponges fines. — 250 gr. de ruban de fil. — 75 gr. de fil à coudre. — 6 gobelets de 30 cent. — 6 pots de tisane d'un litre. — Quelques flacons en verre de 12 et 25 centil. — 1 gamelle à pansement. — Bougeoir et bougies, crayons, etc.

3<sup>o</sup> Instruments : 1 boîte pour les asphyxiés. — 1 seringue en étain, à piston et double parachute, 120 gr. — 8 attelles pour fractures de bras et avant-bras, 4 de cuisse, 4 de jambe, 2 semelles, 4 palmaires. — 1 seringue à injection en étain.

Cette paire de cantines, toutes complètes, est cotée 352 f. 58 c.

Chaque bataillon est pourvu, pour le service de son chirurgien, d'un sac d'ambulance, havre-sac avec poche en toile, compartiments en bois garnis en toile, couvercle en fer-blanc fermant à

touret et à cadenas. En voici le contenu : Amadou, 25 gr. — Cire jaune, 6 gr. — Alkali volatil, 30 gr. — Chloroforme, 40 gr. — Sulfate de quinine, 4 gr. — Alcool camphré, 120 gr. — Cérat simple, 60 gr. — Ether, 30 gr. — Perchlorure de fer, 50 gr. — Emétique, 30 gr. — Laudanum, 30 gr. — Bandes roulées, 750 gr. — Grand linge, 165 gr. — Petit linge, 750 gr. — Charpie, 500 gr. — Épingles, 600. — Coton cardé, 100 gr. — Fil à coudre, 40 gr. — 5 attelles pour le bras, — 4 attelles en fil de fer avec rubans. — 1 gobelet. — 1 lampe à alcool. — Bougie. — Étui à aiguilles. — (Prix du havre-sac vide, 35 fr.; de son contenu, 28 fr. 45 c.)

A ce sac d'ambulance est jointe une trousse d'instruments de chirurgie qui renferme : 6 aiguilles à suture. — 2 bistouris. — 1 couteau à désarticulation. — 1 couteau droit. — 1 clef de Garengeot. — 1 crochet de Graef avec éponge. — 1 paire de ciseaux forts, courbés. — 50 épingles à sutures. — 1 pince tire-balle. — 1 pince à artères. — 1 pince à torsion. — 6 serre-fines en argent. — 1 scie avec lame de rechange. — 1 sonde d'homme en argent. — 1 sonde exploratrice en étain. — 1 sonde œsophagienne en gomme. — 1 tourniquet à une pelote.

Cette trousse garnie coûte 92 fr. 35 c.

Pour la cavalerie, le sac est remplacé par une paire de sacoches en cuir de vache, noir, corroyé, toutes deux réunies par deux grandes courroies avec poches en cuir : vides, elles valent 73 fr. les deux.

Enfin, le rouleau pour secours aux asphyxiés comprend : 1 peignoir très-long en molleton blanc, avec capuchon. — 1 frottoir en serge. — 2 gants en crin noir. — Le tout renfermé dans un étui en coutil rayé, simulant un rouleau. Prix du tout : 30 fr.

Nous indiquerons au chapitre suivant la composition de la boîte de secours pour blessés, d'après l'ordonnance du Préfet de police.

L'armée possède sous le nom « d'infirmiers de visite » des militaires dressés à l'exécution des pansements simples, des bandages. Leur marque distinctive consiste en un caducée entouré de deux branches, l'une de laurier, l'autre de chêne, le tout en fil blanc, porté au collet de la tunique et sur la patte du collet

de la capote. Lors de son entrée en fonctions, chacun d'eux reçoit une trousse contenant une paire de ciseaux droits, un rasoir, une pince à pansement et une spatule (lame de fer destinée à étendre les corps mous).

Après ces divers renseignements sur le personnel et le matériel médical des ambulances, nous arrivons à la partie essentielle du secours d'urgence, le brancard sous forme de litière, cacolet, voiture, etc.

Il est divers modèles de brancard proprement dit : le plus simple, le plus léger, le plus portatif est toujours celui de Percy, l'illustre chirurgien en chef des armées françaises du premier empire. Il se compose : 1° de deux bras en hêtre, de 3 m. 45 c. de long, arrondis, mais moins volumineux aux extrémités, lesquelles sont garnies en fer; 2° d'une toile double, à coulisse sur les bords les plus longs, en fort coutil, de 4 m. 80 c. de long et pouvant être portée en bandoulière ou en ceinture; 3° de deux traverses, en bois léger (hêtre), dont les deux angles supérieurs sont percés d'un trou de la grandeur nécessaire pour recevoir les bras des bâtons précédents : chaque traverse est armée, au-dessous du trou précité, d'un pied rectangulaire assez long pour élever le brancard de 30 centimètres au-dessus du sol, hauteur suffisante pour que le brancard soit facilement saisi par les porteurs. Il va sans dire que la longueur des traverses doit être en rapport d'une part avec celle de la toile qu'elle ont pour but de tendre aussi complètement que possible, et de l'autre avec la largeur des hanches des porteurs dont les mouvements ont besoin d'être très-libres. Or, une moyenne de 50 centimètres suffit. Percy avait fait peindre ces traverses bleu de ciel, et ces supports légers étaient placés au-dessus du sac des brancardiers : quant aux bras, mis également en couleur et ornés d'un fer de lance, ils leur servaient d'armes.

Ajoutez à ce brancard un abri pour la tête, composé de deux fils de fer s'entrecroisant et roulés avec deux morceaux d'étoffe légère, le tout caché dans une rainure du bord supérieur d'une des traverses, et l'on aura le brancard le plus léger, le plus commode, le plus complet.

En cas d'accident dans un endroit éloigné de toute ambulance, on improviserait un brancard avec une porte, deux planches réunies bord à bord, une échelle, des branches d'arbres, des fusils agencés, etc., tous objets sur lesquels seraient disposées deux bottes de paille ou de foin, soit un lit d'herbes sèches, et où l'on abrite le blessé sous des manteaux, des couvertures, des draps, etc.

Règle générale pour le maniement du brancard : le plus grand des porteurs se place, quand on est sur un plan horizontal, à la tête du blessé; sur un plan incliné, les pieds de ce dernier doivent toujours être plus élevés que la tête.

M. de Beaufort, secrétaire de la Société française de secours aux blessés, a composé un brancard fort simple au moyen de deux longues branches d'arbres fermement maintenues parallèles à l'aide de deux traverses plus courtes et d'un lacis étendu de cordages sur lesquels on fait une sorte de lit avec les vêtements du blessé.

La Commission sanitaire hollandaise a dernièrement adopté, pour le transport des blessés dans l'expédition d'Atchin, le brancard suivant, dont le poids n'est que de 40 kilog.  $\frac{1}{2}$ . Il consiste en une espèce de toile longue de 2 mètres et large de 1 m. 3 : deux cordes fixées aux deux extrémités sont passées à travers de petites baguettes de bambou destinées à tenir la toile tendue. Ces cordes sont attachées à une forte tige de bambou, longue de 4 m. 75 c.; des chevilles en bois de djatti, autour desquelles les cordes du hamac sont fixées, empêchent celui-ci de glisser sous le poids du blessé. Aux deux extrémités du brancard pendent des morceaux de bambou creux, remplis d'eau destinée à laver les blessures. Les deux porteurs sont munis d'une perche en bambou qu'ils peuvent planter dans le sol et sur laquelle ils peuvent placer le brancard pendant quelques instants, sans être obligés de déposer le blessé sur le sol. Enfin, un dais, en forme de toiture, ne pesant que 2 kilog., est jeté sur le brancard et forme un abri contre les rayons du soleil. (*La Charité sur les champs de bataille*, Revue mensuelle par le D<sup>r</sup> Van Holsbeeck; Bruxelles, 1874, 9<sup>e</sup> fascicule).

Pour éviter aux blessés, surtout aux malades, les secousses inséparables du transport à bras et la perte de temps que les stations de repos nécessitent pour les brancardiers, on a fait usage, lors des guerres du Danemark et du Mexique, du brancard à roues, sorte de cadre oblong, un peu courbé, appuyant sur deux ressorts reliés par un axe commun, avec deux roues en fer très-légères; aux deux côtés, deux tiges terminées en arrière et en avant par des poignées; le chevet, composé d'un plan incliné rempli par une forte toile destinée à recevoir la tête du blessé est couvert d'une cape tombante; sous le chevet, un compartiment pour médicaments et rafraîchissements; au pied du cadre est fixé un morceau de toile qu'on déroule et accroche à ladite cape pour couvrir entièrement le malade; enfin, deux pieds articulés, repliés le long des tiges quand ils ne servent pas, permettent de conserver l'horizontalité au brancard quand le transport nécessite un temps de repos. M. le Dr Gori, le savant directeur du Comité de secours d'Amsterdam, à qui j'emprunte cette description, fait remarquer avec raison qu'ici l'avantage principal consiste à n'employer qu'un homme pour conduire ce brancard roulant, ce qui permet à deux brancardiers de s'entr'aider pendant le même trajet à parcourir.

2° Les voitures les mieux suspendues ont l'inconvénient d'imposer des secousses toujours douloureuses et fatigantes, surtout aux blessés des membres. Puis, quand il y a un grand nombre de blessés à enlever, à la suite d'une grande catastrophe ou d'une bataille, elles gênent la circulation publique, ralentissent l'activité des brancardiers. Aussi est-il parfois nécessaire de leur assigner un stationnement ou bien de leur indiquer le périmètre dans lequel chacun d'eux devra opérer. En résumé, les voitures ne conviennent qu'aux blessés légèrement atteints, aux malades pris de fièvre : les uns et les autres s'y installent sur des banquettes longitudinalement disposées. La Conférence internationale de Vienne a décidé tout récemment (octobre 1873) que les voitures pour le transport, par terre, des blessés, doivent avoir une toiture permanente avec galerie, où l'on suspendra sacs et armes des blessés, fourrage des chevaux pour 48 heures; de plus, être



closes et munies d'un sabot, d'un frein, de lanternes à l'avant et à l'arrière, de rideaux, d'un système de suspension pour les hommes qui doivent rester couchés, de bancs en bois avec pieds et charnières pour ceux qui pourront rester assis.

Les Américains ont un wagon-hôpital deux fois plus long que le wagon français, et offrant de chaque côté trois étages de cinq couchettes séparés par un couloir; à chaque bout, les accessoires indispensables aux secours et traitement; pour couchettes, des brancards pourvus de matelas, oreillers, couvertures, et suspendus à des poutrelles verticales par des anneaux de caoutchouc qui annihilent en grande partie les fatigues de la trépidation.

Les hamacs de la marine ont été proposés dans le même but; mais l'expérience a fait reconnaître qu'ils exposent à un mouvement latéral peu supportable et qui détermine une sorte de mal de mer.

La conférence internationale de Vienne, précitée, a également décidé que chaque Gouvernement devra *obliger* les administrations de chemins de fer à se procurer un certain nombre de wagons pour le transport des blessés et à les tenir prêts en cas d'accident sur la ligne, munis de tous les appareils indispensables, aménagés de façon à se charger aussi bien sur les côtés que de front et à communiquer intérieurement entre eux; une température à peu près égale y sera assurée par une double toiture, un double plancher et un appareil de chauffage; la ventilation et l'éclairage y seront régis par des instructions spéciales; chaque blessé aura au moins 4 mètres cubes d'espace; des entre-deux élastiques préviendront les secousses trop violentes; on ne transportera pas plus de dix blessés à la fois dans le même wagon; un train sanitaire ne pourra avoir plus de cinquante roues; les wagons des médecins et de la cuisine seront au centre, celui des employés à la queue du convoi; de temps en temps, des trains destinés au transport des blessés devront être réunis dans les grands centres de population, afin que le personnel ait l'occasion de se former au service pratique. »

Inutile de faire remarquer qu'en cas d'urgence, des wagons à marchandises peuvent être facilement et promptement appropriés

au transport des blessés, ou des malades en temps d'épidémie.

Et à ce dernier sujet est-il besoin de dire que dans tous les cas où des moyens de transport (brancards, wagons, bateaux, etc.) ont servi à des blessés ou à des malades atteints de maladies contagieuse ou épidémique, on doit scrupuleusement désinfecter ces récipients au moins une fois par jour, en les lavant avec de l'eau contenant par litre 5 grammes d'acide phénique ou 40 grammes de chlorure de chaux ?

3° Quand on doit faire un transport assez long et par des chemins où les voitures ne sauraient passer, on utilise le *cacolet*, sorte de fauteuil composé par des branches de fer articulées à charnières, et muni d'une planchette pour les pieds, retenue par deux courroies en cuir; — ou bien encore la *litière*, couchette en fer à panneaux articulés, de façon que l'individu puisse y coucher horizontalement; des cerceaux mobiles, recouverts d'une toile, l'abritent contre les injures de l'air. Le cacolet, comme la litière, s'accroche par paires au bât d'un cheval ou d'un mulet. Le placement d'un blessé exige toujours qu'on fasse le contre-poids du côté opposé (1).

4° Restent encore à indiquer les *hospitaux flottants*, transformés pour le transport des éclopés ou des malades. M. Fergusson, ancien médecin de la marine hollandaise, a dernièrement publié une brochure dans laquelle il propose d'étendre aux guerres maritimes l'institution de la Convention de Genève pour le sauvetage des blessés. Il propose : 1° un vaisseau-hôpital; 2° des canots de sauvetage; 3° un petit équipage de sauveteurs, sous la protection de la Croix de Genève; 4° un navire-hôpital dans les ports, et qui, peint en blanc avec des croix rouges, prendrait les blessés, amis et ennemis indistinctement. Pendant le combat, les sauveteurs, vêtus de blanc avec la Croix de Genève, armeraient les

(1) On trouvera dans l'*Essai sur les moyens de transport et les secours en général aux blessés et aux malades*, avec atlas de 22 planches, par M. le docteur VAN DOMMELEN, médecin principal de l'armée hollandaise, l'exposé lumineux, complet et comparatif des ressources d'urgence adoptées par les principales nations.

canots de sauvetage, amèneraient au loin les bouées de sauvetage : ils ne seraient employés qu'à ce service.

### **B. — *Submersions, Naufrages, Inondations, etc.***

Avant de se jeter à l'eau dans un cas d'urgence, toute personne doit avoir soin de se défaire de ses chaussures, de dénouer les attaches inférieures du caleçon, de sortir ses poches retournées, afin de ne pas traîner avec elles des masses d'eau fort inutiles et gênantes dans une tâche qui exige tant de célérité et de sûreté dans l'action.

Le sauvetage d'un individu qui se noie n'est pas toujours facile ; la victime s'accroche parfois à son sauveur, dont elle paralyse les mouvements jusqu'à ce qu'elle ait perdu connaissance. On ne doit donc pas écouter le conseil assez lâche de ceux qui, par crainte d'un danger à peu près chimérique, vous crient de laisser se débattre le malheureux désespéré : en d'autres termes, qui vous conseillent de le laisser..... mourir, ni plus ni moins. Le sauveur, au contraire, doit le saisir rapidement par derrière, surtout par les épaules, pour l'immobiliser, la face hors de l'eau, le pousser à distance en appuyant avec l'épaule droite. Si l'individu fait des mouvements désordonnés, s'emparer brusquement de la partie inférieure de l'avant-bras droit et le ramener vivement derrière sa tête : instinctivement le noyé ramène l'autre main derrière la nuque sur la main gauche du sauveur, qui peut alors nager debout et se diriger plus aisément avec son précieux fardeau.

Parfois, ne sachant pas nager, le noyé se raidit de toutes ses forces et perd la ligne de flottaison, ce qui gêne la progression. Dans ces cas, après l'avoir rassuré et lui avoir rendu confiance, on le soutient un instant à bras tendu sous une aisselle, on l'invite à rester les jambes allongées, puis on l'emmène en se renversant sur le dos et en plaçant sur sa poitrine la tête de l'imprudent.

Le sauveur peut encore renverser le naufragé sur le dos, puis le tenir avec la main gauche par les cheveux, la barbe ou le

menton, voire même le collet de son habit, de façon à lui conserver la face hors de l'eau ; en même temps, de la main droite restée libre, on aide à la natation : on saisit les amarres, cordages, perches, bateaux de sauvetage, soit encore les écueils à sa portée.

Si le noyé a disparu sous l'eau, ce dont on est averti par les bulles d'air qui viennent à la surface, le plongeur s'efforcera de le lancer, par des coups de tête et d'épaule, à la couche supérieure du liquide pour venir respirer, et conduire le sujet en le saisissant comme il a été dit tout-à-l'heure.

Lorsqu'en revenant avec le noyé, le sauveteur rencontre des courants violents à remous et à tourbillons, il doit avoir la présence d'esprit de les franchir en redoublant de vitesse.

Nous bornons à ces quelques indications les principes du sauvetage d'un noyé, renvoyant pour plus de détails à un excellent article de M. Ferrand, de Lyon, inséré dans les Annales du sauvetage maritime, tome III, p. 305.

La *bouée* et la *ligne*, dont il sera question plus loin, ne peuvent pas toujours être utilisées par un homme qui, tombant à l'eau perd son sang-froid et sa présence d'esprit : d'ailleurs elles sont inutiles à un individu en état d'ivresse. M. Legrand, du Havre, les remplace par une *gaffe* d'un prix minime, composée d'une gaule en sapin, longue de 6 mètres, portant à l'un de ses bouts un grappin en fer à trois branches de 25 centimètres et à pointes arrondies : à un mètre au-dessus, se trouve fixée une traverse en frêne de 40 centimètres, que l'on peut saisir à deux mains et même enfourcher, et dont chaque extrémité est munie d'une ligne double, courte, portant une petite bouée et assez longue pour que le naufragé la passe autour du corps ou d'un bras. Tout individu tombant à l'eau a donc ici toutes chances de saisir ou le manche, ou la barre transversale, ou les lignes flottantes ; s'il descend sous l'eau, la gaffe permet de le rattraper par ses vêtements. C'est là certainement un appareil très-simple, à placer en permanence sur les quais, autour des bassins, sur les navires lors de l'embarquement et du débarquement des voyageurs, le long des rivières, etc.

La *pince* imaginée par Braash, la *drague* de Müller sont d'un

maniement bien plus difficile que les gaffes ordinaires et les plus simples, portant des crochets mousses ou boutonnés.

Parmi les *lignes* de sauvetage, il faut signaler celle de M. Dedde, composée d'un très-fort ruban de fil, long de 10 mètres, portant à une extrémité deux crochets en fer à plusieurs branches, susceptibles de s'attacher aux vêtements ou d'être énergiquement saisies par l'homme en danger : à l'autre extrémité, un anneau qui se passe au doigt de la personne qui le lance. L'appareil se porte en poche dans une petite boîte, analogue à une tabatière, et qui, fermant hermétiquement, de manière à retenir le petit bout de la ligne, lui fait office de flotteur et permet, par sa couleur claire et brillante, d'être aperçue de nuit comme de jour.

Généralement, l'individu qui tombe à l'eau, dans un bassin, par exemple, et ne sait pas nager, voudrait bien s'accrocher à un corps quelconque : s'il est à peu de distance de terre, la main, un vêtement dont on se dépouille à l'instant, peuvent arriver jusqu'à lui. Mais s'il est hors de portée ? M. Torrès, du Hâvre, a, pour ces cas, imaginé une corde de 6 à 12 mètres, garnie, dans toute sa longueur, de cabillots en bois placés de distance en distance et terminée par une bouée en liège et par un œil. L'individu à qui on la lance peut s'y raccrocher ou s'en entourer, se faire haler à terre ou attendre de sang-froid le secours d'une embarcation. M. Brunel, lieutenant des douanes à Dieppe, a composé une réduction très-portative de la ligne Torrès : son appareil consiste en une petite corde (appelée *libouré* par les marins) assez forte pour soutenir un homme sur l'eau. A l'une des extrémités est fixée une petite bouée que l'on peut lancer à l'individu en danger ; l'autre extrémité est terminée par un petit grappin à l'aide duquel on harponne le naufragé, s'il n'a pas saisi la bouée. Cet appareil, d'un petit volume, tient facilement dans la poche du douanier en faction sur le quai.

(A suivre.)

## REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

Une longue maladie dont je commence à relever m'a empêché, chers collègues, de vous rendre compte de plusieurs ouvrages dont vous m'aviez confié l'analyse. Maintenant que mes forces renaissent, je m'empresse de répondre à votre attente. J'espère que vous me continuerez votre indulgence, et je prie les auteurs des travaux dont j'ai à vous entretenir de vouloir bien m'excuser d'un retard involontaire.

**Notice sur le procédé Charles Picot pour la taille de la vigne. Plus de vignes gelées! plus de coulure! etc.,** par J.-B.-C. Picot, docteur en droit; 3<sup>e</sup> édition; un vol. in-48, à Paris, chez l'auteur.

Je n'ai point copié la nomenclature entière des promesses que doit réaliser le procédé Ch. Picot pour la taille de la vigne. Il est breveté s. g. d. g. : quiconque voudra jouir de cette découverte devra allouer à l'auteur une faible rémunération, qui sera ultérieurement déterminée.

Pour vulgariser sa découverte, M. Picot a parcouru les départements viticoles, exposant sa doctrine dans des conférences généralement suivies.

M. Picot est né de parents vigneron, à Vuillafans, canton d'Ornans, dans cette vallée de la Loue qui, depuis plusieurs siècles, continue à produire des hommes dont les noms ont du retentissement, de la gloire, de la célébrité. Docteur en droit, il a publié des ouvrages scientifiques, des livres de droit justement estimés et devenus populaires. La notice sur son procédé lui a valu, si je suis bien renseigné, une médaille honorifique de la Société d'agriculture de Dijon.

Ce procédé, d'une application facile, sans augmentation des frais de culture, comprend quatre séries de moyens :

1<sup>o</sup> Emonder la vigne, c'est-à-dire supprimer tous les sarments inutiles au moment de l'arrivée de la sève, — ou même avant, — du 25 mars au 10 avril ;

2<sup>o</sup> Conserver dans toute leur longueur *un* ou *deux* sarments destinés à donner le raisin alors que le cépage est *blanc* ou *noir* ;

3<sup>o</sup> Lorsque ces sarments sont en sève, supprimer une faible partie de leur sommet, afin de faire couler la sève inutile ;

4<sup>o</sup> Enfin, lorsque le moment des gelées est passé, que la saison est

chaude et propice, c'est-à-dire *vers la fin d'avril ou le commencement de mai*, tailler, sur les deux yeux de la base, les deux sarments conservés pour le raisin noir, et, sur quatre yeux, le sarment destiné à produire le raisin blanc.

Quant à la vigne tenue en courgée, laisser dans toute sa longueur le sarment à crochet ou, à défaut de ce crochet, un sarment à côté de la branche à fruit. Lorsque la sève arrivera en abondance, dans les premiers jours d'avril, en faire couler une partie, en supprimant un peu l'extrémité des divers sarments. Enfin, dans les premiers jours de mai, rabattre, selon son usage, le sarment à crochet, ou, à défaut de crochet, supprimer le sarment, dont la conservation n'avait pour but que d'attirer à lui la sève.

M. Picot attribue à son procédé, non-seulement la propriété de préserver la vigne de la gelée et de la coulure, mais encore celle d'empêcher les troubles du cep et les ravages des insectes. Ces assertions ne sont point justifiées par l'expérience. Il serait imprudent de dédaigner, sur cette affirmation, les moyens recommandés contre la gelée. Il ne faudrait pas renoncer non plus aux soins d'entretien, d'amélioration et de culture du sol, trop souvent négligés.

Le véritable mérite qu'il faut reconnaître hautement dans le travail de notre auteur, c'est d'insister sur le principe essentiel déjà proclamé par Columelle, la nécessité de *la taille tardive* ! Telle est la notion saine, vraie, pratique, qu'il importe de retirer de sa brochure. Sans remonter aux auteurs de nos anciens traités de viticulture, M. le comte de la Loyère, dans une note ayant pour titre : *Soins à prendre pour préserver la vigne des gelées du printemps*, insistait auprès du Comité d'agriculture de Beaune sur la nécessité de retarder la végétation des bourgeons à fruit de la vigne, et, avec l'autorité de son enseignement et de son expérience, recommandait *la taille tardive* :

« La taille de la vigne reportée au mois de mai, au-delà du temps où les dernières gelées du printemps ne sont plus à craindre sous notre climat : Voilà le secret ! »

Appuyé de l'autorité du savant M. Fleury-Lacoste, il déclarait n'avoir « vu nulle part des vignes plus luxuriantes de végétation et plus régulièrement chargées de fruits que ses vignes de la Savoie. » Le procédé gratuitement exposé par M. de la Loyère se rapproche singulièrement de celui de notre conférencier. Il est décrit dans le *Journal d'agriculture de la Côte-d'Or*, année 1874, 1<sup>er</sup> trimestre. Pour ceux qui ne pourraient recourir à la source que j'indique, je transcris deux passages courts,

mais importants : « Il faut attendre pour tailler que la vigne ne pleure plus, c'est-à-dire que, sous le sécateur, il ne paraisse plus une goutte de sève à l'extrémité de la branche coupée. — Il est important de laisser au-dessus de l'œil terminal toute la longueur d'un méritalle ou entre-joint, pour ne pas affamer ou dessécher le bourgeon conservé. »

On sait d'ailleurs que la taille tardive n'est point une opération désastreuse pour les ceps. M. Fleury-Lacoste l'a démontré par des faits pratiques, incontestables, tels que ceux-ci : « végétation luxuriante et produits considérables, malgré l'application rigoureuse et suivie de ce régime soi-disant épuisant et mortel. »

Quant aux maladies de la vigne, l'unique remède de notre auteur, c'est la taille pratiquée selon son procédé, qui maintiendrait l'équilibre nécessaire entre les raisins et les sarments. L'on ne songe guère, j'imagine, à nier cette sorte d'influence ; chacun, je crois, reconnaît que des vignes mal soignées sont prédisposées à contracter le mal. Mais la cause effective, c'est la contagion. Sans sporules du champignon, sans phylloxeras éclos ou en germe, la maladie ne se propage point. La vigne souffre, s'étiole, meurt quelquefois d'absence ou d'excès de fumure, de taille trop chargée, d'absence de taille, etc. ; mais sans les conditions précédentes, elle ne devient ni oïdiée ni phylloxérée. Il ne faudrait point négliger les quelques moyens curatifs actuellement connus, ni ceux destinés à combattre la transmissibilité du phylloxera.

C'est avec une respectueuse sympathie que j'ai suivi des yeux ce vénérable conférencier, ce vétéran de la science, livré à ses propres forces, faisant à ses frais des brochures à bon marché, voyageant sans paix ni trêve, de bourgade en bourgade, de ville en ville, pour répandre ses idées et restituer à la France, par un mode de culture qu'il croit assuré, les milliards dont nos malheurs nous ont dépouillés. Sa notice mérite d'être lue par les vignerons. Ils ne sauraient mieux employer leur temps qu'à s'initier au secret de M. le comte de la Loyère : *Reporter la taille de la vigne au mois de mai, au-delà du temps où les dernières gelées du printemps ne sont plus à craindre sous notre climat.*





## SÉANCE GÉNÉRALE DU 14 JANVIER 1875.

*Présidence de M. BAILLE.*

La séance est ouverte à dix heures.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté sans observations.

Le Secrétaire lit la correspondance ; les différentes pièces qui la composent ne présentent rien d'important.

Il est donné lecture des travaux suivants :

1° *Un nouveau procédé contre le phylloxera et l'oïdium*, par M. Jules Léon ;

2° *Le Sapeur-Pompier*, chant national, par M. Johanis Morgon.

Renvoi à la Commission d'impression.

Et 3° *Revue des journaux agricoles et scientifiques*, par M. Rouget. — Cette revue sera insérée au Bulletin.

Sur la proposition de M. le Président, une Commission est nommée pour étudier la question de l'exposition d'appareils de viticulture que la Société se propose d'ouvrir cette année. Cette Commission est composée de MM. Ed. Sauria, Faton, Pelletier, Baille et Richard.

M. le Président annonce à la Société que la souscription ouverte pour subvenir aux frais de publication de la pièce importante : *Protestation des Etats du Comté de Bourgogne contre la suppression des franchises de la province (1679)*, a donné jusqu'à ce jour d'excellents résultats. — La Société accueille avec plaisir cette communication.

Sont nommés :

Membres titulaires, MM. Demesmay, Jean-Claude, dit Notaire, propriétaire à Mesmay (Doubs), et Pélot, Louis-Joseph, propriétaire à Liesle, présentés par M. Faton ;

Et correspondant, M. Jacques, receveur de l'enregistrement et des domaines à Sellières, présenté par M. Ch. Sauria.

La séance est levée à onze heures un quart.

---

## VITICULTURE.

### UN CONCOURS

SUR LA MALADIE DE LA VIGNE EN FRANCHE-COMTÉ, EN 1777.

Au siècle dernier, les Académies de province choisissaient souvent de très-beaux sujets de concours, mais ils avaient une portée si étendue sous une apparence de simplicité, qu'ils ne servaient le plus souvent qu'à décourager les uns ou à montrer la faiblesse des autres. Quelquefois cependant, elles eurent la main heureuse ; témoin l'Académie de Besançon, qui, en 1773, donnait à traiter le sujet suivant : — *Quels sont les végétaux qui, en temps de disette, pourraient suppléer avantageusement à la rareté des céréales?* — L'auteur du mémoire couronné fut l'apothicaire-major des Invalides, le célèbre Parmentier. L'accessit fut obtenu par un Franc-Comtois que nous retrouverons tout-à-l'heure.

L'année suivante, 1774, la même Académie ouvrait un nouveau concours sur les arts, auquel était attaché un prix de deux cents livres fondé par la ville, et demandait par son programme, réimprimé en 1775 et 1776 : « à connaître la nature et les causes d'une espèce de maladie qui commençait à attaquer plusieurs vignobles de Franche-Comté, et quels pouvaient être les moyens de la prévenir et de la guérir. »

« On s'aperçoit dans la province, depuis quelques années seulement, « du dépérissement de certaines vignes qui produisaient beaucoup « auparavant ; les feuilles frisées et racornies, la petitesse des raisins, « la noirceur du bois dans l'intérieur, la difficulté de provigner de « nouveaux ceps dans la place où les anciens ont péri, annoncent qu'il « est instant de prévenir cette épidémie..... L'auteur de la *Médecine expérimentale* (Paris, Duchesne, 1775), ajoute-t-on, fait mention « d'une pârçille maladie des vignes, qui a commencé dans la haute « Autriche et qui s'est étendue comme une espèce de peste dans « l'Allemagne, où on l'appelle *glaber*. Si nos vignes n'en sont pas « infectées, le dépérissement dont on a donné les symptômes, causé « peut-être par les hivers rigoureux et par l'édification de nouveaux « plants dans des lieux peu propres à cette espèce de culture, pourrait « dégénérer en glaber : c'est ce qu'il s'agit de prévenir. »

D'après cette description de la maladie, dont le nom est défiguré,

puisqu'il vient de l'allemand *gabel* (fourchette) (1), il nous sera permis de conclure à l'identité du mal en Allemagne et en Franche-Comté ; d'autant plus que ces affections de la vigne, où les parasites, champignons ou insectes ne jouent pas un rôle dominant, se retrouvent de nos jours sous les noms de *rougeot*, *cottis*, *érinose* ou *antrachnose*.

Quant au caractère contagieux de la maladie, il est assez remarquable qu'aucun des concurrents qui répondirent à l'appel de l'Académie de Besançon n'y attacha une grande importance, et que celui qui paraît avoir observé avec le plus de conscience et d'intelligence, a soin de dire, quand il parle de *contagion*, que ce terme ne doit pas être pris à la rigueur, « la cause qu'il assigne au dépérissement de nos vignes se faisant assez sentir. »

Rechercher dans les pièces de ce concours, dont je dois la connaissance et la communication à notre excellent bibliothécaire, M. Castan, tout ce qu'elles peuvent renfermer d'intéressant au point de vue local et d'utile dans la pratique de la culture, tel a été le but de ce travail.

Mais comme le sujet est tout-à-fait d'actualité et qu'il conduit à des développements accessoires, voici l'ordre que je me propose de suivre :

1° Faits et renseignements particuliers à la province, recueillis dans les pièces à examiner.

2° Analyse critique du mémoire couronné par l'Académie.

3° Notes sur les autres concurrents et querelle qui suivit le concours.

4° Etude sur les causes générales des maladies ordinaires de la vigne et sur la valeur de la culture traditionnelle du pays, pour entretenir la végétation saine de nos vignobles.

5° Importance de cette méthode traditionnelle en présence des innovations et des fléaux.

6° Moyen préventif. Réponse à une objection. Tentatives de progrès.

## I.

Les cépages qui, il y a cent ans, peuplaient nos côtes, étaient en grande partie ceux que l'on y retrouve encore aujourd'hui, mais dans des proportions bien différentes. Le *noirun* ou *pineau*, le *gamai* et le *pulsard* prédominaient. Sont mentionnés ensuite, le *tresseau* (trousseau), le *luisant*, le *fromenteau* (sauvagnin), le *morillon noir*, qui doit être notre *meunier* (morillon taconné), très-ancien dans nos cultures ;

(1) Ce nom s'explique par la bifurcation que présentent souvent les sarments de la vigne, contrariée dans sa végétation.

le *mailley*, dont on retrouve à peine aujourd'hui la trace à Besançon ; le *melon* (gamai blanc à feuilles rondes), puis le *grappenou*, plant de valeur, dont la maturité un peu difficile et peut-être une certaine décadence dans la fertilité, ont provoqué le remplacement par deux cépages ordinaires très en faveur déjà et qui sont arrivés maintenant à leur apogée. Je veux parler du *gauche* (gueuche blanc) et du *bregin*.

Le *gauche*, d'une reprise si facile, d'une fertilité si remarquable et susceptible d'une certaine qualité dans les sols pierreux argilo-calcaires exposés au midi, qui lui conviennent ; le *bregin*, dont la fertilité est incomparable et dont le mérite dans les côtes chaudes et rapides serait incontesté, si on voulait bien attendre sa maturité, qu'il atteint sans redouter les intempéries de la saison avancée.

Les préjugés à l'égard du *bregin* existaient à cette époque. On reprochait aux vignerons d'en avoir infecté depuis quelques années le riche canton de *Plaint-Chaux* (sic). « Noues veilles gens aimint meux lai qualité di vin que lai quantité ; despeu quesques annas, c'ost tout le contraire, on ait préferra lai quantité ai lai qualité ; pou y parvenir on ait introdu dans lai province das *gauches*, das *bregins*, das *gaumés* et tant d'autres machants leins qu'on ne voit presque pu que ce qui dans las vignes de velaige et dans las vignoubles de villes. Las *bregins*, las *gauches*, las *melons* sont la moitié das leins (1777). »

La maladie atteignit plus particulièrement les *gamais* et les *pulsards*, et on remarqua, au contraire, la résistance du *pineau*, du *gamai blanc* et du *sauvagnin*. Aujourd'hui encore, le *gamai* est sujet au dépérissement ; quant au *pulsard*, sa taille et sa conduite étaient généralement incomprises à Besançon, les sols propices faisant même généralement défaut.

« De tous les cantons du vignoble de Besançon qui se ressentirent « de cette maladie, dit M. de Chevrant, inspecteur des salpêtres de la « province, il n'en est point qui la démontrent dans un état aussi carac- « térisé que celui appelé à Fontaine-à-Cul ; ces vignes étaient autrefois « d'un très-grand rapport ; elles sont venues insensiblement à produire « très-peu ; si elles présentent au printemps une apparence passable, « elles n'ont point assez de vigueur pour la nourrir jusqu'à vendange..., « ce qui a rebuté les cultivateurs, qui ont micux aimé se décider à les « arracher qu'à chercher les moyens de les rétablir. » En effet, les vignes de Fontaine-Ecu ont été converties en prés et en jardins. Celles de Guillemouton ont été aussi arrachées à cette époque.

Ailleurs, on trouve mentionné comme atteints les Tilleroyes, Cha-

muse, le bas des vignes de Rognon et du Vernois, près de Fontaine-Argent. Les *gamaïs* du vignoble de Laissey, la côte de Tremont ont particulièrement souffert. Les Vieilles-Vignes, sous le château de Roulans, plantées aussi en *gamaïs*, sont détruites par la pourriture des racines. A Deluz et jusqu'à Baume, le mal continue. Dans d'autres cantons, Moncley, Chambornay, Charcenne, Pelousey, les mêmes faits se reproduisent. La côte de Bonnay, Vicille et Venise était sur le point d'être arrachée.

Dans le Jura, c'est à Poligny que le dépérissement se manifeste le mieux ; à Bois-d'Arnaud en particulier, dont le dessus des terres serait marneux et humide. A propos de ce beau vignoble, je ne puis me dispenser de citer une lettre curieuse que je trouve au dossier du concours. Elle émane d'un personnage distingué du temps, fort en honneur à juste titre dans sa ville natale, où sa noble image décore la promenade publique. Je veux parler de Chevalier, alors conseiller honoraire à la Chambre des comptes, ci-devant à Dole (1). Cette lettre est adressée à son cousin, le conseiller Droz, secrétaire de l'Académie.

« J'eus l'honneur de vous parler à votre dernier voyage d'une espèce  
« de peste qui infecte quelques-unes de nos vignes et dans différentes  
« contrées. C'est un phénomène si rare et si étrange qu'il mérite bien  
« que vos botanistes et vos physiciens s'en occupent et recherchent  
« quelle est cette plante pestilentielle et s'il y a moyen de la détruire.  
« J'ai vu moi-même le dégât qu'elle fait, j'ai parlé à plusieurs vigne-  
« rons qui l'ont découverte en faisant des fosses pour la provignure.  
« Ils s'accordent uniformément sur la structure de cette plante. Elle  
« est toute blanche, ne paroît point à la superficie de la terre, selon le  
« plus grand nombre des vignerons ; selon quelques autres, on en voit,  
« mais rarement, qui paroît au-dessus de la superficie à la hauteur d'un  
« pouce ou deux. (Un vigneron vient de m'assurer qu'il a vu au com-  
« mencement de ce mois paroître la tige de cette plante haute sur terre  
« d'environ un pouce et demi, et qu'elle porte une fleur bleue à peu  
« près de la figure de la fleur du tréfle). — Elle est écailleuse, froide

(1) La publication récente (1874), par les soins de l'active Société *viticole* et agricole de Poligny, d'un petit ouvrage inédit de Chevalier sur la culture et les vins du vignoble polinien, a été justifiée par un véritable succès. Travaillant, sans y songer d'abord, au même point de vue que ce magistrat érudit et dévoué à son pays, j'ai évité de le lire avant d'avoir terminé cette étude, afin de rester fidèle à l'inspiration toute locale. En parcourant aujourd'hui ce petit traité, et il y a beaucoup à prendre et bien peu à laisser, tout en y trouvant un extrême plaisir, j'ai senti toute mes convictions s'affermir encore davantage.

« comme glace au toucher, se résoud en eau et tombe par terre quand  
« on la manie, ou par le frottement; elle devient noirâtre ou brune  
« par la garde pendant quelques jours. Elle s'attache aux ceps et aux  
« provins; tantôt elle suit la souche des ceps, tantôt elle s'entortille  
« autour d'eux. La source est toujours au-dessous des racines des ceps  
« ou des provins. Quand on la cherche et qu'on veut la suivre, on  
« trouve qu'elle se divise en rameaux et fait cornes; si on veut l'arra-  
« cher, elle se brise... Il n'y a que les ceps et les provins auxquels elle  
« s'attache et qu'elle poursuit. La grosseur varie, les filets dont elle  
« enveloppe les racines des ceps forment en total une touffe de la gros-  
« seur du poing, ou approchant.

« Ces mauvais effets certains, dont je suis spectateur, sont que les  
« ceps attaqués bourgeonnent trois semaines ou un mois plus tard que  
« les autres de la même vigne et de la même contrée; que les feuilles  
« des bourgeons tardifs qu'ils produisent sont grêles, menues et *papil-*  
« *lotent*, comme l'on dit. Ces ceps ne donnent que très-peu ou même  
« point de raisins, et les raisins, quand il y en a, sont chétifs. Je viens  
« de voir environ cinq ou six journaux de vigne de suite dans une con-  
« trée où le journal se serait vendu 2,500 livres, qui paraissent être des  
« vignes en ruine ou désertes, dont on donnerait aujourd'hui à peine  
« 300 livres. C'est une contrée attenante à la ville des plus fertiles et  
« des plus estimées. Cette contrée est en côte. C'est principalement  
« les vignes dans cette situation et au bas de notre montagne qui en  
« sont infectées. On craint beaucoup pour cette précieuse partie de  
« notre vignoble, car cette malheureuse plante gagne et se propage de  
« proche en proche en s'étendant du haut vers le bas. On m'a promis  
« de m'en fournir une plante ou deux dans le mois d'août, quand quel-  
« ques vigneronns feront des fosses, après la saison des ouvrages pres-  
« sants qui se font.

« A Poligny, 21 juin 1779. »

Il est probable qu'il s'agit, dans cette lettre, d'un champignon sou-  
terrain (1) dont le germe se développe, pendant la sécheresse, dans la  
profondeur humide et échauffée du sol; le mycélium, à la recherche  
d'un milieu favorable, s'allonge indéfiniment et peut atteindre plusieurs  
mètres; qu'une température humide et chaude survienne, il pourrait  
arriver bientôt près du collet du cep, s'y attacher et y développer le  
réceptacle de ses spores.

(1) Division des arthrosporés, trib. des alternariés et oidiés. Ceci est du domaine des botanistes.

Nous avons examiné, ces jours derniers, dans un creusage profond, une plante de ce genre qui nous a paru cependant inoffensive ; elle est blanche et pulvérulente ; elle adhère à peine aux vieilles écorces des souches où elle prend une faible nourriture ; elle les quitte souvent, pour gagner à travers le sol quelque fragment de bois pourri ou quelque tuyau de racine détachée qu'elle traverse.

Aujourd'hui, comme par hasard, je recueille de la bouche d'un héritier des traditions les plus exactes de notre vignoble bisontin, la description d'une plante mystérieuse ; le père de notre informateur, également habile viticulteur, disait souvent avoir vu une plante en chapelet, portant comme des écailles de poisson, froide comme le marbre, et une fois tirée hors de terre se fondant en eau. C'est aux Vallières, dans les parties hautes, qu'elle faisait périr la vigne. N'est-ce pas là le parasite même qui avait pris à Poligny un développement si excessif, et le réceptacle du champignon ne serait-il pas la fleur observée par un vigneron peu naturaliste ?

On comprend qu'une fois régnant à la surface, favorisé par la température et par la négligence, ce champignon, arrivé à son état de perfection, au lieu de rester une production inoffensive, d'effet qu'il était, ait pu devenir une cause de contagion. A ce point de vue, la lettre de Chevalier serait un document d'une certaine importance. En temps d'épidémie, s'il faut compatir à l'impuissance qui ne réussit pas dans la lutte contre un mal inconnu, ce qu'on peut faire de plus utile, c'est de veiller à l'imprévoyance ou à l'incurie qui ne prend point souci d'un fléau qui peut franchir ses premières limites.

Il est regrettable que les recherches faites en vain, dans nos cantons, pour y découvrir cette végétation singulière, n'eussent pas provoqué une étude plus sérieuse à Poligny, le seul endroit où ce caractère spécial de la maladie ait été signalé.

Les Sociétés savantes de province du siècle dernier n'avaient point encore cette activité et cette puissance de centralisation qui caractérisent celles de notre époque. Leur personnel trop limité ne pouvait leur assurer la correspondance étendue de Sociétés plus nombreuses et plus démocratiques. Aussi devons-nous savoir gré à nos académiciens de la conservation de cette lettre, comme un accessoire des pièces d'un concours où elle faisait œuvre d'émulation pour le bien public.

Le 24 août 1777, l'Académie de Besançon tint une séance publique, qui fut très-solennelle. On est porté à croire que le résultat au sujet des couronnes était connu d'avance, quand on s'aperçoit qu'une grande

partie des membres présents appartenait au clergé : d'abord trois grands dignitaires de l'Eglise, Mgr Guy de Dufort, archevêque de Besançon, les évêques de Soissons et de Gap ; puis six ecclésiastiques, tant chanoines et curés que professeurs ; enfin, une douzaine de magistrats, docteurs et professeurs laïques.

Après la lecture élogieuse du rapport sur le concours d'histoire et l'ouverture du pli cacheté contenant le nom de l'auteur du meilleur mémoire sur les monuments romains qui existent dans la province, le prix fut décerné au père Prudent, de Faucogney, capucin de la communauté de Besançon. On fit l'honneur au lauréat de la lecture de l'analyse de sa dissertation.

Le même cérémonial se renouvela pour le concours sur les arts, et il fut reconnu que le mémoire couronné était encore du père Prudent. Le lauréat, dans ce double triomphe, était le Franc-Comtois qui avait concouru avec Parmentier en 1773 ; il fut aussitôt invité à s'asseoir parmi les académiciens pour lire lui-même son ouvrage.

Tant d'honneurs étaient une bien rude épreuve pour la modestie d'un père capucin, surtout après le torrent d'éloges du rapport, dont la forme et le goût risqueraient fort aujourd'hui d'obtenir un succès d'hilarité. Nous ne savons si M. le rapporteur a voulu plaisanter dans son morceau de la fin, éloquent à perte d'haleine et qui est le vrai pendant de celui du père Prudent. L'auteur du mémoire est comparé à un voyageur qui, sa course finie, contemple du haut d'une montagne et d'un œil attendri le lieu où il va retrouver sa femme et ses enfants ; il aime à croire « qu'un auteur capable de nous faire partager de si « douces émotions, une volupté pure, qui persuade, qui entraîne, qui « séduit..., ne doit avoir que des amis et point de rivaux. » Il est certain cependant que le triomphe sur lequel le père capucin comptait et qu'il savourait si bien, allait devenir le point de départ des attaques passionnées d'un rival déçu, comme nous le verrons plus loin.

Il est temps de passer maintenant à l'examen de la dissertation du père Prudent, en la dégageant autant que possible de son bagage littéraire et de ces longueurs un peu pédantesques si chères aux *physiqueurs* du temps.

## II.

Dans la première partie de sa dissertation : *Caractères et causes du dépérissement de certaines vignes de la Franche-Comté*, le P. Prudent donne cette description de la maladie :



« Le simple coup-d'œil suffit pour s'assurer de l'altération qu'éprouvent certaines vignes, situées dans certains cantons. Si l'on s'attache à examiner l'extérieur du cep, on voit d'abord qu'il pousse plus tard que les autres qui ne sont pas atteints de cette maladie ; la liqueur aqueuse qui en distille au printemps est en moindre quantité, elle se trouve un peu colorée, blanchâtre ; la pellicule qui enveloppe le bois paraît pâle vers le sommet et noircit quelquefois insensiblement d'un côté, depuis le collet jusqu'au-dessus ; le pétiole se resserre, les bourgeons sont moins nourris, ils se développent lentement, se terminent en pointe et donnent peu de feuilles ; les nœuds durcissent et laissent moins de jeu à la circulation de la sève... Les feuilles minces, déliées, raccornies, frisées, présentent un jaune sale, souvent taché de rouge, les flèches ne s'élèvent plus que lentement et forment dès leur naissance une spirale allongée... Le raisin n'est qu'un avorton... ; les grains en sont rares, petits, noirs d'un côté et souvent d'une couleur purpurine de l'autre ; ils sont amers au goût, plus ronds que sphéroïdes, et ne viennent jamais à une parfaite maturité.

« Si nous examinons l'intérieur du bois, nous trouvons toujours à trois ou quatre pouces du tronc une tache noirâtre, qui s'étend jusqu'à la moëlle et en désunit le tissu cellulaire. Cette noirceur, qui annonce un vice radical, se propage jusqu'aux racines, qui se trouvent bientôt pourries. »

Ici nous passons une page impossible de physiologie ou plutôt de pathologie végétale. En résumé : « la circulation est gênée, les parties ligneuses se durcissent et s'oblitérent, le séjour de ces liqueurs stagnantes augmente la carie, forme des ulcères nouveaux, corrompt bientôt toute la masse cellulaire... » et le chevelu se trouve bientôt entièrement pourri.

« En suivant avec attention ces fibrilles, on voit que cette altération s'étend à trois ou quatre pouces, et l'on reconnaît, dans presque tous les ceps qui commencent à être infectés, que quelques-unes de ces fibrilles ont déjà perdu au moins les deux tiers de leur longueur naturelle. »

La tache noire qui perce au dehors paraissait au P. Prudent toujours large à proportion de la pourriture des chevelus, et toujours du même côté.

Il remarque qu'une fois qu'un cep est attaqué, il perd tous les jours de sa vigueur et qu'il périt enfin, quelque précaution qu'on prenne.

« Ce n'est point à la vétusté du cep que l'on doit ce dépérissement,

« puisque l'expérience journalière nous démontre que des ceps de deux  
« ans périssent également comme ceux de trente, quarante et cinquante  
« ans ; que les ravages sont quelquefois plus grands dans les jeunes ceps  
« que dans les anciens... Un nouveau pied, quoique vigoureux, planté  
« dans la même terre qui n'aurait pas été renouvelée, périt au bout de  
« deux mois ; si par hasard cette terre se trouve détrempée par une  
« pluie très-abondante, on verrait le nouveau cep périr entièrement  
« au bout de huit jours. »

Toutes ces observations ont été très-bien et complètement faites par le P. Prudent pendant trois ans et dans des vignobles éloignés les uns des autres. Il suivit avec soin les progrès de la maladie sur certains ceps, et, dans ces essais de restauration, arriva à cette conviction que la cause de la maladie se trouvait dans la terre.

Suivons-le dans ses observations. Il creuse à un demi-pied de profondeur ; la terre lui paraît plus noire, plus visqueuse, plus froide et plus lourde ; il y remarque une odeur tant soit peu fétide, et après nombre de lavages et d'analyses de sa façon, il conclut ainsi : « Une  
« humidité constante se trouvant toujours dans nos terrains où la vigne  
« périt, il est aisé de s'apercevoir comment elle devient un obstacle  
« nécessaire aux progrès de la végétation..... Elle relâche d'abord et  
« affaiblit tellement les parties ligneuses des ceps qui forment les suçoirs  
« de la plante, qu'elles ne peuvent plus prendre de nourriture... Cette  
« substance aqueuse se trouvant assez abondante, agglutine les molé-  
« cules de la terre, en dissout les différents sels et détruit enfin toutes  
« les combinaisons qui pourraient produire une végétation complète. »

Il fait cette remarque que les cépages qui, par leur nature, tendent à chercher au moyen de leurs racines la nourriture dans les couches inférieures du sol, étaient toujours les plus sujets à la maladie ; « que  
« leurs chevelus affaiblis ne pouvaient point pénétrer la terre visqueuse  
« qui les environnait, que le *pineau* se soutenait mieux que le *gamai* ; »  
que les plants à racines fortes et rameuses s'étendant au loin et presque toujours à la superficie du terrain, « recevaient toujours une nourriture  
« abondante dans cette superficie qui ne paraissait jamais altérée, et se  
« soutenaient assez facilement ; que quelquefois ces plants périssaient  
« aussi, mais très-rarement ; qu'ils remplaçaient toujours avec avantage  
« les *gamais* et les *pulsards* dans les terrains froids et humides..., dans  
« le bas des vignes surtout. Le mal se propageait également dans ces  
« terrains d'une manière sensible, à la suite des labours trop précoces  
« ou par des temps humides, et dans des fosses trop profondes. »

L'observation consciencieuse de tous ces faits est encore ce qu'il y a de meilleur dans le travail du dissertateur. Il ne sort pas de cette idée que le mal est dans un état particulier de la couche inférieure du sol, que, malgré tous ses efforts, il ne peut pas définir scientifiquement. Nos agronomes chimistes modernes, si le cas écléait, ne seraient pas dans un si grand embarras. L'impatience du P. Prudent à la suite de ses analyses si académiques se traduit d'une manière assez divertissante, quand il dit que « les savants devraient chercher à s'entendre avant que de disputer ; ils s'accorderaient à donner des définitions exactes et précises, qui fixeraient les idées et rendraient l'étude de la chimie plus méthodique et plus claire. » Le vœu n'était point déplacé en 1777.

Notre auteur n'accorde pas que l'on attribue la maladie aux gelées et aux grands froids, et prétend que c'est « bien légèrement que des vigneron peu expérimentés soutiennent cette opinion. Quand les ceps n'ont éprouvé l'action de la gelée que hors de terre, ils repoussent abondamment depuis le collet, et quand ils périssent, c'est sans signe extérieur de pourriture. » S'il a raison quand il soutient, en dehors des effets de la gelée, l'existence d'une maladie réelle, ne parle-t-il pas un peu légèrement lui-même, devant la critique qui devinera le défaut de la cuirasse et qui abusera de cette cause de maladie en la généralisant.

Vient ensuite la question de l'épuisement du sol, où une même culture se perpétue pendant des siècles. Le P. Prudent, dans la première de ses notes, au sujet du nom donné à la maladie, pense que le nom d'épuisement conviendrait peut-être mieux que toute autre dénomination. En étudiant cette cause de la maladie, il se trouve d'accord avec nos agronomes dans leurs théories les plus récentes sur les fonctions des substances minérales : « *L'humidité, dit-il, tient en dissolution les substances terreuses qu'elle distribue dans le végétal, pour lui donner ensuite la solidité qui lui convient.* » De là découlerait naturellement la restitution des substances minérales. Mais point ; le dissertateur admet, avec ses contemporains, les avantages de la jachère et l'absorption directe par les végétaux d'une certaine quantité de sels de l'atmosphère. A ce qu'il paraît, avec ces deux ressources, l'une inépuisable, l'autre toujours à la disposition du cultivateur, on a bien vite raison d'un épuisement de ce genre. En effet, le P. Prudent nous cite le résultat de sa correspondance avec des étrangers, où l'on voit qu'après cinq ans de jachère tout alla pour le mieux en Allemagne. C'est au

moins consolant, et nous ne sommes pas arrivés à la fin du monde :  
« Dès que les Autrichiens eurent arraché leurs vignes, dès qu'ils eurent  
« remué profondément leurs terres, qu'ils eurent laissé leurs terrains  
« en jachère pendant quelque temps, ou qu'ils les eurent ensemencés  
« de quelques légumineux ou frumentacés, qui n'occupaient point  
« longtemps le terrain; dès ce moment, la terre y prit une nouvelle  
« vigueur, elle perdit son humidité, sa viscosité, elle amassa de nou-  
« veaux sels, elle se trouva en état de les développer; on replanta les  
« mêmes espèces de vignes qu'on avait arrachées, on les replanta dans  
« les mêmes terrains où elles avaient péri auparavant, et jamais ces  
« plants n'ont été si forts, si vigoureux, ni d'un si grand rapport qu'ils  
« le sont aujourd'hui. »

Il nous reste maintenant à analyser rapidement la seconde partie de la dissertation, *sur les moyens de prévenir ou de remédier au dépérissement des vignes de Franche-Comté.*

Comme le programme de l'Académie disait qu'il n'y avait que *certaines vignes* d'atteintes par la maladie, au début même de son travail, le P. Prudent avait reconnu qu'il était important de connaître les terrains et les cépages que l'altération semblait épargner. Il revient sur ce sujet. Pour ce qui est des terres, il y en a de basses et humides et d'autres qui sont en pente et bien exposées à l'action de l'air et du soleil. Cette distinction suffit. « On sait assez que la vigne aime les « terrains secs et ouverts, élevés ou *en pente.* »

..... Denique apertos  
Bacchus amat colles.....

Dans une très-longue note, le P. Prudent, avec Baumé et Duhamel pour guides, énumère les différentes sortes de terres en donnant les divisions admises par les savants et par les praticiens, et a soin de rappeler que *c'est toujours la terre argileuse qui contient les plus grands principes qui servent au développement des végétaux.*

Quant aux cépages, le P. Prudent cherche à établir une théorie très-contestable sur la disposition naturelle de leurs racines, soit pour tracer, soit pour pivoter. La vigne, en général, trace ou pivote suivant qu'elle trouve sa nourriture en haut ou en bas. Il n'y aurait de distinction à faire que sur la puissance des grosses et des petites racines qui caractérise assurément les espèces. Le *pulsard*, par exemple, émet très-bien de fortes racines près de la surface et pivote admirablement dans les feuillettes des marnes schisteuses. Il n'y a donc là qu'une question de

convenance de sols, et nous n'avons certes pas que des terres basses et humides (1). Avec la distinction de notre théoricien, on arriverait à sacrifier les plus robustes de nos plants; on voit du reste que le P. Prudent fait fausse route, car il n'aboutit à rien (2). Prenant à partie le gamai comme le plus suspect, il ne se montre néanmoins pas trop sévère et admet pour lui des circonstances atténuantes. Il reconnaît que c'est un plant d'une grande ressource comme fertilité, qu'il occupe certaines terres fortes et argileuses avec plus de profit que de plus fins cépages, et se borne à souhaiter qu'on le circoncrive dans certaines limites et qu'il n'absorbe pas insensiblement toutes les terres. Il va même jusqu'à regretter les fameux édits de proscription contre le gamai, renouvelés en 1751, et dont les suites fâcheuses se firent encore sentir vingt ans après.

Enfin nous arrivons au point délicat: « La cause principale du dépérissement étant dans la qualité de la terre, il importe de trouver des remèdes convenables... Ce serait en vain que le suc des plantes serait répandu dans le sein de la terre, si des accidents particuliers dénaturaient ces sucs nourriciers; si cette terre, devenant trop humide, trop gluante, ne permettait plus aux racines de s'étendre et ne leur fournissait plus une nourriture convenable. Le seul parti qui serait à prendre dans ces circonstances, ce serait de restituer cette terre dans son premier état; ce serait de la diviser, d'y mettre des substances animales et phlogistiques qui, en dissipant l'humidité, la viscosité de cette substance viciée, la rendissent meuble, légère et cependant nourrie... Mais où trouverons-nous ces principes atténuateurs et fructificateurs, qui rendent à la terre sa granulation..., sa fertilité et toutes ses vertus? La nature nous les présente de toutes parts, etc.... »

Cette fois nous sommes arrivés au terme, et il ne nous resterait plus qu'à passer la longue revue de tous les amendements et engrais propres à la vigne, que notre auteur énumère et caractérise avec un juste sentiment de leur valeur. Le plâtre (sulfate de chaux) et les cendres y occupent avec raison une place importante. On comprendra qu'ici nous

(1) La vigne, pas plus que les arbres fruitiers, ne prospère dans les terrains qui s'égouttent mal.

(2) Pour voir clair dans cette matière, il y a lieu de beaucoup espérer de l'étude consciencieuse des cépages du pays, entreprise par M. Rouget, viticulteur à Salins. Nous ne doutons pas que la troisième partie du travail de ce très-intelligent praticien ne renferme un fonds aussi riche d'observations précieuses que les deux premières.

ne pouvons tout citer ; nous nous bornerons au strict nécessaire, c'est-à-dire à mettre en première ligne l'amendement puissant qui a réussi complètement au père capucin devenu cultivateur : la *chaux*. Il fait des composts, de petites *tombes de chaux*, comme on dit maintenant, terre et chaux avec addition de fumier ou de matière végétale. Il fait la remarque fort juste que le fumier gras et non mêlé, loin de diviser la terre, dans le début, produit précisément l'effet contraire. Quant à la chaux, son grand spécifique : « Il y a longtemps, dit-il, que des « agronomes habiles savent en tirer parti pour les terrains épuisés, « froids et humides. » On citait encore dernièrement avec éloge ce que disait à cet égard l'abbé Rozier, contemporain de notre capucin : « Stratifier le fumier avec la marne (argile et carbonate de chaux), c'est « décomposer l'air que contient le fumier en le convertissant en nitre, « qui donne au sol une fertilité extraordinaire. »

M. Boussingault, notre grand chimiste, dont l'enseignement est si sûr, a prouvé : « qu'il existe dans la terre végétale, tant à l'état de « matière organique qu'à l'état de matière minérale, une foule de « substances complètement inertes pour la végétation, jusqu'au mo- « ment où un agent convenable les rend assimilables par les plantes. »

Or, la chaux, par sa double action mécanique et chimique, permet d'utiliser une partie des éléments nourriciers enfouis dans le sol (potasse, silice, etc.) Ajoutons à cela que, sous l'action de la chaux, les éléments azotés sont dégagés et rendus solubles à l'état d'ammoniaque. C'est ce qui nous autorise à reconnaître que le P. Prudent avait trouvé le vrai spécifique pour nos vignes malades, que son emploi devait être réservé pour ce cas, et toujours être accompagné de la fumure que la chaux appelle impérieusement, sans quoi l'épuisement arriverait certainement et serait très-rapide.

Puisque nous avons parlé plus haut de plantes souterraines plus ou moins malfaisantes et singulières, il n'est pas hors de propos d'ajouter que la chaux est donnée généralement comme le spécifique par excellence contre les sporules des mycédinées.

Quant à l'application, citons la note 3, qui est plus précise que le texte : « Dès que l'on s'aperçoit de cette tache noire, le plus court « parti, c'est d'arracher le pied de vigne ainsi vicié, d'enlever la terre « qui l'avoisine, de l'étendre par un temps chaud, de laisser la fosse « ouverte pendant quatre ou cinq jours de beau temps, de renouveler « la terre avec les mélanges indiqués et d'y mettre enfin un nouveau « pied de vigne. » Cette opération, faite sur un pied isolé, sort tout-

i-fait de la pratique excellente de nos vigneron, qui ont toujours opéré par *fosses* de plusieurs provins ou par *terreaux*, sorte de longs défoncements avec plantation nouvelle.

Une dissertation sur la maladie de la vigne devait naturellement être accompagnée de quelques considérations pratiques. Notre auteur n'y manque pas ; ses conseils aux vigneron témoignent des soins qu'il avait pris de se mettre bien au courant de la culture. Citons ce passage : « Multipliez vos fosses dans les terres légères, recouchez plus rarement, « et que vos fosses soient moins profondes dans les sols humides. » (Précédemment il a recommandé des espèces de drainages). Et pour faire le bonheur des intransigeants en matière de provignage, « gardez-vous bien de négliger l'usage des crossettes et des chapons. Cette « excellente méthode est sans doute bien préférable à cette habitude « de toujours recoucher, qui se trouve sujette à mille inconvénients et « qui, dans les terres fortes et humides, cause les plus grands ravages « et peut-être même une grande partie des dépérissements dont nous « nous plaignons. Labourez souvent vos vignes, etc. » Remarquons aussi cet excellent avis :

« C'est souvent de l'exactitude à remplir des pratiques simples, « faciles, minutieuses même en apparence, que dépendent les plus « grands succès. »

Enfin, le P. Prudent termine sa dissertation par une chaîne de béatitudes : « Heureux donc l'homme sensé, le philosophe qui..., « heureux le mortel..., heureux le sage et mille fois heureux celui, « etc., etc. ; » le tout pour faire plaisir à MM. les académiciens, mais qui n'a pour nous aucun intérêt.

(A suivre).

A. VAISSIER.

---

## Coloration artificielle des vins. .

### PROCÉDÉ POUR LA RECONNAÎTRE.

M. Melliès entretient la Société de ses recherches sur la falsification de la matière colorante des vins.

L'auteur déclare d'abord que son travail est incomplet, car il n'a porté que sur une partie des substances employées pour colorer artificiellement les vins. Il n'a pu se procurer en cette saison la matière colorante du Phytolaca et de l'Hièble, qui sont fort usitées ; de plus,

il n'a pu encore distinguer d'une manière simple la matière colorante des roses trémières de celle des vins.

Il s'est appliqué à n'avoir recours qu'à des opérations assez peu compliquées pour que tout acheteur puisse immédiatement connaître par lui-même si le vin qu'on lui offre est falsifié ou non.

Voici sa manière de procéder :

Dans un tube de verre fermé par un bout, et d'environ vingt centimètres cubes de capacité, il verse cinq ou six centimètres cubes du vin à essayer ; il ajoute ensuite de l'éther jusqu'aux trois quarts du tube et il agite. Après quelques instants de repos, l'éther remonte à la surface du vin, coloré ou incolore.

Si l'éther est coloré en jaune et si quelques gouttes d'ammoniaque lui donnent une teinte d'un rouge violacé, le vin est additionné de campêche.

Si l'éther remonte coloré en rouge, passant au violet après une addition d'ammoniaque et gardant cette coloration même quand l'ammoniaque ajouté se trouve en grand excès, le vin contient de l'orseille.

Si l'éther coloré en rouge cède sa couleur rouge à l'ammoniaque sans passage au violet, le vin renferme de l'œnoline.

Si l'éther rouge se décolore par l'ammoniaque sans que ce dernier liquide se colore lui-même, le vin a été additionné de fuchsine.

Enfin, dans le cas où l'éther remonte incolore, on reprend une nouvelle portion du vin à essayer, on l'additionne de deux fois son volume d'eau et d'un demi-volume d'ammoniaque. Si le vin prend alors une teinte brun violacé, il contient de la cochenille. S'il se colore en vert, on peut admettre qu'il ne contient aucune des substances mentionnées.

M. le Président félicite M. Melliès des résultats si remarquables auxquels il est parvenu en cette matière si délicate, et espère que lorsque cette méthode si simple et si pratique sera vulgarisée, les fraudes sur les vins cesseront rapidement.

*(Société des sciences naturelles de Toulouse).*



## REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

### **L'atenchus ou scarabée sacré des anciens. —**

Tout le monde a vu, en nature ou en représentation, ce massif insecte d'un noir peu brillant, au corps un peu court, comme arrondi dans tous les sens... On le rencontre dans le midi de la France, plus souvent en Provence qu'en Languedoc : il est commun à Marseille, sur le bord de la mer. On le trouve, au surplus, dans tout le pourtour méditerranéen.

« Messagers du printemps, annonçant par leur reproduction le renouvellement de la nature, dit Latreille, singuliers par cet instinct qui leur apprend à réunir les molécules excrémentielles en manière de corps sphériques ; occupés sans cesse, comme le sylphe de la fable, à faire rouler un corps ; distingués des autres insectes par quelques formes particulières, ces scarabées parurent aux prêtres égyptiens offrir l'emblème des travaux d'Osiris ou du soleil. »

Sans reproduire le chapitre qu'Horapollon lui a consacré dans ses *Hieroglyphes*, empruntons encore un passage au *Mémoire* (de Latreille) *sur les insectes peints et sculptés sur les monuments antiques de l'Egypte* :

« Tous les scarabées ont trente doigts, à raison du nombre de jours que le soleil met à parcourir chaque signe du zodiaque. On en distingue trois espèces. La première, ou le scarabée proprement dit, présente des rayons et a été, par analogie, consacré au soleil.... Tous les individus de ce scarabée sont du sexe masculin. Lorsque l'insecte veut se reproduire, il cherche de la fiente de bœuf, et, après en avoir trouvé, il en compose une boule dont la figure est celle du monde ; il la fait rouler avec les pieds de derrière, en allant à reculons et dans la direction de l'est à l'ouest, sens dans lequel le monde est emporté par son mouvement ; celui des astres se fait dans une direction opposée, ou du vent du couchant vers celui du levant.

« Le scarabée enfouit sa boule en terre, où elle demeure cachée pendant 28 jours, temps égal à celui d'une révolution lunaire et pendant lequel la race du scarabée s'anime. Le 29<sup>e</sup> jour, que l'insecte connaît pour celui de la conjonction de la lune avec le soleil, il ouvre cette boule et la jette dans l'eau. Il sort de cette boule des animaux qui sont des scarabées... »

On comprend pourquoi les monuments, les hiéroglyphes représentent multipliée de mille façons l'image du scarabée sacré. Il est ciselé, quelquefois dans des proportions gigantesques, sur les murs des temples, sur les chapiteaux des colonnes, sur les obélisques, gravé sur des pierres précieuses, sur des médaillons, des cachets, des grains de collier ou de chapelet... Il était le symbole de la transmigration des âmes... Il jouait un grand rôle dans la médecine antique. Les empiriques et les mages, c'est-à-dire ceux qui employaient la magie comme moyen de guérison, s'en servaient contre les fièvres intermittentes....

(Voir *les Insectes*, par Maurice GIRARD (Paris, J.-B. Baillière).

**Un moyen de distinguer les alcools de vin et de marc des alcools d'industrie.** — Une découverte aussi intéressante qu'utile vient d'être faite par MM. Paul et Bourguignon.

A l'aide d'un agent chimique, ces Messieurs sont parvenus à distinguer pour ainsi dire mathématiquement les alcools de vin des alcools d'industrie.

Le procédé qu'ils emploient est de la plus grande simplicité et se trouve à la portée de toutes les intelligences.

Deux cuillerées à café d'alcool suffisent pour l'expérience, qui dure une minute et demie.

L'agent chimique est introduit sous forme de poudre dans l'alcool à analyser et chauffé avec lui jusqu'à dissolution complète.

Si le liquide est de l'alcool de vin ou de marc, la dissolution, versée goutte à goutte sur une feuille de papier ou sur une lame de verre, se solidifie instantanément.

Si l'alcool est un alcool d'industrie (betteraves, grains, pommes de terre, garance, etc.), la dissolution reste liquide.

Cette découverte fait d'autant plus d'honneur à MM. Paul et Bourguignon, que les recherches nombreuses tentées par les chimistes les plus distingués étaient, non-seulement restées sans résultat, mais avaient eu pour conséquence de décourager les expérimentateurs, qui déclaraient le problème insoluble. Cette opinion avait été encore proclamée le 5 juin 1873 à l'Assemblée nationale.

(*Gazette des Campagnes*).

**Danger du pavot pour le bétail.** — Les habitants des campagnes ne doivent pas oublier que le pavot et le coquelicot en pleine sève, montés, prêts à fleurir et gorgés de ce suc laiteux, vireux,

opiacé, que chacun connaît, constituent un poison pour les animaux.

Un fermier des environs d'Amiens écrit que plusieurs de ses juments, nourries presque entièrement avec des pavots, ont succombé. En faisant l'autopsie, le vétérinaire a trouvé de nombreuses pelottes stercorales exclusivement composées de pavots non digérés qui encombraient l'estomac et l'intestin.

Le sarclage des pavots doit, sans contredit, avoir lieu avec le plus grand soin avant la formation de la graine ; mais il faut bien se garder de les employer à la nourriture des animaux. (*Le Cultivateur du Midi*, 5 juillet 1874). — J'ai vu une colonie de lapins domestiques succomber dans des circonstances analogues : la fille qui les soignait ignorait que ces belles fleurs fussent un poison. — Pour de plus amples détails, consulter à ce sujet, dans le *Bulletin* de la Société, les articles insérés en 1863, page 63, et en 1868, page 127.

**Papillons et Chenilles.** — M. G. Gougnet, directeur du *Cultivateur du Sud-Ouest et du Centre*, rapporte (1<sup>re</sup> année, N° 14) l'histoire d'un de ses voisins de campagne. « Installé dans une contrée un peu déserte, les insectes de toutes espèces y avaient multiplié d'une manière effrayante ; les serpents et les papillons, et par suite les chenilles surtout, étaient pour lui une cause de désespoir. Il ne recula pas devant de tels ennemis, et sans avoir recours à la prime municipale ou départementale, qui n'était pas en vogue à cette époque (année 1824), affrontant même le ridicule dont ses voisins l'honorèrent, chaque ouvrier ou ouvrière fut muni d'un filet, avec ordre de donner la chasse à tous les papillons qu'on apercevrait. Les premiers jours donnèrent bien lieu à quelques désordres, mais le but n'en fut pas moins atteint, et au bout de quelques années, il était rare de voir quelques nids de chenilles, qu'il était facile de détruire.... Il en fut de même pour les serpents ; une chasse acharnée leur fut livrée, et sa propriété se trouve à peu près purgée de ces parasites importuns et dangereux. » — Il faut donc faire la chasse aux papillons. Cette idée, aussi pratique que celle du hannetonage, est bien autrement efficace que la loi inexécutée sur l'échenillage. Détruire une femelle de papillon, c'est détruire du même coup 100, 200, 300 chenilles. Munissons donc d'un filet les enfants de la campagne et laissons-les prendre leurs ébats en poursuivant les papillons. « Tout est habitude chez notre pauvre espèce humaine ; nous nous laissons aller à cette funeste manie d'attendre notre sauvegarde de l'autorité plutôt que de déployer un peu plus d'activité et

moins d'imprévoyance pour sauvegarder nos intérêts. Et comme l'autorité n'a ni assez de loisir pour veiller aux prévoyances de chacun, ni assez d'argent pour nous en indemniser, il serait bien plus simple d'habituer les enfants, car c'est un travail à la portée de leurs forces et de leur âge, à employer le temps de leurs jeux et de leurs ébats à une chose aussi utile. Qu'on se figure tous les enfants d'une commune se livrant à cet amusement, chacun ne détruirait-il que dix papillons par jour, et cela d'une manière assidue, nous vous donnons à calculer la quantité de chenilles qui se trouveront détruites avant d'avoir vu le jour. » — Si cette idée était généralement appliquée, le concours des petits oiseaux deviendrait réellement efficace, puisqu'ils n'auraient plus à lutter que contre un nombre de chenilles en quelque sorte inférieur.

---

## RECETTES ET PROCÉDÉS UTILES,

PAR LE MÊME

**Solution de viande.** — Procédé Caspari : 250 grammes de viande (sans os, ni graisse, ni tissu cellulaire) râpés, sont placés dans une demi-bouteille à champagne. On ajoute 10 à 15 gouttes d'acide chlorhydrique, quelques grains de sel et de l'eau pour remplir la bouteille aux trois quarts. On bouche avec un bon bouchon, et on ficelle avec une vessie. Le tout est cuit dans un vase plein d'eau pendant douze à quinze heures et tamisé ensuite.

(*Deutsche klinik*).

**Grenaille de fer pour rincer les bouteilles.** — Quand on emploie des grains de plomb, il se forme un carbonate qui s'attache au verre et que l'eau est impuissante à enlever. Il faut pour le dissoudre un acide, et comme le vin en contient toujours, il s'ensuit qu'il se charge forcément d'une certaine proportion de plomb qui peut n'être pas sans danger. M. Fordos conseille de couper un fil de fer en petits morceaux très-courts; les cylindres qui résultent de la section sont terminés par des arêtes vives, très-propres à nettoyer l'intérieur des bouteilles. S'il se forme de la rouille (oxyde de fer), elle peut être entraînée par le rinçage définitif, et, ne le serait-elle pas, que sa présence dans le vin serait exempte d'inconvénients.

(*Académie des sciences*, 18 mai 1874).

**Destruction des pucerons.** — Le procédé repose sur l'action toxique du jus de tabac, un litre pour huit d'eau. Il ne faut pas attendre que le mal soit trop développé. On emploie ce liquide en passant sur les rameaux une éponge qui en est imbibée, ou bien, lorsqu'il n'y a pas trop de difficulté à le faire, en trempant l'extrémité des rameaux dans un vase rempli de jus.

(*Journal de la Société centrale d'horticulture de France*).

---

POLIGNY, IMP. DE MARECHAL.

## CONCOURS GÉNÉRAL

### des Fromages, à Paris, en 1875.

Notre Société vient d'obtenir une MÉDAILLE D'OR à titre de Prix d'Honneur, au Concours général des Fromages, à Paris, pour l'ensemble des fromages de Gruyères dont elle avait déterminé et organisé l'envoi.

Sur neuf distinctions accordées aux fromages de Gruyères, six ont été remportées par les producteurs de notre région, qui exposaient sous notre patronage.

Nous donnons ci-après la liste des récompenses accordées :

2<sup>me</sup> prix, une médaille d'argent à M. Étiévant, maire de Besain.

3<sup>me</sup> prix, une médaille d'argent à la Fromagerie de Foncine-le-Haut, section du bas de la ville.

5<sup>me</sup> prix, une médaille de bronze à M. Martincz, de Tourmont.

Prix supplémentaire, une médaille de bronze à M. Parriaux, Alfred, des chalets Touvent et Prémalvilain, commune de Jougne (Doubs).

Mention honorable à la Fromagerie de Plasne.

Mention honorable à M. Champon, Alexis, de Cernans.

---

## LES SECOURS D'URGENCE

### GUIDE PRATIQUE

DES COMITÉS ET POSTES D'ASSISTANCE AUX BLESSÉS, NAUFRAGÉS, NOYÉS, ASPHYXIÉS,  
AUX VICTIMES D'ACCIDENTS SUR LES CHANTIERS PUBLICS, CHEMINS DE FER, DANS  
LES ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS, THÉÂTRES, INCENDIES, FERMES ISOLÉES,  
COMMUNES RURALES, ETC., ETC.;

Par le docteur E.-L. BERTHERAND.

---

(Suite).

La *ceinture* de sauvetage permet aux riverains de s'avancer dans les brisants au secours des naufragés, et à ces derniers (marins, pêcheurs, etc.) d'attendre de l'assistance ou de gagner plus sûrement les rochers, les points d'abordage. Celle que la

Société centrale des naufragés a adoptée se compose de larges plaques de liège cousues sur une bande de toile : l'appareil est maintenu sur le corps au moyen de deux bretelles et d'une ceinture que l'on serre autour de la taille.

Il faut ranger dans la catégorie de ces objets utiles les *flotteurs* sous forme de cylindres métalliques remplis d'air, les chapelets de gourdes réunies autour de la ceinture, les flotteurs à air, d'une sécurité toujours problématique en raison de la difficulté d'en conserver assez longtemps l'intégrité. Une foule d'appareils ingénieux ont été proposés pour permettre à l'homme, naufragé ou isolé, de garder ainsi dans l'eau toute la liberté de ses mouvements. A l'Exposition universelle du Havre, on a admiré le système de M. Stoner, américain, composé d'une cuirasse de liège et d'un vêtement de caoutchouc ne laissant de découvertes que la figure et les mains, — et d'un appareil de fer-blanc renfermant un pavillon dont la hampe, haute de cinq pieds, se déploie au moyen de cinq charnières, une boîte de chandelles romaines, une autre de flammes de Bengale, des fusées, un revolver, des allumettes, du papier et un crayon, des vivres pour huit jours ! Cette boîte insubmersible et hermétiquement fermée soutient à fleur d'eau deux hommes qui s'accrochent à des anses.

Le *vêtement* de M. Sélingue est un paletot ordinaire de marin, — en toile huilée, mais double et pouvant se remplir d'air au moyen d'une embouchure à vis disposée près du collet et à portée de la bouche : une ceinture serre la taille. C'est donc un bon vêtement en cas de mauvais temps, mais pouvant se transformer instantanément en ceinture ou flotteur de sauvetage.

En définitive, tous les appareils flottants, qu'on décore parfois du nom de *scaphandres* (c'est-à-dire hommes-bâteaux), peuvent être remplacés spontanément par tout corps volumineux, soit en liège, soit revêtu de tissus imperméables, soit creux et remplis d'air, soit tout simplement par l'assemblage d'un certain nombre de gourdes.

Les *matelas* de hamac en liège sont encore susceptibles de servir de moyen de sauvetage. Celui de M. Elliot est formé de petits morceaux de liège renfermés dans une toile double, éga-

lement répartis dans toute la longueur au moyen de coutures transversales distantes de 10 à 15 centimètres : 4 lanières extérieures, 2 en brassières, 2 en ceintures, permettent de rouler et maintenir ce matelas autour du corps ou en forme de fer à cheval pour en faire une bouée passée sous les bras. Plat et souple, il se loge facilement dans le double fond des hamacs des navires de l'État. Des expériences semblaient démontrer à l'usage que ce matelas est peut-être un peu froid dans les pays à basse température, plus dur et plus fatigant que le matelas ordinaire en laine ; mais il serait évidemment très-utile dans les cas où un bâtiment coule subitement par l'emploi de plus en plus général des torpilles, des béliers à vapeur, etc.

On peut encore amarrer deux de ces hamacs par leurs extrémités en laissant entr'eux un espace libre pour deux hommes, qui les embrasseraient des membres supérieurs et nageraient des jambes.

MM. Birt ont divisé ces matelas dans le sens de la longueur en deux parties reliées entr'elles par l'étoffe d'un seul côté, de façon à les replier en charnière l'une sur l'autre : on a ainsi une véritable et épaisse ceinture de sauvetage. On fait de même des coussins pour les canapés du pont, des sièges pour les chambres des paquebots, etc. Tous ces hamacs flottants, qui ont une force ascensionnelle double de celle des ceintures ordinaires, sont remplis d'un liège broyé à la machine en grains égaux et constituent ainsi un matelas doux et élastique : des compartiments fixes empêchent la matière de se déplacer.

Les matelas des couchettes de bord, faites ainsi en matières flottantes, insubmersibles (rognures de liège) et gonflées d'air, se transforment aisément, à l'aide de courroies, en radeaux de salut et de sauvetage. Le matelas de Golding est fait de liège solide, recouvert de crin enveloppé de toile de coton ; il peut servir de bouée, constitue un excellent lit, un bon radeau.

Sur des plages plates, la mise à l'eau des canots de sauvetage est souvent pleine de difficultés, en raison de leur poids, de leur transport et du lancement, surtout si la mer est grosse. M. Mathisen a inventé à ce sujet un radeau, long de 8 mètres 40,

large de 3 mètres 40, tirant 12 centimètres d'eau, composé de deux pièces de bois réunies entr'elles par des pièces de liaison. Le pont est en joncs tressés ; les bancs de rameurs, en toile à voile rembourrée de copeaux de liège, servent, au besoin, de ceintures de sauvetage. Ce radeau approche facilement la côte avec un nombreux équipage ; sa stabilité parfaite lui permet de changer de direction sans avoir besoin de virer de bord ; il ne retient pas l'eau sur le pont, franchit les brisants avec une merveilleuse facilité, enfin, coûte la moitié du prix d'un canot de sauvetage et demande bien moins de réparations.

Le radeau américain Perry est formé de sacs en toile imperméable gonflés d'air : malheureusement, aussitôt chargé de personnel, il se manœuvre difficilement et les hommes y sont exposés aux coups de mer.

Il est certain qu'avec des mâts, des vergues, des barriques vides, on pourrait improviser d'urgence un radeau ; mais le temps et l'état de la mer pressent en cas de naufrage et de sauvetage : il est donc préférable d'avoir sous la main des objets tout préparés.

L'*ancres* flottante est un cône en toile ouvert aux deux bouts, ayant une grande et une petite base ; mis à la traîne derrière une embarcation fuyant devant la lame, le cône se remplit d'eau, offre une grande résistance et maintient l'arrière debout à la mer. Halé au contraire par la petite base, il s'aplatit et glisse sur l'eau. L'*ancres* flottante est donc utile par un coup de vent pour se maintenir debout à la mer, pour franchir une barre, accoster une plage dans les brisants, etc.

Les *bouées* de sauvetage amarrées sur le pont, ou mieux, suspendues à l'extérieur et à l'arrière, peuvent être, par la section de l'aiguillette, facilement jetées à l'eau. De plus, sur les navires de guerre, des bouts de cordes, garnies à leur extrémité d'un ou plusieurs batons de perroquet, flottent à droite et à gauche du sillage et permettent à un homme tombant à la mer de se raccrocher à l'une d'elles. Malheureusement, l'arrivée de la nuit ou le mauvais état de la mer empêchent d'aller reconnaître le marin qui a saisi une bouée. Le contre-amiral Excelmans a inventé une bouée fonctionnant automatiquement et restant toujours reliée



au navire par une ligne qui se déroule jusqu'à son temps d'arrêt : un mécanisme met en mouvement deux sonnettes d'alarme.

La plupart de ces bouées ont l'inconvénient de s'incliner pétillement au moindre appui, de ne pas permettre de s'y maintenir longtemps, de laisser le corps du naufragé complètement immergé et exposé à la dent des requins, enfin de s'enfoncer quand deux individus s'y cramponnent. Des officiers de la marine anglaise, MM. Welch et Bouchier, ont proposé de les remplacer par une caisse cylindrique en zinc, remplie d'air, formant le rebord d'un panier à treillage en fil de fer, dont le centre vide peut recevoir un homme reposant les pieds sur une planchette en bois. En tombant à l'eau, un mécanisme fait sortir par en bas deux tiges terminées par des pieds de lest. La bouée est garnie de lignes terminées par des morceaux de liège et d'une fusée d'alarme qu'on fait partir en tirant sur une lanière. Cet engin, fort ingénieux, a le défaut d'être d'un prix élevé.

On pourrait se contenter de la bouée ordinaire, annulaire, faite avec du bon liège recouvert de toile peinte, et assez large pour qu'un homme passe les épaules à travers.

Il existe des bouées rendues lumineuses pendant la nuit, et qui, à l'instar d'un phare, indiquent les points de repaire pour un secours à porter. A cette catégorie appartient la bouée à lumière inextinguible, récemment proposée par M. Silas : c'est une sphère métallique contenant du phosphore de calcium. Un homme tombe-t-il à la mer pendant la nuit ? on jette à la surface de l'eau la bouée ; l'eau pénètre dans la sphère creuse, décompose le phosphore de calcium, produit un dégagement abondant d'hydrogène phosphoré qui s'échappe par un tube supérieur, en brûlant spontanément au contact de l'air sans que l'eau puisse l'éteindre. Une flamme vive, brillante, éclaire le naufragé et le guide ou l'indique à ses sauveurs.

On a procédé, il y a quelques jours, sur la Seine, entre le pont Royal et le pont de la Concorde, à des expériences de sauvetage avec la bouée du capitaine Roturier. Sauver un homme tombé à la mer, lorsqu'il y a impossibilité d'amener une embarcation et qu'il est considéré comme perdu, tel est le but que le capitaine

s'est proposé. A cette occasion, le *Bulletin français* rappelle que des expériences concluantes ont déjà été faites, que la bouée du capitaine Roturier a fait ses preuves, et il publie un très-intéressant rapport que nous reproduisons, adressé à la chambre de commerce du Havre, qui contient une description exacte de l'appareil et l'exposé des services qu'il peut rendre.

La bouée, de forme ronde, construite en liège, mesurant 42 centimètres de diamètre, est enchâssée dans un disque en métal malléable ayant la forme d'un cerf-volant. De chaque côté du disque se trouve une ouverture servant de poignée. La partie inférieure est munie de deux ailerons qui, tout en faisant l'office de gouvernail, permettent en même temps à la bouée de conserver sa position verticale ou, pour mieux dire, de rester en équilibre quand elle vient d'être lancée à la mer; enfin, il est terminé par un cabillot estrope, sur lequel l'homme se met à cheval dès qu'il a saisi les poignées. La bouée est peinte en blanc; la partie émergente seule est rouge, afin de mieux attirer l'attention.

Elle est placée sur deux supports en fer fixés sur une caisse qui contient un dévidoir ou treuil sur lequel se trouve enroulée une ligne. La longueur de cette ligne varie entre 400 et 700 mètres, suivant la grandeur du bâtiment. Entre la bouée et la caisse se trouve une cuvette dans laquelle on doit laisser une certaine quantité de ligne lovée, afin de faciliter le lancement de la bouée à la mer.

Une petite ganse en filin, que l'on adapte à la ligne, vient pendre dans le crochet qui sert de fermeture à la caisse; cette disposition a pour but de permettre à la caisse de s'ouvrir d'elle-même et, par suite, de laisser dérouler la ligne sans difficulté. Il arrive, en effet, que, à la moindre pression que subit la bouée dans l'eau, le crochet se retire. Une patte d'oie fixe la ligne à la bouée, et, imitant en cela le bateau de loch, fait rester celle-ci stationnaire (grâce à la pesanteur du disque), dès qu'elle est tombée à la mer.

M. Roturier fit connaître que, à bord de certains bâtiments qui en étaient déjà munis, elle n'était pas lancée à la mer, mais qu'elle y tombait au moyen d'un simple mécanisme à échappement.

Il est aisé de comprendre maintenant que si l'homme qui est à l'eau atteint la bouée et la saisit, au moyen des deux amarres de plus d'un mètre de long qu'elle traîne après elle, il sera facile de le halier à bord.

Des essais accomplis, il résulte que :

1<sup>o</sup> La bouée flotte et conserve bien son équilibre aussitôt qu'elle est tombée à la mer ;

2<sup>o</sup> Elle supporte le poids de l'homme et lui maintient le corps et le buste hors de l'eau pendant que le disque le protège contre l'action des lames ;

3<sup>o</sup> Elle prévoit le cas de brume, où la ligne peut servir de guide pour trouver la bouée, c'est-à-dire le point précis où l'homme est tombé à la mer ;

4<sup>o</sup> Elle remplit parfaitement le but que s'est proposé l'inventeur, de sauver un homme quand il y a impossibilité matérielle d'amener une embarcation.

Le *canot* de sauvetage, nageant à la voile ou à l'aviron, monté sur un chariot très-locomobile, à larges roues pour bien manœuvrer sur le sable de la plage, — mis en sûreté dans un abri sur le point le plus accessible des endroits du littoral, — ne doit jamais être monté que par des hommes expérimentés. Sont nécessaires : 1 patron, 1 sous-patron, 2 brigadiers, 10 marins vigoureux et dévoués. Dès qu'un sinistre est signalé, l'équipage doit être au plus tôt réuni, soit par un coup de canon d'alarme, soit par un pavillon noir hissé au sommet d'un clocher, d'une tour, etc. Le canot doit être lancé à l'eau avec ensemble et promptitude : il serait même préférable qu'il fût mis à la mer chaque fois que le temps est très-menaçant, afin de se trouver prêt en cas d'accident.

Le canot de sauvetage construit récemment par M. Chapman est en fer, formé de deux cônes réunis à leur base, long de 8 mètres sur 2 mètres 30 de large dans sa plus grande dimension centrale, muni d'un mât à pivot très-facile à amener ou redresser. Il offre à sa surface supérieure une légère passerelle en fil de fer et sur ses côtés de petites chaînes de fer à la portée des naufragés.

Le canot de sauvetage peut être parfaitement remplacé par

une *baleinière* toutes les fois que l'état de la mer n'exige pas un bateau insubmersible et que la promptitude et l'agilité importent le plus au succès : seulement, les matelots doivent être tous revêtus de ceintures de sauvetage.

Les *bateaux insubmersibles*, dont les extrémités sont garnies de vastes caisses à air contenant du liège en grosses planches, se redressent d'eux-mêmes quand ils ont chaviré. A l'Exposition universelle du Havre, M. Vée, lieutenant du paquebot l'*Europe*, a produit un canot membré en fer et doublement revêtu en toile imperméable, rendu solide, pratique, insubmersible, divisé en sept compartiments à air, se dépliant et se repliant à volonté, pouvant se réduire au douzième de son volume et se serrer dans une soute en temps ordinaire ; de plus, armé, comme tous les canots de sauvetage, de mâts, voile, avirons, etc. : long de 9 mètres, large de 2 m. 80, avec 1 m. 25 de creux, il pourrait sauver 40 personnes.

M. Moué, du Havre, a présenté, en 1865, une barque insubmersible de 10 mètres de long, de 2 m. 25 de large, à 4 vastes compartiments, dont 1 à la cale reçoit 18 caisses de métal hermétiquement closes (16 vides, 2 médianes pleines d'eau) ; le 2<sup>e</sup> et le 3<sup>e</sup>, gaillards d'avant et d'arrière, logent chacun 3 caisses à air en zinc ; le 4<sup>e</sup>, longitudinal, occupe un seul côté entre la cale et le plat-bord. La quille, formée d'une masse de fer de 870 kilog., redresse la barque dès qu'elle chavire. Le pont de cale, plus haut de 10 centimètres que la ligne de flottaison, est percé de 4 gros tuyaux, dans lesquels l'eau prend toujours son niveau. Très-légère, d'un prix peu élevé, cette barque peut sauver 30 naufragés.

Des *appareils de décrochements*, comme ceux de MM. Brower et Level, détachent du navire, entièrement et avec une instantanéité parfaite, un canot de sauvetage, ce qui permet de porter secours immédiat à un homme tombé à la mer avant de s'être éloigné de lui et de l'avoir perdu de vue.

Comme moyen de rétablir la communication entre un bâtiment ou des hommes en détresse et le rivage voisin, les corps flottants (bouées, tonneaux, etc.) ne donnent pas toujours de résultat,

parce que le courant près de terre, presque toujours trop fort, les éloigne du rivage. Aussi s'est-on ingénié pour trouver dans l'air d'autres systèmes de relations.

Le capitaine anglais Brodie a imaginé de plier en deux un drapeau cousu sur les côtés et formant un sac dans lequel on fixe une baguette légère qui porte le bout d'une ligne très-fixe. Du point le plus élevé du navire, ce petit ballon est gonflé par le vent, puis lâché et dirigé vers la terre, où il porte la ligne et les cordages plus forts : de là le nom de *porte-amarres*.

On pourrait remplacer ce très-simple appareil par un cerf-volant autour duquel le pavillon du navire serait cousu.

Naturellement, il faut des vents favorables pour que ces corps puissent être envoyés de terre au navire ou de celui-ci au rivage.

En 1799, un français, Ducarue de Blangy, lançait de 170 à 200 mètres un cordeau de sauvetage de 3 à 6 millimètres, à l'aide d'une fusée de 32 à 50 millim. — En 1827, un anglais, le capitaine Manby, plaçait dans un mortier à chambre très-large un boulet de 24 muni d'une corde de chanvre et de crocs pour s'implanter solidement sur le navire ou son gréement. D'un poids de 3 quintaux, l'obusier était facilement transportable sur une civière par deux hommes. Malheureusement, la corde ne se déroulant pas assez vite se rompait encore trop souvent.

Pour obvier à cet inconvénient, M. Delvigne logea le cordage bien roulé dans une enveloppe de bois que lançait une bouche à feu : il atteignit ainsi 400 mètres.

Le capitaine Tremblay imagina, en 1849, d'enrouler le cordage en bobine et de le placer dans la baguette d'une fusée de guerre ; il substitua un grappin à l'obus. Le pointage en hauteur se fait à l'aide d'un double quart de cercle imprimé sur la boîte de l'appareil. Ce système permettait d'atteindre des distances de 500 mètres.

Malheureusement, si les fusées employées pour lancer des amarres offrent ainsi une puissance supérieure, puisqu'elles portent des lignes d'un centimètre à 300 et 400 mètres en moyenne, elles ont l'inconvénient d'être dispendieuses, d'une manœuvre et d'une application dangereuses ; de plus, la conservation de ces engins à poudre est difficile.

Le porte-amarres de M. Delvigne permet l'emploi de toute espèce d'arme à feu : il repose sur l'utilisation d'une flèche, le long de laquelle glisse l'amarre. La Commission chargée, en 1868, de son expérimentation, concluait ainsi : 1° Adopter pour le service à bord les flèches en bois (longueur, 4 m. 75 ; largeur, 0 m. 075 ; poids, 7 kilog. 400 gr.) comme flèches flottantes, soit pour sauver un homme tombé à la mer, soit pour envoyer une remorque à un canot en dérive ou à un bâtiment ayant cassé ses remorques ; 2° adopter les flèches en fer à grappin (longueur, 4 m. 016 ; largeur, 0 m. 028 ; poids, 8 kilog. 200 gr.) pour le tir de bord à terre, en cas d'échouage ; faire les lignes les plus souples et les plus résistantes, à égalité de grosseur. — 1500 mètr. de ligne de 4 millim.  $1/2$  ou 6 millim.  $1/2$  de diamètre sont mis en pelotes de 100 mètres autour d'un mandrin en bois. Un quart de cercle marquant 30 à 40° se place dans l'âme d'un canon de 4 pour pointer : des gargousses en serge de 200 gr. de poudre à canon doivent être préparées en nombre suffisant. On sait que le pierrier Delvigne lance la flèche en fer à plus de 300 mètres ; son canon-fusil, de 250 à 350 mètres.

On peut également utiliser toute espèce d'armes à feu, espingole, mousqueton, etc.

Cette année, la Société centrale du sauvetage maritime a remplacé les mousquetons par des fusils de rempart, les expériences de M. Delvigne ayant prouvé que, par mauvais temps, ils lancent la flèche et sa ligne à 80 mètres.

M. le capitaine Lemetayer, du Havre, a imaginé une arbalète pour lancer des cordages, soit à des navires, soit à des hommes en détresse.

Enfin, dans les canots de sauvetage de la Société centrale des naufrages de France, il se trouve toujours une canne plombée munie d'une ligne de 40 mètres, qu'un homme exercé peut envoyer à 30 mètres de distance.

Pour faire arriver à terre un homme porteur d'une ligne, M. le capitaine Pignon-Blanc se sert d'une barrique vide, dont l'ouverture agrandie de la bonde peut donner passage à un homme. Une manche en toile, clouée tout autour de cette ouverture, se

serre sous les bras pour empêcher l'entrée de l'eau : le tonneau est lesté par un poids de fer quelconque suspendu et amarré par chacune de ses extrémités après le corps flottant. Enfin, une tige de bois armée d'une toile forme voile : le vent et les brisants rapprochent le flotteur du rivage.

C'est à l'aide des porte-amarres que les sauveteurs établissent un *va-et-vient* qui permet de faire passer à bord une bouée circulaire garnie d'un sac en toile destiné à recevoir les naufragés un à un et à les amener sur le rivage.

Aux États-Unis, les steamers sont tenus : 1° d'embarquer pour chaque passager une ceinture de sauvetage en bon état et placée à portée; 2° d'avoir un nombre proportionnel et suffisant de fanaux et de haches, tenus en bon état et placés sous la main; 3° des échelles et des panneaux assez nombreux, disposés de façon à donner aux passagers les moyens de monter rapidement sur le pont.

En Angleterre, toutes les grandes Compagnies de paquebots ont adopté cette mesure.

En France, la Compagnie des Messageries nationales et la Compagnie générale transatlantique ont près de chaque couchette de bord une ceinture de sauvetage. La loi devrait l'imposer à tout entrepreneur de transports, en prévision d'abordage en mer, de voies d'eau, d'incendies à bord, etc.

Mais il ne suffit point de posséder tous ces engins de sauvetage; la prévoyance la plus vulgaire exige qu'on encourage les marins et les sauveteurs à s'exercer de concert à leur maniement, tout comme le soldat au maniement des armes et aux combinaisons des mouvements de troupes pendant la paix, afin d'être prêts et expérimentés au jour du danger et de la lutte.

Le sauvetage des individus qui disparaissent sous la glace exige quelques appareils particuliers : Ritzler a inventé à ce sujet un *bateau-traineau*.

Les sauveteurs, munis du costume de plongeur, possèdent, grâce à MM. Léouté et Denoyel (1868), une *lampe* brûlant à l'abri du contact de l'air et permettant d'éclairer la profondeur des eaux pendant un temps assez long. Cet appareil se compose

d'une lampe modérateur enveloppée d'un manchon en verre épais et porteur d'un réservoir de gaz oxygène. Cet objet est bien moins cher que les *lanternes électriques*.

Dans le cas où un navire viendrait à être submergé avec son équipage, les secours portés à l'aide des scaphandres n'arrivent pas toujours avec assez de rapidité. Le *bateau sous-marin* de M. Eyber (1865) donnerait ici de meilleurs résultats, en raison de sa force mécanique bien supérieure aux sacs anglais en caoutchouc, aux chapelets de barriques et aux grues hydrauliques. C'est un appareil de 10 mètres de long, de 4 mètres de large, de 3 mètres de haut : son enveloppe, en tissu imperméable, flexible, mais très-solide, est entourée de cordages à boucles pour être attachée au bâtiment naufragé, à l'aide de scaphandres. Sa force ascensionnelle, évaluée à 90,000 kilog. et pouvant ramener à la surface de l'eau des navires de 150 tonneaux, s'obtient par l'air introduit au moyen d'un tuyau-soupape condenseur.

Si l'on opère à de petites profondeurs (rivière, étang, etc.), on utilisera avantageusement un *appareil plongeur* inventé en 1864, consistant en un cylindre de zinc de 62 centimètres de diamètre, pouvant augmenter de hauteur *ad libitum* à l'aide d'emboitements, de rallonges. La face inférieure de ce cylindre, consolidé par une carcasse de fer, présente sur les côtés deux manchons en étoffe imperméable, maintenus béants par des spirales métalliques et terminés en forme de mains pour recevoir les bras du plongeur ; puis, à sa partie moyenne, une sorte de boîte munie de verres en avant et en dessous pour y recevoir la tête. Un poids de 250 kil. par chaque mètre de profondeur le fait descendre : l'extrémité supérieure restant toujours ouverte à l'air extérieur, la respiration est assurée pendant le travail du sauvetage.

Les inondations qui frappent si cruellement et si soudainement les populations des villes, surtout celles des campagnes et particulièrement les ouvriers des mines, réclament des secours d'urgence dont le zèle intelligent doit seconder efficacement les mesures administratives. Ces secours, donnés au moment et pendant la durée de l'invasion des eaux, rentrent dans la catégorie des moyens ordinaires du sauvetage maritime.



Les instructions du Conseil de salubrité sur les secours à donner aux noyés, asphyxiés (29 avril 1842) et aux blessés (6 septembre 1850), mentionnent l'indispensabilité : 1° d'un brancard qui, selon la remarque du docteur Vernois, « doit être tout à la fois solide et léger, muni d'une couverture et disposé de manière à pouvoir être facilement et entièrement entouré d'une toile cirée, avec fenêtre ménagée devant la figure du blessé ; » 2° l'état des objets que doivent contenir les *boîtes de secours*, savoir, d'après la nouvelle rédaction du 8 mars 1872 :

A. — Pour les *asphyxiés* :

1 paire de ciseaux de 16 centim. de long, à lames mousses. — 1 peignoir de laine. — 1 bonnet de laine. — 1 levier en bois. — 1 caléfacteur de 1/2 litre à 1 litre. — 2 frottoirs de laine. — 2 brosses. — 1 bassinoire à eau bouillante. — Le corps de la machine fumigatoire, son soufflet, son tuyau et sa canule. — 1 boîte de tabac à fumer. — 1 seringue à lavement avec sa canule et 1 aiguille pour la dégorger. — Des plumes pour chatouiller la gorge. — 1 cuiller étamée. — 1 gobelet d'étain. — 1 biberon. — 1 bouteille d'eau-de-vie camphrée. — 1 bouteille d'eau de mélisse spiritueuse. — 1/2 litre d'alcool. — Plusieurs paquets d'émétique de 1 décigr. — 1 flacon à large ouverture, de 500 gr. de chlorure de chaux sec. — 1 flacon de 200 gr. de vinaigre. — 1 flacon de 50 gr. d'éther. — 1 flacon de 50 gr. d'alcali volatil. — 100 gr. de sel gris. — Bandes, compresses, charpie. — 1 nouet de poivre et camphre pour conserver les objets en laine. — 1 palette et 1 briquet. — 1 marteau de Mayor. — 1 spéculum laryngien de Labordette.

B. — Pour les *blessés* :

1 paire de ciseaux de 16 centim. de long. — 5 coussins de balle d'avoine, dont 2 longs pour la cuisse et 3 plus courts pour la jambe. — 10 attelles (2 pour la cuisse, 3 pour la jambe, 2 pour l'avant-bras, 3 pour le bras). — 2 pièces de toile pour draps-fanon de cuisse et de jambe. — 1 pièce de ruban fil écru. — 1 vase en cuir bouilli. — 1 éponge avec enveloppe en taffetas gommé. — Epingles, aiguilles et fil. — 4 grands flacons pour perchlorure de fer, alcool vulnérable, acétate de plomb liquide, alcool camphré.

— 4 petits flacons pour éther, acétate d'ammoniaque, vinaigre des quatre voleurs, alcool de mélisse. — Bandes, compresses, charpie. — Sparadrap dans un étui de fer blanc. — Gobelet d'étain. — 1 cuiller en fer étamée. — 1 palette pour saignée. — Agaric de chène. — 1 boîte de sinapismes en feuilles. — 1 appareil de Scultet. — 1 pince à couper les épingles.

Nous avons donné au chapitre précédent la composition du sacrouleau de secours pour les asphyxiés, prescrit par le Ministre de la guerre pour le service médical de l'armée.

### C. — *Travaux publics et industriels.*

Dans l'industrie, que d'accidents presque quotidiens, parfois terribles, surprennent l'ouvrier au milieu de son travail ! Et, en attendant que l'assistance médicale intervienne, quel soulagement intelligent réclament d'urgence toutes ces blessures, mutilations, contusions, effets d'explosions, de détonations, d'incendies, écrasements, éboulements, brûlures, jeux de machines, ruptures d'engins (cables, meubles, etc.), renversements par corps pesants (blocs), altérations ou détériorations de certains tissus ou organes, asphyxies, empoisonnements, chûtes de points élevés, inondations, etc. !

Quelques chiffres le démontreraient au besoin : De 1850 à 1866, 25,000 hommes ont péri dans les mines de houille anglaises, soit en moyenne 1,562 hommes par an ; les blessés, 8,000 environ, constituent le tiers. De 1851 à 1860, les mines belges ont compté 2,376 victimes (1,848 tués, 528 blessés). D'octobre 1865 à novembre 1866, les manufactures anglaises ont été le théâtre de 4,740 accidents, dont 60 mortels et 1,390 suivis de blessures très-graves (619 enfants). — En 1867, les mines d'Angleterre comptèrent 9,070 accidents, dont 1,190 mortels, pour 282,500 ouvriers, soit 1 décès sur 280. Le classement des tués donnait : 286 par explosion du feu grisou, 449 par éboulements, 211 par accidents divers dans les mines, 88 à la surface des mines, 158 dans les puits. — En deux ans et demi (1855 à 1858), les fabriques de Mulhouse ont offert 111 cas de blessures graves (écrasements, fractures, brûlures, etc.), dont

35 par les engrenages, 9 par les cylindres, 17 par les métiers mécaniques, 13 par les arbres de transmission et courroies d'engrenage, 9 par la vapeur et des corps bouillants, 7 par chûtes, 8 par manivelles et batteurs, 3 par scies circulaires : 3 cas ont été mortels.

L'Allemagne compte, en 1871, 1 ouvrier tué par 64,434 tonnes de houille extraites et par 45,752 tonnes de minerai.

L'administration française s'est préoccupée d'assurer des secours instantanés, soit en concédant les travaux aux associations d'ouvriers, soit à ceux-ci travaillant en régie pour le compte de l'État, soit aux ouvriers des entrepreneurs (décrets du 15 juillet 1848 et circulaire ministérielle du 15 décembre même année). Ainsi, les ingénieurs ou les architectes doivent établir des ambulances dans les constructions provisoires voisines des chantiers, ou, à leur défaut, dans des baraques spéciales : leur matériel se composera principalement d'une boîte à secours, d'un brancard avec rideaux et matelas pour le transport des blessés ; dans les ports de mer, on aura soin de se pourvoir de bouées de sauvetage ; des médecins ou chirurgiens pris dans les localités des environs seront chargés du service de ces ambulances, se rendront sur les travaux au premier appel pour opérer le pansement des blessés, veilleront, s'il y a lieu, à leur transport à l'hôpital ou à domicile.

Dans certaines industries où la cuisson des matières se fait dans de vastes chaudières, il arrive parfois que des ouvriers chargés de diviser ou d'agiter les substances tombent dans ce milieu en ébullition ; ainsi, dans les fabriques de savon, etc. Suivant l'excellent conseil de d'Arcet, les ouvriers doivent toujours y être ceints d'une sangle dont l'anneau est fixé à l'extrémité d'une corde solide qui, par l'autre bout, s'attache à une barre de fer.

Que de chutes mortelles seraient évitées aux couvreurs et aux ferblantiers, s'ils étaient astreints à de semblables mesures de précaution avant de s'abandonner sur les pentes parfois très-inclinées des toitures.

( A suivre. )

HUIT ANS  
**DE L'HISTOIRE DE SALINS**  
ET DE LA FRANCHE-COMTÉ  
(1668 - 1675).

MÉMOIRES CONTEMPORAINS PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS

Par A. VAYSSIÈRE, archiviste de l'Ain

---

LIVRE III  
(*Suite*).  
CHAPITRE VI

**SOMMAIRE.** — Querelle entre les élus d'Aval et les soldats du régiment de Grammont. — L'Etat fait un répartition de 40,000 mesures de blé sur la province : Salins l'accepte, les autres villes le refusent. — Le gouverneur demande la continuation de l'impôt pour la subsistance des troupes, et promet, en récompense, le rétablissement du Parlement et une prompte convocation des Etats-Généraux : Salins l'accorde, persistance des autres villes à le refuser. — Lettres élogieuses du gouverneur et du roi.

Le 23 mars 1673, jour de fête de Notre-Dame Libératrice, environ les trois heures après midi, seroit survenu une querelle entre les élus du régiment de milice, d'un côté, et les soldats du régiment de Grammont, de l'autre, laquelle auroit causé un si grand tumulte et désordre dans la ville, qu'en un instant l'on auroit vu plus de mille personnes l'épée à la main s'entrebattant dès la place des Joux jusques à la porte Oudin, en sorte que les officiers-mêmes des deux régimens n'y pouvoient remédier, ce qui auroit obligé les bourgeois avec les cavaliers étant en quartier dans la ville, de prendre les armes pour s'entremettre avec les officiers pour séparer ceux qui se battoient, dont plusieurs auroient été blessés et un seul de ceux du régiment de Grammont tué.

Cependant les sieurs Dix-Huit députés de l'État, quelques jours après l'accord ci-dessus mentionné, fait entre les villes et eux, ayant été requis par son Excellence de, pendant l'imminent

péril et nécessité pressante, trouver quelque prompt moyen de faire subsister les troupes du roi et munitionner les places les plus importantes, auroient trouvé bon de faire un répartition sur toute la province de 40,000 mesures de blé, mesure de Besançon, ce qu'ayant fait entendre à son Excellence, elle ne l'auroit pas désagréé : mais comme ils en auroient écrit à toutes les villes par une lettre circulaire pour en avoir leur consentement, leur remontrant qu'une occasion infiniment pressante, telle qu'une guerre si prochaine, ne leur auroit permis ni donné le temps de les convoquer, et que d'ailleurs les commis des villes, à leur dernière assemblée, leur avoient donné pouvoir verbalement en faveur du susdit accord, de, au besoin et en pareille occasion qui ne pourroit souffrir aucun délai, pourvoir à telles nécessités par un octroi de choses modérées. Le magistrat de Salins ayant été sur ce assemblé, auroit résolu de consentir à l'octroi d'une quantité de grain non pas telle que ci-dessus, afin de faire voir qu'un octroi de cette nature dépendoit plus de la disposition des villes que de celle de l'État, et pour ce auroit fait réponse auxdits sieurs Dix-Huit députés qu'il consentoit que le répartition fût fait de 40,000 mesures de blé à la mesure du roi, qui est moindre que celle de Besançon : et au regard des autres villes de la province, elles auroient répondu auxdits sieurs de l'État, sans considérer que la chose pressoit, qu'elles ne pouvoient consentir audit octroi, mais que, si elles étoient convoquées par commis en quelque lieu où elles fussent en liberté de dire leur sentiment, elles aviseroient à ce qui se pourroit faire. Ce refus ayant été su par son Excellence et lesdits sieurs de l'État, en même temps que le consentement du magistrat de Salins, auroit infiniment accru l'estime et la gloire de cette ville pour sa générosité et fermeté au service royal et la conservation de toute la province sous sa douce et légitime domination.

Les sieurs de l'État auroient ensuite résolu, à l'instance de son Excellence, de convoquer les villes à Besançon suivant le désir qu'elles témoignaient en avoir, et pour ce leur auroient marqué le 26 mars pour envoyer leurs députés à Besançon, afin de s'as-

de leur secrétaire et de deux témoins, auroient pris acte de leur réquisition et dudit refus, avec protestation contre les villes refusantes de les rendre comptables de tous les inconvénients qui en pourroient survenir, et de tous intérêts que la province en pourroit ressentir; ce qui auroit fourni aux députés de Salins un moyen très à propos d'avoir l'acte qui leur avoit été par deux fois refusé par les autres villes, lequel ils auroient pris occasion de demander, comme ils auroient fait instamment, audit secrétaire des sieurs de Saint-Georges, lequel le leur auroit octroyé en présence de deux témoins, de quoi toutes les autres villes auroient eu un tel déplaisir que leurs commis se seroient emportés à toutes sortes d'invectives contre ceux de Salins, lesquels, au contraire, en auroient eu de grands remerciements de MM. de Saint-Georges et qui plus est par son Excellence, laquelle en auroit écrit une lettre toute particulière au magistrat de Salins, conçue en termes si avantageux qu'elle mérite bien d'être rapportée toute au long et en ses propres termes.

*Messieurs les Mayeur, Capitaine, Échevins et Conseil de la ville de Salins.*

*J'ay trop de satisfaction de la conduite que vous avez tenue dans les mouvemens qui ont inquiété la province pendant ces derniers mois, et les services que vous avez rendus sont trop importans pour que je ne vous donne pas des témoignages particuliers de l'estime et de la reconnaissance qu'ils m'ont inspirés. Comme on ne peut agir avec plus de sagesse ni plus de zèle que vous avez fait dans une occasion infiniment pressante et délicate, aussi ne peut-on avoir plus de passion que j'en ay à procurer que les récompenses de sa Majesté soient égales à votre fidélité, et qu'elle distingue par des marques d'honneur ceux qui ont si bien su se distinguer par les preuves de leur affection. Non-seulement vous avez bien fait, mais vous avez été aux autres l'exemple de bien faire et vous avez eu la gloire d'être les premiers à prendre les partis qui étoient les plus du service du roi et du bien de la province, soit en déclarant hautement que vous ne vouliez point avoir*

*de commerce avec un homme qui avoit pris les armes contre le roi, soit tout nouvellement dans l'assemblée des villes, avançant et appuyant fortement les propositions les plus avantageuses et les plus justes, dans l'appréhension où nous sommes de l'armement de nos voisins. Vous avez signalé votre empressement à vous conserver sous la domination de sa Majesté, sans refuser ni fatigues ni charges de logemens. Mais parce que je ne veux pas être seulement le témoin de votre attache au service du roi, mais encore le solliciteur des grâces qu'elle mérite, je désire que vous me disiez ce que vous pouvez souhaiter de sa bonté royale pour marque de son approbation, afin que je le demande, vous assurant que je n'omettrai ni soins ni instances pour vous l'obtenir, et qu'en attendant je prendrai toutes les occasions de vous gratifier et de vous faire connoître que rien n'est égal à l'estime avec laquelle je suis, Messieurs les Mayeur, Capitaine, Échevins et Conseil, votre très-affectionné à vous faire service.*

Signé : DON HIERONIMO BENAVENTE QUIGNONES.

*De Besançon le 4 avril 1673.*

*Au revers, Messieurs les Mayeur, Capitaine, Échevins et Conseil de la ville de Salins.*

L'assemblée ayant donc été rompue et l'état des affaires tel que dessus, les commis de Salins s'en seroient retournés le 5 avril avec ladite lettre et ordre à M. de Grammont de promptement déloger de Salins afin de le soulager d'une si grosse garnison, étant seulement resté le régiment allemand du comte de Staremborg avec la compagnie franche de 400 hommes du sieur de Sornay, car la milice avoit déjà été peu de jours auparavant licenciée, tellement que lesdits sieurs commis ayant fait le rapport de leur commission en l'assemblée du magistrat faite le lendemain 6 avril, et ayant été le même jour reçue une lettre des sieurs Dix-Huit députés de l'État, par laquelle, à l'instance de son Excellence, ils invitoient les villes à une nouvelle assemblée pour le 10 du mois, le magistrat auroit ensuite résolu une convocation des notables pour le 7, tant pour leur faire voir la

susdite lettre de son Excellence et leur faire entendre le rapport des sieurs commis, qu'à l'effet d'en choisir de rechef pour les envoyer à ladite assemblée des villes : sur quoi l'on en auroit nommé deux autres, les sieurs Charles Pourtier et Laurent Vernier, lesquels seroient partis de Salins le 9, afin d'être à ladite assemblée au jour marqué; lesquels seroient retournés huit jours après et auroient fait rapport que, nonobstant toutes les puissantes raisons alléguées par eux à ladite assemblée pour soutenir l'opinion de la ville de Salins, la pluralité des sentimens des autres villes avoit été que ci-après, la province n'accorderoit plus aucune somme en prêt à sa Majesté jusqu'à ce qu'elle eût fait assembler les États-Généraux ou qu'elle eût rétabli un Parlement et remis la province au même état de gouvernement et de justice qu'elle étoit avant l'année 1668, lequel sentiment auroit été suivi par toutes les villes, à la réserve de celles de Salins et Gray, à l'exemple desquelles les commis de Pontarlier, ayant été exclus de ladite assemblée à cause que leur ville n'avoit pas voulu entrer dans l'union des autres, seroient allés à son Excellence lui protester en particulier qu'ils étoient du sentiment de Salins, sentiment lequel à la vérité étoit le plus juste et politique dans la conjoncture des affaires, et qui étoit le seul moyen de conserver aux villes de la province un droit qu'elles venoient tout nouvellement d'acquérir, qui étoit que les députés de l'État ne pourroient à l'avenir plus rien accorder ni donner pour la subsistance des troupes sans au préalable avoir convoqué toutes les villes et sans l'exprès consentement d'icelles, auquel les sieurs de l'État seroient obligés de se conformer. Mais l'opiniâtreté imprudente des autres villes ayant persisté à ne rien vouloir accorder auroit été la cause que pour faire des impositions le gouverneur de la province en auroit usé d'autorité absolue, sans plus se soucier de plus convoquer ni les commis de l'État ni ceux des villes, lesquelles par ce moyen se seroient vues privées de ce beau privilège, qu'elles s'étoient empressées d'acquérir avec tant de frais.

Cependant sa Majesté, informée du grand zèle de la ville de Salins, auroit écrit aux magistrat et notables d'icelle la lettre de



remerciements dont la teneur suit, signée de la royale main de la reine régente et superscrite :

*A MM. les Vicomte, Mayeur, Échevins, Conseil et Notables de notre ville de Salins.*

*Le Roi, duc et comte de Bourgogne, et la Reine régente,  
Chers et bien aimés, ayant entendu la continuation du zèle et fidélité qu'avez toujours montré à notre service, et témoigné icelle en la présente conjoncture de la conspiration intentée par aucuns perturbateurs du repos public tachant de mettre notre province de Bourgogne en une entière confusion, ayant embarrassé les effets de ce mauvais dessein, nous avons bien voulu vous signifier le singulier estime que nous faisons du service que nous avez rendu en cette occasion, qui est selon ce que nous avons toujours espéré de votre affection et fidélité, et le très-bon gré que nous vous en savons, vous assurant que nous demeurons ainsi fort satisfaits et obligés des véritables preuves que vous nous avez toujours données de votre zèle, en lequel nous espérons que vous continuerez, selon la confiance que nous en avons, et que en toutes occasions qui se présenteront, nous aurons un soin très-particulier d'employer tous les moyens possibles à votre conservation et soulagement, comme verrez par les dispositions que préparons immédiatement à ces fins au plus grand bien et avantage de si bons sujets. Chers et bien aimés, Dieu vous ait en sa sainte garde.*

*De Madrid le 20 mars 1673.*

Signé : ANNE-MARIE,  
et plus bas, BALTHAZAR DE MOLINA.

(A suivre).

---

Nous lisons dans un grand nombre de journaux un détail curieux à l'occasion de l'ordre de la Toison-d'Or, qui vient d'être conféré au chef de l'Etat ; c'est la liste des vingt-quatre premiers chevaliers de cet ordre :

Messire de Beauffremont, comte Charny ; Guillaume de Vienne ; Reynier Pot ; Jean, seigneur de Roubaix ; Roland Arkerke ; Antoine de Vergy ; David de Brimen, seigneur de Ligny ; Jugnes de Lannoy ; Léon de la Clyte, seigneur de Commines ; Antoine Thoulinon ; Pierre de Luxembourg ; Léon de la Trémouille ; Guilbert de Launoy ; Jean de Luxembourg, comte de Ligny-Guise ; Jean de Villiers, seigneur de l'Isle-Adam ; Antoine de Croy ; Florimond de Brimond ; Robert, seigneur de Masmines ; Jacques de Brimen, seigneur de Grignes ; Baudoin de Launay ; Philippe, seigneur de Ternant ; Jean de Croy ; Jean, seigneur de Créquy ; Jean de Neufchâtel.

Le premier sur cette liste est, on le voit, un sire de Beauffremont. Par une coïncidence bizarre, ce nom devait forcément revenir aujourd'hui sous notre plume, car nous apprenons que M. le colonel de Beauffremont est sur le point d'être nommé général.

M. le colonel de Beauffremont commandait le 1<sup>er</sup> régiment de hussards à la bataille de Sedan.

En qualité de plus ancien colonel de cavalerie, il avait remplacé dans ce commandement le général de sa brigade Tilliard, tué devant lui, le matin de la bataille, à huit heures.

Pendant tout le temps qu'a duré le combat, il a donc eu sous ses ordres le 1<sup>er</sup> régiment de hussards et le 6<sup>e</sup> de chasseurs à cheval ; il a dirigé la charge terrible qui a eu lieu vers trois heures du soir, ses hussards chargeant en tête de toute la division du général Margueritte, blessé mortellement une heure auparavant.

Ainsi que le relate le rapport du général Ducrot, le 1<sup>er</sup> régiment de hussards a eu 22 officiers hors de combat, dont 9 morts. Le lieutenant-colonel se trouvait parmi ces derniers, et le colonel de Beauffremont a eu deux chevaux tués sous lui.

A peine revenu de captivité, le 15 mars 1871, le colonel fut fait prisonnier par les gens de la Commune, à la suite de la manifestation du 18 mars. Il put néanmoins s'échapper d'entre leurs mains et aller demander un commandement à Versailles.

On l'envoya réorganiser le 1<sup>er</sup> régiment de hussards, à Pau.

M. de Beauffremont est actuellement le plus ancien colonel de cavalerie de l'armée.

## NÉCROLOGIE.

---

### **M. CLERC, membre fondateur.**

Notre Société vient de faire encore une perte cruelle dans la personne de l'un de ses fondateurs, M. Clerc, Claude-Joseph, professeur émérite, mort à l'âge de 75 ans.

Toutes les classes de la population ont tenu à donner à la mémoire de M. Clerc un témoignage de respect en se pressant à ses obsèques. Nous y étions représentés par notre bureau et un grand nombre de nos collègues.

Nous ne saurions mieux faire, pour donner une idée de ce que fut M. Clerc, que de reproduire les discours qu'ont prononcés sur sa tombe, au nom de l'Université, M. Faivre, professeur au Collège, et au nom de la Société, M. Baille, notre président.

### DISCOURS DE M. FAIVRE.

Il y a un an à peine que, dans cette funèbre enceinte, nous nous pressions autour d'une tombe prête à se refermer : c'était déjà la tombe d'un ancien professeur du Collège. Ce jour-là, cependant, l'impitoyable mort n'avait pas devancé la vieillesse, tandis que celui qu'aujourd'hui, elle a touché de son sceptre glacé, dans toute la force d'une constitution vigoureuse, semblait pouvoir se promettre encore de longs jours. La douleur, il est vrai, causée par une perte cruelle, — douleur que ni la tendresse de ses enfants, ni le sympathique empressement de ses amis n'avaient pu effacer, — minait sourdement cette riche et puissante organisation, et la blessure que depuis deux ans il portait au cœur était mortelle.

Désigné par mes collègues, les professeurs du Collège, pour prendre ici la parole, et, en leur nom, déposer sur cette tombe un dernier témoignage de leurs sympathiques regrets en vous retraçant les principaux traits de la vie si honorable et pourtant si éprouvée de celui dont nous venons d'y voir descendre les restes inanimés, je crains bien, Messieurs, de ne savoir que très-imparfaitement répondre à leur confiance et à votre légitime attente.

Claude-Joseph Clerc naquit à Salins, le 21 avril 1799. Après des études aussi solides que brillantes, dans lesquelles il montra déjà pour

les langues anciennes et la littérature cette rare aptitude que nous avons admirée en lui, il dut se choisir aussitôt une carrière ; car, dès ce moment, la mort de son père, en le faisant chef de famille, lui avait imposé d'impérieux devoirs, et, pour lui, le dur combat de la vie commençait de bonne heure. Il se décida pour l'enseignement.

Nommé professeur à 17 ans, dans un âge où, d'ordinaire, on a encore deux longues années à passer sur les bancs, il partit pour le Collège de Saint-Claude, emmenant avec lui sa bonne mère et son frère, âgé d'à peine 12 ans. Son dévouement pour ces deux êtres chéris que la Providence confiait à sa jeune sollicitude ne faiblit pas un instant. Sous son habile et vigoureuse impulsion, son frère acheva bientôt ses études et fut nommé professeur de mathématiques au même Collège. Malheureusement, il n'avait pas la robuste constitution de son aîné, et, épuisé par un travail au-dessus de ses forces, mais non de son courage, il succomba à 22 ans. Clerc resta encore seul pour veiller sur sa vieille mère : à force de tendresse et de soins, il parvint presque à lui faire oublier ceux qu'une mort prématurée lui avait ravis, et jusqu'à son dernier soupir elle bénit le ciel de lui avoir donné un si bon fils.

Clerc, dans l'accomplissement de ses devoirs professionnels, ne se démentit jamais. Pendant 12 ans, il enseigna à Saint-Claude, dans les diverses classes de grammaire et d'humanités, avec un si grand succès, que le Recteur de l'Académie le choisit lui-même pour professer la rhétorique sur un théâtre plus vaste et plus digne de son beau talent.

A Lons-le-Saunier, comme à Saint-Claude, Clerc fut toujours à la hauteur de sa délicate mission. Plein de zèle autant que de science, aimant le travail avec une vraie passion qu'il aurait voulu inculquer à ses élèves, il sut constamment mériter leur affection et leur faire comprendre que sa juste sévérité ne leur était pas moins profitable que sa vaste érudition. Aussi, au Collège de Lons-le-Saunier, comme à celui de Saint-Claude, le souvenir du professeur Clerc s'est-il perpétué longtemps, entouré de l'estime et de la vénération de tous, et aujourd'hui encore le retrouverions-nous vivant et jeune au fond de plus d'un cœur reconnaissant.

Après quatre ans, pendant lesquels les progrès de ses élèves lui avaient valu les témoignages les plus flatteurs de la part des inspecteurs généraux aussi bien que des inspecteurs d'Académie, Clerc demanda à venir à Poligny. A cette époque, notre Collège, Messieurs, comme il l'a montré plus d'une fois depuis et comme il le montrera encore, nous en avons la conviction, pouvait rivaliser sans désavantage

et souvent même victorieusement avec les premiers Collèges de la province. D'ailleurs, des affections de famille attiraient Clerc à Poligny, et c'était là qu'il avait résolu de planter sa tente, et pour toujours. Ses succès n'y furent pas moindres que dans ses postes précédents. Aussi ne tarda-t-il guère d'y conquérir son droit de cité, et bientôt il reçut une nomination définitive.

C'est donc dans notre Collège que Clerc a parcouru la plus grande partie de sa carrière universitaire. De 1830 à 1852, il y a occupé avec éclat la chaire de rhétorique.

Ici, Messieurs, ma tâche semble devoir s'arrêter : vos souvenirs suppléeront à mon insuffisance. Car, dans cet imposant cortège qui se presse ici pour venir lui dire un dernier adieu et témoigner à son inconsolable famille de sa sincère sympathie, je vois plus d'un de ses anciens élèves ; j'y vois partout de ses amis. Tous savent avec quelle science, avec quelle verve, avec quel dévouement il a accompli sa tâche !

Tant d'efforts et de services méritaient bien une récompense : elle vint enfin. Clerc fut le premier, parmi les professeurs des Collèges communaux de la Franche-Comté, proposé pour la décoration d'Officier d'Académie, et cette distinction si honorable et toute nouvelle lui fut décernée en 1846.

Mis à la retraite en 1853, après trente-huit ans de professorat, mais lorsque cependant, dans toute la force de son intelligence, il pouvait être longtemps utile encore, Clerc, victime des circonstances les plus malheureuses, sut se résigner avec une noble dignité à dire adieu à sa chère classe, et à prendre un repos prématuré qu'il n'avait point souhaité, mais que, après tout, il avait bien gagné.

Il consacra alors ce qui lui restait d'activité à sa famille bien-aimée : c'est là, dans les paisibles joies de son foyer domestique, dans les succès de son fils, aujourd'hui le digne héritier de ses solides vertus, dans un cercle choisi d'amis éprouvés, c'est là qu'il trouva enfin sa vraie consolation à d'amères déceptions, c'est là qu'il a recueilli la véritable récompense de ses labeurs.

Cependant l'organisation de la Société d'agriculture, sciences et arts, à laquelle il coopéra ardemment, vint lui offrir un nouveau champ de travail. Mais je laisse à une voix plus autorisée de vous redire ces services d'un autre genre qu'il a rendus à sa ville d'adoption pendant cette dernière période de sa carrière, et je finis.

Après soixante-quinze ans d'une vie constamment utile, notre

vénéré doyen s'est éteint doucement entre les bras de tous ses enfants, au milieu de ses parents et de ses amis les plus chers, consolé et soutenu par les secours d'une religion qu'il avait toujours aimée, toujours pratiquée, sans ostentation comme sans faiblesse, et dont il ne cessait de recommander à ses élèves les divins enseignements comme le préservatif le plus puissant contre les périls qui les attendent au sortir du Collège.

#### DISCOURS DE M. BAILLE.

Au nom de la Société d'agriculture, dont M. Clerc était l'un des fondateurs et dont il a été, pendant quinze ans, l'âme et l'honneur, je viens payer à sa mémoire une dette de respectueuse reconnaissance.

On vient de vous dire comment M. Clerc avait compris cette paternelle magistrature du professorat et s'en était acquitté, mon devoir est de rappeler sur sa tombe ce qu'il a mis au service de notre Société, non-seulement d'intelligence et de cœur, mais aussi et surtout de caractère.

Ceux qui n'avaient connu M. Clerc que dans les relations du monde, ne soupçonnaient pas ce que, sous ses dehors de modestie courtoise, il y avait de ressort et d'énergie. Qu'il me soit permis de citer deux traits qui vous le feront connaître tout entier.

On vous a dit que M. Clerc était chrétien ; il l'était en effet avec une fermeté et une candeur qui désarmaient les préventions les plus violentes. Avec la même ardeur qu'il était croyant, il était libéral ; il avait, dans l'avenir qu'un libre gouvernement aurait assuré à notre pays, des espérances que vinrent douloureusement atteindre le Coup-d'Etat. Ni sa chère carrière à sauvegarder, ni d'indispensables ressources à conserver à sa vieillesse, ne purent contenir en lui les protestations du droit. Il avait fait sans hésiter ce qu'il considérait comme un devoir ; il accepta virilement la mesure illégale qui le mettait en retrait d'emploi et ne lui laissait aucun recours. Pendant deux ans, il dut lutter, sans que rien l'ait découragé ou intimidé, pour parvenir à arracher à l'arbitraire une modeste pension de retraite, que l'on refusait à ses trente-trois années d'incomparables services.

A quelque opinion que l'on appartienne, il est impossible de refuser son admiration au courage civique qui élève à de pareils sacrifices.

Le second acte que je veux rappeler à l'honneur de M. Clerc nous concerne particulièrement, car c'est à cet acte que nous devons que notre œuvre n'ait pas prématurément péri. Il avait été, je l'ai dit, l'un

des fondateurs de notre Société, il avait voulu qu'elle exerçât son action en dehors de tout patronage officiel et absorbant : c'était plus qu'il n'en fallait pour s'attirer de toutes-puissantes inimitiés ; elles poursuivirent sans relâche notre Société pendant six ans ; pendant six ans elles firent le vide autour d'elle par l'intimidation et le ridicule. De pareilles manœuvres n'étaient pas de nature à décourager M. Clerc, qui avait bravé d'autres périls : Président d'une Société de quelques membres, il n'en continuait pas moins à les convoquer à la réunion mensuelle, à publier régulièrement un Bulletin, affirmant ainsi sa foi aux droits et à la liberté de l'intelligence. Cette foi-là ne le trompa pas plus que sa foi religieuse, il vit en effet venir des temps meilleurs pour sa chère Société qui, n'ayant plus à lutter contre d'injustes préventions, put se dévouer utilement au bien du pays. Depuis plusieurs années, M. Clerc avait renoncé à nous présider, mais il ne nous en continuait pas moins tout son paternel intérêt. Il se faisait un devoir d'assister à nos séances, et nous lui avons trouvé jusqu'au dernier jour la même ardeur à seconder nos travaux ; la même jeunesse, le même charme unis à la même autorité dans ses conseils et ses appréciations ; enfin, la même affectueuse bienveillance envers tous ses confrères.

Dans sa verte vieillesse, entourée des respects de tous, M. Clerc a eu cette consolation suprême, la meilleure qu'il soit donné de goûter à un homme tel que lui, celle de savoir qu'il serait dignement continué. Il a légué en effet les trésors de son âme chrétienne à ces deux admirables dévouements qui ont adouci ses derniers jours par tant de soins et d'affection, et à la douleur inconsolable desquels on n'ose arrêter sa pensée. La virilité et l'indomptable énergie de son caractère, il les retrouvait dans ce jeune soldat, homme d'étude et d'action, qui est de ceux qui continuent à porter fièrement l'honneur du nom Polinois et à bien mériter de la patrie.

M. Clerc a eu de rares dons d'intelligence, on lui doit de nombreux travaux, mais si, en terminant, je devais signaler celle de ses œuvres dont ses enfants ont le droit d'être le plus fiers, celle qui contient le plus de grands enseignements, je dirais que cette œuvre-là, c'est sa vie !

---

## REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

**Le Parnasse médical français**, ou *Dictionnaire des médecins-poètes de la France anciens ou modernes, morts ou vivants*, par le docteur Achille CHEREAU. Paris, un volume in-12 de 552 pages, chez Adrien Delahaye ; 1874.

Ce n'est point ici le lieu de combattre le ridicule préjugé qui interdit aux médecins l'accès du Parnasse. On ne saurait méconnaître l'alliance qui s'est toujours formée entre la médecine et la poésie, alliance telle que les grands poètes de l'antiquité ont tous été très-instruits dans les sciences physiques et naturelles. C'est par milliers que l'on peut compter les hommes illustres à la fois grands praticiens, profonds penseurs, poètes distingués, qui ont à double titre été proclamés fils d'Apollon.

La France médicale envie, il est vrai, aux autres nations quelques-uns de ces grands esprits dont s'honore la littérature ; mais elle brille de l'éclat d'un talent aussi incontestable que varié : elle revendique tous les genres de poésies, depuis l'ode, qui en est la suprême expression, jusqu'au madrigal, au bout-rimé et aux compositions fugitives.

Il y avait deux manières de rédiger le *Parnasse médical* : ou faire un choix dans les nombreux morceaux composés par des médecins, et dessiner ainsi un jardin poétique tout émaillé de fleurs et fécond en fruits savoureux, ou bien abriter sous le même toit le talent et la médiocrité, l'inspiration et le grotesque. L'auteur s'est arrêté à ce dernier parti : Il a pensé que ses lecteurs sauraient bien distinguer le vrai poète du simple aligneur de vers. Il s'est limité exclusivement aux choses imprimées ; cette manière de procéder a été pour lui une garantie et une source de liberté, et a donné à l'ouvrage un caractère bibliographique d'un incontestable mérite.

Il fallait toute l'érudition de notre collègue pour réunir les matériaux de ce *Dictionnaire*. Que de compositions il a dû recueillir dans les feuilles politiques, scientifiques ou littéraires ! Que de fois il a dû refaire l'acte de naissance d'enfants abandonnés ou rétablir leur paternité, cachée sous le voile de pseudonymes !

La compilation de M. Chereau me paraît à peu près exempte d'omissions : aussi dois-je lui en signaler une. Elle a trait au docteur



Beauquin (1), un de nos anciens collègues, décédé à Pontarlier (Doubs) en janvier 1864. Sa thèse : *Traitement des goîtres*, a été soutenue à Strasbourg en 1851. Depuis, il a donné la *Médecine généralisée*, brochure sans valeur réelle, et une *Épître en vers, Ironie satirique*. Ces deux publications ont été imprimées à Pontarlier. Mais, si j'ai bonne mémoire, les vers que le docteur Beauquin adressait à son *Esprit* méritent de partager l'oubli trop justifié de sa *Médecine généralisée*.

Un de nos collègues, M. le docteur Fritsch, figure honorablement au *Parnasse médical* pour les trois petites pièces : les *Aspirations d'un poète*, un *Mot magique*, le *premier Amour de la Vierge*, publiées en 1864 dans le *Bulletin de la Société*.

Le département du Jura compte plusieurs médecins qui ont cherché dans le culte de la poésie une diversion précieuse à leurs austères travaux. Ce sont :

GERMAIN, Claude-Marie, né à Lons-le-Saunier, géologue fort distingué et poète de valeur. On a de lui plusieurs jolis morceaux, parmi lesquels M. Chereau cite : deux *Méditations poétiques*, une ode et un chant patriotique, la *Nozéréthienne*. M. le docteur Germain appartenait à notre Société.

« GIRAUD, Claude-Marie, docteur en médecine, né à Lons-le-Saunier (2) en 1744, mort à Paris en 1780. Ce médecin franc-comtois était, comme on le dit, poète jusqu'au bout des ongles. Presque tous ses ouvrages, — et ils sont assez nombreux, — sont en vers. » L'espace manque pour reproduire l'intéressant article consacré à ce médecin, notre compatriote, l'auteur de *Diabotanus* et de la *Thériacade*. Je me bornerai à citer une épigramme contre un *poète prédicateur* :

Ne gagnant rien à rimaitter,  
Frère Lubin s'est mis à faire  
De beaux sermons qui font bâiller.  
Quand il les prêche, à sommeiller  
Ses auditeurs ne tardent guère ;  
Et si parfois il tonne en chaire,  
C'est afin de les réveiller.

MAGINET, Pierre, « apothicaire, qui tenait boutique à Salins (Jura) en l'année 1623. C'était le beau temps des vertus étonnantes de la

(1) Voir *Bulletin de la Société* pour 1864, page 27.

(2) A.-J. Bruand (*Annuaire du Jura* pour 1813, page 106) qualifie Giraud de *médecin et poète assez distingué* et le fait naître à Orgelet.

thériaque, pour la préparation de laquelle on ne croyait jamais déployer trop de splendeurs et d'apparat. Maginet voulut chanter la précieuse drogue. De là son livre :

*La Thériaque française, avec les vertus et propriétés d'icelle selon Galien*, mises en vers français par Pierre Maginet, pharmacien salinois, et dispensée publiquement à Salins par le dict Maginet et Claude Thouverey, frères, pharmaciens, en l'an 1623. Lyon, 1627; in-8° de 90 p. (1).

Longue invocation à Dieu ; création de la terre, des plantes, des animaux, de l'homme ; dissertation sur les plantes, les poisons, la vipère, le crapaud, le scolopendre, etc. ; ingrédients entrant dans la composition de la thériaque d'Andromaque ; préparation des trochisques de vipère, d'hédicroé, de squille, etc. Voilà les principaux sujets sur lesquels s'exerce la muse, tant soit peu vieillotte, de notre apothicaire, qui a également chanté les vertus, les propriétés de la fameuse panacée, en reproduisant les passages de Galien où il en est fait mention, et en versifiant longuement et assez tristement la parole du médecin de Pergame. »

ORDINAIRE, Pierre-Casimir, « natif de Morez (Jura), docteur en médecine de la Faculté de Strasbourg (2 août 1826), ex-chirurgien interne de l'Hôtel-Dieu de Lyon, secrétaire de la Société d'horticulture de Mâcon, fondateur du journal *la Mouche de Saône-et-Loire*. C'est dans ce recueil qu'on trouvera la plupart de ses poésies. Il a eu l'idée délicate et nouvelle de publier aussi, dans chaque numéro du *Journal d'horticulture*, un article sur les propriétés des végétaux et une fable se rattachant au sujet traité. Phèdre, La Fontaine n'avaient fait parler que les bêtes ; M. Ordinaire a senti tout le parti qu'on pouvait tirer du babillage des plantes. Notre poète-médecin a rimé aussi un grand nombre de toasts ; dans ce genre, il n'y a que l'embarras du choix. Le toast au banquet des jardiniers (1860) nous a fait passer de douces minutes. »

On en jugera par quelques vers empruntés à son toast aux *Carottiers* :

Un ami d'aujourd'hui vous offrira sa bourse :  
C'est promesse banale et faite au pas de course.  
Le jour où le besoin vous force à recourir  
A l'offre généreuse, adieu son souvenir !  
C'était une carotte et carotte assez belle ;  
On la dit très-ancienne, elle est toujours nouvelle.

(1) Pour de plus amples détails, voir : *Étude sur Pierre Maginet*, publiée dans le *Bulletin de la Société* pour 1871, page 24 et suivantes.

Une femme vous jure amour, fidélité :  
Carotte!... Et pour l'époux c'est réciprocité.  
On nous promet la paix, c'est la féconde guerre.  
En attendant la poule ou la vache moins chère,  
On croque une carotte. O légume adoré!  
Longtemps, longtemps encor tu seras dévoré!  
On te croqueras crû, car nous pouvons bien dire  
Que Mâcon n'a pas l'eau nécessaire pour te cuire.  
L'eau reste un don promis par tout municipal;  
Cette carotte est vieille et se digère mal!  
Enfin, mon long discours, d'une allure assez sotté,  
Ne passera-t-il pas pour énorme carotte!  
C'est donc avec raison qu'en maître jardinier,  
Je propose de boire au parfait carottier.

« Les poésies de M. Ordinaire ont été réunies dans ces deux volumes : 1<sup>o</sup> *Fables de l'Horticulteur, et autres Fables*; Nantua, 1864, in-8<sup>o</sup> de 104 pages (103 fables); 2<sup>o</sup> *Fables et Toasts, suite des Fables de l'Horticulteur*; Mâcon, 1865, in-8<sup>o</sup> de 181 pages. »

PASSAQUAY, Jean-Baptiste, « né à Saint-Amour (Jura), le 4 novembre 1769, mort dans la même ville, le 29 décembre 1849. Ce médecin avait été l'élève de Marc-Antoine Petit, chirurgien interne du grand Hôtel-Dieu de Lyon, aide-major suppléant du même hôpital, médecin en chef de l'hospice de Saint-Amour, docteur de la Faculté de Strasbourg (11 janvier 1806), etc. Passaquay était brûlé du feu de la poésie. Je crois bien qu'il a laissé quelque chose comme quatre cents morceaux, tantôt sérieux, tantôt légers et badins, les uns satiriques, d'autres sous forme de compliments coquets de fêtes, de circonstances, improvisés, etc. Toutes ces poésies sont restées manuscrites..., excepté pourtant une cantate qui a été dite à l'occasion de l'inauguration du monument de Bichat, dans la cour de l'hôpital de Lons-le-Saunier, le 5 mai 1839. Dans cette pièce, on trouve ce trait remarquable :

C'est là, c'est à Paris qu'on l'a vu terminer,  
A trente ans, sa trop courte et glorieuse vie :  
Devez-vous vous en étonner!  
L'affreuse mort voyant son pouvoir décliner,  
Nous le ravit par jalousie :  
Il cherchait à la détrôner. »

PÉRISS, Jacques-Henry-Désiré, « docteur en médecine de Montpellier, président de la Société de médecine de Lyon, né en 1744, à Lons-le-Saunier, mort à Lyon, le 27 février 1808.

Une feuille périodique, devenue fort rare, le *Journal de Lyon et du Midi*, rédigée par Dumas et Delandine, a inséré dans son 44<sup>e</sup> numéro, 21 ventôse an x, page 326, un conte fort plaisant de Pétetin, intitulé : *Recette pour guérir toutes les maladies*, donnée par un médecin philanthrope. On pourrait le nommer aussi : *le Médecin tombé dans l'eau*. » Je regrette beaucoup de ne pouvoir reproduire l'amusante histoire dont il fut le héros et qui a si bien inspiré sa muse.

PICQUET, fils, Jean-Baptiste, « Natif du département du Jura, Picquet était un amant passionné des muses. L'abandon dans lequel était tombée la poésie, l'espèce de mépris, les malheurs de tous genres qui sont trop souvent le lot des amis du Parnasse ont fait vibrer sa lyre. Son poème, en trois chants, *le Parnasse*, publié à Besançon (1828, in-8° de 24 p.), est loin d'être un chef-d'œuvre, mais il rachète de grands défauts par l'éclat qui y brille souvent. Le premier chant est consacré à la Lyre, le second trace le portrait du vrai poète, le troisième pleure amèrement sur le destin du poète. La dédicace, adressée aux poètes, leur dit :

Honneur, honneur à vous, c'est le cri de la France !  
Recevez le tribut de ma reconnaissance ;  
A vos chants glorieux le monde a tressailli ;  
Sur chacun de vos pas s'élève une immortelle ;  
Loin de vous coule en paix le fleuve de l'oubli,  
Car la gloire a trouvé des enfants dignes d'elle.

On ne se douterait guère que l'auteur de ces vers est le même que celui qui a écrit l'*Avis au public sur l'emploi raisonné des sangues* (1825, in-8°). »

En résumé, la publication de notre distingué collègue a enlevé la voile qui cachait un côté peu connu et encore moins apprécié de la profession médicale. Les recherches longues, difficiles, laborieuses qu'a coûtées cette œuvre donnent à son auteur un droit incontestable, non point à notre indulgence, mais à nos félicitations et à nos remerciements.

---

## SÉANCE GÉNÉRALE DU 18 FÉVRIER 1875.

*Présidence de M. BAILLE.*

La séance est ouverte à dix heures.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Correspondance. — M. le Ministre de l'Instruction publique annonce

La Société que la réunion annuelle des délégués des Sociétés savantes des départements aura lieu à la Sorbonne les 31 mars, 1<sup>er</sup>, 2 et 3 avril prochains. Par une deuxième circulaire, il fait connaître le nouveau règlement adopté par la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée pour la délivrance des billets à prix réduits qu'elle a l'habitude de mettre à cette occasion à la disposition des délégués des Sociétés savantes.

La Société désigne comme délégués MM. Baille, Bernard, Coste et Gaurichon.

M. le Ministre de l'Instruction publique demande aussi à M. le Président de lui faire parvenir les renseignements nécessaires à la publication d'un Annuaire des Sociétés savantes, en ce qui concerne notre Société.

M. le Président se charge de réunir les renseignements demandés et de les remettre lui-même au Ministère lors de la réunion de la Sorbonne, dont il vient d'être parlé.

M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce envoie à la Société un projet de loi destiné à apporter des modifications profondes au régime des fermes-écoles établies par la loi du 3 octobre 1848. La Commission parlementaire chargée de l'examen de ce projet de loi a témoigné le désir d'avoir l'avis des Sociétés d'agriculture sur les questions qu'il soulève.

Ce projet de loi sera examiné par une Commission spéciale.

La Société florimontoise d'Annecy offre l'échange de ses publications. L'échange est accepté.

M. de Belenet envoie un nouveau mémoire sur l'engrais minéral, en réponse à l'avis exprimé par une Commission de la Société des agriculteurs de France; il en demande la publication. Renvoi à la Commission d'impression.

Le reste de la correspondance ne présente rien d'important.

Il est donné lecture des travaux suivants : *Les Intérêts économiques du Jura*, par M. A. de Brevans ; *Revue des journaux agricoles et scientifiques*, par M. le docteur Rouget. — Ces travaux seront insérés au Bulletin.

Un Congrès de taille de la vigne devant avoir lieu à Lyon le premier dimanche de mars, M. le Président propose d'y envoyer des délégués. Cette proposition est adoptée, et MM. Mouchot, propriétaire à Builly, et Ch. Rouget, de Salins, sont choisis comme délégués.

Un crédit de 40 fr. est voté par la Société pour subvenir aux frais de délégation.

M. le Président annonce à la Société qu'elle a obtenu une médaille d'or à l'Exposition des fromages du palais de l'Industrie, et que, sur neuf récompenses accordées aux exposants de fromages de Gruyères, six l'ont été à ceux qui exposaient sous son patronage.

Il communique ensuite à la Société un extrait du compte-rendu d'une séance de la Société de viticulture de Lyon, dans lequel M. Gromier parle de son excursion dans le Jura à l'occasion de notre Exposition de raisins. La Société vote l'impression de ce passage du compte-rendu.

Sont nommés membres de la Société :

MM. le marquis de St-Mauris-Chatenois, propriétaire aux Granges-Maillot (Doubs) ; le comte Alfred de St-Mauris-Chatenois, propriétaire à Clervans-Chamblay ; le comte de Lallemand, ancien ambassadeur, à Malans, par Pesmes (Haute-Saône) ; le comte de Reculot, ancien ministre plénipotentiaire, à Paris ; le marquis de Terrier de Loray, membre du Conseil général du Doubs et de l'Académie de Besançon, au château de Cléron (Doubs) ; le Prince de Beauffremont, colonel du 7<sup>e</sup> hussards, à Paris ; le vicomte René de Vaulchier, propriétaire à Besançon, tous présentés par M. Baille ; et M. Bergeret, professeur au Collège de Poligny, présenté par M. Richard.

La séance est levée à onze heures et demie.

---

## AGRICULTURE.

---

### PRIMES A DÉCERNER

**par la Société d'agriculture, sciences et arts  
de Poligny, aux taureaux bien écussonnés**

Nous sommes au temps où les Sociétés de fromageries doivent se pourvoir de taureaux. C'est donc le moment de rappeler à nos cultivateurs l'importance du choix de leurs reproducteurs ; celui des taureaux, surtout, mérite de fixer toute leur attention, leur influence sur les produits étant beaucoup plus grande que celle de la vache.

On recherche, il est vrai, pour les élever, les génisses qui naissent de bonnes laitières, et on a raison, mais on n'attache malheureusement aucune importance au choix du taureau sous le rapport de la production

laitière. Elle forme cependant le produit principal de nos belles et fertiles montagnes, dont elle a fait la fortune.

On ne sait pas assez qu'avec une bonne laitière et un mauvais taureau, on obtient un produit dégénéré, tandis qu'avec un bon taureau et une mauvaise vache, le produit est amélioré.

J'appelle mauvais taureaux ceux-mêmes qui donneraient d'admirables produits sous tous les autres rapports, si ces produits manquent des qualités laitières que nous devons rechercher avant tout.

Je dois observer que les qualités laitières n'excluent pas les formes élégantes, et, de plus, qu'elles supposent les dispositions à l'engraissement, par suite de l'heureuse conformation des organes du bétail qui les possède.

Pour encourager les cultivateurs qui veulent marcher dans la voie du progrès, la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny décernera une prime de 50 francs aux deux Sociétés de fromageries qui, les premières, lui feront connaître qu'elles se sont pourvues de taureaux bien écussonnés, c'est-à-dire portant le signe indiqué par Guénon.

Les communes qui désireraient avoir des instructions toutes spéciales sur le système Guénon, peuvent s'adresser à M. Baille, président de notre Société, qui leur délèguera un de nos collègues qui, en peu de mois et en visitant leurs écuries, mettra, en quelques instants, les cultivateurs au courant de ce système ; de sorte qu'ils pourront désormais choisir parfaitement leurs vaches laitières, leurs taureaux reproducteurs et leurs élèves.

Dans le courant du mois d'octobre prochain, notre Société renouvellera le Concours des jeunes animaux âgés de un à trente mois, et continuera à décerner des primes de 20 à 50 francs aux jeunes élèves qui seront le mieux écussonnés. Pareil Concours aura lieu chaque année.

Dr BOUSSON, *vice-président.*



VITICULTURE

UN CONCOURS

SUR LA MALADIE DE LA VIGNE EN FRANCHE-COMTÉ, EN 1777.

(Suite).

III.

Comme on a pu le reconnaître par notre analyse et ses longues citations, la dissertation du P. Prudent, faite avec conscience, sans être un travail original, mérite d'être lue et étudiée dans sa spécialité. Elle est citée avec éloge dans l'édition d'Olivier de Serres, en 1804.

Les huit autres concurrents furent loin de donner à leurs mémoires la même importance. Il y en eut deux qui obtinrent un accessit, tout en gardant l'anonyme, et nous croyons avoir trouvé la raison de cette précaution. Mais avant d'y arriver, jetons un coup-d'œil sur les quatre autres, qui ne craignirent pas de se faire connaître et qui sont : M. Bruand, un médecin licencié de la Faculté de Besançon; M. de Chevrand, l'intendant des salpêtres de la province; M. Fumey, apothicaire, rue Battant; et enfin, un concurrent en sabots ou en *golèches*. Ce dernier, vigneron à Saules, non loin d'Ornans, est d'avis : « que la maladie vient « des mauvais coups de cultivaisons et de laboure, en fossoyant par la « neige, en sombrant et ressombrant par des pluies froides ou des « nuées de grel — les même journé — tout est perdu. » Le reste de sa feuille volante est rédigé dans ce goût de terroir. M. le licencié qui, en physique, en est aux quatre éléments, est partisan de la destruction des vignes malades; il conseille cependant, à titre d'essai, l'emploi des cendres lessivées; des terrages avec les sous-sols gras et de la chaux dans les terres froides et humides. Il propose la taille faite en automne, suivant Duhamel et la Quintinye et contrairement à la coutume du pays. M. l'apothicaire abuse d'analyses chimiques qui ne nous apprennent rien, nie l'existence d'une maladie contagieuse en Franche-Comté, et, en cela, il paraît être dans le vrai, donne pour causes du mal les mauvaises cultures, le défaut ou la mauvaise qualité des engrais et l'existence fortuite de petites sources. Il prépare un terreau artificiel *onc-tuoso-salin*, contenant une grande quantité de *phlogistique*, qui lui réussit parfaitement. Il a le bon esprit de nous fournir sur les localités qu'il a parcourues quelques renseignements que nous avons utilisés.



M. l'inspecteur, très-nuageux dans ses théories, est d'avis que, dans les vignes malades, il y a altération de l'humus seulement et complète décomposition de la terre argileuse. Il faut en conséquence *argiler* les vignes.

Le premier de nos anonymes, âgé de soixante-quinze ans, avec soixante ans de pratique, est un concurrent naïf, sur lequel le prix exerce une grande séduction; sous ce rapport, il est d'un comique achevé. Depuis trente ans il s'aperçoit de la maladie de la vigne. Ses observations et ses procédés sont le calque complet de ceux du P. Prudent. Il me paraît être un concurrent *de paille*, pour fournir au père capucin l'occasion de dire quelque part : « que ses expériences se trouvent « exactement conformes à celles d'un ancien vigneron qui a eu l'accès- « sit, et qui eût sans doute partagé le prix s'il fût entré dans des dé- « tails aussi raisonnés que ceux de l'auteur couronné. »

Enfin nous arrivons au second accessit et anonyme. Ce mémoire, dont le *pli*, de rigueur, était fixé par un cachet, portant de petits canards en armoiries, est écrit en très-bon patois bisontin avec traduction. Nous en avons déjà donné un échantillon. Cette originalité, et surtout l'invocation à saint Vernier en style de sermon de la crèche, nous fait soupçonner un homme qui a plus d'une flèche à son arc. Disons tout d'abord qu'il semble plus au fait des détails de la culture que son rival couronné. Il signale très-bien les fautes commises par les vigneron : tailles trop longues, labours trop précoces, mauvaises fumures, malpropreté du sol, ébourgeonnages insuffisants, enfin, malfaçons de toutes espèces du *va-t-ai vigne qui ne prend gade ai ran* (c'est ainsi qu'il caractérise le mauvais vigneron); puis, souvent, comme conséquence de toutes ces négligences, après des hivers où l'humidité et le froid sont excessifs, apparaissent dans les vignes les *peaux noires*. Voilà la cause principale du dépérissement. Bien des vigneron n'en conviendront pas, dit-il.

« L'y en ait même qui continuerant de dire que lai tarre ost aipuisie « et se lasse de produre, d'autres que ç'ost une malédiction, et d'autres « enfin soutarrant qu'on n'y connaît ran. »

Ce mémoire fut remarqué, et c'était justice.

Mais après le concours, lorsque le P. Prudent eut publié sa victorieuse dissertation, imprimée en 1778 par l'ordre de Mgr de Lacorée, intendant du comté de Bourgogne, parut presque aussitôt, sans nom d'auteur, un véritable pamphlet, sous le titre de : *Réflexions d'un vigneron de Besançon sur la dissertation du P. Prudent qui a obtenu, etc., de l'imprimerie de Barbizier (1778).*

Avec moins de grossièreté et de mauvaise foi, une bonne critique eût été très-acceptable. L'esprit frondeur du XVIII<sup>e</sup> siècle avait beau jeu en face de l'œuvre de notre religieux. On devine, sous le masque de l'anonyme, un rival désappointé ou un ennemi personnel qui se venge, et le critique, à part quelques traits assez heureux qui amusent, inspire plus de dégoût que de sympathie. Se donnant comme un vieux praticien, il se permet de nier toutes les expériences du P. Prudent, le taxe d'ignorance dans la culture de la vigne, nie l'existence de la maladie, et, comme dans le mémoire patois, dont il ne parle pas, bien entendu, il explique tout par les fameuses *peaux noires* qu'il s'est chargé de nous très-bien définir, élégance de style mise à part.

« Un verglas ou un *geverun* aura mouillé le bois et se sera gelé du « côté qu'il sera venu, ou une neige couvrant la terre se sera fondue « par un jour de soleil autour du cep qui sera humecté d'eau; la nuit « sera venue avec le froid et aura gelé cette partie du tronc humecté; « le soleil par sa chaleur a brûlé la partie qu'il a dégelée. — Non, « mon père, ajoute le malin critique, si vous recouchez un pied de vigne « attaqué de peau noire, ou si le bourgeon n'est pas mûr, tout votre « *phlogistique* n'empêchera pas la vigne de périr. » Il y avait là une sorte de croc en jambe que le P. Prudent se préoccupa vivement de parer. Il constate, dans sa correspondance, qu'en 1779, où l'hiver fut très-rigoureux, il n'y a point eu de *peaux noires* et que cependant, « malgré la sécheresse de l'année précédente, on voyait encore quelques ceps attaqués par le glaber. » Ce fait qui, pour le noter en passant, annonçait une période de décroissance dans la maladie, donne déjà quelque raison au P. Prudent, dans la distinction qu'il établissait entre l'affection des *peaux noires* et le glaber franc-comtois. Mais il ajoute ceci : « Tout ce que le glaber et la peau noire ont de commun, « c'est que si l'on recouche les ceps qui en sont attaqués, ils périssent « également; si on recouche un cep attaqué par le glaber, il périt plus « tôt; si on ne le recouche pas, il périt plus tard; au contraire, dans les « *peaux noires*, si on ne les recouche pas et qu'on ait la précaution de « couper tout ce qui est endommagé, le cep reprend toujours sa première vigueur. » On ne peut pas mieux dire.

Passons maintenant à l'espèce de querelle d'Allemand que le critique suscite à propos du fossoyage dont l'auteur de la dissertation avait, avec raison, signalé l'abus.

En général, dans les choses humaines, quand deux partis se lancent de gros mots à la tête, on peut être assuré que la vérité git entre deux.

C'est la sempiternelle question des Gros Boutiens et des Petits Boutiens des voyages de Gulliver. Parmi les viticulteurs, les uns sont des fanatiques partisans du fossoyage, et les autres ses adversaires passionnés. La question ne serait-elle pas suffisamment éclairée? Dans son mémoire, le père capucin transigeait et restait dans le vrai, quoiqu'il laissât percer une certaine antipathie pour la provignure. Plus tard, tout en se défendant de l'avoir proscrite, il appuie encore davantage sur la méthode défectueuse de *toujours recoucher* : « Une connaissance plus étendue des usages de la province, dit-il, eût empêché l'observateur de donner dans tant d'erreurs. Dans les vignobles d'Arbois et de Poligny, il est rare qu'on recouche les *vieux ceps*, et l'on se trouve « fort bien de cette méthode. »

Qu'on le remarque bien, il s'agit ici des *vieux ceps* et surtout dans les *pulsards* (1).

La proscription n'est donc pas absolue.

Le critique, qui cherchait la popularité, désigna notre auteur à la vindicte des vigneron comme un ennemi des fosses.

Et ailleurs, c'est le même système, quand, après avoir assez malmené les vigneron dans son mémoire patois, il vient reprocher au P. Prudent de les avoir traités d'ignorants. Sur ce chapitre, le père capucin a cependant parfaitement observé les convenances.

Si dans le sentiment que j'exprimerai à l'égard du fossoyage, considéré comme moyen d'entretien, je trouve moi-même, ainsi que cela va de soi, des contradicteurs, je suis certain que l'adversaire du père capucin est bien mort, et que je trouverai chez les critiques de mon temps plus de politesse et de bonne foi.

Il était impossible que l'auteur d'une œuvre aussi mordante ne fût pas bientôt découvert dans le Besançon d'alors. Un certain abbé Baverel, caustique personnage et propriétaire de quelques vignes, attira les soupçons. Le P. Prudent informé en acquit bientôt la certitude. Une dispute assez vive eût lieu chez le libraire, et quelques temps après, Baverel, tout en niant qu'il fût l'auteur de la critique, se démasqua tout-à-fait en publiant une dernière brochure qu'il signa (2).

Dans cette publication, aussi méchante que la première, je ne trouve

(1) Les *pulsards*, troussaux, luisants, sauvagnins, cépages à racines puissantes et susceptibles de fertilité dans un âge avancé, répugnent par ce fait même à la provignure. La difficulté et le danger même du procédé nécessitent la plantation nouvelle et franche. Du reste, les bons vigneron estiment que le nombre des fosses doit toujours être modéré.

(2) *Observations du P. Prudent touchant la maladie des vignes de Franche-Comté*, par l'abbé Baverel (1779).

qu'une ligne à noter : c'est que l'auteur reconnaît implicitement l'existence d'une espèce de maladie, quand il dit : « Il s'agit pourtant de « guérir nos vignes qui souffrent. »

Celui que Baverel maltraitait si fort travaillait à cette œuvre beaucoup plus sérieusement ; ainsi l'on voit que, dans sa correspondance, le P. Prudent se préoccupe de la lettre de Chevalier qu'il commente avec méthode. Il cherche et questionne avec opiniâtreté, afin d'avoir une arme nouvelle contre son contradicteur. Mais ses efforts n'aboutissent pas ; il y a du moins absence de documents à cet égard.

Le pauvre père capucin si bafoué et si persécuté, écrit bien une réplique où l'on trouve quelques détails piquants quoique un peu trop personnels ; mais déférant au sentiment, qu'il ne s'explique pas, de Mgr l'archevêque, et cédant aux observations de quelques amis, il ne poursuivit pas la publication. C'est ainsi que prit fin ce *combat très singulier*.

Nous ne voyons pas qu'on puisse tirer autrement profit de toute cette querelle, et nous lui donnons pour conclusion quelques renseignements sur la vie publique des deux adversaires.

Le P. Prudent, de Faucogney, élevé depuis l'âge de seize ans dans l'étude des sciences qu'il aimait, avait trente-trois ans lors du concours (1). Il reparut encore une fois à l'Académie en 1783, dans un concours d'éloquence ; puis, lors de la Révolution, se retira dans sa famille à Fontaine, pour y composer divers ouvrages de religion et de pédagogie, et mourut en 1792.

Le caustique abbé Baverel poursuivit longtemps encore le père capucin de ses mordantes épigrammes. Moins méchant que ses brochures ne sembleraient l'indiquer, il péchait par l'éducation première et manquait de savoir-vivre. Lors de la Révolution, il entra dans le mouvement en jetant le froc aux orties, et ne fut pas épargné pour autant par ses amis politiques. Son esprit remuant et malicieux ne fut peut-être pas étranger à la prison qu'il encourut, et dont il ne sortit que pour mener jusqu'à sa mort une existence assez négligée sous tous les rapports.

#### IV.

Si dans un concours sur la *culture de la vigne*, ouvert quelques années avant, l'Académie de Besançon n'avait obtenu aucun résultat

(1) Le Père Prudent a laissé quelques souvenirs légendaires à Montalezy, où il était familier des maisons Briot et de Terrier.

satisfaisant (1), il semble qu'il n'en fut pas de même dans celui dont le compte-rendu précède, et dont nous avons cherché à rendre toute la physionomie. Les opinions diverses qui s'y trouvent réunies, mettent une fois de plus en évidence, combien est complexe la cause de la maladie de la vigne. On y voit que les circonstances atmosphériques et les mauvais coups de labour y occupent surtout une place importante. Quant à l'épuisement du sol, à part un concurrent un peu phraseur, on ne voit pas que cette cause générale soit prise bien au sérieux. Lorsque nous sommes témoin, à un siècle de distance, de la santé et de la fertilité de nos vignes bien cultivées, on est bien éloigné d'admettre que les éléments minéraux indispensables à leur végétation y étaient arrivés à un état de pauvreté tel que la plante devenait nécessairement malade.

La pourriture des racines est une affection plus à craindre pour certains de nos vignes que toute autre, parce qu'elle pourrait reparaitre encore. Quelque environné de nuages que soit un pareil sujet d'étude, il est plus que jamais nécessaire de s'en occuper, et de chercher quelle est la source de la santé, un instant compromise, d'une certaine partie de notre vignoble. Comme nous n'avons pas la prétention de résoudre la difficulté, du moins pouvons-nous, en prenant pour point de départ les causes possibles d'une affection très-réelle, donner une solution précise. Cette recherche sera la suite toute naturelle et pratique de cette étude rétrospective.

Nous supposons qu'une certaine abondance de production ait un peu diminué la vigueur de la vigne quant à son bois et à ses racines, et qu'il soit survenu, pendant quelques saisons, une succession de pluies ou d'intempéries quelconques capables de contrarier la végétation et de neutraliser les bons effets des labours; de plus, que cette action pernicieuse s'est exercée à la fois sur plusieurs régions très-distantes, il est arrivé fatalement que, sur les terres en particulier plus susceptibles par leur nature et leur exposition d'en subir les fâcheux effets, au lieu d'être local, le mal est devenu comme épidémique, sans avoir néan-

(1) Faisons cependant une exception en faveur de M. Barberet, médecin et académicien de Dijon. Prudemment, ce lauréat du concours de 1760 n'entre point trop avant dans les détails de la culture. Partisan déclaré de la taille faite en automne, ce qui était alors de *bon genre*, il est fort loin d'être en communauté d'idées avec notre compatriote, M. Picot, que nous nous gardons bien d'oublier en son lieu. Nous eussions aimé voir le P. Prudent faire, comme le médecin français, une heureuse appréciation de la poussière des pierres cassées. Il se montre, en outre, très de sens pour ce qui concerne la cuvaïson. Cette étude appartient aux amateurs compétents. — À chacun son tour.

moins le caractère contagieux. Nous croyons pouvoir expliquer ainsi l'origine du gabel allemand ou franc-comtois. Prise ainsi, la question nous donne un point de départ bien défini. Ce n'est point tant à la richesse du sol qu'il faut nous arrêter, mais à sa puissance ; car la maladie sévissait très-bien dans les sols les mieux pourvus, et les jeunes ceps, naturellement plus favorisés, souffraient même plus que les anciens. Figurons-nous une plante mal servie par un système radiculaire affaibli, et qui ne peut pénétrer dans la couche inférieure d'un sol dont l'état particulier n'est pas favorable. Une humidité stagnante, due en grande partie à la sève descendante, imprègne ce sol, où la vie ne circule plus depuis quelque temps, et où, par une sorte de concrétion, les bons principes sont devenus insolubles. A la décomposition forcée des racines succède la mort de la plante. La terre, qui n'est ni épuisée, ni empoisonnée, est devenue inerte et n'a plus de puissance. Cet état particulier de la couche inférieure du sol, qu'il n'appartient qu'à la science de définir et où elle peut signaler des combinaisons chimiques et peut-être même l'action électrique, ne doit pas toujours durer. La solution se présente tout naturellement ; il faut rendre à cette couche inerte sa puissance paralysée en la soumettant à l'action de l'air.

En un mot, il faut *AÉRER LE SOL et augmenter l'épaisseur de la couche cultivée en l'ameublissant.*

Les labours fréquents, profonds, une fois au moins tous les ans, les défoncements partiels : voilà ce que demandent des terres soi-disant épuisées et malades, et j'ajoute : *CE QUE COMPRENAIENT TRÈS-BIEN NOS PÈRES !*

Ce n'est point de vigueur qu'il s'agit ici, c'est de santé. On parle de fumure à outrance. Il est très-vrai que le fumier agissant comme amendement et comme engrais, divise la terre, absorbe l'humidité nécessaire et tient en réserve, pour les fonctions de la nutrition des plantes, l'azote et l'ammoniaque à l'abri de l'évaporation. Mais les labours fréquents et quelquefois profonds, ainsi que les défoncements, ont des effets analogues. Ils favorisent les actions chimiques qui donnent naissance à des matières assimilables par les végétaux. Ils empêchent le dessèchement du sol en arrêtant les effets de la capillarité. En rendant le sol poreux, ils permettent l'introduction d'abord de l'air, qu'ils mettent en communication avec la couche inférieure pour produire l'azote par oxydation, puis celle des pluies si bienfaisantes par le nitre des poussières de l'air, dont elles déchargent l'atmosphère, surtout dans les orages. L'acide carbonique contenu dans l'eau va désagréger et mettre dans un état de division extrême, de solubilité en un mot, les

matières les plus dures, telles que la silice et les phosphates, aussi bien à la surface renouvelée que dans la profondeur du sol.

Il ne faut jamais perdre de vue la nécessité de l'économie dans la culture des côtes. La difficulté des transports oblige le vigneron à employer le plus possible les forces naturelles; de plus, l'apport limité, mais nécessaire, des matières fertilisantes doit toujours avoir le plus grand effet utile.

C'est ici que nous trouvons le secret de la valeur de notre ancienne méthode. Une des difficultés de la culture de la vigne, c'est l'ensouillage parfait des engrais.

Il est à croire qu'un jour, bien inspiré par l'observation de la plante qu'il cultivait, un vigneron intelligent mit à profit la souplesse, la longueur et la disposition des yeux du sarment pour rajeunir ou remplacer ses ceps vieillis ou morts; ou bien la découverte se fit-elle par le marcottage naturel d'un sarment trainant à terre et recouvert par un labour grossier? Il n'est pas moins vrai que, perfectionné par l'emploi et approprié aux nécessités des différents sols, le procédé du recouchage fut généralisé dans la culture. Le succès assuré de cette emplantation, l'obtention des fruits dans l'année même, suffiraient largement à justifier cette méthode d'entretien (1). Mais plus on l'étudie, plus on lui trouve d'avantages. Elle conduit forcément aux défoncements multipliés. Par la conservation d'une partie de l'excavation, elle permet l'aération profonde du sol et l'insolation de surfaces précédemment inaccessibles. Vient ensuite l'utilisation des terres extraites, nourriture simple, mais qui apporte la santé; ameublies par le transport, riches de nouveaux sels, elles sont susceptibles de s'enrichir encore. Les terres de la surface avoisinant les fosses descendent naturellement sur les jeunes provins, avec l'humus et les débris végétaux de toute espèce, feuilles et bois coupés en morceaux. Enfin les engrais, de quelque nature qu'ils soient, trouvent dans ces défoncements leur place toute marquée. La plante ne subit aucun retard dans son développement.

• L'influence salubre de cette première nourriture, puisée dans une

(1) Provigner c'est demi-planter, dit Olivier de Serres. Si le provignage était un fait nouveau, on n'aurait pas assez d'éloges pour son inventeur : ainsi doit-on beaucoup pardonner à ceux qui repoussent ce procédé, car, mieux informés, ils seront d'un autre avis. — Nous avons pensé qu'il était oiseux de faire ici une distinction scholastique entre le provignage et le recouchage. *Provignage* est un joli mot français, d'une origine latine très-régulière, et l'abréviation locale de *pro* pour *provins* est d'une filiation assez claire; le mot *recouchage* est franc-comtois et plus localiste, voilà tout. Nous ne parlons pas autrement que Chevalier, qui savait sa langue et qui connaissait ses expressions avec un tact tout particulier.

« terre fumée, doit s'étendre par la suite dans toutes les parties du « végétal, car l'on comprend qu'une plante qui a languï dans sa première jeunesse ne puisse plus acquérir une constitution parfaite. » (BOUSSINGAULT, *Econ. rur.*)

Les défoncements par longs terreaux pour la plantation des crossettes et des racineux, produisent les mêmes avantages quant à l'amélioration du sol. Plusieurs terreaux juxtaposés, à des distances réglées par la pratique, sont une espèce de jachère, par places, jusqu'au moment où l'on procède, pour compléter l'implantation *au doublement des pieds par le provignage*. Ce système a été employé par nos anciens vigneron, concurremment avec le provignage, lorsque l'encombrement des couches ou leur mauvais état pouvait présenter des inconvénients. Mais, dans la vieille pratique, les terreaux sont profonds, et, la plantation faite, restent en partie ouverts comme les fosses, afin de faciliter l'établissement solide des racines inférieures.

Ajoutons à ces éléments fournis par ces défoncements, provoqués par les nécessités de la culture, les masses de terre reposée et de meilleure qualité descendues au bas des emplantations et qu'on remonte de temps à autre ; puis enfin les marnes et argiles que l'on puise souvent dans le sous-sol même, et qui procurent pour longtemps à la vigne son engrais spécial, le silicate de potasse. Ces terres, dont l'acidité se corrige, sont comme vierges, et même, dans cet état premier, sont une source de vigueur pour une plante dont les feuilles, les bourgeons et les fruits encore verts sont l'acidité même.

Avec ses principes d'économie et de travail, le bon vigneron de la côte ne prend à la vigne que le vin et *lui restitue tout le reste de ses productions* : marcs, cendres des bois, sarments coupés en morceaux, feuilles mêmes retenues par un peu de terre avant qu'elles ne soient emportées par le vent (1).

Dans tout cet ensemble, comment ne pas reconnaître que notre ancien système de culture lutte merveilleusement contre l'épuisement du sol, si souvent argué comme conséquence du long maintien de la vigne dans la même côte, en même temps qu'il procure, comme préservatif des maladies de la plante, un véritable assainissement ?

(1) Les soins minutieux que la vigne demande, amènent la présence fréquente du vigneron. Il n'est pas douteux que, dans des régions privilégiées, quelques vignes négligées, image du désordre et fertiles quand même, impenétrables pendant les chaleurs de l'été, ont dû, sous des voûtes de feuillage, couvrir à l'aide de puissants foyers de contagion. Dans les *palières* d'une vigne où le vigneron passe souvent avec son fossaïr ou son *excellent crochet*, la surveillance s'exerce avec soin, constamment et partout.



Mais si nos ressources, dans un grand nombre de nos côtes, sont considérables (1), nous devons reconnaître aussi que notre trésor caché n'est pas absolument inépuisable et qu'il ne faut pas perdre de vue des vérités que la science moderne finira par mettre dans tout leur jour.

La culture des champs à grand rendement est ordinairement l'objet des études des chimistes agronomes. La vigne ne saurait être assimilée aux cultures épuisantes ; cependant citons quelques lignes tirées d'une œuvre magistrale de Liébig (2), publiée en Allemagne en 1855, et qui a paru l'année dernière, traduite en français par M. Grandeau. Cette œuvre étrangère couronne les travaux si remarquables du directeur de la station agronomique de l'Est, sur la nutrition des végétaux, dans le *Journal d'agriculture pratique* de l'année 1873.

Voici trois aphorismes de Liébig, qu'il est bon de livrer à la méditation de ceux qui cultivent la terre :

« 30. L'accroissement de la fertilité d'un champ par la jachère et  
« par la préparation mécanique, jointe à la soustraction des éléments  
« du sol par les récoltes, en l'absence de restitution de ces éléments, a  
« pour résultat, au bout d'un temps plus ou moins long, d'amener la  
« stérilité durable de ce champ.

« 49. On obtient d'un champ riche en aliments minéraux, pendant  
« une année ou pendant une série d'années, des récoltes abondantes,  
« en ajoutant et en incorporant au sol de l'ammoniaque seul ou de  
« l'humus et de l'ammoniaque, sans restituer à la terre les éléments  
« absorbés par les récoltes. La persistance des rendements dépend  
« alors de la quantité et de la qualité des éléments minéraux contenus  
« dans le sol. La pratique longtemps continuée de ce système amène  
« l'épuisement du sol.

« 50. Si, après avoir épuisé la terre, on veut lui restituer sa fertilité  
« première, il faut lui rendre les aliments qu'elle a perdus pendant  
« cette série d'années. Si dans dix ans le sol a donné dix récoltes,  
« sans qu'on ait fait une compensation des aliments exportés, il faudra,

(1) Il est de toute justice de rappeler ici la magnifique découverte de M. de Belenet, juge au tribunal de Vesoul, qui a révélé les richesses contenues dans les schistes bitumineux du lias, dont les assises se rencontrent dans le voisinage de nos meilleurs vignobles.

(2) L'homme n'est pas parfait, et les conquérants encore moins que les autres. La gloire de Liébig n'éclipse pas celle de notre Bonassingault, car si le génie procède souvent par éclairs, il est aussi, suivant Boesuet, le fruit de la patience. La doctrine de Liébig, touchant les éléments favorables à la végétation, est celle qui nous explique le mieux, dans un sol propice, la *fertilité presque indéfinie de la vigne bien travaillée*; et si nous citons Liébig au sujet d'un épuisement qui, on peut le dire, annoncerait par trop la fin des temps, c'est pour rendre cette vérité soulignée plus saisissante.

« la onzième année, restituer au champ une quantité décuple de principes nutritifs, si l'on veut lui conserver la faculté de fournir une nouvelle série d'un nombre égal de récoltes. »

On croirait, en lisant ces lignes si admirables dans leur simplicité et dans leur précision, que c'est le testament scientifique de l'illustre chimiste allemand, si l'on ne savait sa mort toute récente.

Remarquons avec tristesse, comme le fait son savant traducteur, M. Grandeau, combien il a fallu de temps pour que cette œuvre, destinée à une grande publicité, parvint à passer le Rhin.

Quelque reproche que nous méritions, croyons qu'en France le nombre est grand encore de ceux qui pensent que la science n'a point de patrie, et que l'étude des œuvres du Père commun est le lien des hommes de bonne volonté.

(A suivre).

A. VAISSIER.

---

## RECETTES ET PROCÉDÉS UTILES,

PAR M. LE DOCTEUR A. ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

Pour mettre à fruit les poiriers greffés sur coignassier. — Il suffit de les déplanter et de les replanter. (M. FOREST).

Changement de couleur des fleurs. — Le charbon de bois rend plus foncée la nuance des dalhias, des roses et des pétunias ; le carbonate de soude rougit les jacinthes. Pour bleuir les hortensias, il faut ajouter à la terre de bruyère ordinaire un peu de terre prise sur les places à charbon dans les bois.

Le peroxyde de fer, qui se dissout lentement, provoque un bleuissement bien plus intense que le sulfate de fer. (Illustration horticole).

Mastic pour recoller les pots en terre cuite. — Prenez un poids égal d'huile de navette ou de colza et de résine de sapin, et un poids de cire égal au quart du poids de la résine. Faites fondre et bouillir le tout ensemble, en enlevant l'écume qui se forme jusqu'à ce qu'il ne s'en produise plus. Retirez alors du feu et conservez pour en faire usage à l'occasion.

Lorsqu'on veut se servir de cette préparation, il suffit de la réchauffer pour la ramollir, d'enduire avec un pinceau les deux parties à joindre ensemble et de les adapter l'une contre l'autre, en les tenant serrées une ou deux minutes. Ce mastic résiste très-bien à la pluie et à l'humidité.

---

POLIGNY, IMP. DE MARECHAL.

# LES SECOURS D'URGENCE

## GUIDE PRATIQUE

DES COMITÉS ET POSTES D'ASSISTANCE AUX BLESSÉS, NAUFRAGÉS, NOYÉS, ASPHYXIÉS,  
AUX VICTIMES D'ACCIDENTS SUR LES CHANTIERS PUBLICS, CHEMINS DE FER, DANS  
LES ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS, THÉÂTRES, INCENDIES, FERMES ISOLÉES,  
COMMUNES RURALES, ETC., ETC.;

Par le docteur E.-L. BERTHERAND.

(Suite).

Que de chutes mortelles seraient évitées aux couvreurs et aux ferblantiers, s'ils étaient astreints à de semblables mesures de précaution avant de s'abandonner sur les pentes parfois très-inclinées des toitures. Aussi, un architecte de la Préfecture de la Seine vient-il d'inventer un appareil préservateur qui intéresse vivement la sûreté de ces ouvriers autant que celle des passants, trop souvent atteints par la chute de matériaux. C'est un garde-corps repliant sur les combles ou les corniches et permettant, au moment du travail, de créer sur les bords du toit un chemin sûr, praticable, et d'établir facilement, par la pose de quelques planches, bannes ou filets de petite dimension, une surface continue s'opposant à la chute des ouvriers et des matériaux.

D'après les ordonnances de police, les puisatiers ne doivent jamais descendre dans les puits, puisards, égoûts particuliers, etc., sans être ceints d'un bridage à la partie supérieure duquel un anneau est fixé : une corde reste attachée à ce dernier tout le temps du travail à l'intérieur, et l'autre extrémité de cette corde confiée à un nombre suffisant d'ouvriers à l'extérieur, afin qu'ils puissent, au besoin, retirer et secourir les puisatiers travaillant au fond de ces galeries. Dans les égoûts particuliers, des ouvriers pourvus de cordes se tiennent près de l'orifice le plus rapproché du siège des travailleurs, afin de les secourir en cas de besoin, comme ci-dessus. De plus, ces auxiliaires, qui restent à l'extérieur des puits, puisards et égoûts, doivent être également armés de la ceinture avec l'anneau (Ordonnance du 20 juillet 1838).

En cas d'accidents survenant aux puisatiers qui n'ont pas été entourés des précautions précitées, il faut d'abord s'assurer de la qualité de l'air, en descendant dans la galerie une lanterne allumée. Si elle ne s'éteint pas à la surface de l'eau, même quand on a remué profondément ce liquide à l'aide d'un corps lourd attaché au bout d'une corde, les ouvriers ceints d'un bridage doivent immédiatement procéder au sauvetage.

Si, au contraire, la lumière s'est éteinte à une certaine profondeur, il y aurait danger d'asphyxie à descendre dans le puits : il faut en renouveler l'air. Le moyen le plus expéditif consiste à se servir de grands soufflets en cuir, ou mieux en bois, dont le tuyau descend jusqu'à une très-petite distance de la surface de l'eau ; ou bien, à descendre et à remonter alternativement dans le puits des bottes de paille, un certain nombre de fois.

Si la lumière redescendue s'éteint encore, on attaque les gaz délétères par les moyens suivants :

Pour neutraliser l'acide carbonique, verser dans le puits plusieurs seaux de lait de chaux et agiter l'eau vivement à l'aide de pierres attachées au bout de cordes ;

Pour détruire le gaz hydrogène sulfuré ou carboné, descendre au fond du puits un vase ouvert contenant un mélange de 160 gr. d'oxyde noir de manganèse et de 380 gr. de sel marin, sur lesquels on verse à diverses reprises 250 gr. d'acide sulfurique (huile de vitriol) du commerce. A défaut de cet acide, on emploierait 400 gr. d'acide chlorhydrique (ou muriatique) du commerce. On pourrait encore jeter dans le puits de l'eau chlorurée (30 gr. de chlorure sec par litre), pratique particulièrement utile si le puits exhalait une odeur d'œufs pourris.

Les carrières à puits exposent à de graves accidents les ouvriers qui les exploitent : ainsi des blocs se détachent pendant l'ascension, des éboulements les ensevelissent, les bâtons des échelles se brisent et déterminent des chutes mortelles. Le matériel de secours indispensable doit être préparé par les soins des propriétaires ou des exploitants, savoir : échelles solides avec échelons en fer de 3 centim. de diamètre et 4 décim. de long, bien entretenues dans leurs armures, bien fixées et solidement suspendues

à l'entrée du puits par un double tour de chaîne de fer assujétie par un crochet de fer, fermé sur place et non pas avec des cordes.

Les mines, houillères, tourbières, fosses, carrières, etc., excavations de diverses formes (puits, galeries, cheminées, chambres, etc.), sont parfois le théâtre d'accidents graves (éboulements, inondations, explosions, gaz délétères, chutes de points élevés, ruptures d'engins ou de cables, etc.). Parmi les moyens de porter un secours d'urgence dans de pareils malheurs, il faut citer :

1° Les lampes de sûreté qui permettent de se diriger au milieu même d'une atmosphère méphitisée par l'hydrogène. La lampe de Davy, fondée sur la propriété des toiles métalliques d'empêcher la flamme de traverser leur tissu serré, se mouche par le mouvement de rotation imprimé à un fil métallique recourbé : MM. Roberts, Mueseler, Arnoux et Combes l'ont perfectionnée. La lampe Dubrulle a pour base la précédente et pour accessoire une vis, qui, faisant descendre et éteindre la mèche quand la lampe est ouverte, prévient ainsi d'un danger imminent.

Malheureusement, si le gaz hydrogène carboné forme le tiers de l'air atmosphérique, ces lampes s'éteignent. On a remédié à cet inconvénient en entourant la mèche de plusieurs fils de platine tournés en spirale qui, suffisamment échauffés tout d'abord par la combustion de la lampe, deviennent ensuite lumineux dans l'obscurité.

M. Fincham a lu, à la Société de Londres, un mémoire sur les aspersions abondantes de chlorure de chaux comme moyen très-avantageux et très-sûr de détruire le gaz inflammable qui se développe dans les mines de charbon.

2° Les appareils respiratoires ordinaires, qui permettent de pénétrer au fond des galeries, de porter secours aux ouvriers, de faire toutes réparations nécessaires. Nous citons un peu plus loin les principaux de ces appareils.

3° Les moyens préventifs des ruptures de câbles des cages, quand on descend au secours des ouvriers ou que l'on remonte avec eux en danger. Contre les chutes fort dangereuses en pareil cas, M. Fontaine a imaginé un boudin à ressort se détendant quand la corde casse et lâchant du même coup, en dehors, deux

puissantes griffes qui s'implantent dans les bois conducteurs des cages. — M. Boisseau, de Charleroy, dispose ces derniers en forme d'échelles sur lesquelles s'arrêtent brusquement deux verroux, que la détente du ressort pousse en dehors. — C'est sur un principe analogue qu'est fondé l'appareil employé aux mines de Decize et interposé entre le câble et la cage ; il consiste en deux barres de fer ramenées par un ressort en croix : les extrémités supérieures sont armées de contre-poids qui, lâchés à la rupture du cordage, laissent les branches s'écarter brusquement et pénétrer dans le bois des glissières par leurs extrémités inférieures taillées en biseau.

4° Les cufats ou tonneaux d'extraction sont des moyens parfois dangereux en cas de rencontre entre eux, toujours insuffisants pour le sauvetage d'un assez grand nombre d'ouvriers. Les échelles verticales seraient trop fatigantes pour assurer une sortie rapide : les échelles hélicoïdes et à échelons doubles valent mieux, exigent moins d'efforts. — L'appareil de M. Waroqué est une série de paliers mobiles, doubles, s'élevant et descendant alternativement et d'une façon continue par la force d'une machine à vapeur : moyen beaucoup plus expéditif que les précédents.

Mais, si l'ouvrier est malade ou grièvement blessé, il faut recourir à la caisse du docteur Valat, sorte de boîte allongée, un peu inclinée dans son plus grand diamètre, matelassée, garnie de sangles espacées pour soutenir le corps, enfin d'un couvercle mobile ; à l'un des bouts, on a réservé une petite plate-forme pour le sauveteur qui accompagne son camarade. Quatre bras à charnières changent, au besoin, ce coffre en un brancard de transport.

5° Les éboulements dans les mines ont presque toujours lieu dans les parties les plus récemment excavées et simplement soutenues par des madriers et des planches. M. Valosse a imaginé, pour le sauvetage des ouvriers, un long tonneau en tôle fort solide, composé de plusieurs tronçons s'emboîtant les uns dans les autres, armés chacun d'une lucarne fermant de dehors en dedans et pouvant donner passage à un homme. Porté sur des

roues correspondantes à des rails de chemin de fer, cet aqueduc occupe tout le théâtre du travail. Au moindre craquement, les ouvriers se réfugient dans ce tube, en suivent toute la longueur et sortent par les lucarnes en rapport avec la voûte en maçonnerie. Si cette dernière aboutit à un puits de descente, l'arrière du tube porte une cheminée remontant dans ce puits et par laquelle les travailleurs trouvent une issue de salut.

6° La ventilation plus active de la mine pour mélanger les gaz méphitiques avec une quantité plus considérable d'air et en rendre ainsi les effets moins dangereux; s'obtient au moyen d'une machine à vapeur mue par l'air comprimé que refoule une autre machine extérieure et d'une puissance double. Aux mines de Blanzy, le ventilateur à ailes métalliques en hélice est mis en mouvement par une machine directe; à la mine de Saint-Pierre (Belgique), le ventilateur, d'une force considérable, se compose de deux arbres mus en sens contraire par deux manivelles attachées à la tige du piston d'une machine verticale à l'aide d'une traverse : ces arbres portent de grandes dents d'engrenage de forme et de longueur telles que deux d'entr'elles sont toujours accolées, de sorte que les deux suivantes forment une sorte de caisse fermée, au fond de laquelle aboutit l'orifice du puits et dont la capacité augmente à mesure que les dents s'éloignent. Il en résulte une aspiration de l'air intérieur projeté au dehors sur tout le contour du coursier.

Atmosphère chargée de *poussières minérales*. — Pour les poussières siliceuses, M. Poirel, maître-maçon à La Ferté-sous-Jouarre, a proposé, sous le nom d'absorbant hydraulique, un masque très-léger, d'un prix minime, ne recouvrant que le nez et la bouche, armé d'un petit réservoir disposé de façon à ce que l'air respiré est obligé de traverser le liquide et d'y déposer, en passant, les matières fines qu'il tient en suspension.

Le sauvetage des asphyxiés par *gaz méphitiques* exige un certain nombre d'engins et d'ustensiles. Pilâtre des Rosiers, en 1785, était descendu dans une cave de brasseur et y avait séjourné plusieurs heures en toute liberté de mouvements, n'étant armé que d'un masque appliqué sur le nez ou la bouche et terminé

par un tuyau communiquant avec l'air extérieur. Il aspirait l'air pur du dehors par ce tuyau et expirait l'air vicié dans le milieu où il se trouvait, par la bouche, s'il avait aspiré par le nez, et réciproquement.

En 1866, M. Galibert a inventé des appareils respiratoires fort simples, d'un prix modéré, et toujours prêts à fonctionner. Le grand modèle est un réservoir à air de 110 litres, donnant naissance à deux tubes qui vont aboutir à une pièce en corne qu'une légère pression des dents fixe dans la bouche. Le réservoir est porté à dos comme un hâvre-sac. Une paire de lunettes et un pince-nez protègent les yeux et les narines. L'aspiration se fait par les deux tubes à la fois, et l'on renvoie par ces mêmes tubes l'air lentement expiré. On séjourne ainsi 20 à 25 minutes dans un milieu asphyxiant (cuve, fosse, puisard, etc.). L'appareil, qui ne pèse que 1 kilog. 60 gr., laisse les mouvements très-libres. — Le petit modèle ne diffère que par des tubes de caoutchouc beaucoup plus longs et correspondant directement avec l'atmosphère : par l'un on aspire, par l'autre on chasse l'air respiré, et la langue posée sur l'extrémité de l'un permet de se servir de l'autre. Le séjour souterrain n'a plus ici de limites, mais, pour sortir, il faut suivre la voie d'entrée.

Le docteur anglais Stenhouse a inventé un masque en treillis de toile métallique, dont la doublure est remplie de fragments de charbon concassé et à travers lequel respire l'ouvrier placé dans une atmosphère viciée (1855). On sait, en effet, que le charbon jouit de propriétés absorbantes et désinfectantes. Ce masque est très-applicable dans les cas où il s'agit de pénétrer dans une atmosphère chargée de vapeurs phosphorées : des chimistes allemands ont récemment démontré que le charbon fixe et absorbe le phosphore.

L'entrepreneur de la vidange des fosses d'aisances est tenu, par les ordonnances de police de 1831, 1834 et 1853, de fournir chaque atelier d'au moins deux bridages et d'un flacon de chlorure de chaux concentré pour prévenir les dangers d'asphyxie ; il ne peut employer à chaque atelier moins de quatre ouvriers, dont un chef ; il est défendu aux ouvriers de travailler à l'extraction



des matières et de descendre dans les fosses sans être ceints d'un bridage : la corde de ce bridage sera tenue par un ouvrier placé à l'extérieur de la fosse.

Les ouvriers, avant de descendre dans les fosses où il y a abondance de gaz sulfhydrique ou de sulfhydrate d'ammoniaque, doivent, en outre, être munis d'appareils respiratoires, ou tout au moins attacher devant leur bouche un sachet contenant du chlorure de chaux et humecté d'eau.

M. Pollani a inventé, pour pénétrer dans un milieu d'émanations délétères, un masque double, en toile métallique, enveloppant la tête entière, sauf la région des yeux, qui est armée de verres. Les toiles sont séparées par une couche d'éponge, qui retient toutes les particules dont l'air inspiré est le véhicule. On peut imbiber l'éponge de diverses matières neutralisantes, suivant la nature chimique de ces molécules ; ainsi, d'une solution d'acide sulfurique au centième pour une atmosphère chargée d'émanations de plomb, etc.

Sur les lignes de *chemins de fer*, en France, une circulaire ministérielle du 9 juin 1866 a déterminé la composition des boîtes à pansement, des boîtes de secours et de celles de grandes opérations, qui doivent être placées : les premières, dans tous les trains de voyageurs ; les secondes, dans les gares où se trouvent des ateliers ; les troisièmes, dans les stations attenant aux localités de résidence d'un médecin de la Compagnie. Ces boîtes sont réglementairement composées comme suit :

1<sup>o</sup> Boîtes à pansement : 3 flacons contenant alcool camphré, extrait de saturne, perchlorure de fer liquide. — 1 pot glycérolé d'amidon. — 1 rouleau taffetas d'Angleterre. — 1 paquet charpie. — Aiguilles, épingles, fil ciré, cordons, bandes, compresses, 1 drap fanon, 1 bassin, plusieurs cardes de coton, 1 paquet agaric de chêne, 3 groupes d'attelles conjuguées, 1 éponge, 1 trousse fort simple.

2<sup>o</sup> Boîtes de secours : 6 flacons bouchés à l'émeri, contenant alcool camphré, extrait de saturne, ammoniaque, perchlorure de fer, éther sulfurique, laudanum de Sydenham. — 1 pot glycérolé d'amidon. — 1 rouleau taffetas d'Angleterre. — Charpie, bandes,

compresses, 2 cardes de coton, 1 drap fanon avec ses coussins. — 1 appareil Scultet. — 2 pelotes fil ciré. — 1 paquet agaric de chêne. — 1 gobelet en étain. — 1 cuiller en fer étamé. — 1 étui garni d'aiguilles. — 1 pelote garnie d'épingles. — 3 coussins de balles d'avoine. — 1 gouttière en toile métallique pour fractures. — 10 attelles assorties. — 2 attelles articulées. — 1 bassin. — 1 éponge. — 1 tourniquet de J.-L. Petit. — 1 barreau aimanté pour les corps étrangers. — 1 trousse renfermant 1 rasoir, 2 bistouris, 1 pince à torsion, 1 pince à anneaux, 1 paire de ciseaux droits, 1 sonde en argent, 1 sonde cannelée, 1 spatule, 2 stylets assortis, 2 lancettes, 3 aiguilles à suture, 1 porte-nitrate d'argent garni.

3<sup>e</sup> Caisse à amputations : 1 scie à amputation et 2 feuillets. — 3 couteaux, dont un interosseux. — 2 bistouris fixes. — 1 aiguille d'A. Cooper. — 1 ténaculum. — 1 pince à esquilles. — 1 pince à torsion. — 1 pince à artères. — 1 tourniquet, pelote et ligature (Larrey). — 1 cautère olivaire. — 4 aiguilles à suture.

En cas de détresse, d'accidents, des machines de secours sont à la disposition des Commissaires de surveillance qui les expédient dès que la demande leur en parvient. L'article 44 de l'ordonnance du 15 novembre 1846 est ainsi conçu : « Il y aura constamment, aux lieux de dépôt des machines, un wagon chargé de tous les agrès et outils nécessaires en cas d'accident. Chaque train devra, d'ailleurs, être muni des outils les plus indispensables. »

Ajoutons que dans les gares à ateliers ou à dépôt de locomotives, il y a toujours, outre la caisse à amputations, un brancard, un approvisionnement de médicaments et d'appareils de chirurgie.

En Prusse, le Ministre du Commerce a ordonné que chaque train de chemin de fer fût pourvu d'une caisse contenant une petite pharmacie pour les cas d'accidents ou de maladies subites.

Outre différents instruments de chirurgie, ciseaux, aiguilles, bandages, charpie, ouate, sparadrap, 2 bassins en fer-blanc, on y trouve liqueur d'Hoffmann, teinture d'opium, sous-acétate de plomb liquide, ammoniacque liquide, acide phénique, etc. Une instruction détaillée et simple est ajoutée pour les conducteurs.

qui sont tenus d'en avoir pris connaissance, pour les cas où il ne se trouverait pas de médecin au train.

D. — *Théâtres, hippodromes, etc.*

Les salles de spectacles, hippodromes, arènes, cirques, etc., peuvent être le théâtre d'accidents qui exigent de prompts secours. Un arrêté du Préfet de police de Paris, en date du 12 mai 1852, a prescrit dans l'intérieur des bâtiments un local spécial aux médecins de service, convenablement chauffé, éclairé, contenant :

1° Comme *meublier* : un lit ou canapé assez long et large pour recevoir une personne et appliquer un premier pansement de fracture. — 1 oreiller. — 3 chaises. — 1 table. — 1 cuvette. — 1 pot à eau. — 2 verres. — 1 carafe. — 1 sucrier. — 1 verre d'étain. — 1 cuillère à café. — 1 cuillère à bouche. — 2 chandeliers. — 4 serviettes. — 1 savon de toilette. — 1 couverture de laine. — 2 morceaux de flanelle d'un mètre pour frictions. — 1 placard ou armoire fermant à clefs et pouvant recevoir les médicaments et objets de pansement ci-après désignés ;

2° Des *médicaments*, savoir : eau distillée de menthe (125 gr.) — Eau de Cologne (125 gr.) — Eau-de-vie camphrée (250 gr.) — Amiante imprégnée d'ammoniaque (50 gr.) — Ether sulfurique (2 flacons de 50 gr. chacun). — Eau de fleurs d'oranger (125 gr.) — Acétate d'ammoniaque liquide (125 gr.) — Emétique (10 paquets de 5 centigr.) — Farine de moutarde, sel gris, sucre (de chaque, 500 gr.) ;

3° Comme *objets de pansement* : 1 rouleau de sparadrap. — 2 pièces de taffetas d'Angleterre. — 100 gr. d'amadou. — 125 gr. de charpie. — 12 compresses de 30 centim. de long sur 25 de large. — 6 bandes de 2 mètres de long sur 5 centim. de large. — 6 épingles à suture. — 6 serre-fines. — 30 gr. épingles ordinaires. — 6 attelles, dont 2 pour fractures de cuisse, 2 pour la jambe et 2 pour le bras. — 4 coussins balles d'avoine. — 2 draps blancs. — 1 pièce ruban en fil écru ;

4° Un *porte-secours* transportable dans toutes les parties de la

salle et renfermant : 100 gr. de sirop d'éther. — 30 gr. d'amiante imprégnée d'ammoniaque. — 30 gr. d'eau de mélisse. — 30 gr. d'alcoolé de menthe. — 1 flacon de sel volatil de vinaigre. — 2 lancettes. — 1 paire de ciseaux. — 1 pièce taffetas d'Angleterre. — 1 morceau d'agaric. — De la charpie. — Quelques bandes de 2 mètres. — Quelques compresses.

Le même arrêté spécifie que dans les cirques, hippodromes, arènes, il doit y avoir 4 appareils complets à fractures (1 de cuisse, 1 de jambe, 1 de bras, 1 d'avant-bras).

#### E. — Incendies.

Les incendies nécessitent souvent l'emploi d'appareils spéciaux, que mettent en exercice, soit les ouvriers même des grands ateliers, soit les hommes professionnellement expérimentés dans leur maniement, les sapeurs-pompiers. Ces appareils comprennent :

1° Des *pompes* aspirantes-foulantes, avec boyaux de cuir qui, dans les villes où existent des bornes-fontaines, ont leurs extrémités armées d'un pas de vis qui s'ajuste rapidement à ces réservoirs :

2° Des *tonneaux* d'une capacité de 3 hectolitres, montés de telle sorte que leur centre de gravité soit un peu au-dessous de la ligne des brancards, ce qui les rend inversables, plus faciles à remplir et à traîner ;

3° Des *seaux* à incendie, cylindres en toile à voile de 25 centimètres de diamètre à la base, qui est cerclée et sous laquelle se croisent deux cordes de protection : l'ouverture supérieure porte une anse en bois recouverte de toile ;

4° Des *échelles* à crochets, pliantes, à deux montants en frêne, longues de 4 mètres, avec extrémités garnies de petits sabots en acier trempé pour pénétrer les pierres d'appui des croisées : au moyen de ces échelles, on parvient aux personnes en danger, elles s'en servent pour descendre munies de brassières et de cordages ;

5° Un *sac* de sauvetage, composé d'un rectangle dont chaque barreau en frêne a 1 mètre 80 de long ; les deux horizontaux devant s'appuyer contre les jambages des croisées, et les deux

verticaux soutenir le cadre à la hauteur de l'appui, en posant à terre. Un de ces derniers verticaux se termine par un anneau de fer dans lequel on passe un porte-mousqueton fixé au bout d'un cordage pour monter le sac. Celui-ci est en fort treillis de 80 centimètres de large et a 18 mètres de long ; il se termine par une coulisse qui permet de le fermer et de le prolonger par un cordage. La partie moyenne de ce sac porte un anneau en corde pour faciliter sa tension suivant la pente nécessaire. — On a expérimenté récemment à Vincennes un nouvel appareil de sauvetage qui a donné les meilleurs résultats. Ressemblant aux filets que les gymnastes mettent sous leur trapèze, il se compose de plusieurs toiles à voile superposées et tendues sur des piquets par des cordes que tiennent des pompiers. A mesure qu'un incendié saute d'une fenêtre, le chef d'escouade crie : « Fermez ! » et les pompiers tirant les cordes tendent la toile ; puis on la laisse glisser à terre, et la personne qui vient de sauter dans l'appareil peut prendre pied à terre ;

6° Des *cordages*, *leviers*, *haches*, *éponges* à la main et à la perche ; des *masques*, des *blouses* pour feux de cave, des *brasnières*, une *lampe-Davy*, surtout quand il s'agit de pénétrer au milieu de gaz détonants ou de vapeurs très-inflammables, comme celles des distilleries de résines, d'alcools, d'huile de schistes, fabriques et dépôts d'éther, travail en grand des goudrons, rectifications d'essences, fabriques de vernis, etc.

On est parfois embarrassé pour attacher un appareil, un cordage : on noue alors par leurs extrémités une serviette, un mouchoir ou un drap et l'on arrête ces nœuds entre une fenêtre et son encadrement. M. Charrière a inventé une poulie simple, légère, facile à manœuvrer, qui, une fois placée sur un point d'appui, permet à un second pompier de venir en aide au premier pour combiner la marche d'un sauvetage.

Pour arriver jusqu'aux personnes cernées par le feu, on s'enveloppe d'un drap mouillé et l'on traverse rapidement les flammes. On peut encore se servir d'un costume en toile métallique enveloppant un autre costume de laine rendu incombustible par l'immersion dans une dissolution saline. Ce vêtement, imaginé

par Aldini, couvre des pieds à la tête ; à la rigueur, le costume de laine, plus léger, suffirait.

Il ne faut pas oublier qu'une solution assez étendue de chlorure de zinc, dans laquelle on trempe les vêtements, les linges, les rend ininflammables ; on peut même délayer dans cette solution les amidons destinés au repassage des tissus.

Quand l'acide carbonique est assez abondant pour menacer d'asphyxier, dans une cave, par exemple, il y a avantage à se servir de l'appareil du colonel Paulin, casaque de cuir serrée par des courroies autour des poignets et de la ceinture et maintenue par des sous-cuisses, armée d'un capuchon enveloppant la tête, avec oculaires pour voir et se diriger ; sur le côté gauche, un ajustage s'adapte à un boyau par lequel la pompe injecte de l'air, afin que le pompier ait toujours de l'air neuf à respirer. Sur le milieu de la ceinture pend une lampe également alimentée d'air par un petit-boyau particulier. Le pompier peut ainsi manœuvrer la lance à eau, une hache, retirer les corps qui entretiennent le feu, etc. — A l'Exposition de 1867, Galibert a présenté un sac rempli d'air respirable, porté à dos et communiquant par un ou deux tuyaux avec la bouche du sauveteur qui, ayant le nez pincé, respire à son aise et pénètre ainsi impunément au sein d'une atmosphère asphyxiante.

Si un escalier est impraticable, les personnes peuvent descendre à l'étage inférieur à l'aide de draps de lit, de rideaux, de nappes, en ayant soin de les tordre et de les nouer de distance en distance pour donner plus de fixité aux points d'appui. Si la hauteur au-dessus du sol n'est pas considérable, elle ont la ressource de se précipiter sur des couvertures tenues horizontalement et solidement tenues par des assistants.

Quand les écuries font partie de bâtiments atteints par un incendie, les bestiaux affolés de terreur résistent très-souvent aux tentatives de leur faire évacuer le local. On les maîtrise facilement en leur enveloppant la tête avec des morceaux de couverture, de tapis, des sacs à grains, un tablier, une blouse : ne voyant plus les flammes, ils se laissent conduire avec la plus grande facilité.

Des expériences faites en 1869 à la Compagnie générale des Omnibus, à Paris, ont démontré que l'application de l'asphalte coulé empêchait parfaitement la propagation du feu. Pourquoi n'opposerait-on pas aux progrès d'un incendie des panneaux en bois portatifs, recouverts d'une couche assez épaisse d'asphalte coulé, ne fût-ce que pour donner aux habitants d'une maison le temps de s'échapper sains et saufs avec leur famille?

On a également reconnu, il y a une quinzaine d'années, que de l'eau chargée de chlorure de calcium, — substance de valeur insignifiante, — laisse, après sa vaporisation par le feu, un enduit préservateur à la surface des objets. On a même proposé de tremper des linges épais dans une solution concentrée de ce sel et d'en envelopper les objets et les personnes pour les préserver des flammes. C'est dans un sens analogue qu'agissent les cartouches extinctrices de MM. Mutterce et Maurice (de Paris) : composées de gaz acide chlorhydrique, éminemment impropre à la combustion, elles sont lancées au milieu des foyers d'incendie qu'elles contribuent à éteindre ; il faut donc dix fois moins d'eau et dix fois moins de temps pour s'en rendre maître et prévenir d'irréparables malheurs.

Dans les grandes usines et bateaux à vapeur, on adaptera aux chaudières des tuyaux destinés à diriger très-efficacement cette même vapeur sur les matières en combustion et à les éteindre. Il est à désirer que nos pompes à incendie, qui ne projettent pas de l'eau à des quantités et à une hauteur suffisantes, soient, à l'instar de l'Amérique, mues par la vapeur. Disposées comme des locomobiles, celles de New-Yorck parcourent rapidement les rues, transportent un grand nombre de pompiers et travaillent avec une grande célérité.

Dans tous les ateliers ou bureaux de matières inflammables, comme les magasins de pétrole, par exemple, on doit toujours avoir un approvisionnement de sable proportionné à l'importance du dépôt ou de la fabrication, afin de pouvoir éteindre l'incendie dès le début.

Les feux de cheminée exigent quelques moyens particuliers : la première chose à faire est de retirer au plus tôt les matières

en combustion qui se trouvent dans l'âtre ; on met ensuite devant l'ouverture de la cheminée un drap ou une couverture, mouillés, maintenus en place par des corps lourds, et contre lesquels on appuiera soit une planche, soit une table renversée, une porte d'armoire. En même temps, on devra clore toutes les ouvertures de la pièce, afin que les courants d'air ne puissent alimenter le feu.

Si on ne doit pas, à cause de son étendue et de sa masse, espérer tout d'abord de parvenir à enlever tout le combustible du foyer, on jette dessus quelques kilogrammes de soufre en poudre et l'on se hâte de boucher l'ouverture de la cheminée comme il vient d'être dit. L'acide sulfureux qui se produit aussitôt en abondance éteint le feu.

Si l'on suppose que la cheminée, étant journellement en activité, mais n'ayant pas été ramonée depuis longtemps, contient une assez forte quantité de suie, il faut enfoncer le drap mouillé dans l'orifice du conduit de la cheminée, puis le retirer très-brusquement. Par ce mouvement rapide d'aspiration, beaucoup de morceaux de suie en ignition se trouvent détachés ; on les enlève au fur et à mesure de leur chute et on recommence la manœuvre.

Il est parfois avantageux de verser de l'eau dans le tuyau de la cheminée, soit par son extrémité terminale sur le toit, soit par un trou pratiqué dans ses parois près du plafond de la pièce ou à l'étage supérieur.

Défense absolue de tirer des coups de fusil dans les cheminées où il y a le feu ; c'est là un préjugé ridicule, c'est même une pratique très-inutile et qui fait perdre un temps précieux.

M. Caillaud, de Guéret, a inventé, en 1855, un système de raclettes fixées à une chaîne terminée par un poids : introduit par le haut de la cheminée, cet appareil précipite, en descendant et frottant contre les parois, les parcelles de suie enflammées.

Si le feu a pris à des rideaux, on se hâtera de les tordre. S'agit-il des vêtements ? on roule la personne à terre ou bien on l'enveloppe dans un tapis, une couverture, mouillés on non ; ou bien encore on la couvre d'un matelas. Si l'on est à proximité



d'une mare, d'un étang, on ne saurait hésiter à l'y jeter.

La personne envahie par le feu est-elle seule? sa présence d'esprit doit lui inspirer l'idée de se glisser dans un lit.

Les incendies à bord des navires font vivement désirer que les steamers soient pourvus d'installations convenables pour conduire la vapeur des chaudières dans toutes les parties de la cale ou sur le pont, afin d'éteindre le feu et l'empêcher, tout au moins, de se propager, surtout s'il y a des quantités considérables de matières inflammables (alcools, pétrole, etc.)

En cas de sinistres semblables dans les ports, M. le capitaine Bidard, de la Rochelle, a proposé un vapeur en tôle, solidement construit, insubmersible, muni d'une machine puissante, disposé pour servir de bateau-pompe et de secours. Les pompes à incendie seraient portatives ou fixes, fonctionnant avec ou sans l'aide de la vapeur; des caissons seraient remplis de matières extinctrices se mélangeant avec l'eau des pompes. Il y aurait encore des échelles en métal s'ajustant bout à bout, des appareils incombustibles pour vêtement d'hommes, des ceintures et bouées de sauvetage, etc.

(A suivre.)

---

## UN MOT

### sur l'amélioration de l'espèce chevaline dans le département du Jura.

Dans sa séance du 30 octobre 1874, le Conseil général du département du Jura a voté le crédit nécessaire à l'achat de chevaux reproducteurs.

La Commission instituée par le Conseil général a nommé des délégués qui se sont rendus sur les lieux de production pour y faire l'acquisition de sept étalons, qui paraissent réunir les conditions convenables; elle a de plus décidé que ces étalons seraient vendus aux enchères, à Dole, le 24 décembre 1874, et enfin, par une obligation imposée aux acquéreurs, le Conseil général du Jura a assuré le service de ces étalons aux poulinières de ce département à l'exclusion de tous autres.

Par les mesures qui précèdent, nous pouvons apprécier que le Conseil général du département du Jura a fait tout ce qu'il lui était possible de faire, pour le moment, dans l'intérêt de cette importante et grave question : *l'amélioration de l'espèce chevaline.*

Aux éleveurs à faire le reste.

Le moment opportun arrivé, nous pensons être agréable à ces derniers en leur rappelant brièvement quelles sont les qualités que l'on doit exiger des juments destinées à la reproduction et les différents moyens propres à employer pour arriver à un bon et prompt résultat.

Il ne suffit pas de posséder de bons étalons, de bonnes poulinières, de jouir d'un climat favorable et d'user d'aliments de première qualité pour avoir de bons chevaux ; il faut savoir leur imprimer le caractère et leur donner la forme convenable.

#### *Du Choix d'une Poulinière.*

Étant fixé sur le genre de chevaux qu'on veut élever, on ne doit pas hésiter à faire un sacrifice pécuniaire pour se procurer de bonnes juments ; non-seulement elles produiront un nombre plus ou moins grand de poulains dont la valeur sera proportionnée à celle de leur mère, mais ces poulains eux-mêmes, destinés à devenir à leur tour des producteurs, concourront à la régénération de l'espèce ; il y a donc, dans le choix des juments poulinières, tout un avenir bon ou mauvais, selon qu'elles auront été bien ou mal choisies.

Les juments que l'on veut livrer à la reproduction doivent être, avant tout, parfaitement nettes de toutes tares héréditaires, ni trop jeunes ni trop vieilles, et relativement plus grandes que le mâle.

Nous empruntons comme preuve le passage suivant à M. le baron de Curnieu :

« Donner un grand cheval à une petite jument pour obtenir un  
« poulain de taille raisonnable, c'est agir complètement au rebours  
« des lois naturelles, c'est semer dans un sol pauvre et aride du grain  
« de Beauce ou du foin de Palaiseau ; ce germe a en lui le besoin de  
« s'étendre dans un espace nourrissant, il faudra donc qu'il végète ou  
« qu'il s'étiole.

« Je ne parle pas du cas où l'éleveur, poussant jusqu'à l'excès la  
« stupidité, va faire saillir une petite jument par un mâle tellement  
« épais que le fœtus tue la mère en naissant.

« Je veux donc de grandes juments, des juments énormes, d'autant  
« plus immenses que vous aurez à leur donner l'étalon le plus petit et

« le plus mince ; on ne saurait pousser trop loin l'horreur des juments « exigües. » (*Leçons de Science hippique générale*, par le baron de Curnieu).

### *Des Tares.*

Les tares qui doivent faire rejeter une jument sont :

- 1° La fluxion périodique ;
- 2° La pousse ;
- 3° Le cornage ou siffilage ;
- 4° La mauvaise conformation ;
- 5° L'immobilité ;
- 6° Les tics ;
- 7° La méchanceté.

En un mot, la poulinière doit avoir une forte constitution, une belle charpente, des hanches bien couvertes, un bassin large pour loger facilement le produit de la conception.

Nous lisons dans le *Recueil d'Hippologie* un article que nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs et qui traite de l'influence de la mère sur le poulain :

« La mère influe sur la taille et donne le tempérament. Une jument « fécondée par un âne met au monde un mulet aussi grand qu'elle, « mais le bardeau, produit de l'ânesse et du cheval, est tout aussi petit « que sa mère ; il n'en offre pas moins les caractères les plus saillants « du père : conformation très-rapprochée, petite tête, oreilles courtes « et la présence des crins sur toute la queue, que les zoologistes considèrent « comme l'un des attributs essentiels de l'espèce cheval ; il « hennit, tandis que le premier brait. La physiologie peut donner « raison de cette prépondérance. La femelle donne le germe et joue « un rôle passif, en quelque sorte, tandis que le mâle exerce une fonction « active : il féconde le germe, lui donne l'étincelle de vie.

« D'où il sort qu'il modifie les formes du moule, qu'il lui donne son « cachet propre, qu'il dote les produits de la conception de ses qualités « morales. » (*Recueil d'Hippologie*, par le chevalier de Quillinan, officier de cavalerie).

Je viens de citer ces deux exemples du mulet et du bardeau, parce qu'ils démontrent d'une manière évidente le rôle qu'ont joué dans l'acte de la génération le mâle et la femelle et l'influence de chacun d'eux sur les produits. Pour arriver à un bon résultat et pour que les effets de l'amélioration se fassent immédiatement sentir, il serait à désirer

que les détenteurs d'étalons approuvés par l'Etat ou autorisés n'admettent à la saillie que les juments reconnues aptes à concourir à la régénération de l'espèce ; sans cela on s'expose, et pour longtemps, à conserver des chevaux abâtardis, décousus, pleins de vices et de tares, et les sacrifices faits jusqu'à ce jour deviendront inutiles.

### *De l'Alimentation.*

Une alimentation choisie convenablement administrée et l'emploi de quelques soins particuliers pourraient suffire à la longue pour imprimer aux animaux toutes les modifications dont ils sont susceptibles, tandis que le défaut de nourriture convenable rend tous les autres moyens inefficaces, ou bien leurs effets ne sont que passagers.

L'influence des aliments dépend de leur qualité ; par une alimentation copieuse, tous les organes acquièrent un grand développement, la taille s'élève, le corps devient étoffé, les muscles volumineux.

### *Des Soins.*

Il est souvent difficile d'expliquer pourquoi les animaux sont puissamment modifiés par des soins assidus, mais ce fait n'admet point de contestations.

Les Anglais ont créé leur précieuse race de chevaux par des pan-sages régulièrement pratiqués, par l'usage de procédés propres à faciliter la transpiration cutanée au moyen d'écuries sèches, aérées, entretenues proprement, par l'emploi de bons aliments. Le secret des Anglais se trouve, dit-on, au fond du coffre à avoine, et aussi par le choix judicieux concernant la reproduction.

### *Du Travail de la Poulinière et du Poulain.*

On doit se garder de supprimer, soit en partie, soit en totalité, le travail habituel d'une jument que l'on croit ou qui réellement se trouve pleine, pour la reléguer dans une écurie privée d'air et de lumière, par la sotte pensée qu'elle se trouvera mieux de ne rien faire, tout changement dans son existence pouvant devenir nuisible à son produit comme à elle-même, tandis qu'un travail qui n'excédera pas sa force lui sera favorable.

On peut donc sans crainte l'atteler et la monter à des allures lentes jusqu'au dixième mois.

Quant au poulain, nous ne saurions trop recommander un travail

progressif et bien entendu ; d'abord, dans des prairies closes, il exercera en liberté ses membres aux diverses allures ; cet exercice volontaire ne peut que lui être salulaire et le préparer au travail à la longe, qui terminera son assouplissement lorsqu'il aura atteint sa troisième année. Ce travail à la longe le désempâtera, si je puis m'exprimer ainsi, et lui donnera une physionomie toute différente, en augmentant la puissance de ses organes, en développant sa poitrine et ses muscles et en rendant ses articulations souples ; ce travail devra être toujours proportionné à ses forces, à son âge et à sa race, il servira de préparation au dressage à la selle ou à la voiture. Sans cette progression et des soins entendus, on s'exposerait à ruiner ses aplombs, à empêcher l'accroissement.

Je viens d'esquisser en peu de mots, un peu trop brièvement peut-être, les notions élémentaires sur l'élevage et l'amélioration de la race chevaline.

Cette question se trouve du reste traitée d'une manière magistrale par des hommes qui ont un nom dans la science hippique, tels sont MM. de Cardini, lieutenant-colonel de gendarmerie, le baron de Curnieu, le chevalier de Quillinan et tant d'autres auteurs fort estimés.

Le but que je me suis proposé est de prévenir, pour cette nouvelle campagne, les erreurs causées par l'inexpérience de quelques cultivateurs ou éleveurs, en portant à leur connaissance les notions les plus essentielles et les plus élémentaires sur l'élevage du cheval, connaissances que l'on ne peut acquérir que par l'étude approfondie de la science hippique ou par la pratique de l'élevage dans les haras.

*Un ex-Adjudant de cavalerie et Éleveur.*

---

## PALEONTOLOGIE.

### GROTTE DES MIROIRS.

Nous lisons ce qui suit dans les *Matériaux pour l'Histoire primitive de l'Homme*, revue mensuelle :

M. Gustave Colin, conseiller général à Pontarlier, nous a fait connaître la découverte qu'il a faite d'une *caverne à ossements sur l'Armont*, à 1,250 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'entrée est percée en forme de gueule de four (0,70) dans le roc vif, à peu près à moitié de la hauteur d'une falaise de 25 à 30 mètres. Les grandes difficultés qu'il

faut vaincre pour y arriver n'ont pas permis à M. G. Colin de l'explorer entièrement l'été dernier ; ses recherches dans une des galeries ont mis à jour de nombreux ossements. Le savant M. Rutimeyer (de Bâle), consulté pour leur détermination, a ainsi répondu :

« L'ours est l'*U. arctos* (ours brun). En revanche, le ruminant a été  
« pour moi un vrai casse-tête. D'après la dentition, c'est un *Capridé*,  
« mais avec des détails très-particuliers, que je n'ai rencontrés jusqu'à  
« présent que chez certains *Antilopes des Indes Orientales*. Il est vrai  
« que la dentition ne correspond pas, mais c'est une raison de plus  
« pour soupçonner un animal à part. Malheureusement, nous ne pos-  
« sédons pas à Bâle une série assez complète de squelettes d'Antilopes  
« pour me permettre d'émettre une opinion définitive. Si j'avais eu le  
« temps, je me serais rendu à Stuttgart, où les Antilopes sont large-  
« ment représentées. Il ne peut pas être question du Bouquetin (ni de  
« celui d'Europe, ni de celui de Sibérie). Il y aurait à comparer aussi les  
« Antilopes formant le passage aux chèvres, car depuis qu'on a trouvé,  
« près de Dantzig, l'*Ovis montana* du Japon, il n'y a rien d'extra-  
« gant à supposer que des animaux asiatiques aient aussi pu exister  
« dans le Jura. »

La terre glaise jaunâtre qui recouvre le fond du puits a une épaisseur de 0 m. 50 c. ; ça et là on y remarque des traces de charbon, mais pas assez pour qu'il soit question d'un foyer permanent. D'ailleurs, la grotte est inhabitable. Les enfants de M. G. Colin, qui pouvaient mieux que lui se glisser dans ces galeries, ont recueilli une lame simple de silex de 0,07 de long sur 0,25 de large, avec la pointe cassée et une espèce de rétrécissement à la base. C'est probablement un animal blessé qui l'aura rapportée dans sa tanière. Il en est peut-être de même d'une petite pointe en os qui offre des traces certaines de travail.

M. Gustave Colin a l'heureuse pensée de former, avec ces objets, dans la bibliothèque municipale de Pontarlier, le noyau d'un petit musée préhistorique.

Nous attendrons avec impatience la saison qui lui permettra de reprendre les fouilles. On semble avoir un peu oublié que les cavernes à ossements, proprement dites de l'époque quaternaire, offrent un intérêt au moins aussi certain que celles que l'homme a remplies à l'âge du renne. Les résultats qu'elles peuvent donner ont une importance très-considérable au point de vue paléontologique et géologique. Il sont, il est vrai, plus difficiles à mettre en lumière.

(Journal de Pontarlier, du 28 mars 1875).

## SÉANCE GÉNÉRALE DU 11 MARS 1875.

*Présidence de M. BAILLE.*

La séance est ouverte à dix heures, par la lecture du procès-verbal de la séance précédente. Il est adopté sans observations.

Le Secrétaire dépouille la correspondance. Elle ne présente rien d'important.

Il est donné lecture d'un travail de M. Ch. Rouget : *A propos du Mûlage et de l'Economie des vignobles du Jura*, et d'une *Revue des Journaux agricoles et scientifiques*, par M. le docteur A. Rouget.

Ces deux travaux seront insérés au Bulletin.

M. Mareschal, trésorier, présente le compte des recettes et dépenses de la Société jusqu'au 24 février dernier.

Il restait en caisse au dernier compte . . . . .	189 fr. 48 c.
Recettes effectuées depuis . . . . .	2486 40
Total . . . . .	2675 fr. 88 c.
Les dépenses se sont élevées à . . . . .	2379 40

Il reste en caisse au 24 février . . . . . 96 fr. 48 c.  
qui seront inscrits en recettes en tête du compte de l'année prochaine.

Les pièces justificatives annexes sont reconnues régulières, et la Société approuve le compte tel qu'il est établi.

Est nommé ensuite membre titulaire : M. Lebaud, capitaine en retraite à Salins, présenté par MM. Coste et Richard.

La séance est levée à onze heures.

---

### VITICULTURE

---

## UN CONCOURS

SUR LA MALADIE DE LA VIGNE EN FRANCHE-COMTÉ, EN 1777.

(Suite).

---

### V.

L'homme qui, sans contredit, a exercé à notre époque sur la culture de la vigne une influence prépondérante, le docteur Guyot, était dominé par cette idée, que la vigne est une plante dont la végétation puissante

ne demande que l'expansion et presque la liberté. Dans ses nombreuses pérégrinations à travers les vignobles, il aimait à signaler, avec des élans de satisfaction sincère et une spirituelle vivacité d'expression, les systèmes de taille et de culture de vigne qui confirmaient la théorie qu'il avait adoptée. Je rappelle, comme exemple unique et suffisant, son enthousiasme à la vue de la culture en *chainâtres* du père Denys, dans le département du Cher.

Comme professeur, il sut conquérir les sympathies de la plupart des viticulteurs, entraînés par son zèle si séduisant sous des formes artistiques et généreuses, et mérita d'une manière absolue la reconnaissance de tous pour son enseignement classique de la taille *type*, acceptée universellement, parce qu'elle a converti en théorie la pratique des plus habiles vigneron. Il a rempli dans la viticulture, avec moins de réserve cependant, le même rôle que M. Du Breuil, autre professeur aimé dans l'arboriculture. L'un et l'autre ont introduit dans leur enseignement des qualités éminemment françaises : la clarté et la simplicité.

Le prestige qui accompagne le nom du docteur Guyot inspire une certaine crainte à la critique. Cependant, pénétré de cette pensée, qui semble fondamentale dans le système traditionnel, que la culture de la vigne doit être une lutte perpétuelle contre l'emportement de la plante, ou, pour être plus saisissant, contre une espèce de retour à l'état sauvage, et convaincu de la nécessité que, pour arriver à des résultats avantageux, les moyens pratiques doivent varier suivant les climats, j'oserai affirmer que la méthode du docteur Guyot ne saurait être suivie impunément *partout* et qu'elle présente de véritables dangers.

Tout, dans ce système, sorti de la pensée dominante du docteur Guyot : plantation, taille, entretien, labour, ne repose que sur l'emploi de tous les moyens qui favorisent l'extrême vigueur de la vigne, afin de la soumettre à la culture intensive. Or, ces principes qui pourraient, à la rigueur, convenir dans la culture de la plaine, deviennent funestes dans les côtes, et la côte est la place prédestinée de la vigne.

Voilà le vif de la question !

Mise à part l'excellence des principes généraux de taille, le système est en contradiction avec notre méthode traditionnelle. Dans cette espèce de culture intensive, la plantation faite à *plat* cherche l'économie et le produit le plus prompt ; la taille doit être *généreuse* (c'est l'expression favorite du docteur Guyot), et donner lieu à une multitude de grappes ; les labours, pour ne point contrarier les dispositions naturelles de la vigne, doivent être superficiels, et, dans l'entretien, le



provignage est impitoyablement proscrit comme trop coûteux et absolument contraire aux principes de la physiologie végétale (1).

Tout cela est séduisant et très-logique. Mais voyons les conséquences dans la culture des côtes.

Si la plantation est faite à plat, par suite de la descente des terres, conséquence de la culture et des pluies d'orage, nous aurons à veiller sérieusement à la solidité des ceps ; avec la taille extra-longue, nous aurons à coup sûr beaucoup de fruits (qui ne le sait ?), mais pendant un temps assez limité, et la valeur de ces fruits sera très-contestable comme beauté et comme maturité. (Nous le savons par expérience sur des pieds très-francs et très-vigoureux). Si dans l'entretien nous supprimons le provignage, qui est si commode, si sûr et si fertile, nous nous privons de cette ressource des terrages, *répartis sur un grand nombre de points* et qui sont la fumure capitale de nos vignes de côtes. Quant aux labours superficiels, outre ce défaut qu'ils ont de ne point aérer suffisamment le sol ni le fertiliser, ils favorisent le développement des racines à la surface. En supposant que l'on ne tienne pas compte des effets funestes de la sécheresse sur ces racines et des ravages que peuvent très-facilement y faire des insectes comme on en voit de nos jours, nous savons que ces labours nous donneront une végétation trop encombrante pour nos ceps, que nous avons *intérêt* à tenir assez rapprochés. Si nous n'utilisons pas cette vigueur, nous arrivons à la chute et aux maladies ; si nous l'utilisons par de très-longues tailles, nous tombons dans l'inconvénient que nous venons de signaler plus haut et nous nous exposons bien vite à la nécessité d'arracher nos vignes épuisées. Ce que faire ne voulons, car nous ne voyons pas que nous puissions mieux utiliser nos côtes que pour la production du vin.

Loin de nous toute pensée de dénigrement. Ce que nous disons ici est incontestable, et nous en tirons la preuve de l'enseignement du docteur Guyot lui-même, qui a toujours affirmé la nécessité de l'*association* de la vigne.

On a beaucoup parlé, dans ces derniers temps, de ce puissant cépage américain, dont les branches immenses, partant d'un même tronc, couvrent nombre d'ares de terrain. L'intelligent vigneron des côteaux

(1) Ceci a été redit à satiété, sans que cette assertion ait beaucoup gagné en présence des faits. Les boutures et le *versadé*, où l'on voit de la moelle dans la terre, sont aussi contraires aux saines lois ? N'y a-t-il pas une analogie frappante entre les vrilles, les grappes et les racines ? L'importance des vrilles et leurs aspects divers sont des indices certains de la puissance et de la disposition des racines.

de l'Est, qui est plein de bon sens dans la pratique des choses, tourne, à ce récit, ses regards du côté des petits ceps de sa vigne, dépendants le plus souvent les uns des autres par le provignage, si bien alignés, si bien aérés et ensoleillés, à la portée de son œil et de sa main pour les surveiller et les protéger ; il sourit à la pensée que le hasard sert bien souvent le génie, et qu'il a sous les yeux ce grand arbre qu'on lui vante, mais cette fois à branches souterraines, présenté par le docteur Guyot comme le résultat d'une culture vicieuse. Le praticien éclairé ne pourrait-il pas voir dans cette horrible chose qu'un admirable débouché pour la sève, qui s'équilibre en se répartissant ? Et en même temps, au lieu de la singulière récolte qui tombe du *scuppernong* américain, il se représente les classiques vendanges de la Bourgogne et de la Franche-Comté. Après cela, comment ne pas comprendre la résistance du vigneron de la côte à accepter la méthode nouvelle ?

Mais pour celui de la plaine, n'y aurait-il pas quelque danger à pousser le système jusque dans ses dernières limites. Vous réduisez la végétation yankee à des proportions plus acceptables, et vous faites bien, de quelque manière qu'on l'envisage ; mais lisez Olivier de Serres : « Quant au labour, telle œuvre se fera autant profondément que si la « vigne était vieille afin de contraindre les nouvelles à s'enraciner bien « avant dans la terre ; ce qu'on ne pourrait espérer la marrant som- « mairement, comme font aucuns ignorans cuidant bien besongner ; « dont à la ruine de la jeune vigne se logeant à la superficie de la terre, « exposée à la merci des chaleurs pour en dessécher dans peu d'an- « nées (1). » Cette vivacité d'expression me sollicitait à citer ici plutôt M. Du Breuil, plus complet même sur ce point ; mais, dans une étude sur les principes traditionnels, je devais la préférer au grand agronome du xvi<sup>e</sup> siècle (2).

Ajoutons, d'autre part, qu'il est très-probable que *l'enracinement superficiel provoque un développement trop hâtif des bourgeons de la vigne*, et que *l'enracinement profond, moins soumis aux contre-temps, fait l'office d'un régulateur*.

La culture intensive est abusive pour la vigne ; elle expose à des déceptions colossales. On favorise la végétation extrême de la vigne et l'on se met dans la nécessité de la contrarier davantage par la taille. Plus celle-ci deviendra généreuse, plus le danger sera imminent, et plus

(1) Ol. de Serres, t. I, 3<sup>e</sup> lieu, ch. IV, p. 231, édition de 1804.

(2) Du Breuil, *Cours d'arboriculture*, t. I, p. 461.

terribles et foudroyantes seront les épreuves par où elle devra nécessairement passer. Si ce courant de sève, qui circule dans ce fouillis impénétrable de branches, vient à être subitement refoulé ou retardé trop longtemps par des intempéries, si quelques petits insectes, inaperçus en temps ordinaire, viennent à se loger dans ces racines superficielles, et qu'il se rencontre des conditions de température, de sol et de culture éminemment favorables, bientôt de grandes surfaces deviendront un foyer de contagion, et, en quelques années, ce ne sera plus que par enjambées gigantesques que le mal ira se propager au loin.

Combien M. Guérin-Meneville, tant basoué pour cela, montrait de connaissance profonde de la constitution de la vigne cultivée, quand, prévoyant le danger, il disait il y a vingt ans : « Quand la vigne est gaillarde, tout va bien ; mais quand elle l'est par trop, quand elle arrive à se porter trop bien et non très-bien, ma faible raison me fait pencher à croire qu'elle est en danger, comme l'est un animal amélioré ou dénaturé par la vie artificielle qu'on lui inflige. » Par des expériences personnelles, nous avons acquis la conviction que l'oïdium, qui fit alors tant de ravages dans le Midi, n'a pas d'autres causes que la vigueur extrême de la vigne, soumise forcément à la taille, puis contrariée dans sa transpiration trop abondante par le défaut de circulation et d'agitation de l'air sous les coups de soleil, et souvent aussi par suite des vapeurs chaudes et humides sous la masse du feuillage qui intercepte l'air et la lumière.

A peine voyait-on diminuer la contagion de l'oïdium qu'une autre lui succédait.

Je lis quelque part cette parole pleine de vérité, qu'il est dangereux, dans la culture, de s'abuser du vain espoir de récoltes magnifiques, dignes de l'âge d'or, sans se croire jamais exposé à rencontrer des moments d'épreuves (1).

Suivant l'expression de M. Drouyn de Lhuys, le Midi allait devenir un immense vignoble, quand, il y a dix ans, apparut le *phylloxera*. Il s'est jeté comme sur un festin, a-t-on dit, sur ces belles cultures, et tout-à-coup a compromis ces luxuriantes implantations en partie modernes ; enfin, il menace aujourd'hui l'ensemble des vignobles européens.

Aussi nombreux qu'inefficaces, les remèdes indiqués pour combattre le fléau, témoignent de beaucoup de recherches en dehors des moyens

(1) Citation tirée de je ne sais plus quel numéro du précieux *Journal d'agriculture pratique* habilement dirigé par M. Lecouteux.

élémentaires qui, seuls, nous le croyons, avec l'aide de Dieu, hâteront le jour de la délivrance. « Mieux vaut, dit M. l'ingénieur-cultivateur « Rouyer, ne point indiquer un procédé bon en soi mais impraticable; « car le cultivateur envisage tout d'abord la question de réalisation, et « l'indication de procédés de cette nature le porte à exagérer encore sa « disposition naturelle à ne recevoir qu'avec défiance tout ce qui vient « des savants (1). »

Ajoutons à cette parole si sensée ce que dit sur le même sujet Olivier de Serres, dont la manière si plaisante dissipera un peu notre tristesse; on ne peut, du reste, que gagner à suivre les conseils de cet agriculteur d'une sagacité si rare et d'un jugement si exquis : « Le remède le plus « assuré... est de cultiver souvent le fond de la vigne, sans s'amuser « à la droguer ne médiciner autrement. Non plus que par extravagans « remèdes, à cuider seccourir les vignes langoureuses, deschéantes et « pleurantes : celles qui sont tourmentées des poux, chenilles et d'au- « tres vermines, comme par d'arrousemens d'urines ; par frottement « de lie de vin ; par unguens faicts avec du bitumen ; des cendres avec « du vinaigre ; de farine d'orge avec du pourpier : aussi par frotter le « tronc de la vigne et la serpe dont on la coupe avec des graisses « d'ours et de lyon, et des aulx pilés, bien que ce soit enseignemens « tirés de l'antiquité. Par être ces choses trop pénibles aux vigneron « et si peu accompagnées de raison, que mieux vaut les laisser aux « curieux que de s'y arrêter, pour bien et fidèlement cultiver la vigne « en toutes ses parties. Moyennant quoi, rapporteront les vignes tant « de fruit, que, sous la faveur céleste, le père-de-famille aura plus « tost faute de logis que de vendange (2). »

On peut dire aujourd'hui que « le phylloxera s'est montré dans tous « les milieux possibles ; » c'est l'affirmation de M. Planchon, professeur à la Faculté de Montpellier, qui a montré, dans les travaux de sa mission et dans ses articles de la *Revue des Deux-Mondes*, un zèle persévérant servi par une vive intelligence. Il y a longtemps que notre pays se fait envahi, comme tant d'autres, si le fléau avait conservé la rapidité de sa marche première. La Commission de la Société d'agriculture de Chalon-sur-Saône a constaté que les ravages de l'insecte ont été d'une extrême lenteur, dans la limite du département de Saône-et-Loire, et que son action ne s'est manifestée d'une manière plus évidente qu'à la faveur de la sécheresse de l'été dernier. On n'a signalé qu'un très-petit

(1) *Journal d'agriculture pratique*, juillet 1874, p. 79.

(2) Ol. de Serres, p. 261.

nombre de ceps où la végétation soit éteinte. La Commission a exprimé l'espoir, si ce n'est la certitude, que la contrée n'a rien à craindre pour ses vignes.

Espérons que ce ne sera pas en vain que cette Commission très-éclairée aura exprimé une pareille confiance ! On a en même temps fait cette remarque que les conditions climatiques des régions montagneuses, les hivers plus rigoureux et plus longs, les pluies plus fréquentes, puis même la *profondeur des racines*, détail perdu dans le reste, présentent des obstacles à la propagation. D'un autre côté, il y a un fait plus rassurant. Je veux parler de ces vignes attaquées, dont l'arrachage, commencé sous l'empire de craintes exagérées, puis interrompu lors du retour du sang-froid, qui se sont très-bien comportées cette année, malgré la présence certaine du phylloxera, et cela, sans aucune tentative de guérison quelconque, hormis la culture soignée.

Ne sommes-nous pas fondés à croire que le fléau entre dans sa période de décroissance, qu'il disparaîtra de lui-même et que nous ne serons pas obligés d'accepter, comme succédanés à nos cépages connus et aimés, les fameux cépages américains, qui pourraient parfaitement être pour nous l'occasion de déceptions de tous genres.

Si, malheureusement, le phylloxera vient à menacer nos côtes de plus près, et si, à cette époque, aucun moyen d'agir sur les insectes parfaits en dehors du sol n'est découvert, nous ne voyons d'autre ressource à employer contre eux que celle conseillée, par le seigneur du Pradel, que nous citons tout-à-l'heure, de « cultiver souvent le fond de la vigne pour, en rompant leurs nids, les détourner de s'engancer : à quoi est bon aussi mesler quelquefois au guérest des cendres de lessive ou buée, des cieures de bois, des suies de cheminée, des sablons, des fumiers propres à la vigne et autres engraissemens, car tout cela contrarie à toutes telles races de ver- » mine. »

En résumé : donner au moins trois labours, dont un *profondément*; pratiquer avec plus de soin l'*antique coutume du déchaussage des jeunes ceps, lorsqu'ils sont arrivés à leur niveau*, pour en couper les racines superficielles; étendre sur le sol, *en quantités sagement déterminées*, les terres puissantes, sources de santé, fournies par la provignure, les terreaux et les reportis; fumer, non pas précisément les vieux pieds, mais les provins; éviter l'exagération dans la longueur de la taille (1); suivre

(1) Les cépages à fortes racines, tels que les *trousseaux*, *pulsards*, *grappenous*, *luisants*, *sauvagnins* et même l'*ensariné*, reçoivent la taille longue, sans exagération toutefois.

en tous points les traditions de la culture dans nos côteaux, tel sera notre procédé. Si cette méthode est moins séduisante dès l'abord que la nouvelle, elle est tout aussi logique et surtout plus sûre.

(A suivre.)

## SYNONYMIE DES BLÉS.

Nous avons reçu l'année dernière la lettre suivante de MM. Vilmorin-Andrieux :

Monsieur,

Nous cherchons à réunir des notes sur les noms locaux des variétés de *Blé*, de manière à établir leur synonymie, autant du moins qu'on peut l'espérer dans une matière aussi sujette à varier, et il vous serait peut-être possible de nous y aider pour vos environs. Il s'agirait simplement, un peu avant le moment de la moisson, de cueillir un bouquet d'une douzaine d'épis de chaque variété, et de munir ce bouquet d'une étiquette portant le ou les noms sous lesquels elle est connue, avec, quand il y a lieu, l'indication de la localité où chacun d'eux est pratiqué. Nous sommes, vous le voyez, beaucoup moins à la recherche de variétés nouvelles, qu'à celle des noms sous lesquels chacune d'elles est connue, et par suite, il n'est pas nécessaire que les épis soient en maturité parfaite, mais seulement qu'ils soient à un état de développement suffisant pour être bien caractérisés.

Vous voudrez bien, Monsieur, nous excuser de la liberté que nous prenons, mais vous vous êtes toujours montré si obligeant à notre égard que nous n'hésitons pas à nous adresser à vous, à la condition, d'ailleurs, que ces recherches ne vous causent pas trop d'embarras.

Nous avons recueilli, aux différentes altitudes de l'arrondissement, une collection de tous les blés cultivés, que nous avons soumis à l'examen de MM. Vilmorin. Ils nous ont accusé réception par la lettre ci-après :

La taille de moyenne longueur convient au *pineau*; ses racines sont de force moyenne.

Les plants chevelus à racines menues, nombreuses et généralement plus superficielles, tels que le *garnai* ordinaire, le *meunier*, le *gauche* (blanc) et le *garnai blanc* à feuille ronde exigent la taille courte.

Le *bregin*, dont les racines sont fortes, doit être cependant taillé court à raison de sa prodigieuse fertilité et de l'énormité de ses grappes.

Il n'est pas inutile de faire remarquer que les cépages qui produisent les vins de garde sont profondément et puissamment enracinés.

Je ne puis parler en connaissance de cause que des plants de mon pays.

MONSIEUR,

L'envoi que vous avez bien voulu nous adresser nous parvient à l'instant, et nous ne voulons pas attendre davantage pour vous en remercier et vous dire combien nous sommes sensibles à votre obligeance. Il nous faudra quelques loisirs pour examiner comme elle le convient, cette intéressante collection, et au besoin comparer de près avec nos variétés ; ce ne sera donc qu'un peu plus tard que nous serons en mesure de vous donner, dans le cas où cela vous intéresserait, les assimilations auxquelles nous serons arrivés.

Nous donnons le travail d'assimilation auquel sont arrivés MM. Vilmorin et qu'ils viennent de nous faire parvenir. Chacun comprendra la haute utilité scientifique et pratique d'un pareil document.

*Blé Sainte-Agnès.* — Nous a paru se rapprocher considérablement, par sa paille, son épi, son grain et ses caractères de végétation, d'un Blé depuis longtemps importé d'Angleterre sous le nom de *Rouge d'Essex*. Cette variété ne paraît plus être usitée dans la culture, au moins sous ce nom ; les variétés usuelles qui s'en rapprocheraient le plus seraient le *Kessingland* et surtout la *Victoria d'automne*.

*Blé Mottet* (blanc sans barbes), de Fay et d'Ivory. — S'est montré franchement distinct de toutes nos variétés, il se rapproche assez du *Blé grisard* de Douay ou *rouge d'Armentières*, ainsi nommé de la couleur de son grain et non pas de son épi. — Le *Blé Mottet* diffère néanmoins de cette variété par sa précocité un peu plus grande, sa paille plus fine et son grain plus rouge et plus glacé.

*Blé blanc* de Besain. — C'est le même que le précédent.

*Blé Mottet rouge* d'Ivory. — Il est extrêmement voisin d'une variété que nous possédons depuis fort longtemps sous le nom de *Blé rouge* des Vosges. Il lui est parfaitement semblable par la paille, l'épi et le grain, et les quelques différences de végétation qui ont été observées s'expliquent très-bien par la provenance différente des semences comparées.

*Blé rouge* de Besain et d'Ivory. — Paraît exactement le même que le *Mottet rouge*, seulement il était moins pur et présentait plusieurs formes distinctes.

*Blé barbu* de Poligny. — Il est distinct de nos variétés ; celle dont il se rapproche le plus est le blé barbu de Toscane, qui est assez peu cultivé. Le *Blé barbu* de Poligny en diffère par son épi plus long et sa paille plus grosse.

*Blé blanc barbu* de Besain. — Nous a paru être tout-à-fait le même que le précédent.

*Grand Blé barbu* de Poligny. — Nous n'avons pas de variété identique à celle-ci. Celle qui s'en rapproche le plus provient des Hautes-Pyrénées, mais elle a l'épi plus long et plus lâche, les barbes au contraire moins fortes que le grand blé barbu de Poligny.

*Rouge barbu* de Besain et *Rouge barbu* de Poligny. — Ces deux variétés se ressemblent parfaitement entre elles et ne sont ni l'une ni l'autre parfaitement uniformes. — Sans être tout-à-fait identiques à notre blé de mars rouge barbu, elles s'en rapprochent cependant plus que de tout autre blé.

---

## REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

**Abeille, guêpe et raisin.** — Il est des personnes qui s'imaginent que les *abeilles* portent tort aux fruits, aux raisins notamment. Bien grande est leur erreur. Aussi est-il utile d'insister sur la part que prennent les guêpes et les abeilles dans le préjudice causé à nos vignobles. Et d'abord, consultons les auteurs ! Je ne vois pas un seul ouvrage sur l'agriculture ou sur l'horticulture, sur l'arboriculture fruitière ou sur la viticulture, qui ne cite la *guêpe* parmi les *insectes nuisibles* auxquels il faut faire une guerre incessante et acharnée, tandis qu'il n'en est pas un seul qui mentionne, à un titre quelconque, l'industrielle mouche à miel, dont je me fais aujourd'hui le défenseur.

La *guêpe* perce les fruits, aux raisins elle ne laisse absolument que la peau et les pépins. L'*abeille*, elle, ne fait que de profiter de ses dégâts, car elle va, butinant de fleur en fleur, ramasser son miel dans nos jardins et dans nos champs. Si parfois on la voit dans les vergers et dans les vignes, où elle ne va seulement qu'après la *guêpe*, ce n'est que pour recueillir les miettes de son festin.

De curieuses expériences ont, paraît-il, été faites : des fruits sains furent mis simultanément à la disposition de *guêpes* et d'*abeilles* ; les premières ont, en fort peu de temps, achevé leur œuvre de destruction, alors que les dernières sont mortes de faim !!!

Les *abeilles* épargnent donc nos raisins ! Aussi est-ce avec la plus profonde conviction que je puis dire à ceux qui voudraient, sinon proscrire, du moins rendre impossible le séjour des ruches aux environs



des grandes villes, sous le fallacieux prétexte qu'elles détruisent les raisins : Ah ! respectez l'abeille, Dieu la fit respecter nos fruits, laissez-la désormais vivre en paix près de nous, elle ne sera jamais ingrate ! N'est-ce pas elle, instrument mystérieux, qui viendra aider et faciliter le phénomène de la fécondation des fleurs et produire peut-être leurs innombrables et belles variétés, en portant dans le calice de l'une le pollen qu'elle a recueilli dans le calice de l'autre ? N'est-ce pas elle, vivante image du travail, qui, par son labeur incessant, nous donnera le miel parfumé et la cire que nous employons à de multiples usages ?

(*Journal d'agriculture et d'horticulture de la Gironde*).

**Acide salicilique.** — Il est beaucoup question de l'acide salicilique, dont la composition chimique, les propriétés physiques et physiologiques ont été particulièrement étudiées par le professeur Kolbe, de Leipzig. Entre autres propriétés, l'acide salicilique possède celle d'arrêter et d'empêcher les fermentations d'une manière plus énergique que l'acide phénique, employé jusqu'à maintenant dans le même but, acide qui, outre les propriétés utiles, en possède de désagréables et dont la forte odeur est très-connue. L'expérience a montré qu'une très-minime addition d'acide salicilique préserve le lait et la bière de l'acétification et empêche pendant plusieurs semaines la putréfaction de la viande. Les recherches faites en ce sens ont eu le plus grand succès. En médecine et en chirurgie, notamment, pour le traitement des blessures, l'on a également employé l'acide salicilique avec avantage.

On peut employer l'acide salicilique pour la conservation de l'encre et empêcher la formation des moisissures. Il suffit d'un grain de la grosseur d'un demi-pois pour un encrier de grandeur ordinaire.

(*Journal du Brabant-Hainaut*).

---

## RECETTES ET PROCÉDÉS UTILES,

PAR LE MÊME

**Destruction des courtillères (1).** — *Procédé Gouet.* Un jeune plant d'arbres et d'essences précieuses était absolument envahi par les courtillères. — Pour protéger ces jeunes plants contre les ardeurs d'un soleil brûlant, on les abritait pendant le jour sous des paillassons qu'on enlevait le soir. Un matin on oublia de placer les paillassons, et, comme on avait

(1) Voir les *Bulletins de la Société* : 1861, page 448 et suivantes ; 1866, p. 55 ; 1867, p. 365 ; 1868, p. 236.

arrosé la veille, un paillason se trouva jusqu'à midi sur un sol humide. En le relevant, on le trouva garni d'une dizaine de courtilières qui se précipitèrent vers leurs galeries.

Le procédé était trouvé.

Immédiatement, on fit arroser et couvrir de paillasons trois ou quatre places choisies sur les côtés de la couche. Au bout d'une heure, on souleva les paillasons avec précaution et on trouva de nombreuses courtilières sous chacun d'eux. A la fin de la semaine, les jeunes plants étaient sauvés. On peut lever les paillasons trois ou quatre fois par jour, de onze heures du matin à quatre ou cinq heures du soir. (*Gazette des Campagnes*).

Un procédé analogue consiste à prendre des plaques de gazon un peu poussées en herbe, à les mouiller et à les renverser le soir près des planches attaquées par les courtilières. Le lendemain, de bonne heure, on lève les plaques et l'on trouve un certain nombre de courtilières que l'on détruit. Pendant le jour, on conserve les gazons, l'herbe en dessus; le soir, on les mouille de nouveau et on les renverse comme on avait fait la veille. (*Le Sud-Est*, juin 1874).

**Nouveau procédé proposé contre le puceron lanigère** (*Journal de la Société centrale d'horticulture de France*, octobre 1873). — Le *Bulletin de la Société de Poligny*, année 1871, page 191, et année 1873, page 166, indique plusieurs manières de combattre et détruire le puceron lanigère. Mais *abondance de bien ne nuit pas*; c'est pourquoi je transcris le nouveau procédé qui a donné, en Allemagne, à M. Henri Vilms les résultats les plus satisfaisants. La matière dont il fait usage n'est autre chose qu'une décoction de la morelle noire, *Solanum nigrum* L. ... Après avoir taillé les parties de l'arbre où les piqûres du puceron lanigère ont déterminé la formation de nodosités, il frotte l'arbre avec une brosse rude préalablement trempée dans la décoction de morelle. Les jeunes arbres de pépinière dont la cime est déjà fortement malade et a ses branches plus ou moins chargées de nodosités, sont rabattues jusqu'aux parties encore saines; la tige qui reste est ensuite brossée fortement avec une brosse rude trempée dans le même liquide. Il serait extrêmement rare de voir le puceron lanigère reparaitre sur les arbres ainsi traités.

**Destruction des chenilles (1).** — Manière simple mais certaine : Placer sur les arbres du jardin des morceaux d'étoffe de laine. Les chenilles s'y réfugient en grand nombre pendant la nuit. De grand matin on enlève les étoffes et l'on tue les chenilles. (*Petit Moniteur universel*, 19 juillet 1874).

**Destruction des hannetons.** — Au crépuscule, je place au milieu de mon verger un vieux tonneau défoncé, dont les douves intérieures sont enduites de goudron liquide. Au fond de ce tonneau, je place une veilleuse allumée un peu surhaussée et voilà tout. — Les insectes de toutes espèces, attirés par la lumière, se précipitent sur la veilleuse. En bourdonnant autour, ils frappent contre les parois du tonneau : pattes et ailes sont tachées de goudron, et les hannetons tombent au fond du tonneau; le lendemain matin, je compte mes victimes. — Avec 60 centimes de goudron, l'on peut détruire tous les hannetons d'une contrée, et l'on ne perd point sa journée à faire une chasse beaucoup moins fructueuse. — Chaque matin, j'enfouis de cinq à six doubles-décalitres de ces dangereux coléoptères. (*La Vigne*).

(1) Voir dans le *Bulletin* : 1867, page 31; 1868, p. 223; 1870, p. 474 et 255; 1872, p. 137.

# LES SECOURS D'URGENCE

## GUIDE PRATIQUE

DES COMITÉS ET POSTES D'ASSISTANCE AUX BLESSÉS, NAUFRAGÉS, NOYÉS, ASPHYXIÉS,  
AUX VICTIMES D'ACCIDENTS SUR LES CHANTIERS PUBLICS, CHEMINS DE FER, DANS  
LES ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS, THÉÂTRES, INCENDIES, FRAMES ISOLÉES,  
COMMUNES RURALES, ETC., ETC.;

Par le docteur E.-L. BERTHERAND.

---

(Suite).

### F. — *Mort subite, apparente.*

Dans un certain nombre de cas, tels que : l'asphyxie, l'apoplexie, l'hystérie (attaques de nerfs chez les femmes), la léthargie (sommeil profond et très-prolongé), la congélation, l'exposition à une température très-élevée, des émotions très-vives, l'inanition, etc., des individus peuvent être regardés comme subitement privés de vie, et la mort n'être parfois qu'apparente. Pour parer aux douloureuses circonstances d'inhumations en pareils cas, les secours d'urgence ne peuvent être donnés que dans des maisons mortuaires convenablement organisées. Celles d'Allemagne consistent en cellules chauffées par un calorifère, constamment ventilées, dans lesquelles sont reçus les corps : chaque doigt de la main du cadavre, étalée sur une planchette, est armé d'un dé muni d'une ficelle. La réunion de ces petites cordes aboutit à un timbre d'alarme qui avertit, au plus léger bruit, le gardien-veilleur placé dans une salle voisine, et le médecin est aussitôt prévenu. Une pièce, dite de vérification, contient des lits tout préparés ; il y a, en outre, une pharmacie de secours, une salle de bains, une cuisine, etc. D'autre part, l'inhumation n'a jamais lieu qu'après constatation des signes certains de la décomposition.

Le léthar-alarme, imaginé par M. Hentz, de Liège, est un appareil ainsi composé : un tube de fer, long de 2 m. 50 c., est fixé par sa base à la planche supérieure du cercueil, à peu près vers son milieu : une corde le traverse dans toute sa longueur,

attachée d'une part à l'une des mains du sujet, de l'autre à une cloche que fait tinter le moindre mouvement imprimé à la corde et qui est protégée contre le vent et la pluie par un chapiteau de bois. Ici le corps est inhumé et placé dans des conditions de température basse et humide qui sont peu favorables au rappel d'une dernière étincelle de vie. A Nuremberg et à Munich, au contraire, les corps sont déposés tout habillés, la face tournée vers le jour et découverte, dans une grande salle vitrée, bien éclairée la nuit : ils sont visités plusieurs fois le jour par des gardiens ou même par des parents qui viennent y déposer des fleurs : en outre, un cordon attaché à chaque main fait, à la plus petite traction, sonner le timbre placé dans la loge du veilleur. Cette manière de faire offre des garanties bien autres que celles des inhumations après 48 heures, alors même qu'on ferait usage des appareils d'alarme.

L'installation de ces ambulances mortuaires de secours devrait être propagée en tous pays. En France, on comptait, à la fin de 1873, 582 victimes d'inhumations prématurées et 4202 individus qui eussent été enterrés vivants sans un concours varié de circonstances. Il est fort difficile à l'individu le plus instruit, mais non initié aux connaissances médicales, de distinguer la mort apparente de la mort réelle.

## CHAPITRE IV.

### Généralités pratiques sur l'assistance d'urgence.

Relativement à la manière d'utiliser, en attendant l'arrivée du Médecin, la plupart des objets et des substances dont il vient d'être question, il serait certainement inutile d'en faire ici un exposé méthodique, qui condamnerait à des redites; leur emploi, d'ailleurs, comporte bien plus la démonstration pratique et méthodique, les engins placés sous les yeux et dans la main. Il devient alors rationnel d'entrer dans tous les détails descriptifs à propos de l'accident qui nécessite tel ou tel de ces secours; et les explications données ainsi avec tout l'à-propos désirable se

retiendront beaucoup plus facilement et d'une façon plus saisissable.

Il est, au contraire, des indications générales indispensables aux personnes appelées ou consentant à procurer un soulagement efficace aux malades ou blessés par accident. En se familiarisant avec ces notions complémentaires de la connaissance des matériels de secours, elles éviteront des retards, des incertitudes, des complications, des embarras toujours regrettables pour le patient, avant comme après l'intervention médicale. Il s'agit de la véritable instruction professionnelle du secouriste, qui doit savoir relever un blessé, le transporter, approprier le local de l'assistance, examiner le patient, faire un premier pansement, quelques opérations élémentaires de petite chirurgie et de pharmacie, etc.

Telles sont les importantes et délicates questions qui vont nous occuper quelques instants.

**1° Relever un individu.** — Dès qu'une personne tombe, soit par blessure, soit par maladie, il faut s'enquérir, soit près d'elle, soit près des témoins, des causes de l'accident, des points du corps les plus endoloris, etc.

Ces renseignements acquis, on relève l'individu. Cette opération se fera doucement, avec précaution, sans mouvements brusques, avec le concours de plusieurs aides, dont l'un soutient la tête, l'autre le tronc par dessous les épaules, celui-ci un bras, celui-là les jambes, etc. Ces diverses actions doivent être coordonnées avec un certain ensemble et avec l'attention de ne pas écarter, autant que possible, les membres de leur direction normale.

Si aucune partie n'est indiquée comme spécialement lésée, on assoit le sujet sur son séant et on le questionne sur les circonstances qui ont amené ou précédé l'accident.

S'il ne peut répondre, s'il n'ouvre qu'imparfaitement les yeux, qu'il soit cependant jeune, robuste, avec toutes les apparences de la santé, il y a lieu de craindre qu'il ne soit très-gravement atteint, même près de l'agonie. Dans ces cas, on doit hésiter à faire subir les souffrances d'un transport imparfait, incommode,

souvent prolongé. Il convient que les secoueurs soient quelque peu au courant des signes d'une mort imminente.

**2° Signes de mort prochaine.** — Voici les plus ordinaires : Agitation continuelle, rejet permanent des couvertures, jambes constamment relevées, serrement des mâchoires et des doigts, face et oreilles froides et pâles, paupières entr'ouvertes et ne laissant voir que le blanc du globe oculaire, nez effilé, parfois bouche fortement entr'ouverte, battements du cœur peu ou point sensibles, respiration très-faible, lente, mais avec râles (frémissement semblable au murmure du chat), air expiré froid, ventre gonflé, avec vomissements fréquents ou bien hoquet convulsif, insensibilité générale de la peau pincée ou piquée, sueurs froides limitées à la tête et au cou, etc.

**3° Signes de la mort.** — Dans le cas où l'on voudrait s'assurer si l'individu a cessé de vivre, il suffirait de constater l'absence absolue des battements du cœur, d'appliquer sur la bouche entr'ouverte une glace que le souffle respiratoire seul ternirait, de rechercher l'insensibilité absolue quand on touche le bout des doigts de pied avec un corps en ignition (charbon rongi au feu, par exemple); dans ce dernier cas, le docteur Martenot, de Cordoue, a fait observer que l'ampoule produite contient de la vapeur chez un cadavre et de la sérosité (humeur sécrétée) chez un sujet encore vivant.

Le docteur Carrière a également recommandé de présenter la main de l'individu, les doigts bien rapprochés l'un de l'autre; à 4 ou 5 cent. d'une lampe ou d'une bougie : si la vie est conservée, la main paraît transparente, d'une couleur d'un rose vif, en raison de l'activité persistante de la circulation capillaire; si, au contraire, la mort est consommée, on n'a devant soi qu'une main de pierre, sans translucidité.

Se fondant sur ce qu'il existe, dans tout organe d'un corps vivant et ne disparaissant que dix à quinze heures après la mort, un bruit sourd analogue au bourdonnement perçu en rapprochant de l'oreille une coquille à large valve, le docteur Collonges a proposé de le constater à l'aide d'un petit stéthoscope (cornet) en métal. Ce signe est d'autant plus important qu'il a permis de

distinguer, par la persistance de ce bourdonnement, la mort apparente dans des cas d'asphyxie, de syncope prolongée, de catalepsie, etc. Le même observateur a aussi constaté que, en outre de ce bourdonnement, il y a, sous l'influence de la vie, dans l'extrémité des doigts, un bruit de pétilllements dont le siège serait dans le système musculaire ou dans les branches nerveuses.

On peut encore faire des frictions avec un corps rude quelconque (brosse, laine grossière, dos d'un couteau, etc.) sur une portion de membre : Amènent-elles de la chaleur et de la rougeur ? c'est que la vie n'est pas éteinte. La peau frictionnée se dessèche et se flétrit quand la mort est réelle.

Enfin, M. le professeur Bouchut, mettant à profit l'action dilatante de l'atropine sur la pupille (ouverture centrale de l'iris), instille dans l'œil cette substance (4 centigr. pour 30 gr. d'eau) : Si la pupille se dilate, l'individu n'est pas mort ; si elle ne manifeste aucun changement dans ses dimensions, la cessation de la vie est consommée.

Le même savant ayant étudié la température chez de nombreux morts et de nombreux vivants, et dans toutes les conditions utiles, a trouvé que tout corps humain qui donne  $+ 20^{\circ}$  centigrades au thermomètre placé sous l'aisselle est réellement mort. Pour cette constatation facile, M. Bouchut a fait construire, sous le nom de « nécromètre, » un thermomètre à alcool, sur un côté duquel une bande de papier recouvre tous les degrés inférieurs jusqu'au  $20^{\circ}$  au-dessus de zéro. Tant que l'instrument appliqué ne marque pas plus de  $20^{\circ}$ , la vie a cessé ; si la température est supérieure à  $20^{\circ}$ , la vie est encore probable.

4° *Transporter le blessé.* — Si l'individu, une fois redressé sur son séant ne peut pas marcher, il faut le porter dans un lieu de secours. Quand on en est tout près et que le blessé peut se servir de ses bras, le plus fort des assistants lui porte le dos en se plaçant entre ses jambes, se baisse, porte les bras en arrière pour soulever le malheureux par les cuisses et les maintenir ensuite contre ses hanches, puis il se redresse. A ce moment, le blessé élève les bras et saisit son porteur par le cou et les épaules.

Si, au contraire, l'état du malade est tel qu'il ne puisse contribuer à son transport, deux personnes suffisent pour lui venir en aide. Elles passent, l'une les deux avant-bras sous ses genoux à l'instar d'un crochet, l'autre chaque avant-bras sous chacune de ses aisselles; puis toutes les deux soulèvent le malade, en harmonisant leurs mouvements de façon à lui faire subir le moins de secousses possible. Pour le mettre sur un lit, une troisième personne, enlevant les couvertures, monte sur le matelas, s'empare du tronc du malade et l'attire à elle, pendant que les deux aides obéissent harmoniquement à cette traction et déposent en même temps, l'un les pieds, l'autre la tête et les épaules du patient.

Le transport ne peut-il avoir lieu de cette façon, soit en raison de lésions graves, soit parce que le trajet à parcourir sera long et trop fatigant alors à bras? il faut placer le blessé sur un brancard, planche, civière, petite voiture à bras, etc.

Règle générale : au moment d'enlever le blessé, un aide doit toujours se charger spécialement du membre lésé, au côté extérieur duquel il se place pour le soutenir des deux mains étalées à distance sur sa longueur; deux autres aides passent sous les fesses du blessé leurs mains et les joignent; un quatrième soutient les autres membres, etc. Dès que chacun des aides est en mesure de soulever la portion du blessé qui lui est confiée, le directeur du secours, répétons-le, donne un signal pour que l'action soit combinée avec le plus d'unité : le blessé est ainsi soulevé simultanément du tronc, de la tête et des membres, puis déposé avec précaution sur le brancard. La tête sera élevée à l'aide d'oreillers, de paille, de foin, de linges ou de vêtements roulés; une couverture étendue sur le blessé; deux porteurs, placés aux extrémités du brancard, ou à chacun de ses angles, si c'est une porte, se mettront méthodiquement en marche, en partant du même pied, pour soustraire le plus possible le patient aux chances de secousses inutiles.

Si l'individu, une fois relevé et après avoir reçu les secours nécessaires, doit ou peut monter dans une voiture, les assistants l'aideront, le soutiendront pour qu'il arrive plus facilement à y prendre place.



**5° Lieu de traitement.** — L'abri qui recevra le malade ou le blessé varie suivant les circonstances. A la guerre, c'est un hôpital mobile (tente, baraque) ou fixe (ambulance). En temps d'épidémie, de catastrophes, ce sont des édifices publics, couvents, écoles, vastes maisons particulières, etc. En cas de sauvetage, on a des asiles spéciaux, des dépôts de secours, corps-de-garde, etc. ; Dans les circonstances les plus ordinaires, le logement même de la personne.

Si le sujet ne peut être conduit chez lui, qu'il soit sans ressources, isolé, étranger, il faut le diriger sur l'hôpital le plus proche. Souvent des difficultés s'élèvent à ce sujet, provoquées par les répugnances individuelles, les préjugés, la honte, les conseils des commères, etc. Les assistants s'efforceront de démontrer que l'on guérit plus vite et plus sûrement à l'hôpital, parce que le traitement y est mieux surveillé, mieux exécuté, plus calme, les soins y étant confiés à des auxiliaires expérimentés et qui exécutent à la lettre les prescriptions médicales, etc.

Si, cependant, on est trop éloigné d'une habitation et qu'il y ait urgence à administrer des secours, on transporte le blessé sur un point élevé, sur le rebord d'un fossé, sous un arbre, etc.

Le transport dans une maison, dans une ambulance est-il absolument impossible ? improvisez sur place un mode quelconque de couchage, abritez contre l'humidité de l'air ou l'ardeur du soleil à l'aide de vêtements, de toiles recouvrant des branchages, etc.

Supposons qu'il s'agisse d'une chambre, soit particulière, soit hospitalière, cas le plus ordinaires.

Le local où est déposé le malade ou le blessé doit être assez clair pour que les secours soient convenablement appliqués ; mais il faut, autant que possible, préserver le blessé d'une lumière trop éclatante, trop vive, soit naturelle (soleil), soit artificielle (éclairage, feu). Dans ce dernier cas, on utilise les lampes ou veilleuses à abat-jour.

L'exposition au Midi ou au soleil levant est la meilleure.

L'air du local doit être aussi pur que possible : on évitera donc

l'encombrement par toutes les personnes inutiles, dont la présence détermine toujours un bruit fatigant pour le malade. On défendra toute fumée de tabac. Si les vêtements sont souillés par des matières odorantes ou susceptibles de décomposition, on les enlèvera soigneusement pour les déposer dehors dans un panier et les soumettre au médecin dès son arrivée. Il convient d'exclure de la chambre tout vase de fleurs dont les émanations peuvent déterminer des maux de tête, etc.

Tout courant d'air sera scrupuleusement évité; les portes ouvertes avec précaution et le moins souvent possible.

La température du local ne doit avoir rien d'excessif; il vaut mieux un feu de cheminée qu'un poêle.

Le lit doit être élevé au-dessus du sol au moins de quelques centimètres; à roulettes, afin qu'on puisse le changer de place; en fer, parce qu'il est plus propre et moins habité par les insectes qui tourmentent les malades; éloigné des fenêtres et des murailles et privé de rideaux, pour qu'on en fasse librement le tour, qu'on porte ainsi secours au blessé dans toutes les situations.

Dans les demeures particulières, la composition du lit ne saurait être ordonnée; mais, dans les ambulances et postes de secours, il convient de se borner à un ou deux matelas de crin végétal, de zostère, de foin, ou à des paillasses. La mousse la plus douce et la plus longue, récoltée en été, séchée à l'ombre, puis battue sur des claies pour la débarrasser des parcelles de terre, constitue un coucher moelleux, économique, durable, inattaquable par les animaux et les insectes et surtout très-salubre. Les matelas de laine et de plume sont trop chauds: ceux de feuilles de maïs plus sains. Il en est de même des oreillers de crin animal ou végétal, qui évitent les congestions à la tête.

Si l'individu est très-oppressé, multiplier les oreillers derrière les épaules et la tête, ou mieux renverser derrière le tronc une chaise dont le dossier fait plan incliné, sur lequel on applique, soit l'extrémité du matelas, soit les oreillers.

Pour un blessé atteint de fracture aux membres inférieurs, il convient de placer entre les matelas une planche, afin de donner

au membre un appui constamment égal et éviter une mauvaise et douloureuse position.

Les draps et couvertures doivent être en nombre suffisant. Les assistants ont trop souvent la funeste habitude d'étouffer les blessés ou les malades sous des monceaux de vêtements, d'édredons, de couvertures piquées, etc.

Les parties du corps que l'on soumet à une réfrigération continue à l'aide de linges mouillés doivent rester exposés à l'air et ne jamais être recouvertes par les draps, couvertures, vêtements, etc.

Les individus très-agités se découvrent à chaque instant et se refroidissent : on doit lier le bout angulaire des draps et des couvertures après les barres latérales du lit. Si le blessé reste sourd aux recommandations d'être tranquille, on ferme avec des ficelles l'ouverture inférieure des manches de chemises et on les réunit entr'elles par un nouveau lien.

Quand le lit doit être fréquemment mouillé par des applications thérapeutiques ou des excrétions abondantes, on protège le corps du malade par des toiles cirées, des coussins de son, de sciure de bois, de fécule de pomme de terre. Les draps dits d'alèze, c'est-à-dire pliés en plusieurs doubles, sont souvent employés, mais ils ont l'inconvénient de ne pas isoler l'humidité, de s'imbiber assez rapidement, de refroidir par leur contact le corps du patient.

Si le blessé ou malade doit être fréquemment soulevé ou changé de linges sous le bassin, on lui passe sous les reins un drap plié en trois ou quatre et sous les cuisses une serviette longue : des aides prennent les extrémités de ces drap et serviette, et le patient est ainsi soulevé sans secousse.

Pour que le poids des couvertures ne fatigue pas la région endolorie, tuméfiée ou le membre fracturé, on les écarte du corps à l'aide de cerceaux que l'on réunit par de petites traverses clouées ou attachées de distance en distance, de façon à simuler une voûte de protection. Les extrémités de ces cerceaux sont maintenues fixes en les introduisant entre les barres du lit et les matelas.

Pour faciliter au blessé ou malade quelques mouvements du tronc et des membres supérieurs, on attache après la paroi postérieure du lit un fort bâton, suffisamment long, dont le bout supérieur est muni d'une corde solide. Le bout libre de cette dernière, armé d'une petite traverse en bois, sera saisi à volonté par le patient, qui s'y cramponnera tout à son aise.

Tout ce qui a été dit plus haut sur la pureté de l'air autour du malade et du blessé est, à plus forte raison, d'une nécessité absolue en cas de réunion plus ou moins considérable de victimes à la suite d'une catastrophe, d'un incendie, d'une guerre, du naufrage d'un équipage, d'une écloison épidémique, etc. Tout air infecté par l'encombrement augmente rapidement la gravité des maladies, des plaies et par suite la mortalité. En pareil cas, il faut disséminer les malades et les blessés sous des tentes, sous des abris, à de grandes distances les uns des autres, dès qu'ils sont transportables ou qu'ils ont reçu les premiers soins d'urgence, ou bien encore proportionner la durée de ces transports au degré des souffrances et de gravité des lésions : la voie ferrée la plus voisine sera choisie pour ceux le plus sérieusement atteints.

Quant aux soins à donner dans une ambulance, ne jamais oublier que moins les salles sont grandes et moins elles sont occupées, plus les secours sont dans de bonnes conditions hygiéniques.

6° *Examen du malade, du blessé.* — Quand on est loin de toute habitation et exposé aux intempéries atmosphériques (vent, pluie, tempête, grêle, etc.), on n'a pas toujours la possibilité de découvrir les régions atteintes. S'il s'agit de fractures, on les maintient par dessus les vêtements avec les moyens que nous indiquerons plus loin.

Soit maintenant le blessé ou le malade déposé sur un lit, on le déshabille en totalité ou en partie. Si un membre lésé ne saurait être soulevé, remué, crainte d'exciter des souffrances, on coupe, avec la plus grande douceur et sans secousses, la portion du vêtement correspondante (manche, pantalon, botte, bottine, etc.) avec des ciseaux à pointe mousse. Quand le blessé a perdu beau-

coup de sang et qu'il se trouve en syncope (faiblesse), les mouvements trop brusques doivent être soigneusement évités, car ils pourraient ramener l'hémorrhagie.

On débarrasse l'individu de tout ce qui peut gêner la circulation, la respiration : cravate, bouton du col de chemise, corset, ceintures, liens de jupons, bretelles, jarretières, etc.

Toutefois, si la personne est en sueur, il faut, au fur et à mesure qu'on la dépouille de ses vêtements, essuyer la transpiration avec des linges préalablement chauffés, ou à défaut avec des linges très-secs et en laine, passés sur le front, sur le dos, sur la poitrine. Surtout si la chemise est mouillée, il est urgent d'en changer ; de même pour le gilet de dessous, flanelle ou coton. Cette précaution est de rigueur. Dans le cas où on n'en aurait pas de rechange, le malade ou blessé serait enveloppé dans une couverture de laine.

(A suivre.)

---

HUIT ANS  
DE L'HISTOIRE DE SALINS  
ET DE LA FRANCHE-COMTÉ  
(1668 - 1675).

MÉMOIRES CONTEMPORAINS PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS

Par A. VAYSSÈRE, archiviste de l'Ain

---

LIVRE III  
(Suite).  
CHAPITRE VII

Sommaire. — M. de Pontamougeard nommé gouverneur de la ville. — La déclaration de guerre à la France est reçue avec joie par le peuple. — Séjour à Salins de M. d'Alveyda, nouveau gouverneur de la province. — Son projet de fortifier Salins ; commencement des travaux. — M. de Chavannes élu mayor. — Entrée des Français dans le pays, prise de Pesmes, siège de Gray. — Le magistrat envoie des secours aux assiégés. — Gray capitule. — La garnison de Lons-le-Saunier et les troupes franches du capitaine Lacuzon et du colonel Chappuis envoyées à Salins. — Le sieur Péliissonnier s'établit dans la ville avec charge de pourvoir à sa défense. — Prières publiques à N.-D. Libératrice. — Prise de Lons-le-Saunier. — Salins menacée d'une prochaine attaque.

Sur la fin d'avril de cette année, le seigneur de Pontamougeard

ayant reçu un établissement et la charge de commandant de la garnison de la ville et de gouverneur des forts de Salins, par patentes de S. M., le seigneur comte de Staremborg, ayant précédemment eu la charge par commission pendant une année, seroit sorti de ladite ville avec son régiment, laquelle dès lors seroit demeurée exempte de garnison pendant trois mois, et jusques à ce que, sur le commencement d'août, y seroient arrivées trois compagnies de Suisses composées de 350 hommes.

Le 24 octobre 1673, son Excellence le seigneur don Francisco Gonzalès d'Alveyda, gouverneur de la province (1), auroit envoyé à Salins un placard imprimé, contenant la déclaration, au nom de S. M., de la guerre à la France, avec ordre d'en faire la publication par les carrefours de la ville, à quoi l'on auroit satisfait avec les trompettes de la ville, dont quelques-uns auroient témoigné de l'étonnement et la plus grande partie du peuple de la joie.

Le 3 novembre, son Excellence seroit arrivée à Salins et auroit pris son logis chez le sieur de Pontamougeard. Son arrivée auroit été d'autant plus surprenante qu'elle étoit imprévue, son Excellence ayant dit qu'elle prétendoit rester quelque temps à Salins à l'exclusion de Besançon, à cause de déplaisirs qu'elle recevoit de ce que ceux de cette cité se montroient réfractaires aux ordres du roi touchant l'imposition que l'on auroit été obligé de mettre du trentième denier sur toutes les denrées entrant et sortant de la province, à cause que la France en auroit fait le même sur les marchandises entrant et sortant du royaume.

Ce seigneur seroit resté à Salins l'espace d'environ six semaines, en étant sorti pour retourner à Besançon par ordre du gouverneur du Pays-Bas, ayant témoigné à son départ qu'il avoit une entière satisfaction des civilités que pendant son séjour il avoit reçues, tant du magistrat que des plus qualifiés de la ville, et particulièrement de ce que, deux jours avant sa sortie, le magistrat lui auroit envoyé deux commis de son corps pour l'inviter et prier de prendre sa demeure fixe à Salins, ce qui lui auroit été d'autant

(1) Nommé le 20 mars 1673.

plus agréable que les gouverneurs et le peuple de Besançon avoient témoigné une entière indifférence de sa sortie de leur cité, ce qui auroit été cause que lesdits gouverneurs l'ayant envoyé complimenter à son retour, il auroit reçu aussi leurs compliments avec indifférence, et auroit dit après leur retraite à ceux de sa cour que ce compliment étoit du second bond, voulant dire que c'étoit pour réparer leur faute de ne lui en avoir fait aucun à sa sortie, et auroit ajouté que celui de Messieurs de Salins auroit été fait beaucoup plus à propos et de meilleure grâce.

Une chose digne de mémoire faite par ce seigneur pendant son séjour à Salins est la résolution par lui prise de fortifier cette ville, tant à raison de sa grande fidélité au service du roi, selon les preuves qu'elle venoit d'en donner pendant les mouvemens du marquis de Listenois, qu'à cause qu'elle renferme le trésor qui fournit la subsistance à toute la province, outre qu'en cette occurrence le magistrat avec les notables auroient encore plus fortement témoigné leur zèle au service royal, en ce qu'ayant été invités de contribuer de quelque chose de leur côté pour aider aux frais des fortifications, ils auroient accordé, pour une fois et sans conséquence, 42,000 livres, et auroient en outre chargé la ville de désintéresser les particuliers sur les héritages desquels il seroit nécessaire de faire les fortifications jusques à 30,000 livres (1), moyennant quoi son Excellence de son côté auroit pris à la charge du roi de fournir au surplus tous les deniers nécessaires aux fortifications jusques à leur achèvement, et auroit promis d'avancer 6,000 patagons en valeur de 27,000 livres; en effet de quoi et pour donner commencement à l'ouvrage, cette Excellence auroit donné au magistrat un mandement de 3,000 patagons sur les sauneries, et auroit fait faire un répartition sur les communautés du baillage d'Aval pour les creusages des fossés dessinés jusques à 2,000 toises, avec ordres dépêchés aux communautés de, pour le 4<sup>or</sup> de décembre, envoyer chacune le nombre de travailleurs

(1) L'on crut, dit Chifflet, que le bruit semé adroitement que l'on vouloit établir le corps de justice souveraine, causa ce petit effort parmi les habitans, t. II, p. 467.

auquel elles étoient cottisées, moyennant le payement de 6 livres par toise cube qui leur seroit fait par le magistrat des deniers destinés auxdites fortifications, auxquels ordres les communautés auroient ponctuellement obéi. Outre quoi, son Excellence auroit, pendant son séjour, marchandé à plusieurs maîtres maçons et charpentiers les besognes qui pourroient être faites pour la saison, de leurs métiers, comme maçonnerie sèche pour les contrescarpes et charpenterie pour palissades, et pour dresser des digues sur la rivière, afin de pouvoir, au besoin, inonder les avenues de la ville du côté de la porte Oudin ; suivant quoi l'on auroit dès lors donné commencement à ces fortifications par des contrescarpes de maçonnerie bien palissadées :

4° Dès la Porte-Basse jusques à la Tour-Ronde, avec un large et profond fossé entre cette contrescarpe et les murailles de la ville, derrière lequel fossé auroit été dessinée une grande demi-lune à l'épreuve du canon, laquelle couvrira tout le front de la ville.

2° Une autre contrescarpe, régnant dès la porte Chambenez jusques derrière l'église de Saint-Michel et de là tirant le contremont prenant à l'hermitage Saint-Roch jusques au précipice de la roche de Chastel-Belin, le tout pareillement bien palissadé, pour joindre la ville avec la montagne, derrière laquelle contrescarpe a été dessiné et creusé un large fossé séparant icelle d'avec les bastions, demi-bastions et courtines prenant dès ladite église Saint-Michel jusques à la montagne de Chastel-Belin.

3° Et du côté de la porte Oudin, une autre contrescarpe assortie de palissades prenant dès la Tour-Bénite jusques au roc de l'hermitage de Saint-Anatole, à l'effet de pareillement fermer l'avenue de ce côté-là et défendre le fort Saint-Martin, en dehors duquel, tout autour, l'on auroit creusé un chemin couvert fermé de palissades pour en empêcher les approches.

Le dernier jour de cette année auroit été faite l'assemblée ordinaire pour l'élection du mayeur, en laquelle auroit été nommé unanimement le sieur de Chavannes, nonobstant que par les édits souverains il soit statué qu'une personne ne pourra être élue mayeur qu'elle n'ait laissé écouler trois ans après qu'elle aura



administré cette charge sans y être rappelée, tellement que comme ledit sieur de Chavannes-Bontechoux avoit tenu ladite magistrature pendant l'année 1672, il sembloit qu'il ne pouvoit encore légitimement y rentrer, vu que depuis il ne s'étoit passé que l'année 1673; mais néanmoins toute l'assemblée l'auroit jugé digne d'y rentrer par un passe-droit, en considération de la singulière prudence et vigilance qu'il auroit fait paroître pendant l'année de sa précédente magistrature. Et pour éviter tous inconvénients de cette élection d'un temps anticipé, le magistrat avec les notables en auroient écrit au gouverneur pour le prier de l'avoir pour agréable, lequel, bien loin de la désapprouver, auroit remercié ledit magistrat et les notables d'un si bon choix.

Le 14 février 1674, l'ennemi françois étant entré dans la province avec une armée d'environ 6,000 hommes, sous la conduite du duc de Navailles, assisté du marquis de Listenois et du comte de Bosiay, et ayant pris les villes et château de Pesmes après un siège de trois jours, celles de Marnay et de Gy sans résistance, ainsi que les châteaux de Chantonay Saint-Loup et celui d'Ongey après six ou sept jours de vigoureuse résistance, il auroit, le 24 février, assiégé la ville de Gray; ce qui auroit fait prendre résolution au magistrat de Salins d'envoyer offrir au gouverneur de la province une compagnie bourgeoise de 400 bourgeois, iceux gens de cœur et d'élite, pour joindre aux troupes que son Excellence rassembloit pour le secours dudit Gray; à l'effet de quoi ledit magistrat auroit dépêché un exprès à cheval la nuit du 27 février, avec ordre de retourner le lendemain pour savoir les intentions de cette Excellence. La nuit du 28 au 1<sup>er</sup> mars seroit retourné cet exprès avec une lettre de son Excellence portant acceptation de ladite offre, suivant quoi ledit jour seroit sortie une compagnie de 160 bourgeois, qui tous volontairement se seroient offert pour cette expédition et s'en seroient allé le même jour coucher à Vorges, auquel lieu les étapes leur auroient été assignées pour y attendre les ordres de marcher. Mais le 2 mars son Excellence leur auroit mandé de promptement s'en retourner sur leurs pas à Salins à cause de la reddition de la ville de Gray, qui auroit capitulé le 27 février, dont la nouvelle étant arrivée à

Salins le 3 mars, le magistrat auroit dépêché à Besançon deux commis de son corps à l'effet de demander gens et argent pour, en cas d'attaque, pouvoir faire une vigoureuse résistance, lesquels commis étant retournés le 5 mars auroient rapporté que son Excellence avoit expédié ordres pour retirer la garnison de Lons-le-Saunier et la faire venir à Salins, consistant en quatre compagnies de dragons, deux autres du régiment de Chastenois et cinq autres de milice, laquelle garnison amèneroit avec soi les munitions de poudre, plomb, mèches et blé avec l'artillerie étant audit Lons-le-Saunier. Outre quoi, son Excellence auroit envoyé à Salins le colonel Chappuis avec sa compagnie franche de 70 hommes et deux compagnies de volontaires, chacune de 50 hommes, l'une de Poligny et l'autre d'Arbois, qui avoient été destinées pour le secours de Gray, et quatre compagnies de cantonniers tirées de la Franche-Montagne, conduites par quatre curés, gens de cœur portant les 4... hommes. De plus, son Excellence auroit donné ordre au capitaine Lacuzon de marcher incessamment avec ses cantonniers au nombre de .... (1) à Vauldrey, pour de là observer la marche de l'ennemi et se jeter dans Salins ou dans Dole au cas où il connut que l'ennemi eût dessein d'attaquer l'une ou l'autre ville. Le 7 mars, seroit arrivé à Salins le sieur Pélissonnier, conseiller à la souveraine Chambre de Justice, envoyé par son Excellence pour y résider, avec autorité de pourvoir aux choses nécessaires pour la défense de la ville et ordonner souverainement tout ce qu'il jugerait convenir. Le 8, résolution auroit été prise entre le clergé et le magistrat de redoubler les prières publiques par des processions qui seroient journellement faites à N.-D. Libératrice par tous les corps des églises alternativement, chacun à son tour, lesquels célébreroient des messes solennelles, psalmodiroient tout le jour, le Saint-Sacrement étant exposé, et donneroient la bénédiction le matin à l'issue de la messe et le soir après les complies, avec ordonnance au peuple, chacun en sa paroisse à son tour, d'y assister par une personne de chaque ménage.

(1) Au 17 avril, la compagnie de Lacuzon comprenait 123 hommes et 9 chev.

Le 9, seroit arrivée la garnison de Lons-le-Saunier, composée de deux compagnies de dragons, trois du régiment de Chastenois, une compagnie franche de la compagnie de milice, avec quatre petites pièces d'artillerie, les poudres, plomb et mèches qui étoient en ladite ville, et environ 120 émines de blé ayant été laissées en ladite ville, la compagnie de milice du sieur de Loulans, laquelle néanmoins seroit arrivée à Salins le 11 et auroit apporté copie de la capitulation de Lons-le-Saunier avec l'ennemi, qui s'en seroit emparé le 10 dudit mois, par des troupes au nombre d'environ 800, tant cavalerie qu'infanterie, composées de villageois ramassés sans armes et en mauvais ordre, qui se seroient abstenus de faire aucunes courses ni sortir de ladite ville pendant plusieurs jours.

Le 19, le sieur de Pontamougeard auroit été averti par une personne affectionnée que, dans ledit Lons-le-Saunier, il étoit arrivé de nouvelles troupes, que trois ou quatre régimens avançaient du côté d'Auxonne et que le sieur comte d'Aspremont étant à Lons-le-Saunier avoit dit que pour le jour de Pâques, 25 dudit mois, l'armée françoise devoit paroître sur les monts aux environs de la ville de Salins, après avoir forcé, comme elle espéroit faire, les villes de Poligny et d'Arbois.

Le même jour, le magistrat avoit reçu une lettre de Besançon, par laquelle on lui donnoit avis, de la part de son Excellence, que le dessein de l'ennemi étoit d'attaquer Salins, mais qu'en ce cas elle y donneroit tout le secours possible; qu'elle y viendrait plus tôt en personne, suivie de toute la noblesse du rièrre-ban, et qu'elle y jetteroit autant de troupes qu'elle en pourroit amasser, outre celles qui y étoient déjà au nombre de 2,000 combattants, sans compter la bourgeoisie.

(A suivre).

## CONSIDÉRATIONS GÉOLOGIQUES

### **Sur les terrains dits de Fin, compris entre les erbues du territoire de Mont-sous-Vaudrey et les erbues couvertes par la forêt de Chaux,**

PAR M. LE DOCTEUR PACTET, MEMBRE TITULAIRE.

Entre les erbues de Mont-sous-Vaudrey et des villages voisins et les erbues couvertes par la forêt de chaux, il existe une longue et large surface de terrains plats et bas désignés sous le nom de terres de Fin et traversés par une rivière désignée sous le nom de Louë.

En examinant les surfaces de section des différentes couches qui composent les terres de Fin, on observe du haut en bas : 1° une couche végétale, de couleur foncée, presque noire, d'une épaisseur variable et dépassant le plus ordinairement la profondeur d'action des différents instruments aratoires. Cette première couche est composée d'un mélange de sable plus ou moins désagrégé et de matières organiques en proportion beaucoup plus grande que dans la croûte végétale des erbues. La faible désagrégation des sables qui composent cette couche, explique pourquoi nos terres de Fin sont plus légères que nos terres d'erbues où le sable, élément primitif, est devenu argileux par une désagrégation complète.

Au-dessous de cette première couche vient un banc d'une épaisseur considérable, formé partout d'un mélange de sable crû siliceux et de cailloux roulés siliceux. Ce mélange est généralement sans cohésion, et sur aucun point de sa masse je n'ai pu rencontrer, comme dans les erbues, du sable et des cailloux suffisamment désagrégés pour constituer des veines d'argile. En certains endroits rares, uniquement sur la coupe des bords du lit de la Louë, on rencontre une cohésion plus grande qu'ailleurs ; elle doit être attribuée à une incrustation calcaire déposée par les eaux fluviales et soudant ensemble les sables et les cailloux qui, pour une raison quelconque, sont restés un long temps sans avoir été déplacés par l'action des courants.

Comme je le disais plus haut, on ne rencontre sur aucun point observable, dans l'intérieur de cette masse sablonneuse et graveleuse les indices d'une transformation argileuse prochaine, ce qui indique positivement pour les terrains de Fin une date de formation plus récente que pour les terres d'erbue. En effet, j'ai démontré dans un

article publié dans le N° 9 de ce Bulletin, année 1874, que le sable et les cailloux siliceux qui, primitivement, ont constitué à eux seuls toute la masse des terrains d'erbue, ont fini, avec le temps, par se désagréger et constituer de la sorte les bancs d'argile que nous connaissons.

Encore un fait remarquable, c'est la fertilité plus grande des terres de Fin, comparée à celle des terres d'erbue. On peut trouver l'explication de ce fait en examinant ce qui se passe de nos jours sur les rivages de la Louë.

Cette rivière déborde fréquemment à de grandes distances. Chaque débordement dépose sur le sol submergé une quantité de limon variable, faible sur les points élevés, plus forte sur les bas-fonds désignés sous le nom de *Mortes*. D'un autre côté, elle circule au milieu d'un terrain mouvant, d'un terrain sans cohésion, comme nous l'avons dit, d'où la facilité de déplacements considérables qui, dans un petit nombre d'années, se mesurent par des centaines de mètres. Ce qui se passe présentement a dû se passer autrefois. Il est imminemment probable que toute l'étendue des terres de Fin qui séparent les erbues de Mont-sous-Vaudrey des erbues de la forêt de Chaux ont dû être remuées successivement par la Louë, se comportant dans ses anciens lits comme elle se comporte aujourd'hui, c'est-à-dire répandant dans son voisinage le limon qu'elle roule dans ses eaux débordées. De là une puissante cause de fertilité.

Dans la Fin comme partout ailleurs, il existe des terres de différentes qualités. Les meilleures terres se rapportent, selon toute probabilité, à d'anciennes *Mortes* ou bas-fonds comblés par du sable limoneux, celles de moindre qualité se rapportent à des surfaces élevées sur lesquelles l'eau ne pouvait séjourner qu'en une couche moins épaisse.

---

## SÉANCE GÉNÉRALE DU 13 AVRIL 1875.

*Présidence de M. BAILLE.*

La séance est ouverte à dix heures. Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté sans observations.

M. le Ministre de l'Agriculture envoie à la Société le programme du Concours régional de Bourg, et l'invite à envoyer un délégué à la réunion qui doit avoir lieu le 4 juin, pour examiner les améliorations à introduire au règlement des Concours régionaux. -

Plusieurs membres de la Société se proposent de se rendre à Bourg à cette époque ; mais la Société désigne spécialement comme son délégué M. de Chabons, membre titulaire à Ivory.

MM. de Saint-Mauris, le prince de Beauffremont, le comte de Lallemand accusent réception des diplômes qui leur ont été adressés.

Il est donné lecture d'une *Revue des Journaux agricoles et scientifiques*, par M. le docteur Rouget.

M. de Chabons entretient la Société des différents moyens à employer pour perfectionner la race chevaline dans le Jura. La part qu'il a prise aux travaux de la Commission chargée de l'examen des chevaux susceptibles d'être mobilisés lui permet de donner à la Société des détails intéressants. Il dépose sur ce sujet un travail de M. Grandvoinet, commissaire de police à Salins, ancien adjudant des haras, et demande pour lui le titre de membre titulaire.

Il parle ensuite des découvertes intéressantes qui ont été déjà faites dans les tumulus des Moidons, et pense qu'il y aurait lieu de continuer les fouilles aussitôt que la Société pourrait disposer des fonds nécessaires.

M. le Président annonce à la Société que M. le Ministre a bien voulu envoyer quelques ouvrages pour sa bibliothèque. Il parle ensuite de la réunion des Sociétés savantes à la Sorbonne, où il était délégué, et des différentes démarches qu'il a faites à Paris dans l'intérêt de la Société.

Sont nommés membres titulaires :

M. le marquis de Grammont, député de la Haute-Saône, présenté par M. de Laubespain ; M. Grandvoinet, commissaire de police à Salins, présenté par M. de Chabons ; M. Clerc, capitaine au 137<sup>e</sup> de ligne, présenté par M. Mareschal.

Et correspondants :

M. Chapuis, vétérinaire à Mantry, présenté par M. le docteur Bousson ; M. Boisson, maire à Oussières, présenté par M. Mareschal.

La séance est levée à onze heures et demie.

---

## COMMISSION DU PHYLLOXERA

### de l'arrondissement de Poligny.

Le Conseil général du Jura a institué dans chaque arrondissement une Commission chargée d'étudier les moyens à employer pour pré-

venir l'invasion du phylloxera dans les vignobles du département.

Cette Commission a été ainsi composée pour l'arrondissement de Poligny :

MM. Paris, Charles, propriétaire à Poligny; Tabey, Louis, adjoint au maire d'Arbois; Coste, Louis, docteur en médecine à Salins; Baille, juge de paix de Poligny; Richard, professeur de chimie au Collège de Poligny.

Elle s'est réunie le 12 février dernier, à l'hôtel de la Sous-Préfecture, et s'est complétée par l'adjonction de MM. Gaurichon, naturaliste à Salins, et Vincent, pharmacien à Arbois.

Le 2 mars suivant, elle s'est constituée définitivement et a nommé M. Baille président et M. Richard secrétaire.

M. Coste a été désigné pour rédiger le rapport que la Commission doit présenter au Conseil général du Jura dans sa prochaine session.

---

## VITICULTURE

### UN CONCOURS

SUR LA MALADIE DE LA VIGNE EN FRANCHE-COMTÉ, EN 1777.

(Fin).

---

#### VI.

Au milieu de tant d'efforts d'invention et de recherches savantes, il y a quelque à-propos à insister sur cette conviction, que ce ne sera que par les moyens les plus élémentaires que l'on parviendra à dominer l'influence du maudit puceron. Ne peut-on pas assimiler les insectes qui conspirent contre la santé des plantes à ceux qui tendent à pulluler pour le tourment des animaux et de l'homme même? Pour rendre ce dernier tout-à-fait indemne, de simples mesures de propreté suffisent : Pourquoi ne pas agir contre le phylloxera d'une manière analogue? Comme il n'est pas dans notre pouvoir d'arrêter absolument l'insecte dans sa marche, nous pouvons et nous devons *le contrarier*, comme dit Olivier de Serres, dans sa propagation. On a beaucoup parlé de l'arrachage immédiat; ce procédé, coûteux quand il est bien fait et même dangereux, a quelque chose de tyrannique et n'aboutit à rien, parce

que forcément il s'emploie toujours trop tard. Dans le cas où l'envahissement deviendrait imminent et, pour ainsi dire, assuré dans nos vignobles, ne pourrait-on (d'une certaine manière) prendre des mesures administratives contre la négligence et ses dangers?

On a remarqué que c'est dans le mois de juillet que l'insecte se développe très-visiblement dans la terre, et qu'au mois d'août il arrive en partie à l'état parfait. Ne serait-il pas possible de rendre obligatoire un labour bien fait et profond à terminer dans le mois de juin, sous peine, en cas de refus, après sommation, d'y être procédé d'office et aux frais des récalcitrants? Que l'on veuille bien envisager cette proposition comme le résultat de la préoccupation des effets terribles de la négligence excusable, sans doute, dans les débuts, mais qui a dû, la température aidant, contribuer à l'implantation de cette peste dans les vignobles français. Grâce à des précautions de ce genre, on n'aurait plus le triste et funeste spectacle de vignes abandonnées, capables d'infecter un pays tout entier.

Une pareille mesure serait conforme à la justice et éminemment protectrice. Rien n'empêcherait du reste l'application libre et recommandée de tous autres procédés que la science ou l'expérience viendraient à découvrir.

Dans le cas si grave de la protection d'un vignoble, il n'est point hors de propos de recueillir à l'avance les opinions les plus diverses. C'est pourquoi nous nous permettons d'ajouter que, pour arriver à connaître la présence du phylloxera au moindre indice, au lieu de laisser planer comme une menace l'arrachage draconien, avec indemnité impossible à fixer et ruineuse en tout cas pour le pays, de promettre au vigneron nécessaire un aide efficace pour conjurer le mal par des labours supplémentaires. Avec cette garantie, l'administration serait renseignée exactement, et il n'y aurait, à coup sûr, point de dissimulation sur la présence de l'insecte. Il est un cas où, comme pénalité, une mesure rigoureuse pourrait judicieusement s'exercer, c'est celui de l'introduction du puceron par la plantation de cépages provenant de pays infectés. Sur un point d'infection pareil, ce ne serait que justice d'ordonner le tronçonnage immédiat, entre deux terres, avec tassement du sol sur le point de la coupe, suivi d'un binage léger et général.

Au seul mot de labour profond, j'entends la clameur de la nouvelle école; je lui oppose la faveur marquée que le *déplancher* (Doubs) ou le *soumarder* (Jura), fait en conscience, obtient auprès de nos bons vieux vigneron. Ils y emploient le mieux possible la puissance de tout leur



fer, savent très-bien prendre des précautions pour ne pas blesser, à leur origine, quelques fortes racines dans les vieux ceps, puis lancer l'outil un peu moins fort dans les vignes à couche végétale peu épaisse, *dans les hauteurs surtout, lesquelles, comme qu'on agisse, doivent être, malheureusement, les plus exposées aux ravages du phylloxera.*

Spéculer sur la sortie des petites racines supérieures en les favorisant par une fumure abondante, c'est donner un aliment de plus à l'ennemi. Limiter pour l'insecte le milieu qui lui est favorable, par la profondeur du labour et *les terrages*, l'obliger à chercher sa vie dans la partie plus compacte, plus froide et plus humide du sol, *c'est là vraiment le CONTRAIRE au moins de frais possible. Nos pluies et nos hivers nous seraient de puissants alliés pour le DÉTOURNER DE S'ENGRAISSER et pour empêcher que nous ne fussions débordés.*

Reconnaissant que les labours sont un moyen préventif très-sérieux, si nous ne parlons que d'un seul, considéré comme obligatoire et surveillé comme perfection, c'est sans préjudice de celui qui pourra précéder et surtout des suivants, plus nécessaires encore. Nous croyons même que, dans ces temps d'exception, cet antique coup de labour après vendange, qu'Olivier de Serres appelle *hyverner* et qu'il estime comme le plus précieux de tous, devrait être de nouveau rétabli dans la culture.

Donner des armes contre les maladies et signaler les dangers, c'est le devoir de tout bon citoyen. Mais c'est un devoir plus grand encore de ne point répandre une doctrine erronée. Or, nous avons dit que la pourriture des racines est peut-être plus à craindre pour nous que le phylloxera. C'est bien légèrement, nous objectera-t-on, que vous préconisez un système de culture qui, par un certain côté, peut être favorable à la maladie que vous signalez. Il semblerait que la méthode qui recommande l'enracinement superficiel devrait être préférée. Voilà l'objection que l'on peut nous faire et celle à laquelle il est de notre devoir de répondre.

Eh bien ! répondons-nous, nous passerons entre Charybde et Scylla, sur les traces des bons pilotes qui nous ont précédés.

Nous ferons d'abord remarquer que, comme qu'on s'y prenne, il y aura toujours des maladies ; que si nos vignes ont eu à souffrir évidemment de la pourriture des racines, le fait remonte à une époque éloignée ; qu'il ne s'applique qu'à de certains cantons seulement, et que le caractère contagieux y est très-contestable. Je n'ai trouvé dans ce qui nous reste de la presse périodique à l'époque du Concours aucune

mention de la maladie, et cela dans une ville où la culture de la vigne intéressait une grande partie de la population ; dans notre petite *feuille hebdomadaire*, qui se piquait de se préoccuper des intérêts de la culture, je n'ai rencontré qu'une recette insignifiante sur la destruction du *gribouri* dans les vignes. La restauration complète de notre vignoble nous montre que le mal n'était que passager et qu'il n'était pas non plus sans remède. L'assainissement du sol obtenu au moyen des défoncements partiels et multipliés, aussi bien que les labours profonds, y sont, certes, pour quelque chose. Abandonner d'aussi précieux moyens de santé, pour se jeter dans un système où le danger est encore plus grand, parce qu'il se présente sous des formes plus diverses et plus graves, et où l'on constate, à n'en pas douter, le caractère contagieux (l'oïdium et les insectes souterrains), ce serait une véritable imprudence.

Nos anciens connaissaient l'abus qu'on peut faire des meilleures choses, et les habiles parmi eux provignaient avec modération. Quand ils voyaient, comme à Chamuse, des fosses retenir l'eau *comme dans un bassin* (M. de Chevrand), ils n'avaient aucun goût pour cette application au petit pied du système Faucon ; ils fossoyaient moins profondément et drainaient, comme le dit le P. Prudent. Ils ne tombaient point si souvent dans la confusion qui s'est établie dans les cépages à fortes ou à petites racines. Le P. Prudent lui-même, praticien d'occasion, et, à cause de cela, n'arrivant à rien de précis sur ce point, en avait cependant bien deviné l'importance ; car c'est une question délicate qu'on ne saurait trop examiner dans le choix des cépages, des sols appropriés et dans l'espacement des pieds. Ils faisaient peu de cas d'un *cep de vigne qui ne vit que de racines*, c'est-à-dire que de chevelu, par opposition à la souche profonde, pourvue de puissantes ramifications. Ils appréciaient l'aération de la surface du sol, par l'établissement de la palière et la circulation possible autour des ceps, ils recommandaient un labour battu par une pluie d'orage, et poussaient jusqu'au scrupule et, quelquefois, il faut le dire, jusqu'à la superstition, le choix des bons jours de travail.

Si nous reconnaissons qu'en s'identifiant, par un travail aimé, avec une plante si riche et si admirable, ils ont trouvé *le secret de sa santé* dans les terrages et dans les labours fréquents, et quelquefois profonds à certaines époques, il est évident, pour nous, qu'ils ont cherché et trouvé *l'économie et la facilité de la culture*, dans la vigne basse et de vigueur modérée, *la fertilité*, dans le rajeunissement opportun et la

sélection (mot nouveau et heureux), et enfin *la qualité supérieure du vin* dans le choix de leurs cépages, dans l'âge des ceps et leur élévation plus ou moins grande, suivant les climats. Il ont, avant nous, pratiqué *toutes nos méthodes soi-disant nouvelles*, et les habiles, parmi eux, se sont fait des règles, en conformité avec leurs désirs et les ressources de leurs terres.

Ne faisons point fi du riche trésor de leurs observations, qui ne demandent qu'à être coordonnées. Ils veillaient et préoyaient. Notre siècle, plus instruit que le leur, doit veiller et prévoir encore mieux ; et c'est là qu'est le vrai progrès. Mais il faut conserver de nos anciens, avec leur travail sérieux et persévérant, leur précieuse simplicité de moyens.

Bien que les systèmes traditionnels, fondés sur l'expérience ou l'*intérêt*, aient une singulière valeur en agriculture, nous ne prétendons nullement nous rendre esclaves du principe de la tradition. Cette manière de voir est trop hostile au progrès. Mais nous reconnaissons que la vieille méthode nous présente plus de garanties que la nouvelle ; c'est ce que nous croyons avoir suffisamment développé.

On me reprochera sans doute d'avoir été, dans ce travail, tout à la fois trop long et trop court : trop long pour un point de départ si étroit, trop court dans la suite, grosse de tempêtes, que je lui ai donnée.

Quoi qu'il en soit, je me permettrai d'ajouter quelques observations accessoires.

Je félicite nos vignerons de ne point se laisser entraîner docilement dans les innovations en fait de culture, et de ne pas tendre à exagérer la production. Mais, entraîné moi-même par le désir d'être utile, je ne puis m'empêcher de les engager à se montrer moins rétifs à l'égard d'une *tentative de progrès réduite à quelques points à déterminer par l'expérience*, mais impliquant une modification grave à introduire dans leurs pratiques si respectables. Je déclare d'avance qu'il ne s'agit que de *cas spéciaux*, et tout d'abord d'essais très-limités. Je veux parler de la *taille très-tardive*, pratiquée comme préservatif aussi bien contre les gelées printanières que contre les maladies, l'oïdium en particulier. Que l'on remarque bien qu'il n'est ici en aucune façon question du phylloxera, lequel n'a pas plus de rapport avec les maladies ordinaires de la vigne, que la nuée de sauterelles, qui s'abat sur un champ de blé, n'a de rapport intime avec la carie qui le dévore déjà.

Le docteur Guyot, éclairé par sa foi dans la vitalité remarquable de

la vigne, a naturellement toujours préconisé, avec beaucoup de zèle, l'efficacité de cette pratique contre les gelées, et, mieux que cela, en a soutenu l'innocuité pour la vigueur des ceps. Ne soyons pas si hardis que lui, ne généralisons rien, et *réserveons, pour nos essais, les vignes vigoureuses ou celles qui croissent dans des sols frais et humides*, et qui sont, par le fait, exposées aux gelées printanières.

Méditons cette parole de M. Guérin-Meneville, qui aura décidément raison après sa mort. Il y a vingt ans que ce savant naturaliste disait : « L'homme doit profiter des indications qui lui sont données par la « nature elle-même, indications qui montrent, qu'en débarrassant les « vignes, *en temps utile*, du superflu de matières nutritives qu'elles « ont élaborées, on peut les ramener à l'état normal. Je dois donc con- « seiller de nouveau aux agriculteurs des *scarifications faites au prin-* « *temps dans le temps de la sève*, et surtout la taille tardive. » Puis M. Guérin-Meneville rappelle la lettre adressée à l'Académie des sciences par M. Joseph Roussel, le 22 août 1852. Ce dernier, vigneron à Joyeuse (Ardèche), avait obtenu la santé et la vigueur de ses vignes, en ne craignant pas de suivre l'intelligente taille très-tardive qu'il avait imaginée.

L'année dernière, un peu trop tard, il faut le dire, un franc-comtois. M. Picot, est venu donner parmi nous une forme nouvelle à des procédés trop méconnus et peut-être oubliés. Dans une longue séance, dont la seconde partie offrit un réel intérêt, il recommanda vivement la taille tardive avec perte de sève à deux reprises, comme préservatif contre les gelées printanières, et de plus signala son efficacité *contre la coulure*. Envisagé à ce dernier point de vue, son procédé, bien supérieur à l'incision annulaire, nous semble très-nouveau et mérite l'attention la plus sérieuse des vignerons.

A quelqu'inconvénients que puisse parer l'emploi judicieux de la taille très-tardive, en suivant des procédés qui reposent sur la perte d'une partie de la première sève, et à l'exclusion des autres qui nous paraissent, dans le cas de gelée printanière, devoir être d'une efficacité peu sûre, nous n'admettons pas encore que M. Picot ait, selon son dire un peu affirmatif de l'année dernière, atteint la perfection. Ce qu'il appelle les perfectionnements et les additions apportés à son premier procédé sont bien propres à nous confirmer dans cette opinion.

M. Picot aurait dû s'en tenir à sa première brochure; ses perfectionnements et ses additions, imaginés peut-être pour s'assurer une propriété très-contestable et d'un revenu fort illusoire, font un tort

considérable aux chances d'une application déjà difficile à introduire, et qui pourra présenter des dangers entre des mains imprudentes. En somme, on ne saurait trop souhaiter partout la simplicité dans les moyens et la largeur dans les idées. Un *bienfait* n'est jamais perdu.

Il semblerait, d'après cette insistance sur la taille très-tardive qu'ont apportée, depuis bien des années, des esprits très-éclairés dans la matière, que, *dans quelques cas*, les praticiens pourraient se rassurer un peu sur les inconvénients de la perte de la première sève de la vigne, d'autant mieux qu'il doit en résulter de si grands avantages. Le champ est ouvert à toutes les expériences; espérons que l'on saura profiter de tant de bons avis, et que l'application, *non pas générale, ce qui ne saurait JAMAIS être* (on peut être tranquille à cet égard), mais dans quelques palières, nous apportera l'évidence. Nous nous proposons pour notre part de faire des essais de taille très-tardive, *sous des formes diverses*, avec tous les soins que comportent des expériences de ce genre.

On voit de reste que, dans ces encouragements à l'expérience, nous ne faisons point de la taille très-tardive une affaire de *mode*. Si nous avons constaté qu'au siècle dernier, à la suite des anciens (comme toujours), il était de *bon genre* de se montrer partisan de la taille faite avant l'hiver, nous ne croyons pas que les novateurs du temps se fussent, avec leurs prudentes réserves, tant écartés de la vérité. Aujourd'hui que, précisément dans les cas où ils plaçaient leurs réserves, il peut être sérieusement question de taille très-tardive, c'est tout-à-fait le lieu de ne point agir autrement qu'eux. Nous espérons que nos réserves n'auront échappé à aucun de nos lecteurs.

Nous avons essayé, dans ces pages, d'exposer cette pensée fondamentale que, si l'on est obligé de faire violence à la nature de la plante, il faut lui donner la culture et pratiquer la taille, qui diminuent le plus possible, suivant les climats, les effets fâcheux de cette lutte contre les lois naturelles. Si l'on doit rencontrer quelquefois cet avantage dans la pratique de la taille très-tardive, nous ajouterons qu'il en sera de même dans l'entretien de la fertilité par la fumure appliquée *avec modération*. On a pu voir que notre préoccupation constante a été la santé de la vigne et non son extrême vigueur, *où est le danger*; que nous comptons beaucoup plus sur les circonstances heureuses de la température que sur l'abondance des engrais, sachant que la vigne, comme toutes les plantes ligneuses à abondant feuillage, puise dans l'atmosphère une somme considérable de nourriture. Néanmoins, il n'est pas douteux

que la fumure modérée ne contribue largement à la bonne fructification de la vigne, en apportant la nourriture aux petites racines superficielles, que les labours profonds d'hivernage, suivant Olivier de Serres, ou d'avant juillet, détruiront annuellement.

La difficulté des transports pourrait être éludée, par l'emploi des engrais concentrés que la grande culture utilise avec succès. En attendant, dit le vigneron, que je possède des moyens faciles de m'assurer de la sincérité des engrais industriels, ou qu'on me tire de la confusion de tant d'annonces et de tant de réclames, je transporterai péniblement par mes mauvais chemins, *que l'on songera peut-être un jour à améliorer*, les engrais dont l'expérience me garantit la valeur (1).

A ces observations fort justes, on pourrait répondre au vigneron qu'il sera de son intérêt de recourir un jour, à l'aide de la science, que la prudence n'exclut pas le progrès, et qu'en s'adressant à des maisons de confiance, on peut faire un usage favorable des engrais minéraux et organiques industriels.

N'était le prix d'achat, qui est considérable, la facilité des transports et de l'enfouissage, aussi bien que l'action très-prompote, pourraient faire craindre l'abus ; il y aurait alors quelque utilité à répéter le mot un peu paradoxal, mais renfermant une bonne vérité, qu'un grand chimiste adressait à des vignerons : « L'engrais chimique tuera la vigne. » A côté de la puissance, M. Thénard voyait très-bien le danger. Les avantages et le danger sont tellement réels, que les Sociétés d'agriculture rendraient un grand service à la culture des côtes où le trésor caché est d'un pénible accès, en provoquant des essais et des études sur cette matière, que *les savants eux-mêmes regardent comme très-obscur encore*. Ces Sociétés pourraient distribuer, en petites quantités, quelques échantillons d'engrais spéciaux, à des praticiens suffisamment observateurs et consciencieux, qui feraient de petits essais sur leurs terres très-diverses. Le contrôle des observations donnerait une grande valeur à ces expériences. Il est inutile d'ajouter que la science doit diriger toutes ces expériences, car il y a beaucoup à savoir et à observer scientifiquement dans le bon emploi des engrais complémentaires, c'est-à-dire donnant au sol ce qui lui manque ou lui restituant ce qu'on lui prend. Dans la culture de la vigne de côte, où la

\*(1) Des matières simples, telles que des cendres non lessivées, des suies de bois ou de houille, des boues de route, provenant de certains empièvements, seraient, au sentiment du vigneron défiant, des engrais chimiques plus sûrs, et quelquefois il aurait raison ; et bien plus encore, s'il s'agit de matières animales, telles que cuirs, cornes, soies, laines et os concassés. Ces derniers engrais sont durables, et c'est une condition très-importante pour la vigne.

*fraicheur du sol* peut quelquefois faire défaut, nous pensons qu'on suivrait une bonne pratique, en enrichissant chimiquement et en rendant complémentaires des différents sols, le fumier ordinaire, pour faciliter surtout le dégagement des carbonates et des silicates de potasse que la terre renferme (1), et qui sont trop chers à l'état de produits fabriqués. Parmi les engrais industriels, les matières animales préparées seraient supérieures à toutes les autres dans les plantations nouvelles et dans les fosses.

Il faut constater, avec bonheur, qu'en agriculture la défiance des savants et des praticiens tend à disparaître de plus en plus, parce que les uns et les autres reconnaissent que, pour aboutir, leurs travaux doivent se faire en commun. Les savants deviennent un peu cultivateurs, et les cultivateurs un peu théoriciens. C'est le plus grand intérêt de ceux-ci de tenir un compte sérieux des éléments précieux que les premiers leur fournissent peu à peu. Mais en attendant que la vérité soit connue dans son ensemble, la prudence fait une loi au cultivateur, qui aime et respecte sa terre, de s'appuyer toujours sur les pratiques intelligentes qui ont subi l'épreuve des siècles.

### CONCLUSION.

Dans notre travail, nous avons laissé de côté quelques détails comportant un certain intérêt. Tant pour ne pas fatiguer les lecteurs étrangers à la pratique de la culture, qu'afin de nous réserver une place suffisante pour l'étude de généralités mieux appropriées à notre temps, nous nous sommes limités à ce qu'il y avait d'essentiel. Moins riche que nous ne l'eussions souhaité, ce filon inexploité a été pour nous comme une bonne fortune, puisqu'il nous a conduit, sans que c'eût été dans le début, un dessein prémédité de notre part, à une défense sincère des principes de la tradition, avec cette réserve toutefois que nous n'y mettons point de servilisme et que nous croyons qu'il est nécessaire de tenir un compte plus sérieux, si l'on s'engage dans la voie des perfectionnements, des procédés anciens qui ont leur raison d'être.

Depuis un quart de siècle, ce n'est plus de quelques maladies locales et passagères qu'il s'agit dans la culture de la vigne, mais bien de fléaux contagieux qui se succèdent et qui menacent de se propager partout. La spéculation, profitant des éléments de succès que les novateurs ont imaginés, a-t-elle rendu un mauvais service à la viticulture en la dé-

(1) Quand je dis la terre, qu'on veuille bien y comprendre la pierre en petits fragments.

tournant de ses règles anciennes et prudentes ? Pour obtenir une réponse concluante, il est on ne peut plus urgent de recueillir les opinions contradictoires.

Il n'est pas rare d'entendre des vignerons dire ceci : « On travaille toujours pour le mieux, et on ne réussit pas toujours, tant s'en faut ; on ne sait souvent pas comment faire. » Leurs pères en disaient probablement autant. Étaient-ils moins souvent trompés dans leurs espérances ? Je laisse à de plus anciens le soin de répondre. Mais à coup sûr ils étaient plus prudents que nous ; ils avaient cent fois raison et devaient bien s'en trouver.

Creuser, dans chaque localité, au fond de toutes ces méthodes anciennes dont nous conservons encore un peu la tradition, rechercher et dépouiller les quelques monuments écrits qui s'en seraient inspirés : voilà une œuvre des plus utiles !

Il y a en France des bibliothèques publiques ou privées qui peuvent renfermer des documents oubliés d'une véritable valeur. Les bibliothèques publiques, ces asiles de toutes les traditions, pareils à ces bassins qui recueillent tout naturellement les eaux stagnantes que des changements calculés ou fortuits du sol leur amènent, se sont enrichis souvent des collections de Sociétés éteintes, les sauvant ainsi de la destruction ou de la poussière de l'oubli, et cela au profit du grand public qui peut les y trouver et en tirer parti.

Le recueil des pièces de concours de la première Académie de Besançon emportée dans la tourmente révolutionnaire, formant une collection considérable, contient, surtout dans les concours sur les arts, quelques œuvres ingénieuses qui pourraient servir de base à des études curieuses et utiles. Leur ancienneté ne remonte pas bien haut, il est vrai, mais un siècle se compte dans la tradition.

Parmi ces ruines tombées dans le domaine public, on peut découvrir quelque épave de prix, perdue dans les ronces. On n'y rencontrera pas toujours le langage correct des jardins d'Academus, mais on pourra y faire une sorte d'archéologie des arts et métiers, dans un but très-pratique. Les Académies de Bordeaux, d'Aix, de Montauban, d'Auch, de Metz et tant d'autres qui se sont occupées de la vinification seulement, ont mis au concours des questions de viticulture.

Cet appel à l'étude de ces documents épars et négligés a déjà été fait en 1804, d'une manière très-instante, dans l'édition d'Olivier de Serres.

A. VAISSIER.



## REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

**Pour empêcher la corne des chevaux de se fendre ou de s'écailler.** — Les pieds des chevaux exigent des soins dont les cultivateurs ne se préoccupent pas toujours assez. Si la ferrure n'est pas renouvelée régulièrement toutes les quatre ou cinq semaines, quand même le fer n'est pas usé, le sabot s'allonge outre mesure et il en résulte :

1° Un poids inutile qui, élevé constamment, finit par produire une charge supplémentaire à la fin de la journée et conséquemment fatigue inutilement le cheval ;

2° De l'exposer à buter ;

3° Le pied étant plus long, les tendons fléchisseurs ont un effort plus considérable à chaque pas ; de là l'usure de ces tendons, et le cheval devient peu à peu *bouleté*.

Pour empêcher la corne de se fendre ou de s'écailler et pour le bon entretien des pieds du cheval, on conseille un onguent composé de parties égales de graisse molle, de cire jaune, d'huile de pied de bœuf ou de lin naturelle, de térébenthine de Venise ou de goudron de Norwège. On fond la cire, on ajoute la graisse, puis l'huile, on retire du feu pour ajouter la térébenthine et le miel, en ayant soin de remuer jusqu'à ce que la masse commence à se figer.

L'emploi modéré de cette graisse entretient de la souplesse dans la corne, il faut graisser après avoir légèrement humidifié la corne. Un graissage par semaine est suffisant.

*(Journal du Comice agricole de Mézières, N° 6, 1874).*

---

## RECETTES ET PROCÉDÉS UTILES,

PAR LE MÊME

**Destruction des chenilles du pommier.** — *Remède de M. CARRIÈRE*  
On prend 10 à 15 litres de suie qu'on fait détremper pendant 48 heures dans 150 à 200 litres d'eau. On passe ensuite le liquide à travers une toile d'emballage de manière à le filtrer, afin de ne pas nuire au mécanisme d'une petite pompe ou d'une seringue avec laquelle on asperge, vers le soir et aussi complètement que possible, les arbres ravagés. — Cette opération, au lieu de nuire, profite à la végétation : au bout de quelque temps, les feuilles prennent une teinte d'un vert plus foncé. *(Revue horticole).*

**Destruction des chenilles du chou.** — La *Belgique horticole* rapporte que plusieurs personnes s'en sont débarrassées promptement en déposant simplement sur les choux des feuilles de fougère ou de sureau.

**Mélange réfrigérant économique.** — Prenez du muriate de chaux, 500 grammes, versez dessus trois bouteilles d'eau légèrement acidulée au moyen d'un peu d'acide nitrique (eau forte). En quelques minutes, on obtient un froid considérable. Il suffit, pour rafraîchir les boissons, vin, eau, etc., d'y plonger les bouteilles ou les carafes. (*Abeille médicale*).

---

## PROGRAMME DU CONCOURS DE 1875

**Sciences.** — La Société récompensera les travaux scientifiques importants qui lui seront adressés. — Elle signale à l'attention des concurrents, sans cependant vouloir restreindre le choix de leurs sujets, la question suivante :

Analyse exacte de terres qui paraissent contenir une certaine quantité de phosphates terreux. — Recherche des gisements de ces phosphates.

**Concours littéraire.** — 1<sup>o</sup> Pour la prose, le sujet choisi doit se rattacher par quelque point à l'histoire littéraire ou politique, à l'archéologie ou à la géographie du Jura, ou tout au moins à la Franche-Comté.

2<sup>o</sup> Les sujets de poésie sont laissés au choix des concurrents (180 vers environ). On tiendra compte, cependant, dans le classement, des sujets qui intéresseront l'histoire locale.

Pour être admis au Concours, il faut en faire la demande avant le 15 octobre 1875, et envoyer pour la même époque les mémoires et travaux, qui devront être inédits.

Les demandes d'admission devront contenir la déclaration, faite par les concurrents, que leurs travaux n'ont pas été et ne sont pas en même temps présentés à d'autres Sociétés savantes. Cette condition est de rigueur.

## LES SECOURS D'URGENCE

### GUIDE PRATIQUE

DES COMITÉS ET POSTES D'ASSISTANCE AUX BLESSÉS, NAUFRAGÉS, NOYÉS, ASPHYXIÉS,  
AUX VICTIMES D'ACCIDENTS SUR LES CHANTIERS PUBLICS, CHEMINS DE FER, DANS  
LES ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS, THÉÂTRES, INCENDIES, FERMES ISOLÉES,  
COMMUNES RURALES, ETC., ETC.;

Par le docteur E.-L. BERTHERAND.

---

(Suite).

Pendant ces opérations fort délicates, toute cause de refroidissement, tout courant d'air seront scrupuleusement évités. Que de points de côtés, que de diarrhées, que d'ophthalmies, que de maux d'oreilles, que de douleurs rhumatismales sont les résultats fréquents du défaut de ces précautions ! Aussi, pour opérer plus promptement et avec plus de facilité, chez un blessé, il faut toujours commencer par le membre sain, afin de n'avoir plus que le membre malade à débarrasser.

Inutile de rappeler que pendant le déshabillage et le changement de linge, la plus grande décence doit être observée.

L'examen du malade ne sert pas seulement à reconnaître l'état des organes et des tissus qui sont le siège de lésions ou de douleurs vives, il permet encore de constater les infirmités (hernies, varices, ulcères, etc.) et les conditions spéciales (vésicatoires, cautères, etc.) qui pourraient s'opposer à tel ou tel mode de secours que l'on aurait l'intention d'appliquer.

Du reste, pour cet examen, on ne découvrira entièrement que les régions indiquées comme siège de souffrances, et juste le temps nécessaire à la constatation du mal. Les pieds, la poitrine et le ventre sont très-sensibles au refroidissement et doivent, autant que possible, rester couverts. Pendant ces recherches, toute émotion vive sera scrupuleusement évitée au patient, les assistants supprimeront toute parole inquiétante, et, loin de laisser paraître sur leurs traits des impressions tristes ou des

appréciations décourageantes, ils s'efforceront de garder une attitude rassurante. Ne pas oublier, surtout, que les malades plongés dans un assoupissement profond entendent souvent ce qui se dit autour d'eux. S'ils divaguent, les observer avec patience et ne pas les exciter par des ripostes inutiles.

Avons-nous à rappeler que les malades et blessés doivent être assistés avec la plus grande prudence, du sang-froid, une extrême douceur ? Epuisés parfois par une souffrance aiguë, de la fatigue, la faim, la soif, la frayeur, le froid, la colère, une perte considérable de sang, etc., ils ont besoin d'être ménagés dans leur sensibilité. C'est pour ce motif qu'en l'absence de l'homme de l'art on ne doit jamais se permettre d'explorer les plaies, d'en tirailler les bords, de les sonder, soit du doigt, soit avec un objet quelconque, d'en extraire des morceaux d'os, de vêtements, de pierres, de bois qui y seraient adhérents ou implantés, etc.

Les enfants résistent fréquemment à l'examen ou à l'administration d'un breuvage : il ne faut pas céder, s'il y a besoin absolu. Le nez pincé entre deux doigts leur fait ouvrir la bouche malgré eux ; on en profite pour jeter un coup-d'œil sur l'état de la langue et de l'arrière-gorge ou pour leur faire avaler la cuillerée de liquide qui contient le remède. On ne doit lâcher l'appendice nasal que quand le petit sujet a tout avalé, sans quoi il rejetterait par le nez ou, comme l'on dit vulgairement, risquerait d'avalier de travers.

*7<sup>e</sup> Premiers soins.* — Le traitement d'urgence qui convient dans les accidents ou maladies instantanées sera indiqué plus loin, à l'occasion de la description de chacun de ces cas. Mais on ne saurait trop prémunir, en général, les assistants contre la funeste habitude qu'on a de gorger de boissons de toute sorte les malades et les blessés, sous le prétexte de les réconforter, de les réchauffer, de combattre leur état de faiblesse, etc. La plus minime réflexion suffit à faire comprendre que, dans les cas d'indisposition, de lésion subite, l'estomac est rarement disposé à recevoir de grandes quantités de liquides stimulants, tels les alcooliques surtout, et que leur administration intempestive ne peut servir qu'à allumer la fièvre, provoquer des dérangements

intestinaux, en un mot déterminer des complications fort regrettables. Certainement, si le patient se plaint d'une soif vive, il faut chercher à la satisfaire par des tisanes appropriées, données à doses modérées ; mais, hors ces cas très-exceptionnels, une extrême prudence doit guider dans la présentation de breuvages excitants, surtout des bouillons gras, vins sucrés, vulnérables à haute dose, etc., dont on abreuve tout particulièrement les blessés. Si rien ne presse, pourquoi ne pas attendre le médecin ?

Il faut aussi, en pareils cas, consulter les habitudes du patient. L'individu qui est accoutumé aux boissons alcooliques en demandera de préférence à toutes les tisanes imaginables, et il conviendra de lui accorder son liquide favori, avec toute la modération possible, bien entendu ; par exemple, de l'eau vineuse, de l'eau faiblement aiguisée d'un spiritueux, etc.

On n'a parfois à donner à un blessé que de l'eau de rivière peu courante, de l'eau de mare ou bourbeuse ; il est toujours prudent de la filtrer à travers un tissu de laine, un morceau de vêtement en drap, etc.

Certains malades ne supportent les tisanes que fortement sucrées ; d'autres ne veulent, à aucun prix, de breuvages trop doux au goût et préfèrent les préparations sans sucre.

Quand les malades ne peuvent être soulevés pour boire, les petits vases à goulots rendent de grands services.

Pour faire boire les tisanes chaudes, les vases en porcelaine, faïence, terre cuite, sont préférables aux objets en métal, qui s'échauffent beaucoup trop vite.

Pendant l'état de sueur, ne jamais donner à boire froid, bien essuyer le malade avec des linges chauds, avant de lui laisser sortir les bras hors du lit.

A peine les premiers soins administrés, le malade tombe-t-il dans l'agonie ? calmer ses derniers moments en éloignant les cris et les pleurs des parents, lui faciliter la respiration en le soulevant et en desserrant tous liens autour du cou, de la poitrine et du ventre, réchauffer ses pieds avec des briques exposées au feu, dégager avec une barbe de plume l'arrière-gorge encombrée de mucosités, lui faire avaler quelques petites gorgées de vin sucré,

faire circuler de l'air pur et ventilé autour du lit, etc. On a parfois la cruelle habitude, surtout chez les petits enfants, de leur couvrir la figure avec une serviette, un mouchoir, dès que la mort s'approche : c'est précisément le meilleur moyen de les asphyxier rapidement et d'augmenter leurs efforts instinctifs de lutte contre la gêne respiratoire.

Les *pansements*, application méthodique d'un topique ou d'un appareil sur une partie blessée ou sur une région malade, demandent une certaine intelligence et acquièrent une grande importance dans les secours d'urgence, car ils aident à calmer les douleurs, à prévenir des accidents (hémorrhagies), à soustraire les blessures au contact de l'air, à ramener dans leur situation normale des organes déviés ou rompus (entorses, luxations, fractures).

Avant de procéder à un pansement, il faut toujours réunir et tenir à sa portée toutes les pièces qui doivent le composer, afin de pouvoir l'exécuter plus rapidement, sans quitter le malade ou le blessé à tout instant. On aura donc eu soin de préparer linge (bandes, compresses, écharpes, etc.), charpie, cuvette, eau, éponges, épingles, etc.

Le tout une fois réuni, le blessé est placé dans la position la moins gênante, avec toutes les précautions indiquées ci-dessus au § 6 (Examen du malade). Nous avons déjà dit que le pansement devait être fait le plus promptement possible, afin d'éviter au patient de la fatigue, d'exposer moins longtemps à l'air les régions lésées. La main du panseur, comme celle de ses aides, doit être légère et ne rien ajouter aux souffrances du blessé.

La plus grande propreté est de rigueur dans l'exécution d'un pansement.

La *charpie*, préparée avec du linge (de toile de préférence) médiocrement usé, lavé à l'eau, coupé par carrés de quatre travers de doigt, est le résultat de ce tissu effilé brin à brin. Trop vieille, la charpie devient dure et a pu, d'ailleurs, absorber les mauvaises odeurs des chambres habitées, surtout des salles de malades.

On n'a pas toujours sous la main une quantité considérable de

charpie, il convient parfois de la ménager. On la remplace avantageusement par le papier buvard, dit papier de soie, d'un prix très-peu élevé, et qui pompe à merveille les humidités des plaies. Les chirurgiens Autrichiens s'en sont beaucoup servi pendant la dernière guerre.

Peuvent être encore utilisés l'étaupe, la filasse, des feuilles fraîches et bien lisses, des morceaux de grosses cordes, goudronnées même, le coton cardé (qui n'a pas du tout les propriétés vénéneuses que le public lui prête), — la confève bulleuse, plante à filaments capillaires, verdâtres, mucilagineux, et abondante dans les eaux douces, stagnantes, dans les fossés humides, — enfin la terre même, qui procure toujours sur les plaies une sensation agréable de fraîcheur et contribue puissamment à prévenir l'inflammation.

On emploie la charpie ordinaire sous forme de : plumasseaux (brins étirés parallèlement, égalisés en longueur et ramassés ainsi en masses plus ou moins grandes, plus ou moins épaisses), — de boulettes (charpie roulée dans la paume de la main). Les premiers reçoivent les pommades, les liquides médicamenteux; les secondes servent à combler des plaies pour arrêter une hémorrhagie, etc.

Le *linge* sera, autant que possible, de toile médiocrement usée, assez fine et souple : celle de coton la suppléera au besoin. Il ne doit avoir ni coutures, ni ourlets. On en fait des compresses de diverses grandeurs, de diverses formes (carrées, triangulaires, rectangulaires ou longuettes, etc.) que l'on applique sèches, mouillées ou enduites d'un corps gras.

A défaut de linge tout préparé, le mouchoir, la cravate, la chemise du patient sont utilisables. N'a-t-on pas de linge assez large pour soutenir un membre, on peut se servir d'un paillasson, à l'exemple des Ambulances de la Presse pendant la dernière guerre.

Du papier brouillard, de la mousseline, de la gaze, en plusieurs doubles, remplacent parfois les compresses de linge.

Les *bandes* ont besoin d'une certaine résistance; aussi les toiles vieilles, mais un peu fortes, doivent être préférées pour leur confection : elles n'auront ni coutures, ni ourlets et se cou-

pent, autant que possible, en droit fil, dans une largeur moyenne de 4 à 5 centim. pour le corps et les membres, et de 1 à 2 centim. pour les doigts. Leur longueur est variable; il convient d'en avoir de diverses dimensions.

Roulées sur une de leurs extrémités pour être plus facilement maniées, les bandes forment un ou deux globes (cylindres), selon que l'enroulement comprend toute la longueur ou s'arrête au milieu de cette longueur pour enrouler l'autre extrémité dans le même sens.

La Conférence internationale de Vienne, en octobre dernier, a décidé que chaque soldat recevrait un paquet de bandes, afin qu'en cas de blessures il puisse, sur le champ, en faire l'application.

Les bandes peuvent manquer à l'approvisionnement : on les remplace par des fils, ficelles, rubans, cordes, lanières de draps, jarrettières, cravates, bretelles, ceinturon, morceaux de flanelle, élastiques, etc.

Le *sparadrap* ou diachylum gommé est un agglutinatif précieux, à la condition qu'il sera frais et souple : on lui conserve cette qualité en l'entourant d'un papier huilé. Découpé en bandelettes parallèles, afin d'avoir plus d'homogénéité dans l'effet de son application, il se pose après avoir été chauffé, soit avec l'haleine, soit au feu.

Il ne faut pas oublier que, par un emploi prolongé, le diachylum finit par irriter la peau et en déterminer l'inflammation.

Dans nos hôpitaux militaires, on lui a substitué avec avantage un sparadrap à l'ichthyocolle, ou percaline adhésive, beaucoup plus doux et plus facile à conserver.

Le taffetas d'Angleterre ou sparadrap gommé ne convient que pour les plaies de petite étendue; à l'occasion, on peut le remplacer avantageusement par des timbres-poste.

Les *bandages* sont des combinaisons plus ou moins compliquées de pièces de pansement, bandes et compresses. On les a parfois tout préparés à l'avance. — Règle générale : un bandage s'applique toujours de bas en haut; il ne doit jamais être serré au point d'empêcher la circulation du sang et d'amener ainsi le gonflement des tissus. Voici les plus usités :



**Bandage simple circulaire :** maintenir de la main gauche l'extrémité de la bande, dont la main droite conduit le globe autour du membre et vient couvrir le point de départ pour le fixer ; — saisir alors le globe de la main gauche, le dérouler jusqu'au côté opposé du membre, où la main droite le reprend pour le remettre, au point de départ, à la main gauche, et ainsi de suite ; — arrêter l'extrémité finale de la bande avec une épingle dont la pointe doit être cachée dans l'épaisseur des circulaires.

Si les circulaires de la bande se suivent en se recouvrant d'une certaine partie, ils constituent le bandage roulé.

La forme conique des membres ne permet pas à des circulaires de s'appliquer exactement, oblige l'un des bords de la bande à former un soufflet ou godet, ce qui détruit la solidité de l'application. On y remédie en renversant, à chaque circulaire, le bord supérieur de la bande sur l'index, de façon que ce bord devient inférieur et que la face externe de la bande devienne interne. La compression du bandage acquiert ainsi son summum d'uniformité. Ces circulaires en biais portent le nom de doloires.

Les bandages varient nécessairement de forme et de composition suivant les régions auxquelles ils sont adaptés. Le plus simple, pour la tête, est le mouchoir ployé en cravate et dont les extrémités se nouent sur le devant ou sur les côtés du crâne.

Le bandage de corps, composé d'une pièce de linge assez fort, de 1 m. 20 de long sur 65 à 75 centim. de large, est maintenu en place par des bandes fixées obliquement et ensemble au bord supérieur dorsal pour venir passer sur les épaules et s'attacher, une de chaque côté, à la région mammaire. Si ce bandage est appliqué à l'abdomen, les bandes mobiles se fixent au bord inférieur de la face dorsale et se dirigent par dessous les cuisses pour remonter sur le ventre où elles seront attachées de chaque côté. A défaut de bandage de corps tout préparé, une serviette ou une longue cravate, pliées en trois ou en quatre, un ceinturon, une ceinture de flanelle, des bretelles, etc., seraient utilisés.

Les membres supérieurs sont soutenus ou relevés dans l'immobilité à l'aide d'écharpes, grandes pièces triangulaires de 1 m. à 1 m. 50 de long, dont les extrémités se nouent — ou mieux se

croisent — et se fixent avec une épingle autour du cou. L'angle antérieur, qui correspond à la main, peut être replié et attaché plus ou moins haut pour donner à l'avant-bras une position oblique et prévenir ainsi l'engorgement de la portion digitée du membre.

La même écharpe, appliquée sur les reins, les trois angles ramenés sur le ventre, l'un d'eux remontant entre les cuisses, sert à maintenir des pièces de pansement sur l'abdomen et particulièrement sur les aines.

Du reste, avec un mouchoir, une cravate, une serviette, on peut toujours improviser un bandage d'urgence très-convenable. Plié en cravate, il suffit pour les lésions du front, des yeux, des joues, du menton, du cou, des membres et comme moyen de fixation des pièces de pansement ou de soutien (attelles). — Plié en écharpe, il convient aux lésions de la tête, des mains, des pieds, du tronc, du membre supérieur et même de l'inférieur, quand il y a suspension.

Les *attelles*, lames résistantes mais flexibles, longues et étroites (appliquées le long des membres), larges et ovoïdes (appliquées aux pieds (pédales) ou aux mains (palettes), dont elles affectent la forme), servent à assurer l'immobilité des parties : on les roule préalablement dans un linge suffisamment grand et bien tendu, pour éviter les phis.

En cas de défaut d'attelles pour une fracture de membre, on lierait dans toute sa longueur le membre supérieur contre le tronc et le membre inférieur contre l'autre jambe. — On utiliserait encore bien des objets qui se trouvent d'ordinaire à portée de tous : sabres, baïonnettes, fusils, fourreaux en cuir ou en métal, rayons de roues, faisceaux de branches, de joncs, de paille, de roseaux, écorces d'arbres, carton épais, etc.

Quand l'attelle est constituée par un long faisceau cylindrique de paille dont les brins restent maintenus parallèles par une ficelle enroulée tout autour, elle prend souvent le nom de fanon.

Les *cataplasmes*, sorte de bouillie plus ou moins épaisse obtenue par la décoction de poudre, feuilles, fruits ou pulpe dans de l'eau, doivent être appliqués d'autant plus chauds qu'on

désire obtenir une révulsion plus énergique; pour favoriser cette action, on les recouvre d'une plaque de laine, de flanelle, d'ouate, ou mieux de taffetas gommé. Ils seront toujours renouvelés dès qu'ils deviennent froids.

La préparation de ces topiques se fera avec propreté, afin de ne pas maculer inutilement les draps et les vêtements du malade. Pour cela, sur un carré de vieux linge (coton ou toile), on étend la bouillie demi-liquide avec une spatule, à défaut avec un petit bâton ou un manche de cuillère; on égalise la couche sur tous les points, puis les bords libres de la toile sont repliés sur la pâte, à l'instar d'un encadrement. Si le topique doit être placé sur une cavité, un orifice, un organe, une plaie, qu'il convient de protéger contre les particules de la bouillie, on aura eu soin de recouvrir cette dernière d'une gaze très-fine.

On pose doucement le cataplasme; on le maintient en place à l'aide de linges (serviettes, écharpes, bandes) dont la forme varie suivant les régions et que l'on fixe avec des épingles. Pour éviter que ces dernières ne se dérangent ou blessent le malade, on choisit de préférence les épingles dites anglaises, dont le ressort ramène la pointe sous une petite arcade de métal.

S'agit-il de changer un cataplasme? il faut d'abord préparer celui de remplacement, afin de pouvoir l'appliquer immédiatement à la place de celui qui est enlevé: on évite ainsi des refroidissements et des sensations désagréables.

La préparation de cataplasmes avec les farines de riz, de froment, de pommes de terre, etc., exige que l'on délaie d'abord ces dernières dans de l'eau froide: on met ensuite sur le feu, puis on remue avec une cuillère jusqu'à ce que le liquide se prenne en gelée.

A défaut de farine de lin, on se servira de râpures de pommes de terre, de carottes, de betteraves; ou bien on remplit des petits sacs, des chaussettes, des bas ou des manches avec de la cendre, des graines de céréales, du son, de la terre, voire du sable: on les fait chauffer dans un four ou devant le feu et on applique immédiatement. Des herbes ayant des propriétés médicinales actives peuvent également entrer dans la composition de ces

sachets. Les feuilles de certaines plantes dites grasses et cultivées dans nos jardins, le figuier de Barbarie, les raquettes, sont charnues et abreuvées d'un suc émollient : coupées en deux et appliquées froides ou chauffées, elles remplacent également les cataplasmes.

Dans certains cas particuliers, les brûlures par exemple, les cataplasmes s'appliquent froids.

Les *sinapismes*, cataplasmes de farine fraîche de moutarde tout simplement délayée dans de l'eau tiède, ne doivent pas être préparés à l'eau chaude ou bouillante, qui évaporerait les principes actifs, ni avec du vinaigre, qui les neutraliserait en partie. On étale la pâte sur le linge comme il a été dit ci-dessus à propos du cataplasme, avec cette condition toutefois que la première sera toujours recouverte d'une mousseline ou d'un papier buvard, afin de ne pas laisser, lors de son enlèvement, de petits grains de moutarde continuer à irriter la peau. Le sinapisme en feuilles toutes préparées, dites de Rigollot, n'a pas cet inconvénient, et son applicabilité instantanée lui confère toute supériorité. Toutefois, chez les personnes à peau délicate, très-nerveuses, chez les enfants surtout, on doit se contenter de saupoudrer légèrement de farine de moutarde un cataplasme ordinaire de farine de lin, fécule, mie de pain, etc.

Dès que le malade manifeste, par son agitation ou ses plaintes, qu'il ne saurait continuer à supporter le sinapisme, il faut l'enlever tout-à-fait ou le changer de place. Si la région fortement rougie par la moutarde est douloureuse, on la recouvre d'un linge enduit de graisse fraîche, de beurre, de crème ou d'une bouillie de farine de lin très-tiède.

A défaut de farine de moutarde, on se sert de fort vinaigre, dont on arrose la surface d'un cataplasme ordinaire, ou de gousses d'ail finement écrasées et appliquées sans autre préparation, soit encore de feuilles fraîches et bien pilées de rue, de clématite des haies (herbe aux gueux) ; on pourrait encore flageller la partie avec des orties fraîches.

Quand on cherche, non-seulement à rougir, à irriter la peau, mais encore à déterminer sur un point donné une sécrétion

séreuse assez abondante pour soulever l'épiderme sous forme d'ampoule, on emploie le *vésicatoire*, le plus ordinairement composé de poudre de cantharides incorporées à de l'huile ou à un emplâtre. La durée d'application est de 6 à 8 heures chez l'enfant, de 12 à 20 heures chez l'adulte.

Le vésicatoire volant, c'est-à-dire à action momentanée, doit être pansé en perçant l'ampoule à son point le plus déclive pour en faire sortir toute la sérosité, puis en la recouvrant d'un peu de beurre ou de cérat étendu sur un linge fin ou sur un papier buvard.

Le vésicatoire permanent, c'est-à-dire que l'on veut faire suppurer, exige qu'on enlève, soit avec des ciseaux, soit avec les doigts et d'un coup sec, tout l'épiderme soulevé par la sérosité, et qu'on applique tout aussitôt le linge cératé ou beurré, tout préparé à l'avance. Quelques jours après, on le remplace par une pommade destinée à faire suppurer, et étendue sur une feuille de lierre ou de laitue.

Dans tous les cas, ces applications seront recouvertes d'une compresse, puis le tout maintenu par quelques tours de bande médiocrement serrés, ou mieux par une plaque ovale à courroie en gomme élastique dite serre-bras.

Quand on n'a pas de vésicatoire, de taffetas vésicant à sa disposition, on produit également une ampoule en appliquant 5 à 40 minutes une boulette de ouate imbibée d'alcali volatil puis recouverte soit d'un verre, soit d'un petit couvercle quelconque, soit d'une ventouse. A défaut d'alcali, on utiliserait encore une des substances indiquées au paragraphe ci-dessus comme succédanées de la moutarde, mais alors l'application en devrait être plus prolongée.

Il y a encore deux petites opérations avec lesquelles tout panseur fera bien de se familiariser; à vrai dire, leur exécution ne doit jamais se faire que sur la prescription du médecin. Il s'agit de la pose des sangsues et des ventouses.

La *sangsue*, dont les meilleures variétés sont la verte et la grise, se conserve soit dans de la mousse humide, soit dans des bouteilles, de préférence dans des vases en grès, remplis d'eau

journallement renouvelée, maintenus au frais et à l'ombre. Celle qui a déjà servi ne peut être remise en usage qu'au bout d'un an.

Le lieu d'application étant indiqué par le médecin, on le rase, s'il est couvert de poils, barbe, cheveux, etc. : on le lave à l'eau tiède ou au lait pour enlever toute matière odorante, grasse, malpropre. Les ouvertures toutes voisines seront, par précaution, couvertes d'un linge ou bouchées avec une boulette de charpie, de ouate. Les sangsues, roulées quelques minutes entre les mains dans un linge sec, puis introduites dans un corps creux quelconque, pourvu que la circonférence de la section soit plane (verre, couvercle, corne, pipe, etc.), sont renversées sur la région désignée.

Si cette dernière est limitée à un point très-étroit ou à une cavité ou à une anfractuosité, on est obligé de mettre les sangsues une à une, en introduisant chacune dans un petit tube en verre ou dans un petit cornet de papier fort, de telle sorte que l'extrémité la plus étroite (bouche) de l'animal soit en contact avec la peau ou la muqueuse.

Tout le temps que la sangsue tire du sang (une heure en moyenne), il ne faut ni la déranger, ni la toucher.

Quand on veut la faire tomber, on la saupoudre d'un peu de sel ou de cendres. On ne doit jamais l'arracher, les dentelures fines de la mâchoire risquant de céder et de rester dans la petite plaie.

L'écoulement du sang sortant de la morsure de l'animal est facilitée par l'application de cataplasmes de farine de lin ou de linges trempés dans l'eau chaude, ou par un bain local soit de vapeurs, soit d'un liquide émollient à haute température.

Les sangsues tombées ou détachées peuvent être dégorgées immédiatement en les plongeant dans de l'eau vineuse (à parties égales) : dès qu'elles rendent une goutte de sang, on les saisit par la grosse extrémité (ventouse), et par des pressions douces exercées le long du corps à l'aide du pouce et de l'index droits on fait sortir par l'orifice buccal le sang ingurgité.

La *ventouse*, petite cloche de verre (verre à bordeaux, grand verre, etc.), demande les mêmes précautions préliminaires

d'appropriation de la peau que les sangsues; puis elle s'applique en brûlant dans sa capacité un petit morceau de papier ou d'é-toupe, et la renversant sur la région avant l'extinction du corps enflammé. Par la raréfaction de l'air qui y produit un vide, la peau couverte rougit et se congestionne par l'afflux du sang. Au bout de quelques minutes on déprime avec le bout du doigt la peau sur un des points de la circonférence de la ventouse, et aussitôt l'air, pénétrant dans son intérieur, en permet le facile et complet détachement.

A défaut de verre, on utilise une corne de bœuf ou de mouton, dont l'extrémité la plus large s'applique sur la peau : par l'autre extrémité effilée, on aspire avec la bouche l'air contenu dans la cavité du cône, puis avec la pulpe du doigt on en maintient l'ouverture exactement bouchée pendant quelques minutes. On réitère l'aspiration aussi souvent qu'on le juge utile. Evidemment cet instrument est très-insuffisant.

Quant aux préparations les plus élémentaires des remèdes ordinaires, il ne semblera, sans doute, pas hors de propos de rappeler quelques notions usuelles.

La *décoction* consiste à faire bouillir plus ou moins longtemps dans un liquide des substances médicamenteuses (8 à 40 grammes par litre d'eau); — l'*infusion*, à verser sur la substance en liquide bouillant, couvrir et prolonger le contact pendant 40 à 20 minutes; ou bien encore à jeter la substance dans le liquide bouillant, puis retirer du feu et couvrir le vase : on emploie généralement 5 grammes de la substance médicamenteuse par demi-litre d'eau; — la *solution*, à faire fondre en médicament, dans de l'eau le plus ordinairement.

Règle générale : faire les tisanes légères et par petites quantités à la fois, parce qu'elles conservent alors tout leur arôme et prennent un goût moins désagréable. — Ne donner à boire très-chaud, que quand il s'agit de réchauffer le malade, de le faire transpirer, etc.

Les *lavements* doivent être administrés autant que possible sous les couvertures, pour ne pas refroidir le malade, celui-ci relevant les cuisses, la canule bien graissée et conduite avec

l'index afin de pénétrer obliquement de bas en haut. Pour ne pas introduire d'air, ce qui occasionnerait des coliques assez fortes, on aura préalablement fait marcher un peu l'instrument, afin d'en extraire un premier jet de liquide.

Les lavements se donnent généralement tièdes, à des doses qui varient selon l'âge (un demi-verre chez un très-jeune enfant, trois et quatre verres chez l'adulte), et se composent de liquides fort divers (eau, huile, vin, décoctions, etc.), suivant les indications.

Les seringues en plomb ont l'inconvénient de nécessiter beaucoup de force pour faire glisser le piston dont l'étoupage laisse souvent à désirer; de plus leur embout, également en métal, blesse trop fréquemment l'anus. Il est bien préférable de se servir de l'irrigateur Eguisier, dont le tuyau souple et fort long permet de faire l'injection intestinale sans refroidir le malade en le découvrant.

A défaut de feu, et dans un cas très-pressé, on obtiendrait de l'eau assez promptement chaude en plongeant un cylindre métallique (le corps de l'irrigateur ou d'une seringue) dans un tas de fumier frais.

Les secours d'urgence nécessitent presque toujours des *frictions*, frottements prolongés et combinés avec une certaine pression à l'aide de la main nue ou armée d'herbes sèches, d'une flanelle, d'une brosse, d'un gant de crin ou en poil de chameau, de linges secs ou imprégnés de vapeurs aromatiques, résineuses, etc., soit encore d'étoffes imbibées de liquides fort divers (alcools, teintures, baumes, huiles, graisses, etc.) Le meilleur moyen, quand on veut agir énergiquement sur une région peu étendue, est de faire tomber à sa surface quelques gouttes du liquide et de l'étendre progressivement avec les doigts ou la paume de la main. Pour assurer l'effet de la friction, on recouvre ensuite la partie avec une flanelle ou de la ouate.

Quand la friction se combine avec le pétrissage des tissus et des tractions sur les articulations, l'opération constitue le *massage* : elle doit être précédée d'une application grasse sur les tissus, afin de favoriser le travail des mains. Cette pratique exige



beaucoup de souplesse et de douceur dans les attouchements, beaucoup de force et de patience.

Il est des cas où la friction s'opère avec des morceaux de glace, des linges trempés dans les liquides très-froids, etc.

Les *pommades*, mélange intime d'un corps gras avec des substances médicamenteuses, se font en triturant complètement et par quantités progressivement augmentées le premier avec les secondes. Dans des cas pressés, un manche de cuillère, un étui, un petit bâton, remplaceraient suffisamment le classique pilon ; et un corps creux et uni, tel un coquetier, feraient office de mortier. A défaut de graisse, on utilise le beurre, le suif, l'huile : dans ce dernier cas, la préparation prend le nom de *liniment*.

Tous ces corps gras s'appliquent en couches minces sur de la charpie, une compresse, ou bien à la main, soit nue, soit revêtue d'un gant, d'un morceau de laine, etc. La substance, suffisamment étendue par des frottements multipliés et très-doux, est ensuite recouverte d'une ouate, d'une flanelle ou d'un papier buvard, d'une feuille de taffetas ciré, d'un linge plié en quelques doubles, le tout maintenu par quelques tours de bandes, une cravate, un mouchoir, etc.

Dans certains cas où l'on n'aurait sous la main aucun corps gras, on se sert d'eau-de-vie dans laquelle on fait fondre, s'il est possible, la substance médicamenteuse ; ainsi pour le camphre, le savon, qui donnent rapidement d'excellents révulsifs et toniques ; ainsi pour l'eau sédative (mélange d'eau-de-vie camphrée 400 parties, alcali 10, sel marin 60, et eau 4000).

A défaut de cérat (pommade ayant pour base la cire et l'huile), on battra, avec quelques petites branches réunies, parties égales d'eau et d'huile, ce qui donne en quelques minutes un mélange d'un blanc jaunâtre, suffisamment onctueux. M. Decroix ajoute qu'on peut incorporer à ce mélange les substances médicamenteuses ordinaires (laudanum, eau blanche, etc.), et même remplacer l'eau par du bon vin, si l'on veut tonifier une plaie blafarde, un ulcère.

On pourrait également faire fondre au bain-marie, dans une partie d'huile douce, quatre parties de cire blanche (de la bougie,

par exemple) ou jaune : laisser refroidir en remuant. Si on n'a pas de foyer allumé, il suffit de relever les bords d'une carte, de placer au centre le mélange d'huile et de cire, et de l'exposer quelques instants au-dessus de la flamme d'une chandelle.

Laver une partie du corps à l'aide d'un liquide, c'est pratiquer une *lotion*. Si la surface des tissus a conservé sa texture normale, on promène doucement un linge fin ou une éponge imbibés du liquide approprié; si au contraire cette surface est modifiée, enflammée, irritée, excoriée, saignante, ulcérée, suppurante, le frottement et le contact du linge seraient trop douloureux : on se borne à exprimer d'un peu haut le corps imbibé, afin qu'un filet de liquide soit promené sur tous les points à nettoyer.

Quand la lotion a pour but de soulager par l'évaporation (eau sédative, alcool camphré, eau de Cologne, éther, etc.), on n'essuie pas le liquide d'arrosement. Ne constitue-t-elle qu'une nécessité de propreté, on la termine en essuyant la partie avec un linge très-fin, mais en épongeant très-mollement si l'on craint de provoquer des douleurs.

Pour lotionner un conduit, un canal, où des linges seraient difficilement introduits, on se sert d'une petite seringue en métal ou en verre, ou mieux encore d'un irrigateur Eguisier : on aura préalablement préservé les parties environnantes avec des serviettes, une toile cirée. Les liquides écoulés seront reçus dans une bassine, une cuvette, appliquées à l'orifice du conduit.

Les lotions de l'arrière-gorge, plus connues sous le nom de *gargarismes*, se font communément en cessant l'inspiration, renversant la tête en arrière, expirant lentement pour obtenir le bruit de glou-glou, puis rejetant le liquide dès que les muscles de la gorge et du cou commencent à se fatiguer. On peut éviter cet inconvénient et arriver à de meilleurs résultats en suivant les conseils de M. Guinier (*Union médicale*) : 1° relever légèrement la tête, et non pas se cambrer péniblement en arrière, ce qui favoriserait le besoin d'avaler; 2° ouvrir *modérément* la bouche; 3° avancer le menton, par conséquent la mâchoire inférieure, afin d'ouvrir plus largement l'arrière-bouche; 4° émettre le son de la double voyelle A E, ce qui fait alternativement avancer la

langue et agrandit la cavité gutturale.

Les enfants ne savent pas se gargariser; les malades atteints subitement de lésions graves dans la gorge ne le peuvent pas. On y supplée en écartant les mâchoires sur les côtés à l'aide d'un rouleau de bois de la grosseur du pouce, et portant sur l'arrière-gorge les liquides médicamenteux au moyen d'un pinceau de blaireau, d'une barbe de plume, ou d'une tige solide dont l'extrémité est armée d'un plumasseau de charpie ou d'une petite bande de toile bien serrés avec un fil.

Les lotions des yeux ou *collyres* se font avec une petite seringue en verre, ou avec une barbe de plume, ou, mieux, avec une œillère, vulgairement appelée gondole, petit vase oblong en porcelaine ou faïence, dont la cavité remplie de liquide s'adapte sur les rebords de la chambre osseuse de l'œil. On la remplacerait au besoin par un coquetier.

(A suivre).

---

## HUIT ANS DE L'HISTOIRE DE SALINS

ET DE LA FRANCHE-COMTÉ

(1668 - 1675).

NÉMOIRES CONTEMPORAINS PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS

Par A. VAYSSIÈRE, archiviste de l'Ain

---

### LIVRE III

(Suite)

### CHAPITRE VIII

SOMMAIRE. — Prise de Poligny. — Siège d'Arbois. — La jeunesse de Salins porte secours à cette dernière ville. — Arrivée du prince de Vandemont avec une armée de secours. — Les Français abandonnent le siège d'Arbois. — Belle conduite du sieur de Mérona. — Le prince de Vandemont se retire à Besançon, puis revient à Salins, où il loge avec toute son armée. — Tentative pour reprendre Poligny; sa malheureuse issue. — Le Gouverneur vient s'établir à Salins en prévision d'un siège; sa sortie précipitée jette le trouble dans les esprits. — Il emporte l'argent destiné à la subsistance des troupes. — Sa fâcheuse conduite. — Siège et prise de Besançon. — Prise de la citadelle. — Panique causée par la crainte d'une marche immédiate des Français sur Salins.

Le 21 mars, le magistrat auroit reçu avis, tant du sieur mayer de Dole que d'un exprès envoyé reconnoître du côté de Chalon, que l'ennemi y faisoit gros d'armée fort nombreuse, que les chefs d'icelle disoient hautement que c'étoit pour attaquer Salins et que l'ennemi faisoit réparer le pont de l'Étalet.

Le 22, seroit arrivé nuitamment un exprès avec une lettre au magistrat portant que l'ennemi avoit passé le pont de l'Étalet au nombre de 4,000 hommes avec 4 pièces d'artillerie, prenant sa route par le mont de Perrigny, qui est le chemin le plus court pour Salins depuis Lons-le-Saunier.

Le 23, seroit arrivé à Salins le comte de Bergues avec son régiment allemand, composé d'environ 280 hommes en huit compagnies, venant de Dole, en échange d'une compagnie de 170 suisses envoyée le jour précédent dudit Salins à Dole.

Le 24, l'ennemi ayant paru devant Poligny, il y auroit été reçu sans résistance par le maire avec la plus grande partie du magistrat, quoique contre le gré de plusieurs bourgeois, lesquels, au nombre d'environ 120, seroient sortis de la ville, se seroient rendus à Salins et auroient mieux aimé quitter leurs femmes, enfans et biens que de se rendre lâchement (1).

(1) Les troupes françaises s'étant rassemblées en grand nombre à Lons-le-Saunier, elles vinrent assiéger Poligny un samedi saint, 24<sup>e</sup> de mars. Sept trompettes vinrent faire le tour de la ville, en dehors des remparts, sans faire de sommations. A cinq heures du soir, le gros de la cavalerie, conduite par M. le comte d'Aspremont, vint camper au faubourg de la place. Ils attaquèrent fortement la barrière et tout le côté de cette porte, où était le poste des prêtres, qui se défendirent vigoureusement..... Sur les sept heures du matin (du lendemain, jour de Pâques), MM. du magistrat voulurent parlementer avec l'ennemi pour composer. La plupart n'y voulait pas consentir, ni la populace qui était bien déterminée à se battre. Il en fâchait aux uns et aux autres de se rendre à quatre cents hommes qui ne menaient aucun canon. Les autres qui savaient qu'il en faudrait toujours venir là, voulaient épargner tant de fatigues qui, à la fin, seraient inutiles. Ces derniers, qui avaient les rênes du gouvernement, firent défense sous peine de la vie, de tirer sur l'ennemi. Ils ouvrirent la porte de Charceny et firent abattre le pont-levis. L'ennemi entra par là dans la ville, avant même d'accepter la capitulation qui n'eut lieu que quelques jours après, ce qui donna aux soldats la liberté de piller environ la moitié des maisons de la Grande-

Le 27, l'ennemi auroit investi la ville d'Arbois selon que le magistrat de Salins en auroit été averti par le sieur de Mérona, gentilhomme dudit Salins et gouverneur dudit Arbois, lequel auroit mandé que l'ennemi étoit seulement au nombre de 500 chevaux et 300 fantassins avec une pièce d'artillerie portant 25 livres de balles, de laquelle il battoit les murailles, quoique sans effet. La nuit du même jour, il y auroit eu alarme dans Salins provenue de quelques coups de mousquet tirés par les sentinelles du fort de Bracon sur des passans venant d'Arbois qui ne se seroient pas donnés à connoître, le même étant encore arrivé la nuit suivante.

Le 28, la jeunesse de Salins étant assemblée dans le couvent des Cordeliers, en nombre d'environ 200 volontaires, au dessein d'aller au secours d'Arbois, le magistrat, à la réquisition de cette troupe qui demandoit un chef, se seroit assemblé et auroit député commis au sieur commandant de la ville pour l'inviter à dépêcher jusques à 400 soldats de la garnison pour se joindre à cette jeunesse de bourgeoisie. Mais comme ledit sieur commandant auroit déclaré ne vouloir hasarder sa garnison et qu'il ne pouvoit accorder que 30 soldats pour, avec pareil nombre de bourgeois, aller porter des munitions de guerre à Arbois, nonobstant les réitérées réquisitions du magistrat, qui lui auroit représenté l'importance et la facilité de secourir Arbois, cette jeunesse de Salins auroit été remerciée et congédiée à son grand déplaisir, n'ayant la majeure part laissé de marcher avec chaleur et sans chef du côté d'Arbois pour aller, dans les bois voisins, afin d'incommoder et fatiguer l'ennemi.

Le même jour, la nouvelle seroit arrivée à Salins que le prince de Vaudemont étoit dans la province, suivi d'une armée considérable pour le secours, laquelle ne tarderoit d'y entrer que d'environ 6 ou 8 jours, ce qui auroit apporté une grande joie.

Rue. Ils en auraient pillé bien davantage si MM. du magistrat avec les RR. PP. capucins ne fussent accourus arrêter leur furie. (*Guerre et peste de Franche-Comté. Mémoires extraits des archives du monastère des Clarisses de Poligny. Saint-Claude, imp. veuve Enard, 1869, pp. 73-74*).

Le 29, deux compagnies de cavalerie du régiment de Massiette et deux compagnies franches d'infanterie seroient arrivées de renfort à Salins, le peuple étant dans la croyance qu'elles venoient pour le secours d'Arbois, avec une partie des bourgeois de la garnison de Salins; en laquelle opinion le peuple n'auroit pas été trompé, puisque le 30 du même mois, son Altesse de Vaudemont avec le marquis de Borgo seroient arrivés à Salins environ les 4 heures du soir, suivis d'une bonne partie de la noblesse et de toutes les troupes de cavalerie de la province, pour, avec la cavalerie étant audit Salins, et le régiment de dragons et toute l'infanterie de la garnison de cette ville, avec la jeunesse de la bourgeoisie, aller attaquer l'ennemi devant Arbois et secourir les assiégés; à l'effet de quoi on auroit, le lendemain au matin, fait marcher les troupes, la bourgeoisie de Salins, sous la conduite du sieur Myon le jeune, témoignant une ardeur et une allégresse inconcevables en cette expédition. Cependant à l'arrivée de ces prince et seigneurs, l'on auroit tiré quelques volées de canon du fort Saint-André pour faire connoître à ceux d'Arbois l'arrivée du secours et les animer à soutenir vigoureusement les efforts de l'ennemi jusques au lendemain 31 dudit mois. Mais l'ennemi n'auroit pas attendu la venue de nos troupes, puisque, à faveur de l'obscurité de la nuit, il auroit décampé et, avec grande confusion, auroit laissé la gloire à la ville d'Arbois, laquelle sans aucune garnison ni remparts, mais par de simples murailles, auroit, avec peu de ses bourgeois, puisque la meilleure part et les plus vigoureux en avoient été tirés pour servir à la milice et aux compagnies de cantonniers, résisté avec un courage invincible et digne de la fidélité des Bourguignons, une semaine entière à la violence du canon, de la sappe et des attaques des ennemis conduits par le comte d'Aspremont, le plus barbare, impie et cruel des hommes, qui ne menaçoit rien moins cette petite ville que de la donner en proie à ses troupes, faire violer filles, femmes et religieuses, faire cruellement fouetter les hommes, et après tout, pour comble de désolation, réduire toute la ville en cendres. Mais la miséricorde de Dieu, par la protection de sa sainte Mère, notre grande Libératrice, à laquelle ceux d'Arbois s'étoient voués,

a réprimé l'audace et les efforts de ces farouches assiégeans qui se moquoient ouvertement de cette toute puissante protectrice lorsqu'on leur disoit que le peuple d'Arbois s'étoit rendu à elle.

Environ les 10 heures avant midi du 31 mars, son Altesse de Vaudemont seroit entrée dans Arbois, auroit très-étroitement embrassé le sieur de Mérona, commandant sans troupes dans ladite ville, et auroit hautement loué son courage, sa conduite et sa fidélité, auxquels ceux d'Arbois doivent, après Dieu, la sainte Vierge et leurs saints tutélaires, leur délivrance. Les sieurs de Beauchemin et de Vaux, seigneur de Paray, gentilshommes salinois, eurent part à l'honneur de la défense de la place, puisque volontairement ils s'y étoient enfermés avec le sieur de Mérona.

Le même jour, ledit seigneur prince de Vaudemont, avec toute sa suite, seroit retournés à Salins, louant hautement la générosité des bourgeois, et le lendemain auroit repris le chemin de Besançon.

Le 13 avril, le magistrat reçut ordre du gouverneur de la province de recevoir et loger dans les faubourgs de Salins toutes les troupes de cavalerie, lesquelles y arrivèrent le même jour, et encore de recevoir et loger dans la ville deux cents hommes d'infanterie, laquelle infanterie arriva le 16 dudit mois, suivie de son Altesse de Vaudemont et du marquis de Borgo, lesquels entrèrent sur le soir dans Salins avec grand nombre de la principale noblesse, et restèrent, ainsi que les troupes, jusques au 18 avril, auquel jour, à trois heures du matin, toutes les troupes se mirent sous les armes avec la garnison de la ville, partirent à 7 heures avant midi, furent rangées en bataille par sadite Altesse dans la prairie de Louton et marchèrent ainsi jusques à la ville d'Arbois, où elles arrêterent pour se rafraîchir, quant à l'infanterie, dans laquelle la jeunesse de la bourgeoisie de Salins, au nombre de 150, se mêla dans diverses compagnies de la gendarmerie ; et au regard de la cavalerie et des dragons, ils arrêterent dans le village de Mesnay, et après s'y être rafraîchis le 19, ils prirent le chemin de Poligny, ainsi que fit l'infanterie le lendemain à deux heures après minuit, le tout au dessein d'aller attaquer la ville de Poligny et en chasser l'ennemi, qui l'occupoit depuis le 24 du mois passé

avec des cruautés inouïes. Mais si cette entreprise causa beaucoup de joie, le succès sinistre et inespéré apporta tant plus de tristesse et de consternation, car, le 20 dudit mois, la nouvelle fut apportée à Salins par quelques-uns des volontaires qui étoient allés à cette expédition, qu'après deux attaques vigoureusement données par les régimens bourguignons, tant de dragons que d'infanterie, qui furent repoussés avec perte d'environ 20 hommes tués et autant de blessés, son Altesse de Vaudemont auroit fait décamper l'armée et lever entièrement le siège pour s'en retourner le même jour à Arbois, y rester le reste de la journée avec les troupes, et de là se rendre le lendemain, comme elle auroit fait, à Salins, ayant renvoyé à Besançon et à Dole les compagnies qu'elle en auroit tirées, ayant distribué la cavalerie par les villages circonvoisins de Salins jusques à son départ pour son retour à Besançon, qui auroit été le 22, après avoir fait dessiner une contrescarpe au dehors de la ville, du côté de la rivière de Furieuse, dès les Cordeliers jusques à la Porte-Basse.

Le 24 dudit mois d'avril 1674, le seigneur d'Alveyda, gouverneur de la province, se seroit rendu à Salins avec le sieur Voës, ayant envoyé le marquis de Borgo pour rester à Dole et laissé à Besançon son Altesse de Vaudemont. Ces trois seigneurs s'étant ainsi partagés pour mettre ordre à chacune de ces trois principales villes, menacée l'une ou l'autre d'un siège par les appareils de l'ennemi et la multitude des troupes nouvellement entrées dans la province de divers endroits; mais néanmoins le seigneur d'Alveyda seroit parti de Salins le 26 pour aller à Sainte-Anne ou à Joux, sans avoir mis aucun ordre à Salins en cas d'attaque; bien loin de quoi, il auroit emporté tout l'argent destiné à la subsistance des troupes, lesquelles auroient été ensuite contraintes de recevoir du sel pour leur solde, les ouvriers travaillant aux fortifications ayant aussi été payés en même espèce.

Le même jour 26, l'on a eu nouvelles que les troupes françaises, qui étoient dans les baillages d'Amont et d'Aval, avoient marché contre Besançon pour investir et assiéger cette cité, et le 30 dudit mois, ledit seigneur d'Alveyda seroit rentré à Salins, venant du côté de Pontarlier, d'où l'on auroit pris sujet de croire



qu'il n'y auroit pas à craindre en ce temps pour Salins : mais comme l'on a eu avis le 3 mai que le roi de France étoit arrivé à Marnay avec quantité d'artillerie et de troupes pour aller joindre celles qui étoient aux environs de Besançon, le bruit a couru que le seigneur d'Alveyda se disposoit le lendemain s'aller retirer plus loin, ainsi qu'il auroit fait avec précipitation et désordre, le 8 dudit mois, sur un bruit survenu, quoique faussement, que Besançon auroit capitulé et que les troupes françoises marchaient contre Salins, ayant ce seigneur par un tel départ causé une grande alarme et beaucoup de confusion dans la ville, de tant plus qu'il l'auroit dénuée de la cavalerie qui y étoit en garnison, laquelle il auroit emmenée avec lui.

Le 12, fut fait un détachement de 300 hommes d'infanterie, tirés de diverses compagnies de la garnison de Salins et envoyés à Besançon sous la conduite du lieutenant-colonel, du sieur de Berg, avec ordre de la part du gouverneur de la province d'entrer morts ou vifs dans ladite cité, ce qui auroit été exécuté avec succès. La ville de Salins ayant cependant demeurée dégarnie d'autant, quoique la garnison ne fût déjà assez de beaucoup près nombreuse pour la garde d'un si grand circuit de murailles et de contrescarpes, forts et dehors.

Le 17 mai, arriva la nouvelle certaine que la cité de Besançon avoit capitulé et s'étoit rendue à l'ennemi dès le 15 dudit mois de mai à midi, à cette condition, entr'autres, que les citoyens fourniroient la subsistance aux soldats françois jusques à ce que la citadelle fût prise ou rendue, son Altesse de Vaudemont, avec les plus considérables de la cité, s'étant retiré dans icelle par avis des gouverneurs avant la capitulation, sur laquelle nouvelle ledit seigneur d'Alveyda se seroit aussitôt retiré de Salins à son accoutumé pour s'enfuir à Sainte-Anne.

Le 23, le bruit courut, sans aucun avis positif et qui néanmoins se trouva véritable, que la citadelle de Besançon étoit rendue, ce qui auroit donné sujet au sieur de Pontamougeard, commandant de la gendarmerie de Salins, d'envoyer le sieur de Sablans, capitaine dans le régiment de dragons, avec quelques-uns de ses soldats du côté de Quingey, pour reconnoître si

quelques troupes ennemies étoient en campagne, deux desquels soldats seroient retournés, environ une heure après midi, avertir qu'ils avoient reconnu de la cavalerie campée entre les villages de Chay et de Rayne, et qu'il y avoit d'autres troupes, tant de cavalerie que d'infanterie, campées proche la ville de Quingey; lesquels avis ayant été confirmés par un exprès envoyé de Vaugrenans, le magistrat jugeant selon toute apparence que l'ennemi s'en venoit à Salins, auroit trouvé nécessaire de promptement rappeler dans la ville ceux du peuple qui étoient dehors pour la culture des héritages ou pour quelques autres affaires, et comme le plus court moyen auroit été celui d'une alarme, auroit député commis au sieur de Pontamougeard pour l'inviter de faire tirer deux coups de canon du fort Saint-André, après lesquels les cloches de la cité sonneraient le tocsin, ce qui auroit été exécuté sans délai, ensuite de quoi le peuple étant aussitôt rentré dans la ville, toute la bourgeoisie auroit pris les armes, chacun s'étant assemblé devant le logis de son capitaine et de là été conduit avec bon ordre à son poste. L'avis de ces cavaliers, aussi bien que celui venu de Vaugrenans, se seroit néanmoins trouvé faux, mais non pas la nouvelle de la reddition de la citadelle, puisqu'elle auroit été confirmée par Claude Abry de la Chaux, venu de Besançon le 24 et sorti le 22 de la citadelle après la capitulation, dans laquelle il étoit allé le 12 dudit mois dans le détachement des 300 hommes ci-devant marqué, conduisant une compagnie de 30 hommes.

Ledit jour 24 mai, jour de la Fête de Dieu, comme on avoit dressé un autel à la porte de la grande saunerie pour y recevoir et adorer le Très-Saint Sacrement passant en procession solennelle, et que l'on avoit orné ledit autel d'un tableau représentant notre auguste roi Charles II, ledit tableau seroit tombé à terre, environ une heure après midi, ce qui auroit été tiré à mauvais augure.

(A suivre).

## LE CONCOURS DE LITTÉRATURE ET DE POÉSIE

(1874)

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

A la séance générale du 26 novembre 1874, j'ai présenté à la Société le rapport de la Commission sur le Concours de littérature et de poésie. Les conclusions de ce rapport, adoptées à l'unanimité, ont donné lieu à huit récompenses, énumérées dans le Bulletin de décembre : sur la demande de plusieurs membres et de quelques-uns des concurrents, qui ont paru surpris de ne pas voir leurs ouvrages insérés ou tout au moins analysés dans le Bulletin, je viens, un peu tardivement peut-être, vous soumettre ces quelques observations, qui représentent assez fidèlement l'opinion de la Commission, et auxquelles je joindrai, si vous le voulez bien, quelques appréciations personnelles dont je me risque à encourir la responsabilité.

Il y a un an, on m'a trouvé quelque peu sévère pour les concurrents ; on m'a accusé de ne pas goûter suffisamment le charme de la poésie : j'ai repoussé énergiquement cette imputation, je vous ai répondu avec Alfred de Musset :

J'aime surtout les vers, cette langue immortelle,  
C'est peut-être un blasphème, et je le dis tout bas,  
Mais je l'aime à la rage ; elle a cela pour elle  
Que les sots d'aucun temps n'en ont pu faire cas.

J'ai, paraît-il, trouvé grâce devant vos yeux, puisque, cette année encore, après le jugement de la Commission, avec laquelle je suis entièrement d'accord, vous me confiez les dix-huit pièces — vers et prose — qu'on a bien voulu vous soumettre.

Oserai-je vous avouer que, malgré toute ma bonne volonté, je ne me sens pas corrigé ? Je viens de relire encore une fois, et avec toute l'attention dont je suis susceptible, les 1813 vers et les 40 pages de prose qui nous ont été envoyés, et cette dernière lecture n'a pas modifié mes impressions. La médiocrité, cette médiocrité que condamne Horace et que repousse Boileau, voilà ce qui domine dans l'ensemble ; à peinc en excepterai-je l'auteur de *Patria* (1), qui a

(1) M. Pierre Miesusset, conducteur des ponts et chaussées à Besançon.

obtenu la première récompense ; or, en poésie, on ne saurait trop le répéter :

Il n'est pas de degré du médiocre au pire.

Une autre remarque, que je n'osais presque pas formuler dans mon dernier rapport, bien que le fait m'eût déjà frappé, c'est le peu de respect des concurrents pour la langue française et même pour l'orthographe :

Mon esprit n'admet pas un pompeux barbarisme,  
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme,

a dit Boileau. Eh bien ! je livre ces deux vers à la méditation de nos poètes. Je sais bien qu'il faut être indulgent pour les inversions un peu forcées, pour quelques tournures hasardées, pour certains néologismes heureux, à condition qu'on n'en abusera pas. Mais c'est évidemment pousser la licence poétique un peu loin que d'écrire *cohasser* (*sic*) avec une *h*, *survivra*, pour faire douze syllabes au vers, et bien d'autres que je ne veux pas citer et qui déparent un grand nombre de pièces, même des meilleures.

Il me semble aussi que nos poètes abusent légèrement des vers de treize ou quatorze syllabes. Ainsi, l'un d'eux écrit :

Quel évènement, grand Dieu ! Que va faire le roi ?

Certes, notre alexandrin est déjà suffisamment majestueux pour ne pas lui ajouter un appendice dont classiques et romantiques ont su se passer jusqu'ici. J'aurais bien encore quelques remarques à faire sur l'ensemble du Concours, mais le Bulletin ne pouvant pas réserver une assez large place à la poésie, je préfère vous donner une idée sommaire des principales pièces.

La première médaille a été décernée à M. Pierre Mieusset, auteur de *Patria*, avec cette devise : « *Comtois, rends-toi ! — Nenni, ma foi !* » Tout ce morceau respire un ardent patriotisme et laisse entrevoir peut-être trop d'illusions généreuses à la fin, mais c'est là une faute qu'on peut aisément pardonner : le mouvement est vif, la strophe a de l'énergie, la versification est facile ; il y a bien quelques taches, mais elles disparaissent dans l'ensemble, qui se soutient. Ainsi, on pourrait modifier certaine strophe où la forme du vers semblerait dire que les Français, au *xvii<sup>e</sup>* siècle, passent le Rhin pour prendre Besançon. Le style n'est pas non plus sans présenter quelques incorrections ; mais, encore une fois, l'ensemble est satisfaisant et vous pouvez en juger par les quelques vers suivants :

Noble France, autrefois que ta gloire était belle !  
Ton drapeau flottait en tous lieux ;  
Les peuples, invoquant ta justice éternelle,  
T'appelaient le soldat de Dieu.

Depuis que, sous Clovis, Dieu t'eût bénie, ô France !  
Que de trésors, que de vertus !  
Les rois ambitieux qui bravaient ta vaillance  
A tes pieds roulaient abattus.

. . . . .  
Où sont tous ces beaux noms, étonnante merveille  
D'un siècle inondé de rayons ?  
Ces aigles immortels, Bossuet, le grand Corneille,  
Turenne et Condé, ces lions ?

Qu'ils étaient beaux ces jours de triomphe et de fête !  
Les Français, drapeau déployé,  
Franchissaient le vieux Rhin et, rapide conquête,  
Besançon tombait foudroyé !

France, c'était hier Wagram, Lodi, Jemmappe,  
Paris peuplait son Panthéon ;  
Moncey, Morand cueillaient la gloire à chaque étape  
Au soleil de Napoléon.

Tes vaillantes cités défendaient leurs murailles  
Avec Lecourbe et Marulaz.

. . . . .

Le tableau de notre dernière guerre, l'espoir de la revanche, qui termine la pièce, sont rendus d'une façon, non moins heureuse, mais exprimés avec une énergie telle qu'une citation pourrait menacer encore *la paix de l'Europe* et susciter un nouveau *casus belli*, ce qui serait, je pense, sortir un peu du rôle que revendique notre modeste Société.

Avec M. Godin, qui a obtenu, lui aussi, une médaille d'argent, nous ne courons aucun risque de ce genre : sa Muse, plus modeste, mais non moins gracieuse, célèbre plus volontiers le charme d'une promenade ..... à deux dans la campagne embaumée.

Viens ! le soleil descend déjà sur la colline,  
Des parfums enivrants de rose et d'aubépine

S'élèvent dans les airs comme un hymne pieux ;  
Sur les prés étoilés l'hirondelle *folâtre*  
Et j'entends se mêler aux sifflements du pâtre,  
Dans les chênes touffus, mille chants gracieux.

Viens! la source d'azur s'élance sous le saule,  
Le nymphéa s'y mire et le vent qui la frôle  
A peine de son aile en ternit le miroir ;  
Le grillon se réveille ; à la fleur embaumée  
L'abeille en bourdonnant prend la *liqueur* aimée...

. . . . .

Je supprime le dernier vers de cette strophe, qui n'est pas heureux.

Nous irons par les champs de bouleaux et de frênes  
Chercher les rêves d'or et l'oubli de nos peines ;  
Heureux pour un instant, nous suivrons les sentiers,  
Cueillant dans les gazons les marguerites blanches,  
Les fraises, dont la pourpre éclate sous les branches,  
Et les boutons mi-clos aux touffes d'églantiers.

La seconde pièce, *une Heure de Tristesse*, est moins bonne, quoique intéressante encore. M. Godin me pardonnera volontiers de laisser les lecteurs sous l'impression de la dernière strophe citée, qui est une des plus réussies.

Les lecteurs du Bulletin connaissent déjà M. Louis Oppépin, dont nous avons à plusieurs reprises inséré des poésies. Les deux pièces de cette année, *Triste Réveil* et *Marie, Étoile de la Mer*, se soutiennent sans présenter de grands défauts ni de grandes qualités. Le sujet de la première est invraisemblable à force d'horreur : un homme, un monstre, abruti par l'ivresse, rentre la nuit à sa chaumière, où l'attend en pleurant sa femme, qui veille près du berceau de leur unique enfant. Aux douces remontrances de la mère, l'ivrogne entre en fureur, saisit le berceau, le soulève, le laisse rouler à terre : l'enfant meurt des suites de cette chute et sa pauvre mère devient folle — je devrais dire enragée de douleur, car ce n'est pas de la folie que M. Oppépin nous décrit dans ses derniers vers — et elle suit son enfant dans la tombe. Franchement, c'est là un *fait divers* qui ne serait pas déplacé à la troisième page d'un journal à sensation, mais c'est un triste sujet pour la Muse ordinairement douce de M. Oppépin. Aussi est-ce la seconde pièce, *Marie, Étoile de la Mer*, qui lui a surtout valu une médaille.

*La Comtesse Mahaut*, de M. L. Mercier, est une chronique bien connue des habitants d'Arbois et des environs. « Voici, dit M. Mercier dans une note, comment Gollut l'a racontée : « Comme il plut à Dieu « envoyer une très âpre famine en la Bourgogne, Mahaut fit assembler « un grand nombre de paouvres en une grange de la Châtelaine sur « Arbois ; puis les ayant fait enserrer, elle commanda que le feu fût « mis en la grange, les faisant ainsi mourir. L'on ajoute qu'elle disoit « que par pitié elle avoit fait cela, considérant les peines que ces « paouvres devoient endurer en temps de si grande et si étrange « famine. » M. Mercier a assez bien saisi le style de la légende, mais il y a trop d'expressions lourdes, prosaïques ; la tournure est un peu monotone, malgré le changement de mètre vers le milieu de la pièce.

Autant en dirai-je à M. Fagandet, l'auteur de l'étude dramatique intitulée : *Une Journée de Louis XI*. Le sujet n'est pas mal conçu ; l'action, ce qui importe tant en matière dramatique, n'est pas assez vive ; le style est souvent commun ; on peut relever aussi des incorrections graves, telles que :

..... de votre entretien

Qui connaît les douceurs, prudemment *s'en* abstient,

des vers faux, etc. Il y avait pourtant de bons passages dans cet essai, où le caractère de Louis XI est d'ailleurs un peu chargé :

LOUIS XI.

... Tu sais guérir, toi, mon ami fidèle...

COICTIER.

Dont vous avez souvent fort mal payé le zèle.

LOUIS XI.

Ingrat, que dis-tu là ? ne t'ai-je pas donné  
De l'or à pleines mains, un *titre écussonné*,  
Les Comptes, Saint-Germain ?

COICTIER.

Une royale aumône !

LOUIS XI.

D'Aval le bailliage, et puis Saint-Jean-de-Losne,  
Rouvre...

COICTIER.

Vous oubliez quelque bout de cordon  
Dont vous allez sans doute un jour me faire don  
Par les mains de l'Hermite.

LOUIS XI.

O Coictier!

COICTIER.

Je vous jure  
Que je saurais alors vous rendre avec usure  
Votre présent, et l'an ne s'écoulerait pas  
Sans vous faire passer de la vie à trépas!

. . . . .

Malheureusement tout le reste n'est pas aussi vif ni aussi réussi.

M. Leys, de Dunkerque, qui a déjà pris part avec succès à notre dernier Concours, nous a envoyé cette année la *Légende et l'Orpheline*. La première renferme des plaisanteries bien usées sur M. le Maire, le garde-champêtre de village, etc. *L'Orpheline* est une pièce pleine de sentiment, mais l'expression est parfois commune et le sujet manque d'originalité.

*Le Châtiment*, de M. A. Millien, est le récit d'un épisode de guerre qui manque beaucoup de naturel, et dont les couleurs sont un peu trop sombres : il y a évidemment de l'exagération dans le rôle attribué à cet officier allemand qui viole un cercueil renfermant le corps d'un jeune soldat français : cependant, la versification est bonne, et malgré l'avis contraire de la commission, je ferais volontiers remonter de deux ou trois rangs dans le classement M. Millien, qui a, je crois, obtenu la première médaille il y a un an et qui prendra, je n'en doute pas, une revanche éclatante.

*Le Sommeil de l'Enfant* nous est arrivé avec cette note : Ne proclamer le nom de l'auteur qu'autant que l'œuvre aura mérité une des premières récompenses. La pièce est médiocre, le sujet n'est guère neuf ; nous n'avons donc qu'à nous conformer au désir de l'auteur.

M. Berge nous envoie un petit recueil composé de trois pièces : *Le Voyage d'un Ange*, qui manque de naturel ; on y trouve une sorte de spiritisme mystique qui n'a guère été du goût de la Commission, non plus qu'une description bien fade d'un Paradis visité par l'ange.

*Ma Pipe*, pièce du même auteur, n'est pas assez lesté pour une



chanson, ni assez sérieuse pour un poème. Enfin, *l'Océan* se termine par deux vers assez heureux :

Vaste Océan, quel est ton âge ?  
— Je compte mes ans par mes flots.

Pour en finir avec la poésie, les *Fragments d'un poème sur l'honnête homme*, de M. Curie, nous ont paru complètement dépourvus d'une qualité essentielle à toute œuvre littéraire, la clarté. Le jugement de la Commission — et le mien — sur cet auteur peut se résumer ainsi :

On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé.

Pour la prose, un seul concurrent s'est présenté, comme l'année dernière : M<sup>lle</sup> Arnoult, de Blois. Le principal ouvrage de cet auteur est l'éloge de Cuvier : il y a évidemment là un travail long et sérieux, mais qui pèche en trop d'endroits pour donner lieu à une récompense. Le style manque de fermeté, de vivacité, de variété. En outre, l'auteur interrompt à chaque instant son récit pour émettre quelque sentence ou aphorisme moral tellement connu, que ces interruptions inutiles deviennent à la longue impatientantes. C'est le cas ou jamais de dire ici à l'auteur :

Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.

En résumé, Monsieur le Président, si le prochain Concours n'est pas supérieur à celui-ci, je suis d'avis de diminuer le nombre des récompenses, quitte à augmenter la valeur de celles que nous décernerons aux œuvres vraiment méritantes. Je demanderais aussi volontiers que les concurrents s'engageassent, avant de nous envoyer leurs travaux, à lire et à méditer la fameuse scène du *Sonnet* dans le *Misanthrope* de Molière : ils trouveraient là l'exemple joint au précepte, et, s'ils savaient en profiter, ils rendraient un grand service à eux-mêmes d'abord, et, par contre-coup, à la Commission chargée d'étudier leurs ouvrages.

Recevez, etc.

M. MONIN, secrétaire-adjoint.

## **RAPPORT**

**sur la réunion des délégués des Sociétés  
savantes, à la Sorbonne, les 31 mars, 1, 2 et  
3 avril 1878,**

**PAR M. CH. GAURICHON, MEMBRE TITULAIRE.**

La partie scientifique a été largement représentée, cette année, aux réunions de la Sorbonne ; outre la réunion générale de l'après-midi, cette division formait, chaque matin, plusieurs sections qui ont à peine suffi aux lectures.

Je me bornerai à reproduire les communications qui peuvent offrir le plus d'intérêt à notre Société.

M. Gachassin-Lafite, de Bordeaux, présente une méthode des plus ingénieuses pour combattre le phylloxera et pour remédier à ses ravages : Dans une vigne phylloxérée ou même comme moyen préventif, il plante près de chaque souche un rameau de cépage américain, qui, dès la première année, développe son appareil radicellaire avec une grande vigueur. Il fait, l'année suivante, une greffe par approche entre ce rameau et la souche française phylloxérée ; quand la soudure est parfaite, il supprime l'appareil aérien du cépage américain, qui, on le sait, ne produit que du vin de qualité inférieure, et laisse ainsi l'appareil radicellaire américain donner au cépage français une sève abondante. La racine du cépage français est donc conservée, et il paraît que le voisinage du cépage américain repousse le phylloxera, de sorte que la racine française elle-même se guérit facilement et continue de donner au cépage français, ainsi conservé, une partie de sa nourriture. Comme on le voit, le procédé est nouveau, et le résultat pratique est acquis par une expérience de deux années, faite par l'auteur sur une grande échelle.

M. de Rouville, professeur à la Faculté des sciences de Montpellier, présente la continuation de ses travaux, dont j'ai déjà parlé l'année dernière et sur lesquels on ne saurait trop appuyer : je veux parler de l'exécution des cartes cantonales et communales de l'Hérault par les instituteurs primaires ; ces cartes teintées, non pas au point de vue géologique conventionnel, mais en donnant des teintes plus appropriées aux produits du sol, de manière à laisser dans l'esprit des élèves, avec

la plus grande facilité, la représentation exacte du pays, tant au point de vue minéralogique qu'hydraulique et cultural.

En médecine, le docteur Pouillet présente deux instruments d'obstétrique modifiés par lui ; de même, M. le docteur Roger présente une modification de forceps à branches entrecroisées qui, paraît-il, produit des résultats merveilleux ; des expériences sur des pièces préparées sont soumises à la réunion.

M. Isidore Pierre présente le résultat d'observations résumées en un tableau graphique relatif aux gelées de printemps de 1790 à 1854 ; ce tableau confirme la périodicité remarquable de la gelée, déjà signalée depuis longtemps en météorologie, du 18 au 23 avril de chaque année.

M. Sirodot présente une série nombreuse de dents de Mammouths formant le système dentaire complet, depuis la dent de lait jusqu'aux plus grosses molaires. On remarque, par cette collection unique en son genre, que les racines des molaires ne se développent qu'au fur et à mesure que la couronne s'use, tandis que le contraire a lieu pour les dents de lait. M. Sirodot croit reconnaître, sur des modifications du plissement des collines de l'ivoire, une transition à l'Éléphas indicus.

M. Jacquemin parle de la nitrobenzine. Il expose son emploi dans la confection des feux Kirks ; il indique les deux nouveaux moyens qu'il a trouvés pour sa transformation en aniline et prouve, par des expériences très-intéressantes, que l'on peut en obtenir une belle coloration bleue et brune ; de plus, que la liqueur ainsi préparée peut servir, à l'instar du papier de tournesol, à reconnaître la présence des acides et des alcalis.

M. Lissajous présente une carte en relief d'une partie de la Savoie et donne le moyen suivant pour son exécution économique et rapide : On prend une carte d'état-major, que l'on augmente ou que l'on réduit par les procédés ordinaires ; on enfonce un clou à chaque point coté, que l'on recoupe ensuite à une hauteur proportionnelle à la cote d'altitude ; cela fait, on comble l'intervalle des pointes avec de la terre à modeler et on imite autant que possible, sur place, tous les accidents de terrains. Quand le travail est terminé, on laisse sécher, et, la contre-empreinte étant obtenue, on peut ainsi se procurer par moulage la quantité d'épreuves que l'on désire.

M. Léon Vidal expose ses procédés, au moyen desquels il reproduit mécaniquement, sans l'emploi du pinceau, des photographies en couleur ayant le fini des miniatures les plus soignées. Ces procédés consistent à fixer séparément chaque couleur sur la place qu'elle doit occuper, soit

dans le portrait, soit dans le paysage, et à adoucir le tout par une teinte d'ombre d'ensemble. L'auteur met sous les yeux des délégués des albums où toutes les couleurs, même celles d'or et d'argent, se trouvent fixées ; le prix de revient est des plus minimes. L'auteur annonce qu'une Société se fonde à Paris pour l'exploitation de ce procédé.

M. Tarisson résume les observations météorologiques faites en 1874 au pic du Midi de Bigorre. Les résultats principaux obtenus sont que la température baisse en moyenne d'un degré pour 183 mètres d'altitude dans les Pyrénées, tandis que l'on trouve 185 mètres dans les Alpes. On sait que M. le général de Nansouty, chef de la station, avait résolu d'y passer l'hiver ; mais, par suite d'avalanches et d'ouragans qui détruisirent la station, celle-ci dut être abandonnée. Sur la demande de M. Leverrier, M. le général de Nansouty donne lui-même, dans un langage énergique et franc, qui rappelle le vrai soldat, les détails de sa descente périlleuse où, pendant des centaines de mètres, les hardis pionniers durent côtoyer des abîmes profonds, n'ayant pour guides que le sommet de quelques églantiers et la parfaite connaissance des lieux ; le général exprime l'espoir que la station sera reconstruite l'année prochaine et qu'il reprendra son poste d'observateur ; l'assemblée, tenue pendant son récit sous une impression profonde, couvre les paroles du général par une salve d'applaudissements.



## SEANCE GÉNÉRALE DU 13 MAI 1875.

*Présidence de M. BAILLÉ.*

La séance est ouverte à dix heures par la lecture du procès-verbal de la séance précédente. Il est adopté sans observations.

Correspondance. — M. le Préfet du Jura fait connaître que M. le Ministre de l'Agriculture a bien voulu accorder à notre Société une subvention de 600 fr. pour être distribuée en primes aux améliorations agricoles, plus une allocation extraordinaire de 900 fr. pour la tenue d'un Concours d'instruments viticoles et vinicoles.

Le Conseil général du Jura a bien voulu aussi accorder à la Société une subvention de 300 fr.

La Société accueille avec un vif plaisir cette communication, qui lui prouve que l'Administration et le Conseil général apprécient les efforts

qu'elle a faits ces dernières années et qu'elle se propose de faire encore pour se rendre digne de leur bienveillant intérêt.

M. le directeur de l'*Écho Universel* annonce à la Société qu'il se propose de donner tous les quinze jours une analyse des travaux des Sociétés savantes qui les lui auront fait parvenir. Par compensation, il offre des abonnements à prix réduit pour les différents membres de la Société. Cette question est renvoyée à l'examen du bureau.

La Société d'émulation de Montbéliard nous fait savoir qu'elle tiendra jeudi 20 courant sa séance générale annuelle et que cette solennité sera suivie d'un banquet. Elle nous invite à y envoyer des délégués. La Société accueille avec plaisir cette invitation et désigne comme délégué M. Barbier, ancien Sous-Préfet, l'un de ses membres.

MM. de Grammont et Grandvoinet accusent réception des diplômes qui leur ont été adressés.

M. Adolphe Huart, membre honoraire, à Paris, fait hommage à la Société de son livre : *Les grands bienfaiteurs de l'humanité*. Il envoie de la part de M. Eugène de Vignaux, membre de la Société des gens de lettres, un ouvrage : *Mémoires sur Lamoignon de Malesherbes*, et demande pour lui le titre de membre correspondant.

L'Université royale de Norwège, à Christiana, nous fait parvenir plusieurs volumes ou brochures contenant ses travaux les plus récents.

Il est donné lecture : 1° D'un rapport de M. Gaurichon sur la partie scientifique de la réunion des Sociétés savantes à la Sorbonne; 2° de *Considérations géologiques sur les terrains dits de Fin, compris entre les erbues du territoire de Mont-sous-Vaudrey et les erbues couvertes par la forêt de Chaux*, par M. le docteur Pactet.

La Société vote l'insertion au Bulletin du rapport de M. Gaurichon et du travail de M. Pactet.

M. le Président entretient ensuite la Société de l'Exposition d'appareils de viticulture qu'elle doit ouvrir cette année, les ressources nécessaires étant réalisées. M. Marcschal, trésorier et adjoint au Maire de Poligny, déclare que la municipalité de cette ville nous accorderait probablement le marché couvert, pendant une période de dix à quinze jours, pour y installer notre Exposition; la Société accueille avec plaisir cette communication, mais elle s'en remet, tant pour la désignation du local que pour les détails d'organisation, à une Commission qu'elle laisse à la nomination du Président.

Sont nommés membres correspondants :

MM. Eugène de Vignaux, membre de la Société des gens de lettres,

à Paris, présenté par M. Ad. Huart et Richard, et David, professeur au Lycée de Marseille, présenté par M. Blondeau.

La séance est levée à onze heures et demie.

---

## EXPOSITION

### **d'instruments viticoles et vinicoles.**

Une grande Exposition d'instruments viticoles et vinicoles de toutes sortes aura lieu par les soins de notre Société, dans la ville de Poligny, et s'ouvrira le mardi 7 septembre prochain, pour fermer le 13 du même mois.

A la même époque, aura lieu une Exposition de vins comprenant tous les crus de Franche-Comté.

Des conditions spéciales seront faites aux exposants par les Compagnies de chemins de fer pour le transport des objets exposés, et la Société aura à sa disposition de nombreuses récompenses à décerner.

Les demandes d'admission devront être adressées à M. BAILLE, Président de la Société, avant le 1<sup>er</sup> août prochain.

---

## A PROPOS DU MÉTAYAGE

### **Et de l'Économie des vignobles du Jura**

PAR CH. ROUGET, MEMBRE CORRESPONDANT.

Tel sera le Fermier, de même le Métayer.  
Hôte de bien, loial, de parole, et de bon compte;... — industriel, laborieux, épar-  
gnant. Lui montrerez au reste, l'amitié que  
lui portés, louant son industrie, sa diligence,  
et vous réjouissant de son profit, tenant bon  
qu'il gagne honnêtement avec vous, pour  
l'affectionner toujours mieux à votre service.

OL. DE SERRES (*Théâtre d'agricult.*)

La richesse du cultivateur fait la richesse  
de la terre.

LÉONCE DE LAVERGNE.

(*Économie rurale de l'Écosse*).

Chacun se souvient encore de l'effet produit dans le monde viticole par la publication des rapports de M. le docteur Guyot sur l'état de la

viticulture et la situation des vignobles de la France. Jamais tant de chaleur et de vie n'avaient été répandues sur les questions que soulèvent la culture et l'économie de la vigne, jamais ces questions n'avaient été traitées avec cette ampleur et cette élévation. Parmi tant de sujets d'études offerts à nos réflexions par ces célèbres rapports, deux faits s'en détachent qui sont de nature à piquer la curiosité et à la tenir d'autant plus en éveil qu'ils semblent s'exclure et se contredire. Ainsi, tandis que, d'une part, on a lieu d'être étonné par l'élévation de la richesse que la culture de la vigne est susceptible de produire, on voit de l'autre les bras nécessaires à cette culture lui faire défaut dans une large proportion. Ces bras existent, le développement des villes industrielles l'atteste. Les bras fuient celle de toutes les cultures qu'on dit être la plus riche et la plus rémunératrice. On ferait un long chapitre des plaintes consignées à ce sujet, dans ses différents rapports, par l'éminent viticulteur. Bien que son étude sur le Jura n'en fasse qu'une mention indirecte, le même état de choses n'en est pas moins palpable autour de nous. Le même phénomène se produit, les mêmes plaintes résonnent à nos oreilles. A quelles causes les attribuer ? Ces faits touchent de près aux intérêts de notre vignoble, ils méritent trop notre attention pour ne pas la fixer et la retenir un instant.

Pour qu'un vignoble produise le maximum de richesse, ce qui ne veut pas nécessairement dire la plus grande quantité de vin possible, pour que ces richesses présentent de sérieuses garanties de durée, il faut que ce vignoble réunisse un certain ensemble de conditions qui constituent son *économie*.

Ces conditions peuvent se résumer ainsi : Au moyen d'une culture portée à un haut degré de perfection, obtenir les plus belles récoltes ayant la plus haute valeur possible, en d'autres termes obtenir le produit brut le plus élevé.

A la faveur de l'élévation du produit brut, satisfaire d'autant plus largement les divers éléments de la production, récompenser les activités et les intelligences au concours desquels il est dû ; par conséquent procurer au travail un salaire attrayant, suffire aux avances et aux charges de toute nature qui ont pour but tant l'entretien et l'amélioration de la propriété et des récoltes que d'assurer leur sécurité, pourvoir à l'intérêt du fonds et des capitaux engagés, ainsi qu'au bénéfice qui peut revenir à une plantation spéciale, intérêts et bénéfice qui constituent le produit net, produit brut et produit net résultant des prix fixés par la consommation des vins, provoquer l'élévation de

ces prix par une active utilisation des débouchés ouverts par les voies de communication.

Comment, par quels moyens et dans quelles mesures les vignobles du Jura remplissent-ils ces conditions ?

# I.

Bien que l'économie de la vigne se rapporte aux objets ordinaires de la science économique, c'est-à-dire à la production, la répartition et la consommation des richesses, elle ne comporte pas la même simplicité d'éléments que celle de l'agriculture proprement dite. Les produits que celle-ci destine à l'exportation sont en petit nombre et varient peu pour un lieu donné. Les climats apportent aux productions de la vigne des modifications infiniment plus considérables, et la distance qui sépare tant les qualités que les quantités produites est énorme.

Quelle comparaison établir entre le nombre de cépages de vignes et celui des quelques variétés de froment ou des autres céréales ? Qu'est cette variété de cépages elle-même auprès de celle des vins qu'ils produisent ? Chaque cépage nuancant ses produits sous l'influence du sol, de l'exposition, de l'altitude, de la latitude aussi et d'autres circonstances dont les résultats sont à peine croyables. Les procédés différents de vinification viennent encore ajouter à ces causes. Il suffit à la pensée de multiplier celles-ci par le nombre des cépages pour se faire une idée du nombre d'espèces de vins.

Cette grande variété de vins nécessite des conditions diverses de consommation : celles qui sont réclamées pour la vente des grands vins ne sont pas complètement nécessaires aux bons ordinaires ; celles qui conviennent à ceux-ci diffèrent de celles qui doivent être faites aux vins communs. Le nom de Metternich, en décuplant le prix des vins de Johannisberg, a décuplé la richesse produite par ce vignoble célèbre, qui compte parmi ses consommateurs tous les princes de l'Europe. Quelques vignobles peuvent tirer bon parti du voisinage de l'illustre diplomate ; mais on se tromperait fort si l'on croyait que, pour produire la même richesse, il suffirait à de petits propriétaires de planter aux mêmes expositions, dans un sol d'une nature identique à celui du Johannisberg, les mêmes cépages conduits avec tout l'art et l'expérience acquise. Les vins de ces petits propriétaires, fussent-ils supérieurs, n'acquerront les prix de leurs voisins que lorsque leurs qualités bien établies les aura fait passer à la possession de quelque puissant. Le nom de Metternich serait resté sans effet sur les prix de vins communs.



Les relations de petits propriétaires seront toujours insuffisantes pour créer et même pour entretenir une renommée de première ligne. Cette insuffisance de moyens s'accroîtrait encore davantage lorsqu'il s'agirait de recruter des consommateurs sur toute la surface de l'Europe dans une classe peu nombreuse.

Déjà on a fait remarquer que certains vignobles autrefois célèbres, alors qu'ils étaient possédés par de riches abbayes, ont perdu de leur réputation et par suite de leur valeur en tombant à la possession de petits propriétaires. Serait-il à propos de chercher des raisons de cette dépréciation ailleurs que dans la position de leurs nouveaux possesseurs? Cette position les plaçant dans la nécessité de subir les prix offerts au lieu d'imposer les leurs, ils demandent à une plus abondante production cette aisance que leur interdisent les lois de la consommation des grands vins.

« La culture de la vigne, » a dit M. le vicomte de Saint-Trivier au Congrès viticole de Beaune, précisément en traitant cette question du mélayage qui nous occupe, « est de toutes les cultures celle qui réclame le plus de soins, de force et d'intelligence. » Cette dernière faculté ne doit être exclue dans aucune des nombreuses opérations que comprend cette culture, qui n'en rencontre d'analogue que dans les minutieuses pratiques du jardinage. L'exécution de ces opérations nécessite pour chaque cépage une expérience spéciale et pour chaque cep une attention particulière, surtout dans nos régions, où la vigne doit peut-être moins à la nature qu'à l'industrie du vigneron.

Encore que l'économie ne s'occupe pas du détail de ces diverses opérations, qui sont les attributs de la culture, encore qu'elle ne les considère que dans leur rapport avec la production, elle doit pouvoir se rendre compte de leurs effets respectifs, comme aussi de la dépense de temps, de soins, d'intelligence qu'exige leur bonne exécution, afin de les faire entrer dans les éléments de la répartition. Ces considérations montrent la multiplicité des conditions faites à l'économie de la vigne et laissent deviner pour quelles causes elle est si rarement saisie dans son ensemble et pénétrée dans ses détails.

## II.

La culture de la vigne dans le Jura occupe une surface de près de 20,000 hectares, c'est-à-dire un peu moins de la 26<sup>e</sup> partie du département. Ce n'est point là une étendue qui permette de la comparer à celle des grands vignobles de la France, surtout à ceux de la région méridionale.

dionale. La vigne n'en est pas moins l'une des premières, et, au dire de quelques-uns, la première et la plus importante source de richesses agricoles du département. Ces vignobles sont groupés en deux régions, dont la principale, d'une contenance d'environ 15,000 hectares, occupe presque exclusivement, dans les arrondissements de Lons-le-Saunier et de Poligny, les talus du versant occidental du Jura, ainsi que ceux des collines qui l'appuient. Elle présente par conséquent une grande homogénéité. L'autre région, groupée surtout autour de la montagne de la Serre, dans l'arrondissement de Dole, n'est guère moins homogène. Les parties du Jura qui sont dotées de cette culture sont donc très-restreintes et sans comparaison d'étendue avec celles qui en sont privées. Néanmoins, plus du quart de la population s'y trouve directement intéressée, soit comme propriétaire, soit comme participant à la récolte par le travail. C'est dire combien la population est condensée autour de cette culture, qui a presque la puissance d'une industrie. De plus, la vigne assure aux terres qu'elle occupe une valeur relativement élevée. Ces résultats créent à ses possesseurs une situation privilégiée qui mérite bien quelque attention de leur part.

Situation et privilèges ne sont pas nés de nos jours, ne datent point d'hier. Les siècles qui nous ont précédé avaient déjà proclamé la féconde puissance de la culture de la vigne comme source de richesses. La reconnaissance de ce fait a bien subi quelques oscillations et n'a pas toujours été sans restrictions. Mais les documents historiques qui témoignent de ces oscillations de l'opinion ne sont guère du domaine populaire, et les rares mémoires fidèles au souvenir de quelques-unes de ces vicissitudes ne songent guère à leur portée. Les brillants résultats que révèlent le développement récent de nos vignobles ont rejeté dans un profond oubli ces souvenirs, déjà bien effacés par le temps. Cet oubli n'est pas sans inconvénients. On s'est accoutumé à regarder comme inhérente à cet ordre de propriété ce qui n'était que le fait de l'incarnation dans la pratique d'expériences plusieurs fois séculaires, mais dépendant de circonstances extérieures et susceptibles de se modifier avec celles-ci.

Plus d'une fois la vigne a trompé l'espoir du possesseur insouciant alléché par l'appât d'un riche revenu. Sa fécondité, même pour le propriétaire qui ne la cultive pas lui-même, ne s'accommode pas de tant de quiétude indifférente, mais, au contraire, réclame de sa part une certaine application. Le maintien de ses privilèges ne sera jamais définitivement acquis au propriétaire, mais sera la récompense de celui qui,

parvenant à démêler l'influence de chacune des causes qui contribuent à les créer, saura faire la part qui revient à chacune d'elles, en suivant leurs évolutions.

### III.

La propriété est très-divisée dans les vignobles du Jura. Cette division la rend d'autant plus accessible aux petits capitaux, par conséquent aux vigneronns qui n'ont pas encore trouvé un meilleur emploi de leurs économies. La part des vigneronns propriétaires dans la possession du vignoble est très-importante et ne doit pas être inférieure de beaucoup à la moitié.

Cette portion du vignoble, dans laquelle les intérêts de la culture sont confondus avec ceux de la propriété, réunit certainement la plupart des conditions qui assurent à la première cette perfection désirable. Le zèle, l'activité, l'intelligence, toutes les facultés du travailleur sont également sollicitées et sûres d'être récompensées. Le vigneron propriétaire ne suit que de loin les progrès de la science agricole, contre laquelle il n'est pas sans défiance, mais enfin il la suit. Ce n'est qu'alors que les faits à l'appui des conclusions de cette science sont bien établis qu'il les adopte, mais nul ne le fait avec plus d'ardeur. Aussi les résultats obtenus, l'élévation des récoltes, la haute valeur capitale, la supériorité du parti enfin que les vigneronns propriétaires savent tirer a-t-elle été remarquée partout et dès longtemps? Elle n'a pas plus échappé à Arthur Yung, il y a près d'un siècle, que de nos jours au docteur Guyot. Cette vérité, Chevalier l'avoue pour nos vignobles en 1773, comme le docteur Dumont la constate en 1826. Et aujourd'hui il suffit de regarder autour de nous : les vignes les plus florissantes sont cultivées par leurs propriétaires.

Quelques-uns en ont conclu que les vignobles auraient tout à gagner à devenir la propriété de ceux qui les cultivent et que c'est entre leurs mains seulement qu'on en obtiendra toute la richesse qu'on en peut espérer. La force des choses les fera passer à ceux qui sauront les rendre les plus féconds. Mais les petits propriétaires vigneronns sont-ils bien placés pour saisir également les véritables intérêts de toutes les parties du vignoble? Leurs relations sont-elles assez étendues pour apprécier les besoins, les désirs d'un certain ordre de consommation, à la satisfaction desquels certaines parties peuvent avantageusement travailler? Les crûs les plus célèbres des grands vignobles de la France ne sont pas possédés par des vigneronns; il est plus que douteux que ces

crûs auraient acquis entre les mains de ceux-ci l'énorme valeur capitale qui leur est attribuée. Il y a un ordre de production qui, pour atteindre tout le prix qu'elle mérite, réclame peut-être une autre position que la leur. D'ailleurs, si les conditions imposées à la possession de la vigne en faisaient le privilège exclusif de celui qui la cultive, bien loin d'être favorable à sa valeur, il serait une cause de déchéance. Non-seulement tous ceux qui ne le peuvent faire en seraient écartés, mais les accidents de la vie pouvant détruire cette puissance, il en résulterait le privilège le plus incertain qui existe, puisque l'âge, la maladie, la faiblesse pourraient tarir instantanément et irrémédiablement cette source d'aisance entre les mains de ceux qui s'y seraient confiés. Une nécessité semblable enchaînerait fatalement, comme à la glèbe, le propriétaire à la culture de sa vigne. L'aisance qu'il en pourrait tirer serait rigoureusement limitée à celle que ses bras et ceux de sa propre famille peuvent lui procurer. Si d'autres facultés appelaient ailleurs son activité, il devrait renoncer à utiliser une propriété de laquelle il n'aurait d'autre parti à tirer que de s'en défaire, encore que bien des raisons eussent pu l'y attacher.

Les propriétaires qui ne peuvent cultiver eux-mêmes n'en doivent pas moins chercher les moyens d'atteindre ou d'approcher les résultats obtenus par ceux qui cultivent de leurs mains. L'infériorité de leurs récoltes est une perte pour tous, et leur attention sur cet objet ne doit point se rebuter de quelques obstacles.

On vient d'entrevoir l'étendue approximative de la portion du vignoble possédée par des propriétaires ne cultivant pas eux-mêmes. Dépassant probablement la moitié de ce vignoble, son rôle dans la richesse du pays a d'autant plus d'importance que plus grand est le nombre de ceux qui y sont intéressés, qui, dans ce cas, se trouve accru de tous les travailleurs que réclame la culture de cette étendue. La grande propriété n'existant pas dans nos vignobles, l'attrait particulier exercé par la possession d'un lot ou d'une parcelle de vigne a multiplié à l'infini le nombre des propriétaires. Il y a donc lieu de rechercher lequel des moyens employés pour faire valoir ces terres qui entrent si fréquemment dans les héritages, présente le plus d'avantages, apporte le plus de chances de rapprocher leur culture de celles des propriétaires-vignerons et d'en obtenir les meilleures récoltes. Lequel de ces modes retiendra plus sûrement le vigneron et donnera plus de garanties de son attachement?

IV.

Pour faire valoir les vignes, le propriétaire peut choisir entre plusieurs moyens ou modes qui tous rentrent dans les quatre suivants : le travail à la journée, le travail à forfait, le fermage et enfin le métayage. Le désir de jouir exclusivement de la récolte, quelquefois l'espoir de tirer un plus grand profit des vignes, trop rarement le désir sincère de diriger soi-même leur culture, font adopter l'un ou l'autre des deux premiers moyens. Au premier abord, le travail à la journée présente quelque chose d'attrayant ; il séduit surtout le petit propriétaire. En se bornant à ne payer que le temps rigoureusement exigé par la main-d'œuvre, le bénéfice de la culture lui revient tout entier. Il peut choisir son temps, et au moyen d'un plus grand nombre d'ouvriers, faire exécuter ses travaux à la saison la plus convenable. A l'exception des quelques jours réclamés par la direction de ses ouvriers, il est le maître de son temps, de sa propriété, de sa culture, de ses récoltes. Dans la pratique, on rencontre bien quelques difficultés. Le jour venu de faire travailler les vignes, les ouvriers se trouvent sollicités par tous les propriétaires à la fois. Naturellement ils usent de l'affluence de la demande et deviennent exigeants pour les prix sans devenir plus dévoués. Bienheureux qui peut les avoir. Ce jour-là l'ouvrier est le maître de la position.

Quel concours, quel dévouement, quel attachement au travail, quelle intelligence, quels soins dans la main-d'œuvre peut espérer un propriétaire qui, la belle saison venue, demande un certain nombre de ses plus belles journées à un ouvrier qu'il a laissé languir dans l'oisiveté du chômage et de la misère pendant la mauvaise saison ainsi que dans les périodes pluvieuses ? Le propriétaire a bien certainement le droit de tirer le plus de richesse possible de sa propriété ; il ne peut venir à personne l'idée de le lui contester. Mais ce propriétaire qui, dans le cas présent, fonde tout l'espoir de son profit sur le travail de ses ouvriers, auprès de qui pourra-t-il être admis à se plaindre de leur indifférence pour ses intérêts, et celle-ci ne le paie-t-elle pas d'un légitime retour, lui qui sépare si complètement les siens des leurs ? A quel titre demander du zèle à ces ouvriers dont hier il n'avait nul souci, et comment exiger d'eux une activité qui peut compromettre le pain du lendemain qu'il ne leur assure pas ? A moins d'être assuré pour presque tous les jours de l'année, le travail des vignes à la journée fait aux malheureux qui s'y confient la situation la plus intolérable et la

plus pernicieuse. Il engendre une population dont la part d'angoisses et de souffrances n'est compensée par aucune espérance, et cette part est trop grande pour laisser la moindre place à l'affection au pays. Elle sépare en deux camps opposés, par conséquent ennemis, les maîtres et les ouvriers, la propriété et le prolétariat, le capital et le travail, séparation et antagonisme qui ne sont pas moins dangereux pour la propriété qu'opposés aux véritables intérêts des ouvriers, à la paix sociale qu'au repos des individus, et que les propriétaires de tout rang doivent craindre et éviter d'aggraver.

Le travail à forfait assure du moins l'emploi de tous les jours ouvra-  
bles du travailleur. Celui-ci est à l'abri des éventualités de la récolte ;  
mais en le désintéressant des résultats de son travail, il le rend indif-  
férent à sa perfection. Le vigneron est sans cesse tenté de négliger les  
menus soins pour faire plus vite. Ce mode est dépourvu du stimulant  
nécessaire, et le propriétaire ne saurait y trouver les garanties dési-  
rables. Il ne produira jamais qu'une culture routinière, puisqu'il sup-  
pose toutes les opérations prévues. Si les circonstances en nécessitaient  
d'autres dans le cours de la végétation, il n'existe aucun moyen d'en  
imposer l'exécution. Il serait donc inutile d'espérer de ce mode une  
culture qui puisse soutenir la comparaison avec celle des vignerons-  
propriétaires qui accommodent leurs opérations aux circonstances et  
les font plier aux besoins du moment. A moins que le travail et les  
soins personnels du propriétaire ne viennent suppléer à l'imperfection  
de celui des ouvriers, ce mode, de même que le précédent, ne devrait  
être adopté que sous l'empire de nécessités impérieuses.

L'irrégularité des récoltes de la vigne, leur incertitude sous notre  
climat, s'opposent à l'idée de l'affermir. De mémoire d'homme il s'est  
présenté deux séries, la première, de neuf années (1809-17) et la  
seconde de six (1851-57), et plusieurs autres séries moins longues  
sans récoltes rémunératrices. Quel est le vigneron assez audacieux  
pour braver de telles chances et offrir un prix de fermage qui se rap-  
proche de la moyenne du produit de 20 ou 25 ans ?

Intéresser le vigneron à la perfection de la culture, voilà le nœud  
de la difficulté. Tous les vignerons le comprennent, et la question est  
tellement à l'ordre du jour, qu'elle faisait partie du programme du Con-  
grès viticole tenu à Beaune, en 1869, par la Société des agriculteurs  
de France. La participation à la récolte est le seul et sûr moyen de  
rallier l'ouvrier au propriétaire. Mais dans quelle proportion ? Le mé-  
tayage des vignes semblait devoir être appelé à résoudre ce problème.

« Quant aux vignes, il semble assez raisonnable de les bailler à moitié, » disait Olivier de Serres, il y a bientôt trois siècles. C'est aussi le mode le plus généralement adopté dans le Jura, et s'il a les préférences des propriétaires, il réunit également celles des vigneron ; mais bien qu'il y soit pratiqué de temps immémorial, les noms de métayage et de métayer sont à peu près inconnus dans nos vignobles. Des diverses façons de faire valoir, c'est celle qui a donné les résultats les plus avantageux aux uns et aux autres.

Comme pour tout autre métayage, celui de la vigne suppose la présence du propriétaire sur les lieux et la réclame plus impérieusement encore. Il en est de même pour le gouvernement de ses vins, s'il tient à tirer de ses récoltes le meilleur parti, la plus grande valeur possible.

Dans cette situation, la difficulté d'apprécier avec exactitude la valeur précise du revenu ajoute aux désagrément du possesseur. C'est là un écueil d'autant plus dangereux qu'un ordre minutieux et le goût des détails sont moins dans nos habitudes. Ce n'est qu'avec perte que le revenu est réalisé au moment de la récolte. Ne l'étant le plus souvent qu'à la longue, la conservation des vins entraîne des frais, parmi lesquels doivent compter le loyer, l'intérêt et l'amortissement de la cave et de son ameublement, ainsi que l'intérêt de la valeur primitive du vin. Dans les prix de vente, tous ces éléments sont confondus, et comment les séparer les uns des autres s'ils n'ont pas été l'objet d'une attention sérieuse. Aussi, la plupart des propriétaires ignorent ou ne savent que très-incomplètement quel intérêt ils retirent de leurs vignes, quel bénéfice elles leur procurent, surtout dans le cas si fréquent où ils consomment eux-mêmes ces produits.

La possession de la vigne est tout autre chose qu'un simple placement de fonds, et qu'on en demande la culture au travail à la journée, au travail à forfait ou au métayage, elle ne peut se passer, quoique dans des mesures diverses, de l'active intervention du propriétaire.

(A suivre.)

---

## PROCÉDÉ CONTRE LE PHYLLOXERA ET L'OIDIUM

### OBSERVATION REMARQUABLE

Par M. Jules LÉON, pharmacien de 1<sup>re</sup> classe à Peyrehorade (Landes).

En 1873 (5 décembre), j'arrivai à Peyrehorade, dans la maison que j'habite actuellement, et dans laquelle se trouve une basse-cour munie

d'un tertre, sur lequel croît une vigne. — Il y a de cela un an, cette vigne qui, au dire des voisins, n'avait jamais porté un raisin mangeable, offrait par son bois le plus mauvais aspect. Le tronc était grisâtre, moucheté de parcelles farineuses blanches. Pendant les nettoyages que l'on dut faire dans la maison, on jeta sur cette vigne tous les résidus de lessive et de marc de café. — Je fis tailler le cep au printemps, étant loin de compter sur le résultat que j'ai obtenu l'été suivant de 1874.

Ce résultat consiste en raisins magnifiques, mûris parfaitement, en quantité considérable, et ayant fait l'admiration de tout le monde. — Ce résultat prouve une fois de plus l'efficacité du marc de café, des charrées, des cendres et de la potasse pour la guérison de la vigne. Assurément ce procédé est coûteux lorsqu'il s'agit de l'appliquer en grand, mais il peut être utilisé néanmoins dans un petit vignoble. — On doit continuer longtemps à jeter sur le cep la charrée et le marc de café pour obtenir de bons résultats. C'est ce motif qui nous a empêché de concourir pour le prix alloué par le Gouvernement, mais nous avons la certitude qu'avec ce procédé on peut guérir infailliblement l'oïdium et le phylloxera.

---

## REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

**Fabrication de l'huile de bois.** — Cette industrie est florissante en Suède, où l'on utilise les souches des bois résineux. En en distillant les fragments dans des cornues où l'air n'a point accès, il se forme des produits usagés dans la vie journalière et dans diverses branches d'industrie. Outre l'huile de bois, ces matières fournissent de la térébenthine, de la créosote, du goudron, de l'acide acétique, du charbon de bois, des huiles de goudron, etc. Cette huile de bois pour l'éclairage n'est pas propre à être brûlée pure dans les lampes ordinaires photogènes; elle exige des lampes spéciales. Dans son état naturel et sans mélange, elle est la moins coûteuse des huiles d'éclairage : son prix est de 55 centimes le litre; elle n'est pas sujette à explosion et dure à la consommation trente-cinq fois plus que le photogène. — Avis à nos industriels des hautes montagnes. La Suède, avec quinze usines, fabrique actuellement près de 15,000 litres de ce produit.



**Un gisement de phosphorites à Morteau.** — Le terrain du grès vert, riche en fossiles, est peu répandu dans notre pays. Il manque dans toute la plaine suisse et dans les vallées du Jura, au nord de Saint-Imier, aussi bien qu'au Locle, à la Brévine, aux Verrières. En revanche, il existe à Renan, au Val-de-Travers, à Sainte-Croix, à Pontarlier, à Morteau. Souvent il n'est recouvert par aucun autre terrain, mais la surface qu'il occupe n'est nulle part bien considérable dans le Jura; en un mot, nous n'en connaissons que des lambeaux isolés. Chacun de ceux-ci devra être étudié séparément, afin de juger de la proportion dans laquelle les nodules se trouvent par rapport au sable. — M. Jules Picard, professeur à Bâle, a analysé les phosphorites de Morteau (Doubs) et en a donné la composition moyenne :

Acide phosphorique, . . .	14,70	O <sub>10</sub>
— carbonique, . . .	7,30	
— silicique, . . .	39,00	
Chaux, . . .	27,00	
Magnésie, . . .	0,73	
Alumine, . . .	2,12	
Oxyde ferrique, . . .	4,00	
Eau et matières organiques, . .	4,87	
	<hr/>	
	100,00	

Soit 33 O/0 de phosphate de chaux.

Ce gisement pourrait être exploité. (Extrait du remarquable travail *les Engrais minéraux et particulièrement les Phosphates*, publié par M. A. Jaccard dans le *Journal de la Société d'agriculture de la Suisse romande*, N<sup>os</sup> 6 et 7, 1874).

**Préservation des pommes de terre contre la maladie par la sélection (1).** — Dans le *Bulletin de la Société d'agriculture de la Lozère* (tome XXV, 1874), M. Delapierre analyse un travail de M. Millardet, professeur à la Faculté des sciences de Nancy, publié par le *Journal d'agriculture pratique*. La maladie gît dans les tubercules infectés. D'où la nécessité de n'employer pour la plantation que des tubercules parfaitement sains, contrôlés avec le plus grand soin, exempts même de ces petites taches microscopiques que l'observation pourrait y faire reconnaître. A plus forte raison, si l'on plante deux années de suite dans le même champ, faudra-t-il écarter

(1) Voir dans le Bulletin : 1860, page 49; 1861, p. 126 et 251; 1862, p. 31 et 62; 1864, p. 185 et 187, p. 26; 1868, p. 95 et 152; 1870, p. 28.

avec soin tous les tubercules gâtés datant de la récolte précédente, et qui auraient été laissés dans le sol ou à sa surface.

Comme toute la récolte dépend de l'état des tubercules que l'on plante, les efforts du cultivateur doivent tendre surtout à obtenir des plants parfaitement sains. Il sera bon, à cet effet, de cultiver à part un certain nombre de pieds spécialement consacrés à la reproduction. Le terrain choisi dans les conditions les plus favorables sera, autant que possible, isolé des autres plantations. On aura soin de n'y planter que des tubercules parfaitement sains. Si des taches apparaissent sur les fanes, on coupera et on brûlera celles-ci pour détruire les spores. Si l'on n'obtient dès la première année qu'un résultat incomplet, avec de la persistance on arrivera, par une sélection graduelle, à établir une sorte de race à peu près complètement saine qui, chaque année, fournira des tubercules pour peupler le reste du domaine.

En serait-il des pommes de terre comme des vers à soie? Le secret de leur régénération résiderait-il dans la sélection des semences?

---

## RECETTES ET PROCÉDÉS UTILES,

PAR LE MÊME

**Liqueur de cassis.** — Nous empruntons les deux recettes suivantes au *Dictionnaire de la vie pratique*, par BELÈZE :

1° On fait infuser, pendant un mois, dans 4 litres d'eau-de-vie, 1 kilog. de cassis bien mûrs, 5 ou 6 feuilles de cassis, 4 ou 5 clous de girofle, 25 ou 30 amandes de pêches ou d'abricots. Au bout de ce temps, on passe l'infusion, on y ajoute un sirop de sucre préparé avec 1 kilog. de sucre et quantité suffisante d'eau et on filtre la liqueur, si c'est nécessaire.

2° On laisse macérer, pendant 15 jours, dans 1 litre de bonne eau-de-vie, une poignée de jeunes pousses de cassis; au bout de ce temps, on passe ce mélange et on y ajoute 1/2 litre de vin blanc d'excellente qualité, dans lequel on aura fait fondre 500 grammes de sucre. Alors on filtre au papier la liqueur et on la met en bouteilles, où il faut la laisser un peu vieillir avant d'en faire usage.

---

POLIGNY, IMP. DE MARESCAL.

# LES SECOURS D'URGENCE

## GUIDE PRATIQUE

DES COMITÉS ET POSTES D'ASSISTANCE AUX BLESSÉS, NAUFRAGÉS, NOYÉS, ASPHYXIÉS,  
AUX VICTIMES D'ACCIDENTS SUR LES CHANTIERS PUBLICS, CHEMINS DE FER, DANS  
LES ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS, THÉÂTRES, INCENDIES, FERMES ISOLÉES,  
COMMUNES RURALES, ETC., ETC.;

Par le docteur E.-L. BERTHERAND.

(Suite).

Les *fomentations* comportent des applications de linges plongés dans des liquides médicamenteux. Si on est à court de linges, on utilise les flanelles, voire des tranches d'éponge (1). Les liquides sont des infusions, des décoctions, de l'eau simple ou additionnée de substances actives (sous-acétate de plomb liquide, sel commun, etc.); ils s'appliquent froids ou chauds : dans ce dernier cas, la température est maintenue en recouvrant la fomentation d'autres linges épais ou d'une toile cirée.

Quand il s'agit de mettre une fomentation très-froide sur une région très-restreinte, on limite plus facilement l'action, soit en imbibant des éponges entières ou fractionnées, soit en renfermant dans des vessies de porc, des sachets de toile gommée, les matières liquides (eau très-froide) ou solides (morceaux de glace pilée, de neige, glaçons, etc.) On renouvelle ces substances au fur et à mesure que leur température cesse d'être aussi basse qu'il le fallait. A ce propos, on est bien aise, loin des villes ou des approvisionnements, de conserver le plus longtemps possible la glace, dont on a un absolu besoin dans des cas très-graves. Le docteur Schwarz recommande de la placer dans un pot couvert d'une

(1) Je me suis toujours bien trouvé de ce mode de pansement, très-économique et surtout d'une égalité permanente d'action fort remarquable. Voir à ce sujet mes *Notes chirurgicales et médico-légales sur les Blessés*, du 1<sup>er</sup> mars 1871. Alger, in-8° de 24 pages.

assiette, déposé sur un lit de plume et entouré d'un coussin également rempli de plume. On sait que ces matières conduisent mal la chaleur et retardent ainsi la fusion de la glace (1).

C'est pour éviter les inconvénients et les pertes de temps dues au déplacement fréquent des matières auxiliaires qui, du reste, font parfois défaut, que l'on préfère recourir à un arrosage permanent que l'on appelle *irrigation*. Mêmes précautions préliminaires pour défendre contre toute humidité le corps et les parties environnantes de la région irriguée ; seulement, le côté flottant de la toile cirée protectrice sera disposé en godet ou gouttière, de façon à conduire le liquide d'arrosage dans un récipient près du lit.

Le système d'arrosage est le plus ordinairement composé d'un seau suspendu au-dessus de la région malade : cet objet a été préalablement percé, en son fond, d'un trou assez fin pour laisser le liquide couler goutte à goutte ou en très-mince filet. On remplacerait facilement le seau par un arrosoir de ménage ou de jardin, dans le conduit desquels un morceau de plume ou de bois, une ficelle, un bouchon inégal, une paille modéreront la vitesse de l'écoulement.

La région arrosée doit être couverte de compresses de toile usée ou d'étoupes, afin de maintenir en permanence une couche humide.

On peut également utiliser pour les irrigations un tuyau en caoutchouc, dont une extrémité, plongeant dans un réservoir d'eau, est amorcée par une aspiration faite avec les lèvres à l'autre bout, placé au-dessus de la région blessée. A défaut de

(1) « Il est facile de la conserver vingt-quatre heures en l'enveloppant de flanelle et en la plongeant ensuite dans des boîtes pleines de son. Quand on a absolument besoin de glace, on peut la fabriquer assez facilement avec du nitrate d'ammoniaque. Dans un vase quelconque, un pot à fleurs par exemple, dont l'orifice inférieur est bouché, on met parties égales d'eau et de nitrate d'ammoniaque et on plonge dans le mélange un second vase contenant l'eau à congeler. Au bout d'une demi-heure de séjour à la cave, le liquide est solidifié.... Par évaporation de la dissolution de nitrate d'ammoniaque, on retrouve ce dernier sel, qui peut ainsi servir indéfiniment. » (Dr G. LE BON, *Hygiène pratique du Soldat*, 1870, p. 42).

conduit en caoutchouc, on se servirait d'une bande de toile dont le bout supérieur plonge dans le réservoir d'eau, et dont le bout inférieur est fixé à une compresse placée sur la partie malade.

Quand la fomentation s'applique au corps entier (sauf la tête) ou bien à une partie très-étendue du tronc ou des membres, elle prend le nom de *bain*, soit général, soit partiel, appelé, suivant la région immergée, bain de siège, de pieds ou pédiluve, de bras, de mains (manuluve).

Les bains entiers se distinguent en chauds (30 à 35° c.), tièdes (24 à 30° c.), frais (18 à 24° c.), froids (de 12 à 18° c.); — en bains simples (eau) ou composés (additionnés de sel, savon, marc de raisin, moutarde, etc.); — par conséquent d'une durée très-variable.

A défaut de baignoires, on utilise un grand tonneau, un cuvier. — Les bains de pieds, de siège, de mains se prennent dans un baquet, un seau, une cuvette. Ne pas oublier que le pédiluve, pris le corps restant debout, expose aux syncopes (faiblesses).

Règle générale : En sortant de l'eau, toute région mouillée, surtout le cou, les épaules, la poitrine, doit être essuyée, bien séchée et enveloppée dans une couverture ou linge en laine.

Dans certains cas donnés, on plonge les malades dans des tas de marc de raisin, du fumier, etc. En ces circonstances, les épaules seront couvertes d'un linge épais et assez étendu pour que le patient ne respire pas les exhalaisons de ces matières.

On cherche parfois à envelopper le corps ou une région d'une atmosphère de vapeurs pour favoriser une brusque transpiration générale ou partielle. Il suffit d'exposer au feu plusieurs briques, de les humecter légèrement avec de l'eau quand elles sont bien chaudes, puis de les déposer enveloppées de vieux linges le long du corps et des membres. Le malade ne tarde pas à suer abondamment.

On utilise tout aussi avantageusement un morceau de pierre à chaux deux fois grosse comme le poing, recouverte tout d'abord d'une toile légèrement mouillée, puis d'une autre toile très-sèche et repliée sur elle-même; ces paquets, ainsi ficelés, sont multipliés autour du tronc ou bien d'un membre. — On pourrait éga-

lement placer contre le corps des pots à moitié remplis de chaux vive que l'on humecterait ensuite très-légèrement.

Pour que le bain de vapeur fasse promptement son effet, il convient de dépouiller le malade de sa chemise et de soulever les couvertures à l'aide de cercles ou cerceaux placés au-dessus du ventre et des jambes.

A défaut de briques et de chaux, on dispose entre les jambes du blessé et sous la voûte formée par les cerceaux une petite lampe à alcool; ou l'on conduit sous les couvertures un tuyau de gomme élastique, soit de toile cirée, aboutissant à un entonnoir renversé sur une bouilloire ou petite marmite pleine d'eau et exposée sur un foyer ardent.

Ces bains de vapeur généraux se prennent parfois le malade assis sur une chaise, dépouillé de ses vêtements et entouré d'une couverture fermée hermétiquement, serrée autour du cou et fixée à son bord inférieur par un large cerceau : sous cette sorte de cloche, est ensuite placée la lampe à alcool ou le bout du tuyau conduisant à la bouilloire précitée. Le liquide mis en ébullition est, selon les indications, chargé de principes médicamenteux, aromatiques, résineux, etc.

La *fumigation* est dite *sèche* quand, au lieu de liquide, on ne met le corps en contact qu'avec des produits gazeux doués de qualités particulières (vapeurs de soufre, résines, baies de genièvre, bourgeons de sapin, romarin, etc.) On projette ces matières sur des charbons ardents, et les vapeurs sont appliquées tout comme dans les cas ci-dessus où il s'agissait de productions humides. — Parfois aussi on promène ces vapeurs sèches sous les couvertures à l'aide d'une bassinoire.

On désigne encore sous le nom de *fumigations* un moyen de désinfecter et purifier l'air autour d'un malade ou d'un blessé. Il règne à ce sujet des erreurs qu'il importe de détruire. Grand nombre de personnes pensent que les vapeurs produites par le contact d'une pelle rougie avec du sucre, du camphre, du benjoin, du vinaigre, de l'eau de Cologne, etc., enlèvent à l'air des miasmes délétères ou infects : loin de là, elles ne détruisent pas ces derniers et ne font que masquer les odeurs. Les matières qui

décomposent les miasmes putrides sont le chlorure de chaux, l'acide phénique, l'acide nitrique, l'acide chlorhydrique (esprit de sel), en solutions plus ou moins étendues, disposées dans des assiettes sous le lit, ou dont on arrose les vases, les habits, les planches, les lambris, etc. On a reconnu que du café *légèrement* grillé, puis concassé et projeté sur une pelle à feu rougie ou sur des charbons ardents, désinfecte en quelques instants une chambre où règnent des odeurs putrides, des émanations ammoniacales, du gaz hydrogène sulfuré, même les effluves fatigants du musc, de l'assa-fœtida, du castoréum, etc. Comme on a souvent du café sous la main, c'est une application utile qu'il est bon de connaître.

L'eau blanche, solution de sous-acétate de plomb, désinfecte encore les bandages, les linges imprégnés d'odeurs repoussantes. Employée en lotions, elle fait rapidement disparaître les émanations fétides de certaines régions du corps chez les individus habituellement peu soigneux de leur propreté (aisselles, pieds, etc.)

Terminons par quelques notions très-succinctes sur la préparation des remèdes au point de vue des *quantités* et des *poids*.

Au point de vue des quantités approximatives désignées par la contenance des objets les plus usuels, on désigne :

La cuillerée à café, comme contenant . . . . .	5 gr. d'eau commune.	
— à soupe (équiv. à 4 pet. cuil.)	20	—
Le grand verre ordin. (équiv. à 8 gr. cuil.)	160	—
Une tasse ordinaire . . . . .	200	—
Un bol (ou 2 tasses) . . . . .	400	—
Une poignée de feuilles . . . . .	40 gr.	
— de fleurs . . . . .	25	
Une pincée — . . . . .	5.	

L'âge des malades est à considérer : bien qu'il soit difficile de donner pour chaque âge des déterminations fixes de quantités médicamenteuses, parce que la constitution, la force du mal, l'état général, l'urgence doivent entrer en ligne de compte, on admet généralement que, si on donne à un homme fait une dose représentée par 1,

on n'en administre à un jeune homme de 14 à 20 ans, que $\frac{1}{2}$	
— à un enfant de 7 à 10 ans, que . . .	$\frac{1}{3}$
— — de 4 à 5 ans, que . . .	$\frac{1}{4}$
— — de 2 à 3 ans, que . . .	$\frac{1}{8}$
— — de 1 an et au-dessous, que $\frac{1}{15}$ .	

Pour ce qui concerne les poids, il peut arriver que la boîte à balance en manque plus ou moins complètement; il faut savoir que les monnaies en tiennent approximativement lieu. Ainsi :

Une pièce de » fr. 05 cent. représente	5 gr.
— de » 10	40 gr.
— de » 50	2 gr. $\frac{1}{2}$
— de 1 »	5 gr.
— de 2 »	10 gr.
— de 5 » (argent)	25 gr.
— de 5 » (or)	4 gr. $\frac{1}{2}$
— de 10 » (or)	3 gr. $\frac{1}{4}$
— de 20 » (or)	6 gr. $\frac{1}{2}$ .

Pour peser de très-petites quantités avec les plus légères de ces pièces de monnaies, on fragmente une pesée en un certain nombre de parts égales entr'elles.

## CHAPITRE V.

### **Accidents, blessures, maladies subites qui nécessitent des secours d'urgence.**

Est-il nécessaire de classer suivant un plan méthodique les accidents qui exigent un premier soin avant l'arrivée de l'homme de l'art? On pourrait répondre que le présent travail étant destiné à guider des personnes étrangères aux théories médicales, il serait préférable d'adopter tout simplement le classement qui est le plus à leur portée, c'est-à-dire l'ordre alphabétique. Je n'ai cependant pas adopté cette manière de voir. C'est précisément parce que ce manuel populaire a été inspiré par le désir de le mettre entre les mains d'hommes de toutes classes, dévoués au salut et au soulagement instantané de leurs semblables, qu'il est



nécessaire de leur faciliter une tâche ingrate et pénible en leur apprenant les signes les plus frappants, les plus communs, permettant de reconnaître rapidement la nature des accidents qui nécessitent leur assistance en attendant la présence du praticien. Et, à ce point de vue, le meilleur moyen n'est-il pas de grouper, de rapprocher des lésions dont les symptômes offrent des analogies, surtout parce que certaines ressources de secours leur sont souvent communes, ce qui aura l'avantage, du reste, d'éviter des répétitions inutiles? Voilà pourquoi nous avons adopté la description sommaire par catégories : fièvres, plaies, contusions, fractures, névralgies, empoisonnements, asphyxies, etc.

Il ne saurait toutefois entrer dans le cadre d'un guide populaire de passer en revue tous les accidents, tous les débuts graves de maladies qui peuvent nécessiter une assistance d'urgence : pareil travail équivaldrait à un véritable traité de médecine et de chirurgie, et, je l'ai déjà dit, ce serait créer un danger. En effet, on n'empiète jamais impunément sur un terrain aussi délicat que celui de la compétence médicale. Je me suis donc borné à indiquer la plupart des accidents, les plus fréquentes des maladies dont le développement subit, grave et douloureux exige un soulagement instantané.

Et tout d'abord, c'est ici le lieu d'appeler l'attention sur cet état incommode et pénible du corps, intermédiaire entre la santé et la maladie, ne constituant, — à proprement dire, — que l'impression souvent douloureuse d'une indisposition, d'un malaise, d'un trouble dans les fonctions des principaux organes. C'est dans ces états mal définis, mais subitement développés, qu'on appelle vulgairement *dérangements* de la santé, que l'ouvrier de la ville ou des champs écoute trop volontiers les commères, les voisins, qui s'empressent « d'ordonner » à celui-ci « de rafraîchir un sang échauffé, » à celui-là « de détruire une bile recuite ou passée dans le sang; » à l'un « de lui faire rendre des paquets de glaires de l'estomac, » à l'autre « de dissiper un lait épanché; » à ceux-ci « de fortifier leurs nerfs, » à ceux-là « de faire passer leur malaise en jetant des pierres dans un puits, les maux de dents en mettant un os de mort sur

la joue, » à d'autres, enfin, « de repousser la vaccine parce qu'elle est nuisible et qu'elle transmet des vices d'humeur, » etc., etc., et mille autres conseils drôlatiques, mais d'autant plus dangereux que c'est l'ignorance, le préjugé, la sottise qui les dictent. Que le peuple se méfie de ces oracles, qu'il se méfie à un égal degré de cette funeste habitude de prendre le matin, en sortant de chez lui, ces liqueurs à bon marché qui doivent « tuer le ver, » ou « chasser le brouillard, » ou « remettre l'estomac. » Qu'il se méfie des imbécilles qui conseillent de « faire la noce pour couper la fièvre, » ou « de ne pas se baigner pendant la canicule, » alors que l'excès de chaleur animale, démontré par les sueurs, la soif, les démangeaisons généralisées, l'insomnie, etc., indiquent au contraire cet excellent moyen de rafraîchir la peau, etc. Qu'il se méfie, enfin, de ces commères idiotes qui recommandent expressément « de ne jamais changer de linge un malade, de ne pas le débarrasser des matières infectes dans lesquelles il est baigné, de ne pas se laisser saigner, parce que c'est une mauvaise habitude qu'il faudra réitérer chaque année à la même époque, de ne jamais exécuter *tout* ce que prescrit le médecin, qui ordonne toujours plus qu'il ne faut afin d'être sûr qu'on en fera au moins la moitié, » etc., etc.

Loin de là, dès qu'une indisposition se déclare avec soudaineté et douleur, il faut se coucher, se mettre au repos le plus absolu, garder la diète alimentaire, boire une tisane délayante (orge, eau gommée, limonade au citron, etc.), prendre un lavement d'eau tiède ou salée (une cuillerée à bouche de sel par 350 gr. d'eau). S'il y a constipation, craindre l'humidité, surtout aux pieds, etc.; le mal augmente-t-il, se dessine-t-il? recourir sans hésitation à l'homme de l'art, et, en attendant son arrivée, si le secours presse, suivre les indications sommaires précisées dans les chapitres que nous allons résumer le plus clairement possible.

**FIÈVRES.** — On entend généralement par fièvre un état maladif qui a le plus souvent pour phénomène capital l'accélération du pouls, une augmentation de chaleur animale et des mouvements respiratoires. Il y a des cas exceptionnels où la fièvre a pour caractères dominants un froid glacial et continu, par exemple, la

fièvre dite algide ou fièvre intermittente pernicieuse.

Le pouls, mouvement de dilatation des artères sous l'influence des ondées de sang lancées par les contractions du cœur, se constate sur plusieurs points de la surface du corps, aux tempes, sur les côtés du cou, au milieu de l'aîne, au pli du bras, mais le plus communément à un ou deux travers de doigt au-dessous de l'articulation du pouce avec le poignet. Le pouls normal bat par minute 140 à 180 fois chez le nouveau-né, 115 à 130 fois dans la première année, 110 à 115 dans la seconde, 90 à 100 dans la troisième, 85 à 90 dans la septième, 80 à 85 à 14 ans, 70 à 75 chez l'adulte. Il ne faut pas oublier que les émotions suffisent à l'accélérer momentanément. Quant aux qualités du pouls en cas de maladie, c'est-à-dire pouls dur, fort, mou, inégal, plus ou moins développé, c'est une affaire de tact médical; nous ne pouvons y insister ici.

La chaleur animale est de 37 à 38 degrés centigrades, un peu plus faible chez le nouveau-né et pendant le sommeil.

La respiration, composée de deux temps, — l'inspiration et l'expiration, — comporte par minute 35 inspirations dans la première année de la vie, 25 dans la deuxième, 20 à 14 ans, 18 à l'âge adulte. Au point de vue de la maladie, le mouvement respiratoire est gêné, rude, insonore, inégal, précipité, etc.; encore une fois, c'est affaire de médecin.

Ces notions fort élémentaires étaient nécessaires pour permettre d'apprécier superficiellement l'existence de la fièvre. Ajoutons-y sensation générale de malaise, frissons légers, tête lourde et douloureuse, fatigue générale, douleurs vagues dans les articulations, soif, perte d'appétit, urines très-foncées, agitation du sommeil, etc. Enfin, la fièvre est dite *continue* quand elle ne présente pas d'interruptions pendant un à plusieurs jours; *intermittente*, lorsqu'elle ne se montre qu'à des intervalles plus ou moins réguliers, etc.

Passons maintenant en revue les diverses espèces de fièvres, et à l'aide de leurs traits différentiels, il sera facile de saisir la nature des secours instantanés suivant tel ou tel cas.

**FIÈVRE SIMPLE, COURBATURE.** — *Symptômes* : Fatigue générale,

surtout dans les reins; sensibilité au froid; soif vive; douleurs de tête (sommolence et même délire chez les enfants); fièvre; moiteur, sueurs; généralement constipation, parfois vomissements et le plus souvent envies de vomir.

*Secours d'urgence.* — Limonade; eau avec sirop de groseilles; diète alimentaire; repos au lit; tisane de feuilles d'orangers; compresses d'eau fraîche ou vinaigrée, eau sédative sur le front; lavement d'eau salée (une grande cuillerée de sel commun par 300 gr. d'eau.)

**FIÈVRE INTERMITTENTE.** — *Symptômes* : Accès revenant aux mêmes heures, caractérisés par trois périodes successives, le frisson (pâleur générale et tremblements), la chaleur (face colorée, soif vive, fièvre intense) et la sueur (très-abondante, diminue progressivement); plus, les autres phénomènes généraux de la fièvre (ci-dessus).

*Secours d'urgence.* — Pendant le froid, réchauffer le malade, cruches d'eau bouillante le long du corps, couvertures en nombre suffisant, tisanes très-chaudes (thé, bourrache, fleurs de sureau, violettes, sauge, verveine, etc.); — pendant le temps de la chaleur, tisanes acidulées; diminuer le nombre des couvertures et enlever les cruchons d'eau bouillante; modérer par des compresses fraîches sur le front et des sinapismes aux mollets l'afflux sanguin au cerveau; — pendant le stade de sueurs, tisanes tièdes; couvrir un peu plus le malade; changer les vêtements humides contre des linges secs et bien chauds.

Si le malade est pris subitement ou au milieu d'une fièvre intermittente d'un froid extrêmement intense avec délire, assoupissement, défaillances répétées, anxiété, convulsions chez les enfants, il faut redouter une *fièvre pernicieuse*, et ne pas hésiter à administrer le sulfate de quinine à haute dose, soit par la bouche (1 gramme dans quelques doigts de café noir sucré ou dans une cuillerée de miel, de confiture, ou dans un pain à cacheter), soit dans un quart de lavement d'amidon dans lequel on délaie 1, 2 et 3 grammes de sel de quinine. Chez les enfants, ces doses seront réduites de moitié. Bien entendu, on ne négligera pas en même temps les applications froides sur le crâne et les

sinapismes aux jambes et sur les bras. — Cette forme de fièvre est assez grave pour emporter le malade au troisième ou quatrième accès.

**CHOLÉRA MORBUS.** — Courbature, petite diarrhée, nausées ou vomissements, puis froid et lividité de tout le corps, surtout de la face, des mains, des pieds, du nez, de la langue; soif bien vive; puis diarrhée et vomissements incessants de matières floconneuses et blanchâtres; crampes douloureuses dans les membres et dans le ventre, dont la peau est rétractée; pouls très-petit; oppression; voix cassée; urines rares; sueurs visqueuses; yeux enfoncés et entourés d'un cercle bleuâtre.

*Secours d'urgence.* — Dès le début, arrêter la diarrhée avec des demi-lavements tièdes d'amidon, tisanes de riz, thé léger, diète absolue; — contre les vomissements, eau gazeuse ou glacée; quand ils ont cessé, punch, vin chaud; — entourer le corps de cruchons d'eau bouillante, de sachets de sable ou de briques chauffés; frictions sèches ou avec un liniment (parties égales d'huile et d'alcali), alternées avec des sinapismes sur les membres, la poitrine, les pieds et les mains; bandes serrées autour des régions assiégées par les crampes, etc. — La dernière Instruction (1873) du Conseil d'hygiène de Paris recommande de veiller en même temps aux soins hygiéniques (propreté, vêtements chauds, etc.), de placer les lits au milieu des chambres et non dans les encoignures; de désinfecter le produit des déjections alvines et des vomissements par l'addition d'acide phénique (2 à 10 gram. par litre d'eau), de chlorure de chaux, d'eau de Javelle, etc.; de laver dans les solutions des mêmes substances les effets qui auront servi aux malades, etc.

**CHOLÉRA SPORADIQUE.** — A la fin des étés, notamment à l'époque des fruits, il existe des cas de choléra isolés qui présentent les symptômes affaiblis du choléra morbus épidémique; seulement les selles et les vomissements sont plutôt bilieux, et les douleurs affectent principalement le creux de l'estomac.

*Secours d'urgence.* — Les mêmes que ci-dessus.

**FIÈVRE TYPHOÏDE.** — Grand abattement, inaptitude au travail, à la lecture; diarrhée avec selles infectes et parfois involontaires;

gargouillement et douleurs sourdes dans le flanc droit; agitation; douleurs très-vives à la base du front, saignement de nez; figure hébétée; dureté de l'ouïe; langue sèche et tremblotante.

*Secours d'urgence.* — Chambre aérée, à température douce; lotions fraîches sur le front et la face; tête nue, élevée, sur un coussin de crin ou de matières végétales sèches; garnir le lit, sous le bassin, avec des draps de rechange ou une épaisse couche de son ou bien de sciure de bois; nettoyer souvent les gencives et les dents avec un pinceau trempé dans l'eau vinaigrée; pour tisanes, limonade, sirop de groseilles dans de l'eau fraîche; demi-lavements tièdes d'eau simple, de décoction de mauve, etc.

Dans la FIÈVRE RHUMATISMALE que caractérisent la fièvre ordinaire, des douleurs vives, surtout au moindre mouvement, dans une ou plusieurs articulations très-rouges et gonflées, le *secours d'urgence* consiste à recouvrir ces articulations de cataplasmes émollients (graines de lin) que l'on entourera de ouate et de flanelle; puis à donner des boissons sudorifiques (fleurs de sureau, bourrache, violettes, etc.), à tenir le ventre libre à l'aide de lavements d'eau tiède ou aiguisée d'une cuillerée à soupe de sel commun : s'il y avait du délire, sinapismes aux jambes. — Dans les campagnes, on entoure parfois les jointures douloureuses avec des feuilles de tabac préalablement humectées, dans le but d'irriter la peau pour déplacer la congestion sanguine des articulations; c'est une funeste pratique qui a souvent déterminé des accidents graves, jusqu'à l'empoisonnement.

La GOUTTE surprend, la nuit principalement, par une douleur extrêmement vive, brûlante, dans le gros orteil ou les petites articulations autour desquelles on constate de la chaleur, de la rougeur, du gonflement et de la sueur locale; en plus symptômes ordinaires de la fièvre.

*Secours d'urgence.* — Même traitement intérieur que pour le rhumatisme; arroser les cataplasmes de six à huit gouttes de laudanum de Sydenham; ou bien faire bouillir la farine de lin avec de la décoction de têtes de pavot (20 gram. pour un litre d'eau).

M. Delioux de Savignac se loue beaucoup d'entourer les jointures endolories avec une compresse imbibée d'une solution de

4 grammes d'alcali volatil dans 400 grammes d'eau et de placer par-dessus une feuille de taffetas gommé.

**La GRIPPE**, maladie parfois épidémique : courbature, faiblesse générale, syncopes, enchifrènement, larmoiement, mal de gorge, voix rauque, quintes de toux douloureuse, sèche d'abord, humide ensuite, difficulté de respirer, nausées, vomissements, fièvre, mal de tête, surtout dans la région frontale.

**Secours d'urgence.** — Infusions très-chaudes de mauve, feuilles d'oranger, bourrache, violettes; fumigations des mêmes liquides sous le nez; sinapismes aux jambes et sur les côtés de la poitrine; bains de pieds à la moutarde ou à la cendre (une poignée et un demi-verre de bon vinaigre); lavements émollients (mauve, son).

**LES FIÈVRES ÉRUPTIVES**, c'est-à-dire celles qui se caractérisent par une sortie de boutons, rougeurs, pustules, etc., à la peau, présentent toutes des phénomènes généraux communs, savoir : frissons suivis de fièvre chaude; mal de tête assez violent pour aller chez les jeunes enfants jusqu'aux convulsions et au délire; accablement général; nausées, vomissements, constipation en général; soif ardente. Sauf dans l'urticaire, il y a toujours extension de l'éruption aux muqueuses oculaire (larmoiement), nasale (éternuement), pharyngienne (crachotements), laryngienne (voix rauque), bronchique (toux). — Les différences entre les fièvres éruptives sont celles-ci : dans la petite vérole, taches régulières, saillantes ou séparées (petite vérole discrète), ou se touchant et se confondant (petite vérole confluyente), rouges avec démangeaisons et se transformant au quatrième jour en pustules ombiliquées (déprimées au centre);

Dans la rougeole, les taches rouges sont irrégulières, saillantes, distinctes d'abord pour se réunir ensuite par groupes plus ou moins étendus; au quatrième jour, desquamation (séparation par feuilles) de la peau;

Dans la scarlatine, taches d'un rouge vif, non saillantes, envahissant la peau par grandes plaques; de plus gonflement et rougeur vive des amygdales qui se recouvrent de dépôts pultacés (en bonillie), avec engorgement des glandes sous les mâchoires.

Au quatrième ou cinquième jour, desquamation par plaques d'épiderme.

Dans l'urticaire, papules (élevures) larges, irrégulières, aplaties, blanches, entourées d'un cercle rosé, avec cuisson vive : durée de quelques heures à quelques jours.

Dans ces quatre fièvres éruptives, les *secours d'urgence* sont les mêmes : repos au lit, diète, chaleur modérée de la chambre, obscurité d'un demi-jour, tisanes tièdes (violette, bourrache, mauve, bouillon-blanc, etc.) ou chaudes si l'éruption tardait; lotions des yeux, des narines, de la face, avec de l'huile, et de la bouche avec de l'eau de mauve; cataplasmes émollients ou plaques de ouate, de flanelle, aux mains et aux pieds; demi-lavements émollients contre la constipation. — En cas de céphalalgie vive, de délire, sinapismes aux mollets. — Si l'éruption disparaissait brusquement, bains de vapeurs, sinapismes très-étendus.

Il m'a paru convenable de rapprocher des fièvres éruptives une maladie qui a, comme elles, une inflammation de la peau accompagnée d'une fièvre générale intense et souvent grave, c'est l'ÉRYSIPELE. Bien que plus localisée, dans un espace même très-circonscrit, mais susceptible de s'étendre progressivement, la rougeur est irrégulièrement délimitée et ordinairement parsemée de petites pustules, de petites vésicules dont la chute est suivie d'une desquamation furfuracée de l'épiderme. Cette maladie fréquente chez les moissonneurs, les ivrognes qui se couchent au soleil, dans les fossés ou sur les chemins, les militaires en marche et les voyageurs pendant les fortes chaleurs de l'été, produit chez ceux-ci une rougeur fort vive qu'on appelle « coup de soleil. »

*Secours d'urgence.* — Lotions fraîches sur la région enflammée, suivies d'onctions avec le cérat, l'huile, la crème ou de cataplasmes tièdes de riz; traitement ordinaire de la fièvre. S'il y a des symptômes de congestion à la tête, de fièvre cérébrale, sinapismes aux jambes et aux bras, aspersions froides à la face, lotions fraîches sur le crâne; demi-lavements d'eau salée (une à deux cuillerées à soupe de sel commun par 3 à 400 gram. d'eau).

On désigne en Algérie sous le nom de GALE BÉDOUINE une éruption vésiculeuse, siégeant aux régions le plus habituellement



couvertes de sueur, accompagnée de démangeaisons et de picotements extrêmement insupportables, et affectant de préférence les individus à peau fine.

*Secours d'urgence.* — Bains d'eau courante; lotions fréquentes avec des liquides acidulés : tisanes rafraîchissantes (chientendent nitré, limonade).

**LES PALES-COULEURS**, nom vulgaire de la chlorose, de la chloroanémie, se reconnaissent, chez les jeunes filles principalement, à la teinte verdâtre ou jaunâtre et à la mollesse des chairs, à la pâleur des lèvres, des paupières, aux maux d'estomac, à la faiblesse du pouls, à la perte d'appétit et aux vomissements, aux palpitations, à la langueur générale, aux pertes de connaissance, à la gêne de respiration, aux idées tristes et bizarres, à la constipation, à la toux sèche, etc.

*Secours contre les accidents :* Contre les nausées et vomissements, eau glacée ou gazeuse; quelques gouttes d'éther sur un morceau de sucre; sinapismes au creux de l'estomac;

Contre les accès de toux sèche et les phénomènes nerveux, tisanes de valériane, de feuilles d'oranger; éther; grands bains tièdes; vin sucré;

Contre la constipation, lavements d'eau salée.

**LA PLETHORE**, maladie tout opposée à la précédente et caractérisée par une surabondance de sang dans le système circulatoire, se reconnaît à la rougeur de la peau, de la face et des yeux, au développement des veines superficielles (surtout celles du cou), à une chaleur générale exagérée, douleurs vagues, pouls dur, somnolence, vertiges, lourdeur de tête, bouffées de chaleur à la figure, battements de cœur énergiques, saignements du nez, hémorrhoides, constipation habituelle, etc.

*Secours d'urgence.* — Limonade, boissons acidulées; diète herbacée; repos intellectuel; lotions froides et d'eau sédative sur la tête; demi-lavements d'eau salée; bains de pieds sinapisés (400 grammes de farine de moutarde); mains dans l'eau chaude simple ou aiguisée de vinaigre avec des cendres, etc.

**LA RAGE**, quelquefois désignée par le mot « hydrophobie, » se manifeste un mois environ après la morsure d'animaux (chien,

chat, etc.) enragés, par de l'abattement alternant avec de l'agitation, des maux de tête violents, une sensibilité générale et une susceptibilité morale très-développée, des souffrances ou picotements aigus dans la région mordue, soif brûlante, serrement énergique au gosier, horreur des liquides et des objets brillants, suffocation, convulsions, crachotement, délire furieux.

*Secours d'urgence.* — En cas de morsure par un animal enragé, laver de suite la plaie avec de l'eau simple, de l'urine, de l'alcool, puis la cautériser avec quelques gouttes d'alcali volatil pur, ou, à son défaut, avec un objet de fer, un charbon, rougis au feu; on recouvre ensuite de charpie enduite de cérat ou de beurre et on maintient avec un bandage. Donner des tisanes sudorifiques (bourrache, fleur de sureau), 6 à 40 gouttes d'ammoniaque dans un verre d'eau. Le docteur Eulenberg préfère plonger la partie blessée et pendant une heure dans de l'eau maintenue à 60 ou 75° cent. afin d'augmenter la sécrétion de la plaie. Il convient également de comprimer par une ligature circulaire le membre au-dessus de la région mordue.

Des préjugés fort singuliers existent au sujet de l'existence de la rage chez le chien qui a fait la morsure : on croit communément que l'animal enragé ne remue pas la queue, ne boit pas, évite l'approche de l'homme, a un cri spécial, sorte de demi-aboiement, demi-hurlement, etc.; ce sont là autant d'erreurs. Le chien véritablement enragé est doux et triste les premiers jours, mais il recherche les caresses et entre en fureur quand on les distribue à d'autres chiens; il s'agit d'une façon incessante et sans but apparent; perversion de son appétit; modification de l'aboiement; insensibilité aux corrections, etc.

(A suivre).

La Société a adressé les deux circulaires ci-après, concernant les deux Expositions qu'elle organise à Poligny pour le mois de septembre prochain.

## EXPOSITION

### D'INSTRUMENTS VITICOLES ET VINICOLES.

La Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny a fait, l'année dernière, pour les trois départements de la Franche-Comté, une Exposition de raisins de cuve attachés à leurs sarments, afin de pouvoir établir la nomenclature et la synonymie de tous les cépages cultivés dans la région.

Un rapport, qui paraîtra prochainement, rendra compte des résultats obtenus par la Société dans cette enquête sur les produits de nos vignes franc-comtoises.

L'Exhibition de l'année dernière, qui nous a fixés sur la nature de chaque plant, ses conditions de taille, de culture, de sol et d'exposition, appelait impérieusement celle que nous organisons cette année, et qui a pour but de faire bénéficier la viticulture et la vinification de tous les progrès obtenus, à ce double point de vue, par la science et l'industrie.

En conséquence, notre Société ouvrira à Poligny, du 7 au 13 septembre 1875, une Exposition des produits de l'industrie comprenant :

1° Instruments de défoncement et de préparation du sol pour la plantation de la vigne ;

2° Instruments et outils pour la taille, la greffe, l'incision annulaire, etc. ;

3° Instruments et outils de labour à bestiaux et à mains ;

4° Outils et instruments se rapportant au mode de palissage, d'attache et d'échalassage ;

5° Meubles, ustensiles et instruments relatifs à la récolte et à son transport : paniers, hottes, bouilles, égrappoirs, etc. ;

6° Instruments divers relatifs aux cuvages et décuvages : fouloirs à vendange, pressoirs, pompes, etc. ;

7° Instruments et meubles de cave : filtres, œnothermes, brocs, siphons, bouteilles, robinets, entonnoirs, etc. ;

8° Instruments, appareils et procédés de soutirage, conservation et clarification des vins, de fabrication de moût ;

9° Alambics ;

10° Appareils concernant la fabrication des liqueurs, conserves, etc.

Pour être exposant, il suffit d'en faire la demande au Président de la Société avant le 25 août prochain, et d'indiquer le plus approximativement possible la place qui doit être réservée.

Enfin, comme dernier complément à son étude sur les cépages, notre Société organise, en même temps que son Exposition d'instruments viticoles, une Exposition des vins de toute espèce, provenant des vignobles des trois départements de la Franche-Comté.

Des jurys spéciaux statueront sur les nombreuses récompenses que la Société aura à distribuer aux Exposants.

La Compagnie de Paris à Lyon transportera les colis à destination de l'Exposition, à plein tarif à l'aller et gratuitement au retour.

*Le Président, CH. BAILLE.*

---

## EXPOSITION DE VINS

### DES TROIS DÉPARTEMENTS DE FRANCHE-COMTÉ.

Dans une Exposition de raisins organisée, l'année dernière, par notre Société, nous avons étudié les cépages de la Franche-Comté, leur valeur respective, leur synonymie, la taille, la culture et les sols qui leur conviennent.

Comme complément indispensable à cette première enquête, il nous reste à apprécier la qualité des vins produits par ces cépages, soit pris isolément, soit mélangés entre eux dans les différents vignobles. Pour arriver à cette appréciation, la Société fait un nouvel appel aux viticulteurs comtois, qu'elle convie à son Exposition de vins qui aura lieu du 7 au 13 septembre prochain.

Une fois l'étude comparative et le classement achevés, l'ensemble des vins exposés, représentant l'industrie vinicole de la province, sera transmis, aux frais de la Société, à l'Exposition universelle de Philadelphie. Nos viticulteurs comprendront qu'il y a un intérêt de premier ordre, au point de vue du renom de notre vignoble Comtois et de son avenir commercial, à ce que nous soyons largement et dignement représentés à cette grande Exposition.

Il suffit, pour être exposant, d'en faire la demande au Président de la Société avant le 20 août prochain, et de se conformer aux conditions suivantes :

1<sup>o</sup> Les échantillons de vin rouge devront être représentés par trois bouteilles de 75 à 80 centilitres, ceux de vin de garde et de liqueur par deux bouteilles dont la teneur ne peut être déterminée.

2<sup>o</sup> Les vins devront être expédiés *franco*, en grande vitesse, vers le 1<sup>er</sup> septembre, et la propriété en sera abandonnée à la Société, qui prend à sa charge tous les frais d'installation à Poligny et ceux que comportera la participation à l'Exposition de Philadelphie.

En vue de faciliter, s'il en était besoin, le chauffage des vins par l'œno-therme, dans le but d'éviter les risques de la traversée, il est recommandé de décanter tous les vins anciennement mis en bouteilles. Des étiquettes portant toutes les indications nécessaires au classement seront adressées par nos soins à chaque exposant.

Un jury statuera sur les nombreuses récompenses que la Société distribuera aux exposants, et sera chargé de choisir les vins qui devront former la représentation comtoise à Philadelphie.

*Le Président, CH. BAILLE.*

---

## CONCOURS DE JEUNE BÉTAIL.

Ce Concours aura lieu le lundi 13 septembre 1875, à 9 heures du matin, au champ de foire de Poligny.

Ne pourront concourir que les taureaux et génisses de deux à trente mois, et ne seront primés que les sujets qui, toutes choses égales d'ailleurs, présenteront le plus beau type de l'écusson décrit par Guénon.

Seront distribuées les médailles et primes ci-après :

### GÉNISSES.

1 <sup>er</sup> prix,	médaille de bronze et	50 fr.
2 <sup>me</sup> id.	id.	et 30
3 <sup>me</sup> id.	id.	et 30
4 <sup>me</sup> id.	id.	et 20
5 <sup>me</sup> id.	id.	et 20
6 <sup>me</sup> id.	mention honorable	et 10
7 <sup>me</sup> id.	id.	et 10

### TAUREAUX.

1 <sup>er</sup> prix,	médaille de bronze et	50 fr.
2 <sup>me</sup> id.	id.	et 30
3 <sup>me</sup> id.	id.	et 30
4 <sup>me</sup> id.	id.	et 20
5 <sup>me</sup> id.	id.	et 20
6 <sup>me</sup> id.	mention honorable	et 10
7 <sup>me</sup> id.	id.	et 10

Une prime d'honneur pourra être décernée par la Société au sujet qui réunirait des conditions exceptionnelles.

La distribution des récompenses pour le Concours de bétail et l'Exposition d'instruments viticoles et vinicoles, et de vins, aura lieu le lundi 13 septembre, à 3 heures.



## SÉANCE GÉNÉRALE DU 10 JUIN 1875.

*Présidence de M. BAILLE.*

La séance est ouverte à dix heures par la lecture du procès-verbal de la séance précédente, lequel est adopté sans observations.

Correspondance. — M. le Ministre de l'Agriculture envoie deux exemplaires d'une circulaire indiquant les sulfo-carbonates comme pouvant combattre les ravages du phylloxera.

M. Victor Chatel, de Valcongrain (Calvados), envoie deux opuscules qui traitent des dégâts causés aux végétaux par les acarus.

Le Comité central de l'Exposition internationale d'hygiène et de sauvetage, qui doit avoir lieu en Belgique en 1876, nous adresse le programme de cette Exposition.

M. Ad. Huart et M. E. de Vignaux remercient la Société du diplôme de membre correspondant qui a été conféré à ce dernier.

L'Institut Smithsonian, à Washington, et la Société d'histoire naturelle de Toulouse accusent réception du Bulletin de la Société.

La Société d'agriculture de la Haute-Saône envoie le programme du Concours d'instruments agricoles qu'elle ouvre à Vesoul le 13 juillet prochain.

Lectures. — Il est donné lecture : 1° Du rapport de M. Monin sur le Concours littéraire de 1874, rapport dont les conclusions ont été adoptées à la séance de décembre dernier ; 2° d'une communication de M. Cretin, membre correspondant, sur un *Moyen pratique de préserver le blé des charançons* ; 3° d'une *Revue des Journaux agricoles et scientifiques*, par M. le docteur Rouget.

Est nommé membre titulaire : M. Urscheller, professeur au Collège, présenté par M. Monin.

La séance est levée à onze heures.

## A PROPOS DU MÉTAYAGE

### Et de l'Économie des vignobles du Jura

PAR CH. ROUGET, MEMBRE CORRESPONDANT

(Suite).

On a dit que le métayage était une sorte d'association entre le propriétaire et le travailleur en vue de l'exploitation d'une terre. Ce mot d'association ne rend pas complètement le sentiment qui a présidé primitivement à cet accord et suppose une combinaison qui lui a été étrangère. Il y a dans ce partage égalitaire de la récolte quelque chose de fraternel et de chrétien qui lui donne un caractère sacramentel et religieux qui n'est pas pour rien dans l'adoption de ce système, qui régit les deux tiers de l'Europe. Ce cachet de religiosité est accru dans cet accord par les circonstances qui l'accompagnent : Conclu sans écrit, sans témoin, sans autre garantie que la bonne foi des deux contractants, il saisit les âmes simples et frappe leur imagination d'un respect particulier. Lorsque le métayage fut introduit au moyen-âge, la parité des lots dut relever le caractère des cultivateurs : ils sentirent diminuer la distance qui les séparait du maître ou du seigneur. Leurs cœurs, aigris par la souffrance, durent être touchés d'une condition qui les plaçait les uns et les autres sur le pied de l'égalité. L'égalité du partage semble s'appuyer aujourd'hui sur l'autorité d'une pratique plusieurs fois séculaire, derrière laquelle l'esprit de routine trouve ou du moins cherche un abri. Plus souvent l'égoïsme et peut-être l'avarice invoquent cette autorité apparente pour couvrir d'une barrière infranchissable la moitié qui leur revient. Il pourrait ne pas être inutile de rechercher si le passé autorise tant de rigorisme en cet endroit, que les propriétaires ont maintes fois, de nos jours, fait fléchir à leur profit. Il est néanmoins peu de problèmes dont la solution pratique soit plus difficile à aborder que ceux qui, en touchant à ces questions, soulèvent les résistances des uns et les défiances des autres.

Les résultats presque négatifs produits par le métayage en bien des circonstances diverses prouvent qu'il est dangereux de se reposer sur l'équité de l'intention et que le sentiment ne suffit pas à cimenter l'alliance de deux intérêts. Cette équité, seule base solide de toute association, les propriétaires qui président aux conditions de l'accord

doivent pouvoir l'y introduire. Or, comment pourront-ils le faire, quel moyen auront-ils d'apprécier la valeur de la part faite au métayer s'ils ignorent celle de la leur ?

La plupart des économistes ont signalé, en effet, les vices nombreux que le métayage, considéré en général, porte en lui-même. Ils nous ont fait voir la culture des pays régis par ce système condamnée à un état presque stationnaire, tandis que les pays à culture hautement progressive ont demandé au fermage le stimulant et la liberté d'action nécessaires. Nous avons vu quelles causes rendent l'affermement des vignes à peu près impossible dans nos régions. Dans un grand nombre de cas, l'élastique productivité de la vigne a apporté un puissant correctif aux inconvénients dénoncés par les économistes. Les récentes études dont le métayage de divers vignobles a fait l'objet tendent à prouver que ce mode ne demande qu'une application intelligente pour être apte à atteindre la but proposé.

Par le métayage, que nous supposons bien conditionné, le vigneron sait que chacun de ses efforts, de ses soins seront d'autant mieux récompensés qu'ils auront été plus intelligents et plus assidus. Il n'est aucune des améliorations qu'il peut apporter à la culture qui ne lui soit comptée. Il s'affectionne à la vigne du maître, qui devient la sienne. Il jouit d'une grande indépendance dans les différentes opérations de la culture et même dans la direction de la vigne. Pourquoi regretterait-il la déférence qu'il doit au propriétaire, puisqu'elle témoigne de la confiance qui lui est accordée et qu'elle le rapproche de lui ? Pourrait-on douter que c'est aux garanties dont ce témoignage sera entouré que le dévouement du métayer sera proportionné ? Il importe donc que les conditions du métayage développent ces bonnes dispositions. Le propriétaire ne doit pas perdre de vue que ce n'est pas seulement le revenu et le bénéfice de sa vigne qu'il demande au vigneron de lui assurer, mais que la valeur capitale du fonds se trouve par le fait confiée à ses soins, et que son travail et son activité deviennent les plus sûrs garants de cette valeur. Le propriétaire en trouve un gage de plus dans les habitudes de prudence et d'économie que la culture à moitié fruits suppose et impose au métayer. L'irrégularité des récoltes lui fait une nécessité de se ménager quelques ressources dans les bonnes années pour les mauvaises. Le métayage bien entendu prépare une des parties les plus saines de la population.

Malgré tous les avantages réunis dans ce mode de faire valoir, il n'a pu toujours et dans tous les cas montrer la vertu qu'on lui attribue.



Si le travail réclamé par la culture de la vigne reste sensiblement le même dans tous les sols, il n'en est pas ainsi des récoltes. Celles-ci sont essentiellement variables, non-seulement de qualité, mais encore de valeur. C'est peut-être trop demander au métayage que d'exiger qu'il satisfasse à tant de conditions diverses en gardant dans tous les cas une proportion de récolte qui ne se modifie jamais à l'avantage du vigneron. De jour en jour, les récoltes des métayers sont plus largement distancées par celles des propriétaires vigneron. Chaque jour voit désertier quelques-uns de ceux-là, dont le nombre diminue. Forcément recrutés en dehors des anciennes familles de vigneron, les nouveaux venus manquent de l'habitude et de l'expérience nécessaires. Leurs cultures déclinent, les récoltes baissent, la valeur capitale des fonds s'anéantit et le bien-être disparaît. Il faut donc que le métayage, tel qu'il est pratiqué, soit atteint d'un vice secret dont il est à propos de rechercher l'origine et la nature.

Naturellement ces faits ne se produisent point sans provoquer de part et d'autre quelques récriminations. Les vigneron se plaignent des propriétaires et ceux-ci accusent les vigneron. Ces plaintes et ces accusations réciproques ne portent pas remède au mal qui s'accroît. Surtout dans les mauvaises années, les plaintes des vigneron se traduisent par des demandes de subsides qui semblent injustes aux propriétaires, et sont d'autant plus lourdes que les récoltes ont été plus maigres. Ces subsides sortent des conditions du métayage et deviennent de dangereux précédents. Accordés à la contrainte et seulement pour ne pas exposer les vignes à une ruine complète, ils ne garantissent pas suffisamment la bonne culture. Bref, ces subsides ne sont qu'un expédient empirique propre seulement à engendrer de nouvelles récriminations.

Bien souvent les uns et les autres, à bout de raisons, rappellent ou invoquent le passé. Ce long passé, qui a tant vu de circonstances diverses, n'a pu manquer en effet d'en rencontrer qui présentent quelques analogies avec celles où nous nous trouvons. En les comparant avec la situation présente, il nous sera peut-être possible d'entrevoir une issue à nos difficultés. Les moyens qui ont été essayés par nos devanciers pourront nous guider dans le choix de ceux que nous devons employer.

Plusieurs fois déjà nous avons dû jeter en arrière un regard interrogateur ! Ce passé trop oublié et qui ne semble guère moins méconnu de ceux qui l'invoquent sans cesse que de ceux qui le renient obstinément, nous l'écarterons d'autant moins du débat qu'il est toujours fécond

en leçons utiles pour ceux qui l'interrogent sans parti pris comme sans passions. Si incomplets et si bornés que soient les renseignements qui sont à notre disposition, il en jaillit une lumière qui ne nous fait regretter que leur rareté.

Et d'ailleurs si, dans la recherche des améliorations à apporter à nos vignobles, aux exemples empruntés aux plus florissants de nos cantons, ainsi qu'à ceux des vignobles nos voisins, et aux causes auxquelles nous croyons devoir attribuer leur prospérité, le passé vient ajouter l'autorité de son attestation, nos inductions revêtiront le caractère de la certitude.

Bien des raisons se réunissent pour nous convier à maintenir et à accroître la splendeur de nos glorieux vignobles. Ce bien-être que nous leur demandons et qu'ils pourraient nous procurer plus abondamment encore, mérite plus de soins que nous ne lui en accordons. Un illustre penseur espagnol n'a pas craint d'en faire un des attributs essentiels de la civilisation : il n'y mettait qu'une condition, c'est que ce bien-être soit le partage du plus grand nombre possible. De cette civilisation, dont le plus haut degré est notre véritable état de nature, nous en serons donc rapprochés par le développement de ce bien-être, qui nous apportera encore plus de sécurité sociale que de jouissance personnelle, car nous pourrons d'autant plus en faire part que nous en serons plus largement pourvus.

Nos vignobles nous procurent encore un plaisir qui n'est pas sans quelque mélange de gloire. Involontairement nous nous attribuons, nous nous approprions une partie de l'éclat, de la renommée qui s'attachent aux hommes et aux choses qui nous entourent. On est fier des belles intelligences ainsi que des nobles cœurs qui sont nés sur le même sol que nous. On est fier aussi de la réputation acquise aux produits de ce sol. Nous sommes fiers d'appartenir à un pays dont quelques-uns des vins sont rangés parmi les premiers vins du monde. Nos vins de paille ont été jugés dignes d'être mis en regard, de soutenir la comparaison avec les plus célèbres vins de liqueur. Nos vins *jaunes* ou de *garde* ont été qualifiés du nom de vins princiers, et leur histoire confirme cette dénomination. Chaque année, presque chaque jour nous apportent de nouveaux témoignages de ce que nos autres vins, pour être d'un rang moins élevé, en sont pourtant les dignes suivants. Nous sommes heureux du plaisir qu'ils procurent à nos hôtes étrangers, et en les voyant savourer ces vins dont les qualités excitent leur étonnement, l'expression de la satisfaction qu'ils éprouvent nous flatte agréa-

blement. Ces vins ne sont pas tellement les produits de notre sol qu'ils ne soient un peu les nôtres, et, s'ils ont droit à des louanges, il nous en revient bien quelque part. Celle-ci ne doit pas seulement servir à satisfaire notre vanité, mais bien plutôt à exciter notre émulation à les mériter davantage encore, car ce que ces vins procurent en plaisir nous revient en renommée, et par suite en richesse. Nous ne pouvons abandonner, nous ne saurions livrer à l'oubli ces témoignages, non-seulement sans ingratitude, mais encore sans inintelligence. Les recueillir, les grouper, c'est encore servir l'économie de notre vignoble, à laquelle ils touchent par plus d'un point.

Dans ce coup-d'œil rétrospectif sur l'histoire de notre vignoble, nous ne nous astreindrons pas uniquement aux faits de l'ordre économique qui ont trait aux questions que nous avons essayé d'exposer. A tort ou à raison, nous avons tenu à reproduire ce que nous avons pu apprendre de cette histoire, puisque tous les faits qui se rattachent à celle-ci ne sauraient être indifférents à ces questions. Cette tâche revenait à de plus capables, mais nous nous estimerions heureux si les lacunes et les imperfections de cet essai faisaient enfin sortir de leur inaction tant de plumes plus dignes que la nôtre et plus érudites.

## V.

L'histoire de nos vignobles et de leurs vins est liée d'une façon intime à celle de notre province, et il n'est presque aucun des historiens de celle-ci ou de nos principales villes qui n'ait apporté son contingent à la première. Plus d'une fois nous ne ferons guère autre chose que condenser ce qu'ils nous en apprennent.

L'antiquité latine a connu et apprécié les vins de la Séquanie dès le premier siècle de l'ère chrétienne et presque immédiatement après la conquête des Gaules par les Romains. La mention que Pliny l'Ancien ou le Naturaliste a faite de ces vins n'a point échappé à Gollut, le premier historien des Bourguignons de la Comté. Ainsi, dès les temps de la Renaissance, nos pères ont eu connaissance du titre le plus ancien qui existe de l'illustration de nos vins. Voici ce passage de Pliny dans la traduction qu'en a donné M. Ajasson de Grandsagne (collection Panckoucke) : « On a découvert dans la Viennoise une espèce célèbre (de vigne) dont le vin a le goût de poix. L'Auvergne, la Séquanoise, les Helves en ont de pareils depuis quelque temps. » Ce goût de poix, dont nous pourrions nous scandaliser, n'était point naturel à ces vins, fait observer un annotateur. Il provenait, soit de l'introduction d'une

matière résineuse, soit de la nature des vases qui les renfermaient. Au reste, la plupart des commentateurs paraissent croire que ce goût était spécial aux vins de la Viennoise, et que ceux de la Séquanie n'avaient de commun avec ceux-ci que leur célébrité. Pline ajoute en observation finale : « Ces vins étaient inconnus à Virgile, qui vivait il y a quatre-vingt-dix ans. » Ce qui ne veut pas dire que les vignobles de la Séquanie n'existaient pas avec toutes leurs qualités, mais qui semble contredire l'opinion de Chevalier, l'historien de Poligny, qui essaie de faire remonter au temps de Jules César la réputation de ces vins dans le monde romain.

Il est permis à notre patriotisme de croire, avec l'historien polinois, que les côteaux qui produisaient ces vins fameux sont les mêmes que ceux qui aujourd'hui sont couverts de vignobles antiques et réputés, mais il serait oiseux d'en chercher des preuves. La destruction des vignobles de la Gaule en 92, par l'ordre de Domitien, ayant interrompu la tradition, et cet état de choses ayant duré près de deux siècles, toute certitude devient impossible sur une matière au sujet de laquelle l'antiquité ne nous a laissé que de brefs renseignements. On sait seulement que, replantés sous Probus, à la suite de l'édit de l'an 282, les vignobles de la Gaule ne tardèrent pas à reprendre leur ancienne réputation.

Le même Chevalier, que sa qualité de conseiller-maitre à la Cour des Comptes de Bourgogne mettait à même de satisfaire ses goûts pour les fouilles érudites des vieux titres et comptes, expose avec preuves que les vins du Jura, et en particulier ceux de sa ville natale, ont joué un rôle important chez les princes des deux Bourgognes et même à la cour de France, au xiv<sup>e</sup> siècle, sous les reines qui furent choisies dans cette maison.

En 1336, le roi de France étant venu pacifier les querelles qu'Eudes, duc de Bourgogne, avait avec les sires d'Arlay, de Montfaucon, de Faucogney, etc., on fournit tous les châteaux où il devait séjourner des vins de Poligny, bien que ces châteaux fussent dans le duché. Au xv<sup>e</sup> et au xvi<sup>e</sup> siècles, le magistrat de Salins ne croit pouvoir mieux témoigner sa reconnaissance et son respect pour les grands personnages qui marquent de l'intérêt à cette ville qu'en leur faisant présent de vins de choix du crû, soit rouge, dit *hypocras*, soit surtout de blanc et clair. L'évêque de Langres, en 1486, le général Gaillard, en 1490, le prince d'Orange, en 1526, le chancelier de Granvelle, en 1547, ne paraissent nullement dédaigner de tels cadeaux. Dans ce même temps, Gilbert Cousin et Gollut exaltent à l'envi les vins de leur pays. Le chapitre

XVII<sup>e</sup> de Gollut est un véritable chant lyrique, une ode à nos vins ; son enthousiasme ne tarit pas. Presque toutes les localités de la province aujourd'hui renommées, quelques autres, qui semblent avoir baissé dans l'estime qu'on en faisait, y sont citées. Notre auteur fait passer comme à un *défilé* tous les noms des vins célèbres de la France, de l'Espagne et de l'Italie qui sont à sa connaissance, pour saluer nos vins francs-comtois. Tous doivent s'incliner devant ces vins blancs d'Arbois, « la meilleure cave de Bourgogne, qui ne se laissent égaler, » devant ceux de Château-Chalon, déjà célébrés par G. Cousin, lesquels « ne se laissent surpasser ; » devant « ces vins rouges de Besançon, Gy la terre seiche, Vesoul, Salins, Jouë, etc., qui emportent le prix et hont comme dict est ceste perfection que si vous les envasés en tonneaux grands et que d'années à autres lon luy remette quelque peu de nouveau pour remplir, sa force et sa bonté stomacale lui dure dix, quinze, vingt ans. »

A partir de la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, la réputation de nos vins a décidément franchi les limites de la province. On sait dans quelles circonstances Henri IV apprit à les apprécier. Il est probable que ce ne fut point pour lui une découverte et que leur renommée lui était déjà parvenue auparavant. N'était-ce point à ce prince, qui aimait à s'entretenir avec lui, qu'Olivier de Serres devait la connaissance qu'il avait du vin d'Arbois ? Le cas que le Béarnais faisait de nos produits semble avoir engagé l'illustre agronome à s'enquérir de nos cépages, dont il connaissait au moins les noms, ainsi qu'on le voit au 3<sup>e</sup> lieu de son *Théâtre d'agriculture*, où une légère altération, imprimée à quelques-uns d'entre eux, n'empêche pas de les reconnaître. Jean-Jacques prisait si fort « un petit vin blanc d'Arbois » de la cave de M. de Mably, qu'on dut lui en retirer la clef et le gouvernement. Enfin, nous avons vu les vins de Poligny cités à côté des grands noms de la Bourgogne et de la Champagne dans une chanson du caveau de la fin du siècle dernier. Nous laissons à d'autres le soin de compléter les témoignages importants qui ont été faits de l'estime dont ont joui nos vins ; les quelques traits que nous venons de rappeler suffisent à notre but et à en jalonner les indices.

Ces mêmes faits nous permettent d'entrevoir que, depuis un nombre bien respectable de siècles, nos vignobles ont déjà dû prendre un certain développement. On voit en effet les plus distingués d'entre eux couvrir les espaces qu'ils occupent aujourd'hui ; quant au moyen-âge, le jour commence à poindre dans cet affreux chaos qui suivit l'invasion des Barbares. En l'an 915, Charles-le-Simple, roi de France, cède à Hugues, comte de Bourgogne, 40 meix avec toutes les terres et vignes qu'il pos-

sède en la ville de Poligny. En 969, un diacre nommé Alton fait donation à la comtesse Ermentrude et à ses enfants, pour en disposer en œuvres pies, de plusieurs biens, parmi lesquels est une vigne sise à Corcelles, faubourg d'Arbois. Des chartes du siècle suivant nous en montrent à Glénon, à Grozon, à Saint-Lothain, à Château-Chalon, etc. Vers 980, le canton du vignoble de Salins, situé au pied de la montagne de Poupet, porte déjà le doux nom de *Riante*. Il appartient alors à une princesse du nom de Béatrix, qu'on croit faire partie des ancêtres de nos comtes héréditaires. Passé aux mains de ceux-ci, la partie supérieure de notre vignoble est comprise dans la dotation du monastère de Vaux-sur-Poligny, fondé, vers l'an 1020, par le comte Othon-Guillaume. Lorsque ce monastère fut cédé à l'ordre de Cluny, le même Othon-Guillaume et Renaud, son fils, confirmèrent les dotations. Dans cet acte, il est fait une nouvelle mention de ces vignes sous la roche de Riante. N'est-on pas en droit d'en inférer que la réputation de ce lieudit devait être déjà bien établie à cette époque? Il est peu croyable que cette partie du vignoble se soit jamais fait remarquer autrement que par la qualité de ses produits. Celle-ci seule, dans cette occasion, a dû attirer l'attention de ses puissants possesseurs et la recommander à leur dévote générosité. Les moines de Vaux attachent un tel prix à cette propriété, qu'ils en font renouveler et ratifier l'acte de cession à chaque génération, jusqu'à la fin du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle. Les sceaux de Rodolphe, roi de Bourgogne, des comtes Guillaume I<sup>er</sup> et Etienne, du pape Calixte II, de l'impératrice Béatrix de Bourgogne, épouse de Frédéric Barberousse, viennent successivement affirmer cet abandon des premiers comtes. On ignore pour quelle proportion entraient les vignes dans les mille arpents de terre concédés sur le seul territoire de Salins à l'abbaye de Sainte-Bénigne de Dijon par Othon-Guillaume. Parmi les biens que les moines de l'abbaye de Balerne reçoivent de la libéralité des sires de Salins au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, se trouve une partie du réputé lieudit de Chauvirel. Cette portion du vignoble salinois porte encore le nom de Balerne. Les noms de Saint-Nicolas, la Prévôtée, la Cordelière, Saint-Pierre, portés à Salins par d'importantes portions du vignoble, rappellent des dotations non moins antiques faites aux prieurés de Saint-Nicolas, de Saint-Pierre, au couvent des Cordeliers de cette ville et au prévôt du chapitre de Saint-Anatoile. Une charte de Jean de Chalons (1), comte de Bourgogne et sire de Salins, datée de 1246, en confirmant les mêmes

(1) *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*, 1871.

prévôt et chapitre de Saint-Analoile dans la possession des hameaux d'Arloz et de Baud, ainsi que dans celle du quart des dîmes de toutes les vignes que le sire de Salins possède dans cette ville, nous donne lieu de croire que celles-ci sont encore considérables.

Les terres et les vignes que nous venons de mentionner n'étaient pas les seules propriétés de cette nature possédées par les établissements susnommés. En dehors de ceux-ci, Salins en renfermait bien d'autres, non moins richement dotés. Tels étaient les chapitres de Saint-Maurice et de Saint-Michel, les églises de Saint-Jean-Baptiste et de Notre-Dame, le prieuré de la Madeleine, un peu plus tard les Templiers. Les comtes de Bourgogne et les sires de Salins n'étaient pas non plus les seuls seigneurs ayant des propriétés à Salins. Leurs familles se divisaient en plusieurs branches apportionnées dans le pays. Nous n'avons insisté sur ces détails, dans une seule localité, que dans le but de saisir les traces de l'étendue du vignoble à cette époque et en même temps pour nous faire une idée de la constitution de la propriété aux <sup>x<sup>e</sup></sup>, <sup>xi<sup>e</sup></sup>, <sup>xii<sup>e</sup></sup> siècles. Serait-il nécessaire de faire remarquer le peu de place qui restait à la petite propriété proprement dite, si réellement elle existait?

Il suffit de parcourir nos histoires locales, il suffit surtout de jeter un coup-d'œil sur notre pays, où les ruines des abbayes et des prieurés ne sont guère moins nombreuses que celles des châteaux, pour nous rendre compte de la manière dont la propriété, celle de la vigne entre autres, se partageait entre les seigneurs d'une part et le clergé régulier ou séculier de l'autre. « Les abbés des grandes abbayes et leurs religieux, non moins friands de bons vins que les grands, fait observer l'historien Chevalier, marquèrent un grand empressement à la possession des meilleurs vignobles. » Vers cette époque, toutes les abbayes célèbres de la province et de celles qui l'environnent sont pourvues de vignes dans les parties les plus réputées du Jura.

Témoins de la foi de ces âges, ces dotations nous sont un sûr garant du prix qu'attachaient dès lors aux vignobles et les princes donateurs et l'Église donataire. Mais tous ces seigneurs de l'âge des *barons de fer* avaient peu l'intelligence des cultures et pas davantage celle de la vigne. Ce fut une heureuse évolution que celle qui leur en fit partager la possession avec les établissements ecclésiastiques. Ceux-ci étaient autrement constitués pour en comprendre la valeur et bien plus aptes à l'accroître. Si le personnel des plus riches d'entre ces établissements se recrutait en partie parmi les cadets de familles seigneuriales, on peut voir par les Suger, les Maurice de Sully que, dans cette carrière

du moins, une origine obscure n'était pas un obstacle infranchissable pour arriver à la puissance et qu'il y restait une assez large place ouverte aux classes inférieures. L'Église et ses monastères étaient le terrain neutre sur lequel se rencontraient et se confondaient les maîtres du pays et leurs esclaves, les grands et les petits. Là seulement, les idées chrétiennes prenaient corps et devenaient réalités. Ces petits ne pouvaient oublier leur origine. La situation d'un grand nombre d'abbayes ou de prieurés écartés du tumulte du monde mettait forcément leurs habitants en contact journalier avec les détails d'une culture à laquelle ils devaient une partie de leur subsistance. Le rôle du vin dans l'acte essentiel de la religion assurait à la vigne une place exceptionnelle dans l'attention de ses nouveaux maîtres. D'autre part, dans ces temps durs et sombres, où des rochers inaccessibles, de hautes et puissantes murailles, des douves profondes procuraient à peine une sécurité douteuse et pleine d'inquiétudes, le respect attaché à tout ce qui tient à la religion assura quelque temps aux cloîtres une paix relative. Si précaire qu'ait pu être cette paix, elle était d'autant plus précieuse qu'elle n'était pas le seul avantage offert par l'Église. Tout ce que cette époque compta d'hommes calmes, studieux, observateurs, dut chercher un refuge dans son sein et surtout dans les monastères. Dans ces abris, à côté des quelques lettrés qui nous ont transmis le souvenir de ces temps, à côté de ceux dont le rôle plus modeste se borne à transcrire les rares documents de l'histoire de cette époque, ainsi que les monuments bien plus nombreux de celle de l'antiquité et de sa littérature, nous voyons des religieux en grand nombre occupés à défricher et à remettre en culture des terres dépeuplées par six siècles d'invasion. Ce sont les seuls agriculteurs de cette époque, et on dirait qu'ils prennent à tâche de réparer les dévastations journellement engendrées par le système féodal. La réputation de nos vins francs-comtois étant antérieure à la création de ces établissements, il n'est pas aisé de préciser la part qui leur revient dans les progrès faits par la culture de la vigne. Cette part n'en est pas moins évidente, mais il n'est guère possible de la déterminer que par induction. L'extension que la plantation du *Savagnin* ou *Naturé* a prise autour des abbayes de Château-Chalon et de Saint-Lothain, la réputation des vins de garde que produit ce cépage sont des faits de nature à faire présumer que les religieux ont largement contribué à faire distinguer les aptitudes et facultés diverses des cépages et de celui-ci en particulier. Les essais multipliés qui furent nécessités pour la découverte des partis variés qu'une vinification patiente et intelli-



gente a su tirer des produits de nos cépages trouvèrent un milieu merveilleusement disposé pour se produire dans la richesse de ces établissements. Leur nombreux personnel ne s'y prêtait pas moins. Qui donc alors, sinon des chanoinesses ou des moines, pouvait attendre pendant vingt ans qu'un vin déployât des qualités que sa jeunesse laisse à peine soupçonner ?

Quelle fut, dans ces temps, la condition faite aux vignerons par les propriétaires du sol ? On l'ignore ; mais la valeur qui en fait tant rechercher la possession, la population relativement nombreuse dont il est facile de saisir les traces dès lors, ne permettent pas de douter que de bonne heure on comprit la nécessité d'assurer le sympathique concours des cultivateurs à la conservation d'une si précieuse source de richesses. Dès des temps déjà éloignés, la participation à la récolte par le métayage a été le mode adopté pour toutes les vignes dont les propriétaires ne purent personnellement diriger la culture.

Le métayage, on le sait, est une institution du moyen-âge. Quelque jugement qu'on en puisse porter aujourd'hui, il fut un grand progrès sur la situation que le servage faisait aux cultivateurs. C'était comme une première proclamation, en même temps qu'un essai de démonstration de la solidarité des classes de la société. En cela il est permis de dire que le sentiment chrétien a devancé la science, mais il ne faudrait pas s'abuser sur la valeur de ce fait. Les souvenirs qui sont restés de la conduite de l'Église et en particulier de celle des monastères envers ceux qui cultivaient leurs terres permettent de croire que c'est à ceux-ci qu'est due cette amélioration. On voit dans l'histoire de Poligny qu'au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle les comtes de Bourgogne n'avaient pas introduit le métayage dans le vaste vignoble qu'ils possédaient en cette ville : ils le faisaient cultiver à leurs frais. On verra que si le partage à moitié fruits fut la proportion la plus commune, elle ne fut point unique ni absolue, et que nos ancêtres surent varier les clauses d'un contrat et les approprier aux circonstances.

Cette intelligence des conditions dans lesquelles peut et doit prospérer une culture, fortuite ou raisonnée, a certainement contribué au perfectionnement rapide de ces procédés. En admettant, ce qui est même probable, que les premières notions de cette culture aient été empruntées, avec les premiers plants de vignes, à des contrées plus méridionales, il paraît certain que les principaux cépages que nous cultivons actuellement ont dû naître sur notre sol. Leur allure particulière nous permet du moins de le croire. Avant de les substituer à

ceux qu'on s'était trouvé dans la nécessité d'emprunter, un long apprentissage de leurs qualités et de leur manière de fructifier a été nécessaire. Le temps qui nous sépare de l'origine de la plupart d'entre eux nous la rend inconnue. Pressés par bien d'autres soins, nos ancêtres écrivaient peu ; ils ont chargé la tradition du soin de faire passer les résultats de leurs tâonnements et de leur longue expérience dans les faits et pratiques de la culture, sans toujours nous instruire de leurs tribulations.

Un curieux document, publié dans le dernier volume des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura* (1874), nous apporte un précieux renseignement sur quelques-uns des cépages les plus anciennement cultivés. Il nous montre que le *Poulsard*, le *Savagnin noir* et le *Margillin* devaient faire le fonds d'une bonne partie de nos vignobles dès le *xiv<sup>e</sup>* siècle. Cette trouvaille est due aux actives recherches de M. Toubin, à qui l'histoire de la vigne dans le Jura est déjà redevable de bien des découvertes. Le document en question est un acte daté de 1385. Guillaume-le-Gaignière, de Chilly-le-Vignoble, abandonne pour douze ans à Pierre Poncet, de Messia, un journal de terre « en toppe, en bois, et en espines, » sis en Bussière, sur le territoire de Messia, à la condition que cette terre sera « implantée de *Savagnins noirs*, *Polozard* et *Mergeliains*. » Ledit Pierre Poncet s'engage « à la faire et cultiver chascun anz cinq fois du fossour de bonne saison. » C'est peut-être, fait remarquer M. Toubin, le plus ancien parchemin de notre noble cépage.

La désignation précise de ces trois plants nous prouve qu'il en existait d'autres, mais quels étaient-ils ? Des documents d'une toute autre nature nous en feront connaître successivement un certain nombre.

(A suivre).

---

## REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

**Excellence hygiénique de la profession agricole ; insalubrité relative des professions industrielles.** — La cause capitale de l'aggravation de la mortalité des jeunes gens et partant de l'extension de la tuberculose, c'est d'une manière synthétique, la *réclusion*. Cette circonstance étiologique em-

brasse la plupart des autres, peut-être toutes.... Pas plus que l'homme, les animaux ne résistent à cette cause puissante de dissolution et de ruine. La réclusion est au fond de toutes nos institutions sociales; on la trouve dans le travail de l'industrie, dans les habitations des villes, dans les établissements consacrés à l'éducation. Le grand tort de la civilisation, c'est de la multiplier et de l'entretenir sous toutes les formes. Plus l'homme se rapproche de l'état sauvage, plus il redoute et fuit la réclusion. Plus la civilisation progresse et s'infiltré dans les masses, plus elle se condamne, soit dans la personne des adultes, soit plus fâcheusement encore dans la personne des enfants, à une réclusion plus ou moins sévère.

Voyez l'enfant au sein de notre société moderne et suivez-le à partir du moment où il commence à fréquenter l'école jusqu'à l'âge de la jeunesse! Six longues heures, les plus belles de la journée, se passent dans des salles où, très-souvent, les élèves accumulés sont à l'étroit, et qui joignent à l'inconvénient de la réclusion celui de l'air confiné. Quel temps reste-t-il à l'enfant pour s'ébattre au grand air et au soleil, surtout en hiver? En même temps que l'on instruit l'enfant, il importerait de ne pas perdre de vue les conséquences plus ou moins lointaines de la vie de réclusion. Il conviendrait, par exemple, de fonder des écoles d'une capacité suffisante, de réduire à deux les heures de classes du matin et du soir et de joindre partout les exercices gymnastiques aux leçons propres à orner l'esprit et à former le cœur. En un mot, il faudrait concilier, mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici, les exigences de la santé du corps avec les nécessités de l'enseignement.

Dans nos localités industrielles, l'enfant ne quitte l'école que pour entrer dans les manufactures et y subir une autre réclusion beaucoup plus longue et non moins pernicieuse. Un grand nombre de petits garçons commencent, dès l'âge de 9 à 10 ans, à servir d'auxiliaires aux travaux des adultes, et leurs fonctions les ont, jusqu'à présent, astreints à la même durée de séjour à l'atelier. Je sais qu'une loi nouvelle réglemente plus rationnellement le travail des enfants. Mais jusqu'à quel point sera-t-elle mise en vigueur? En attendant, nous sommes encore régis par les anciennes coutumes. Or, quels hommes peut-on attendre d'une génération étiolée, avant son complet développement, par le défaut de soleil et de grand air, par l'absence de l'exercice harmonique des muscles du corps, et usée prématurément par un travail incessant, si peu d'accord avec le besoin instinctif de mouvement naturel à cet âge! De là, le grand nombre de réformés dans les pays

industriels ; de là, la multiplication anormale de la phthisie pulmonaire.

Dans le siècle précédent, les conditions étaient généralement bien différentes. La plus grande partie de la population restait illettrée et un petit nombre d'enfants fréquentait les écoles. Chose encore plus importante à signaler : la civilisation n'avait pas encore entraîné à sa suite les inconvénients inhérents à la grande industrie. Les enfants, livrés à leurs instincts naturels, n'étaient point soumis à un travail régulier. Les jeunes gens, pour la plupart, s'occupaient aux travaux des champs et des forêts. L'agriculture était en honneur, et les campagnes n'étaient point, comme de nos jours, désertées pour les grandes villes. D'un autre côté, les occupations sédentaires, telles que l'exercice des divers métiers, étaient successivement et fréquemment interrompues par des travaux extérieurs, ceux de la culture, la garde du bétail, l'approvisionnement du ménage en bois de chauffage, etc. Incontestablement, le peuple avait une nourriture bien inférieure à celle de nos contemporains ; mais l'influence du grand air et l'action vivifiante du soleil suppléaient à la qualité et parfois à l'insuffisance de l'alimentation.....

..... Partout où l'industrie prend un développement insolite, au détriment du travail salubre des champs, on se trouve en face d'une race rabougrie, étiolée, à fibre molle, lymphatique, dégénérée, en un mot. Aussi la nation périliterait-elle bientôt si son avenir n'était fondé que sur l'espoir d'une pareille descendance et si les campagnes n'étaient là pour rétablir l'équilibre, combler les vides, et, passez-moi l'expression, transfuser sans cesse un nouveau sang pur, exempt de vices diathésiques, dans les veines affaiblies des populations urbaines et industrielles. Mais elles ne sauraient parvenir à effacer tout le mal, et désormais, au train dont vont les choses, elles ne peuvent empêcher la décroissance de la natalité et l'abaissement du niveau de la vitalité des jeunes gens de s'exprimer par l'état presque stationnaire de l'ensemble de la population.

Ainsi l'homme porte la peine de l'abandon de l'agriculture et de l'émigration des campagnes, peine terrible qui n'est autre que la lente destruction de sa race. Les grandes cités, les grandes industries sont comme des gouffres béants qui puisent sans cesse un nouvel aliment dans le reste du pays et sans cesse l'engloutissent pour en absorber encore..... (*Recherches statistiques sur la mortalité*, à Plancher-les-Mines, à un siècle d'intervalle, par le docteur V. Poulet. Paris, 1874, chez Adrien Delahaye).

**Utilité des buses.** — M. le docteur Pennetier, directeur du Muséum d'histoire naturelle à Rouen, a reçu, il y a quelque temps, d'un chasseur, une buse qu'il venait de tuer aux environs de Rouen. Il en fit aussitôt l'autopsie et pu constater, en explorant l'estomac, que cette buse, un instant avant sa mort, avait fait son déjeuner de cinq belles souris; elle les avait toutes guillotonnées avant de les avaler. Les cinq corps et les cinq têtes avaient été engloutis séparément. Supposez qu'à son dîner cette buse eût absorbé cinq nouvelles souris, cela fait pour la journée un total de dix souris. Vingt buses dans une commune, c'est en moyenne la destruction de deux cents souris par jour.

Nos champs sont souvent envahis par des rongeurs de toutes sortes, souris, mulots, loirs, etc. MM. les chasseurs et les dénicheurs feront bien de respecter les buses, les chats-huants et les autres destructeurs de petits mammifères. Il ne faut pas détruire en aveugles. (*Écho agricole*).

**Maladies de la vigne (1).** — M. Pianet, de Montigny-les-Arsures, a appelé sur des vignes dépérissantes l'attention de la Commission dite du phylloxera. Notre savant collègue, M. le docteur L. Coste, de Salins, « a reconnu que les ceps arrachés étaient atteints d'une *moisissure* de la racine semblable à celle remarquée sur d'autres souches, arrachées dernièrement et dans des circonstances analogues à Savagna, canton de Lons-le-Saunier; mais de phylloxera, AUCUNE TRACE. »  
(*Abeille Jurassienne* du 27 juin 1875).

A Arbois, route de Dole, lieudit *la Bergère*, une vigne malade a été examinée avec soin par MM. Coste, de Salins, L. Tabcy, Maubert, Vincent, pharmacien, et Rouget, docteur-médecin, d'Arbois. Les racines sont indemnes du phylloxera.

« La maladie dont cette vigne souffre pourrait bien provenir de ce qu'elle a été, il y a peu d'années, fumée en abondance avec de l'engrais humain, d'où une poussée très-vigoureuse saisie par un courant d'air froid. » La vigne tend spontanément à la guérison. — Les *gamays blancs*, qui bordent les deux extrémités de la vigne complantée en *gamays noirs*, sont à peu près intacts et promettent une abondante récolte.  
(*Abeille Jurassienne* du 4 juillet 1875).

(1) Voir sous cette rubrique les *Bulletins de la Société* : pour 1860, page 22; pour 1861, pages 20, 49, 101, 131, 251; pour 1862, pages 152 et 214; pour 1863, pages 120, 211, 223 et 307; pour 1864, p. 143, 306 et 307; pour 1865, p. 77; pour 1866, p. 123; pour 1867, p. 219, 384; pour 1868, p. 34, 124, 190; pour 1869, p. 287 et 247; pour 1870, p. 307; pour 1871, p. 31, 63, 141, 159; pour 1872, p. 115, 339; pour 1873, p. 188 et 270; pour 1875, p. 50, 54 et suivantes.

M. le docteur L. Coste a cru reconnaître une analogie très-grande entre la maladie de Savagna et celle que M. Schnetzler, professeur de viticulture à Lausanne, a signalée et décrite dans les vignobles des environs de Pully.

« Pour lui, les ceps de Pully étaient malades d'une production exagérée et épuisante qui les avait disposés à contracter la moisissure des racines. Cette moisissure se propage principalement sous l'influence du fumier de cheval et du marc de raisin employés comme engrais. Le fumier de ferme frais peut le communiquer lui-même, mais à un degré moindre. — Il recommande de proscrire ces engrais, surtout le premier, ou de ne les employer que très-consommés, sous forme de compost additionné d'engrais minéraux, cendres, superphosphates, etc. Le plâtre agit bien en mobilisant la potasse et en produisant un peu d'hydrogène sulfuré au moment de la réduction du sulfate.

« M. Schnetzler attribue aussi une action spéciale au goudronnage des échalas. La couche de coaltar, outre la propriété qu'elle possède de préserver l'échalas de la pourriture, répand autour du cep une atmosphère phéniquée insectifuge et parasiticide assez durable pour qu'on en ait reconnu les bons effets. » — A ce propos, la rédaction de l'*Abeille Jurassienne* (N° du 4 juillet 1875), journal auquel j'emprunte ces communications, rappelle à juste titre que cette propriété des échalas goudronnés a été signalée, il y a plusieurs années, par notre Société. Complétons ce renseignement : A la séance agricole publique du 5 août 1861 (1), j'avais recommandé la peinture des échalas, tuteurs, treillages, etc., avec du *coal-tar*, goudron produit par la distillation de la houille dans la fabrication du gaz. Cette peinture détruit les insectes ; elle est moins coûteuse que la peinture ordinaire ; enfin, sa couleur noire absorbe une plus grande quantité de calorique, dont profitent les plantes et arbustes. *Plusieurs viticulteurs présents à la séance déclarèrent que ce procédé avait été déjà appliqué avec avantage dans le Jura.*

Enfin, l'*Abeille Jurassienne* du 11 juillet 1875 publie les lignes suivantes, signées de mes initiales :

« Une maladie du *trousseau*, une sorte de *rouille*, se fait remarquer actuellement par son intensité, dans plusieurs cantons du vignoble jurassien.

« Si le végétal cryptogamique qui accompagne ou détermine cette affection envahit les feuilles et les rameaux de ceps peu vigoureux, on

(1) Voir *Bulletin de la Société* pour 1861, page 213.

voit ceux-ci dépérir plus ou moins rapidement et quelquefois même succomber.

« Nous appelons l'attention des viticulteurs sur cette épiphytie parasitique probablement transmissible, qui paraît de nature à se généraliser dans des conditions encore indéterminées de la végétation du plant, ainsi que des influences du sol et du milieu atmosphérique. »

---

**L'ennemi et l'ami du charançon.** — Le plus grand ennemi du charançon, c'est le haricot, et son ami de prédilection, c'est le petit pois sec.

Voulez-vous purger un tas de blé du charançon qui l'infeste? Rien de plus facile : Faites moudre des haricots et semez-en la farine sur la superficie du tas de blé ; immédiatement vous verrez la colonie dévorante se sauver de tous les côtés.

Voulez-vous, au contraire, faire envahir votre blé par le charançon? Rien de plus facile encore : Placez-y un tas de pois secs. Vous ne tarderez pas à voir le charançon s'y établir, puis envahir le tas de blé.

D'où une double conclusion : 1° Eviter absolument de placer des récoltes de pois ronds dans les greniers à blé ; 2° saupoudrer de farine de haricot les tas de blé infestés de charançons.

(Communiqué par M. CRETIN).

---

## RECETTES ET PROCÉDÉS UTILES,

PAR LE MÊME

**Moyen de reconnaître si les pommes de terre sont malades.** — Avec un kilogramme de chaux vive et 6 à 7 litres d'eau, on compose un lait dans lequel on plonge les pommes de terre qu'on veut éprouver, et on les y laisse séjourner pendant une demi-heure ; après cela, les tubercules malades se couvriront de larges taches noires en rapport avec les degrés de maladie. Celles qui sont fortement attaquées deviennent tout-à-fait noires.

Cette préparation servira, dit M. Payen, à préserver les tubercules qui sont subitement atteints, et que nous ne distinguons pas bien des tubercules malades.

(Journal d'agriculture progressive).

**Moyen certain pour se débarrasser des rats et des souris (1).** — Faire dissoudre un kilogramme d'alun dans 4 litres d'eau bouillante et appli-

(1) Voir Bulletin de la Société pour 1868, page 255, et pour 1874, page 271.

quer cette solution, aussi chaude que possible, dans tous les joints et crevasses des planchers et des murs. Lorsqu'on a peint à la chaux une cave ou un cellier, il suffit de mettre dans la chaux une certaine quantité d'eau d'alun; les insectes fuient également la peinture à l'huile, qui a été lavée avec une solution froide de l'alun. (*Messenger agricole du Midi*).

**Fabrication du vinaigre (2).** — Prenez une barrique ordinaire de deux hectolitres à deux hectolitres et demi. Enlevez un des deux fonds, serrez les cercles et fermez bien la bonde. Mettez votre futaille debout, de façon que l'ouverture soit en haut. Faites à l'intérieur un plancher à jour, à la hauteur de la bonde.

Prenez, dans une cuve où vous aurez mis cuver du raisin rouge, et dans la couche supérieure, au moment du soutirage, une quantité suffisante de grappes plus ou moins foulées, pour remplir votre barrique depuis le plancher jusqu'au sommet. Il est essentiel que ces grappes ne traversent pas le plancher et que le fond de la barrique reste entièrement vide.

Mettez votre barrique à l'abri et exposée au soleil, s'il est possible. Élevez-la, en la maintenant debout, à 30 ou 40 centimètres de terre. Placez un robinet de bois à la partie inférieure.

Cela fait, prenez du bon vin rouge ordinaire de l'année précédente et versez-le sur vos grappes ou rafles jusqu'à ce que le liquide, ayant traversé la couche de grappes et étant tombé au fond, remonte jusqu'à la hauteur du plancher, moins dix centimètres. Ce vide est nécessaire.

Cette première opération terminée, le vin employé suffit à l'opération. Vous n'aurez plus qu'à le tirer au robinet, deux fois par jour, dans un vase que vous reviderez au fur et à mesure sur les grappes, jusqu'à ce que vous supposiez que tout le liquide contenu dans la futaille a été successivement tiré et reversé.

Le procédé est d'une simplicité élémentaire, il n'y a de long que les explications.

Quand vous aurez ainsi opéré pendant environ quinze jours, votre goût décidera. Vous transvaserez votre vinaigre dans une futaille de bon goût, et vous y ajouterez peu à peu d'autre vin, pour faire constamment le plein.

Le vin rouge est préférable pour la qualité; mais vous pouvez y substituer graduellement de bon vin blanc, pour obtenir du vinaigre blanc ou rose.

Ce vinaigre dure aussi longtemps qu'il est entretenu. Si la futaille s'use, on le transvase avec la lie dans une futaille neuve. (*La Vigne*).

**Pour enlever aux vins le goût de fût et de moisissure.** — On verse par hectolitre de vin un litre d'huile d'olive bon goût ou même d'huile d'oeillette absolument sans odeur. On agite fort au moyen d'un fouet et on laisse reposer huit jours.

(2) Voir Bulletin de la Société pour 1863, page 50, pour 1872, page 167, et pour 1874, page 85.



Les substances qui donnent l'odeur et le goût de moisissure se dissolvent facilement dans l'huile. On enlève ensuite l'huile qui surnage au moyen d'une sonde ou en ouillant le fût, ou même en le soutirant avec soin. — Si le vin est un peu trouble ensuite, il n'y a qu'à le coller avec quelques blancs d'œufs. (Santé publique).

---

## LA FLORE LANDAISE

### et la Médecine par les plantes vulgaires

PAR JULES LÉON

Pharmacien de 1<sup>re</sup> classe de l'École de Paris, auteur de *la Botanique usuelle, etc.*

Publiée en 1803, la *Chloris* ou *Flore des Landes*, de Thore, est devenue tellement rare qu'elle est marquée 60 sur les catalogues de librairie.

La publication d'une *Flore Landaise* est donc devenue indispensable.

Né dans le département des Landes, M. Jules Léon, qui a exploré pendant vingt-cinq ans cette région au point de vue botanique, va publier la *Flore Landaise*.

Cet ouvrage sera utile, non-seulement aux savants, mais encore aux gens du monde, puisque, par suite d'arrangements que j'ai pris avec l'auteur, ce livre contiendra, sans augmentation de prix, la *Botanique usuelle fantaisiste* et la *Médecine par les plantes vulgaires*; — c'est-à-dire qu'avec ces ouvrages, réellement d'utilité publique, par des notions claires et empiriques à la portée de tous, chacun pourra, en attendant le docteur, donner les secours d'urgence au moyen de plantes communes connues de tout le monde.

Docteur et botaniste, je me fais une gloire de propager la *Flore Landaise*, et la *Médecine par les plantes vulgaires*, que M. Jules Léon annexe à sa *Flore Landaise* par mes conseils et avec mon approbation.

On souscrit pour ces trois ouvrages, réunis en un volume : *Flore Landaise*, *Médecine par les plantes vulgaires*, et *Botanique usuelle*, en adressant à M. Jules Léon, pharmacien de 1<sup>re</sup> classe à Peyrhorade, 4 francs en un bon ou en timbres-poste de 0,25 cent. bleus, pour recevoir *franco* ces trois ouvrages, format de la *Flore*, et à 325 p. in-8°.

Docteur HARDOUIN,

Membre de l'Académie de Médecine, Officier  
des Ordres de Charles III et de Léopold.

## SÉCURITÉ-GANNE

BREVETÉ S. G. D. G.

PLUS DE VOLS A L'AIDE DE FAUSSES OU DOUBLES CLEFS

On lit dans la *Revue Française*, sous la signature de M. Evariste Carrance :

M. H. GANNE, serrurier, rue Lecoq, 107, à Bordeaux, vient de recevoir une Médaille d'or en récompense d'une invention destinée à rendre de sérieux services.

Nous allons faire connaître en quelques lignes, à nos lecteurs, l'utilité de la SÉCURITÉ-GANNE.

Et d'abord, à l'aide de ce système absolument nouveau, et dont l'emploi est des plus simples, on n'a plus à redouter les vols par le moyen de fausses ou doubles clefs, et les nombreux voyageurs qui sillonnent la France n'hésiteront pas à faire l'acquisition d'un objet dont la forme rappelle celle des bijoux d'acier.

La SÉCURITÉ-GANNE se compose de trois pièces parfaitement distinctes et pouvant être vendues séparément.

La première (4 centimètres de longueur), pouvant s'appliquer extérieurement à toutes les portes et en rendant l'entrée de la serrure impraticable.

La deuxième (2 centimètres 1/2 de longueur), spécialement destinée aux serrures des meubles, est appelée à rendre des services inappréciables.

La troisième, consistant en un verrou de poche (5 centimètres de longueur), pour fermeture intérieure, s'adaptant à toutes les portes, rendant l'entrée impossible et remplaçant avec avantage tous les modes de verrous.

Nous croyons devoir recommander le système de M. H. GANNE, et nous prédisons à l'inventeur un succès que l'avenir justifiera.

---

## DONS.

Il est offert à la Société, par :

M. CASSIODORE : *De l'Ame*, traduction française par M. de Rouville. Brochure in-16. Don de l'auteur.

M. ROHART : *La question des Engrais*. Opuscule in-8°, dont il est l'auteur.

M. PICOT, docteur en droit : *Nouveau procédé de taille de la vigne*. Un vol. in-12 broché, dont il est l'auteur.

M. Eugène VIGNAUX : *Mémoires sur Lamoignon de Malesherbes, défenseur de Louis XVI*. Un fort vol. in-8° broché. Don de l'auteur.

M. Adolphe HUARD : *Les grands Bienfaiteurs de l'Humanité*. Un volume in-12 broché, dont il est l'auteur.

---

POLIGNY, IMP. DE MARESCHAL.

## AVIS

A NOS MEMBRES TITULAIRES, CORRESPONDANTS ET ABONNÉS.

---

Par suite des dépenses très-considérables qui nous ont été occasionnées par l'Exposition d'instruments viticoles et vinicoles, et de vins, ainsi que pour le Concours de jeune bétail, nous les prions instamment de vouloir bien nous envoyer, *sans retard*, en un mandat sur la poste ou en timbres-poste, le montant de leur cotisation ou abonnement pour l'année 1875, et antérieurement, s'il y a lieu (6 fr. pour les titulaires et 5 fr. pour les autres, plus 2 fr. pour ceux qui n'ont pas encore acquitté leur droit de diplôme).

Il sera fait traite sur ceux des membres qui, au 1<sup>er</sup> novembre, n'auront pas acquitté ce qu'ils doivent. Ils sont priés de lui réserver bon accueil. Elle portera un franc de plus pour les frais de recouvrement.

Nous les prions surtout de se conformer *scrupuleusement* à la recommandation suivante : ou nous faire parvenir par mandat-poste ou timbres-poste, etc., le montant de ce qu'ils doivent avant le 1<sup>er</sup> novembre, ou attendre la traite qui sera mise en circulation à cette date. — Agir autrement, c'est-à-dire nous envoyer de l'argent après la remise des traites au banquier, ce serait nous occasionner des frais relativement considérables, dont ils voudront bien nous exonérer.

---

# LES SECOURS D'URGENCE

## GUIDE PRATIQUE

DES COMITÉS ET POSTES D'ASSISTANCE AUX BLESSÉS, NAUFRAGÉS, NOYÉS, ASPHYXIÉS,  
AUX VICTIMES D'ACCIDENTS SUR LES CHANTIERS PUBLICS, CHEMINS DE FER, DANS  
LES ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS, THÉÂTRES, INCENDIES, FERMES ISOLÉES,  
COMMUNES RURALES, ETC., ETC.;

Par le docteur E.-L. BERTHERAND.

---

(Suite).

LA FOLIE, démence, aliénation mentale, idiotie, imbecillité, trouble plus ou moins complet de l'intelligence et de la sensibilité, tout en conservant les mouvements volontaires et la connaissance de son existence, présente une foule de degrés, depuis le délire, la manie, jusqu'à l'excitation la plus violente.

*Secours d'urgence.* — Si la folie tient à l'usage immodéré des spiritueux (folie ou ivresse passagère), faire boire, par cuillerées, un verre d'eau sucrée contenant 10 à 15 gouttes d'ammoniaque.

Dans tous les cas, prendre le malade par la douceur, chercher à le raisonner, mais ne jamais lui céder; lui en imposer au contraire par une attitude ferme. En cas de mouvements inquiétants pour la vie du malade ou celle des assistants, paralyser ses efforts en lui liant les jambes et les mains, en lui mettant une camisole de force. S'il est très-agité, le plonger dans un grand bain d'eau tiède prolongé, et maintenir sur le crâne de l'eau très-froide, de la glace.

On entend par NÉVROSES, maladies nerveuses, attaques de nerfs, diverses affections à accès, à symptômes graves en apparence, et qui produisent des désordres instantanés dans l'intelligence, les sens, le mouvement, les principaux organes (cerveau, poumons, cœur, estomac). Toutes ont des caractères communs, ainsi : malaise, irritabilité, fourmillements dans les membres, le plus

souvent, au début; puis agitation perpétuelle, difficulté de respirer, voix gênée, mouvements irréguliers et involontaires, face violacée, hébétée, extrémités froides, émission involontaire des urines et des selles. Il y a cependant des différences caractéristiques de chaque forme de ces affections : dans la chorée ou *danse de St-Guy*, les contractions musculaires donnent lieu à des mouvements fort désordonnés, à des grimaces, à une marche sautillante; — dans les convulsions ou *éclampsie*, si fréquentes chez les jeunes enfants, dès le début de l'attaque, le regard devient fixe, le globe de l'œil se porte en haut, souvent il y a loucherie, grincement des dents, tête rejetée en arrière, agitation saccadée des bras, bouche écumante, soupirs, etc.; — dans l'épilepsie (haut-mal, maladie sacrée, mal caduc, maladie lunatique), il y a d'abord absence courte d'intelligence et de sentiment, puis pâleur de la face, chute ou affaissement du corps, œil hagard, tremblement des membres et de la face, enfin cri suivi de perte de connaissance, de raideur du tronc, de congestion violacée de la face, de crachotements écumeux, etc.; — dans l'hystérie (vapeurs, attaques de nerfs, maux de nerfs, etc.), si commune chez les jeunes filles et les femmes, la face est tout d'abord rouge, il y a difficulté de respirer, yeux hagards, perte de parole et d'intelligence, cris, sanglots, bâillements, hoquet, rires, dégagement de gaz, palpitations, sensation d'une *boule*, d'un globe remontant du bas-ventre au cou et produisant de l'étouffement; — dans la catalepsie (perte instantanée des mouvements et de l'intelligence), les muscles se contractent vigoureusement et font conserver aux membres la même attitude pendant toute la durée de l'accès.

*Secours d'urgence.* — Ils sont les mêmes dans tous ces accès nerveux : coucher les malades la tête élevée, dans une chambre à air pur et doux; les débarrasser de toute constriction due aux vêtements (corset, jarrettière, cravate, gilet, ceinture, élastique, etc.), veiller à ce que dans les mouvements le patient ne se blesse pas; prévenir les chutes; mettre par précaution un tampon de linge ou d'amadou entre les mâchoires, pour que la langue ne soit pas mordue, dans l'épilepsie notamment; agiter, autour de la personne, de l'air pur; faire respirer de l'eau sédative, des sels anglais, des

eaux de toilette (eau de Cologne, vinaigre de Bully), de l'éther, du musc, etc.; lavements d'eau salée; lotions froides sur le crâne, la face, autour du cou; sinapismes aux jambes; frictions d'eau-de-vie camphrée sur tous les membres; contre les vomissements, eau gazeuse ou glacée en boisson; contre la dentition difficile chez les enfants, frictionner les gencives avec du miel dans lequel on a broyé finement du safran, cataplasmes tièdes de farine de lin cuite dans la décoction de pavot, sous la mâchoire; si l'accès nerveux persiste, plonger le malade dans un grand bain tiède prolongé; essayer le procédé du docteur Bacelli, qui consiste à appliquer le pouce et l'index en forme d'arc sur les deux tempes, tandis qu'on place le pouce de la main droite dans la région correspondante au trou occipital (à la nuque), puis à presser fortement en sens inverse, le premier de haut en bas, le second de bas en haut, de manière à faire décrire à la tête un mouvement demi-circulaire; l'enfant pousse alors un cri aigu et la convulsion s'arrête.

Aux Névroses appartient encore l'ASTHME, dont la soudaineté d'apparition, la nuit surtout, la gêne respiratoire, les râles sifflants, le cortège de sueurs froides et d'efforts pour lutter contre l'asphyxie, effraient considérablement les malades autant que les assistants.

*Secours d'urgence.* — Asseoir le malade dans le lit, lui donner le plus d'air possible, desserrer tous liens du tronc et du cou, sinapismes dans le dos, sur les côtés de la poitrine, faire respirer des vapeurs d'ammoniaque ou la fumée de papier nitré (papier poreux trempé dans une solution de 125 gr. de nitre dans un litre d'eau, puis séché); donner quelques gouttes d'éther dans une grande cuillerée d'eau sucrée; demi-lavement d'eau émolliente battue avec une cuillerée à soupe d'huile camphrée.

Enfin les PALPITATIONS NERVEUSES, plus connues sous le nom de « battements de cœur, » et qui surviennent surtout lors du coucher, produites par des impressions morales vives, accompagnées de faiblesses, d'agitation, de suffocation, etc., sont encore des névroses qui réclament comme *secours d'urgence*, des tisanes antispasmodiques (verveine, feuilles d'oranger, etc.), quelques

gouttes d'éther dans un quart de verre d'eau, des frictions d'eau-de-vie camphrée ou des sinapismes, des mouches de Milan sur la région du cœur, un lavement à l'huile camphrée (une cuillerée à soupe), de l'air ventilé et frais, etc.

La COQUELUCHE est une névrose convulsive qui, chez les enfants, se manifeste brusquement par des quintes courtes et répétées de toux sifflante, des symptômes d'asphyxie (face violacée, agitation désespérée de la tête et des membres), et s'accompagne souvent de convulsions, de vomissements.

*Secours d'urgence.* — Tisanes antispasmodiques (oranger, thym, verveine); émétique (5 centigr. dans 4 à 5 cuillerées de tisane), ou bien sirop d'ipéca (une grosse cuillerée toutes les cinq minutes jusqu'à vomissement); pédiluves sinapisés; demi-lavement de sel ou contenant une cuillerée à soupe d'huile camphrée. Une pratique très-vulgarisée depuis plusieurs années fait conduire les enfants coqueluchés dans les usines à gaz, pour qu'ils y respirent quelques instants les vapeurs produites dans les cuves des dépurateurs (dégagement d'huiles volatiles et d'ammoniaque). Il faut bien se garder d'user de ce moyen pendant la première période de la coqueluche, où la complication habituelle de la bronchite ne pourrait qu'être aggravée par l'action excitante, irritante des gaz.

Quand la douleur très-vive, intermittente, périodique, s'accroissant accidentellement, suit le trajet d'un nerf sans changement aucun à la peau, elle prend le nom de NÉVRALGIE. Son siège le plus ordinaire est au front, dans la tempe et dans les paupières (migraine, tic douloureux), ou dans les régions dentaires (odontalgie, douleur de dent), ou aux reins (lombago), à la cuisse (sciatique), à l'estomac (gastralgie), etc.

*Secours d'urgence.* — Sur les points douloureux, mouches de Milan, morceaux de sinapisme-Rigollot; applications d'éther, de chloroforme; frictions d'essence de térébenthine, d'huile camphrée; cataplasmes laudanisés (6 à 8 gouttes) ou préparés avec une décoction concentrée de têtes de pavot; frictions sèches avec une flanelle; grands bains tièdes; bains de siège tièdes et contenant de la décoction de feuilles d'oranger, si la névralgie occupe

le bassin et les cuisses; bains entiers ou partiels de vapeurs aromatiques (thym, romarin) humides ou sèches; recouvrir le point douloureux d'une flanelle sur laquelle on promène à diverses reprises un fer à repasser bien chaud, etc.; — à l'intérieur, tisanes antispasmodiques et sudorifiques (feuilles d'oranger, mélisse, bourrache); une cuillerée à soupe d'eau de fleurs d'oranger dans 1/2 verre d'eau sucrée, etc.

Les **ABCÈS**, tumeurs rouges, très-chaudes, douloureuses, plus ou moins molles, ne demandent de *secours d'urgence* que dans deux cas: 1° fièvre très-intense (voir plus haut l'article *fièvre*); 2° souffrances aiguës, pulsations indiquant la maturité du contenu. Il faut alors maintenir la région, selon le siège du mal, en contact avec des lotions tièdes, émollientes (eau de mauve, guimauve), des cataplasmes (farine de riz, fécule de pommes de terre, mie de pain) aiguisés de laudanum en cas de douleurs suraiguës; bains locaux également adoucissants et calmants (têtes de pavot); élever la partie souffrante, etc. Si l'abcès s'ouvre inopinément, en presser doucement tout le pourtour; recouvrir d'un linge fin ou de charpie fine enduits de cérat ou de graisse fraîche, et déposer par dessus le tout un cataplasme tiède très-léger.

Le même secours peut être appliqué au **FURONCLE** (vulgairement appelé « clou, ») tumeur très-dure, remplie de sérosité sanguinolente et d'un bourbillon, — à l'**ANTHRAX**, tumeur violacée donnant par plusieurs points issue à du pus sanguinolent, parfois mortifiée en certains endroits, — au **PANARIS**, phlegmon du bout des doigts appelé également « tourniole, mal d'aventure; » les phénomènes dominants de ces divers accidents sont une forte fièvre et des souffrances très-vives.

Les **PLAIES**, solution de continuité dans les tissus par des causes mécaniques ou chimiques, se distinguent selon l'action de ces dernières en « écorchures, piqûres, coupures, incisions, morsures, plaies contuses, déchirures, brûlures, etc. »

*Secours d'urgence.* — Débarrasser la plaie de tout corps étranger (sang, sable, terre, matières diverses) par des lavages à grande eau fraîche ou tiède, mais très-doucement, très-légère-



ment, soit avec une éponge, soit avec un linge fin, ce qui est préférable ; mettre la région blessée dans la position qui rendra la plaie le moins béante possible ; la recouvrir de compresses d'eau fraîche, salée ou vinaigrée, ou aiguisée d'acide phénique (1 à 2 grammes par litre), soit encore de quelques gouttes d'eau blanche, d'arnica, d'alcali volatil, d'essence de térébenthine, de lessive, d'eau de savon, soit, en cas de douleurs vives, d'eau de chaux (on délaie quelques grammes de chaux vive dans un verre d'eau). Si un corps étranger est resté dans la plaie, par exemple un éclat de projectile, une pointe d'instrument, un dard d'abeille, une écharde, une aiguille, un fragment d'os, s'empressez de commencer par l'enlever avec des pinces fines, et surtout éviter les frictions qui ne tendraient, au contraire, qu'à l'enfoncer dans les chairs. Les baigneurs, les pêcheurs s'introduisent assez souvent des épines d'oursins dans les pieds, ce qui leur occasionne de grandes douleurs : Forget (*Médecine navale*, t. II) dit que les Arabes étendent deux lignes de graisse sur la région blessée, y appliquent à plat la lame d'un couteau chauffé au feu, et, en ratissant, excitent facilement la sortie des épines.

Quand l'hémorrhagie est abondante, on constatera si le sang provient d'une artère ou d'une veine : dans le premier cas, le sang est d'un rouge vermeil, sort par jets saccadés, concomitants des battements du cœur, et s'arrête par la compression du vaisseau entre la plaie et le cœur ; dans le second, le sang est noir, bavant en nappe, diminue par la compression entre la plaie et l'extrémité du membre. Enfin si, malgré les compressions qui viennent d'être indiquées, le sang continue à couler et affecte une couleur rosée, c'est une hémorrhagie capillaire, c'est-à-dire fournie par les ramifications très-tenues des vaisseaux intermédiaires entre les artères et les veines. — Dans tous les cas, ce qui presse le plus, c'est d'arrêter l'écoulement sanguin en comprimant, selon les circonstances, au-dessus ou au-dessous de la plaie, à l'aide des doigts appuyant en ligne droite sur le trajet du vaisseau, ou des pouces appliqués l'un sur l'autre et les autres doigts embrassant avec force le membre, etc. Il faut bien se rappeler que, pour le membre supérieur, la compression doit

s'exercer dans le creux de l'aisselle ou sur la face interne du bras; — pour le membre inférieur, au milieu du pli de l'aîne, plus bas, un peu au-dessus et à la partie interne du genou. La compression pourrait aussi s'exercer au moyen de tours de bandes, de cravates, suffisamment serrés à l'aide d'un petit bâton agissant comme tourniquet, ou mieux au moyen de l'instrument que j'ai proposé sous le nom de « compresseur gradué, » et qui n'a pas l'inconvénient, comme toutes ces constrictions circulaires, de provoquer l'engorgement du membre, puisqu'il n'agit que sur des points limités correspondant aux gros vaisseaux. Si la plaie est large, on la remplit de boulettes de charpie, ou de ouate, d'amadou, d'étoupes, roulés dans de la poudre de colophane : puis on recouvre de compresses ployées en plusieurs doubles, et quelques tours de bande suffisamment serrés compriment les diverses pièces de ce simple appareil. Si la plaie est petite et que l'écoulement sanguin persiste, l'application du bout du doigt pendant quelques minutes, d'une vessie pleine de morceaux de glace, d'une toile d'araignée prise dans les lieux aérés et non humides, d'une boulette de mousse, d'un petit morceau d'éponge fine, etc., suffisent le plus ordinairement à l'arrêter. En tout cas, la prudence exige qu'on ne suive pas le conseil trop souvent donné de mettre fin à ces petites hémorragies en appliquant un peu de perchlorure de fer : cette substance, dangereuse à manier pour quiconque n'est pas chirurgien, a l'inconvénient de durcir, de défigurer les tissus, etc.

Si la piqûre ou la petite plaie résulte de l'action d'un objet infecté, d'un animal venimeux (vipère, chien, cousin, scorpion, moustique, araignée des caves), on lavera la blessure avec de l'ammoniaque ou de l'acide phénique, à leur défaut avec de l'urine, de l'eau de Cologne; on pourra, par précaution, mettre une ligature entre la plaie et le cœur, et on se conduira comme il a été dit plus haut au paragraphe de la rage.

Les plaies sont parfois déchiquetées, offrent des lambeaux irréguliers, broyés, mortifiés, écrasés, parfois presque entièrement séparés : répétons-le, on ne doit jamais se permettre de les couper, de les retrancher, de les enlever, c'est l'affaire exclusive

du chirurgien. En attendant son arrivée ou son intervention, se contenter de bien placer le membre, de nettoyer la blessure, d'arrêter l'hémorrhagie si elle est trop forte, de maintenir à leur place les lambeaux au moyen de bandelettes de diachylum ou de toile fine s'entrecroisant, puis d'entretenir des affusions d'eau froide alcoolisée sur la plaie. Mais ne jamais oublier que les plaies accompagnées de séparation presque complète de portions considérables d'un organe exigent toujours que l'on tente la réunion immédiate par le rapprochement des surfaces sanglantes et leur maintien en contact à l'aide de petites planchettes de bois et de quelques liens. En effet, les annales de la science renferment un certain nombre de cas où des portions de doigts, même entièrement séparées, ont été très-heureusement réunies et conservées avec l'intégrité de leurs mouvements; on a de même recollé en place des morceaux de nez, d'oreille, etc. Il importe, dans ces cas, de laver à l'eau tiède le morceau détaché, de le remettre dans sa situation naturelle, de l'y maintenir par un petit appareil facile à improviser, puis de mouiller le bandage avec un mélange d'eau et d'eau-de-vie, cette dernière substance progressivement augmentée au point de constituer en peu de jours le liquide unique de la lotion.

Les plaies très-vastes, très-étendues, résultant de l'action d'obus, d'éclat de bombe, d'explosion de mine, de machine à vapeur, de wagon de chemin de fer, etc., comportent assez souvent des écrasements; des arrachements, des séparations de membres ou d'intestins. Le secours d'urgence, dans ces cas graves, consiste à protéger les surfaces saignantes, à mettre le corps et les membres dans la situation la moins incommode ou douloureuse, à ranimer le blessé avec des cordiaux, à empêcher les hémorrhagies d'affaiblir les forces générales, etc.

Les PLAIES DU CRANE n'offrent de particulier à signaler que la nécessité de couper, aux ciseaux ou au rasoir, les cheveux environnants, de façon à faciliter les applications destinées au traitement.

Les PLAIES DE LA LANGUE, faites imprudemment avec des couteaux ou canifs, ou pendant une chute, ne demandent

que des gargarismes constants avec de l'eau vinaigrée, de l'eau alcoolisée, surtout si l'écoulement de sang est un peu considérable, — et surtout le repos absolu de la mâchoire.

Les PLAIES DU COU exigent leur réunion par des bandages de diachylum ou de taffetas d'Angleterre, et l'immobilité de la tête dans un sens favorable au contact des lèvres de la blessure, à l'aide d'un bandage composé de deux cravates, l'une entourant le front, l'autre passant sous une aisselle et nouée ensuite à la précédente : silence absolu.

Les PLAIES DE POITRINE non pénétrantes réclament le traitement des plaies larges au moyen des boulettes de charpie et un bandage de corps suffisamment serré pour tenir les bras fixés contre le tronc. Quand les plaies pénètrent jusque dans l'intérieur de la cavité de la poitrine, il y a crachement de sang, à l'expiration l'air sort par la blessure et fait vaciller la flamme d'une bougie, mise près de l'ouverture ; cet air expiré se répand également sous la peau aux environs de la plaie, d'où gonflement et crépitation à la pression : douleurs vives, anxiété. Dans un cas aussi grave et qui réclame impérieusement la présence du médecin, on se bornera à faire des frictions alcooliques sur le thorax et les membres supérieurs, à administrer des boissons acidulées (eau vinaigrée, limonade) ou aromatiques (sauge, thé, mélisse), à promener des sinapismes sur les membres inférieurs ; lavement d'eau salée ; mutisme.

Les PLAIES DU CŒUR, caractérisées par une hémorrhagie abondante, la perte de connaissance, le refroidissement général, la difficulté de respirer, exigent un repos absolu, des vessies remplies de glace pilée autour de la blessure.

Les PLAIES DE LA RÉGION ANTÉRIEURE DU TRONC, comprise entre les côtes et le fond du bassin, pénètrent ou ne pénètrent pas jusqu'aux divers organes contenus dans cette vaste cavité. Dans ce dernier cas, les blessures plus ou moins étendues, faites par des corps piquants (fleuret, couteau), tranchants, dilacérants (crochets, balles), donnent du sang en faible quantité, mais des douleurs assez vives, parfois des syncopes, des vomissements, etc.

*Secours d'urgence.* — Celui des plaies en général : le blessé

sera couché de façon à ce que la peau du ventre ne soit pas tendue, c'est-à-dire assis dans le lit, les cuisses relevées contre le ventre; les linges de pansement seront contenus par un bandage de corps; demi-lavements émollients.

Quand la plaie est assez large pour avoir donné passage, entre ses lèvres, à une portion d'organe non blessé, par exemple d'estomac ou d'intestin, la seule chose permise, — mais uniquement en cas de douleurs extrêmement aiguës et en l'absence d'un chirurgien, — est de nettoyer, de laver avec des linges très-doux et humectés d'huile ou d'eau émolliente cette portion d'organe et de la refouler avec précaution vers son siège normal; coucher horizontal; bandage de corps suffisamment serré pour maintenir le tout en place jusqu'à l'arrivée de l'homme de l'art.

Un des divers organes du ventre a-t-il été blessé? les matières sortant par la plaie et quelques signes particuliers fourniront des indications utiles: si c'est l'estomac, c'est-à-dire entre la cage osseuse de la poitrine et le nombril, vomissements de sang, issue par la plaie de matières alimentaires sanguinolentes, pertes de connaissance fréquentes; — si c'est le diaphragme, cloison musculaire qui sépare la poitrine du ventre, respiration convulsive, hoquet, toux fréquente et sèche; — si c'est le foie, sous les côtes à droite, sang très-noir, épais, douleurs vives dans la région blessée et jusque dans l'épaule droite, respiration anxieuse, gonflement du ventre; — si c'est l'intestin, extrémités froides, visage anxieux et crispé, issue de matières fécales par la plaie; — si c'est le rein, douleurs vives dans le flanc et urines sanguinolentes; — si c'est la vessie, écoulement d'urine par la blessure, etc. Tous ces cas sont graves, surtout si des corps étrangers (balles, plombs) séjournent dans les organes. Il est de toute urgence, répétons-le, de ne rien tenter en fait d'exploration ou d'extraction en l'absence du praticien, tout le *secours d'urgence* est dans les soins généraux indiqués ci-dessus. Les quelques détails qui précèdent n'ont et ne peuvent avoir d'autre but que d'éclairer les assistants sur la nature de la blessure, sa gravité et les conséquences qu'il y a lieu d'en tirer au point de vue du blessé et de la famille.

LES PLAIES DES DOIGTS exigent l'immobilité des phalanges à l'aide de petites lames de bois que l'on comprend dans les tours de bandes étroites. Si plusieurs doigts ont été compris dans la même blessure, on fixe la paume sur une planchette ayant la forme d'une main dont les doigts sont écartés.

En portant vivement les mains contre une surface en bois pour se garantir, par exemple, la tête dans une chute, ou bien en frottant des planchers, on est exposé à s'introduire sous les ongles des éclats de bois, des épingles, des aiguilles. L'indication est toujours de commencer par extraire ces corps étrangers à l'aide de pinces ou de pointes fines qui permettent de les fixer; mais on ne saurait trop insister sur la nécessité de prévenir tout aussitôt après, par des applications froides prolongées, les accidents inflammatoires et douloureux, notamment la suppuration, si communs à la suite des lésions de la pulpe des doigts.

LES CONTUSIONS ou meurtrissures, infiltrations de sang par rupture de vaisseaux, produisent ordinairement des gonflements rapides et circonscrits, vulgairement appelés « bosses, » une coloration violacée dite « ecchymose, » l'engourdissement douloureux des tissus, etc. Le public s'effraie facilement de ces changements subits dans la forme et la couleur des organes.

*Secours d'urgence.* — Recouvrir la région blessée de compresse imbibées constamment d'eau froide, aiguisée d'eau-de-vie camphrée, d'eau sédative, d'eau blanche, de teinture d'arnica, d'eau vinaigrée ou salée, etc., le tout maintenu convenablement par un bandage très-léger. Une coutume populaire consiste à exercer sur ces « bosses » une compression assez énergique au moyen d'une pièce de monnaie, d'un caillou plat, placés entre deux linges et serrés contre la tumeur au moyen de tours de bande. Cette pratique est bonne quand la « bosse sanguine » apparaît dure et suffisamment développée, et que la constriction nécessaire devient facilement supportable pour le blessé.

Les chutes, les coups violents sur la tête, sont parfois accompagnés de divers accidents dont il est bon de connaître la valeur.

Ainsi, la CONTUSION DU CERVEAU, suite de son choc rapide contre les parois du crâne, entraîne la perte de connaissance, la gêne de

la respiration et du parler, l'abaissement des paupières, de l'agitation continuelle; — la COMMOTION CÉRÉBRALE, ébranlement, secousse du cerveau, se caractérise à un faible degré par des étourdissements, bourdonnements d'oreilles, éblouissements, faiblesse générale du système musculaire; à un degré plus fort, par la pâleur de la face, la perte de connaissance, le rejet involontaire des aliments, urines et matières fécales, la sensibilité étant conservée; — la COMPRESSION DU CERVEAU, déterminée par un épanchement, offre, en outre des symptômes de la « commotion, — l'abolition des facultés physiques, de la sensibilité et du mouvement, une respiration très-ronflante, etc.

*Secours d'urgence* dans ces trois cas. — Ranimer le blessé en lui faisant respirer de l'alcali, du vinaigre, des odeurs aromatiques; frictions avec les mêmes substances et sinapismes sur la région du cœur et sur les membres; demi-lavements d'eau salée; réfrigérants sur le crâne en permanence; tisane de mélisse, d'arnica, de feuilles d'oranger, limonade, etc.

Les CONTUSIONS DE L'ŒIL donnent lieu à des douleurs vives et à des troubles inquiétants dans la vision.

*Secours d'urgence.* — Insister sur les bains de pieds sinapisés, sur les applications permanentes d'eau très-froide sur la région oculaire; l'œil sera complètement soustrait à la lumière par un bandeau léger, et la chambre du blessé tenue dans une demi-obscurité.

Les CONTUSIONS DE LA POITRINE déterminent une toux fatigante, des douleurs assez vives, de la difficulté de respirer, parfois des crachements de sang.

*Secours d'urgence.* — Boissons gommeuses, antispasmodiques; demi-lavements au sel; silence rigoureux. Quand la contusion a porté sur le sein, notamment chez la femme, frictions de pommade camphrée que l'on recouvrira de cataplasmes arrosés de quelques gouttes de laudanum, que la douleur soit vive ou non, cet accident négligé dès le début ayant souvent des suites graves.

La CONTUSION violente DE L'ÉPAULE, que signalent des douleurs aiguës dans les mouvements avec impossibilité de relever volontairement le bras, ne doit jamais être négligée.

*Secours d'urgence.* — Compresses d'eau-de-vie camphrée, d'eau blanche, de teinture d'arnica, en permanence, ou bien cataplasmes tièdes de farine de lin arrosés de 8 à 10 gouttes de laudanum.

Dans les CONTUSIONS violentes DU VENTRE, la paroi antérieure est fort douloureuse soit au toucher, soit par les mouvements respiratoires, soit par l'action de marcher, de se lever : ventre gonflé, tendu ; suffocation, faiblesses, rejet de sang soit par la bouche, si l'estomac a été atteint, soit par les selles, si la moitié inférieure de l'abdomen a été lésée.

*Secours d'urgence.* — Frictions de pommade ou d'huile camphrée, cataplasmes légers de farine de lin aiguïsés de 10 à 15 gouttes de laudanum, ou mieux, vu leur étendue et la grande quantité de laudanum à employer, cataplasmes faits avec la décoction de têtes de pavot. Tisanes acidulées (limonades, eau vinaigrée, sirop de groseilles) ; demi-lavements émollients ou salés ; eau sucrée avec hydrolat de fleurs d'oranger, ou quelques gouttes d'éther ; bains de siège tièdes, composés de décoctions aromatiques (sauge, thym, verveine, romarin). Avoir soin de soulever les draps et couvertures à l'aide de cerceaux, afin qu'aucune pression sur l'abdomen ne réveille les douleurs.

Les VIOLENCES exercées sur la région DES REINS, coups, chutes, chocs énergiques, produisent des ecchymoses, des plaies qui nécessitent les secours d'urgence indiqués dans toutes les contusions ou blessures de la peau ; seulement le blessé doit être couché sur un côté et maintenu dans cette position à l'aide de coussins, d'oreillers, de petits matelas, appuyés contre les épaules, les fesses et les jambes.

Parfois ces lésions sont accompagnées d'émission d'urines sanguinolentes (HEMATURIE), noirâtres, se prenant rapidement en caillots d'un brun foncé. — *Secours d'urgence.* Lavements d'eau froide simple ou vinaigrée ; pour boisson, tisanes émollientes coiffées de lait, alternant avec des boissons acidulées (citron, orangeade) ; bains de mains et de pieds dans de l'eau sinapisée ; vessie pleine de glace pilée sur la région des reins ; température douce dans la chambre ; couvrir modérément le blessé.



L'ENTORSE, vulgairement appelée « foulure, » tiraillement violent des parties molles et des liens fibreux qui entourent et fixent les parties élémentaires d'une articulation, se trahit par des douleurs aiguës, de la tuméfaction et des ecchymoses (extravasation de sang par déchirure de petits vaisseaux). C'est un des accidents dans lesquels les masses populaires mettent le plus d'empressement à appeler les empiriques, les rebouteurs, les renoueurs : est-il besoin de répéter ici que c'est là une confiance bien souvent aventurée et aveugle que celle qui remet l'avenir d'un membre à des gens effrontés qui ne savent rien de sa composition articulaire, de la disposition des os, de leur forme, de leur agencement ? N'est-il pas bien plus sage, plus logique de recourir au véritable chirurgien, et, en attendant, de procéder au soulagement d'urgence qui suit ?

**ENTORSE DU POIGNET :** douleurs vives dans les mouvements de la main sur l'avant-bras ; gonflement du poignet. — *Secours d'urgence.* Faire avec le pouce des onctions (beurre, cérat, huile, axonge camphrée ou non) sur les deux faces de l'avant-bras et de la main, dans le sens parallèle à l'axe du membre et de bas en haut ; frictionner ensuite avec de l'eau-de-vie camphrée, de la teinture d'arnica. Si les douleurs sont aiguës, dès le début plonger le poignet pendant quelques heures dans de l'eau très-froide, et au sortir de ce bain entourer l'articulation de compresses imbibées de liquides froids et renouvelées en permanence ou mieux soumises à un système d'irrigation continue : pendant cette opération, la main et l'avant-bras seront maintenus un peu élevés et immobilisés sur une surface plane (planchette, couvercle) inclinée.

L'ENTORSE DU PIED demande les mêmes secours d'urgence. Seulement l'immobilisation du pied, une fois pansé, s'obtient très-facilement à l'aide du petit appareil que j'ai proposé en 1845 (1) : deux planchettes de quatre travers de doigt de largeur, fixées à angle droit, l'une de la longueur de la jambe, l'autre de la hauteur du pied ; sur la planchette horizontale matelassée avec une

(1) Strasbourg, in-4°.

couche épaisse de compresses ou d'étoupes, on fixe la jambe à l'aide de bandes, de cravates, d'écharpes, en ayant soin toutefois que le talon n'appuie pas et reste pour ainsi dire dans le vide; contre l'extrémité libre de la planchette verticale on appuie la région digitée du pied, on l'y maintient avec quelques tours de bande : l'articulation est ensuite recouverte de compresses résolutives. L'eau de menthe poivrée pure a été conseillée en fomentations et aurait donné d'excellents résultats.

L'emploi des pédiluves froids est généralement contr'indiqué chez les femmes et les personnes délicates exposées à s'enrhumer facilement.

Avant d'immerger le pied dans l'eau froide, on pratique assez souvent le massage qui a pour avantages de dissiper les fluides épanchés et de remettre en place les tendons dérangés. Les doigts préalablement graissés, afin de ne pas blesser et surtout de ne pas échauffer la peau du blessé, on promène la main le long des veines, dans le sens des tendons et des muscles, à partir du bout du pied. Cette friction est combinée avec la pression pendant une vingtaine de minutes, jusqu'à diminution des douleurs, de la tuméfaction, et récupération des mouvements : à chaque massage on doit modérer progressivement l'énergie des frottements, tout en les réitérant de plus en plus fréquemment.

En soulevant brusquement par les poignets de très-jeunes enfants, de 2 à 4 ans notamment, les parents et surtout les bonnes produisent chez ces petits êtres une véritable **ENTORSE DU COUDE** (articulation radio-cubitale), car c'est dans cette jointure qu'au moindre mouvement l'on sent un bruit de craquement et que l'enfant accuse une vive douleur, s'obstinant à laisser pendre le bras étendu le long du corps et un peu en arrière.

*Secours d'urgence.* — D'après le Dr Bourgeois, embrasser avec la paume d'une main tout le coude lésé; avec l'autre main saisir la partie inférieure de l'avant-bras et lui faire exécuter un mouvement de rotation en dehors, puis le fléchir à angle droit et le fixer en cette position avec une écharpe. Maintenir sur l'articulation des compresses résolutives (eau blanche mêlée d'eau-de-vie camphrée, eau sédative, teinture d'arnica).

Les FRACTURES DU CRANE, assez ordinaires dans les chutes d'un lieu élevé, ou de coups et chocs d'une grande violence, ont pour signes caractéristiques un écoulement sanguin par le nez, les oreilles, la bouche, la mobilité et la crépitation des os sur certains points pressés par les doigts. L'intervention du chirurgien est indispensable.

*Secours d'urgence.* — Ceux de la commotion cérébrale (voir ci-dessus).

( A suivre. )

---

## TRADITIONS POPULAIRES

### De l'arrondissement de Poligny

---

#### AVANT-PROPOS

Par *traditions populaires*, on doit entendre d'abord les légendes miraculeuses, ces harmonies de la religion et de la nature, comme les appelaient Châteaubriand et Montalembert, où la foi et la poésie chrétienne se confondent dans une union si intime, que l'Eglise ne saurait ni les avouer, ni les proscrire d'une manière absolue; ensuite, les chroniques merveilleuses des époques chevaleresques et guerrières, récits en dehors de l'histoire, où figurent cependant des personnages historiques, avec les vices ou les vertus qui les caractérisent aux yeux du peuple, sortes de broderies variées à l'infini sur un canevas quelquefois réel et quelquefois supposé; enfin, les contes populaires, plus nombreux encore, que la fantaisie, l'erreur ou la superstition paraissent avoir imaginés.

Prises ainsi dans leur ensemble, les *traditions populaires* forment, en quelque sorte, l'histoire pittoresque et poétique d'une contrée, non-seulement celle des faits mémorables qui s'y sont accomplis, mais encore celle des mœurs, des usages et des croyances du peuple, dont elles représentent, avec une fidélité parfaite, la physionomie morale, le caractère particulier et distinctif. Ainsi, l'on peut juger de la vivacité de la foi dans

une province par l'examen attentif de ses traditions religieuses; on peut apprécier son patriotisme par les traditions qui tiennent à ses origines et à ses exploits militaires; on peut enfin se rendre compte de ses aptitudes poétiques par la variété même de ces récits fabuleux, qui sont comme les fruits spontanés de son imagination et de sa verve caustique.

Les Séquanes, nos ancêtres, ne nous ont laissé aucun monument écrit de leur littérature. Cependant chaque peuple a eu la sienne, et l'histoire nous redit, depuis deux mille ans, que les poètes de la nation gauloise en étaient à la fois les prêtres, les législateurs et les historiens. Où retrouverons-nous les traces de cette littérature sans livres de nos pères, si ce n'est dans ces traditions mythologiques qui sont parvenues jusqu'à nous, et qui n'ont absolument rien de commun avec la mythologie des Grecs et des Romains? D'où viendrait ce goût inné et persistant des habitants de nos campagnes pour les histoires merveilleuses, pour les contes satiriques qu'ils composent eux-mêmes, malgré leur ignorance des premières règles de l'art, si ce n'est d'une prédisposition originelle, d'un instinct poétique héréditaire?

A plus d'un point de vue, la recherche et l'étude de nos traditions doivent donc paraître utiles et intéressantes.

Les éléments de cette curieuse étude sont beaucoup plus multipliés qu'on ne pourrait le croire au premier abord. Ils se présentent en foule au chercheur qui daigne s'en soucier. On les trouve dans les ruines de ces vieux châteaux dont le moyen-âge avait, pour ainsi dire, hérissé la cime de nos montagnes; dans les enceintes aujourd'hui désertes de ces antiques monastères, auxquels notre province doit la plupart de ses défrichements et la première instruction de ses habitants; dans ces grottes profondes que la nature a creusées dans notre sol pour servir de demeure à une multitude d'êtres fabuleux ou de refuge au peuple dans des temps de calamités. Il n'est presque pas de fontaine, de lac, de rocher, de chapelle ou d'oratoire dans notre province qui n'ait sa tradition. Les forêts, les prairies, les rivières ont aussi les leurs, où figurent les *Dames blanches*, les *Dames vertes*, les *Follets*, les *Vouivres* et les *Fées*. Cet arbre séculaire,

dont les vents ont déchiré les rameaux, dont la foudre a plus d'une fois brisé la cime et dont la cognée du bûcheron n'a pu encore entamer le cœur, ne l'appelle-t-on pas *l'Arbre des Sorciers*? N'est-ce pas sur cette pelouse aride et inculte, dans cette clairière sauvage et désolée que se tenait jadis le *sabbat* et que se jouaient à minuit, le samedi de chaque semaine, les prétendues scènes de ces comédies infernales? N'avez-vous pas rencontré quelquefois, dans vos voyages, un pont rustique jeté audacieusement sur un abîme, entre deux rocs gigantesques, et ne vous a-t-on pas dit, quand vous le traversiez en tremblant, que ce pont était *le Pont du Diable*?

Les chemins de fer n'ont encore point de traditions; mais nos anciennes routes, à présent délaissées par le voyageur, en comptaient presque autant que de bornes kilométriques. Le *Grandvaquier* les savait, et il était rare que, dans la diligence, il ne se trouvât personne pour les dire et les apprendre à ceux qui pouvaient les ignorer encore.

On ne traversait guère autrefois l'arrondissement de Poligny, pour ne parler ici que de cette partie de la Franche-Comté, sans ouïr narrer, chemin faisant, quelque histoire du fameux *Cheval Gauvin*, de Chamblay, ou *l'Aventure de la femme d'Ounans*, ou le récit de quelque apparition fantastique sortie des profondeurs de *la Citerne de Vaugrenans*. C'est une *Vouivre* célèbre, c'est *Mélusine*, disait-on, qui habite la tour de Vadans-les-Arbois. On la voit voltiger de temps à autre du château de Vaugrenans à celui de Vadans. Elle vient souvent, ajoutait-on, se désaltérer dans la rivière de la Cuisance.

En se dirigeant vers Salins, on ne tardait pas à connaître la légende du *Mont Poupet*, celle de *la Dame blanche*, celle de *la Dame verte* et de *l'Homme aux Etoupes*. Un paysan jovial vous disait en patois de la vallée *Pourquoi les Femmes ont la tête du Diable*. Un autre disait l'histoire du *Prieur de Château-sur-Salins*, ou racontait *la Catastrophe émouvante de Sarcenne*. Puis venait bientôt la légende de *Saint-Anatoile* et celle de *Notre-Dame Libératrice*. On n'oubliait même pas, en passant, la tradition du *Matachin*, racontée par Max. Buchon,

et celle de *l'Académie de Pretin*. Un amateur de sorcellerie parlait de *la Surgette*, des *Combes d'Arloz* et de *la Nue Merceret*, sans oublier l'aventure du *Démon Triboulet* et de *Marquerite Mouille*, dite *la Monnière du moulin Fleuret*.

En revenant vers Poligny, on entendait encore parler de *la Dame blanche* de ce lieu et de *la Dame blanche de Picarreau*. Puis venait l'histoire du fameux *Géant de la Pierre-qui-Vire* et du *Lièvre boiteux de Villers-les-Bois*. A Poligny même, dans cette ville si intéressante au point de vue purement historique, on recueillait pieusement la légende miraculeuse de *l'Eau de Sainte-Colette*.

Dans le canton de Champagnole, on trouvait encore une vouivre, gardant son trésor du bec et des ongles, c'était *la Vouivre de Montrond*. Une touchante tradition de l'abbaye de Balerne, est celle du *Moine sans esprit*, que Léon Dusillet a rappelé dans son roman d'*Iseult*. A Ney, on parle peut-être encore de *la Princesse Bergère*. A Sirod, on voit aussi *les Trois Commères*; mais le peuple paraît déjà en avoir oublié l'histoire.

Avait-on quelque affaire qui exigeât une tournée dans le pays de Nozeroy? on ne manquait pas d'y recueillir l'histoire du *Chevalier au pied de bouc* et celle de *la Dame blanche du château de la Berne*. A Cuvier, on apprenait que le sabbat des sorciers se tenait jadis dans *le Champ des Esparons*, et qu'un particulier, proscrit de ce village pour ses opinions religieuses, était devenu, au xvi<sup>e</sup> siècle, *la souche* d'une famille d'où est sorti l'éminent naturaliste *Cuvier*, de Montbéliard. *Nozeroy*, la riche, a aussi sa légende, qui fixe sa fondation à l'époque des Croisades, par un seigneur du pays, à son retour de la Galilée. Sur les bords de la Serpentine, on retrouve encore la jolie légende de *Notre-Dame de Mièges*, d'où Charles Nodier a tiré son délicieux récit de *Béatrix et de Notre-Dame des épines fleuries*.

Si l'on pénétrait enfin dans ce pays perdu, mais très-curieux et très-pittoresque, qui s'appelle le canton des Planches-en-Montagne, on ne manquait pas d'entendre parler du *Pégase de Foncine* et du *Luton de Poutin*. Sur le cours de la Sène, on trouvait *le Lac de la Grange à la Dame*, dont les bergers de

Foncine-le-Haut connaissent et redisent encore la légende. A la Perrena, on montrait aussi aux étrangers curieux *la Pierre du Cuard* ou *Château sarrasin*, d'où jaillit la source du bief Marandier, et la tradition rappelait que ce menhir avait été autrefois honoré comme un dieu. On trouvait enfin, au pied de *la Madone de Morillon*, plus d'un pèlerin venu de loin qui priaient avec foi la miraculeuse image.

Ces diverses traditions de l'arrondissement de Poligny, dont nous allons donner les textes, font partie de la collection générale des *Traditions populaires de la Franche-Comté*, qui formeront un recueil plus considérable peut-être que celui qui a été publié en deux volumes in-8°, par les frères Grimm, pour les contrées de l'Allemagne qu'ils ont explorées. Ce travail doit englober les travaux d'un grand nombre de nos compatriotes, entre autres MM. Désiré Monnier, Clovis Guyonard, Auguste Demesmay, Charles Nodier, Xavier Marmier, Léon Dusillet, etc., qui, les premiers, se sont avancés dans les broussailles encore vierges de cette partie trop négligée de la littérature populaire de notre province.

La Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny, en voulant bien insérer dans son bulletin mensuel les traditions qui se rattachent aux différents cantons de cet arrondissement, coopérera d'une manière très-utile à la création d'un recueil intéressant qui nous manque encore, et son exemple sera peut-être imité dans chaque arrondissement de notre province, ce qui faciliterait beaucoup l'achèvement d'une œuvre longue et minutieuse, pour laquelle on a, en quelque sorte, besoin du concours de tout le monde. C'est ce que Demesmay exprimait avec concision, dans l'épigraphe de son ouvrage sur nos traditions populaires, par ces deux mots :

« Aidez-moi ! »

Ch. THURIET.

## LE CHEVAL GAUVIN.

(CHAMBLAY).

Une femme de Chamblay ayant vu une certaine nuit un beau cheval qui paissait sur le cimetière et qui n'appartenait à personne de sa connaissance, s'approcha de lui, le flatta de la main, le trouva docile et gentil : elle pensa donc pouvoir l'enjamber pour l'amener dans son écurie. Mais quand le cheval la sentit sur son dos, il se mit à faire des évolutions sans nombre. La femme de Chamblay était ravie de sa trouvaille. Elle galopait sans secousses ; elle volait comme avec des ailes, tant et si bien qu'elle s'oubliait dans ces délicieux exercices d'équitation. Tout-à-coup, le cheval, qui était *le cheval Gauvin*, lui fit comprendre qu'elle s'était mal à propos confiée à lui. Il s'élança dans la Loue, et, quand il fut arrivé au beau milieu de la rivière, il disparut sous la femme et la laissa tomber dans l'endroit le plus profond. Elle ne se sauva de cette noyade que d'une manière miraculeuse et mourut peu de temps après des suites de sa frayeur.

(D. MONNIEZ, *Trad. pop.*, p. 696).

## HISTOIRE DE LA FEMME D'OUNANS.

A la fin du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, des religieux portaient dans les différentes villes de la province les reliques de Saint-Claude. Des miracles s'opéraient par l'intercession du saint prélat. Une femme d'Ounans, nommée Poncette, était dans son lit, caressant son enfant, lorsque le démon, sous la forme d'un corbeau, entra tout-à-coup dans sa chambre par la fenêtre, s'approcha d'elle, et, d'une voix douce et persuasive, lui promit de l'or, de l'argent et toutes les richesses du monde, si elle voulait faire mourir son fils. Cette malheureuse eut la faiblesse de céder à la tentation, et, à l'heure convenue, elle commença à serrer la gorge de son enfant. Le diable saisit alors la mère et l'enfant dans la même étreinte pour les étouffer. Une voisine, entendant de sourds gémissements, se hâta d'accourir. Le démon effrayé s'enfuit. Jean, mari de Poncette, étant survenu, trouva sa femme et son enfant étendus sans vie. Il releva cette dernière, mais sa main et sa langue étaient paralysées. Alors, il versa d'abondantes larmes et la voua à Dieu et à Saint-Claude. Peu de temps après, ils se rendirent ensemble à Arbois. Poncette s'agenouilla devant la chaise de Saint-Claude, demandant avec ferveur le pardon



de ses péchés et la guérison de son corps. Sa main paralysée recouvra le mouvement, sa langue se délia, et elle s'empressa alors de publier les embûches que lui avait tendues le démon et sa guérison miraculeuse, opérée par l'intercession de Saint-Claude, abbé de Saint-Oyan-de-Joux.

(Rousset, *Dict. géog.* — Jura, com. d'Ounans).

## LA CITERNE DE VAUGRENANS.

Une tradition recueillie dans la commune de Pagnoz rapporte que la grande citerne qui existe encore sous les ruines du château de Vaugrenans est le théâtre d'apparitions fantastiques. Un trésor y est caché et un animal redoutable en est le gardien. Trois imprudents garçons de Pagnoz, après avoir bu un bon coup pour se donner du courage, s'en allèrent une belle nuit faire des fouilles dans cette citerne, espérant y découvrir le trésor qu'elle recèle. A la lueur d'une lanterne blafarde, ils se mirent à creuser. A minuit, leur lanterne ne jetait plus qu'une lueur douteuse et ils commencèrent à voir danser autour d'eux des ombres effrayantes. Tout-à-coup, un horrible cri se fit entendre. Un animal se dégageant de dessous les décombres renversa et éteignit la lanterne. Le monstre infernal chargea sur son dos velu les trois audacieux visiteurs et les emporta dans les airs. Il alla déposer le premier au-dessus du mont Poupet; il porta le second au milieu de la forêt de Chaux et le troisième dans les fossés du château de Vadans. Frappés de stupeur, nos pauvres aventuriers passèrent une nuit affreuse et ne recouvrèrent l'usage de leurs sens que le lendemain. De retour chez eux, ils se promirent bien de ne plus tenter d'expéditions aussi téméraires.

Une tradition analogue à celle-ci se raconte à Vescles, canton d'Arinthod, au sujet de *Grabolibus*, gardien des trésors cachés sous les voûtes du donjon ruiné d'Oliferne.

## MÉLUSINE.

Une *vouivre* célèbre, qu'on nomme *Mélusine* et par corruption *Mère Lusine*, habite la tour de Vadans-les-Arbois. On dit qu'on la voit encore quelquefois voltiger du château de Vaugrenans à celui de Vadans. La maison de Poitiers prétendait descendre de Mélusine, et elle n'était pas la seule à s'en vanter. Bullet pense que Mélusine vient de *mé*, moitié, et de *lisowen*, serpent. D'autres croient que Mélusine, princesse d'Albanie et fille parricide, avait été condamnée à être moitié

serpent tous les samedis et fée tous les autres jours de la semaine, jusqu'au jugement dernier, à moins qu'elle ne trouvât un époux qui consentit à ne la voir jamais le dernier jour de la semaine. Raimondin, fils du comte de Forez, l'épousa à cette condition ; mais il eut un jour la fantaisie de faire, avec son épée, un trou à la porte de la chambre à coucher de sa femme, et ne vit qu'un serpent ailé qui s'enfuyait par la fenêtre. Avis aux maris trop curieux. Une aventure pareille arriva, dit-on, au sire de Mathay-sur-le-Doubs, canton de Pont-de-Raide.

(*Acad. de Besançon*, août 1862).

On connaît la fée Mélusine ailleurs qu'en Franche-Comté. C'est elle qui, dit-on, aurait bâti presque tous les châteaux du Poitou.

En termes de blason, Mélusine est une figure échevelée, demi-femme et demi-serpent, qui se baigne dans une cuve où elle se mire et se coiffe.

(*MONNIEA, Culte des Esprits*).

## LE CHATEAU DE VADANS.

La tradition ne se borne pas à dire que le *château de Vadans* est hanté par la fée Mélusine, qui, chaque soir, vient, sous la forme d'un serpent de flamme, se désaltérer dans la rivière de la Cuisance ; elle rapporte aussi qu'une princesse, qui avait possédé ce château, ayant négligé de remplir les devoirs de l'hospitalité envers les pèlerins et les malheureux, fut maudite par les fées et condamnée à revenir tous les sept ans, sous la forme d'une couleuvre, au manoir que continua d'habiter sa postérité.

(*ROUSSET, com. de Vadans*).

## LE MONT POUPET.

Les géologues expliquent à leur manière la formation des montagnes et des vallées sur le globe terrestre. Ils n'en savent pas long sur la matière, et j'aime presque autant que leurs systèmes cette explication naïve, fournie à la science par un vigneron de Salins :

Lorsque le bon Dieu créait le monde, il passait dans l'espace tenant un gros sac où étaient renfermées les montagnes, et il les semait à poignées là où il le jugerait à propos. Le sac vint à crever et il s'en échappa une masse énorme qui tomba en ce lieu.

Une autre tradition, beaucoup plus moderne peut-être, conduit sur la plus haute cime du mont Poupet, dès la nuit qui précède la fête de la Trinité, ceux qui veulent mesurer par une épreuve la pureté de leur

ime. Au lever du soleil, il est donné à ceux qui seront les élus du Paradis, de voir triple l'image de l'astre.

(DELACROIX, *Alaise et Séquanie*, p. 76).

Cette dernière tradition se rencontre dans un grand nombre de pays, soit en Franche-Comté, soit ailleurs.

### LA DAME BLANCHE DE SALINS.

Un important service fut rendu par une *Dame blanche* à la ville de Salins pendant la guerre de 1638, de la France contre le Comté de Bourgogne. Elle mit en déroute un corps d'armée de Louis XIII, commandé par Villeroy. « Il est remarquable, dit Girardot de Beauchemin, historien contemporain de cette guerre, qu'au temps qu'on pourchassait les Français, une petite fille, nourrie au couvent des Ursules de Salins, étant près de mourir, dit aux religieuses assemblées autour de son lit qu'elles n'eussent pas crainte des Français, car elle les voyait fuir devant une femme blanche. »

### LA DAME VERTE ET L'HOMME AUX ÉTOUPES.

Le val de Salins connaît aussi la *Dame verte*. Sur le territoire de Pont-d'Héry, au bout des côtes Bernard, elle a une chambre dans les bois d'Andelot. Cette *chambre de la Dame verte*, c'est une grotte. La belle dame la quitte assez souvent pour venir à la promenade sur le grand chemin, et elle ne s'y rend pas inabordable. Un habitant de la commune d'Andelot, à qui son âge de 55 ans n'avait pas encore inspiré toute la retenue désirable, ayant un jour rencontré cette beauté qui remettait sa jarrettière, ne s'avisa-t-il pas d'aller lui offrir ses services ? La *Dame verte* trouva bon de s'amuser aux dépens du vieux farceur, et, feignant d'agréer son offre, elle lui proposa une petite promenade à l'ombre du bois.

« Descendons à l'ombre du bois,

« La belle,

« Descendons à l'ombre du bois. »

En fredonnant cette note d'un de nos plus jolis airs populaires, il accepta la promenade avec un empressement plein d'espérance. Mais la *Dame verte*, qui avait pris le bras du lourdaut sous le sien et qui le lui tenait vigoureusement serré, se dirigeait à travers les épines, les broussailles, les marais, les flaques d'eau, sans avoir l'air de s'en apercevoir. Le malheureux demandait grâce, et alors la dame changeait de

direction et le faisait trotter dans les terres labourées ou sur des rochers armés d'aspérités sans nombre. Pour comble de malheur, il avait acheté des étoupes qu'il emportait à la maison.

« Filons ici tes étoupes, mon ami, disait la *Dame verte*, filons tes étoupes. »

Et partout les étoupes restaient cardées sur les ronces ou suspendues aux branches des arbres.

« Filons, filons, répétait-elle. »

Et ils filèrent si bien et si longtemps, que, sur le dos du porteur, il ne resta plus une seule mèche d'étoupes pour la montre.

Il rentra chez lui un peu désenchanté ; et les femmes de son village, heureuses de pouvoir citer ce bel exemple, le racontent encore à leurs maris.

(MONNIER, *Trad. pop.*, p. 759).

### POURQUOI LES FEMMES ONT LA TÊTE DU DIABLE.

Les gens de Clucy-sur-Salins redisent dans leur dialecte cette facétie populaire, qui a cours en Franche-Comté depuis des siècles :

I z'y ovève nos vois Jésus-Christ et pu saint Pierre que se prouveneva su lo rivo de lo mer. Tout d'un cô, i voya lou diable et pu no fonno que se botteva de l'autro rivo. Alors lou bon Dieu dit o saint Pierre : « Vo t'a vitou me lès décombottre. »

Voilà donc mon saint Pierre qui se dépadze d'obèi o son mâtre, et kma i martzève ausse bin sur l'âgue que su lo tarro, l'arrivo là da ra de ta ; et pu, ma foi, kma i lès voit toudze de ple en ple annourtsis l'on contre l'autro, i ne fâ ne ion ne do ; i tire se-n'épée et ieux còpe lo tétó. Là dessus, i s'en retouône kma se de ra n'était, vâ Jésus-Christ que l'attendève et i li raiconte kma lo fâ.

En entendant ça, voilà que lou bon Dieu se met en coulère, et li dit en topant du pie : — Mâ ! bougre d'innocent ! i ne t'ovévou pas dit de ieux còpé lo tétó ! Pra-me bin vitou dzan que délodze, et vo-t-o en mon nom ieux remettre.

Voilà mon pôrou saint Pierre tout penou et so tio couito que retro-vâche ne secondo vois, et que se met en besougne de réquemôder so niguedouilléri. Mâ l'ovève ne téló frette et télomat coueto, tant l'ovève pou que lou bon Dieu ne s'impatientisse, que lès uioux li trebeilléva se bin qu'i pra lo tétó de lo fonno qu'i met su lou couò du diable et pu clo du diable qu'i met su lou couò de lo fonno.

Et voilà kma quai lès sonnets ant lo tétó du diable.

## LE PRIEUR DE CHATEAU-SUR-SALINS.

En 1415, Raoul de Montrichard épousa Marie de Poupet. Son bonheur fut complet pendant deux années. Après ce temps, Raoul dut quitter Marie et partit pour la guerre. Deux ans plus tard, après des combats de toutes sortes, il put enfin revenir au château de ses aïeux, où il avait laissé en pleurant son épouse bien-aimée. Suivi d'un seul écuyer, il arrive de nuit au château de Montrichard. Il se fait connaître au gardien du pont-levis et entre sans bruit dans son château. Personne ne l'attendait, car personne n'avait été averti de son retour. Il arrive bientôt à la porte de la chambre où il croyait son épouse endormie. Il espérait la surprendre doucement dans son repos. Il voulait par un chaste baiser la tirer du sommeil pour la ramener au bonheur de cette réunion. Mais, ô malheur ! il surprend un amant infâme dans la couche de son épouse adultère. Dans un accès irrésistible de colère et de désespoir, il les frappe tous deux mortellement. Puis, afin d'obtenir le pardon de cette sanglante vengeance, afin de pleurer son malheur et de gémir en paix, oublié du monde, il alla cacher sa vie dans le cloître de Notre-Dame-du-Château, dont on voit encore aujourd'hui les ruines non loin de Salins. Reçu dans la communauté, il y vécut sous le nom de père Jehan. Il s'y distingua tellement par sa piété et par la dureté des privations qu'il s'imposait, qu'à la mort du prieur il fut choisi pour le remplacer. Puis, lorsque longtemps après il passa de vie à trépas, les moines qui l'ensevelirent ne purent s'expliquer la présence d'un poignard rouillé pressé sur son corps par le cilice dont sa poitrine avait été lacérée pendant plus de quarante ans.

(GAUTHIER, *Revue de Franche-Comté*, 1838, p. 539.

*Acad. de Besançon*, août 1865, F. TALPAIN).

## SARCENNE.

### TRADITION HISTORIQUE. — XVII<sup>e</sup> SIÈCLE.

Dans la nuit du 20 au 21 janvier 1649, le village de Sarcenne, dont le territoire est aujourd'hui compris dans celui d'Aresches, fut tout-à-coup enseveli sous les décombres d'une montagne écroulée. Cet événement répandit au loin la consternation. Les habitants d'alentour coururent à Salins. Saisi lui-même d'épouvante, le magistrat de cette ville s'adressa aussitôt au clergé pour réclamer des prières publiques ;

il se rendit en corps, avec le mayeur Guy d'Esternoz, à une messe célébrée dans la chapelle de N.-D. Libératrice, nouvellement érigée. On descendit la chässe antique et révérée de Saint-Anatoile et on se dirigea en procession sur le théâtre de l'évènement. On ne tarda pas à reconnaître l'étendue du malheur. De ce populeux village de Sarcenne, tout était englouti, maisons et habitants. On ne put même reconnaître la place qu'il occupait. Ce village, aussi peuplé que celui d'Aresches, était, avant son engloutissement, environné d'un grand territoire, protégé par une forteresse relevant de Montmahoux, pourvu d'une annexe et riche d'une foule de métairies. M. Philippe d'Alpy, opulent propriétaire de ce lieu, qui commandait alors au château de St<sup>e</sup>-Anne, avait perdu, sous cette masse de pierres et de graviers, sa chapelle, sa maison forte, sa grange et plus de cent hectares de terres. On attribue cette catastrophe à des mines creusées par de nombreuses sources. La disparition étonnante de ce village, dont le souvenir ne s'effacera jamais, fut considérée par le peuple de la contrée comme une punition du ciel. On attribue en effet aux malheureux habitants de Sarcenne une foule d'impudicités et d'orgies.

(ROUSSET, t. 1<sup>er</sup>, p. 13).

## LÉGENDE DE SAINT-ANATOILE.

(SALINS).

A mi-côte du fort Belin, il existe une esplanade, emplacement d'un premier fortin qui s'appelait autrefois l'ermitage de Saint-Anatoile. A cet ermitage se rattache une légende qui explique les tapisseries de la bibliothèque de Salins. Un jour, le saint, qui vivait là de racines, manquant de feu pour faire sa cuisine, envoya son domestique en chercher à la Saline. Les saulniers, ce jour-là, en humeur taquine, refusèrent du feu au domestique, à moins qu'il ne l'emportât dans le pan de son manteau. Avant de se risquer à pareille épreuve, le domestique veut d'abord en référer à son maître. Le saint le renvoie aussitôt à la Saline, en lui reprochant son peu de foi. Bientôt le domestique rapporte le feu dans le pan de son manteau, sans qu'il en résultât le moindre dommage; mais voilà qu'au même instant les sources de la Saline cessent de couler. Que vont devenir les saulniers? Vite on accourt en procession aux pieds du saint, qui se laisse apitoyer. Les sources se ravivent et tout le monde est dans la joie.

(BUCHON, *Salins-les-Bains*, p. 30).

## NOTRE-DAME LIBÉRATRICE.

(SALINS).

Au mois de mars 1639, Weimar quitta Pontarlier et marcha sur Salins avec 18,000 hommes. Il se trouvait déjà avec toutes ses forces dans les plaines de Dournon. Tout-à-coup, il changea d'avis et revint à Pontarlier. La ville de Salins, considérant ce changement de résolution comme un véritable miracle, voua un culte particulier à Notre-Dame Libératrice, dont on voit la jolie chapelle au centre de la ville.

(Voir les différentes notices et histoires de Salins).

## TRADITION DU MATACHIN.

(SALINS).

Le quartier du Matachin, le plus pauvre de la ville de Salins, en est aussi le plus pittoresque. Il commence à la Porte-Basse et comprend toute la rue d'Olivet, rue qui doit son nom à l'abbé d'Olivet, de l'Académie française, que Voltaire appelait son maître en grammaire, et qui naquit dans cette rue même. On dit qu'autrefois un grand seigneur avait dans ce quartier son chenil à chiens. La tradition populaire a appelé cela une *meute à chiens*, ce qui a fini par devenir ce mot de *Matachin*, dont la provenance étymologique ne fait, du reste, nullement disparate avec la physionomie du pauvre quartier ainsi désigné aujourd'hui.

(Max. BUCHON, *le Matachin*).

## L'ACADÉMIE DE PRETIN.

Une facétie populaire, connue dans toute l'étendue de la province franc-comtoise, est celle qui consiste à dire de quelque docteur ignorant : *Il est membre de l'Académie de Pretin*, ou : *Il a obtenu ses grades à Pretin*.

Les uns veulent que cette impertinence vienne de ce que l'on avait autrefois la coutume d'élever à Pretin, comme à Marnoz, une prodigieuse quantité d'ânes. D'autres l'expliquent en rappelant qu'autrefois il y avait à Pretin un couvent de moines enseignants qui délivraient des diplômes à leurs élèves, lesquels diplômes seraient par trait de temps tombés en discrédit, comme les assignats et autres valeurs anciennes ou modernes.

## LOYSE SERVANT, DITE LA SURGETTE.

L'expérience nous apprend, dit Boguet (2<sup>me</sup> avis), que pour l'ordinaire la sorcellerie est pratiquée par les femmes, et qu'il y a vingt femmes pour un homme sorcier.

Loyse Servant, dite la Surgette, fut condamnée pour crime de sorcellerie à la poine du feu par arrêt de la Cour confirmant deux sentences rendues au siège de Salins dans le commencement du xvn<sup>e</sup> siècle.

Outre les charges ordinaires qui paraissaient suffisantes à nos bons juges d'alors pour prononcer leurs sentences de mort contre les sorciers, la Surgette était accusée d'avoir, par des moyens superstitieux, deviné de quelles maladies certaines personnes étaient atteintes et de leur avoir procuré guérison par ses secrets.

Pour deviner de quelle maladie on était atteint, elle demandait d'abord les nom, prénoms et surnoms du patient et le lieu où il avait été baptisé. Ensuite, elle prenait un *semou*, ou lisière de drap, et le mesurait depuis le coude jusqu'à l'extrémité des doigts, en marmottant quelques paroles entre ses dents et nommant certains saints. Et selon que le *semou* s'allongeait ou se raccourcissait, elle déclarait de quelle maladie le patient était atteint. Quelquefois elle disait qu'elle ne pouvait deviner la maladie sans avoir vu au préalable ses heures et son livre. D'autres fois encore, elle prenait la main du malade et en considérait la paume ; mais auparavant elle entrait dans une chambre ou cabinet et y demeurait quelques instants.

Pour guérir Philippe d'Amalanges, de Salins, elle dit d'abord qu'on lui avait baillé la maladie qu'il avait. Elle demanda ensuite s'il y avait du bétail dans sa maison ; et comme on lui dit qu'il n'y avait pas d'autre bétail que des poules et des canes, elle répliqua qu'on avait fait tort au patient, mais qu'il se porterait bien. Il arriva en effet quelques jours après que vingt des poules et canes de Philippe moururent successivement et que le malade retourna en santé.

Guillaume Coquelin étant détenu de maladie, la Surgette demanda d'abord à la servante comment son maître se portait, et à l'instant elle ajouta que, si sa femme la voulait croire, il guérirait, parce qu'il était *engenauché* et que son mal était un mal donné. Et depuis, s'étant servie du *semou* à son accoutumée, elle déclara que le malade ne serait jamais guéri si on ne faisait un voyage à *Saint-Genet*, offrant son mari pour faire le voyage (les sorciers commandaient le voyage de Saint-Genet à



la plupart de leurs malades). Quelques jours après, elle assura à la chambrière que, le voyage étant fait, celle qui avait baillé la maladie ne cesserait de courir, aller et venir à l'entour de la maison du patient, jusqu'à ce qu'elle l'eut guéri. Ce qui arriva comme elle l'avait dit. Le mari étant en effet de retour du voyage commandé, où il avait offert un poulet qui avait chanté pendant que l'on disait la messe, *Jeanne l'Échin*, dite *la Michaude* (qui fut aussi accusée plus tard et convaincue de sorcellerie), alla et vint à l'entour de la maison du patient et ne cessa jusqu'à ce qu'à certain jour elle s'adressa à la femme d'icelui et lui demanda comment se portait son mari, disant qu'elle le verrait volontiers, mais qu'il fallait que le malade la demanda lui-même, en l'appelant par son nom. Ce qui ayant été fait, cette femme, arrivée en la maison, entra dans la chambre du malade en disant : « *Dieu soit séant et la vierge Marie ! Mardé, je vous guérirai, M. Coquelin ; vous ne mourrez pas.* » Et, s'approchant de lui, elle prononça plusieurs oraisons en faisant le signe de la croix ; puis elle lui posa un cataplasme sur le ventre et dès lors il se trouva guéri.

La Surgette, voulant une autre fois guérir une jeune fille au berceau, dit qu'il convenait de prendre le béguin de l'enfant et aller demander à sa marraine du blé dans ce béguin et l'offrir devant l'image de certains saints qu'elle nomma. Ce qui fut fait, sur quoi la fille guérit.

Une autre fois encore, ayant déclaré à une femme que sa fille était atteinte de la maladie de M. S. Philibert et de M. S. George, elle dit qu'il fallait faire ses *voyages* (textuel) (voyages à Saint-Genet, sans doute), et porter de l'huile dans une bouteille que l'on changerait contre celle qui serait dans les lampes de l'église, et qu'il convenait de frotter de cette dernière huile la patiente, qui alors se porterait bien. Ce qui arriva ainsi qu'elle l'avait dit.....

Dans l'affaire de la Surgette, nos sages magistrats ont suspecté la sincérité des témoins à décharge qui déposèrent avoir toujours connu l'accusée *pour une pauvre et simple femme*. « La vérité, criait Boguet comme un énergumène, est tout apparemment au contraire, si l'on considère qu'elle sait lire et écrire. »

Nous avons introduit dans nos *Traditions populaires* la relation de ce singulier procès, semblable à tant d'autres de la même espèce, parce qu'elle explique quelles étaient chez nous les mœurs judiciaires et la crédulité de nos populations à une époque relativement peu éloignée de la nôtre.

## LES COMBES D'ARLOZ ET LA NUE MERCERET.

Marguerite Mouille, dite *la Monnière du moulin Fleuret*, accusée d'être allée au sabbat, qui se tenait *ès combes d'Arloz*, ou, suivant d'autres, à *la nue Merceret en prel*, sis rièr le territoire de Saisenay, fut brûlée à Dole par arrêt du parlement confirmatif de deux sentences rendues à Salins. Les témoins entendus dans cette affaire affirmèrent que Marguerite Mouille, dite *la Monnière du moulin Fleuret*, était celle qui dansait le mieux au sabbat et qu'aussi le démon *la dansait la première*.

## LE CADAVRE DE LA SORCIÈRE.

(SALINS).

Girarde Bourrelier, accusée de sorcellerie, fut conjurée et exorcisée à Salins, au commencement du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle. Un démon, qui se nommait Triboulet, dit par sa bouche que Marguerite Mouille, dite *la Monnière du moulin Fleuret* (voir l'article précédent), l'avait envoyé au corps de ladite Bourrelier avec 4000 de ses compagnons qu'elle tenait et gardait dans une boîte de sapin, parce que ladite Bourrelier avait repris et taxé Marguerite Fleuret d'avoir caqueté en une procession qui se faisait sur la paroisse de Saint-Anatoile ou en l'église Saint-François-des-Cordeliers. Boguet rapporte, dans son premier avis, que quand la Bourrelier eut rendu l'âme, ce qui arriva après son inspiration, à cause des tourments infinis que lui faisaient souffrir les démons, son cadavre fut vu palpiter tellement qu'on le garda une nuit entière sans pouvoir l'enterrer. Il est vraisemblable, ajoute Boguet, que cela provenait de ce que les démons ne l'avaient pas encore du tout abandonnée, lesquels faisaient mouvoir son cadavre : car il est assuré que les diables peuvent même entrer dans les corps morts, les porter, les mouvoir, et faire en apparence qu'ils aient pour quelque temps vie.

A ce propos, on ne relira peut-être pas ici avec indifférence ce que Del Rio rapporte du pensionnaire de Cornélius Agrippa, à Louvain. Ce jeune homme trop curieux entre un jour dans le cabinet de son maître absent et ouvre un livre d'adjurations dans lequel il se mit à lire. On frappe à la porte ; mais le jeune homme, quoique troublé, continue sa lecture. On frappe de nouveau et le jeune homme ne répond rien. Alors le démon entre et lui demande ce qu'il veut de lui. Frappé d'effroi, le

jeune homme perd en même temps la parole et la vie par les efforts du diable. Agrippa étant de retour et voyant son disciple mort, invoque avec ses arts accoutumés le démon, qui apparaît et qui rapporte comment la chose s'est passée. Alors Agrippa lui commande d'entrer dans le corps de son disciple et de s'aller promener quelque temps sur la place du marché, qui était le lieu où les écoliers se rendaient ordinairement. Le démon obéit, et, après avoir fait quelques tours sur la place, il quitte le corps qui tombe à terre au même instant. La fuite d'Agrippa en Lorraine, où il vomit son venin et son hérésie, avéra depuis son imposture.

(A suivre).

---

## HUIT ANS DE L'HISTOIRE DE SALINS ET DE LA FRANCHE-COMTÉ

(1668 - 1675).

MÉMOIRES CONTEMPORAINS PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS

Par A. VATSIÈRE, archiviste de l'Ain

---

### LIVRE III (Suite) CHAPITRE IX

**SOMMAIRE.** — Première apparition des ennemis devant Salins. — Le duc de la Feuillade investit la ville. — Le canon des forts et les sorties de la bourgeoisie l'obligent à déloger. — Prise de Dole. — Salins est de nouveau investi. — Prise du fort de Chaux-Reffont et de la redoute de la Croix-Béchet. — Diverses attaques, dirigées sur le fort Saint-André, le fortin de l'Ermitage Saint-Jean et la redoute de Montrond, sont repoussées avec pertes. — Sorties de la jeunesse bourgeoise. — L'ennemi fait tirer sur les femmes qui portent des rafraîchissements aux défenseurs du fort Saint-André. — Prise de la redoute de Montrond. — Abandon du fort Saint-André et des autres forts. — L'ennemi s'en empare. — Mort du capitaine Floris de Cécile. — La ville court le danger d'être emportée d'assaut. — Elle demande à capituler. — Les articles proposés sont acceptés par l'ennemi, sauf celui relatif aux cloches. — Le capitaine Pourtier refuse de rendre le fort de Châtel-Belin sans un ordre exprès du gouverneur de la place. — Texte de la capitulation.

Le 25, on eut avis que le duc de la Feuillade avoit décampé de Cléron, et qu'il marchoit avec ses troupes, composées d'environ

3,000 chevaux, du côté de Sainte-Anne. Et par effet, le même jour on auroit ouï le bruit du canon tiré de cette forteresse, passant à la vue d'icelle, lequel se seroit campé à Villeneuve sans avoir passé le bois de Chalamont, ni paru du côté de Salins pendant les 26 et 27 dudit mois; mais les 28 et 29, il auroit envoyé des détachemens jusques sur les monts de Cernans et de Remetton, lesquels, pendant ces deux jours, auroient donné l'alarme à cette ville dans la croyance qu'ils venoient l'investir en attendant la réduction de celle de Dole, assiégée dès la veille de la Fête-Dieu par l'armée qui avoit pris Besançon. Mais ces détachemens n'auroient produit que ces deux alarmes, puisqu'ils ne seroient pas descendus dans le vallon ni sur le territoire de Salins, ains s'en seroient retournés dans leur camp à Villeneuve, d'où l'armée seroit sortie le 31 au matin, après avoir coupé, mangé et désolé tous les froments de la campagne, et seroit passée jusques à Vers, où elle se seroit arrêtée pour faire un pareil dégât.

Le 4 juin, la même armée étant décampée de Vers, auroit marché contre la ville de Salins, à la vue de laquelle elle auroit paru sur les huit heures du matin et l'auroit investie le même jour, ayant occupé les avenues d'icelle à la portée du canon, sauf que quelques détachemens de cavalerie se seroient d'abord portés dans le couvent des Carmes et quelques maisons voisines : ce qui auroit été cause que, par ordre du sieur de Pontamougeard, ledit couvent avec les deux fauxbourgs auroient été entièrement brûlés pour en faire sortir l'ennemi et éviter qu'il n'y logeât la plus grande partie de ses troupes. Ce jour, ainsi que le lendemain, s'étant passé sans aucun combat que de quelques légères escarmouches faites sur l'ennemi par quelques jeunes bourgeois volontairement sortis de la ville, d'où l'on auroit aussi lâché, ainsi que des forts, quantité de volées de canon de tems à autre au passage de quelques escadrons de cavalerie.

Le 6 juin, une partie des troupes s'étant campées et ayant dressé quantité de tentes à la vue de la ville, au pied de la montagne d'Ivory, à l'endroit de la grange de Chassagne, l'on auroit tiré dès la batterie de Chastel-Guyon plusieurs coups de

canon contre le camp, qui auroient contraint l'ennemi de quitter la place pour transporter, ainsi qu'il auroit fait le lendemain, les mêmes tentes dans la prairie appelée Derrière-l'Île, au delà du couvent des Carmes, comme étant à couvert du canon de la ville et trop éloigné de celui de l'ermitage de St-Anatoile : mais nonobstant ce, l'ennemi auroit encore été obligé d'en sortir à cause que l'on auroit conduit une pièce de canon hors de la ville, dans la vigne de Prémoureau, sur une éminence qui découvrait ce camp et celui qu'il avoit dressé derrière les Petaux, de laquelle éminence l'on auroit tellement incommodé l'un et l'autre camp, tant par le canon que par les sorties et escarmouches de la jeunesse bourgeoise, qui se seroit avancée jusques au delà des fauxbourgs, que le lendemain, 8 dudit mois, sur les sept heures du matin, l'ennemi auroit levé le camp pour s'éloigner jusques sur les monts, une partie à Lemuy, une autre partie à Vers et une autre partie au delà de la Chaux-sur-Champagny, après avoir perdu plusieurs soldats, tués tant par le canon que par les escarmouches, sans que, du côté de la ville, il y ait eu autre perte que deux légères blessures reçues par deux jeunes bourgeois, et les blés aux environs de la ville ayant été presque tous coupés et mangés par l'ennemi et les maisons champêtres ruinées. Le même jour, le magistrat auroit été averti de la capitulation de la ville de Dole, qui auroit été rendue le 6 de ce mois. Le même avis portoit en outre que l'ennemi marchoit, au nombre de 8,000 fantassins et 2,000 chevaux, avec 10 pièces d'artillerie, pour assiéger Salins sous le commandement du duc de Duras, destiné gouverneur du Comté de Bourgogne de la part de la France, et que le roi, qui étoit au camp de Dole, partoît avec le duc de Luxembourg contre les Pays-Bas, ce qui néantmoins ne se seroit trouvé véritable, sinon au regard du duc, mais non au regard du roi.

Le 11 juin, la ville auroit été de rechef investie, tant par les troupes ci-dessus que par d'autres de cavalerie et d'infanterie venues du camp de Dole, sur lesquelles on auroit commencé, le 12 au matin, à décharger le canon des forts, du côté des prés de Louton et sur la montagne Saint-André, sur laquelle l'ennemi auroit dressé deux batteries, l'une contre le fort Saint-André et

l'autre contre la Chaux-Reffond et contre la ville, lesquelles auroient commencé à jouer le 14, environ une heure après-midi, ainsi qu'une troisième batterie dressée dans le mont d'Ivory contre le fort Bracon et le fort de l'ermitage Saint-Anatoile. La batterie dressée contre la ville étoit composée de trois canons portant chacun le boulet pesant 25 livres de balles; celle contre Saint-André de pareil nombre et grosseur, et celle du mont d'Ivory de trois canons portant les boulets de 22 à 23 et 25 livres. Ces trois batteries jouèrent dès lors presque continuellement, tant de jour que de nuit, sans autre effet, du moins pendant les deux premiers jours, que de quelques trous qu'elles auroient faits aux maisons de la grosseur du boulet et de quelques palissades emportées des forts, particulièrement de celles du fort de Chaux-Reffond, battu au dedans par la batterie du mont d'Ivory et au dehors par l'une de celles dressées sur la montagne de Saint-André, lesquelles, après avoir fait grande ouverture à ces palissades, auroient contraint ceux qui gardoient ce poste de se retrancher devers la ville, plus bas que ce fort, ce qui auroit donné sujet aux assiégeans de l'assailir avec infanterie soutenue de cavalerie, sur les sept heures du soir du 15, avec telle violence que ceux qui le gardoient, mal soutenus de ceux qu'on y avoit envoyés de renfort, auroient été forcés de le quitter après une vigoureuse résistance, et après avoir tué et blessé bon nombre des assaillants, lesquels n'auroient laissé de se rendre maîtres du poste, et ensuite, environ une heure après, auroient encore pris la redoute de la Croix-Béchet, lâchement abandonnée par les Suisses, qui la gardoient sous la conduite d'un officier flamand du régiment de Berg, nommé Lallain, lesquels, épouvantés d'un coup de canon qui avoit donné dans le parapet et abattu partie d'icelui, auroient pris la fuite et laissé le poste à huit soldats ennemis qui s'en seroient emparés aussitôt.

En même tems, l'ennemi s'étant avancé contre le fort Saint-André, l'auroit vigoureusement attaqué par un assaut général qui auroit duré jusques au lendemain, à quatre heures du matin. Mais la vigoureuse défense de ce fort, commandé par le sieur de Sornay, et l'assistance du sieur de Mérona, très-expérimenté en

fait de guerre, auroit repoussé l'ennemi, lequel n'y auroit rien gagné que des coups, avec perte de quantité, tant officiers que soldats tués par la mousqueterie et par les grenades jetées dès la contrescarpe du fort, au nombre de plus de 500. L'ennemi ayant encore en même tems fait une tentative contre le fortin de l'ermitage Saint-Jean et la redoute de Montrond, dont la défense auroit été généreuse, auroit été contraint de se retirer pour se venger à canonner la ville et lesdits forts tout ledit jour 16, sans que, de toutes ces attaques, les assiégés n'aient perdu que deux soldats tués, un blessé et un officier aussi blessé, le sieur Bernardini, italien, capitaine réformé.

Le canon ennemi ayant tout le jour foudroyé la contrescarpe de cette forteresse de Saint-André, et l'ayant minée et ouvert les palissades en plusieurs endroits, les assiégés auroient été contraints de quitter cette contrescarpe, ce qui auroit occasionné l'ennemi d'y faire une attaque sur les neuf heures du soir, beaucoup plus grande que celle de la nuit précédente, mais il y auroit aussi trouvé plus grande résistance par la mousqueterie et par une grêle continuelle de grenades jetées du fort, tant dedans que dehors la contrescarpe, outre que, dans la prévoyance de cet assaut, l'on y avoit envoyé du renfort de la ville, tellement que l'ennemi auroit été contraint de se retirer avec pertes très-considérables, la plupart d'officiers et gens de marque, desquels la dépouille auroit enrichi les assiégés, dont la perte auroit été de huit personnes, y compris un officier fort regretté pour sa valeur, le sieur Dagay, de Poligny, lieutenant dans les dragons.

Le lendemain 17, ceux du fort auroient fait sortie sur les onze heures avant midi et auroient détruit une grande partie des travaux de l'ennemi par des feux d'artifice jetés dans la fascine, qui en auroit été allumée et plusieurs tonneaux de poudre brûlés avec quantité de soldats ennemis qui les gardoient. Après le midi dudit jour, quelques compagnies d'infanterie soutenues de cavalerie ayant paru du côté de la Porte-Haute à la portée du fusil, auroient été contraintes de se retirer par la sortie de plusieurs jeunes gens de la ville, conduits par un capitaine du régiment de Berg, nommé Chemitz, ayant tué un grand nombre de dragons

de ceux de l'ennemi dans les vignes du chemin de Charrière.

Pendant le jour, le canon des assiégeans n'auroit été que rarement tiré; mais le lendemain 18, il auroit été presque continuellement déchargé avec une fureur inouïe sur la ville et contre le fort Saint-André, dès la pointe du jour jusques à la nuit, laquelle auroit été assez tranquille, nonobstant que ceux du fort Saint-André s'attendissent à un assaut violent, auquel ils s'étoient préparés, ayant commandé qu'on leur envoyât de la ville le plus grand nombre de cuirasses et de casques que l'on pourroit, ce que le magistrat leur auroit accordé, en ayant envoyé dans le fort un bon nombre, avec des rafraîchissemens portés par plus de 300, tant filles que femmes, lesquelles s'y seroient volontairement acheminées à la vue de l'ennemi, lequel auroit eu la lâcheté de faire tirer son canon sur ce sexe faible, lequel néanmoins n'auroit fait que s'en moquer, et, étant arrivé dans le fort, s'en seroit vengé sur les assiégeans à coups de pierres.

Pendant le 19, l'ennemi se seroit contenté de battre le même fort par le canon avec la redoute de Montrond sans autre attaque, crainte de perdre quantité de soldats, ayant aussi continué à incommoder la ville par la ruine des édifices jusques à la nuit; laquelle susdite redoute auroit été attaquée et emportée en même tems pour rester ouverte et sans défense par la continuelle batterie du canon pendant tout ledit jour.

Le 20, sur les quatre heures du soir, par résolution prise entre les sieurs de Pontamougeard, comte de Berg, colonel Chappuis et capitaine de Sornay, le fort Saint-André auroit été abandonné à l'ennemi par la retraite de la garnison après l'embrasement des corps de garde et casernes et le jeu de quelques fourneaux faits sous les bastions, ce qui ayant été exécuté avec grand désordre, à l'insu et sans l'avis du magistrat, auroit causé une telle épouvante et consternation parmi les soldats, que ceux qui gardoient les forts de Bracon, Saint-Martin et de la Ratte, auroient pris la fuite pour se retirer dans la ville, et auroient, par ce moyen, donné sujet à l'ennemi de s'emparer des forts, comme il auroit fait en même temps, ayant tué dans ladite Ratte le capitaine Floris Cécile, très-vaillant homme, lequel, quoique abandonné



de ses soldats, auroit mieux aimé périr que de quitter le poste, dans lequel le sieur d'Esternoz, qui l'accompagnait, auroit été fait prisonnier de guerre. De tout quoi, les bourgeois étonnés auroient couru sur les murailles, chacun à son poste, d'où ils auroient fait feu avec telle vigueur sur l'ennemi, qui s'approchoit déjà contre la ville, qu'il auroit été contraint de se cacher dans les susdits forts, sans quoi la ville eut été en danger d'être emportée et pillée.

Après quoi, les sieurs commandans se seroient assemblés avec les sieurs magistrats et les notables dans la maison de ville, où se seroit aussi rencontré le sieur Pélissonnier, conseiller du roi, par l'avis duquel il auroit été résolu que l'on enverroit un tambour au sieur de la Feuillade, général de l'armée ennemie, pour lui proposer une capitulation et lui demander une trêve. A quoi il auroit répondu qu'il accorderoit ladite trêve et demandoit des otages de la part de la ville et de la garnison, sans en vouloir envoyer aucun de son côté ; ce qui ayant été proposé au magistrat et aux notables, à cet effet assemblés, l'on y auroit député pour otages, de la part de la ville, les sieurs de Rabeur-le-Vieux et de Salans, chanoine, les sieurs commandans, de leur côté, ayant nommé deux officiers de la garnison, lesquels, conjointement avec ceux de la ville, conduits par un tambour, seroient partis le 24, sur les sept heures du matin, pour se rendre auprès du sieur de la Feuillade et lui proposer les articles de la capitulation dressée, tant de la part de la ville que de la garnison ; étant à noter qu'avant leur sortie, dès la pointe du jour, l'ennemi auroit tiré quantité de volées de canon sur la ville, nonobstant la trêve, à cause que pendant la nuit le canon de Chastel-Belin auroit été plusieurs fois déchargé sur lui par ordre du sieur capitaine Pourtier, gouverneur dudit château, et que le capitaine Lacuzon auroit aussi, pendant la même nuit, de son autorité privée, fait tirer indiscrètement le canon de la ville, dès la tour de Cicon, sur l'ennemi.

Les articles de la capitulation auroient été appostillés, tant ceux de la ville que ceux de la garnison, par le sieur duc de la Feuillade, sauf au regard des cloches et métaux, auxquels il

n'auroit voulu attoucher, disant que c'étoit l'affaire du général de l'artillerie, comme lui étant acquis par le droit de la guerre. Mais néanmoins, ce duc déclara que la capitulation n'auroit lieu, sinon que le fort de Chastel-Belin seroit rendu en même temps que la ville, à défaut de quoi il feroit agir ses armes contre la ville, tout à tel que s'il n'y avoit aucune proposition d'accord, et qu'il la mettroit au pillage s'il venoit à y entrer de force, ce qui auroit donné sujet au magistrat de se rassembler et de convoquer les sieur de Pontamougeard, comte de Berg, colonel Chappuis et capitaine de Sornay, avec les plus notables de la ville, pour de commune main aviser à ce que l'on feroit, à la participation du sieur Pélissonnier, aussi y appelé : sur quoi il auroit été résolu que l'on prieroit deux sieurs ecclésiastiques présens à l'assemblée (les sieurs chanoines Alepy et Bley, curé de Saint-Jean), à cause qu'on avoit convoqué le clergé à raison qu'il y avoit de leur intérêt pour les cloches, de passer au camp, tant pour traiter des cloches et métaux que pour représenter au sieur duc de la Feuillade que le capitaine Pourtier avoit été établi, par patentes du roi commandant au fort de Chastel-Belin, et que par ainsi la ville n'avoit aucun pouvoir de faire rendre ce fort, il ne seroit pas juste de lui refuser la capitulation à ce prétexte. Mais ce duc auroit été inflexible à toutes ces raisons et auroit répliqué aux commis que si promptement on ne lui faisoit rendre ce fort, ou que la ville ne lui promit de supporter les frais du siège dudit fort, il forceroit la ville ; ce qui ayant été rapporté par un desdits commis ecclésiastiques, on se seroit assemblé en la forme que dessus et auroit-on prié le sieur de Pontamougeard, sous les ordres duquel étoit ledit sieur Pourtier, de lui faire rendre le poste ; sur laquelle prière le sieur de Pontamougeard auroit fait une invitation par écrit au sieur Pourtier de déférer aux intérêts de la ville, et, en acceptant une composition, la sauver du dernier danger. Mais le sieur Pourtier n'y auroit voulu déférer, répliquant seulement, par réponse écrite et signée de sa main, qu'il ne pouvoit ni ne vouloit se rendre infâmemment sans combattre ; que si toutefois le sieur de Pontamougeard, sous les ordres duquel il étoit établi par le roi, vouloit lui-même en personne aller lui

ordonner de rendre le fort, il en sortiroit en même temps et le laisseroit en sa disposition; ce que le sieur de Pontamougeard ayant refusé de faire, l'assemblée telle que dessus l'auroit prié d'envoyer un ordre plus précis que le précédent, qui n'étoit qu'une invitation audit sieur Pourtier; ce qu'il auroit fait, quoique en des termes pas bien absolus et sous la promesse de lui en donner ample décharge en faisant connoître à sa Majesté que, la ville étant prise, ce fort restoit inutile, et que résistant plus longtemps il mettoit les saulneries en danger d'être renversées et perdues pour jamais par un incendie, et la ville dans une entière désolation, et que, par conséquent, il étoit plus du service royal de rendre ce fort, qui n'étoit en état de résister, que de s'opiniâtrer à y vouloir combattre. L'ordre dudit sieur de Pontamougeard ayant été envoyé au sieur Pourtier, il n'auroit pas voulu y déférer, à moins qu'il ne lui en fit un autre plus absolu; à quoi ledit sieur de Pontamougeard, enfin vaincu par les instances du sieur Péliissonnier et du magistrat, auroit aquiescé et auroit envoyé l'ordre tel que ledit sieur Pourtier le désiroit. Lequel, après avoir perdu dans les citernes les munitions de poudre, répandu tout le vin qui étoit dans le fort et distribué les farines, auroit quitté le poste sur les sept heures dudit soir 21, après un conteste de toute la journée; ce qui ayant été rapporté au duc de la Feuillade, il auroit enfin signé la capitulation accordée en la forme ci-après, et auroit occupé en même tems les barrières des principales portes de la ville, en y mettant garde de 30 soldats seulement à chacune, en attendant d'y faire entrer, comme il auroit fait le lendemain, 500 hommes de guerre. Ainsi les forts et la ville de Salins auroient été rendus le 21 juin 1674 aux armes de France, après dix-sept jours de résistance, par laquelle il y auroit eu plus de 2,000 hommes des assiégeants tués et plus de 4,200 blessés, nonobstant la violence de l'artillerie ennemie déchargée par environ 5,000 coups sur la ville et contre les forts.

CAPITULATION ACCORDÉE A LA VILLE DE SALINS, PAR LE DUC  
DE LA FEUILLADE, LE 21 JUIN 1674 (1).

1° Que sa Majesté Très-Chrétienne ne souffriroit aucune liberté de conscience dans la ville et ressort d'icelle, la religion de laquelle demeureroit dans sa pureté ancienne.

2° Que tous les sieurs ecclésiastiques demeureroient dans leurs dignités, bénéfices et revenus desquels ils étoient en possession, en jouiroient dans toute la province, soit que lesdits revenus dépendent tant du domaine des sauneries qu'autres.

3° Que tous les monastères et maisons religieuses demeureront sous la protection de S. M., avec interdiction, sous grosses peines, qu'il ne soit attouché à iceux monastères, ni à aucuns biens y enfermés, non plus qu'à l'honneur des religieuses, ni d'aucunes femmes ou filles de la ville.

4° Que la ville de Salins et tous les particuliers d'icelle jouiront de tous les avantages, franchises, privilèges et immunités sous la domination de S. M. T.-C., desquels ils jouissoient ci-devant sous la domination de S. M. C., sans exception ni réserve.

5° Que tous les habitans de Salins et du ressort seront conservés dans tous leurs biens qu'ils possèdent et dont ils jouissent, tant dans la ville qu'ailleurs, et donnera S. M. sauvegarde à toutes personnes qui le demanderont, comme il sera trouvé convenir pour son service.

6° Que les sanctuaires, toutes les cloches et le métal, de quelque espèce qu'il soit, demeureront à ceux à qui ils appartiennent, sans en pouvoir exiger aucune chose sous quelque prétexte que ce soit, dont néanmoins on accordera pour les cloches (c'est l'apostille mise par le duc de la Feuillade à cet article).

7° Quant aux armes des particuliers, quoique l'on eut demandé qu'ils en pussent garder pour leur commodité et

(1) La capitulation de 1668 ayant été placée dans le corps du texte de ces Mémoires, nous avons cru devoir placer également ici la capitulation de 1674.

usage ordinaire, suivant leurs anciens privilèges, néanmoins le duc de la Feuillade n'accorderoit que l'épée et les pistolets aux gentilshommes, avec le pouvoir de chasser sur leurs terres.

8° Au regard de l'entretien et réparation des murailles de la ville, jajoit que l'on eut demandé que S. M. en demeurât chargée, ainsi que de toutes les fortifications qu'elle voudroit y faire. (Le duc de la Feuillade laisse cet article au choix du roi).

9° Que toutes personnes qui se sont retirées hors de la province ou en quelqu'autre endroit du pays pourront retourner dans ladite ville et ressort avec leurs bagages en toute sûreté.

10° Que ceux qui, par appréhension de la guerre ou autrement, ont déposé quelques choses dans la ville, les pourront retirer en toute liberté et sûreté, sans devoir payer aucune chose, aussi bien que leur personne, hors marchandises de contrebande (c'est l'apostille).

11° Que la noblesse qui a droit d'entrer dans les États (1) de la province sera conservée dans toutes ses prérogatives et privilèges comme du passé. (L'apostille porte : ayant prêté serment de fidélité).

12° Que les revenus de saulneries et puits à muyre demeureront chargés des payemens que l'on est obligé de faire à ceux qui ont vendu leurs quartiers, ou portion d'iceux ou autres, comme aussi de toutes dettes, rentes, hypothèques, pensions, gages et autres charges quelconques, sans exceptions ni réserves. (L'apostille porte : moyennant qu'ils aient un bon droit).

13° Que les saulneries et puits à muyre demeureront et seront conservés à l'avenir au même état qu'ils sont à présent. (L'apostille porte : selon le service du roi).

14° Que tous sels et effets existans, tant aux saulneries et puits à muyre qu'ailleurs, appartenans aux intéressés à la

(1) On sait que ce privilège réservé dans les différentes capitulations accordées par Louis XIV, n'ayant pas été exploité immédiatement, le roi refusa dans la suite aux États le droit de s'assembler.

*ferme des saulneries, tant habitans dudit Salins qu'autres, leurs demeureront propres, avec pouvoir de vendre dans la province ceux destinés pour icelle et en distraire ceux destinés pour le pays des Suisses, et en recevoir le prix comme de chose à eux appartenant.*

*15° Que les mêmes octrois accordés aux habitans de Salins, tant pour réparation de ponts, pavés, entretien de fontaines et autres dont ils feront paroître, leurs seront conservés, aussi bien que l'ordinaire du sel, tant pour ladite ville que pour le ressort, suivant le prix ancien et conformément à la patente octroyée à la province par S. M. C.*

*16° Que toutes charges de justice, tant du bailliage que saulneries, et tous les autres offices que S. M. a accordé sur lesdites saulneries, puits à muyre et bailliage, soit en survivance ou autrement, demeureront à ceux qui en ont été pourvus, avec les gages et revenus en dépendant (Bon pour le magistrat et les saulneries).*

*17° Qu'au cas où S. M. trouveroit à propos de mettre des commandans dans la ville et dans les forts, que les uns et les autres seront de religion catholique et payés par S. M. et de ses deniers, à la décharge entière de la ville.*

*18° Ne pourront être distraits les habitans de ladite ville hors de la province pour plaider, soit en matière bénéficiaire ou civile, conformément aux souveraines ordonnances.*

*19° Sera permis aux habitans de ladite ville de Salins qui ne voudront y demeurer, de se retirer de la province pour aller où bon leur semblera avec leurs famille et biens, en toute liberté et assurance.*

*20° La garnison que S. M. mettra dans la ville et dans les forts ne sera nullement à la charge des habitans, mais à la seule charge de S. M. (Logemens et ustensiles).*

*21° S. M. continuera à la ville l'avantage d'avoir à perpétuité un professeur de philosophie à son Collège.*

*22° Tous les prisonniers de l'un et l'autre des partis qui se trouveront avoir été arrêtés depuis la dernière guerre seront respectivement renvoyés sans rançon (Bon pour les habitans).*

*23<sup>e</sup> M. le conseiller Pélissonnier, qui est ici commis pour les affaires de S. M. C., pourra retourner aux Pays-Bas avec la demoiselle sa femme, sa famille, meubles et bagages, et dans six mois, et par telle route qu'il trouvera à propos. Auquel effet lui seront donnés en cas de besoin tous passeports nécessaires, pendant lequel tems de six autres mois, il lui sera permis de vendre et retirer tous les biens et effets qu'il peut encore avoir en cette province.*

*Au camp devant Salins, le 21 juin 1674.*

*Signé : LE DUC DE LA FEUILLADE.*

*(A suivre).*

---

## SÉANCE GÉNÉRALE DU 8 JUILLET 1875.

*Présidence de M. BAILLE.*

La séance est ouverte à dix heures par la lecture du procès-verbal de la séance précédente. Ce procès-verbal est lu et adopté sans observations.

M. le Ministre de l'Agriculture invite la Société à ouvrir une liste de souscriptions en faveur des inondés. Chacun des membres de la Société a déjà sans doute à plusieurs reprises apporté son offrande aux souscriptions ouvertes dans la ville et aux nombreuses quêtes faites à domicile. Quoiqu'il en soit, M. le Président recevra les sommes qui lui seront remises pour cette œuvre charitable et patriotique.

M. Descieux, docteur-médecin à Falaise, envoie un volume in-8°, contenant les leçons d'hygiène faites par lui au Collège de Falaise. Il désirerait qu'il en fût inséré quelques extraits au Bulletin. — Remerciements et renvoi à l'examen de M. le docteur Bousson.

Il est donné lecture d'un rapport sur le Concours de taille et de charrues vigneronnes de Brignais, par M. Ch. Rouget, de Salins, notre délégué, ainsi que d'une *Revue des Journaux agricoles et scientifiques*, par M. le docteur Rouget, d'Arbois.

Rapport et revue seront insérés au Bulletin.

Sont ensuite nommés : 1<sup>o</sup> Membre titulaire : M. Bergère, garde-général des forêts à Louhans, présenté par M. Granddidier ; 2<sup>o</sup> et correspondant : M. Denis Ginoux, greffier de paix à Château-Renard (Bouches-du-Rhône), présenté par M. le Président.

La séance est levée à onze heures.

## REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

**Influence des racines des végétaux vivants sur la putréfaction.** — Le projet d'assainir et d'utiliser les eaux des égouts de Paris, en les répandant sur 2,000 hectares de cultures maraîchères, aux portes de Paris, a causé des appréhensions à quelques hygiénistes. On s'est demandé si la presqu'île de Gennevilliers, recevant chaque jour l'énorme apport de 240,000 mètres cubes d'eaux putrides, ne deviendrait pas un dangereux foyer d'infection et ne menacerait pas la santé des populations, à Gennevilliers même, à Argenteuil, à Colombes, à Clichy, à Courbevoie, etc., et même jusqu'à Paris, dont les quartiers nord-ouest sont à 2 kilom. seulement des terrains irrigués.

Cette grave question paraît résolue par la pratique. Les habitants des villages les plus rapprochés, les cultivateurs qui vivent sur le sol fertilisé par les eaux d'égouts ne sont sujets à aucune des maladies qu'on serait porté à redouter (fièvres paludéennes, affections typhiques).

Cette immunité résulte de ce que les végétaux sont de puissants agents d'assainissement, sans doute ; mais comment agissent-ils ? Le fait de l'assainissement des terrains marécageux des cimetières, etc., par les végétaux, est incontestable, mais il est purement empirique : la démonstration scientifique n'en a pas été fournie jusqu'à présent.

S'étant proposé de reconnaître l'influence des racines des végétaux vivants sur les liquides putréfiés et infects, M. Jeannel a institué des expériences qui l'ont conduit aux conclusions suivantes :

1° Les racines des plantes en végétation ont pour effet d'arrêter la putréfaction des matières organiques tenues en suspension ou en dissolution dans l'eau ;

2° Les racines des végétaux vivants fonctionnent comme sources d'oxygène, puisque, sous leur influence, les bactéries et les monades, ferments anaérobies de la putréfaction, disparaissent et sont remplacés par les infusoires aérobies, qui vivent dans les eaux relativement salubres ;

3° L'expérience directe confirme donc l'opinion vulgaire, qui attribue aux végétaux la propriété d'assainir le sol imprégné de matières animales en putréfaction. (*Académie des Sciences*, séance du 29 mars).

**Destruction du colchique d'automne.** — Sous ce titre, M. Félizet, vétérinaire à Elbeuf, a publié, dans le N° 40 du *Cultivateur du Midi*, une excellente note qui corrobore l'article inséré page 149 du *Bulletin de la Société* pour 1873. — Il faut détruire le colchique d'automne. Cette plante épuise le sol, paralyse la pousse des bonnes herbes, et par l'actif et abondant principe vénéneux qu'elle contient,



occasionne souvent des préjudices notables dans les écuries, étables, bergeries et porcheries. Elle détermine souvent des affections intestinales graves. « Echauffées et affamées par leur régime d'hiver (encore presque exclusivement sec partout et souvent trop strictement rationné), les vaches et les brebis, mais surtout les premières, oubliant la voix de leur instinct, dévorent indistinctement, avec les herbes ambiantes, les attrayantes talles précoces de colchique, dont la verdeur excite encore leur appétit aveuglé et dont le suc funeste les tue quelquefois en moins de 24 heures. — Outre la dangereuse action directe de ses tiges vertes sur tous les animaux, par la dose abondante de vératrine, ce pernicieux végétal peut agir indirectement aussi sur les veaux et les pores qui font usage du lait et même sur les chiens qui absorbent de la chair ou du sang des bêtes empoisonnées par le colchique. Dans une ferme de notre voisinage, trois poulains, il y a quelques années, ont ainsi péri ; toutes les vaches ont été gravement affectées ; deux veaux de lait, ainsi que trois pores et un chien, sont morts en deux jours.

« Voici un excellent moyen de détruire le colchique :

« A l'aide d'une petite bêche étroite, bien coupante et obliquement enfoncée à toute profondeur, attaquer un à un, pendant deux automnes consécutifs, le pédoncule de chaque fleur rose émergeant à travers la pelouse infestée ; avec le même instrument, pendant deux printemps également consécutifs, effectuer la même opération, au moment de sa complète pousse, sur chaque tige, tout en laissant à sa place corps et fleur de chaque sujet attaqué. Au bout de deux années, nous sommes parvenu à purifier complètement une petite prairie d'environ 25 ares, que nous avons ramenée à bon produit, sans la mettre en labour ni en plantes sarclées, ainsi qu'on y était disposé. »

### **Ecobuage des terres argileuses ; réactions chimiques qui résultent de cette opération (1).**

— On désigne sous le nom d'*écobuage* une opération agricole qui a pour but de modifier les propriétés du sol arable et en même temps de le débarrasser, par l'action d'une température élevée, des végétaux qu'il porte. Ce dernier résultat est peut-être le plus important à obtenir.

Le sol qui doit être modifié est divisé en plaquettes. Ces plaquettes de terres, dressées les unes sur les autres, se dessèchent peu à peu, puis sont soumises en tas, ou même quelquefois dans un four, à un grillage modéré ; les racines et les plantes sèches brûlent plus ou moins complètement, et l'argile se durcit en prenant une consistance analogue à celle de la brique. La matière ainsi obtenue est répandue sur le sol.

« On sait, d'après les expériences de MM. Huxtable, Thomson, Way, que la terre arable possède la propriété curieuse de retenir certains sels, tellement que, si on fait filtrer une dissolution de ces sels au travers d'une terre argileuse, on trouve que la richesse de la dissolution

(1) Comparez cette note à celles qu'à publiées le *Bulletin de la Société*, pour 1864, p. 185 et 222 ; pour 1867, p. 24, et pour 1873, p. 260.

est singulièrement amoindrie. Ce résultat est particulièrement sensible sur les dissolutions de carbonates alcalins ; il s'atténue considérablement lorsque les bases sont combinées avec l'acide sulfurique. La propriété absorbante des argiles est due à leur constitution physique, car, lorsqu'elles sont calcinées, elles la perdent absolument ou presque absolument ; on conçoit ainsi que, par l'écobuage, on modifie profondément l'état physique du sol, et que là où la diffusion des sels solubles ou la circulation des dissolutions étaient impossibles, elles deviennent au contraire faciles ; on conçoit encore que l'accès de l'air, si important pour la germination, soit devenu plus aisé.

Il est encore un autre ordre de considérations qui peut, sans doute, faire comprendre l'utilité de l'écobuage. Les plantes calcinées abandonnent à la terre brûlée les sels qu'elles avaient accumulés pendant leur végétation, c'est-à-dire des carbonates alcalins, des phosphates, dont l'utilité peut être immédiate ; enfin, la combustion, souvent incomplète, des matières albuminoïdes qu'elles renferment, occasionne vraisemblablement la formation de cyanures, qui donnent bientôt des sels ammoniacaux particulièrement efficaces pour activer la végétation.

Si on se reporte, enfin, aux expériences de M. Cloëz, on peut encore concevoir que l'écobuage favorise la nitrification. M. Cloëz a remarqué que, si on fait circuler de l'air sur de la brique pilée, imprégnée d'une dissolution étendue de carbonate de potasse, on peut reconnaître bientôt que des nitrates ont pris naissance. Il est vraisemblable que l'oxygène s'est modifié au contact des matières oxydables que renferme la brique, probablement des oxydes de fer, comme il se modifie au contact du phosphore, qu'il est passé à l'état d'ozone et qu'il a pu ainsi se combiner à l'azote pour faire l'acide nitrique, la présence du carbonate alcalin favorisant au reste l'opération.

Cette interprétation ne peut être proposée sans réserve, bien qu'elle se trouve cependant appuyée par cette autre observation de M. Cloëz, qui n'a pas vu de nitrates se produire quand il a fait passer de l'air sur du biscuit de porcelaine encore imprégné de carbonate de potasse, et qu'il n'y ait, dans ces deux expériences opposées dans leur résultat, d'autre différence marquée que la présence des oxydes de fer dans la brique et leur absence dans le biscuit de porcelaine.

Dans une terre écobuée, on trouve précisément réunies toutes les conditions favorables à la nitrification, puisque, comme dans l'expérience de M. Cloëz, de l'argile cuite est en présence de l'air et d'une dissolution alcaline provenant des cendres des plantes brûlés ; or, l'effet des nitrates sur la végétation est tellement sensible, que favoriser leur formation dans le sol ne peut manquer d'être utile. »

(M. AURICOSTE, *Bulletin de la Société d'agriculture, etc., du département de la Lozère*, mars 1875).

# LES SECOURS D'URGENCE

## GUIDE PRATIQUE

DES COMITÉS ET POSTES D'ASSISTANCE AUX BLESSÉS, NAUFRAGÉS, NOYÉS, ASPHYXIÉS,  
AUX VICTIMES D'ACCIDENTS SUR LES CHANTIERS PUBLICS, CHEMINS DE FER, DANS  
LES ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS, THÉÂTRES, INCENDIES, FERMES ISOLÉES,  
COMMUNES RURALES, ETC., ETC.;

Par le docteur E.-L. BERTHERAND.

---

(Suite).

LES FRACTURES DE LA COLONNE VERTÉBRALE, indiquées par la perte du sentiment et du mouvement des membres, de la vessie et du rectum, un essoufflement très-prononcé, le gonflement du ventre, des douleurs locales très-vives déterminées par la moindre pression sur le siège de la cassure.

*Secours d'urgence.* — Coucher le blessé horizontalement, sur le dos, sur une surface dure (lit de crin ou mieux de feuilles sèches), la tête sur le même plan que le corps; lavements salés; immobilité complète du tronc.

Une chute ou des coups sur la **MACHOIRE INFÉRIEURE** FRACTURENT parfois cet os : outre la salivation, le gonflement local, les dents n'apparaissent plus sur un plan harmonique : quand on appuie sur divers points de la mâchoire, un bruit de frottement, de crépitation se produit.

*Secours d'urgence.* — La seule chose à faire en attendant le médecin, c'est d'immobiliser la mâchoire à l'aide d'un mouchoir ou cravate emboitant le menton et venant nouer ses extrémités sur le sommet du crâne. Le malade ne devra boire qu'à l'aide d'une pipette passée dans l'hiatus que peut laisser l'absence d'une dent.

C'est surtout dans les chutes sur le coude que la **CLAVICULE**, os qui unit l'épaule au milieu antérieur de la poitrine, se fracture : en outre de la douleur locale, le blessé a le moignon de l'épaule

très-abaisse et rapproché de la poitrine ; les mouvements du bras étant difficiles, impossibles même, il le soutient instinctivement de la main opposée.

*Secours d'urgence.* — Se borner à remonter le bras le plus haut possible le long du tronc, et le maintenir dans cette position à l'aide d'une écharpe (mouchoir, serviette ployés en triangle) dont le plein reçoit, comme dans une poche, le coude, et les extrémités sont nouées sur l'épaule opposée ; par dessus cette écharpe et perpendiculairement au bras, attacher autour du tronc un autre mouchoir ou une bande, afin de maintenir le coude serré contre le tronc ; puis appliquer des compresses d'alcool camphré, d'eau sédative, d'eau fraîche sur la clavicule.

Les FRACTURES DU STERNUM (os vertical du milieu antérieur de la poitrine) et des COTES, se reconnaissent à des douleurs locales vives, augmentant par la pression, par les changements de position du blessé, par la toux, par des inspirations très-profondes.

*Secours d'urgence.* — Compresses permanentes d'eau-de-vie camphrée pure ou mêlée à de l'eau de savon, d'eau blanche, d'eau salée ; application d'un bandage de corps, d'une serviette longue pliée en deux entourant la poitrine, sur le devant de laquelle les extrémités sont ramenées et fixées par des épingles.

La FRACTURE DE L'OMOPLATE, os formant l'aile postérieure de l'épaule, se trahit par des douleurs vives dans la région, surtout par les mouvements du bras, du gonflement et le plus souvent une ecchymose.

*Secours d'urgence.* — Immobiliser le bras à l'aide d'un bandage de corps, comme ci-dessus, après lequel on attache, devant et derrière, les extrémités d'une petite écharpe placée en sautoir sur l'épaule, afin de maintenir les compresses résolutives sur le siège de la fracture.

Les FRACTURES DES OS DES MEMBRES nécessitent des manœuvres et des applications d'appareils trop délicates pour qu'elles sortent de la compétence du chirurgien ; en attendant son intervention, on pourra cependant soulager le blessé par les moyens suivants :

Les FRACTURES DU BRAS sont indiquées par la diminution de la longueur du membre, l'impossibilité des mouvements volon-

taires, les douleurs et le bruit de crépitation dès qu'on remue le bras.

*Secours d'urgence.* — Compresses résolitives permanentes (eau blanche, eau sédative) autour du siège des souffrances; soutien du poids du bras et son immobilisation à l'aide d'une écharpe dont le plein embrasse le coude et l'avant-bras, et dont les extrémités passent, l'une sur l'épaule du côté blessé, l'autre sous l'aisselle opposée, pour aller se nouer avec la précédente derrière le cou.

Dans les FRACTURES DE L'AVANT-BRAS, il y a déformation de cette portion de membre, mouvements volontaires impossibles, mouvements communiqués douloureux avec crépitation par le frottement des fragments.

*Secours d'urgence.* — Placer l'avant-bras dans une gouttière improvisée (en carton, en écorce d'arbre, en feuille d'agave), qu'on suspend par une écharpe nouée après le cou; maintenir en permanence, soit des applications froides, soit une irrigation du membre à l'aide d'un arrosoir plein d'eau et suspendu à une certaine hauteur.

La FRACTURE DE LA CUISSE se reconnaît à la douleur locale, au craquement des fragments de l'os (le fémur), à la mobilité extrême et au raccourcissement du membre, dont le blessé ne peut se servir.

*Secours d'urgence.* — Envelopper l'articulation de compresses résolitives (eau-de-vie camphrée, eau sédative, eau fraîche ou salée); puis immobiliser le membre entier à l'aide de deux bâtons ou de deux planchettes étroites (de 5 centim. de large) placés, l'un en dehors, depuis la hanche jusqu'au pied, l'autre depuis le pli de la fesse jusqu'au pied, et fixés dans cette position par des cravates, des écharpes, celle d'en haut passée autour du bassin, les autres échelonnées de distance en distance autour de la cuisse, de la jambe et du pied. Le blessé peut être ainsi transporté jusqu'à son lit, où il sera couché dans la position assise ou presque assise.

Même *secours d'urgence* pour les FRACTURES DE LA ROTULE (os placé en avant de la boîte du genou) ET DE LA JAMBE; dans

celle du **PIED**, ce dernier doit être bien soutenu, afin qu'il ne tombe ni d'un côté ni de l'autre, résultat facile à obtenir sûrement avec mon appareil à entorse, décrit plus haut.

Les **LUXATIONS**, vulgairement appelées « déboîtement d'un os, » entraînent toujours l'idée du déplacement d'extrémités osseuses qui ont perdu leur rapport naturel de contact. La personne qui n'a aucune notion exacte de la forme d'une articulation à l'état normal, peut se rendre compte de l'existence d'une luxation en comparant la région blessée avec celle du côté correspondant qui est saine : la première offrira toujours, en cas de déboîtement, une saillie qui n'est pas naturelle, une déformation, une impotence, un changement dans la longueur du membre.

A la suite d'un écartement considérable des mâchoires par l'introduction de corps volumineux ou d'instruments pour arracher une dent, par le bâillement, un rire exagéré, l'action de vomir, un coup ou une chute sur le menton, la **LUXATION DE LA MACHOIRE** peut avoir lieu ; la bouche reste alors largement béante, l'individu n'arrivant plus à la fermer ; le menton est projeté en avant, la salive coule, il y a impossibilité de prononcer ni de parler ; en avant du milieu de l'oreille, fossette précédée d'une saillie osseuse ; aplatissement des joues. Ces signes existent des deux côtés ou d'un seul.

*Secours d'urgence.* — Mettre des disques de bouchon entre les mâchoires, vers les grosses dents du fond, et engager le malade à serrer les mâchoires en même temps qu'on presse sur le menton. Dès que l'os est rentré dans sa cavité en avant de l'oreille, appliquer des compresses d'eau blanche, alcoolisée ou sédative sur les tempes, et maintenir les mâchoires serrées l'une contre l'autre à l'aide du bandage indiqué ci-dessus pour la fracture.

La **CLAVICULE** se luxé surtout dans les chutes sur l'épaule. Il y a alors saillie osseuse, dure, au devant et en haut de la poitrine, dont l'épaule est plus rapprochée ; mouvements du bras pénibles, douloureux ; gêne de respirer.

*Secours d'urgence.* — Coucher le blessé le dos seul appuyant

sur un oreiller dur, de façon que les épaules ne soient pas soutenues; applications réfrigérantes sur le siège de la luxation; soutenir le bras avec une écharpe.

Ainsi qu'il a été dit plus haut à propos des fractures, les manœuvres nécessitées par la réduction des luxations des membres ne peuvent logiquement être tentées que par un chirurgien; cependant, en son absence, le soulagement du blessé dictera la conduite suivante :

Dans les LUXATIONS DE L'ÉPAULE (aplatissement du moignon de l'épaule, mouvements spontanés impossibles), diminuer le poids du bras en interposant un coussinet entre le membre et le thorax, et appliquer une écharpe passant sous l'avant-bras pour se nouer autour du cou; lotions froides sur l'épaule.

Dans les LUXATIONS DU COUDE (déformation, impuissance de mouvements volontaires, maintien forcé de l'avant-bras dans une position fixe), envelopper le coude, la moitié supérieure de l'avant-bras et la moitié inférieure du bras avec des compresses imbibées d'eau-de-vie camphrée, maintenir l'avant-bras sur des coussins durs, dans la position la moins douloureuse possible.

Les LUXATIONS DE LA CUISSE, caractérisées par de vives douleurs, une saillie anormale, la déviation, l'engourdissement et le gonflement de la cuisse, l'abolition des mouvements exigent que le blessé soit immédiatement couché sur le côté sain, que des compresses résolutives (eau-de-vie camphrée, eau blanche ou sédative) soient appliquées sur la région endolorie.

Le même *secours d'urgence* convient dans les LUXATIONS DE LA ROTULE (déboîtement du genou) ET DU PIED. Dans tous ces cas, le poids des couvertures serait fatigant pour le blessé; on doit les soutenir à certaine distance du membre à l'aide de cerceaux, cercles, bâtons agencés à angle aigu, etc.

Les BRULURES, effet des corps fortement chauffés sur les tissus vivants, demandent des secours instantanés, en raison de la gravité des lésions et des souffrances aiguës qui les accompagnent presque toujours. On en distingue 6 degrés :

1° Inflammation superficielle sans phlyctènes (ampoules pleines

de sérosité); ainsi coups de soleil, exposition des forgerons, des verriers au feu.

*Secours d'urgence.* — Plonger quelques heures la partie dans l'eau froide ou dans de l'huile; dès qu'elle en sort, la couvrir de compresses imbibées d'eau fraîche additionnée d'eau blanche, ou bien d'encre, d'eau-de-vie, d'éther, d'alcoolat, d'eau de Cologne. On conseille également comme topiques la confiture de groseilles, la pulpe des feuilles de plantes grasses (le cactus, les ficoïdes), les feuilles de laurier-cerise racées sur les deux faces.

2° Inflammation de la peau avec phlyctènes; par exemple, à la suite du contact instantané de liquides bouillants ou de la vapeur des machines en explosion ou en activité.

*Secours d'urgence.* — Traverser les ampoules avec une aiguille, une épingle, pour faire écouler leur contenu, mais ne jamais les détruire ni en totalité ni en partie; panser ensuite comme au premier degré. Si, cependant, des portions d'épiderme ont été enlevées lors de l'accident, appliquer de préférence des corps gras, huile, cérat, beurre frais, blancs d'œufs battus seuls ou mêlés à une demi-partie d'huile, et recouvrir toutes ces substances avec une plaque de ouate (coton cardé). Si ces plaques d'épiderme ont été détachées et tiennent encore par quelque point, ne pas les arracher ni les couper, au contraire, les replacer dans leur sens normal. En cas de douleurs aiguës, recouvrir la brûlure avec une compresse fine trempée dans un mélange d'une partie d'huile essentielle de térébenthine avec deux d'huile d'olives.

3°, 4° et 5° Désorganisation d'une partie de la peau, ou de toute l'épaisseur de la peau, ou bien des tissus jusqu'aux os.

*Secours d'urgence.* — Dans ces divers cas, où les corps comburants ont eu un contact prolongé avec les tissus, la poudre à canon par exemple, on favorisera la suppuration, l'élimination des parties détruites, en faisant des lotions très-fréquentes avec l'eau chlorurée, avec l'alcool, et recouvrant avec des masses de charpie pour absorber le pus.

6° degré : Carbonisation complète d'un membre ou d'une région du corps. L'intervention du chirurgien est ici indispensable.



Les brûlures étendues des orteils et des doigts de la main nécessitent l'emploi des palettes et des semelles dont il a été question aux articles « plaies de ces régions, » afin d'empêcher les doigts de contracter entre eux des adhérences.

Règle générale, les brûlures exigent tout d'abord qu'on enlève, ou mieux, qu'on coupe les vêtements de la région, surtout s'ils sont imbibés de liquides bouillants ou désorganisateurs des tissus. Quand de très-petits corps étrangers, des grains de poudre par exemple, se trouvent dans les tissus ou la plaie, on ne doit pas se permettre de les enlever sans que le médecin ne l'ait autorisé.

Il n'en est pas de même pour les brûlures faites par des corps agissant chimiquement, tels que la potasse, la pierre infernale, la chaux, le phosphore, l'acide sulfurique (huile de vitriol), etc.; on doit se hâter d'enlever les parcelles vulnérantes avec un linge gras, huile, beurre, cérat, mais non pas avec de l'eau, qui favoriserait l'activité de la matière chimique; ce n'est qu'après cette opération préliminaire qu'on essuie à sec les parties blessées et qu'on applique le traitement décrit plus haut.

LES BRÛLURES DE L'ARRIÈRE-GORGE ET DE LA BOUCHE proviennent, soit d'une imprudence de la part de ceux qui introduisent trop gloutonnement des substances très-chaudes dans la cavité buccopharyngienne, soit de la funeste habitude d'entrer précipitamment le bec même de la théière ou du biberon contenant des liquides insuffisamment tiédés.

*Secours d'urgence.* — Badigeonner l'intérieur de la bouche avec une décoction mucilagineuse, un liquide acidulé, du miel; si la brûlure a atteint l'arrière-gorge, promener des sinapismes à la base du cou et faciliter le vomissement en gorgeant le malade d'eau chaude, etc.

La CONGÉLATION, résultat d'un froid intense sur les tissus vivants, comporte trois degrés : 1° Rougeur et gonflements très-circonsaits, avec douleurs et démangeaison vive; les engelures des doigts, du talon, du nez, des oreilles en donnent de fréquents exemples.

*Secours d'urgence.* — Bien se garder de faire des lotions d'eau tiède, de mettre des cataplasmes, de s'approcher du feu; faire,

au contraire, des applications d'eau blanche, d'eau-de-vie camphrée, de vin, d'eau de Cologne, d'eau vinaigrée, suivies de frictions avec un linge sec et un peu rude.

2° Engorgement plus profond, douleurs aiguës, phlyctènes (ampoules) pleines de sérosité roussâtre.

*Secours d'urgence.* — Cataplasmes très-légers et tièdes de substances émollientes, arrosés d'eau blanche; pansement avec la pommade camphrée.

3° Phlyctènes, taches blanches ou noirâtres de la peau, qui est alors désorganisée profondément.

*Secours d'urgence.* — Se bien garder de réchauffer les parties malades; les frictionner, au contraire, avec de la neige, de la glace pilée; les couvrir de linges trempés dans l'eau glacée. Dès que les tissus sont réchauffés, les envelopper de flanelles fines trempées dans le vin ou l'alcool chauds.

Dans ces trois degrés de la congélation, il faut, en même temps, administrer à l'intérieur des boissons aromatiques (menthe, sauge, verveine), sudorifiques (thé, bourrache), toniques (vin chaud, punch, etc.)

La CONGESTION CÉRÉBRALE est un terme vulgaire qui résume divers degrés de gravité d'une même maladie : 1° Le *vertige*, marqué par la marche chancelante, le trouble des idées, les mouvements d'ascension, d'abaissement, de confusion, de tournoiement des objets environnants, les étourdissements, les éblouissements, les bourdonnements d'oreilles, les nausées; — 2° à un degré plus fort (*léger coup de sang*), la face et les yeux sont injectés, rouges; le malade sent des bouffées de chaleur lui monter au visage; il a l'air hébété; — 3° enfin, à un degré beaucoup plus intense (*coup de sang, attaque, hémorrhagie cérébrale, apoplexie*, etc.), il y a perte de connaissance, paralysie du mouvement et de la face, le malade fait le bruit de rejeter de la fumée par un des angles de la bouche; langue déviée; difficulté d'avaler; sensibilité plus ou moins éteinte dans les membres qui sont, en outre, contractés.

*Secours d'urgence.* — Dans tous ces cas, étendre le malade sur un lit, sur un plan incliné (fauteuil, chaise), la tête élevée et

appliquée sur des oreillers de crin ou de balles d'avoine, les jambes plus basses que le tronc; donner le plus d'air pur à respirer; agiter des mouchoirs, des éventails autour de la tête et à une petite distance de la bouche; ôter tous liens autour du cou (cravate, col, faux-col), de la poitrine (gilet, corset, bretelles) et de l'abdomen (ceintures, pantalons, jupons); mettre la tête à l'air et couvrir le crâne, le front de vessies remplies de glace concassée, surtout de compresses d'eau fraîche, vinaigrée ou aiguisée d'eau sédative, soit encore d'une à deux grandes cuillerées d'éther par verre d'eau; appliquer ensuite des sinapismes entre les épaules, sur les côtés de la poitrine, aux mollets, et les changer de place sur les membres inférieurs; mettre des mouches de Milan derrière les oreilles et à la nuque; donner un bain de pieds d'un quart d'heure, additionné d'une forte poignée de farine de moutarde ou de cendres ou de sel commun (si le malade avait des varices ou dilatation permanente des veines aux jambes, le pédiluve serait remplacé par des sinapismes aux cuisses et autour des avant-bras); donner un lavement d'un demi-litre d'eau chaude, dans laquelle on aura fait fondre dix grammes de savon du commerce ou une à deux grandes cuillerées de sel gris; dès que le malade reprend connaissance, lui faire avaler quelques gorgées d'eau fraîche, de limonade, de sirop de groseilles, etc. — On a la mauvaise habitude, dans ces attaques sanguines, de faire respirer et même d'introduire dans les narines des odeurs très-actives, des alcoolats, de l'eau sédative, ou bien encore de faire boire du vin chaud, du grog, des liqueurs: ce sont des imprudences qui ne servent, la plupart du temps, qu'à prolonger la congestion cérébrale.

Par OPTHALMIES, on entend vulgairement des maladies oculaires de nature, de siège et d'importance fort variés. Il ne peut être ici question que de celles qui, par leur spontanéité ou leurs accidents, seraient susceptibles de réclamer des soins instantanés en attendant l'homme de l'art.

Les picottements aigus, les élancements, les souffrances vives que donne aux paupières ou à la conjonctive (membrane qui recouvre la coque blanche de l'œil) leur inflammation, leur rou-

geur subite, leur suppuration rapidement abondante, réclament : la soustraction de l'œil à la lumière et à l'air, des lotions émoullientes chaudes (lait chaud), des cataplasmes de mie de pain ou de fécule, des injections ou douches émoullientes, tièdes et répétées à l'aide d'une petite seringue, des pédiluves sinapisés, des lavements salés, des mouches de Milan ou petits vésicatoires derrière les oreilles et à la nuque ; si la douleur est très-vive, compresses trempées dans la décoction de têtes de pavot.

DES CORPS ÉTRANGERS ténus, des poussières, des parcelles de fer, s'introduisent entre les paupières et déterminent de vives douleurs, du larmolement.

*Secours d'urgence.* — Bien recommander de ne pas s'obstiner à frotter l'œil avec les doigts ; se garder également de rechercher le petit corps vulnérant à l'aide d'un « tortillon » de papier ou de linge, comme on le conseille trop souvent. Ce sont là des pratiques inutiles qui ne conduisent qu'à augmenter les souffrances et ne sont pas sans quelque danger entre les mains des profanes. Il suffit, dans bien des cas, de saisir la paupière supérieure près d'un de ses angles, de l'attirer lentement en avant, puis de l'abaisser le plus possible en glissant et appuyant au-devant de la paupière inférieure, et de l'y maintenir en cette position pendant une à deux minutes. Les larmes, provoquées abondamment par le corps étranger, se ramassent dans cette poche formée par la paupière supérieure, et quand on relâchera celle-ci, un flot de liquide s'échappera, entraînant la substance vulnérante, qui se déposera à peu de distance ou au milieu des cils.

Si la matière est une parcelle de fer, ouvrir l'œil et approcher un aimant de l'endroit où l'on aperçoit le petit corps, ou bien du point que le blessé lui assigne comme siège. Dans les ateliers de Fairbairne (Belgique), un aimant est toujours à la disposition des ouvriers : c'est un exemple à imiter dans tous nos ateliers où l'on travaille le fer.

Quand de la chaux a été introduite sous les paupières et n'a pu en être rapidement enlevée totalement, il faut inonder le globe oculaire ou faire une injection sous les paupières avec de l'eau

sucrée : on sait, en effet, que la chaux éteinte, mise à froid en contact avec une dissolution aqueuse de sucre, se dissout rapidement en formant un sel de chaux inoffensif (succharate bibasique).

LES CORPS ÉTRANGERS introduits accidentellement ou volontairement dans le CONDUIT DES OREILLES produisent, par leur grossissement graduel, des bourdonnements, des souffrances plus ou moins intenses.

*Secours d'urgence.* — Si les matières sont susceptibles de se fondre ou d'être entraînées par un courant d'eau (tels les débris d'insectes, amas et durcissement du cérumen ou cire du fond de l'oreille), multiplier les injections d'huile, de liquides tièdes, de lait chaud à l'aide d'une petite seringue, et imprimer de légères secousses à la tête pour faire sortir la substance étrangère avec le liquide. — S'il s'agit de corps durs, parfaitement visibles (perles, pois, noyaux, graines, boutons de chemise, semence de maïs, feuilles sèches), on peut, — mais dans le cas seulement où ils ne seraient pas très-enfoncés dans le conduit, — chercher à les ramollir par des injections d'eau tiède, puis à les saisir avec des pinces, à les piquer avec une épingle courbée en guise de crochet, afin de pouvoir les attirer ; une autre épingle, dont on aura émoussé la pointe, pourrait encore être glissée à plat au-dessous du corps étranger, puis, quand elle l'a dépassé, être contournée sur sa face postérieure, et enfin ramenée avec l'objet par une petite traction en haut et en dehors. Pour les injections de liquides dans le conduit auditif, l'irrigateur Eguisier est préférable, parce qu'il faut, d'une part, beaucoup de patience et de persévérance, et que, d'une autre, il permet de diriger plus facilement le jet continu du liquide entre le corps étranger et la paroi du conduit pendant que l'on tire alternativement le pavillon de l'oreille dans tous les sens et que l'on fait de temps en temps ouvrir fortement au patient la bouche, ce qui agrandit et modifie les dimensions du canal auriculaire. L'introduction des cure-oreilles, des curettes, n'est pas sans inconvénient et nécessite la main exercée et les notions anatomiques du chirurgien.

LES VIVES DOULEURS D'OREILLE, provoquées par un coup-d'air

ou une inflammation très-aiguë, s'apaisent par des injections fréquentes de décoction de têtes de pavot, d'huile camphrée, l'application d'une mouche de Milan derrière l'oreille, l'introduction dans le conduit auditif d'une boulette de ouate contenant un petit morceau de camphre ou bien trempée dans le laudanum, les fumigations émollientes, les cataplasmes émollients arrosés de quelques gouttes de laudanum, les bains de pieds chauds et rubéfiants, les tisanes sudorifiques (bourrache, fleurs de sureau), etc. Un excellent remède, préconisé par le docteur Menière, consiste à faire bouillir, dans un demi-litre d'eau de guimauve, deux têtes de pavot, puis à faire incliner la tête du malade du côté sain et à lui laisser couler dans l'oreille malade une grande cuillerée de cette décoction ; dix minutes de ce bain local suffisent : on peut toutefois le réitérer.

**L'HÉMORRHAGIE NASALE** ou épistaxis, vulgairement saignement de nez, ne doit provoquer aucune activité d'assistance, si elle n'a lieu que goutte à goutte et peu abondamment ; mais, si la perte de sang continue, devient considérable, si le sujet se trouve mal, il faut le mettre à l'air frais, la tête élevée et droite, couvrir le front et les tempes de linges trempés dans l'eau froide ou aiguisée d'éther, élever le bras du côté de la narine par laquelle s'échappe le liquide. Si l'hémorrhagie persiste, donner à priser de la poudre de gomme, de plâtre non éteint, de tan ou d'écorce de chêne, ou introduire dans les narines des boulettes de charpie, de petits morceaux d'amadou mouillés, puis roulés dans les mêmes poudres, et pincer les narines avec un morceau de bois fendu à une extrémité (vulgairement une *drogue*) ; placer des sinapismes entre les deux épaules ; fermer les narines à l'aide d'une drogue, bâton de bois fendu à moitié, les deux branches écartées comprimant le bout du nez. — Une coutume populaire consiste à arrêter tout épistaxis en mettant une clef dans le dos du patient : l'effet produit ici par la sensation vive du froid n'est pas toujours sans inconvénient, notamment chez les femmes et les filles et si le corps est en sueur.

Dans le **CORYZA** ou rhume de cerveau, les fatigues de l'éter-

nement trop fréquent et la difficulté de respirer par le nez exigent parfois qu'on intervienne subitement.

*Secours d'urgence.* — Faire transpirer avec des boissons très-chaudes (bourrache, violettes); mettre des sinapismes entre les épaules et aux jambes; faire des fumigations émollientes permanentes en présentant à l'orifice des conduits nasaux le goulot de bouteilles contenant des liquides très-chauds. — Chez les nouveaux-nés, la gêne de respiration nasale les empêche de prendre le sein; il convient alors de leur introduire de temps en temps dans les narines un petit linge tortillé pour débarrasser les conduits des sécrétions qui les obstruent; puis on leur donne le lait maternel à la cuillère: on peut aussi les plonger dans un demi-bain tiède sinapisé, si le temps le permet. Il convient d'asperger le plancher de la chambre toutes les heures avec trois ou quatre grandes cuillerées d'eau sédative.

LES CORPS ÉTRANGERS introduits DANS LES CAVITÉS NASALES s'enlèvent assez facilement avec des pinces, ou mieux par l'éternuement provoqué en faisant sentir du tabac à priser. Si des mouches ou des vers se trouvent dans ces conduits, on donne à respirer de l'éther ou de l'alcali, et on fait suivre d'une injection d'eau tiède. Dans tous les cas, on peut aspirer et rejeter par les narines de l'eau en grande abondance.

LES OREILLONS ou parotides, engorgements glandulaires naissant derrière la mâchoire inférieure, bien que ne s'accompagnant ni de rougeur locale ni de fièvre, effraient assez souvent les familles, parce que les malades salivent, ouvrent difficilement la bouche et accusent de la douleur.

*Secours d'urgence.* — Faire des onctions d'huile chaude, d'huile camphrée et les recouvrir de plaques de ouate maintenues par une cravate nouée sur le crâne; faire transpirer à l'aide de tisanes bien chaudes de bourrache, de sureau, de fleurs de violettes; donner quelques demi-lavements émollients.

Le TORTICOLIS, caractérisé par l'inclinaison forcée de la tête vers une épaule et un endolorissement assez aigu des muscles du cou, réclame des frictions d'huile camphrée ou aiguisée d'alcali volatil, soit d'essence de térébenthine, de pommade camphrée,

le tout recouvert de ouate ou de plaques de flanelle ; des fumigations de décoction de têtes de pavot ; faire transpirer ; soutenir au lit la tête du malade par des oreillers supplémentaires ; promener sur la région endolorie et recouverte d'une flanelle un fer à repasser suffisamment chauffé.

La DENTITION par les douleurs, les cris, l'agitation qu'elle provoque chez les petits enfants, inquiète à bon droit les mères de famille.

*Secours d'urgence.* — Lotions sur les gencives gonflées avec des liquides émollients (mauve, graine de lin) ; donner à mâcher une racine de guimauve trempée dans le miel ou l'eau sucrée ; frotter la gencive tuméfiée avec le doigt sec ou enduit de sirop de safran ; en cas d'agitation très-vive, mettre l'enfant dans un bain tiède contenant une décoction de feuilles d'oranger ; promener un sinapisme sous le menton ou derrière les oreilles. Si la face est très-rouge, la tête brûlante, mettre sur les jambes, à la plante des pieds, des cataplasmes de lin saupoudrés de farine de moutarde.

L'ODONTALGIE tient-elle à une carie dentaire et constitue-t-elle ce qu'on appelle une « rage de dents ? » Introduire dans la cavité de la dent une boulette de charpie trempée dans du chloroforme, dans du laudanum, ou imbibée d'une à deux gouttes d'essence de girofle, soit de créosote ; se gargariser avec une décoction concentrée de têtes de pavot ; linges chauds secs ou mouillés de liquides émollients sur la joue ; frictionner la gencive avec de l'huile de jusquiame.

On réunit vulgairement sous le nom d'ESQUINANÇIE, de « maux de gorge, » des affections variées (angine, pharyngite, amygdalite, laryngite, etc.) par leur siège, mais offrant presque toutes de la gêne, du chatouillement, de la sécheresse au gosier, de la difficulté ou de la douleur pour avaler, des nausées et le rejet des boissons par le nez, de la toux, de l'altération de la voix, qui est nasonnée ou rauque.

*Secours d'urgence.* — Décoctions émollientes (mauve, figes, violettes, orge miellée) en boissons, en gargarismes, en fumigations, soit dans la bouche, soit à l'extérieur, sur la pomme



d'Adam; cataplasmes autour du cou; mâcher constamment de la gomme ou des pâtes de jujube, de guimauve, de lichen, etc.; bains de pieds sinapisés; lavements au sel ou avec une grande cuillerée d'huile, etc.

Chez les enfants surtout, le mal de gorge se complique parfois d'une gêne fort douloureuse pour respirer, accompagnée de petites taches consistantes, blanches-jaunâtres sur l'arrière-gorge (ANGINE COUENNEUSE), ou de la production d'une fausse membrane dans le conduit aérien et dont les débris sont rejetés par la toux (CROUP); dans ce dernier cas notamment, la respiration sifflante ou rappelant le cri du coq, l'imminence de la suffocation, l'anxiété extrême du petit malade sont vraiment un spectacle effrayant.

*Secours d'urgence.* — Faire vomir au plus tôt, soit en chatouillant l'arrière-gorge avec une barbe de plume, soit en administrant chaque demi-heure et jusqu'à résultat obtenu, une cuillerée à soupe de sirop d'ipéca contenant, par 30 grammes, 2 décigrammes d'émétique; sinapismes promenés sur les extrémités inférieures et supérieures; lavement au sel; mouches de Milan sur le haut de la poitrine ou sous chaque clavicule, puis insufflation dans la gorge à l'aide d'un tuyau de plume, d'un roseau, de fleur de soufre, d'alun. Quelques médecins disent s'être bien trouvés, dès le début de cette terrible affection, de faire ingurgiter d'une manière continue de petits fragments de glace qui, se fondant dans la bouche, sont avalés avec la salive. Le docteur Grand-Boulogne a publié des guérisons rapidement obtenues par ce seul moyen.

Le MUGUET, connu dans le public sous le nom de « blanchet, » est une maladie fréquente chez les nouveaux-nés, chez les jeunes enfants, de nature contagieuse, caractérisée par une exsudation de points ou plaques blanchâtres dans la bouche, notamment derrière les lèvres, aux joues et à la pointe de la langue. Ces exsudations se réunissent parfois, tapissent d'une couche crémeuse toute la cavité buccale et gagnent les voies digestives; en même temps, rougeurs vives aux fesses, à l'anus, et l'enfant ne pouvant têter s'exaspère, s'irrite, crie, etc.

**Secours d'urgence.** — Badigeonner la bouche toutes les heures avec un petit bâton armé d'un plumasseau de linge ou de charpie, trempé dans de l'eau de mauve miellée ou vinaigrée, soit encore dans du miel rosat. Cataplasmes émollients sur le ventre ; grands bains tièdes d'eau de son ; purgatifs (sirop de chicorée).

LES CORPS ÉTRANGERS, tels que parcelles d'os, boutons, épingles, agrafes, monnaies, haricots, morceaux de verre, bagues, boucles d'oreille, etc., introduits DANS L'ŒSOPHAGE (tube membraneux qui conduit de l'arrière-gorge à l'estomac) OU DANS LE LARYNX (organe de la voix), produisent de la suffocation, de la difficulté de respirer et des douleurs plus ou moins vives.

**Secours d'urgence.** — Faire vomir avec de l'eau et de l'huile mélangées à parties égales ou de l'eau tiède en abondance, ou en titillant la luette avec des barbes de plume, soit encore en administrant 5 centigrammes d'émétique dans un doigt d'eau à plusieurs reprises et à un quart d'heure de distance ; puis, faire avaler des morceaux assez gros de mie de pain ou une petite éponge attachée après un long fil, puis retirée d'un coup sec et avec violence, procédé qui, assez dangereux pour provoquer parfois l'étouffement, ne devrait pas être conseillé. — Si des morceaux de verre ou des objets à angles aigus, pointus, coupants ont été avalés, donner des aliments pâteux, féculents, de la panade, des marrons rôtis, de petites pommes de terre peu cuites, de la bouillie épaisse, et provoquer ensuite le vomissement.

Les souffrances aiguës causées par les GERÇURES, EXCORIATIONS, ULCÉRATIONS DU MAMELON, si fréquentes chez les femmes qui nourrissent, peuvent être calmées, en attendant le médecin, par des lotions tièdes d'eau de roses, suivies d'onctions avec le cérat ou la pommade de concombres, et d'applications de petits cataplasmes de mie de pain bouillie dans la décoction de têtes de pavot : maintenir ces substances bien appuyées, et en même temps soutenir le sein à l'aide d'une écharpe dont le plein passe sous la mamelle, les extrémités, l'une sur une épaule, l'autre sous une aisselle, pour se fixer derrière le dos.

(A suivre).

## TRADITIONS POPULAIRES

### De l'arrondissement de Poligny

(Fin).

---

#### LA DAME BLANCHE DE POLIGNY.

Un enfant avait été envoyé par ses parents au bois de Poligny. Il s'y égarait. On le chercha et on l'appela en vain pendant deux jours dans la forêt. On le retrouva enfin le troisième jour, tranquillement assis sur la pelouse, dans une clairière, frais, riant, se portant à merveille. L'enfant dit que, pendant ce temps, une belle dame était venue lui apporter à manger. On crut que cette belle dame était la fée si connue dans le pays sous le nom de *la Dame blanche*.

(MONNIEZ, *Trad. pop.*, p. 337).

#### LA DAME BLANCHE DE PICARREAU.

En 1789, la pauvre bergère Blanchard gardant ses chèvres derrière le bois des Ecorchats, s'égarait et demeura perdue pendant trois jours. On la retrouva par hasard. Elle était si faible, si souffrante, que le curé de la paroisse lui apporta le viatique sur le lieu même. Comme on lui demandait si elle avait bien faim, la bonne vieille répondit que non et qu'une belle *Dame blanche* lui avait apporté de la nourriture.

(MONNIEZ, *Trad. pop.*, p. 337).

#### LE GÉANT DE LA PIERRE QUI VIRE.

Il existe en Franche-Comté un très-grand nombre de *pierres qui virent*. Chacune d'elle a son histoire, que la tradition perpétue.

Voici l'histoire de cette fameuse *Pierre qui vire* du mont Saint-Savin, près de Poligny :

On dit qu'autrefois un géant de la contrée, joli garçon, mais assez mauvais sujet d'ailleurs, guettait dans les bois une jeune bergère de Plasne ou Barretaine, dont il était épris. Un soir, il la surprit seule et s'avisait de la poursuivre dans la côte. La pauvre enfant s'enfuit à toutes jambes à la vue de ce beau monstre. Dans sa perplexité, elle recourut à l'intervention divine et se vit sur le champ exaucée. Au moment où

le maudit colosse allait atteindre sa proie, il se sentit arrêté debout sur une base de rocher et se trouva lui-même changé en roc vif des pieds jusqu'à la tête. Depuis ce temps-là, il n'a pas quitté le poste où l'a fixé le châtiment du ciel, et il ne lui est donné de se mouvoir sur lui-même qu'une fois tous les cent ans, à l'époque anniversaire de sa faute.

(*Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, 1873, p. 319).

## LE LIÈVRE BOITEUX.

Suivant une tradition de Villers-les-Bois, le diable, sous la forme d'un *lièvre boiteux*, allait, chaque dimanche, au devant des fidèles qui se rendaient à l'église de Seligney et se faisait poursuivre par eux, de manière à ne les laisser arriver que lorsque la messe était achevée.

(ROUSSET, *commune de Villers-les-Bois*).

## LA FONTAINE DE SAINTE COLETTE,

### A POLIGNY.

La plus gracieuse tradition populaire du canton de Poligny est assurément celle de la fontaine de sainte Colette. On ne nous reprochera pas, je l'espère, le mélange des choses saintes aux choses profanes, sans quoi il faudrait renoncer tout-à-fait à notre humble rôle de collectionneur. Le lecteur éclairé pour qui seul nous écrivons tous ces récits démêlera sans peine la vérité de la fable, et ne nous accusera pas de vouloir les confondre à plaisir.

Le couvent de sainte Claire, à Poligny, bâti dans un lieu élevé, où il n'y avait point de source, manquait d'eau dans son enceinte. Sainte Colette, fondatrice de la maison et réformatrice de l'ordre, fut touchée de l'inconvénient qu'il y avait à envoyer prendre dans la ville l'eau qui était nécessaire à la communauté. Elle fit donc venir des experts pour chercher une source dans le périmètre du couvent. Ils déclarèrent unanimement qu'il n'y en avait pas, ce qui la mit fort en peine. Mais un vendredi, avant le troisième dimanche de carême, entendant l'évangile dans lequel la Samaritaine dit au Sauveur : *Domine, da mihi hanc aquam et non sitiam amplius*, elle sentit réveiller sa foi par ces paroles, et, ayant fait une ardente prière, elle indiqua, au sortir de la messe, un endroit au milieu du monastère, dans lequel elle assura, contre l'avis des experts, que l'on trouverait de l'eau. L'on y creusa le roc sur sa parole, et l'on trouva des sources qui fournissent, dans les plus grandes

chaleurs, toute l'eau nécessaire pour l'usage du couvent, et qui est claire et pure dans le temps même où celle des fontaines de la ville se trouble par les grandes pluies. On regarde ce puits de sainte Colette comme miraculeux, et l'on y envoie prendre de l'eau pour en boire par dévotion ou comme étant la meilleure de la ville.

(DUNOD DE CHARNAGE, *Hist. de l'Église de Besançon*, t. I<sup>er</sup>, p. 242).

## LA VOUIVRE DE MONT-ROND.

(CANTON DE CHAMPAGNOLE).

Le mythe de la vouivre est spécial à la Franche-Comté. Un grand nombre de localités ont à ce sujet leurs légendes particulières. La tradition rapporte généralement que la vouivre est un serpent ailé qui glisse dans les airs comme une lucur rapide, se baigne dans les rivières et porte à son front un escarboucle plus précieuse que tous les diamants des couronnes de l'Europe. Avant de se plonger dans les flots où elle aime à se rafraîchir, la vouivre dépose sur le rivage cette splendide escarboucle, qui est son œil unique. Si dans le moment où elle s'abandonne ainsi à la volupté de son repos, quelqu'un peut s'emparer adroitement de ce diamant inappréciable, qu'elle a soin de cacher entre les roseaux les plus élevés ou dans le gazon le plus épais, celui-là est assez riche. Il n'a plus rien à craindre de la vouivre, parce que, privée de son escarboucle, elle est aveugle et ne tarde pas à mourir en poussant des cris lamentables. Mais malheur à celui qui ne sait pas choisir le moment favorable pour s'emparer de l'escarboucle, car alors la vouivre peut le dévorer. Plus d'une vouivre est aussi préposée chez nous à la garde des trésors cachés dans les ruines de nos vieux châteaux. Celle de Mont-Rond, entre autres, est particulièrement redoutable. Elle défend, dit-on, son trésor du bec et des ongles. Une tradition locale rapporte qu'un nommé D<sup>\*\*\*</sup>, ayant tenté de le chercher à travers les décombres du château, fut vigoureusement chassé. Saisi de frayeur, il descendit avec précipitation la montagne, en se recommandant à la Sainte-Vierge. Près des maisons, il tomba évanoui et se trouva aussi délivré miraculeusement de son ennemie qui le poursuivait. Dès qu'il fut revenu à lui-même, il fit élever un oratoire en cet endroit.

(MONNIER. — ROUSSET, *commune de Mont-Rond*).

## LE MOINE SANS ESPRIT.

On peut être pauvre d'esprit pendant sa vie et faire des miracles après sa mort. La tradition que voici le prouve suffisamment. Il y avait autrefois près de Champagnole un moutier de moines noirs auxquels ont succédé des Chartreux (abbaye de Balerne). On raconte qu'il y avait une fois dans ce monastère un frère si simple et d'un esprit si borné qu'il n'avait jamais pu apprendre que ces deux mots : *Ave, Maria* ! tant il avait la mémoire courte ; mais il les répétait cent fois par jour. On vit, après sa mort, croître à l'un des bouts de sa fosse un arbre sur les feuilles duquel ces paroles : *Ave, Maria* ! étaient écrites en lettres lumineuses. Cet arbre ne sécha qu'après avoir été longtemps admiré. L'auteur de l'*Histoire des Ordres monastiques*, tome 2, page 173, attribue à tort ce miracle à un cistercien de Granselve, diocèse de Toulouse.

(DUSILLET, *Iseult*, p. 190).

## LA PRINCESSE BERGÈRE,

A NEY.

Un amateur de vieilles histoires populaires ne trouvera pas sans plaisir un tableau en demi-relief, incrusté dans le mur de la porte d'entrée de la maison Vaubourg, à Ney, canton de Champagnole. Ce tableau représente une élégante jeune fille gardant, à genoux, ses moutons au pied d'un château-fort bâti sur un rocher. Du haut du donjon surgissent deux têtes, l'une d'un roi barbu et l'autre d'une reine, qui semblaient être venus là avec inquiétude pour chercher leur enfant dans la campagne et qui découvrent alors qu'elle s'est faite bergère et servante du Seigneur. Le costume de la jeune princesse est du règne de Charles VII. Des écussons et une croix portent le millésime de 1590.

(ROUSSET, *commune de Ney*).

## LES TROIS COMMÈRES,

A SIROD.

En face du village de Sirod, canton de Champagnole, à l'ouest, contre le flanc de la montagne du Chauffard, que couronnent les ruines de Château-Vilain, on aperçoit trois blocs de rochers parfaitement isolés et qui pourraient laisser croire qu'ils ont été élevés par l'homme ou

taillés par le ciseau. Quoique de dimensions bien différentes, ils ressemblent à d'énormes statues de femmes coiffées de chapeaux. Ces aiguilles de rocher, de formes si bizarres, se nomment *les trois Commères*. Les superstitions qui se rattachent aux *trois Commères*, dit Rousset, qui n'ajoute pas en quoi consistent ces superstitions, permettent de supposer qu'elles sont des vestiges du culte des pierres.

On trouve aussi à Sirod la croyance à la fée Mélusine, et une autre tradition qui consiste à attribuer aux descendants de saint Hubert un remède infailible pour guérir de la rage.

(ROUSSET, *commune de Sirod*).

## LE CHEVALIER AU PIED DE BOUC.

(CANTON DE NOZEROT).

Dans le communal de la Latette, au val de Mièges, il existe des précipices dont on cherche à éloigner les enfants par des récits à faire peur.

Le dimanche, pendant la messe, au moment de la consécration, on a vu souvent un grand seigneur à cheval descendre de l'air sur un nuage et chevaucher au bord de l'abîme avant de s'y jeter comme un insensé. Son coursier aérien a la blancheur d'un nuage. Il paraîtrait que ce mystérieux cavalier, qui renouvelle si souvent ces scènes de suicide, inspire peu de pitié. On a remarqué qu'il avait un pied de bouc, ce qui a suffi pour le rendre suspect. Il pourrait bien n'être en effet que le seigneur des enfers, blessé par saint Michel.

D'autres récits font apparaître au même lieu, non plus *le Chevalier au pied de bouc*, mais bien une belle et gracieuse *Dame blanche*, qui vient folâtrer sur ces bords dangereux et qui finit par y sauter de gaité de cœur, sachant bien qu'elle ne s'y brisera pas sur les rochers qui la reçoivent. Au lieu de cris d'effroi, elle ne pousse en se précipitant que des éclats de rire ; et si l'on va visiter le fond de l'excavation, on n'y aperçoit aucune trace de la chute : il n'a été touché que par du vent.

(MONNIER, *Trad. pop.*, p. 237).

## LA DAME BLANCHE DU CHATEAU DE LA BERNE.

Claude-Antoine Bell, meunier aux Nans, revenait un soir de décembre, en 1809, de la foire de Salins. Comme il passait par la forêt qui sépare les champs de Garde-Bois de ceux des Nans, il se

heurta contre une grosse pierre semblable à une borne, et son chapeau lui échappa. Tandis qu'il le cherchait à tâtons sans le retrouver tout de suite, il lui échappa de dire avec impatience : « Hé! le diable me l'a donc pris! » Cependant il le ramasse et se relève. Mais quelle est sa surprise de voir à côté de lui une *Dame blanche*! Il lui parle; elle ne répond pas et l'accompagne sans mot dire. Voilà nos deux voyageurs en marche à un pas de distance, l'un à côté de l'autre. Le chemin ne permet pas pourtant d'aller toujours de front; mais la merveilleuse *Dame blanche* passait par le taillis, à travers les buissons et les broussailles, sans s'y blesser. Au sortir de la forêt, elle s'éleva dans l'air, se transforma en poussant des cris aigus, et, semblable à une vouivre, s'envola au château de la Berne.

(MONNIER, *Trad. pop.*, p. 463).

## LE CHAMP DES ESPARONS,

### A CUVIER.

C'est, dit-on, dans le *Champ des Esparons*, à Cuvier, canton de Nozeroy, que les sorciers tenaient leur sabbat. On y entendait, dès les onze heures, des cris humains effrayants ou des accords d'instruments. On y chantait :

Aux Esparons,  
Il y fait bon;  
On y joue du violon.

(ROUSSET, *commune de Cuvier*).

## LA SOUCHE DES CUVIER.

Un habitant de Cuvier, ayant embrassé le protestantisme au xvi<sup>e</sup> siècle, fut obligé de s'expatrier pour éviter les persécutions. Il se réfugia à Montbéliard, et, pour cacher son nom, il prit celui de son village. Cet homme est devenu, dit-on, la souche de la famille d'où est sorti l'éminent naturaliste Cuvier.

(ROUSSET, *commune de Cuvier*).

## LÉGENDE DE NOZERROY.

On dit que, dans une des expéditions que les Bourguignons de la Franche-Comté firent dans la Terre-Sainte, un chevalier franc-comtois conquît la Galilée et fut fait roi de cette contrée, où il résida dans la



ville de Nazareth. Mais son règne fut de courte durée, car bientôt après les chrétiens furent expulsés de la Palestine. De retour dans sa patrie, le roi de Nazareth s'arrêta dans le val de Mièges, où il fonda, sur un plateau isolé qui domine ce pays, une ville qu'il appela Nazareth, en souvenir de la capitale de son ancien royaume. On assure que cette Nazareth franc-comtoise ressemblait beaucoup à celle de la Palestine. Elle fut surnommée *la Riche*, à cause de la splendeur des fêtes qui y furent données par les princes d'Orange, dans un château magnifique dont il ne reste plus qu'une seule tour, et où Philibert de Chalon donna le dernier tournois que l'on ait vu dans les deux Bourgognes. Un auteur ancien, voulant expliquer le changement d'orthographe survenu dans le nom primitif de Nozeroy, dit que de *Nazareth* on a fait d'abord *Nozereth*, puis *Nozeroy*.

(GUYORNAUD, *Album franc-comtois*, p. 64).

## LA FÊTE DE MIÈGES.

La val de Mièges paraît avoir été fréquenté beaucoup dès la période gauloise. On y trouve, en effet, *la Pierre-Lithe* aux environs de Mournans et *la Pierre-qui-Vire* sur *le Bief-du-Four*.

Gilbert Cousin rapporte que, de son temps, la plus grande fête du pays était celle qui attirait à Mièges, de tout le voisinage, une affluence considérable d'hommes et de femmes se rendant à la solennité, tant à cause du saint (saint Antoine), qu'à cause du rassemblement de jolies filles, qui n'a rien de plus renommé dans toute la Bourgogne; que la journée s'y passait dans les ris, les jeux, la danse, les branles montagnards et les festins. C'était, paraît-il, une fête païenne qui se perpétuait en même temps qu'une fête chrétienne, plus nouvelle de création. Dans l'origine, cette vogue religieuse coïncidait avec le moment de l'année où l'on sacrifiait jadis le plus de porcs à la mère des dieux, à la déesse de la terre. Saint Antoine, avec son cochon, vint fort à propos se jeter au milieu de cette immolation païenne pour en sanctifier l'objet; et Notre-Dame de Mièges, à qui vont s'adresser en même temps, et la jeune fille pour avoir un mari selon son cœur, et la tendre épouse pour obtenir le bonheur d'être mère, ne doit peut-être son installation dans son pittoresque ermitage qu'à la nécessité d'opposer un culte pur à une dévotion idolâtre.

(*Annuaire du Jura*, 1852).

## NOTRE-DAME DE MIÈGES.

On ne saurait préciser l'époque où est née à Mièges la dévotion à la Sainte-Vierge. La tradition varie. Suivant les uns, un chevalier, passant par ces parages et pressé par la soif, y serait descendu de cheval et se serait penché sur un ruisseau pour se désaltérer; là, il aurait vu briller sous le sable quelque chose, et il en aurait tiré une statuette en argent d'un travail très-gracieux. Alors ce chevalier aurait fait bâtir près de là une chapelle en l'honneur de la Vierge dont il avait trouvé l'image d'une manière si miraculeuse.

L'autre version rapporte :

Un berger trouva un jour une jolie statuette de la Vierge dans la mousse, au pied d'un buisson d'aubépine. Il la porta aussitôt à l'église paroissiale. Ne la voyant plus le lendemain sur l'autel, il la retrouva dans la mousse, au pied du buisson d'aubépine. De rechef le père remplaça la madone sur le même autel, à l'église, et de rechef elle retourna dans la mousse, au pied du buisson d'aubépine. Une troisième fois, ayant tenté la même translation, la madone miraculeuse se réinstalla dans son champêtre asile (1). Par une telle persistance, la Sainte-Vierge aurait fait connaître son intention d'être honorée à la place même où le pasteur avait trouvé la madone. Alors on bâtit en ce lieu, sur le bord de la Serpentine, un oratoire, auquel s'accola plus tard un ermitage; et dès lors Notre-Dame de Mièges, protectrice spéciale des épouses et des vierges, est devenue célèbre dans tout le Jura.

Un tableau commémoratif de grande dimension, représentant la vierge Marie sur un arbre, entourée de saints, se trouve dans la chapelle de l'ermitage. Il est daté de 1645.

(MONNIER, *Trad. pop.*, p. 332).

## LÉGENDE DE BÉATRIX.

Selon toute probabilité, c'est une légende qui se rapporte à Notre-Dame de Mièges, près Nozeroy, qui a fourni à Charles Nodier le thème d'une de ses plus délicieuses compositions.

Non loin de la plus haute cime du Jura, en redescendant sur le versant occidental, on remarquait encore, au commencement de ce siècle, un

(1) J'ai trouvé le même fait raconté diversement dans plus de vingt localités différentes de la Franche-Comté, au sujet de madones ou autres statues miraculeuses.

amas de ruines qui avait appartenu à l'église et au monastère de *Notre-Dame-des-Epines-Fleuries*. C'est à l'extrémité d'une gorge étroite et profonde, bien abritée du côté du nord, et qui produit tous les ans, grâce à la faveur de cette exposition, les fleurs les plus rares de la contrée. A une demi-lieue de là, l'extrémité opposée du vallon laisse voir aussi les débris d'un antique manoir qui a disparu comme la maison de Dieu. On sait seulement qu'il fut occupé par une famille très-renommée dans les armes, et que le dernier des nobles chevaliers dont il portait le nom mourut en Palestine, sans laisser d'héritier. Sa veuve n'abandonna pas des lieux si propres à entretenir sa mélancolie. Pieuse et bienfaisante, elle fut surnommée *la Sainte* par la voix du peuple, même de son vivant. Elle eut du reste la gloire de découvrir, au milieu d'un buisson d'aubépine en fleurs, une madone miraculeuse et de fonder l'église et le monastère de *Notre-Dame-des-Epines-Fleuries*, dont elle fut la première supérieure.

Deux siècles s'étaient écoulés depuis la mort de *la Sainte*, et une jeune vierge de sa famille était encore, suivant l'usage, sœur custode du saint tabernacle de *Notre-Dame*. La sœur custode s'appelait *Béatrix*. Elle n'avait que dix-huit ans, lorsqu'après avoir donné l'exemple de la plus pieuse ferveur, elle fut victime d'une séduction. Son lâche ravisseur ne tarda pas à l'abandonner, et elle tomba dans la plus grande misère et la plus profonde abjection. Après quinze ans de souffrances cruelles, couverte de haillons et mendiant son pain, *Béatrix* arrive un soir, après avoir erré dans bien des pays, à la porte d'une église qu'elle ne reconnaît pas, et où, en tombant à genoux, elle murmura du fond de son cœur une prière à la Sainte-Vierge. Sa faute était expiée. Le repentir lui avait rendu son innocence. Elle se trouvait sans le savoir à la grille de la chapelle de *Notre-Dame-des-Epines-Fleuries*. La Sainte-Vierge qui, durant les quinze années d'absence de *Béatrix*, avait elle-même rempli les fonctions de sœur custode, vint recevoir sa fille éplorée. « C'est toi, chère *Béatrix*, lui dit-elle. Il y a longtemps que je t'attendais, et comme j'étais sûre de ton retour, j'ai pris ta place le jour où tu m'as quittée pour que personne ne s'aperçût de ton départ. Tu ne t'en iras plus. C'est entre nous pour le siècle et pour l'éternité. » Quand *Béatrix* releva la tête, elle vit la S<sup>te</sup>-Vierge monter les degrés de l'autel et s'y asseoir dans sa gloire céleste sous son auréole d'or et sous ses festons d'épines fleuries. *Béatrix* retrouva dans sa cellule l'habit qu'elle y avait laissé, et comme aucune de ses compagnes n'avait remarqué son départ, aucune d'elles ne fit attention à son retour.

Ceux qui ont lu dans Nodier (*Contes de la Veillée*) cette légende, dont je ne puis donner ici qu'une courte analyse, savent le parti qu'un écrivain éloquent et sensible peut tirer des moindres traditions populaires de notre pays.

### LE PÉGASE DE FONCINE.

Le Pégase de Foncine est un cheval blanc qui va paissant autour de la source sacrée de la Sène et qui s'enlève avec une admirable légèreté sur la cime de la montagne qui couvre le berceau de la chaste naïade. Combien de bergers n'ont-ils pas eu le plaisir, mêlé d'une émotion indéfinissable, d'apercevoir cet élégant coursier à l'heure du crépuscule, qui est l'heure favorite de toutes les apparitions merveilleuses! M. le docteur Munier, de Foncine-le-Haut, ancien maire de cette commune, sans se flatter d'avoir la vue plus perçante que celle des bergers de l'endroit, atteste du moins que le cheval volant est de notoriété publique à Foncine. Ce n'est pas sans motif, ajoute Monnier (*Trad. pop.*, p. 94), que l'on qualifie de sacrée la source de Foncine (*Fonssène, fons senæ*, fontaine de la Sène); son eau passe en effet pour jouir d'une vertu précieuse, celle de guérir de la fièvre et de beaucoup d'autres maladies. Il se rattache encore au gouffre de forme singulière d'où sortent les flots de la Sène une tradition populaire sur une vieille fille que l'on avait vue s'y précipiter pour ne plus reparaitre, et qui semble être, aux yeux de Monnier, une nymphe païenne condamnée par le christianisme à ne plus se montrer à ses anciens adorateurs. Le lecteur appréciera le mérite de cette dernière supposition.

### LE LUTON DE POUTIN.

Vers l'an 1820, un petit luton résidait dans la grange de Poutin, à la Mine-d'Or, près des Planches. Ce domestique invisible prenait un soin tout particulier de la ferme. Il se tenait sous les combles. Pour entretenir ses bonnes dispositions, les filles du métayer ne manquaient pas de lui porter, tous les matins, une écuelle de lait frais, qu'elles déposaient à l'entrée du fenil. Un jour, elles oublièrent leur offrande. Le luton s'en offensa, et, pour ne pas leur laisser ignorer son mécontentement, il renversa dans le grenier un sac de pois, qui fit dans la maison un bruit terrible, car les pois sautaient comme la grêle sur le carreau et n'en finissaient pas. Il fallut supplier le luton à mains jointes

de cesser une telle semaille, en lui criant : « Tu as beau semer nos pois, ils ne sont pas prêts de lever sur ces planches et sur ces dalles. »

On tient ce récit sur le luton de Poutin de Marie Fumey, femme Pianet, du village de Chalème, l'une des communes du canton des Planches où se conservent le plus fidèlement les histoires merveilleuses.

M. le docteur Munier, de Foncine-le-Haut, qui a été longtemps en rapport journalier avec les personnes qui ont été elles-mêmes en rapport avec le monde invisible, attribuait une partie de ces croyances aux familles helvétiques qui sont venues se fixer autrefois dans les hautes vallées du Jura.

« Si vous doutez, dit-il, de tous ces faits, attestés par nos aïeux qui les ont vus, vous ne nierez pas l'existence des *follets* ou *lutons*, car il y en avait encore, il y a quelques années, dans les fermes de Chanvans, près de Mouthe, et sur le sommet du Rizou. Ce sont eux qui nous ont enseigné l'art de fabriquer en toute perfection ces excellents fromages de crème que vous mangez avec tant de plaisir et qu'on ne fait nulle part aussi bons que là. Ce sont les lutons dont les soins affectueux sont toujours prospérer la ferme : ils en sont les bons génies.

« Ces nains habitent les endroits retirés, des antres, des trous de rochers, des fermes isolées. Ils paraissent à l'Ascension. Dès que la neige est tombée, ils s'échappent et se cachent dans leurs retraites avec des provisions choisies qu'ils ont su dérober. Ils aiment le fromage, la crème, le lait. La bonne ménagère leur donne toujours la première part, car ils sont très-serviables. Ils battent en grange toutes les nuits, ramassent des fagots de bois, fauchent les prés quand tout le monde dort, aident à tous les travaux de la campagne. On les voit, le soir, danser au clair de la lune ; mais, dans ce cas comme dans tous les autres, il faut les respecter, car ils sont très-espiègles. Surtout, il faut bien se garder de leur faire des niches, comme ce paysan qui échauffa le roc où un de ces follets venait s'asseoir, et comme cet autre villageois qui scia la branche d'arbre où venait percher un luton. A partir de ce moment, leurs vaches ne donnèrent plus de lait, leurs champs ne donnèrent plus de moissons. »

(*Annuaire du Jura*, 1852, p. 236).

## LE LAC DE LA GRANGE-A-LA-DAME.

On raconte qu'autrefois une belle dame du pays fit un pacte avec Satan pour le creusage du lac appelé aujourd'hui *Lac de la Grange-à-la-Dame*, sur le cours de la Sène, rivière qui prend sa source à Foncine-le-Haut. Le diable, amoureux d'une aussi belle âme, se mit bien vite à la besogne. Il s'acquitta largement de ses obligations, comme on peut le reconnaître encore à présent par le monticule de terre qu'il forma sur le bord du bassin. Au moment où il allait saisir sa proie, elle le marqua fort adroitement d'un signe de croix sur le front, ce qui le fit fuir à tout jamais.

(MONNIER, *Trad. pop.*, p. 393).

## LA PIERRE DU CUARD.

Un bloc de rocher détaché de la montagne de la Haute-Joux, territoire de la Perrena, et complètement isolé, s'élève à 25 mètres de hauteur. Il est connu dans le pays sous le nom de *Château Sarrazin* ou *Pierre du Cuard*. Près de sa base jaillit la source du bief Marandier. La tradition rapporte que ce menhir était jadis honoré comme une divinité. A la Saint-Jean d'été, les jeunes gens de la Perrena et de Montliboz allument un feu de joie sur ce monument druidique et en escaladent l'aiguille.

(ROUSSET. — MONNIER).

## LA LANGOUELETTE.

La Sène fait aux Planches une chute de 80 à 100 pieds, entre les rochers connus sous le nom de *la Langouette*, anfractuosité étroite et profonde qu'un visiteur a comparée à une rue de Venise. Une chapelle avec gardien est établie à l'entrée de la Langouette. On dit que le rocher s'est fendu ainsi au moment où le sauveur des hommes expirait sur la croix.

(*Annuaire du Jura*, 1852, p. 233).

## LA POSSÉDÉE DE LA CHAUX.

Claudine Rollet était possédée, en 1605, de trois démons, Lucifer, Pharaon et Cuisenier, qu'elle avala dans trois pommes, qu'elle mangea à la sollicitation de Jeanne Rousseau, du Vaudioux, qui le confessa ainsi à Dole, où elle fut brûlée pour sorcellerie. Lucifer et Cuisenier sortirent assez tôt du corps de la possédée, après avoir été adjurés.

Pharaon resta, qui la tourmentait bien plus que les premiers et disait merveille. Entre autres choses, comme à certain jour il rencontra une femme du même lieu de la Chaux, il lui reprocha, en présence de beaucoup de gens, qu'elle avait caché dans son étable l'hostie qu'elle avait reçue à la Pâques dernière. La femme, sur ce reproche, quitte la compagnie et s'en va sans rien répondre. Quelque temps après, le démon lui fait le même reproche et y persiste jusqu'au 20 juillet, jour de la fête sainte Marguerite, où il lui dit qu'elle avait transporté l'hostie dans l'église. Le curé, nommé Messire Jean Genisset, étant survenu, l'exorcise et lui ordonne de déclarer le lieu où était l'hostie de laquelle il parlait tant. La possédée va à l'église, le prêtre la suit ; comme ils furent là, le démon montre une pierre sous laquelle il dit être l'hostie. On lève la pierre et l'on trouve dessous comme deux semelles de cuir mi-carrées et cousues ensemble, et dans icelle une hostie enveloppée de papier, qui avait été piquée d'une épingle en cinq endroits, avec du sang tout vermeil à l'entour de l'un des trous.

Mais l'hostie ne fut pas sitôt découverte, que le démon commença à frémir, crier et hurler, et en même temps encore la possédée tomba à terre comme morte. L'hostie alors fut renfermée dans le ciboire, où elle est encore aujourd'hui, affirmait Boguet, teinte toujours de son sang fort rouge et vermeil.

La possédée avait communie le samedi saint. On avait remarqué qu'après avoir reçu l'hostie dans sa bouche, elle se leva sans prendre du vin des mains de l'un des échevins, comme c'était l'usage alors.

D'ailleurs, ayant été faite prisonnière pour crime de sorcellerie, elle a confessé que sa mère en son jeune âge la bailla au diable, et qu'en lui faisant cette imprécation elle jeta un blanc en l'air, et que peu de temps après un homme rousseau, qui avait les mains toutes velues, portant un sac pendu à son col, et dans le sac un livre, s'adressa à elle et lui dit qu'il y avait quarante âmes de sa parenté détenues en peine et qu'il fallait qu'elle lui donnât quarante deniers, qu'il offrirait pour ces âmes en quarante églises, afin de procurer par ce moyen leur délivrance ; à quoi elle condescendit. Mais, comme elle n'avait pas assez d'argent pour fournir la somme entière, elle bailla seulement six blancs à cet homme, qu'elle appelait Buta-Dieu, lequel sur ce la connut charnellement et la marqua aux parties honteuses de devant.

Davantage Pharaon l'accusa encore d'avoir caché dans un arbre, qui n'était guère loin de sa maison, une corne dans laquelle elle tenait sa graisse. Ce qui fut reconnu véritable, sur ce que la possédée, s'étant

portée vers le même arbre, elle prit, ou bien Pharaon par elle, dans un pertuis qui était au tronc de cet arbre, une corne dans laquelle il y avait de la paille, une graisse fort puante et des mouches. Pharaon dit alors que les démons de cette femme se tenaient dans ces mouches. La corne semblait être de bouc ou de chèvre et était entourée de fer-blanc au bas et couverte par le dessus d'un linge.

(BOGUET, *Discours des Sorciers*).

## LA MADONE DE MORILLON.

Une statue de la Vierge repose dans une niche creusée dans le rocher, au hameau de Morillon, commune d'Entre-deux-Monts. Les habitants l'ont en grande vénération. Ils y vont en procession pour obtenir de la pluie. Une tradition locale rapporte que lorsque les Sarrazins passèrent devant la Madone de Morillon, elle leur tourna le dos.

(ROUSSET, *com. d'Entre-deux-Monts*).

## UN QUOLIBET POPULAIRE.

(SALINS).

« *Salinois, Mange-Chats*, » tradition historique.

Autrefois, Salins partageait avec Poligny l'insigne honneur d'avoir la garde des bannières de Bourgogne ; elles étaient déposées au château Saint-André. Dans le cours du xiv<sup>e</sup> siècle, les Salinois furent éprouvés par une telle suite de guerres, de famines et d'incendies que, pour fournir du pain à la ville, on se vit dans la nécessité de vendre quelques-unes des têtes de lion en or qui couronnaient, comme symbole d'indépendance, les bannières du Comté, et que le peuple croyait être des têtes de chats. De là est venu le sobriquet de *Mange-Chats*, donné aux Salinois dans toute la contrée, ainsi que l'attestent plusieurs chants populaires.

(*Poligny au XVI<sup>e</sup> siècle*, étude publiée par M. Ch. BAILLE dans le *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny*, 1871, page 115).



## CONTRIBUTION

### à l'histoire agricole et météorologique de l'arrondissement de Poligny

C'est à l'obligeance éclairée de M. Emmanuel Baudier que nous sommes redevables du manuscrit qui fait l'objet de la communication suivante. Ce manuscrit provient des comptes personnels de feu M. Georges Maréchal, de Cramans, propriétaire de vignes situées dans les lieuxdits suivants : *Le Breux, Combe-Guideau, Beuzon, les Fays, la Brechonne, Crotbignot, le Gelveux*. Nous en avons extrait tout ce qui peut intéresser l'histoire météorologique et viticole du canton de Villersfarlay, et personne ne niera quel intérêt s'attache à ces sortes de documents, beaucoup plus rares qu'on ne le suppose.

Plusieurs du même genre ont déjà été publiés par M. Edouard Toubin, qui, en dépouillant les archives de Salins, celle du chapitre de Saint-Anatoile et le dépôt de la Préfecture, en a extrait des notes très-intéressantes sur l'époque de l'ouverture des bans, le prix du vin et des denrées, etc. Nous savons qu'il en possède encore beaucoup d'inédites, et un jour viendra, nous l'espérons, où elles seront toutes réunies pour ne former qu'un seul groupe.

Pour les temps plus rapprochés de nous et en ce qui concerne encore le canton de Salins, nous pouvons compter sur les contributions de notre collègue, M. Charles Rouget, dont la famille a consigné de nombreux souvenirs, ainsi que sur celles de MM. Billot, propriétaires à Saint-Michel-les-Marnoz, qui ont, depuis une quarantaine d'années, scrupuleusement inscrit l'état du ciel et ont tenu régulièrement le journal de leurs travaux. Ces observateurs peuvent être assurés que le Bulletin de la Société de Poligny accueillera avec empressement tous les matériaux de ce genre, et il n'y aurait rien d'impossible que ces publications en fassent découvrir d'autres qui viendront combler les lacunes.

Parmi les applications les plus utiles qui peuvent résulter de la comparaison des années entre elles, une des plus intéressantes

semble confirmer la période de Toaldo, relativement à l'arrivée des premiers froids de l'hiver. Seulement, les preuves précises nous font défaut pour que cette présomption acquiert un degré de certitude acceptable; aussi, il est bon d'attendre, avant de se prononcer, les renseignements de météorologie locale que nos collègues voudront bien nous transmettre.

L. COSTE.

**1794.** Production approximative : 2 carils par ouvrée (1). Vin de première qualité.

**1795.** Récolte presque nulle, les vignes ayant gelé l'hiver précédent.

**1796.** Récolte : 1 caril 25 par ouvrée. Vin médiocre, entonné le 18 novembre.

**1797.** Récolte au-dessous de la moyenne. Vin de première qualité, entonnâmes le 10 novembre.

**1798.** 2 carils par ouvrée. Le caril s'est vendu 12 fr. Année médiocre.

**1799.** Année assez abondante. Prix de vente : 9 fr. le caril. Vin de qualité très-médiocre; vendanges tardives.

**1800.** Année précoce et peu abondante. Vin fort en couleur et de très-bonne qualité.

**1801.** Vendange à 20 fr. le caril. Année précoce. Production et qualité médiocres.

**1802.** Vendange à 17 fr. le caril. Production moyenne. Année fertile : on a vendangé à la fin de septembre. Vin de première qualité, fort en couleur.

**1803.** Bonne qualité. 14 fr. le caril. Les raisins étaient bien mûrs à cause des grandes chaleurs, et la récolte eut lieu à la fin de septembre. Il y eut de grandes gelées d'hiver et de printemps et le raisin passa bien en fleur. Point de grêle ni de brûle.

**1804.** Abondance extraordinaire : vendange à 3 fr. le caril. Bonne qualité. Il n'est survenu aucun orvale.

**1805.** Vendange à 6 fr. Production au-dessus de la moyenne. Vin de très-mauvaise qualité. L'année a été pluvieuse et le raisin a eu bien de la peine à mûrir. Vendanges faites avant et après la Toussaint par un temps et des chemins affreux. Les vignes furent gelées l'hiver suivant et les vins se gâtèrent tous.

(1) A Cramans, l'ouvrée est de 4 ares 45 centiares, et le caril de 75 litres.

1806. Vendange à 10 fr. Production et qualité bonnes. Les vignes furent gelées d'hiver. L'année fut pluvieuse. Il gela les 24 et 25 juin. Les raisins pourrirent un peu, mais ils mûrirent suffisamment. Les vendanges commencèrent le 1<sup>er</sup> octobre et se terminèrent le 8 à cause des mauvais temps. Les bois de la vigne mûrirent bien.

1807. Vendange à 10 fr. Production bonne. Vin de première qualité et fort en couleur. L'année fut très-chaude. Il tomba fort peu de pluie en trois fois différentes. Au mois de mai, les vignes poussaient à peine. La récolte commença le 15 septembre et finit le 22. Les bois mûrirent bien.

1808. Vendange à 8 fr. 50. Production bonne. Vin de bonne qualité et assez fort en couleur. L'année fut médiocrement chaude. Il arriva en juin des brouillards et des gelées blanches qui enlevèrent une partie de la récolte. Les pluies qui survinrent à l'approche des vendanges firent que les raisins pourrirent en partie et mûrirent imparfaitement. Les vendanges commencèrent à Champagne le 27 septembre et à Cramans le 3 octobre suivant : les premières se firent par le mauvais temps.

1809. Récolte très-faible et vin de mauvaise qualité. Les vignes, en avance pour l'époque, gelèrent les 4, 5, 6 et 7 avril. L'été fut pluvieux et orageux ; il grêla le 4 août, et la moitié de la récolte fut perdue dans le canton des *Fays*. Les gelées d'automne empêchèrent les raisins de parvenir à maturité.

1810. Mauvaise année. Les vendanges eurent lieu les 8 et 9 octobre. L'hiver précédent, les vignes gelèrent presque en totalité ; à part cet accident, ce qui resta réussit bien. La fleur fut bonne, le printemps pluvieux, l'été et l'automne chauds, et le peu de vin qu'on fit fut d'assez bonne qualité. La vendange se vendit 20 fr. le caril. Les marcs ne rendirent que peu d'eau-de-vie.

1811. Vin de très-bonne qualité et fort en couleur. Les vignes gelèrent considérablement les 10 et 11 avril, au point qu'on s'attendait à ne pas faire de récolte. Mais la fleur passa si bien, les saisons furent si heureuses, les chaleurs qui se succédèrent alternativement avec les pluies douces au mois d'août et dans les premiers jours de septembre préparèrent si bien les raisins, qu'on vendangea les 10, 11, 13 septembre. La vendange, quoique très-mûre, ne se vendit que 15 fr. le caril. Les marcs rendirent médiocrement d'eau-de-vie.

1812. Vin de qualité médiocre et peu coloré. Les vignes ne gelèrent pas, mais l'année fut si pluvieuse, si bizarre et si inconstante, qu'on crut que les raisins ne pourraient pas mûrir. Néanmoins, le mois de sep-

tembre et les premiers jours d'octobre furent beau, et les bancs furent mis pour les 10, 12, 13, 14 de ce mois. Les fruits de vignes étaient nombreux, mais ni parfaits ni bien mûrs. La vendange se vendit 10 fr. le caril. Il grêla en différents endroits. Il y eut abondance de pêches, de pommes, de poires et de noix. Les marcs de 126 carils de vendange rendirent 1 caril 10 channes d'eau-de-vie de bonne qualité, qui se vendit 1 fr. 75 la channe.

1813. Vin faible de qualité et de couleur. Les vignes gelèrent en partie d'hiver. Le printemps et l'été furent extraordinairement pluvieux. Ainsi que l'année précédente, le commencement de l'automne fut beau et les raisins mûrirent passablement. Contre toute attente, on vendangea les 21, 22, 23 et 25 octobre. Les fruits de vignes furent assez nombreux, mais très-imparfaits et chétifs, sans qualité ni bien mûrs. La vendange se vendit néanmoins 10 à 14 fr. le caril saignant. Il grêla abondamment en différents endroits, où les récoltes furent détruites. Les blés gelèrent ici trois semaines avant moisson, au point que la plupart ne valurent rien. Il y eut passablement de pêches, presque pas de pommes et peu de poires sans qualité et qui ne se conservèrent pas. Point de navette et peu de noix. Les marcs de 23 carils  $1/2$  de vendange rendirent 9 channes d'eau-de-vie de médiocre qualité, qui se vendit 3 fr. la channe. Point de clair aux vendanges.

1814. On entonna le 25 novembre. Le vin fut de bonne qualité et fort en couleur. On vendangea les 12 et 13 octobre, quoique les bans fussent fixés aux 12, 13, 14, à cause d'une gelée si violente, qui se fit sentir le 10 au matin, qu'elle fit tomber les  $3/4$  des feuilles et détendit les raisins. Les vignes gelèrent beaucoup l'hiver dans les bas, surtout celles qui n'étaient pas cachées. Le printemps et l'été furent assez chauds, mais la fleur ne valut rien. Il n'y eut pas de navette. Les foins et les moissons se firent par le beau temps. Les turquies gelèrent en septembre, ce qui leur fit un tort considérable. L'automne fut très-beau. Il y eut peu de raisin, qui mûrit très-bien. La vendange se vendit 16 et 17 fr. le caril saignant. Il y eut abondamment de pêches, plus de poires que de pommes, peu de noix. Les semailles d'automne furent tardives et sèches en commençant, mais sur la fin elles furent beaucoup plus humides. Les marcs de 27 carils de vendange rendirent 12 channes d'eau-de-vie de bonne qualité; elle se vendit 2 fr. 50 la channe, et le vin 120 fr. le muid. Toutes les récoltes mûrirent parfaitement, à part les turquies.

1815. Année médiocre. Vendange à 18 fr. le caril. Vin de bonne qualité.

1816. Néant, à cause des pluies et gelées.

1817. Vin de qualité médiocre. L'année a été passablement bonne, quoique les bois de la vigne n'aient pu mûrir, à cause de l'année dernière, qui a été très-pluvieuse, et de la gelée, qui est arrivée subitement et qui a nui à la qualité et à l'abondance. La gelée des 15 et 16 octobre a même forcé d'avancer les bans de plus de 8 jours.

1818. Vendange à 16 et 18 fr. le caril. Vin de bonne qualité.

1819. Vendange à 8 et 10 fr. Vin de très-bonne qualité.

1820. Vendange à 10 fr. Vin d'assez bonne qualité. L'année a été précoce et médiocre.

1821. Vendange à 12 fr. Vin médiocre. L'année a été pluvieuse et tardive, de peu de valeur. Les vendanges ont eu lieu les 23, 24 et 25 octobre et commencèrent par les *Fays*, à cause de la gelée blanche.

1822. Vin de première qualité et très-fort en couleur. L'année a été très-chaude en toutes saisons. Les vendanges ont eu lieu les premiers jours de septembre.

1823. Production moyenne. Vin médiocre, faible en couleur. L'année a été pluvieuse. Les vendanges se firent vers le milieu d'octobre.

1824. Qualité médiocre. Production au-dessous de la moyenne. L'année a été pluvieuse. Les vendanges se firent les 18, 19, 20 et 21 octobre pêle-mêle, à cause de la gelée, et le caril se vendit 14 fr.

1825. Vin de bonne qualité. L'année a été chaude. Peu de pluie, mais tombée à propos. Les vignes gelèrent deux fois au printemps : j'en eus 30 ouvrées qui furent très-endommagées, notamment la *Brechonne*. Les vendanges eurent lieu les 26, 27, 28, 29, 30 septembre. Enfin, toutes les récoltes furent faites par le beau temps. Les blés, orges, turquies et pommes de terre rendirent abondamment.

1826. Vin d'assez bonne qualité. Il y eut abondance. L'année a été chaude : pas de grêle, peu d'orages et de tonnerre, peu de pluie, tombée fort à propos. Toutes les récoltes furent faites par le beau temps, excepté les vendanges, qui se firent à Cramans les 27, 28, 29 et 30 septembre. Celles de Champagne les 2, 3, 4 octobre suivants. Il y eut beaucoup de pourri à la fin.

1827. Vendange à 10 fr. le caril. Vin de bonne qualité. Année médiocre. Les vendanges se firent du 1<sup>er</sup> au 4 octobre, et celles de Champagne furent entremêlées. Pour avoir vendangé *Combe-Guideau*, on me fit un rapport qui fut renvoyé. Les vignes gelèrent d'hiver.

1828. Vin de médiocre qualité. L'année a été pluvieuse. Les vendanges commencèrent par le *Fays* le 6 octobre et Champagne ensuite.

1829. Vin de même qualité. Le printemps et l'été furent favorables, mais la fin de l'été et l'automne furent des plus désagréables et pluvieux. Les vendanges commencèrent le 23 octobre.

1830. J'ai fait un muid de vin de médiocre qualité, les vignes ayant gelé l'hiver précédent.

1831. J'ai fait deux muids de vin de médiocre qualité, les vignes ayant encore gelé d'hiver.

---

## SÉANCE GÉNÉRALE DU 9 AOÛT 1875.

*Présidence de M. BAILLE.*

La séance est ouverte à 10 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté sans observations.

Plusieurs membres nouveaux remercient la Société de leur admission.

Il est donné lecture : 1° d'un travail de M. Hadery, intitulé : *Spéculations sur les nombres*. Ce travail n'étant pas terminé, la Société, avant d'en voter l'insertion au Bulletin, tient à avoir sous les yeux le manuscrit complet. Il lui serait difficile, en effet, de s'engager à publier une œuvre, tout intéressante qu'elle soit, sans connaître la place qu'il sera nécessaire de lui réserver.

2° D'un article intitulé : *Un nouveau thermomètre métallique à cadran*, par M. Tremeschini.

3° D'une *Revue des journaux agricoles et scientifiques*, par M. le docteur Rouget.

Ces deux derniers articles seront insérés au Bulletin.

Sur la proposition de notre Société, la Société pour l'instruction élémentaire a bien voulu accorder les récompenses suivantes : une médaille de bronze à M<sup>lle</sup> Grenier-Boley, institutrice à Arbois, et des mentions honorables à M<sup>lle</sup> Potard, institutrice à Mesnay, et à MM. Crut, directeur de l'école primaire annexée au collège de Poligny, et Roucon, instituteur à Chapois.

M. le docteur Rouget, membre fondateur à Arbois, est délégué pour remettre leurs récompenses à M<sup>lles</sup> Grenier-Boley et Potard ; M. le

Vice-Président Bousson, pour remettre la sienne à M. Roucon; enfin, la mention honorable de M. Crut lui sera remise par M. le Secrétaire-Général de la Société.

M. le Président entretient ensuite les membres présents de la prochaine Exposition; à cette occasion, la Société l'autorise, lui et la Commission nommée depuis plusieurs mois, à prendre toutes les mesures nécessaires, soit pour l'organisation, soit pour la fixation du nombre et de la valeur des récompenses.

Sont nommés membres titulaires : MM. Lombard, docteur en médecine, membre du Conseil général du Jura, à Dole, présenté par MM. les docteurs Bousson et Pactet, et M. Fargé, notaire à Poligny, présenté par M. Baille.

La séance est levée à onze heures.

---

## REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

**Plantes insectifuges.** — Toutes les plantes dégagent des principes gazeux, parfois très-odorants. Tantôt ces émanations ont un attrait particulier pour certains animaux; tantôt elles ont la propriété d'être repoussantes, insupportables pour certains insectes.

Le puceron lanigère, si nuisible aux pommiers, ne tarde pas à disparaître pour ne plus revenir, lorsqu'on sème au pied du pommier du *Tropæolum majus* (capucine commune), et qu'on fait monter cette plante le long du tronc de l'arbre.

On peut planter çà et là des pieds de chanvre entre les choux et les plantes analogues, afin de les préserver des chenilles.

Contre les murs qui soutiennent des treilles, entre les ceps, on doit cultiver des tomates, dont l'odeur écarte les guêpes, qui si souvent ravagent d'une manière désastreuse les plus belles grappes de raisin.

Dans certains pays, on a l'habitude de semer ou de planter, comme porte-graines, des oignons, du poireau et de l'ail, près des murs ou des espaliers, dans la pensée que la présence de ces plantes suffit pour prévenir le puceron ou la cloque, qui endommage parfois si cruellement les pêchers. (*Union médicale*, N° 15, 1875).

**Emploi médical des vins blancs de Bourgogne et du Jura.** — Les vins blancs de Bourgogne et du Jura fournis par les deux admirables cépages le *Chardenet* et le *Savagnin jaune*, étendus de deux ou trois fois leur volume d'eau, constituent une tisane alimentaire des plus précieuses dans un grand nombre de maladies aiguës. Le vin blanc acide fourni par le cépage le *Melon*, cultivé sur plusieurs de nos côteaux de la Basse-Bourgogne, étendu encore de trois fois son volume d'eau, ou mieux d'eau de Vals, source St-Jean, est, après la tempérance et l'exercice, le préservatif et le remède le plus efficace de la goutte et de la gravelle urique. (A. BOUCHARDAT. *Annuaire de Thérapeutique* pour 1873).

**La vigne et le vin en Franche-Comté.** — En ce moment de vendanges générales dans notre département, nous avons pensé que nos lecteurs prendraient intérêt à quelques détails sur nos vins et nos vignes de Franche-Comté.

La vigne, dans le département du Doubs, ne croît guère au-dessus de 500 mètres, sauf peut-être quelques points plus élevés sur le territoire de Mouthier.

Depuis quelques années, autant par la succession prolongée de mauvaises récoltes, que par suite de cette hâte de jouir et d'amasser qui caractérise notre époque, la culture de la vigne a considérablement diminué en Franche-Comté.

En 1820, la surface des vignes emplantées était estimée 8,370 hect.

Vingt ans après, elle était encore de 8,000 hectares environ, soit 192,300 ouvrées, et le territoire seul de Besançon figurait dans ce chiffre pour 1,400 hectares.

En 1867, nous trouvons seulement 7,432 hectares, et en 1870, 7,400.

C'est donc depuis 50 ans une différence de près d'un millier d'hectares en moins.

En dépit du proverbe connu : *La vigne achète le champ*, cette espèce de culture tend donc à diminuer insensiblement, et qui sait où cette diminution s'arrêtera ? Si l'on se plaint en effet de ce que l'agriculture manque d'ouvriers, c'est surtout pour la vigne que ce défaut de bras se fait sentir. Il n'est pas, en effet, de culture plus pénible, plus longue, moins assurée, et par conséquent moins encourageante. Quoi d'étonnant qu'elle soit la première désertée ?

Déjà, depuis quelque temps, pour ces mêmes raisons que nous venons



d'indiquer, la qualité de nos vins franc-comtois a notablement baissé. Les plants délicats, sucrés, alcooliques, ceux qui font les meilleurs vins, mais malheureusement aussi ceux qui exigent le plus de soins, et qui rapportent le moins en quantité, ont été abandonnés pour des plants plus communs, plus robustes, plus abondants en liquide, mais aussi d'une qualité inférieure. C'est ainsi que le *pineau*, le *truffeau* parmi les raisins noirs, le *savoignin*, le *bon blanc*, ont été souvent abandonnés pour les *gamais* et autres gros plants.

Cependant, comme le goût du vin dépend peut-être encore plutôt de l'exposition et de la constitution géologique du sol où croît la vigne, que de la nature du plant, il n'y a pas encore lieu de trop désespérer, si les cultivateurs ne finissent pas par abandonner ce genre de culture. Du reste, il suffirait de quelques bonnes années comme celle-ci, pour engager les vignerons qui auraient des avances à planter de bonnes espèces, du moment qu'ils compteraient sur des récoltes suffisamment abondantes, et sur le placement avantageux de leurs vins. Nous ne sommes plus au temps où le Parlement de Besançon pouvait ordonner que tous les *gamais* seraient arrachés du vignoble. C'est encore l'intérêt qui est le meilleur conseiller du vigneron.

Pour ce qui concerne la réputation actuelle de nos crus, ceux qui aujourd'hui sont en première ligne, l'ont été pour ainsi dire de tout temps, témoin ce passage du vieux Gollut, qui date au moins de 200 ans.

« Les vignobles de Franche-Comté sont pour les vins autant fertiles, fréquents et riches qu'il soit possible. Et principalement pour les vins blancs et gros : le premier desquels entremêlant une miellée douceur avec une gaillarde et piquante chaleur, a je ne sais quoi de soif qui ne peut bonnement être exprimé par la plume et parole, mais jugé seulement au goût délicat, ne peut être trouvé inférieur aux pays circonvoisins. Et le second se peut défendre contre les meilleurs : quand avec sa force et bonté stomacale, l'on ne lui voudrait prêter en considération que sa force lui dure pour dix, vingt et trente ans (s'il est envasé en grands tonneaux) et que d'années à autres, l'on lui remette quelque peu de nouveau pour remplir et le rengaillardir. Je sais bien que Beaune, Orléans, Angoulême et Anjou, en France; Olivarès, Ribadavia, Blanquette, Madrid, Val de Moro, Morviedro, Taro, Tar de Lacuna, Lubruger, Santorcaz, en Espagne; la Trebbico de Toscane, le Gru de Naples et autres vins, en Italie et hors d'icelle, voudront combattre : mais il y aurait apparence de victoire, ou pour le moins de grande résistance, si nos Gradions, Arbois et Poligny viennent en présence

pour un bon ordinaire, sain et agréable. Ces deux sortes de vins sont souvent trouvés meilleurs qu'au duché (de Bourgogne); mais les claires sont au duché plus furieux et forts que les nôtres, si vous tenez en suspens le mont Chatin à Joue, le Gradion à Vesoul, et quelques-uns à Poligny, à Besançon, et de Galle-Perdrix à Dole, qui ne se laissent facilement vaincre en leur présence. Mais pour les vins blancs, ceux d'Arbois ne se laissent égaler, et ceux de Châtel-Châlons, Liesle et Besançon, ne se laissent surmonter, moyennant qu'il aient été quelque peu gelés sur le pied de la vigne et qu'ils sont déjà entonnés. Car leurs chaleurs naturelles sont par le froid ambiant comme resserrées et renforcées. Les vins gros partout le pays sont très-bons, mais Besançon, Gy, la terre sèche, Vesoul, Salins, Poligny, Joue, Sampans et autres sur le Val-d'Amour emportent le prix. »

Du temps de Pline les vins de Séquanie avaient déjà un certain renom à Rome.

Aujourd'hui les bons crus de Comté sont à peu de chose près les mêmes que ceux énumérés par Gollut, nous y ajouterons en localisant davantage : Liesle, les Arsures, Byans, Vuillafans, Miserey, Pouilley, Mouthier, Jallerange, etc., Ornans même, en dépit du dicton satirique :

Foin de la Véze, — pain de Labergement, — vin d'Ornans, — gens de Quingey, — *libera nos, Domine !*

Il résulte de la statistique décennale de 1862, que le Doubs possède 7,600 hectares de vignes, qui donnent en moyenne 23 hectolitres 68 par hectare, c'est-à-dire au total 180,387 hectolitres, qui se vendent chacun en moyenne 29 fr. 17 c., soit une somme de 5,262,213 fr.

Le Jura a 19,323 hectares de vignes, dont le produit moyen est de 23 hectolitres 68 par hectare, au prix moyen de 25 fr. 34 c., soit au total 13,942,093 fr.

La Haute-Saône a 12,082 hectares de vignes, qui rapportent 31 hectolitres 88 par hectare, au prix moyen de 27 fr. 65 c., en tout 10,654,055 fr.

En ce moment, les bons vins du Doubs, si nous sommes bien informés, ne se vendent pas plus de 10 à 15 fr. l'hectolitre, non pressurés, c'est-à-dire de 5 à 7 fr. la côte de vendange; c'est une moyenne de 18 fr. l'hectolitre de vin. (*Démocratie franc-comtoise*, 11 oct. 1875).

## LES SECOURS D'URGENCE

### GUIDE PRATIQUE

DES COMITÉS ET POSTES D'ASSISTANCE AUX BLESSÉS, NAUFRAGÉS, NOYÉS, ASPHYXIÉS,  
AUX VICTIMES D'ACCIDENTS SUR LES CHANTIERS PUBLICS, CHEMINS DE FER, DANS  
LES ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS, THÉÂTRES, INCENDIES, FERMES ISOLÉES,  
COMMUNES RURALES, ETC., ETC.;

Par le docteur E.-L. BERTHERAND.

---

(Suite).

Dans la BRONCHITE AIGUE, vulgairement appelée RHUME DE POITRINE, CATARRHE, il y a parfois, et surtout chez les enfants, des symptômes assez inquiétants, tels que l'oppression, la sécheresse et des douleurs musculaires dans la poitrine, la toux assez violente pour entraîner l'insomnie ou les vomissements, de l'abattement, de la bouffissure violacée à la face, etc. Si, de plus, la douleur se localise dans un côté de la poitrine, qu'elle augmente pendant les inspirations, que l'anxiété du malade soit très-vive, on a souvent affaire à un POINT DE CÔTÉ siègeant, soit dans les muscles qui unissent les côtes (PLEURODYNIE), soit dans la membrane séreuse qui tapisse l'intérieur de la poitrine (PLEURESIE).

*Secours d'urgence.* — Dans ces divers cas, insister sur les tisanes pectorales (violette, mauve, orge miellée, lierre terrestre, hysope, bourrache); décoction de dattes ou de figues sèches; demi-lavements émollients; faire respirer la vapeur de décoctions émollientes versées dans un cruchon ou dans un vase recouvert d'un entonnoir renversé, ou tout simplement dans une théière; température douce de la chambre; silence absolu; sinapismes aux jambes, dans le dos ou sur les côtés de la poitrine; mouches de Milan sur le haut de la poitrine; onctions de pommade camphrée sur la région antérieure de la poitrine, recouvertes de plaques de ouate et d'une toile de taffetas ciré; chez les jeunes enfants, débarrasser à l'aide d'un pinceau ou d'une barbe de plume les mucosités qui encombrant l'arrière-gorge.

Quand il y a HÉMOPTYSIE (crachement de sang), comme dans la pneumonie (fluxion de poitrine), administrer de suite des boissons froides, acidulées (limonade gazeuse, eau vinaigrée), de l'eau glacée par petites gorgées, de la décoction froide de roses de Provins; mettre les pieds, puis les mains, dans de l'eau tiède aiguisée d'une poignée de farine de moutarde; promener des sinapismes sur les côtés de la poitrine et entre les épaules; silence absolu.

Le crachement de sang peut provenir de ce que des sangsues filiformes se sont introduites dans l'arrière-gorge et y séjournent, ou bien sont descendues dans l'estomac. Dans le premier cas, faire gargariser fréquemment avec de l'eau vinaigrée, de l'eau salée, du vin. Dans le second, administrer un vomitif, puis faire boire en abondance de l'eau vinaigrée ou salée.

Chez les POITRINAIRES (phthisiques), il survient divers accidents qui réclament des secours instantanés. On les soulage des SUEURS extrêmement abondantes et très-fatigantes, en lotionnant le front, la poitrine, etc., avec une éponge trempée dans de l'eau aussi chaude qu'elle peut être supportée, puis en séchant très-rapidement par l'application d'un linge bien sec, mais sans exercer de frictions, qui auraient l'inconvénient d'exciter davantage la fonction de la peau et d'affaiblir encore plus le malade.

Quand le sang rendu par la bouche vient de l'estomac (VOMISSEMENTS DE SANG), il y a douleurs vives et plénitude au creux de l'estomac, anxiété profonde, goût de sang, sueurs froides; le sang est expulsé sans toux, noir, en caillots, parfois mélangé avec des aliments.

*Secours d'urgence.* — Coucher le malade la tête haute, le corps dégagé de tout lien, de toute compression; boissons acidulées (limonade, eau vinaigrée), eau glacée ou gazeuse; demi-lavements d'eau froide; vessie pleine de glace concassée sur le creux de l'estomac; sinapismes promenés sur les membres supérieurs et inférieurs.

La SYNCOPÉ, communément appelée « défaillance, perte de connaissance, faiblesse, état de celui qui se trouve mal, » est la suspension subite et momentanée de l'action du cœur, avec

interruption consécutive de la respiration, du sentiment et du mouvement : pouls insensible, corps et face très-pâles. La surabondance ou la pauvreté du sang, un milieu chargé d'odeurs fatigantes par leur énergie, l'abstinence prolongée, un trouble nerveux profond, une hémorrhagie abondante, etc., telles en sont les causes les plus fréquentes.

*Secours d'urgence.* — Desserrer les vêtements, enlever tous liens du cou, de la poitrine, du ventre, des jambes, des épaules (entournures des manches); coucher le malade à l'air frais, horizontalement, la tête à peine élevée; ventilation énergique autour de sa figure; faire respirer des sels, de l'éther; asperger la face de gouttelettes d'eau fraîche ou de vinaigre; frictionner les tempes et les narines avec du vinaigre, des alcoolats (de menthe, de mélisse, etc.); introduire dans les narines une boulette de papier brouillard imbibée d'alcali; mettre une compresse d'alcool camphré sur la région du cœur; débarrasser la bouche, l'arrière-gorge, les narines du sang ou des matières étrangères; réchauffer le corps avec des bouteilles d'eau chaude, des briques chauffées, des frictions de flanelle sèche. Dès que le malade reprend connaissance, lui donner à boire de l'eau sucrée additionnée de quelques spiritueux. S'il y a complication d'une lésion (contusion, plaie, etc.) à la tête, attirer surtout le sang vers les extrémités à l'aide de pédiluves, sinapismes, etc.

Les **MAUX D'ESTOMAC**, expression commune d'ardeurs, d'embarras, de plénitude, d'irritation, d'indigestion, de gastrite, etc., se distinguent le plus souvent par des crampes au creux de l'estomac après le repas, du dégoût pour les aliments, des renvois acides ou rappelant les œufs gâtés, des nausées, des pesanteurs et douleurs du crâne, de la faiblesse générale, du brisement dans les jointures, la bouche amère, une soif vive, de la constipation ou de la diarrhée, les yeux jaunâtres, etc.

*Secours d'urgence.* — Faire boire de l'eau tiède en abondance, pour faciliter le vomissement; cataplasmes avec la décoction de têtes de pavot ou flanelles trempées dans cette décoction, sur l'estomac et le ventre; infusions de thé, valériane, tilleul, feuilles d'oranger, camomille, suivies de tisanes acidulées (limonade au

citron, sirop de groseilles), de bouillons d'oseille; diète, lavements émollients ou salés; bouteilles d'eau chaude aux pieds et le long du corps, en cas de refroidissement des extrémités et de frissons; applications d'eau sédative sur le front et autour des poignets.

Le HOQUET devient parfois inquiétant en raison de sa persistance.

*Secours d'urgence.* — Compression méthodique du creux de l'estomac au moyen d'une couche épaisse de linges superposés, de la grandeur de la paume de la main, et maintenus serrés à l'aide d'un bandage de corps. En cas d'insuccès, quelques gouttes d'éther sur un morceau de sucre.

Le MAL DE MER a pour symptômes douloureux et fatigants des nausées incessantes provoquées par le voyage sur bateau. Les vomiturations sont extrêmement pénibles.

*Secours d'urgence.* — Se coucher horizontalement sur le dos, la tête très-peu élevée; boissons froides, glacées, acidules, gazeuses.

On désigne sous le nom de COLIQUES proprement dites, des douleurs intestinales aiguës, accompagnées de diarrhée bilieuse, sanguinolente-glaireuse (dysenterie), de gaz, de nausées, de brûlure à l'anus, soit de constipation opiniâtre.

*Secours d'urgence.* — Diète d'aliments; boissons émollientes (eau panée, eau de riz, de gruau, tisane de blancs d'œufs (4 à 6 pour un litre d'eau), édulcorées avec le sirop de gomme, de guimauve, de fleurs d'oranger (chez les enfants, une cuillerée à café d'huile d'amandes douces par la bouche); cataplasmes émollients arrosés de 6 à 8 gouttes de laudanum; bains de siège composés de décoction de feuilles d'oranger, de romarin, etc. — S'il y a constipation, lavements d'eau salée ou savonneuse; demi-lavements d'eau fraîche; chez les enfants, un remède populaire assez efficace consiste à introduire dans l'anus un porreau préalablement cuit sous la cendre.

Quand les coliques sont accompagnées de douleurs localisées autour du nombril, de vomissements glaireux, de convulsions, d'une face verdâtre avec les yeux cernés, d'une petite toux sèche,

de démangeaisons à l'anus, la présence de VERS est très-probable.

**Secours d'urgence.** — Infusion de mousse de Corse (6 à 8 grammes dans un verre d'eau) boiffée de lait; la même substance à dose double, bouillie dans un verre d'eau et donnée en lavement; demi-lavements d'eau bouillie avec de l'ail, ou bien d'eau sucrée, ou d'huile camphrée (une cuillerée à soupe); frictions de pommade camphrée sur le ventre, recouverte de cataplasmes de farine de lin pilée avec de l'ail.

Les coliques très-vives et débutant soudainement dans la région du foie (sous les côtes, à droite) avec vomissements bilieux réitérés, constipation et teinte jaunâtre de la face, des yeux, sont fréquemment dues à des CALCULS engagés dans les canaux de la bile.

**Secours d'urgence.** — Potion éthérée (20 gouttes d'éther dans un demi-verre d'eau sucrée), application sur la région du foie d'un cataplasme de farine de lin arrosé de 40 gouttes de laudanum, ou de chloroforme, soit encore de compresses imbibées d'éther, d'eau sédative ou d'eau de noyaux; lavement salé; tisane concentrée de feuilles d'oranger.

La JAUNISSE débute souvent à la suite d'un trouble moral, par une coloration jaunâtre de la peau, des ongles, de la face, des yeux, par des vomissements bilieux, le ballonnement du ventre, la gêne de la respiration, l'émission d'urines rouges comme du safran, et une démangeaison générale.

**Secours d'urgence.** — Boissons amères (petite centaurée, houblon, gentiane, camomille), acidules (limonade, orangeade), diurétiques (chiendent, pariétaire, reine des prés); bouillons d'herbes; lavements laxatifs (miel, sel); demi-bains tièdes.

La GRAVELLE, vulgairement appelée « maladie de la pierre, donne lieu à des coliques de reins subitement très-vives lorsque les graviers traversent difficilement les conduits de l'urine; cette dernière ne coule que goutte à goutte au prix d'efforts inouïs, d'épreintes atroces, elle est parfois teintée de sang et laisse déposer une poussière rougeâtre.

**Secours d'urgence.** — Bains de siège tièdes et prolongés, contenant une décoction concentrée de têtes de pavots; fomentations

émollientes; cataplasmes de farine de lin arrosés de 40 à 42 gouttes de laudanum ou de chloroforme, sur les reins; boissons abondantes de chiendent, de queues de cerises, de pariétaire, de reine des prés, additionnées de 2 à 3 grammes de sel de nître par litre; eau de Seltz naturelle ou artificielle; limonade gazeuse; demi-lavements d'abord d'eau salée, ensuite avec la décoction de têtes de pavot. On a beaucoup vanté le massage prolongé sur la région des reins, les mains préalablement enduites d'un corps gras.

Les jeunes filles et les femmes sont sujettes à des douleurs vives dans le **BAS-VENTRE**, sur la nature, le siège et les variétés desquelles il est difficile, impossible même de s'arrêter dans un travail comme celui-ci. Les seules indications d'assistance instantanée se résument ainsi : infusions aromatiques (sauge, romarin, lavande, absinthe, thym, fleur de sureau, rue, menthe, safran); sinapismes aux jambes et à la partie interne des cuisses; demi-lavements émollients tièdes avec 8 à 40 gouttes de laudanum ou une cuillerée à soupe d'huile camphrée; bains de siège avec décoction concentrée de feuilles d'oranger; cataplasmes de farine de lin tièdes et très-légers, arrosés de chloroforme ou d'eau sédative sur le bas-ventre; quelques gouttes d'éther dans un peu d'eau sucrée; repos horizontal.

On désigne communément sous le nom d'**ARDEURS D'URINE** une souffrance fort aiguë et fréquente dans l'émission des urines, avec sensibilité très-vive dans le bas-ventre, hoquet, nausées, agitation, parfois délire. L'urine rendue par petites quantités est foncée en couleur et contient des flocons de mucus, du pus, parfois du sang, etc.

*Secours d'urgence.* — Tisanes émollientes (eau d'orge, lait coupé d'eau), sudorifiques (violette, bourrache, fleurs de sureau); cataplasmes de graines de lin laudanisés (8 à 40 gouttes) sur le bas-ventre; grands bains tièdes et prolongés; demi-lavements d'amidon contenant 8 à 40 gouttes de laudanum. Si l'urine est presque exclusivement composée de sang, boissons froides (limonade, décoction de feuilles de ronce), demi-lavements froids, lotions froides, glacées, vessie de glace pilée sur le ventre; repos horizontal.



Quand les urines ne peuvent être émises, que le sujet cédant au besoin d'uriner, s'épuise en efforts stériles, il y a **RÉTENTION D'URINE**.

*Secours d'urgence.* — Faire des applications de compresses imbibées d'eau froide sur le haut des cuisses; demi-lavements d'eau froide; frictions de teintures alcooliques (eau-de-vie camphrée, eau de Cologne, teinture d'arnica, genièvre, eau de lavande, alcool de menthe) sur le bas-ventre.

Si, au contraire, les urines ne peuvent être retenues et sont émises involontairement, soit la nuit, soit à la suite d'impressions vives, il y a **INCONTINENCE D'URINE**.

*Secours d'urgence.* — Bains de siège froids; appliquer près de l'anus des compresses imbibées de liquides froids (eau alcoolisée, décoction aromatique de menthe, romarin, verveine).

Sous l'influence d'efforts considérables ou continus, une portion d'intestin s'échappe parfois de son enveloppe membraneuse et vient former sous la peau une tumeur vulgairement appelée **HERNIE, RUPTURE, EFFORT**. Chez les petits enfants d'une constitution molle et sujets aux cris, aux pleurs ou à la constipation, cet accident se produit fréquemment au nombril, de là une tumeur ronde, élastique, augmentant par les efforts et déterminant de vives coliques. Le *secours d'urgence* consiste alors à saupoudrer de fécule de riz, d'amidon ou de lycopode la région du nombril, à appuyer le bout de l'index sur la hernie afin de refouler l'intestin, puis à le contenir avec un corps dur, demi-sphérique (pelote de son, petit couvercle en métal), entouré d'une compresse et maintenu à l'aide d'une large bande de toile.

Chez l'adulte, c'est surtout au pli de l'aîne que les hernies viennent faire une saillie molle, mobile, augmentant par la toux, le moindre effort. — *Secours d'urgence.* Faire coucher le sujet horizontalement, les cuisses fléchies et écartées; malaxer avec les doigts et fort doucement, en pressant légèrement, la tumeur d'avant en arrière; dès qu'elle est rentrée, la contenir avec des compresses maintenues à l'aide de tours de bandes, en attendant qu'on ait un bandage spécial dit « bandage herniaire. » Si l'on éprouve de la difficulté à faire rentrer la hernie, faire prendre

un bain chaud, entier ou de siège, au sortir duquel on couvre la tumeur d'un cataplasme émollient chaud; puis coucher le malade la tête plus basse que les cuisses. — En cas d'insuccès, mettre sur la hernie une vessie remplie de glace en morceaux; administrer tous les quarts d'heure une demi-tasse de café noir très-fort; donner demi-lavement d'eau salée.

Dans tous les cas de hernie, il ne faut jamais se départir d'une extrême patience dans l'emploi des remèdes et applications manuelles.

Parfois la hernie est **ETRANGLÉE**, c'est-à-dire que l'ouverture par laquelle elle s'est faite se contracte violemment et ne permet plus à l'intestin, serré comme dans un étau, de rentrer dans la cavité ventrale; c'est là une situation fort grave et très-douloureuse.

*Secours d'urgence.* — Asseoir le patient dans un baquet à moitié rempli d'eau très-chaude, les genoux pliés contre le menton; couvrir la partie supérieure du corps (épaule, bras, tronc) de façon à provoquer une abondante transpiration; maintenir la température élevée du bain de siège dès que l'eau tiédit. Une grande faiblesse générale survient au bout d'une demi-heure et favorise la rentrée spontanée de la hernie.

Les veines de l'anus, en se dilatant considérablement, forment des tumeurs appelées **HÉMORROIDES**, qui donnent ou non du sang et prennent ainsi la qualification de « sèches » ou de « fluentes. » Quand la fluxion sanguine est violente, le malade éprouve une pesanteur douloureuse à l'anus, de la gêne à marcher, l'impossibilité de rester assis, et de grandes souffrances pour évacuer les matières intestinales.

*Secours d'urgence.* — Coucher horizontal, les cuisses écartées et fléchies sur le bassin; fomentations tièdes de décoction concentrée de pavot; onctions d'huile, de suif, de beurre frais; demi-lavements d'eau de graines de lin, de mauve, de lait, d'huile; tisanes émollientes (mauve, guimauve); bains de siège tièdes d'eau de son ou de pavot. — Si la perte de sang est considérable, demi-lavements froids.

A la suite de diarrhées prolongées ou d'efforts permanents

pour aller à la selle, principalement chez les enfants, la membrane muqueuse de l'intestin rectum se relâche et descend hors de l'anus sous forme d'un bourrelet rougeâtre, sanguinolent (**CHUTE DE L'ANUS**), que les matières fécales ne traversent pas toujours sans provoquer de vives douleurs.

*Secours d'urgence.* — Coucher horizontal, la tête plus basse que les cuisses; jambes écartées et relevées; lotionner le bourrelet avec une éponge fine imbibée de vin sucré, de vin aromatique; appuyer les doigts préalablement graissés sur la tumeur, et la refouler tout doucement jusqu'à ce qu'elle soit entièrement rentrée.

Des **CORPS ÉTRANGERS**, noyaux de fruits, graines de figes de Barbarie, arrivent parfois aux environs de l'anus et y déterminent de vives douleurs.

*Secours d'urgence.* — Enduire l'anus avec de l'huile ou du beurre, y introduire bien graissés un fer à tuyauter, ou de petites pinces, ou une petite cuillère à café, puis retirer le corps vulnérant; des lavements très-abondants d'eau tiède contribueront à l'expulsion complète des petites graines.

Les membres sont parfois le siège de **CRAMPES** fort douloureuses, contractions énergiques, involontaires de certains muscles, survenant subitement; par exemple, la nuit dans l'état de santé, ou d'une façon constante, comme dans le choléra.

*Secours d'urgence.* — Redresser avec lenteur et à l'aide des mains enduites d'un corps gras le pied sur la jambe en cas de crampes aux membres inférieurs, la main sur l'avant-bras pour celles des membres supérieurs: maintenir quelques minutes les extrémités dans cette position. Si les crampes recommencent, réitérer la manœuvre. On se trouve également bien de faire des frictions sur les membres, soit avec des flanelles sèches, soit avec des alcoolats, des essences.

Les employés des bureaux administratifs et autres sont sujets à une **CRAMPE** dite **DES ECRIVAINS**, siégeant principalement et tout d'abord dans le pouce, pour s'étendre aux autres doigts de la main droite, au poignet et jusqu'à l'avant-bras. De même, les personnes qui travaillent du matin au soir avec une **MACHINE**

A COUDRE sont prises, au bout d'un certain temps, de crampes douloureuses dans la jambe qui fait mouvoir la pédale.

*Secours d'urgence.* — Pour les premiers, lier le pouce dans toute sa longueur après le doigt index, la flexion exagérée du pouce étant considérée comme la cause initiale de la crampe. — Dans le second cas, frictions énergiques avec des spiritueux sur toute la circonférence de la jambe, et extension rapide du membre inférieur, maintenue jusqu'à cessation de la crampe.

C'est le plus souvent aux mains que le contact de certaines plantes à sucs caustiques, telles l'ORTIE, produit des cuissons brûlantes, des phlyctènes (ampoules) blanches, à pourtour d'un rouge vif. Cette propriété, comme on l'a vu plus haut, est même mise à profit quand on désire obtenir une révulsion prompte et énergique à la peau. De même, l'âcreté de la lessive chez les blanchisseuses, le contact de l'acide sulfureux chez les blanchisseurs de lainages au moyen de la vapeur de soufre, déterminent aux mains, notamment au pouce et à l'index de ces derniers, des gerçures et des destructions de la peau fort douloureuses.

*Secours d'urgence.* — Applications huileuses. Voyez l'article « brûlure » du 1<sup>er</sup> degré.

C'est encore aux mains, aux bras, quelquefois à la face, que se présente la PUSTULE MALIGNÉ, phlyctène (ampoule) douloureuse, entourée d'un cercle brunâtre, ayant à son centre une sorte de tubercule ou de tache noirâtre. Cette affection résulte souvent de l'inoculation du virus charbonneux (par contact d'animaux affectés du charbon, ou de leurs dépouilles, soit encore d'insectes qui les ont touchés).

*Secours d'urgence.* — Piler des feuilles de noyer et les appliquer sur la tumeur, les renouveler toutes les quatre à cinq heures; ou bien cautérisation immédiate avec un fer rougi au feu, suivie d'applications de compresses trempées dans l'eau-de-vie camphrée, soit tout simplement d'une couche assez épaisse de camphre en poudre. A l'intérieur, vin chaud; tisanes sudorifiques.

A la suite de marches prolongées, chez le soldat, le chasseur,

le conducteur d'un transport, etc, LE PIED S'ÉCHAUFFE, s'enflamme ou s'excorie par places, et la marche devient douloureuse, parfois impossible.

*Secours d'urgence.* — Laver le pied à l'eau fraîche; le frictionner ensuite avec de l'eau-de-vie (camphrée ou non), et immédiatement après avec une graisse (beurre, suif, lard); envelopper le pied, tout au moins la partie lésée, avec un linge en fil pour éviter le contact brutal du cuir de la chaussure. Si la douleur continuait, on pourrait enlever le morceau de cuir correspondant à la crevasse.

Nous avons, jusqu'ici, passé en revue les maladies générales, puis les maladies ou blessures considérées dans chaque région du corps. Les ACCIDENTS proprement dits, c'est-à-dire les EMPOISONNEMENTS et les ASPHYXIES, dont il nous reste à dire un mot, offrent ceci de particulier que les victimes ne sont, le plus souvent, que dans un état de mort apparente; c'est donc par la persévérance dans les moyens de secours qu'on peut arriver à les sauver.

En 1871, on a constaté, en France, 4,490 suicides divisés comme suit : Strangulation, 1,994, — submersion, 1,278, — par armes à feu, 594, — par le charbon, 215, — par instruments tranchants, 152, — par chute volontaire d'un lieu élevé, 143, — empoisonnements, 70, — moyens divers, 50. Cet aperçu statistique démontre toute l'importance qu'il faut attacher à multiplier avec ténacité l'emploi des ressources d'assistance dont on dispose en face d'accidents si fréquemment volontaires.

L'EMPOISONNEMENT, que l'on doit supposer dès qu'au milieu de l'état de santé, et surtout à la suite d'ingurgitation d'aliments ou de boissons, surviennent soudainement des sueurs froides, des coliques aiguës, des vomissements ou des selles très-répétés, le refroidissement des extrémités, de la chaleur âcre au gosier, une soif ardente, l'altération profonde de la physionomie, les crampes, etc., l'empoisonnement nécessite en général un *secours d'urgence* immédiat : Coucher le malade, lui faire restituer, par l'acte du vomissement (titillation de la gorge avec une plume, ou 5 centigrammes d'émétique dans un doigt d'eau tiède répété deux à trois fois à un quart d'heure de distance, chaque vomissement étant

suivi de l'administration d'eau tiède en abondance), la totalité ou tout au moins la plus grande partie possible de la substance vénéneuse; entourer les extrémités inférieures et les côtés du tronc de cruchons d'eau bouillante, ou de briques, de tuiles fortement chauffées. Après le vomitif, demi-lavements à l'eau salée (2 cuillerées de sel de cuisine) pour faciliter l'élimination du poison par les voies inférieures; boissons sudorifiques; sinapismes promenés sur les membres inférieurs; frictions camphrées sur le ventre.

Quand ces moyens sont employés très-peu de temps après l'ingestion de la matière vénéneuse, ils suffisent d'habitude; mais si l'assistance n'a pu être donnée que quelques heures après l'accident, il est à craindre que le poison ait assez pénétré dans le sang pour déterminer une intoxication complète. Dans ce cas, l'intervention médicale est d'absolue nécessité, car il s'agit de la connaissance toute scientifique et compétente des agents neutralisants qui, par leurs propriétés chimiques, décomposeront les principes toxiques. On comprend ici toute la délicatesse du rôle, dont la responsabilité est des plus sérieuses; aussi n'est-ce seulement qu'en l'absence prolongée de l'homme de l'art et en présence de la gravité de l'état de l'empoisonné, que les assistants peuvent et doivent se permettre d'administrer quelques-unes des substances qui vont être indiquées pour les cas d'accidents les plus fréquents.

**EMPOISONNEMENT par le FOIE DE SOUFRE, la COLOQUINTE, le COLCHIQUE** (vulgairement « tue-chien »), l'EPURGE, etc.

*Secours d'urgence.* — Faire vomir; donner à boire beaucoup d'eau tiède mucilagineuse ou ferrée (plonger plusieurs fois un fer rouge dans l'eau), ou albumineuse (deux à trois blancs d'œufs battus dans un litre d'eau).

**EMPOISONNEMENT par les ALCALIS, la POTASSE, la SOUDE, le CARBONATE DE POTASSE** (potasse perlasse, sel d'absinthe, sel de tartre), le **CARBONATE DE SOUDE** (sel de soude, soude desséchée), l'EAU SECONDE (solution de potasse employée en peinture), le **CHLORITE DE POTASSE OU DE SOUDE** (eau de Javelle), l'**AMMONIAQUE** (alcali volatil).

*Secours d'urgence.* — Faire boire de l'eau albumineuse (2 à 3 blancs d'œufs battus dans un litre d'eau), de la limonade au citron, de l'eau vinaigrée (3 cuillerées à soupe par litre d'eau); faire ensuite avaler quelques cuillerées d'huile et beaucoup d'eau tiède.

**EMPOISONNEMENT** par l'ACIDE NITRIQUE (eau forte), l'EAU SECONDE (1 partie d'acide nitrique et 2 parties d'eau), l'ACIDE CHLORHYDRIQUE (esprit de sel fumant), l'ACIDE OXALIQUE et le SEL D'OSEILLE (quadraxalate de potasse), l'ACIDE SULFURIQUE (huile de vitriol), l'ACIDE ACÉTIQUE et l'ACIDE PYROLIGNEUX.

*Secours d'urgence.* — Faire boire de l'eau additionnée de magnésie calcinée (20 à 30 grammes par litre), et de suite après, de l'eau alcaline (bicarbonate de soude, 40 grammes par litre) : à défaut de ces substances, administrer de l'eau savonneuse tiède (40 grammes de savon par litre) ou de l'eau de chaux (agiter 40 grammes de chaux éteinte dans 500 grammes d'eau; laisser reposer, filtrer, et sur la poudre qui reste, verser un litre d'eau, puis décantier), ou bien de l'eau albumineuse (2 à 3 blancs d'œufs par litre).

**EMPOISONNEMENT** par les MOULES (au printemps et en été), les HUITRES, CREVETTES, HOMARD, LAMPROIE, CONGRE, POISSONS et VIANDES GÂTÉES.

*Secours d'urgence.* — Provoquer le vomissement : boissons chaudes très-abondantes, eau simple ou de son; lait; infusions aromatiques (thé, sauge, verveine, menthe); quelques gouttes d'éther, ou d'eau de mélisse des Carmes, ou une cuillerée à café d'éther dans un quart de verre d'eau sucrée.

**EMPOISONNEMENT** par le CUIVRE (ouvriers qui le travaillent; monnaies de cuivre), les SELS DE CUIVRE; le VERT-DE-GRIS (sous-carbonate de cuivre, acétate de cuivre, dans les ustensiles en cuivre de cuisine malpropres ou contenant un acide, des graisses, des cornichons, etc.); les escargots ayant rampé sur des bois trempés dans une solution de SULFATE DE CUIVRE deviennent vénéneux; les SELS DE MERCURE; le MERCURE (dans les mines); le SUBLIME CORROSIF (bichlorure de mercure).

*Secours d'urgence.* — Faire boire à petites gorgées répétées,

soit du lait, soit de l'eau dans laquelle on délaie de la farine, soit de l'eau albumineuse, soit de l'eau tiède simple ou sucrée en abondance pour favoriser les vomissements et les selles; lavements d'eau salée.

**EMPOISONNEMENT** par l'**ARSENIC** (acide arsénieux dans la mort aux rats, ou donné par erreur en place de sucre blanc); tue-mouches (**ARSENIC NOIR**, **ARSENIC MÉTALLIQUE**); ouvriers des **MINES** d'arsenic; **PHOSPHORE** et **ALLUMETTES CHIMIQUES**.

*Secours d'urgence.* — Faire vomir; administrer ensuite du lait coupé à parties égales avec de l'eau de chaux ou de l'eau magnésienne (une cuillerée à soupe de magnésie calcinée dans 500 grammes d'eau), enfin de l'eau albumineuse en grande quantité; terminer par des demi-lavements purgatifs (au sel gris) et des infusions aromatiques (thé, sauge, menthe).

Ainsi que nous l'avons dit à propos du sauvetage à opérer dans une atmosphère phosphorée, le charbon a la propriété de fixer et d'absorber le phosphore; on fera donc bien, en cas d'empoisonnement par cette matière, de faire avaler de la poudre de charbon, puis, au bout d'un certain temps, de provoquer le vomissement.

**EMPOISONNEMENT** par le **PLOMB**, l'**EXTRAIT DE SATURNE** (dissolution de sous-acétate de plomb), la **CÉRUSE**, le **BLANC DE PLOMB** (carbonate de plomb) chez les peintres, les fabricants de céruse, les personnes qui habitent des locaux fraîchement peints; les **MINEURS** (mines de plomb).

*Secours d'urgence.* — Provoquer le vomissement; faire ensuite boire plusieurs verres, coup sur coup, de limonade sulfurique (3 grammes d'acide sulfurique par litre d'eau), puis du lait, de l'eau de riz ou de mauve; demi-lavements d'eau salée; cataplasmes sur l'estomac et le ventre faits avec la farine de lin bouillie dans la décoction de pavots.

**EMPOISONNEMENT** par la **BELLADONE**, la **CIGUE**, la **DIGITALE POURPRÉE** (ces trois plantes vénéneuses, fort recherchées par les escargots, leur communiquent des propriétés toxiques; aussi prend-on l'habitude de les faire jeûner avant de les manger), l'**ACONIT** (vulgairement tue-loup), le **DATURA**, le **COLCHIQUE**, la **JUSQUIAME**, la



MORELLE, l'ELLEBORÉ, le TABAC (jus, chique), les CHAMPIGNONS (amers, fétides, laiteux, à tranche rouge ou jaune-citron), le SEIGLE ERGOTÉ, les CANTHARIDES, le LAURIER-ROSE.

*Secours d'urgence.* — Faire vomir; puis, lavements d'eau salée, limonade, eau vinaigrée; ensuite, infusions aromatiques très-chaudes, huit à dix gouttes d'alcali volatil dans un demi-verre d'eau sucrée, café noir, vin chaud. Si quelques heures se sont déjà écoulées depuis le repas, donner de préférence plusieurs lavements d'eau salée. Quant aux douleurs résultant de l'irritation causée par le poison, on les calmera en faisant boire de l'eau sucrée aromatisée d'eau de fleurs d'oranger, d'eau de menthe, d'un peu d'éther ou d'une petite cuillerée à café d'eau-de-vie camphrée. Contre la tension douloureuse du ventre, fomentations émollientes (eau de sureau, de mauve, de son), bains de siège ou grands bains tièdes. En cas de difficultés à uriner, frictionner largement la partie interne des jambes et des cuisses avec de l'huile camphrée.

EMPOISONNEMENT par l'OPIUM, le LAUDANUM, la LAITUE VIREUSE, les GRAINES DE PAVOT, le HACHICH (ou kif).

*Secours d'urgence.* — Faire vomir de suite; puis, placer des sinapismes aux jambes et donner abondamment du café noir, plus tard de la limonade, de l'eau vinaigrée. Si les membres restaient engourdis, les frotter avec une flanelle sèche, une brosse un peu rude.

EMPOISONNEMENT par la NOIX VOMIQUE, la STRYCHNINE.

*Secours d'urgence.* — Faire boire de la décoction d'écorces de chêne, de feuilles de ronces, d'argentine, de tormentille, de bistorte, de quinquina.

EMPOISONNEMENT par l'ACIDE PRUSSIQUE, le CYANURE DE POTASSIUM (très-employé en photographie), l'eau de LAURIER-CERISE.

*Secours d'urgence.* — Faire vomir; affusions froides sur la tête; compresses d'eau très-fraîche sur la colonne vertébrale; faire respirer de l'alcali volatil.

L'ASPHYXIE, à proprement parler la suspension des phénomènes respiratoires, a lieu dans deux circonstances: ou l'air ne pénètre plus jusqu'aux poumons, ainsi par la strangulation, la

submersion, le croup, la faiblesse générale; ou l'air arrivé aux poumons n'est pas propre à la respiration, ainsi par les gaz délétères des fosses d'aisances, par les gaz non respirables du charbon.

*Secours d'urgence en général.* — Eloigner la cause qui produit l'asphyxie; ainsi retirer le sujet du milieu où il ne trouve plus la possibilité de respirer, couper la corde d'un pendu, sortir un submergé de l'eau, etc.; puis, chercher à ranimer les fonctions respiratoires, et par suite la circulation, la sensibilité, le mouvement, par des frictions et des stimulants (alcools aromatisés) à la surface du corps, notamment sur la colonne vertébrale, sur les parties latérales de la poitrine; introduire de l'air dans les organes respiratoires comme il sera dit plus loin. Règle essentielle: en arrivant près d'un asphyxié, toujours commencer par désobstruer le nez et la bouche, à l'aide d'un linge enroulé et fixé au bout d'un bâtonnet.

On ne doit jamais abandonner un asphyxié sur la voie publique, au froid, sur de la paille; il faut se hâter de le porter dans un endroit couvert, abrité.

Ne pas se lasser d'administrer les secours, en attendant le médecin, car on a vu des asphyxiés ne revenir à la vie qu'au bout de dix, vingt heures de soins assidus et de mort apparente.

Quant aux insufflations d'air par les voies respiratoires et à l'introduction de sondes dans l'œsophage, elles nécessitent l'intervention d'un homme de l'art. Dans la crainte que des mains inhabiles ne produisent des accidents regrettables, tels que pénétration de l'air dans l'estomac et dans le tissu cellulaire environnant les poumons (c'est-à-dire un emphysème), il me paraît très-prudent d'engager les assistants à ne pas appliquer ces instruments de secours. L'insufflation d'air de bouche à bouche n'est point d'ailleurs sans danger, pouvant donner lieu à la contamination d'affections contagieuses. Toutefois, en l'absence prolongée d'un médecin, l'insufflation pourrait être tentée par une personne intelligente, mais d'après les indications fort complètes de M. le docteur Marchant:

L'assistant se met à la droite de l'asphyxié et place sur le

front de ce dernier sa main gauche, dont l'index et le pouce, tout naturellement posés sur les côtés du nez, servent à fixer dans une des narines un tuyau quelconque, une pipe par exemple, dont le calibre soit assez large pour envoyer l'air aux poumons. Fermer exactement les narines sur le tube en les pinçant fortement, et, en même temps, au moyen de la main droite posée à plat sur les lèvres, s'opposer à la sortie de l'air par l'orifice buccal. Souffler alors avec la bouche dans le tuyau, avec une légère force pour faire pénétrer l'air dans les poumons. La poitrine se soulève aussitôt et l'asphyxié respire comme s'il vivait normalement. Dès que l'assistant a envoyé la plus grande partie de l'air qu'il avait recueilli dans ses poumons, sans aucun effort toutefois, il retire la bouche du tuyau, et, par une pression exercée avec les deux mains à la base de la poitrine, il fait sortir l'air introduit dans les poumons de l'asphyxié; puis il recommence alternativement l'insufflation et les pressions pendant un certain temps. Si l'individu est vivant, les battements du cœur se feront de plus en plus sentir, puis la respiration se rétablira un peu plus tard par une première inspiration; après quelques instants d'attente, si une seconde inspiration ne se manifestait pas, il faudrait revenir à l'insufflation.

La compression et le relâchement alternatifs des parois de la poitrine ne doivent pas être négligés après chaque insufflation. Il est aisé de comprendre que, par la compression, on diminue la capacité de la cavité de la poitrine, et, par suite, celle des poumons, et l'air qu'ils contiennent est expulsé en partie. En cessant de comprimer, la poitrine reprend ses diamètres, un vide relatif se produit, et une certaine quantité d'air est ainsi appelée vers les poumons. Ces manœuvres, malheureusement, n'agrandissent guère les diamètres de la poitrine, comme une inspiration profonde toute naturelle, et il n'entre alors que peu d'air chaque fois qu'on cesse la compression.

Il faut alors recourir aux changements de position du tronc recommandés par le docteur Marschall-Hall : ainsi, placer l'asphyxié la face vers le sol, après avoir mis sous la poitrine, pour la soulever et la supporter convenablement, une couverture ou

tout autre vêtement roulés ; puis, tourner le corps très-douce-ment sur le côté, presque sur le dos, et le replacer subitement la face vers la terre ; répéter ces manœuvres avec soin, énergie et persévérance environ quinze fois par minute ; changer de temps en temps de côté. Chaque fois que la face est tournée vers le sol, exercer une pression vive et ferme entre les omo-plates, mais la cesser dès que l'on aura amené le corps sur le côté. Peut-être ce système n'augmente-t-il pas beaucoup le diamètre de la poitrine ; il ne détermine pas d'ailleurs de mou-vement d'élévation des côtes, d'où une minime quantité d'air introduite à chaque manœuvre.

Voici un autre procédé qui remédie à ces inconvénients ; il est basé sur les mouvements imprimés aux bras, afin d'imiter une profonde respiration naturelle, méthode du docteur Sylvester, par laquelle la quantité d'air inspiré serait environ dix fois plus grande que par le précédent système. Voici la formule instituée par l'auteur :

1° Donner au patient la position convenable ; placer le corps sur le dos, les épaules soulevées et soutenues par un vêtement replié ; appuyer les pieds ;

2° Maintenir libre l'introduction de l'air dans les voies respira-toires ; nettoyer la bouche et les narines ; tirer la langue et la maintenir en dehors des lèvres, en relevant la mâchoire inférieure et retenant ainsi la langue en passant un mouchoir sous le men-ton et le nouant au-dessus de la tête ;

3° Imiter les mouvements d'une respiration profonde : pour cela, élever les bras des deux côtés de la tête et maintenez-les douce-ment, mais fermement aussi dans cette position pendant deux secondes, ce qui élargit la capacité de la poitrine en soulevant les côtes et produit une inspiration ; abaisser ensuite les bras et les presser doucement, mais fermement aussi pendant deux secondes, contre les côtés de la poitrine, ce qui diminue la cavité de la poi-trine en pressant sur les côtes et produit une expiration forcée. — Répéter ces mouvements alternativement, hardiment et avec per-sévérance 15 fois par minute. En même temps qu'on tiendra les bras fermement étendus, on pourrait remplir d'air les poumons

par une insufflation poussée dans les narines.

**L'ASPHYXIE DES NOUVEAUX-NÉS**, due le plus souvent à une extrême faiblesse (constitution débile, hémorrhagie considérable, état apoplectique), se reconnaît à la pâleur extrême de la face, à l'absence de la respiration et des cris habituels, à la flaccidité et à l'insensibilité des membres.

**Secours d'urgence.** — Si le poulx est insensible, le corps froid, la face décolorée, si l'hémorrhagie par le cordon a été considérable, envelopper l'enfant dans de la laine, le coucher sur le côté, la figure exposée à de l'air frais ou ventilé; dégager à l'aide d'un petit linge les conduits naseaux, la bouche et l'arrière-gorge. Frictions sèches, avec une flanelle ou une brosse rude, sur les membres et principalement sur la colonne vertébrale; exercer des pressions avec les mains alternativement sur le ventre et les régions antérieures et latérales de la poitrine; un quart de lavement salé (une demi-cuillerée à soupe de sel gris dans un demi-verre d'eau tiède); mettre l'enfant dans un bain tiède (24° cent.) d'eau vineuse: point de boissons qui provoqueraient l'étouffement.

Si, au contraire, le nouveau-né a la face colorée en violet, bouffie, bien que le corps soit chaud, laisser couler un peu de sang par le cordon.

**M. Mattei** s'est bien trouvé, dans les cas de mort apparente des nouveaux-nés, de pratiquer la succussion comme suit: saisir le fœtus par les aisselles tout en immobilisant la tête verticale entre la paume des deux mains; puis imprimer une petite secousse double à l'enfant. Un bruit de glou-glou indique l'entrée et la sortie de l'air à travers la glotte (ouverture supérieure du larynx). Répéter cette succussion toutes les demi-minutes, jusqu'à ce que la respiration commence.

**L'ASPHYXIE DE L'ENFANT** a parfois lieu dans le lit, soit parce qu'il glisse pendant le sommeil sous les couvertures, soit parce que la nourrice le couche près d'elle et l'étouffe par le poids de son propre corps. Ainsi, en 1873, il est mort en Angleterre, sur 757 enfants en bas-âge, 480 étouffés sous les couvertures et 277 écrasés par les personnes qui les couchaient avec elles.

**Secours d'urgence.** — Placer l'enfant sur le côté gauche; cou-

vir le corps de cendres chaudes ; passer sous les narines un linge imbibé d'alcali ou de la fumée de tabac. Frictions d'eau-de-vie camphrée, d'eau sédative, sur tout le corps ; grand bain d'eau chaude contenant 200 grammes de farine de moutarde. Après avoir épuisé tous les moyens ordinaires dans plusieurs cas, notamment chez un enfant de 15 mois, le Dr de Romilly s'est bien trouvé de lui frapper alternativement chaque joue de 15 à 25 petits coups secs et très-rapprochés, réitérés jusqu'à cessation du danger.

(A suivre).

---

## EXPOSITION

### **d'Instruments viticoles et vinicoles et Exposition de Vins comtois, à Poligny.**

La double Exposition que nous avons annoncée dans nos précédents numéros, a eu lieu, à Poligny, par les soins de notre Société, du 7 au 13 septembre dernier.

De l'avis unanime, cette Exposition présentait, en fait de pressoirs, pompes à vin, alambics, œnothermes, filtres, coutellerie viticole... les spécimens les plus remarquables de l'industrie française.

A l'Exposition des vins se trouvaient représentés les crus les plus renommés de la Comté, et notamment une magnifique collection de vins jaunes et de vins de paille.

La distribution solennelle des récompenses a eu lieu le 13 septembre. Nous reproduisons ci-après les discours qui y ont été prononcés ; nous sommes, à notre grand regret, obligés de faire une exception pour la remarquable allocution de M. Tamisier, qui, en raison de quelques appréciations politiques, ne peut être insérée dans notre Bulletin.

*Discours de M. Baille, Président de la Société.*

Messieurs,

Je viens m'acquitter, en quelques mots, d'une obligation que m'im-

pose le titre de Président de notre Société et qui est un devoir impérieux, celui d'exprimer nos sentiments de vive gratitude à tous ceux dont le concours nous a rendu possible l'œuvre que nous consacrons aujourd'hui.

En théorie, nous voulions compléter notre étude des cépages de l'an dernier, en provoquant, comme contre-épreuve, l'exposition de tous nos vins comtois, et en faisant bénéficier la viticulture de la province de tous les progrès obtenus par la science et l'industrie.

En pratique, c'était plus délicat : il s'agissait de décider nos grands industriels à prendre au sérieux une Exposition tentée par la chétive Société que nous sommes et dans une ville de l'importance de Poligny. Ce qu'il a fallu déployer d'efforts et de persuasion pour en arriver là, nous en savons quelque chose. Hâtons-nous de dire, toutefois, que nos grands fabricants ont répondu à notre appel avec ce désintéressement, cette seule préoccupation d'affirmer le progrès qui est le caractère et la gloire de notre industrie nationale.

Nos cadres d'exposants remplis, et bien remplis, restait à pourvoir aux frais d'une telle entreprise et à se mettre en mesure de récompenser dignement les concurrents.

M. le Ministre de l'Agriculture, que des liens de famille rattachent à la Franche-Comté, nous a accordé une subvention supplémentaire de 900 fr. Nous avons obtenu cette haute faveur grâce à l'intervention pleine de dévouement de notre confrère, M. Lamy, député du Jura, et de M. le marquis de Grammont, député de la Haute-Saône, également notre confrère, et qui est l'une des illustrations sorties du Collège de Poligny.

La députation du Jura tout entière s'est généreusement cotisée pour nous offrir une belle médaille d'or, qui sera l'une de nos récompenses les plus honorables. Le Conseil Général du Jura nous a également accordé une belle médaille d'or.

Nous avons vu venir au-devant de nous, sans avoir à les solliciter, les descendants de nos familles historiques de Poligny, qui justifient si pleinement le titre de *frères aînés de la démocratie*, que leur décernait naguère M. Laboulaye ; M. le prince de Bauffremont, M. le comte de Laubépin et M. le marquis de Froissard nous ont offert chacun une médaille d'or, M. le duc de Bauffremont une magnifique médaille de vermeil.

Nous avons eu enfin l'honneur d'être jugés dignes d'intérêt par l'aristocratie de l'intelligence et du travail : Des médailles d'or nous ont en

effet été accordées par MM. Bouvet, maire de Salins, Villet, directeur de la dette inscrite, Parandier, inspecteur général des ponts et chaussées, et Weil-Picard, banquier à Besançon, tous membres de notre Société.

Le but d'une Exposition, si complète qu'elle soit, n'est qu'à moitié rempli et n'a pas de résultat réellement pratique, si l'œuvre tout entière n'est achevée par le verdict d'un jury dont l'autorité soit incontestée, et le jury vaut surtout par son Président. Si, dans toute notre œuvre, j'ai un mérite, un seul, au sujet duquel j'ai reçu d'unanimes félicitations, dont je ne me suis pas défendu, c'est d'avoir eu la main singulièrement heureuse dans le choix que j'ai fait de notre Président.

Un bienveillant intérêt, que je mets à l'épreuve depuis trente ans, qui ne s'est jamais démenti et que je considère comme l'honneur de ma vie, m'autorisait à demander ce service à un haut fonctionnaire, M. Parandier, inspecteur général des ponts et chaussées. M. Parandier s'est rendu à notre prière et il s'est acquitté de ces difficiles fonctions avec une chaleur de cœur toute comtoise, une élévation et une sûreté de coup-d'œil qui ont fait l'étonnement et l'admiration de ceux qu'il a jugés. Je sais même, par des confidences positives, que ceux que nous n'avons pu récompenser ont renoncé, par considération pour notre Président, au bénéfice des deux jours que l'on a pour maudire son juge. En résumé, la présidence de notre jury, — je ne fais que consacrer l'opinion publique en l'affirmant, — a été la bonne fortune et le véritable succès de notre Exposition.

Il nous reste à constater combien nous a été utile la bienveillance qu'a témoignée à notre œuvre M. le Maire de Poligny, bienveillance qui nous était acquise, nous sommes heureux de le constater, bien avant son entrée aux fonctions municipales. Nous remercions aussi bien sincèrement de leur affectueux concours MM. Tamisier, député du Jura, Gouillaud, professeur à la Faculté des sciences de Besançon, et surtout M. Terrel des Chênes, rédacteur en chef du *Moniteur vinicole*, venu de Paris tout exprès pour juger notre œuvre et adresser à nos vignerons des conseils auxquels donnera un grand poids son autorité incontestée.

Enfin, n'est-ce pas un haut encouragement à nos efforts que la seule présence ici de notre savant national, M. Pasteur, qui continue ses travaux, qui sont la fortune du pays, en dépit d'une santé qui ne semble momentanément ébranlée que pour mieux justifier cette belle parole de Bossuet : « qu'une grande âme est maîtresse du corps qu'elle anime. »



Que de tels juges déclarent que, dans une mesure quelconque, nous avons fait œuvre utile, et nous serons trop largement récompensés.

*Discours de M. Parandier, inspecteur général des ponts et chaussées,  
Commandeur de la Légion-d'Honneur, Président du Jury.*

Mesdames et Messieurs,

Je répondrai aux paroles si gracieuses que vient de m'adresser M. Baille, dans l'allocution que vous venez d'applaudir, en lui exprimant combien j'en suis touché et en le remerciant du fond du cœur.

Quant au succès de l'Exposition, objet de cette solennité, c'est à M. Baille lui-même, Président de la Société de Poligny, à son initiative ardente et patriotique et au zèle de ses collaborateurs, MM. Pelletier, Richard et Ecoiffier, qu'il faut l'attribuer, et non aux quelques jours que j'ai consacrés à l'attrayante étude de l'outillage intéressant et varié mis sous nos yeux; ce succès, il faut l'attribuer aussi aux nombreux exposants qui ont été inspirés par cet heureux génie d'invention rationnelle et pratique qui, comme l'a dit M. Baille, est le caractère exceptionnel de l'industrie française.

Je m'associe donc sans réserve, Messieurs les Exposants, aux éloges si mérités que vient de vous adresser M. le Président, et je me réjouis de prédire vos nouveaux succès dans l'occasion que vous fournira l'année prochaine le Concours régional de Lons-le-Saunier.

La Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny a fait preuve, dès son origine, qui date déjà de loin, d'une remarquable vitalité d'organisation et d'une grande persévérance dans ses études.

Publier un Bulletin mensuel, réunir le concours de personnes nécessaires pour en soutenir régulièrement la rédaction, y insérer tour-à-tour d'intéressants articles de sciences, de littérature, de philosophie morale et d'économie politique, des morceaux choisis de gracieuses poésies, de curieuses recherches d'histoire et d'archéologie, de médecine, d'hygiène, d'agriculture, et jusqu'à une collection d'utiles recettes pour les usages domestiques; réaliser les ressources qu'exige une telle publication et tous les frais qu'elle comporte, tout cela n'est certes pas chose facile dans une ville de quelques mille âmes, et dans un département où, ce qui se concentre ailleurs dans le chef-lieu d'arrondissement est, au contraire, réparti sur trois localités différentes.

Je saisis donc avec plaisir cette occasion de lui adresser les éloges qu'elle mérite collectivement pour un tel résultat, et mes sincères féli-

citations à tous ceux de ses membres qui y ont concouru.

En dehors de sa publication mensuelle, pleine, comme je viens de le dire, d'enseignements utiles de nature très-variée, la Société de Poligny comprenant l'intérêt qu'il faut apporter aujourd'hui plus que jamais aux encouragements de la production territoriale, a organisé plusieurs Expositions successives d'agriculture et d'horticulture, suivies de brillantes distributions de médailles et récompenses.

Enfin, depuis l'an dernier, elle s'est imposée l'étude du vignoble franc-comtois et l'appréciation comparative de ses produits; c'est la reprise et le développement des efforts maintenant interrompus de la Société de viticulture et d'horticulture d'Arbois, organisée il y a vingt ans, et qui, sans avoir fait preuve comme celle de Poligny, d'une aussi grande fermeté d'organisation, ni d'une persévérance aussi soutenue, a eu cependant, veuillez bien me permettre de vous le dire, ses jours d'éclat et une incontestable utilité.

Son but était nettement défini dans l'article 2 de ses Statuts, comme il suit : C'est, y est-il dit, l'encouragement des bonnes méthodes de la culture de la vigne et de la fabrication des vins, l'initiative des mesures propres à faciliter l'exportation avantageuse de ce produit, le développement et la vulgarisation de l'arboriculture fruitière et forestière, de celle des plantes potagères, enfin le choix et l'usage des instruments propres à ces divers travaux.

Elle a débuté, en 1858, par une Exposition de produits horticoles et viticoles, et par une distribution de médailles nombreuses très-sérieusement méritées.

Depuis, elle a répandu, d'abord autour d'elle, puis dans le département, et même au dehors, par l'intermédiaire de ses membres horticulteurs ou pépiniéristes de profession, un grand nombre d'excellentes espèces d'arbres fruitiers, choisies dans les magnifiques pépinières des environs de Paris, sans négliger non plus l'arboriculture de bosquet d'agrément, ni celle du reboisement des côteaux dénudés.

La grande Exposition de 1867 était, sans contredit, une occasion très-belle de faire connaître nos produits viticoles; elle a fait alors un appel général pour constituer une exposition d'ensemble de tous les vignobles de Franche-Comté; elle n'y a pas réussi; mais elle ne s'est pas découragée de cet insuccès, et a réalisé en son nom une Exposition des produits du vignoble de notre arrondissement, ce qui lui a valu un diplôme et une médaille d'honneur, en même temps que sept brevets avec leurs grandes médailles d'argent, à sept de ses membres dont les

vins ont été reconnus d'une qualité et d'une conservation vraiment remarquables.

C'était un témoignage mémorable d'un honneur légitime rendu à leur zèle patriotique, à leur savoir pratique en viticulture, et par leur intermédiaire, à l'antique renommée de nos vins, dans un concours universel où figuraient les produits viticoles de toutes les nations.

Il a, du reste, été distribué un compte-rendu spécial de cette Exposition et de ses résultats.

La Société d'Arbois n'a pas publié de Bulletin mensuel régulier, mais un certain nombre d'utiles Mémoires sur l'horticulture, la viticulture et la vinification, sur les qualités respectives de nos différents cépages ; enfin sur l'usage de nos raisins comme cure salulaire, et sur les avantages que présenterait l'organisation dans notre vignoble de cette pratique très-répandue et fort appréciée dans le Palatinat.

De nombreuses questions étaient à l'étude, entr'autres sur les engrais pulvérulents, dont l'emploi, eu égard à leur énergie avec peu de poids et peu de volume, paraît devoir être avantageux pour nos vignobles en côte, lorsque sont survenus les désastres de 1870-71, pendant et à la suite desquels l'absence de ressources, jointes au concours d'autres circonstances défavorables, ont suspendu jusqu'à ce jour toutes ces études.

La Société de Poligny, en reprenant le but de celle d'Arbois, rendra à nos vignobles un grand service.

Aucune question de production territoriale n'est plus importante dans nos régions que celle du perfectionnement progressif de la qualité, de la quantité et des moyens d'exportation de nos produits viticoles, et c'est presque un devoir, pour tous ceux parmi nous qui peuvent le faire, excités par le souci de la fortune publique et du bien-être de nos vignerons-cultivateurs, que de s'en occuper activement.

Nous devons donc tous nous féliciter aujourd'hui des efforts et du succès dans cette voie de la Société de Poligny, et je suis heureux d'avoir pu venir cette année m'associer à son intelligent et dévoué Président et à tous ceux de ses collègues, nos compatriotes, qui ont concouru à cette œuvre, d'une opportunité certaine et d'une très-grande utilité, car, sauf quelques exceptions qui jouissent d'une réputation antique, les produits du vignoble franc-comtois ne sont pas encore suffisamment connus aujourd'hui, bien que cependant ils ne soient à dédaigner, ni dans leur variété, ni dans certaines qualités

hygiéniques qui leur sont propres, ni même dans leur importance comme quantité.

En effet, ce vignoble, abstraction faite de quelques côteaux isolés et restreints, s'étend au pied des montagnes du Jura et sans interruption, depuis Saint-Amour jusque non loin des limites nord des départements du Doubs et de la Haute-Saône.

La partie la plus importante de cette zone est, sans contredit, celle qui couvre nos côteaux depuis Lons-le-Saunier jusqu'aux environs de Port-Lesney.

Cependant, au-delà de ce point, nous avons aussi quelques vallées très-viticoles, creusées dans nos montagnes, transversalement à leur direction : celle de la Loue principalement, et quelques zones qui s'engagent dans leurs chaînes les plus basses s'y divisent et s'y allongent en bandes parallèles entre la chaîne du Lomont et les plaines de la Haute-Saône.

Vers le nord, elles remontent dans la vallée de l'Ognon jusqu'au-delà de Rougemont, et dans celle du Doubs jusqu'aux environs de Montbéliard et d'Audincourt, où elles atteignent, sur quelques points bien abrités et bien exposés, la hauteur de 400 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La superficie de toutes ces cultures viticoles réunies est de plus de 40,000 hectares, dont plus de 20,000 hectares pour le Jura, 7,000 pour le Doubs et 12,000 pour la Haute-Saône.

On y rencontre, dans certaines localités, des vins d'une qualité remarquable ; c'est ainsi que, même en dehors du vignoble de notre département, où les bons crus abondent, il en existe de fort appréciés jusque sur les versants qui limitent les plaines de la rive gauche de la Saône, à Gy, par exemple ; il en existe aussi sur les rives de l'Ognon, à Pagny ; puis en deçà, dans le Doubs, à Ornans, Vuillafans, Mouthiers, Pouilley-les-Vignes, Miserey, Beaume-les-Dames, l'Isle, et jusque dans les escarpements en face de Mandeure, à l'ouest de Vaujaucourt, sur la côte de Saint-Symphorien.

Voici comment on peut s'expliquer cette localisation curieuse de la culture viticole sur notre frontière de l'est :

Nous sommes placés au pied de la grande falaise qui forme la limite sud-ouest du massif des montagnes du Jura, c'est-à-dire sur la ligne même où il semble que la croûte minérale rocheuse, de plusieurs centaines de mètres d'épaisseur, qui constitue la partie solide du sous-sol de ces montagnes, se soit brisée pour nous ouvrir ses flancs et offrir à nos

cultures les assises d'argile et de marne les plus variées et les terres les plus fertiles. — Voici à l'ouest, à leur pied, au-dessous de la région viticole, cette immense plaine lacustre de la Bresse, d'une nature de sol plus moderne et toute différente, humide et souvent brumeuse, qui s'étend jusqu'à la Saône et ne produit guère que des céréales ; marchez maintenant dans le sens contraire ; gravissez sur les sommités qui couronnent nos vallons, et vous atteindrez les premiers plateaux calcaires, froids et secs, qui s'élèvent jusqu'à 1,400 mètres au-dessus du niveau de la mer, où la rigueur du climat exclut la culture de la vigne, et où vous ne trouverez plus en abondance que les cultures arables, fourragères et forestières.

Entre ces deux zones, nos côteaux et les plaines accidentées qui, à leur pied, en forment la lisière, ont l'avantage d'un bon climat, d'un excellent sol, d'une chaude exposition, sans compter les abondantes sources d'eau vive qui surgissent du pied des escarpements qui les couronnent et que nous envieraient les Pyrénées et les Vosges.

A mi-revers de ces côteaux, vous voyez ces terres marneuses bleues ou grisâtres par altération, que la bêche du terrage fait surgir au dehors, et où les racines profondes de nos meilleurs cépages puisent l'humidité fécondante qui leur est nécessaire pendant les grandes chaleurs de l'été. — Un peu plus bas, entremêlées et sorties en affleurement des grandes ruptures du sous-sol intérieur, vous apercevez ces zones d'argiles bigarrées de diverses couleurs, comme celles de l'arc-en-ciel ; c'est sur cette nature de terrains, ramollie par les agents atmosphériques, instinctivement drainée et profondément remuée par les rudes travaux de nos courageux vignerons, que croissent, entre autres plants, avec plus de succès qu'ailleurs, le fin *pulsard*, le ferme et succulent *trousseau* et ce fameux *sauvagnin* (*naturé*), qui nous ont valu l'antique renommée de nos vins blancs et jaunes, de paille ou secs, et de nos meilleurs vins rouges..... Eh bien ! Messieurs, c'est grâce à ces natures minérales privilégiées du sol, qui s'étendent en zones étroites, comme je l'ai dit, sur les départements du Doubs et de la Haute-Saône, que la culture de la vigne peut y réussir, et que, notamment autour de nous et malgré les sécheresses les plus exceptionnelles, le spectateur peut se réjouir du coup-d'œil que lui offre le magnifique tapis de verdure qui couvre nos côteaux jusqu'à l'origine des forêts, sous lesquelles se masquent leurs abruptes sommités.

Cependant, dans l'ensemble des circonstances variées de tous nos vignobles, il en est qui, comme dans les côtes de Bourgogne, donnent

lieu aux crus exceptionnels ; je crois que ceux-ci sont dus au concours des particularités suivantes :

1° A la hauteur des côteaux au-dessus du niveau de la mer, entre celles de 250 à 350 mètres au-dessus de ce niveau ; parce que, dans cet intervalle, les vignes sont, dans la bonne saison, plus soustraites que les autres à l'influence fréquente des brumes des pays bas et aux brusques variations de température.

2° A l'insolation plus ou moins ardente de la superficie, selon son exposition, sa déclivité et les autres causes locales qui peuvent donner plus d'intensité à l'action solaire, telles que des escarpements de rochers à pic, qui la réfléchissent sur les collines, à leur pied.

3° A la nature du sol et du sous-sol, qui paraît surtout très-favorable lorsqu'il se trouve sous le détritus superficiel des assises argilo-calcaires, comme celles qui constituent les revers de nos côtes depuis Lons-le-Saunier jusqu'aux Arsures, Marnoz et Salins.

4° Au choix des cépages et aux procédés de culture qu'on leur applique.

5° Enfin, à une circonstance que j'ai déjà signalée et que j'ose à peine reproduire ici, tant elle peut paraître hardie, mais dont l'influence est, *j'en suis convaincu*, plus grande qu'on ne se l'imagine ; je veux parler des courants d'air qui soufflent très-énergiquement pendant la nuit sur les côteaux viticoles les mieux disposés pour les recevoir, et dont la composition plus ou moins *ozonifère* et le degré de sécheresse, selon l'origine d'où ils partent, agit certainement sur la végétation des plantes qui le respirent et sur la qualité de leurs fruits.

C'est ainsi que je crois en l'action bienfaisante de la *Montaine* sur le vignoble de Poligny, et, sur celui d'Arbois, de ce vent des belles nuits que nous appelons *l'air d'Amont*.

Et d'ailleurs, n'est-ce pas, Messieurs, à cette vivifiante influence de l'air de nos montagnes que nos cultivateurs montagnards et vigneron francs-comtois doivent leur tempérament énergique et ce courage héréditaire et traditionnel qu'ils apportent dans leurs travaux, de même qu'ils l'apporteraient tous héroïquement, n'en doutez pas, si l'avenir venait malheureusement à l'exiger, à l'œuvre suprême de la défense de nos frontières.

Mais revenons à nos vignobles. — Il me semble, Messieurs, que les considérations physiques et géognostiques qui s'y appliquent, comme je viens de le dire, font ressortir que, si les travaux du viticulteur sont de nature à concourir, dans une large mesure, à la qualité et à la

quantité du produit, il ne leur appartient pas cependant de *créer les circonstances naturelles nécessaires pour déterminer la-qualité spéciale des crus* ; mais que celles-ci, une fois constatées, doivent encourager, stimuler le vigneron à tirer le meilleur parti possible de ces circonstances providentielles, par un travail énergique, intelligent, assidu, persévérant, *sans lequel, comme pour l'homme lui-même, tous les privilèges naturels disparaissent et se perdent sans résultat.*

J'ai dit, à propos de l'Exposition universelle de 1867, à Paris, que la Société arboisienne n'avait pu obtenir des diverses localités du vignoble de la Franche-Comté un ensemble de leurs produits et de leur outillage ; la Société de Poligny, aujourd'hui plus heureuse, vient de réaliser ce résultat, et nous avons eu sous les yeux et pu apprécier le magnifique étalage d'une collection très-instructive de tous les outils et appareils applicables à la culture de nos vignes et à tous les procédés viticoles divers de notre région.

Quant à l'Exposition des vins, plusieurs localités importantes des trois départements se sont abstenues ; elles ont voulu sans doute s'en tenir à leurs succès antérieurs et à leur notoriété traditionnelle ; celle-ci, cependant, ne courrait certes pas le risque d'être injustement subordonnée dans le classement que nous avons à faire.

Il faut bien d'ailleurs comprendre qu'il est temps aujourd'hui d'abandonner hâtivement l'antagonisme de localité à localité, s'il existe encore, et que c'est désormais par la franche association progressive de leurs efforts (sans que chacun abandonne cependant son originalité propre) qu'il faut viser au succès de toutes les grandes tentatives d'utiles progrès dans l'avenir.

Malgré l'abstention regrettable que je viens de signaler, l'Exposition des vins est vraiment intéressante, même remarquable, et le jury y a trouvé largement matière à une appréciation comparative des crus des nombreuses localités qui y ont concouru. Elle se compose, en effet, d'échantillons de vins livrables en fût, de vins rouges de diverses qualités, parmi lesquels on distingue surtout ceux de *pulsard* et *trousseau*, seuls ou mélangés ; blancs-secs de garde et vins jaunes, et de vins vieux livrables seulement en bouteilles ; rouges, blancs-secs et jaunes, paille et mi-paille ; enfin, vins mousseux blancs et rosés excellents, surtout quand ils ont séjourné couchés en cave pendant quelques années.

Parmi les vins jaunes secs et paille, de Château-Châlon surtout, il y en a d'exceptionnels qui, par leurs qualités et par leur âge, sont ana-

logues à celui de 1774, qui a été exposé à Paris, en 1867, par M. Jules Vercel, d'Arbois, et lui a valu une grande médaille avec diplôme.

Ce sont des vins qui, après avoir dominé et usé leurs germes et causes de maladies, se conservent indéfiniment avec leurs qualités extra-bien-faisantes, à la seule condition d'un renouvellement de goudronnage, lorsque le bouchage paraît compromis.

Vous jugerez, Messieurs, de l'importance de cette intéressante Exposition par celle des récompenses nombreuses et méritées que nous allons distribuer.

Messieurs, le souvenir des souffrances cruelles que nous avons endurées s'éloigne et tend à se calmer ; le travail semble renaître sous toutes ses formes ; nos forces militaires défensives se reconstituent, et les ressources abondent dans les caisses du trésor public. Espérons donc que la France pourra bientôt enfin s'adonner, en paix et en sécurité, à la renaissance et au développement énergique de tout ce qui fait la force et la prospérité des peuples.

L'agriculture, par sa haute antiquité, par ses immenses capitaux immobiliers, par ses vingt-cinq millions de travailleurs et par la multiplicité des moyens qu'elle emprunte à toutes les sciences, s'y range incontestablement au premier rang, et, parmi les branches qui s'y rattachent, la viticulture est en France la plus importante de toutes.

Notre vignoble franc-comtois n'y a certainement pas encore conquis la place qui lui appartient ; mais, par une réitération persévérante de publications, d'études et de Concours comme celui que cette réunion a pour objet, et que nous devons, je le répète, à l'intelligent et dévoué Président de la Société de Poligny, nous parviendrons à en faire connaître les produits et à en développer l'exportation.

Ils ont été de tout temps l'objet d'une attention particulière des anciens souverains de France, qui avaient tour-à-tour ordonné que leur commerce jouirait partout d'une franchise et d'une liberté absolue ; mais en pratique, il nous fallait de bonnes voies de communication ; or, nous n'en sommes plus, sous ce rapport, aux temps où il n'existait pour y pourvoir au nord et à l'est que le *Chemin Vinetier* sur Pontarlier et Jougne ; quoique doté par différents édits de noms pompeux, il n'était encore qu'une bien pauvre voie de communication à peine comparable aux plus humbles de nos chemins vicinaux. Nous avons aujourd'hui, avec un réseau d'innombrables routes et chemins de toutes les classes pour les mouvements locaux, les grandes lignes de chemins de fer qui sillonnent le département et qui peuvent transporter nos vins partout



sur le continent, et les envoyer par mer dans les contrées les plus lointaines du monde, et, si la Société arboisienne réussit à se reconstituer, il ne sera pas impossible, en répartissant, en coordonnant, en harmonisant enfin tous les efforts des Comices et des Sociétés jurassiennes, de parvenir à procurer à notre agriculture en général, et en particulier à tous les crus de Franche-Comté, le rang qui leur est légitimement dû.

Nous avons, il est vrai, à redouter en ce moment pour ces derniers l'invasion dévastatrice du phylloxera, mais nous pouvons espérer que la rigueur et les brusques variations de température de notre climat, qui nous déshérite des avantages que les vignobles du midi possèdent sur les nôtres, nous préservera de ce terrible fléau.

Nous avons encore à apprendre, aussi j'insiste sur cette expression, et à mieux savoir appliquer à l'éducation de nos vins les découvertes de notre illustre savant et aimé compatriote Pasteur.

Espérons que, moyennant l'utilisation de ces éléments et des circonstances qui nous sont favorables, nos vignobles, qui ont été la gloire et le pain du passé de nos courageuses populations, seront encore une des principales bases de leur espoir dans l'avenir.

*Conférence de M. Terrel des Chènes, rédacteur en chef du Moniteur vinicole. — Conseils aux viticulteurs.*

## I.

Mesdames, Messieurs,

« Autant il est certain, suivant Pline, que les Séquanien ont été les premiers, parmi les Gaulois, à cultiver la vigne, autant il doit l'être que ce sont les habitants de la partie méridionale de la Séquanie qui ont eu cet avantage : Cette contrée étant la plus voisine de l'Italie, et même de Marseille, celle où il y a le plus de côtes propres à sa culture, dont le sol et le climat y conviennent le mieux, elle a, de tout temps donné des vins excellents, qui ont eu de la réputation, et qui la conservent au-dessus de tous les autres cantons du même pays. » Ainsi parle messire François-Félix Chevalier, de Poligny, un maître en l'art de cultiver la vigne et de faire le vin, dont la mémoire et les leçons sont, à si juste titre, chères et vivantes parmi vous, précieuses et honorées, pour tout ami de la vigne et du vin.

« La culture de la vigne à moitié fruits, entre le propriétaire, généralement très-bon, et le vigneron, très-énergique et très-intelligent,

« assure l'aisance aux travailleurs, et aux possesseurs du sol un revenu « triple au moins du revenu de leurs autres propriétés, à surfaces « égales. »

Quel est cet heureux pays, où la prospérité coule d'une double source, la richesse naturelle du sol et une organisation généreuse et fraternelle du travail? Ce pays, c'est le vôtre, la Franche-Comté, noble contrée où la bonté des uns s'associe à l'énergie et à l'intelligence des autres! Et qui vous a décerné ce bel éloge?

Un maître de notre temps, l'ardent apôtre, le Saint-Paul de la vigne, si j'ose ainsi parler; vous l'avez déjà nommé : Le docteur J. Guyot.

Ainsi, Mesdames, Messieurs, vos ancêtres, les Séquaniciens, furent au nombre des premiers vigneron parmi les Gaulois, et, sans doute, vos méthodes retiennent encore les traditions de ce temps, où la vigne et le vin étaient en si grand honneur, que le génie des anciens les divinisait sous le nom de Bacchus.

Et vous êtes encore aujourd'hui au nombre des premiers vigneron de la France, de la Gaule moderne, par la beauté, l'intelligence et l'énergie; c'est le maître qui l'a dit : *Magister dixit*.

Que vient donc faire, parmi vous, le modeste vigneron Beaujolais que vous voulez bien écouter avec tant de bienveillance? Vous apporter des leçons? Ne le pensez pas, je vous supplie.

Une chose vous étonne, assurément, et l'étonne encore plus lui-même : C'est qu'il soit à cette place, c'est qu'il ose élever la voix, en présence du plus illustre des maîtres ès-sciences vinicoles, du génie dont s'enorgueillit la Franche-Comté, sa patrie, et que le monde admire et envie à la France. C'est de l'éminent auteur des « *Etudes sur le vin*, » c'est de lui seul que vous pouvez recevoir les plus précieuses leçons. Puisqu'hélas! la souffrance fait taire cette grande voix, saluons, de tous nos respects et de tous nos vœux, le glorieux blessé de la science, que naguère la nation entière adoptait pour son fils.

Il n'y a donc pas de maîtres en présence de ce maître; ici nous sommes tous frères en viticulture, et nous allons causer en famille, permettez-moi ce mot, de ce que nous aimons tous, du sujet qui nous intéresse vivement, de la vigne et du vin.

Souffrez que dans cette causerie, je me borne à vous conter une petite histoire, très-instructive, si je ne me trompe, et dont je recommande les détails à votre particulière attention. Essayez de les bien retenir, car ils pourront être pour vous d'une grande utilité, et ne vous laissez point effrayer par l'originalité du titre :

## II.

### *Comment Publius Veterensis maria ses deux filles sans qu'il lui coûtât rien.*

Publius Veterensis, un viticulteur d'il y a deux mille ans environ, avait pour famille deux filles, et pour toute fortune, une vigne, qu'il aimait tendrement. — Qui, demanderez-vous sans doute, ses filles ou sa vigne? car il y a amphibologie. Eh! Messieurs, il les aimait toutes les trois d'une égale tendresse, ainsi que vous l'allez voir.

Quel pays habitait Veterensis, et où était sa vigne? Je ne l'ai pas appris avec certitude; mais il était bon, intelligent, énergique, avisé et tendre père, comme vous, Messieurs; de plus, ses filles étaient pleines de gentillesse et dignes d'être aimées comme les vôtres, Mesdames. J'ai le droit d'en conclure et je conclus que Veterensis devait habiter la Séquanie, peut-être même *Polineum*, et c'est ce qui me fait espérer que son histoire ne laissera pas que de vous intéresser quelque peu.

Sa fille aînée étant venue à l'âge de se marier, fut recherchée par plusieurs aimables vigneron de *Ledo Salinarius* et d'*Arbosium*. Mais hélas! dans ce temps-là, comme aujourd'hui, pour marier une fille, il fallait la doter. Or, vous le savez, Veterensis n'avait que sa vigne, qu'il aimait beaucoup, je vous l'ai dit. Mais le bonheur de sa fille lui était bien plus cher, et il le montra en prenant un parti qui lui coûta, il est vrai; mais de quel sacrifice n'est point capable l'amour d'un père!

Veterensis donna pour dot à sa fille la moitié de sa chère vigne!

Je ne vous cacherai pas qu'il fut un peu triste durant quelques mois, et que la diminution de son revenu, dont il avait perdu la moitié, ajouta encore à son ennui.

Mais c'était un homme énergique et intelligent, je vous l'ai déjà dit, et il le montra bientôt. Il cultiva, avec tant de soin et d'habileté, la moitié de la vigne qui lui restait, qu'après peu de temps, cette moitié lui donna un revenu égal à celui qu'il retirait antérieurement de la vigne entière. Je vous laisse à penser quelle fut la joie de Veterensis, le jour qu'il vit, alignées dans son cellier deux rangs de belles amphores, sans une seule place vide.

Hélas! sa joie fut de courte durée.

A peine avait-il, à force de travail et de soins, remporté cette belle victoire, que le moment de marier et de doter sa seconde fille arriva; car cette malheureuse coutume date de loin, et alors comme aujourd'hui

d'hui, rencontrait peu d'exceptions, même en Séquanie, où les hommes sont cependant *si bons, si intelligents* et si énergiques, et les jeunes filles *si charmantes sans dot*.

Si le pauvre père, qui n'avait toujours que sa vigne, ou plutôt la moitié de sa vigne, était malheureux et tourmenté, pas n'est besoin de le dire.

Quoi! donner encore sa vigne, et cette fois toute entière! Était-ce possible? Mais voir sa fille malheureuse était plus impossible encore. Veterensis ne put se résigner ni à l'un ni à l'autre. Il recourut au moyen déjà employé. Il proposa au fiancé de sa fille la moitié de la moitié de vigne qui lui restait, lui promettant le dernier quart, après sa mort, pour compléter la dot; ce qui fut accepté.

Ainsi, son vignoble était diminué des trois quarts. Ce n'était pas sans ennui qu'il voyait ces tronçons d'un corps, qui lui avait appartenu tout entier, toujours sous ses yeux et souvent négligés.

Le travail est le consolateur et le réparateur par excellence. Le travail apaise et fortifie celui qui l'aime. Honneur au travail! Messieurs! honneur au travail de la main qui exécute, comme au travail de la pensée qui conçoit et combine! Je m'étonne que les anciens ne l'aient point aussi divinisé.

Veterensis s'y livra avec un redoublement d'ardeur extraordinaire, au point d'en combler son pauvre quart de vigne, tout ce qui lui restait!

Vous le savez, Messieurs: la vigne est une mère généreuse. A l'enfant qui lui donne sa peine, ses sueurs, son amour, elle rend le centuple, pécuniairement parlant, et, par surcroît, elle lui donne, avec le vin, le contentement du cœur et la gaité, qui en est la douce expansion.

C'est ce qui arriva pour Veterensis. Après quelques années, son quart de vigne lui produisit un revenu égal à celui qu'il avait eu d'abord du vignoble entier, puis de la moitié améliorée de ce vignoble.

Cette fois, vous le comprenez, son triomphe et sa joie n'eurent point d'ombre. Ses deux filles étaient mariées selon leur condition et selon leur cœur, dotées, heureuses; et lui, père plus heureux encore, il voyait ce bonheur, fruit de son travail; il était toujours aussi riche et laisserait un complément de fortune à ses petits-enfants.

Certes! Messieurs, voilà bien une merveille due à la vigne et au travail. Mais c'est peu de la signaler, il faut l'expliquer.

N'oubliez pas, je vous prie, que c'était probablement un vigneron de la Séquanie d'il y a deux mille ans. — Veterensis eut recours, pour obtenir les merveilleux résultats qui viennent d'être décrits,

à des moyens de deux sortes : 1° Après l'abandon, à sa fille aînée, de la première moitié de sa vigne, il s'appliqua spécialement à améliorer ses plants de vigne et aussi leur culture ; 2° quand, par le don à sa seconde fille de la moitié de sa vigne, il se fut réduit à la portion congrue du quart, il porta tous ses soins et son intelligence au perfectionnement de ses vins.

Et, de même que ses améliorations de culture lui avaient rendu la première moitié perdue de son revenu, de même aussi, le perfectionnement de ses vins lui en fit retrouver une autre moitié ; de telle sorte que l'habile et généreux vigneron de la Séquanie se trouva avoir  *marié ses deux filles sans qu'il lui en coûtât rien*, comme il est dit par le titre de cette histoire. Je dis histoire, et non point conte, car je vous dis la vérité, rien que la vérité.

Cela m'oblige à confesser que le vieux livre d'où j'ai tiré pour vous l'histoire de Veterensis ne donne pas le détail des moyens de perfectionnement par lui employés pour l'amélioration, soit de sa vigne, soit de ses vins ; mais je vous assure que, si ces moyens n'étaient pas absolument ceux que je vais avoir l'honneur de vous indiquer, ils en différeraient aussi peu que possible. .

### III.

Après que P. Veterensis eût vu son vignoble amputé de sa première moitié, il commença par en faire l'examen le plus attentif ; sa raison lui disait, qu'avant de rien changer à une pratique séculaire, il est indispensable d'avoir mûrement délibéré sur ce qui doit être modifié, rejeté ou conservé.

Veterensis fit tout d'abord une remarque importante : Sa vigne était plantée de beaucoup de variétés de cépages différents ; il y en avait peut-être dix ou douze, peut-être plus.

Un agronome célèbre de ce temps, Caton l'ancien ou Varron, avait dit : « Le cépage est le génie du vin. »

Tant de variétés de raisins, confondus dans une même cuve, ne pouvaient donner qu'un vin sans génie propre, sans caractère distinctif. « Voilà peut-être un défaut de ma vigne, se dit Veterensis, écrivons-le sur mes tablettes. »

Il s'aperçut que, malgré la beauté du ciel et la douceur du climat de la Séquanie, les diverses variétés qui peuplaient son vignoble arrivaient rarement à mûrir leurs fruits en même temps, si bien que la vendange se composait, le plus souvent et tout à la fois, de raisins incomplètement

mûrs, de raisins à l'état de pleine maturité et de raisins trop mûrs.

« Pardonne, « O Bacchus! » s'écria Veterensis, pardonne à ton fils ignorant et indigne, ce manquement grossier à ton culte ; je te jure qu'il sera promptement réparé! »

Veterensis avait voyagé dans sa jeunesse. Il avait visité la Gaule Narbonnaise et toute l'Italie. Il se souvint que, dans tous les crus en renom qu'il avait visités, dont les vins, ou fins, ou grands ordinaires, plaisaient le plus, et, ce qui est le principal, se vendaient le mieux, les vignes étaient plantées de deux ou trois variétés de cépages, quatre au plus, appropriées au sol et au climat, mais avant tout de maturité contemporaine. Et Veterensis se dit : « Je n'aurai plus que trois ou quatre variétés de vignes, dont les fruits seront à la fois suffisamment abondants, aussi excellents que possible, mais surtout qui mûriront simultanément. »

Ces résolutions étant prises, Veterensis, votre ancêtre, Mesdames et Messieurs, passa aussitôt à l'exécution.

Voici le détail de ce qu'il fit : Il arracha les souches trop vieilles et devenues improductives, qu'il remplaça par les cépages de choix de sa contrée ;

Il provigna, là où la chose était possible, les bonnes espèces conservées ;

Surtout, il les maintint en lignes droites parfaites ;

Défense de sortir des rangs, comme autrefois, lorsqu'il était centurion. Tout cep qui s'écarte de sa ligne est un voleur qui prend au voisin sa part d'air, de lumière et de chaleur. En prison, les voleurs !

Vos vignes de 1875, Mesdames et Messieurs, ne ressemblent-elles pas un peu à celles de votre ancêtre en viticulture, avant qu'il les eût réformées ? N'y compteriez-vous pas beaucoup de variétés de qualité douteuse, inégales pour le mérite et l'époque de la maturité, en un mot, de nature et de caractère opposés, sans parler de leur insubordination, de leurs écarts hors de la règle nécessaire de l'alignement ?

Si vous voulez me croire, vous n'hésitez pas à essayer, sur une petite échelle d'abord, de réaliser les réformes que fit autrefois P. Veterensis. Vous savez quel en fut le résultat : Il doubla en réalité son revenu. N'est-ce pas bien tentant, même pour les pères qui n'ont pas de filles à marier, ni de dots à tailler dans leurs vignobles ? Croyez-moi, essayez.

Vous me demanderez peut-être quelles étaient les variétés de vignes

qui réussirent si bien, autrefois, sur votre riche sol, et qui ne manqueraient pas d'y réussir encore aujourd'hui?

Sur ce point, permettez-moi de me taire; car la réponse est dans vos vignes mêmes, dans vos caves et sur vos registres de ventes. Vous connaissez votre terre, votre climat; vous savez les défauts de vos vins, le goût de vos acheteurs; réglez-vous sur toutes ces considérations dans vos réformes.

Je me hasarderai pourtant à vous rapporter ici une remarque générale, que Veterensis n'avait pas manqué de faire; la voici :

Quand on a un sol fécond, un ciel clément, une température bien équilibrée, et qu'on est résolu de bien cultiver, on est toujours assuré d'une suffisante abondance de produits; il importe alors d'en rechercher la qualité, que seules les variétés de choix procurent.

Vous dirai-je quelques mots des pratiques suivies par Veterensis en vue de l'amélioration de sa culture? A quoi bon? Vous les avez conservés, sans doute, car vos *courgées* ou vos *bacots*, forme viticole qui ne se trouve que chez vous, vous donnent beaucoup d'excellents fruits et affranchissent en partie vos vignobles des effets terribles des gelées de printemps, sans nuire en rien à la vigueur ni à la durée de vos vignes.

L'ébourgeonnage, le rognage, l'échalassement, toutes les façons données à ces vignes sont autant de pratiques dont ne s'écartait point Veterensis, et qui vous sont venues de lui. Vous les gardez fidèlement et ne sauriez micux faire. On peut, on doit même perfectionner les méthodes qui donnent de bons résultats, mais les abandonner, jamais.

J'ai oublié de vous conter une des difficultés qui arrêtaient quelque temps Veterensis : elle se rapportait aux engrais. Donnerait-il la préférence aux engrais animaux ou minéraux? Il essaya les uns et les autres, et, je dois vous le dire, il mourut avant que ses essais eussent donné un résultat décisif. Et il mourut très-vieux.

Je crains que la même chose vous arrive, et à moi aussi. Raison de plus pour essayer encore et toujours. Là où les pères auront semé, les enfants moissonneront.... peut-être.

Veterensis, avant que de mourir, résolut au moins quelques détails de la grosse question des engrais.

Dans la partie en pente de sa vigne, il remarqua que les engrais enfouis lui profitaient beaucoup mieux, et cela se conçoit aisément; les sucs fertilisants n'étaient point entraînés hors du sol par les eaux pluviales.

Mais Veterensis vit aussi qu'appliqués ainsi au printemps, ces mêmes

engrais ne donnaient pas de bons résultats. Enfouis au pied des ceps, ou même dans leurs intervalles, ils tenaient le sol trop soulevé et l'exposait à être, pour ainsi dire, brûlé, et avec lui les radicelles, par les chaleurs de l'été.

Ainsi, à l'automne, enfouissement, *toujours*, des engrais animaux, soit dans les parties planes, soit dans les parties déclives du vignoble.

Au printemps, enfouissement seulement dans les vignes en pente; ailleurs, application de l'engrais en couverture.

Il n'est ici question que du fumier d'étable. Quant aux nombreux et savants engrais chimiques qui lui étaient offerts, Veterensis les essaya d'abord. Puis, comme diverses maladies sévissaient sur les vignobles voisins, que des insectes nombreux et inconnus jusque là ravageaient beaucoup de vignes, il se dit que, faute de connaître les effets éloignés produits par l'application d'engrais inusités, la prudence conseillait de s'abstenir, et il s'en tint au fumier d'étable.

Voici donc le revenu de Veterensis doublé, comme vous le savez, par le seul effet de ses améliorations culturales; n'oublions pas qu'il le doubla, une seconde fois, après le mariage de sa seconde fille, et voyons comment il s'y prit. Il y parvint au moyen de réformes réalisées dans son système de vinification.

#### IV.

Veterensis avait un grand respect pour la tradition vinicole; elle venait de ses pères et remontait jusqu'au grand Magon de Carthage, dont Palladius, Varron, Collumelle et le vieux Caton lui-même, n'avaient été que les imitateurs ou les plagiaires, et dont les écrits agricoles avaient été le seul ouvrage épargné par les Romains, quand le *delenda est Carthago* (1) reçut une si terrible et si complète exécution.

Laissez-moi m'arrêter un instant, Mesdames et Messieurs, sur ce sombre, mais imposant et instructif tableau. Voici un peuple guerrier, conquérant, vainqueur. Après plusieurs siècles de luttes héroïques, il finit par terrasser une nation rivale. Son sénat a décidé que la charrue passerait aux lieux mêmes où s'était élevée une des plus belles et des plus puissantes villes du monde. On procède froidement à son entière destruction, sans rien laisser debout. Les murailles, les temples, les palais, les maisons, tout tombe, tout disparaît. Pour que l'œuvre aille

(1) Il faut anéantir Carthage.



plus vite, on a appelé, du cœur de l'Afrique, les hordes les plus barbares, les plus sauvages, qu'on lance, qu'on excite au pillage, à la dévastation, comme une meute de chiens à la curée.

Pourtant les démolisseurs ont voulu sauver, de l'anéantissement, ce que vous me permettrez d'appeler l'un des plus beaux et des plus utiles monuments du génie de la nation vaincue, un seul ! Et ce monument, c'était les vingt-huit livres écrits par Magon, — un général illustre ; — sur quel sujet ? sur l'agriculture.

Le sénat Romain fit plus encore : Un décret ouvrit un concours pour la traduction, en latin, de l'ouvrage de Magon, qui était écrit en langue punique ; et ce fut un sénateur, — Lucinius, — qui obtint le prix de ce concours, au rapport de Pline, et dont le nom a passé, pour ce seul fait, à la postérité.

Quel exemple et quel enseignement, pour nous et pour nos gouvernements, si souvent oublieux de l'intérêt agricole !

Honorer et encourager l'agriculture, le premier, le plus noble des arts, et plus spécialement la viticulture, fut et sera toujours le secret de la prospérité, de la force et de la grandeur des peuples. Puissions-nous ne plus l'oublier !

Mais revenons à Veterensis.

Je vous ai dit qu'il avait un grand respect pour la tradition viticole de la Séquanie, et qu'il n'avait jamais voulu s'en écarter. Cette conduite était d'un sage.

Rien, en effet, n'est plus digne de respect que ces pratiques, consacrées par un long usage, qui se transmettent de génération à génération, à travers les siècles, et sont comme un legs précieux et sacré des aïeux à leur descendance la plus lointaine. Elles ont toujours leur raison d'être, là où elles furent instituées et où elles se conservent ; mais il est vrai aussi que souvent elles se sont altérées, elles ont dévié, ou par accident, ou par négligence et oubli, ou même par la témérité de réformateurs imprudents.

Veterensis se demanda si cela n'était point arrivé pour les coutumes vinicoles de la Séquanie. Toutefois, avant de rien innover, il voulut étudier à fond ces coutumes, et il délibéra longuement. Il procéda comme il avait fait pour ses réformes culturelles ; il commença par examiner scrupuleusement les procédés par lui suivis jusqu'alors.

Vendangeait-il ses raisins entièrement mûrs ? Non, à cause des époques différentes de maturité de plusieurs variétés plantées pêle-mêle dans sa vigne.

Il égrappait sa vendange, et il négligeait l'écrasement total des grains de raisins ;

Il mettait souvent plusieurs jours à remplir une même cuve ;

Il ne s'inquiétait point de savoir si, au moment de la mise en cuve, sa vendange était assez chaude pour bien fermenter ;

Il prolongeait la cuvaison durant 15, 30, 40 jours et quelquefois plus ;

La cuve étant soutirée et le marc pressé, il envaisselait le vin dans ses tonneaux ou ses amphores ; mais l'ouillage ne se faisait pas toujours régulièrement et en temps opportun ; souvent le bouchage hermétique était négligé et tardif.

Tel fut le résultat de l'examen que fit Veterensis de sa conscience de vigneron ; tels étaient les procédés traditionnels de la Séquanie.

L'état des vins, obtenus et conservés par ces procédés, n'était pas toujours satisfaisant.

Les vins étaient souvent verts, peu alcooliques et disposés à des fermentations ultérieures qui les altéraient, les perdaient complètement quelquefois. Veterensis chercha longtemps les causes de ces accidents. — Il croyait que c'étaient des accidents. — Enfin, ne pouvant découvrir et déterminer ces causes lui-même, il alla demander conseil à un illustre savant qui demeurait non loin de là, à *Arbosium*, et lui dit à peu près ceci :

« Je viens te demander aide et secours, savant fils de Justus Pastor, toi qui sais tout ce qu'un mortel peut savoir, et pour qui notre père commun, le divin Bacchus, n'a point de secrets, toi qui a pénétré les mystères les plus profonds et les plus cachés de la nature.

« Apprends à mon ignorance pourquoi, dans certaines années, le vin de ma vigne est parfait et capable de vieillir presque indéfiniment, en s'améliorant toujours, et pourquoi, dans d'autres saisons, il est âpre et faible en même temps, et ne peut se conserver jusqu'à la vendange suivante exempt d'altération.

« Les dieux, qui gouvernent les saisons, en sont-ils seuls la cause, ou bien est-ce moi qui, par des soins, ou incomplets, ou contraires, provoque les maladies et la destruction de mes vins ?

« Si tu consens à m'apprendre ces choses, ô toi le plus illustre des fils de Bacchus ! la plus belle et la meilleure amphore de mon vin sera pour toi, à chaque vendange, et ma reconnaissance rendra ton nom glorieux entre tous, en proclamant ta science et ta bonté. »

— « Tu parles d'or, répondit le savant Pastor, ta sagesse et ta modestie me touchent, mais non les présents et la gloire que tu

m'offres. Les présents, la science les dédaigne ; son ambition vise plus haut que la richesse ; elle se trouve assez récompensée par le contentement que donne le service rendu à la patrie ; et, quant à la gloire, qui est aimée de tous les grands cœurs, elle vient quand elle le veut, et couronne la vie de celui qui la mérite, sans la chercher ailleurs que dans le bien accompli.

« Souffre, ô Publius ! que je te rappelle que je n'en manque pas. Garde donc tes présents et parle-moi de ta vigne et de tes vins ; apprends-moi comment tu vendanges, tu fais bouillir tes moûts, comment tu presses tes marcs, et quels soins ultérieurs tu donnes à tes vins faits. Quand je saurai tout cela par le menu, je te répondrai et je te donnerai des conseils dont tu seras content. »

Veterensis expliqua alors, dans tous leurs détails, les pratiques vinicoles que j'ai résumées plus haut, afin de ne point fatiguer votre attention, Mesdames et Messieurs ; si je ne me trompe, elles ne s'éloignent pas beaucoup des coutumes de la Séquanie moderne, de votre belle Comté.

Le savant fils de Justus Pastor écouta Veterensis avec la plus grande attention et sans l'interrompre ; à peine lui fit-il quelques questions supplémentaires ; puis, quand son hôte eut fini son exposition, il prit à son tour la parole et dit :

« Veterensis, tu es mon hôte ; un dieu propice t'a conduit dans ma maison ; tu souperas avec moi, et c'est en vidant, en l'honneur de Bacchus, de nombreuses coupes avec toi, que je veux t'instruire et te guider dans l'art difficile et délicieux du vigneron. Le souper sera long, je t'en avertis, et nos libations larges et nombreuses : mais tu ne t'en plaindras pas. »

Le maître des esclaves étant venu annoncer que le souper était servi, les deux amis, car ils l'étaient devenus, prirent place chacun sur un lit et firent un repas excellent, burent surtout des vins irréprochables, tous récoltés en Séquanie, pendant que le savant fils de Justus Pastor parlait à peu près ainsi :

« Tu m'as dit, ô Veterensis ! que souvent, avant que tu eusses fait, dans ta vigne, l'excellente réduction de tes variétés de cépages, aux quatre espèces les plus méritantes, et surtout mûrissant leurs grappes à des époques identiques, les vins étaient plus verts, plus sujets à s'altérer qu'ils ne le sont aujourd'hui : ceci te montre d'abord que l'égalité et entière maturité est une condition essentielle de la bonne qualité du vin. Attends toujours, pour vendanger, la plus complète maturité des

raisins que chaque saison pourra donner. Cet état est la perfection même du fruit, et l'excellence du raisin ne peut produire le mauvais vin.

« Le bien vient des dieux ; le mal est fils de l'ignorance des hommes. Mais quand tes raisins sont bien mûrs, pourquoi, ô Publius, séparas-tu les grains de leurs attaches ? Penses-tu donc que la nature, et que le divin Bacchus, aient mal formé le roi des fruits qui donne à l'homme le roi des breuvages ?

« Apprends au contraire qu'il faut, à la perfection du vin, l'action combinée de toutes les parties du raisin parfait. Telle fournit le sucre ; telle la matière colorante ; celle-ci des sels ; celle-là des acides : autant de substances nécessaires à l'équilibre, aux justes proportions, des divers éléments du vin.

« Il faut les mettre toutes en liberté et les tenir plongées dans la cuve qui bout, afin que la combinaison soit faite promptement et complètement ; donc, premièrement, tu n'égrapperas plus.

« Et remarque, Publius, combien tu es peu logique et peu conséquent avec tes principes. Tu ôtes, dis-tu, les rafles de tes raisins, parce qu'elles procurent à ton vin une âpreté, un goût amer, qui lui est désavantageux ; puis, en même temps, tu prolonges indéfiniment la cuvaison, alors que cette prolongation ne peut avoir d'autre résultat que de donner ou d'augmenter l'âpreté que tu cherches à éviter, et d'y ajouter souvent l'acidité. Ne serait-il pas plus simple et plus juste de laisser les grappes entières, et de ne leur donner d'autre soin, en les jetant dans tes cuves, que de les bien écraser ; car tu es trop bon observateur pour n'avoir pas remarqué ce fait, que tout grain de raisin qui n'a pas senti le contact de l'air, ne fermente pas, et par suite, répand son jus sucré, c'est-à-dire du moût et non du vin, au pressoir, et par conséquent dans les amphores. De là toutes ces fermentations ultérieures et mauvaises dont tu te plains.

« Prête-moi ici toute ton attention, ami Veterensis ; car je vais te parler d'une chose admirable et profonde, que les dieux m'ont permis de découvrir, et dont la découverte est toute ma gloire.

« Ces bouillonnements que tu as observés chaque année dans tes cuves et dans tes amphores, sais-tu quelle en est la cause ? Pourquoi ces vapeurs mortelles, pourquoi cette effervescence, cette chaleur, qui se forment dans les jus du raisin et de toutes sortes de fruits ?

« Le moût qui s'agite d'abord, qui entre en grand tumulte ensuite, puis qui s'apaise et se refroidit, c'est un monde, un monde vivant, où

se forment, où se reproduisent, où s'éteignent des vies, plus nombreuses que les étoiles du ciel qui peuplent la région de la voûte azurée, où la nourrice du roi des dieux perdit les gouttes de son divin lait, venues des astres.

« Ces vies innombrables sont celles de petits êtres invisibles, de petites plantes mille fois plus petites qu'un poil de ta belle barbe blanche. Leur semence est dans l'air, autre monde peuplé aussi de vies sans nombre et invisibles; elle est dans tes cuves, dans ta cave, sur la robe de velours des raisins, partout. Dès que la nature fournit à ces germes l'eau, le sucre et la chaleur nécessaire, avec une autre substance pareille à l'albumine de l'œuf, aussitôt cette semence lève, comme le froment dans un champ bien préparé, sous un beau soleil d'automne. Les petites plantes, qu'on appelle ferments, se nourrissent du sucre du raisin, forment leur frêle corps avec son albumine, donnent la chaleur, condition nécessaire et résultat de toute vie; elles décomposent entièrement le moût et font le vin, donnent naissance à l'alcool et aux parfums ou à leurs éléments, rejettent le gaz carbonique, comme nos poumons rejettent l'azote, tout cela en se multipliant à l'infini, jusqu'à ce que le moût transformé ne leur offre plus d'aliments. Mais n'oublie pas, *Veterensis*, qu'elles laissent dans le vin leur semence qui, elle, ne meurt jamais. Car la divine mère Nature ne permet pas que rien disparaisse du monde, son incomparable ouvrage.

« Si tu as bien compris mes paroles, Publius, et tu les as comprises, en effet, car les dieux t'ont donné l'intelligence et le jugement, ainsi que la décision d'un esprit juste et ferme, tu as déjà arrêté le dessein de corriger la méthode de faire le vin, et tu la corrigeras de la manière que voici :

« Tu auras soin de remplir chacune de tes cuves en un seul jour, afin que l'action des ferments se fasse sentir au même moment sur tout le contenu de la cuve. Que dirais-tu d'un panetier qui ferait lever, durant trois ou quatre jours sa pâte, en y ajoutant chaque jour de l'eau, de la farine et du levain? Le vigneron qui met plusieurs jours à remplir une cuve ne fait pas autre chose;

« Puis, tu auras soin que tous les grains de tes raisins soient bien écrasés, non avec les talons de tes esclaves, mais avec des machines à fouler;

« Tu tiendras toutes les grappes plongées dans le moût bouillant, jusqu'au moment où sa masse aura repris, à peu près, le volume qu'elle avait avant la fermentation, et à ce moment, qu'il arrive au bout de

trois, quatre ou six jours, tu sépareras le vin de ta cuve d'avec ses grappes, en le soutirant et en pressant le marc, et tu le laisseras bouillir encore pendant quelques jours dans tes amphores ouvertes.

« Tu t'étonnes, ami Publius, de mon conseil relatif à la durée de la fermentation, durée si au-dessous de celle que tu as pratiquée jusqu'ici. Je t'en ai dit le motif : tu redoutes l'âpreté et l'amertume dans ton vin, ou plutôt le marchand grec qui te l'achète, la repousse ; hé bien, cette âpreté est le résultat inévitable des cuvaisons prolongées.

« Et remarque ceci : quel que soit le temps, chaud ou froid, au moment de la vendange, on peut toujours, grâce à des instruments inventés depuis peu, gouverner la fermentation des cuves, en donnant au moût contenu le degré de chaleur que l'on veut.

« Cela étant, pourquoi, quand le vin est fait et parfait, le laisserait-on encore séjourner dans la cuve ?

« Maintenant, supposons-le dans les amphores ; comment l'y gouverneras-tu ?

« Je t'ai dit, et tu as compris, que le ferment était le père du vin, et que sa semence ne périssait jamais. Il me faut encore ici toute ton attention, ô Veterensis ! De même que le gaz carbonique, qui est une manifestation de la vie du ferment, est mortel pour l'homme, de même que le léger et brillant papillon, devenu vilaine chenille, dévore la plante sur laquelle il est né, de même aussi, les germes des ferments, restés dans le vin, peuvent le détruire après l'avoir formé. Hélas ! ami Publius, c'est là une loi fatale de la nature : tout être vivant porte en lui son germe de mort ; le vin n'échappe pas à cette loi, et son germe de mort, c'est le ferment. Je ne parle ici que de la destruction accidentelle du vin, par ses diverses maladies, et non de sa douce et aimable fin, par la vieillesse, fin que nous nous plaçons à empêcher en le buvant.

« Je vais te parler des ferments de mort du vin, qui ne sont peut-être que des transformations de son ferment de vie. »

A ce moment, deux belles esclaves, une jeune grecque au teint de neige, et une séquanienne aux yeux bleus, entrèrent, portant chacune une petite amphore sur leur tête ; deux autres esclaves suivaient, ayant une coupe dans chaque main.

Les deux premières se mirent à genoux devant l'amphytrion et versèrent le vin de leur amphore dans l'une des deux coupes portées par les deux secondes esclaves ; il fut fait de même pour Veterensis.

« Goûte le vin de tes deux nouvelles coupes, dit Justus Pastor à son

hôte, et dis-m'en sincèrement ton opinion : Je le veux. Tu la feras connaître en élevant la coupe de gauche ou celle de droite, en signe de préférence. »

Veterensis obéit.

Vingt fois les esclaves sortirent et rentrèrent, apportant toujours de nouvelles amphores et de nouvelles coupes ; et vingt fois, sur l'invitation de son Mécène, Veterensis dut élever, en signe de préférence pour sa haute valeur, sa coupe de droite, en déclarant même que la supériorité du vin préféré était quelquefois énorme. D'autres fois, en goûtant le vin de gauche, il le trouva si mauvais, que les beaux bras nus et les doux regards des esclaves ne purent les sauver des mouvements désordonnés, causés en lui par les disgrâces d'une détestable dégustation.

Son hôte l'observait d'un œil souriant et satisfait, et lui dit après sa dernière grimace :

« Ami, c'en est assez, n'est-il pas vrai ? Il est temps de te dire le mobile de ma conduite depuis une heure.

« Chaque fois qu'elles ont empli tes deux coupes, mes esclaves t'ont versé le même vin.

(Ici Veterensis fit un bond).

« Oui, le même vin, reprit Pastor : vin des mêmes ceps, de la même année, de la même cuvaïson. Par Jupiter, je te le jure !

« Seulement, dans le vin de droite, tous les ferments des maladies des vins ont été tués par un moyen que mes travaux, ou plutôt la bonté des dicux m'a révélé ; les autres, les vins de gauche, qui t'ont fait faire plus d'une grimace, ont été laissés sous les influences de leurs ennemis ; quelques-uns ont résisté, beaucoup ont péri.

« Voilà l'entière vérité !

« Comment ne le sais-tu pas déjà, ô Publius ? Car tout cela est écrit dans mon livre sur les vins. Ce sera ma seule parole de reproche : Tu es un Séquanien comme moi, et tu l'ignorais !

« Telles sont, ô Publius ! les données de la science. Mais plus la science est élevée, consciencieuse, sincère, plus elle redoute l'erreur, ennemie cachée de l'étude et de tous les mortels. Minerve, la sublime déesse des Arts, est aussi celle de la Prudence et de la Sagesse. Je t'ai dit ce qu'elle m'a permis de connaître, écoute à présent le conseil que son fils te donne :

« Commence par appliquer, à une partie seulement de ton vin, les pratiques de la science, afin que, si l'erreur s'y glisse, elle soit de faible

importance, et aussi afin d'apprendre toi-même à bien faire. En un mot, fais d'abord des essais limités ; après leur succès, tu les agrandiras, puis tu les transformeras en une méthode générale et complète. J'ai dit ; souviens-toi de mes paroles. »

Il était déjà la troisième heure. Les deux amis allèrent se reposer, non sans s'être embrassés et promis de se voir souvent.

Veterensis, vous le comprendrez, ne dormit guère. Il passa, au lieu de se livrer aux douceurs du sommeil, le reste de sa nuit à prendre quelques notes succinctes, que la proximité de la vendange rendaient bien précieuses pour lui. Je crois pouvoir vous en dire le contenu :

Suppression de l'égrappage ;

Ecrasement total des raisins, au moment de la mise en cuve ;

Maintien, dans le moût, par un moyen mécanique, de toute la masse solide de la vendange, durant la durée de la cuvaison ;

Echauffement artificiel de la vendange, dans les années froides ;

Durée de la cuvaison subordonnée absolument à celle de la fermentation première ;

Soutirage de la cuve et pressurage, aussitôt la masse de la vendange revenue, ou à peu près, à son premier niveau ;

Ouillages, puis fermeture hermétique, au bout d'un mois d'entonnaison environ ;

Soutirage au printemps ; chauffage de tous les vins douteux.

Il faudrait un livre, et un gros livre, pour développer et pour démontrer le système logique et supérieur de vinification que Veterensis établit d'après les conseils du savant fils de Justus Pastor. Ne craignez rien, Mesdames et Messieurs : Ce livre n'est point fait, et vous n'avez pas à en redouter la lecture.

Ici finit l'histoire de Publius Veterensis et des moyens qu'il employa *pour marier ses filles sans qu'il lui en coûtât rien*. Je voudrais pouvoir espérer qu'elle vous a un peu intéressés.

Elle est vraie, je vous l'assure, peut-être pas dans ses menus détails, que le premier narrateur a oublié de noter ; mais les parties principales sont d'une entière exactitude.

Ouvrez Columelle ou Olivier de Serres, vous l'y trouverez bien mieux dite, et surtout plus courte, mérite que je n'aurai pas peu contribué à vous faire apprécier.

Mais elle sera plus vraie encore, cette vinicole histoire, si, ce que je n'ose espérer, il se trouve parmi vous un Veterensis moderne, vrai



descendant du bon Séquanien, qui veuille bien reprendre, dans votre belle Franche-Comté, les travaux du vieux Publius.

Il ne s'en repentira pas ; et si Messire François-Félix Chevalier, votre maître du dernier siècle, revenait parmi vous, il prendrait dans ses bras ce courageux vigneron et vous le montrerait comme un maître en vous disant :

C'est mon fils : imitez-le !

A ces deux expositions, se joignait un Concours de jeune bétail, dont les résultats ont été appréciés de la manière suivante par M. le D<sup>r</sup> Bousson, Vice-Président.

Mesdames, Messieurs,

Depuis quelques jours, tout Poligny s'est beaucoup occupé de viticulture. Permettez-moi de vous dire que notre Société, qui a provoqué ce mouvement, est aussi une Société d'agriculture, et qu'aujourd'hui même, nous avons eu un Concours de jeune bétail, dont les primes vont être distribuées dans cette séance.

Veillez m'accorder moins de cinq minutes pour vous soumettre quelques observations qui pourront vous intéresser.

L'année dernière, à pareille époque, nous avons inauguré un Concours de jeune bétail bien écussonné, c'est-à-dire portant le signe caractéristique des races très-bonnes laitières.

Nous avons l'espoir bien fondé, Messieurs les agriculteurs, que ce Concours stimulerait votre zèle et vous déterminerait à faire tous vos efforts pour n'avoir bientôt plus, dans vos écuries, que des vaches vous donnant 20 à 25 litres de lait par jour.

Vous ne pouviez, en effet, dédaigner un pareil produit, que vous êtes si loin d'obtenir aujourd'hui.

Permettez-moi de vous dire deux mots de quelques pas faits dans cette voie, depuis l'année dernière.

M. Perrot, maire de Villersfarlay, a mis en œuvre toute son influence auprès de ses administrés, pour les décider à signer un compromis d'après lequel chacun des sociétaires de la fruitière de Villersfarlay a pris l'engagement formel de se servir des taureaux choisis par le comité de la fromagerie, à l'exclusion de tous autres. Il est bien entendu que ces taureaux seront porteurs d'un bel écusson.

Tous les sociétaires ont été assez intelligents pour signer cet engagement, malgré le prix élevé de la rétribution, fixé à 5 francs par vache.

Ils ont parfaitement compris qu'en mettant la rétribution à un prix élevé, il pourraient payer fort cher un taureau, et l'avoir ainsi de premier choix.

Nous ne saurions trop féliciter M. Perrot d'avoir pris cette initiative et donné un si bel exemple.

Voilà un grand pas fait dans la voie du progrès; j'en ai un autre non moins important à vous signaler.

Nous avons compté sur le dévouement bien connu d'un de nos collègues de la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny, pour réunir et entretenir des reproducteurs bien choisis, et arriver ainsi à créer une très-belle et très-bonne race. M. le marquis de Froissard, qui s'occupait déjà de croisements pour améliorer nos races, s'est mis très-gracieusement à notre disposition, et tous ses efforts seront désormais dirigés de manière à atteindre le but que nous poursuivons. Grâce à cette heureuse intervention, notre pays aura bientôt, à Bersaillin, un établissement où on trouvera de très-bonnes laitières et les producteurs indispensables pour les obtenir.

De pareils exemples sont bons à citer, ils sont surtout très-bons à imiter. C'est un avis aux administrateurs des communes et des fromageries, aux grands propriétaires et aux gros fermiers; que tous travaillent dans ce sens; que chaque Société de fromagerie, imitant celle de Villersfarlay, se procure de bons reproducteurs, et, dans peu d'années, nous obtiendrons des produits de premier choix.

La Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny sera trop heureuse d'avoir provoqué un pareil mouvement.

---

Notre prochain numéro contiendra la liste des lauréats ainsi que le procès-verbal des opérations du Jury. Nous reproduisons, dès aujourd'hui, le rapport de notre confrère, M. Blondeau, sur l'Ébullioscope Malligand, instrument qui a valu à son inventeur un diplôme d'honneur.

## **L'ÉBULLIOSCOPE MALLIGAND**

Parmi les nombreux instruments réunis à l'Exposition vinicole de Poligny, figurait l'Ébullioscope Malligand, destiné au titrage de l'alcool dans les vins. Son apparition dans le monde industriel, de date encore

toute récente, marque le progrès le plus saillant que l'on ait obtenu jusqu'ici pour le dosage des liquides alcooliques. C'est ainsi qu'en a jugé l'Académie des sciences, dans sa séance du 3 mai 1875, en votant des remerciements à M. Malligand, et l'insertion de son mémoire au *Recueil des Savants étrangers*. Dans ses conclusions, la Commission chargée de l'examen de cet appareil avait déclaré que l'Ebullioscope Malligand fournissait le meilleur procédé connu pour titrer l'alcool dans les vins.

Une déclaration aussi tranchée, venant de l'Académie des sciences, était si en dehors des habitudes de cette savante Compagnie, que quelques écrivains scientifiques de la presse parisienne en témoignèrent leur surprise et ne l'acceptèrent qu'en faisant leurs réserves. Ils n'admettaient pas qu'aucun appareil pût être supérieur à celui de Gay-Lussac, dont on s'était toujours servi pour contrôler et classer les instruments destinés au titrage de l'alcool.

C'est sous l'influence de cette réserve de la presse scientifique, et non sans quelque prévention involontaire contre l'Ebullioscope Malligand, que nos expériences avec cet appareil commencèrent. Mais la lecture du rapport de la Commission de l'Académie et la concordance, d'une précision presque mathématique, de nos essais de titrage répétés sur un même vin, nous eurent bientôt convaincu que les conclusions si hautement approbatives de ce rapport n'avaient rien d'exagéré.

Nous allons essayer d'exposer brièvement les principes élémentaires sur lesquels repose cet appareil, et les détails de sa construction.

L'eau pure entre en ébullition à la température de 100° centigrades sous la pression moyenne de l'atmosphère, tandis que, pour l'alcool, l'ébullition commence à 78°. C'est entre ces deux points de 78 et de 100° qu'elle a lieu pour tous les mélanges d'eau et d'alcool. On comprend donc qu'à l'aide d'un thermomètre très-sensible, on puisse déterminer le titre alcoolique d'un mélange en notant la température de son ébullition.

C'est sur ce principe théorique que l'abbé Vidal avait fondé l'Ebullioscope qui portait son nom. L'appareil ne se composait alors que de deux parties : la bouillotte dans laquelle on chauffait le liquide et le thermomètre qui marquait la température de l'ébullition. Mais, dès les premiers essais, on s'aperçut qu'il était très-difficile de reconnaître l'instant précis de l'ébullition, parce que les vapeurs qui s'échappaient de la bouillotte renfermant plus d'alcool que d'eau, le liquide perdait peu à peu de son titre alcoolique, ce qui entraînait une augmentation

continue de la température, presque sans temps d'arrêt au moment de l'ébullition. Aussi l'Ebullioscope Vidal ne dosait-il l'alcool qu'à 1 ou 2° près, et n'eut-il qu'un succès passager.

L'Ebullioscope était tombé dans l'oubli et l'abbé Vidal était mort dans la gêne, lorsque M. Malligand eut l'heureuse inspiration de perfectionner cet instrument pour venir en aide à M<sup>lle</sup> Vidal, la sœur de l'inventeur malheureux. M. Malligand, qui ne songeait qu'à faire une bonne œuvre, n'eut pas l'amour-propre outré des inventeurs qui veulent tout créer par eux-mêmes, et il ne craignit pas de s'adjoindre des collaborateurs choisis parmi les savants et les plus habiles constructeurs. Il sut profiter de la critique judicieuse de M. Jacquelin, répétiteur à l'Ecole centrale, et il ajouta à l'Ebullioscope Vidal un troisième organe, le condensateur, qui sert à conserver au liquide son titre alcoolique, et par suite une température constante d'ébullition, au moins pendant quelques minutes, en renvoyant dans la bouillotte les vapeurs condensées par le refroidissement. Le mode de chauffage fut modifié par M. Wiesnegg de la manière la plus heureuse, et MM. Alvergnyat frères, les habiles souffleurs, construisirent pour l'Ebullioscope un thermomètre spécial, aussi remarquable par sa précision que par sa sensibilité.

Le succès fut complet. Mais les essais avaient duré douze ans, et M<sup>lle</sup> Vidal s'était éteinte sans avoir pu en partager les fruits. M. Malligand voulut alors, comme dernier souvenir, associer à son nom, sur le nouvel Ebullioscope, ceux de l'abbé Vidal et de sa sœur.

Nous avons tenu à rappeler les noms de tous les collaborateurs de M. Malligand, cités dans le rapport de la Commission de l'Académie, car ils ont contribué pour une très-large part à doter le laboratoire du savant, aussi bien que celui de l'industriel, d'un véritable instrument de précision. Que l'on nous pardonne donc les détails qui précèdent et revenons à l'examen de l'Ebullioscope.

Le dessin de cet appareil et l'instruction pratique de l'inventeur, qui font suite à cette note, donnent une idée suffisante de sa construction et de son emploi. Il ne nous reste, pour le bien faire connaître, qu'à signaler les raisons théoriques, des prescriptions de cette instruction.

La première opération d'un titrage d'alcool consiste à prendre le point d'eau, c'est-à-dire à fixer le zéro de l'échelle alcoolique tracée sur la réglette mobile. A cet effet, on verse de l'eau dans la bouillotte jusqu'au premier anneau intérieur; on visse le thermomètre et l'on chauffe jusqu'à l'ébullition. Lorsque la colonne de mercure du ther-

momètre a atteint sur sa tige horizontale une position invariable, on fait glisser la réglette qui porte les divisions alcooliques, de manière que son zéro coïncide avec l'extrémité de la colonne, et on la fixe à demeure au moyen de la vis de pression.

Dans cette opération, le réservoir du thermomètre ne doit pas pénétrer dans l'eau de la bouillotte ; c'est seulement par la vapeur de l'eau en ébullition qu'il est échauffé pour marquer le zéro alcoolique, et c'est pour atteindre ce but qu'on ne remplit la bouillotte que jusqu'au premier anneau. On comprend, en effet, que si le thermomètre plongeait dans le liquide, comme l'eau dont on se sert n'est pas de l'eau distillée, mais de l'eau de fontaine, qui renferme des quantités variables de sels, la température qu'il marquerait, et, par suite, la position du zéro, varieraient suivant la qualité de l'eau employée, puisque le degré d'ébullition de l'eau augmente ou diminue en même temps que la dose de sels qu'elle contient. La température de la vapeur reste, au contraire, invariable tant que la pression atmosphérique ne change pas, quel que soit son degré de salure. C'est donc dans la vapeur d'eau, et non dans le liquide, que le thermomètre doit être plongé pour prendre le point d'eau. Dans cette première opération, le condensateur est inutile et n'est pas employé.

Il n'en est plus de même à la seconde opération, lorsqu'il s'agit de faire l'essai d'un vin. D'après l'instruction, on vide l'eau de la bouillotte, que l'on égoutte avec soin, et on la remplit jusqu'au deuxième anneau intérieur du vin à titrer. On visse le thermomètre et le condensateur, et l'on chauffe jusqu'à l'ébullition. Lorsque la colonne de mercure a atteint une position fixe, on lit sur la réglette le titre alcoolique du vin.

Il est important, dans ce cas-ci, que le vin versé dans la bouillotte s'élève jusqu'au deuxième anneau, pour que le réservoir du thermomètre plonge entièrement dans le liquide, car ce sont précisément les variations de température du vin en ébullition qu'il s'agit de constater.

Nous avons déjà signalé l'utilité du condensateur. C'est grâce à lui que le degré d'ébullition du vin reste invariable pendant plusieurs minutes et qu'on peut le déterminer avec une grande exactitude.

La réglette mobile est une des dispositions ingénieuses de cet appareil, où toutes les pièces sont si bien combinées ; mais son emploi n'était possible qu'avec un thermomètre d'un calibrage parfait. Il est facile de voir que si cet instrument ne donnait pas, sur toute sa tige, des intervalles égaux pour chaque degré de température, il faudrait

changer de réglette à chaque variation de la pression atmosphérique, ce qui compliquerait beaucoup la manœuvre de l'Ebullioscope. Le thermomètre est donc la partie la plus importante de cet appareil : c'est la seule pièce qui ne souffre pas de médiocrité dans sa construction.

Le tracé des divisions de l'échelle alcoolique sur la réglette, au moyen de mélanges d'eau et d'alcool, ne présente aucune difficulté ; mais on se demande comment il se fait que le vin, qui contient un grand nombre de substances étrangères, ait le même degré d'ébullition qu'une eau alcoolisée au même titre. — La Commission académique a reconnu que cette coïncidence heureuse, qui facilite singulièrement l'emploi de l'Ebullioscope, résulte de ce que les vins renferment en même temps des substances, telles que la crème de tartre, qui élèvent la température de l'ébullition et d'autres, comme le sucre, qui l'abaissent, et que, dans la plupart des vins de table, il y a compensation entre ces deux effets contraires, de sorte que ces vins se comportent dans l'Ebullioscope comme s'ils n'étaient que de simples mélanges d'eau et d'alcool. — Il n'y a d'exception que pour des vins très-sucrés, qui ont, en général, une haute teneur en alcool. Mais alors, il suffit de les couper d'eau de manière à ramener leur titre entre 10 et 12 degrés alcooliques pour éviter tout inconvénient. Ainsi, un vin très-sucré à 20 pour 100 d'alcool sera coupé de moitié d'eau, puis on dose l'alcool du mélange et l'on en double le titre pour avoir celui du vin naturel. L'Ebullioscope se prête très-bien à cette opération, parce que les degrés alcooliques sur la réglette sont beaucoup plus grands entre 10 et 12 degrés qu'à 20 degrés. L'erreur de lecture dans le premier cas sera donc plus faible que dans le second. Il en résulte qu'en doublant le titre d'un vin coupé de son volume d'eau, on ne commet pas une erreur d'observation sensiblement plus grande qu'en dosant directement le vin naturel.

Nous avons rappelé, au commencement de cet article, la réserve avec laquelle les journaux scientifiques acceptèrent les conclusions de la Commission académique sur l'Ebullioscope Malligand. On pensait alors que cet instrument n'avait pu être contrôlé qu'au moyen de l'appareil à distillation de Gay-Lussac, et que, dès lors, il ne pouvait être déclaré plus exact que l'instrument contrôleur. — Mais la Commission ne s'est point servi de l'appareil Gay-Lussac. Elle a suivi, dans ses expériences, une méthode d'une précision remarquable, qui lui permettait de constater la valeur de l'Ebullioscope, indépendamment de

celle de tout autre appareil à titrer l'alcool. Cette méthode repose sur un procédé particulier de distillation dû à M. Thénard, et qui permet d'évaporer dans le vide, à moins de 40 degrés, les liquides les plus altérables. — On prit du vin de pineau, de celui qui, étant très-chargé de sels, devait être un des plus rebelles à déceler son titre à l'Ebullioscope, et on lui enleva, par le procédé de M. Thénard, tout son alcool, sans altérer en rien les substances étrangères qui restaient concentrées dans la vinasse. En ajoutant à celle-ci de l'alcool et de l'eau en proportions variables, la Commission prépara des vins artificiels d'un titre alcoolique parfaitement connu et qui renfermaient cependant les mêmes substances que les vins naturels. C'est avec ces mélanges que la Commission exécuta les nombreuses expériences qui lui permirent de juger de la précision de l'Ebullioscope Malligand, et d'affirmer qu'il donnait le titre alcoolique des vins avec une erreur qui ne dépassait pas, en moyenne, un vingtième de degré.

Nous avons fait beaucoup d'essais avec cet appareil. La réglette est graduée seulement en demi-degrés, mais il est facile de partager à vue cette intervalle en quatre parties égales et d'apprécier ainsi un huitième de degré.

Voici les résultats que nous avons obtenus pour quelques-uns des vins que nous avions à notre disposition. Dans ce tableau, le degré alcoolique correspond à 1 pour 0/0 d'alcool : ainsi, un vin qui titre 12° renferme 12 pour 0/0 de son volume d'alcool.

Vin jaune de Poligny, de 1842 (cru de Foulnay)	18° 5.
Vin jaune de Château-Châlon, de 1859	14° 9.
Vin rouge des Arsures, de 1865	12° 8.
Vin rouge de Montchauvier, de 1870	12° 3.
Vin rouge de Montchauvier, de 1874 (gros plants)	9° 8.
Vin rouge de Montchauvier, 2° cuvée, de 1874	8° 0.

En résumé, nous avons reconnu que l'Ebullioscope Malligand est d'un emploi rapide et si facile, que la personne la plus inexpérimentée peut s'en servir avec certitude. Quant à la précision de ses indications, elle ne peut être mise en doute après les expériences si variées de la Commission de l'Académie des sciences.

Le jury de l'Exposition, dont la compétence a été si unanimement appréciée par les exposants, a donné, avec toute justice, une nouvelle sanction au jugement favorable de l'Académie, en décernant à M. Malligand une de ses plus hautes récompenses pour les perfectionnements

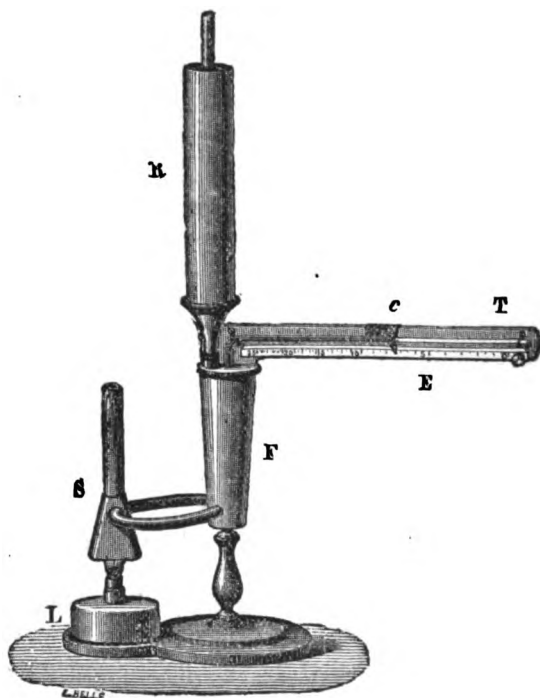
qu'il a apportés à l'Ébullioscope. C'est une bonne fortune pour la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny, d'être une des premières à signaler à l'industrie vinicole cet utile instrument.

E. BLONDEAU, *membre fondateur.*

## INSTRUCTIONS

**sur l'emploi de l'Ébullioscope perfectionné  
par E. Malligand fils et E<sup>th</sup> et B<sup>d</sup> Vidal**

BREVETÉ S. G. D. G.



Adopté et employé par la Chambre Syndicale du Commerce des Vins et Spiritueux du département de la Seine (7 juillet 1874).

Déclaré par l'Académie des Sciences le meilleur procédé connu jusqu'ici pour titrer l'Alcool dans les Vins (3 mai 1875).



*L'Ébullioscope* perfectionné, tel que nous l'offrons maintenant au public, est un instrument destiné à l'estimation exacte de la richesse des liquides alcooliques.

Sa construction a été réglée de manière à permettre à l'opérateur d'en tirer des observations précises, se répétant avec fidélité, et à rendre chaque expérience facile et prompte, à la condition, toutefois, de se conformer aux précautions qui vont être recommandées pour assurer la réussite de l'opération.

*L'Ébullioscope* se compose :

1° D'un vase, en laiton, F, ayant la forme d'un cône tronqué, mis en communication à la partie inférieure avec un cylindre courbé en demi-cercle;

2° D'un couvercle se vissant à la partie supérieure du cône et percé de deux ouvertures, la plus étroite pour livrer passage au thermomètre coudé horizontalement, et la plus large pour y fixer le réfrigérant;

3° D'un réfrigérant R, qui reçoit dans l'espace compris entre les deux cylindres l'eau nécessaire pour refroidir et condenser constamment la vapeur alcoolique;

4° D'un thermomètre fixe T, appuyé le long d'une large plaque posée de champ sur le couvercle : contre cette plaque, peut se mouvoir, le long du thermomètre, une règle plus étroite E, sur laquelle se trouvent gravés les degrés alcooliques de 0 à 20 ou 25 degrés de richesse;

5° D'une lampe à alcool L, à mèche de combustion uniforme, et enfin d'une pipette jaugée par un trait circulaire sur la tige.

### MANIÈRE D'OPÉRER.

Pour connaître la richesse alcoolique d'un vin, il faut :

1° Verser de l'eau dans la bouillotte, jusqu'au niveau de la bague la plus rapprochée du fond, de manière que le réservoir du thermomètre ne touche pas cette eau ; visser le couvercle, en ayant soin de ne pas le serrer ; allumer la lampe et la poser sous la cheminée. Suivre de l'œil la colonne mercurielle dès qu'elle apparaît dans la branche horizontale du thermomètre ; lorsqu'elle est parfaitement arrêtée et qu'elle semble immobile pendant quelques minutes, dévisser le bouton qui permet à la petite règle de se déplacer, y amener le 0 de celle-ci en juste coïncidence avec l'extrémité de la colonne de mercure ; on revisse ensuite le bouton, en ayant soin de ne pas déranger l'échelle. Cette première opération a pour objet de régler l'instrument en prenant le point d'ébullition de l'eau, par rapport à la pression barométrique du

moment; cela une fois fait, on peut se servir de l'appareil pendant deux ou trois heures, mais les titrages rigoureux doivent toujours être précédés du point d'eau, qui se prend sans mettre le réfrigérant.

2° Dévisser le couvercle, en le **SAISISANT TOUJOURS A LA TÊTE** de la bouillotte et **JAMAIS** par la *branche horizontale*, vider l'eau chaude, bien égoutter, rincer ensuite soigneusement avec un peu du vin dont on cherche le titre, et remplir de ce même vin la bouillotte, jusqu'au *niveau de la bague supérieure*, puis revisser entièrement le couvercle, sans toutefois forcer le pas de vis. Remplir d'eau froide le réfrigérant et le visser sur le couvercle. Recommencer le chauffage comme précédemment, en ayant soin de tenir la lampe toujours pleine d'alcool, et sans déranger la petite règle, amener le curseur à l'extrémité de la colonne mercurielle bien arrêtée, et ensuite lire sur l'échelle le degré alcoolique indiqué par le curseur.

Cette observation ne doit pas être prolongée au-delà de deux à trois minutes, pour avoir une appréciation rigoureuse.

N. B. — On ne saurait trop recommander de ne *jamais serrer les pas de vis* qui sont ajustés, et surtout de ne *jamais se servir de la tige horizontale* comme d'un levier pour dévisser le couvercle; en agissant ainsi, on s'exposerait à casser le thermomètre.

Lorsque les pas de vis s'encrassent, il faut les nettoyer avec une petite brosse imbibée d'alcool.

## OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

### COUPAGE DES VINS.

Tous les vins chargés en couleur, ou légèrement liquoreux, doivent être coupés d'eau par moitié.

En cas d'incertitude sur l'opportunité du coupage, il est plus prudent de le faire.

Les vins liquoreux ou de liqueur, tels que ceux de Banyuls, Malaga, Madère, Muscat, etc., doivent être coupés par quart.

Pour bien faire un coupage, il est indispensable que les liquides devant être mélangés soient *sensiblement à la même température*. Se servir ensuite de la pipette, que l'on remplit du liquide à essayer jusqu'au *niveau du trait circulaire* gravé sur la tige; laisser bien égoutter, pendant une minute, dans un vase très-propre et très-sec.

Remplir de nouveau la pipette dans les mêmes conditions que précédemment.

demment avec de l'eau pure, une, deux ou trois fois, suivant que l'on veut couper par moitié, par tiers ou par quart.

Mélanger le coupage, puis le faire bouillir suivant les indications déjà données, et multiplier par deux, trois ou quatre le résultat obtenu, suivant la nature du coupage.

Quand on a terminé toutes les opérations, il faut avoir soin de passer de l'eau dans la bouillotte et de bien l'égoutter avant de la mettre dans sa boîte.

#### MANIÈRE DE RÉUNIR LE MERCURE DIVISÉ.

Si, par suite du transport, le mercure venait à se diviser et s'il en restait quelques bulles, soit dans la tige du thermomètre, soit dans l'olive qui est à l'extrémité de la tige horizontale, il faudrait retourner le thermomètre sens dessus dessous et lui imprimer quelques légères secousses de haut en bas dans le vide, afin de faire sortir le mercure du réservoir, puis le conduire, avec les parties divisées, jusque dans la petite olive pour en effectuer la réunion. On redresse ensuite la tige thermométrique pour vider l'olive, en laissant glisser le mercure, par son propre poids, jusque dans le réservoir, qu'il faudrait secouer légèrement si tout le mercure n'y était pas rentré.

Une colonne de mercure divisée peut aussi remplir complètement l'olive; il faudrait, dans ce cas, si quelques vives secousses dans le vide ne suffisaient pas pour chasser le mercure, chauffer TRÈS-LÉGÈREMENT cette olive en la promenant avec *précaution* à trois ou quatre centimètres au-dessus de la flamme de la lampe à alcool, jusqu'à ce que le mercure soit délogé, et alors de le conduire, par un plan incliné, jusque dans le réservoir, où on le fait rentrer à l'aide de quelques secousses, comme il est dit plus haut.

---

On peut se procurer l'**ÉBULLIOSCOPE** perfectionné chez M. E. MALLIGAND fils, négociant en vins, rue de la Côte-d'Or, 31, à l'Entrepôt général des vins, quai Saint-Bernard.

---

#### REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

**L. Des maladies du cerveau et de l'innervation, d'après A. Comte, par le docteur G. AUDIFFRENT.** Un fort volume

in-8°. Paris, Ernest Leroux, éditeur, rue Bonaparte, 28. 1875.

L'ouvrage de M. le docteur Audiffrent a été gracieusement offert à la Société par notre collègue, M. Ch. Sauria, de Saint-Lothain. Une grave et douloureuse affection de la main droite, suite d'une piqûre anatomique, l'a empêché de vous en rendre compte. Initié au positivisme, il était beaucoup plus apte que moi à vous exposer la théorie médico-sociale du disciple bien-aimé d'A. Comte. Veuillez donc m'accorder votre indulgence.

M. Audiffrent s'éloigne, par la doctrine et la méthode, de ce que l'on enseigne, de nos jours, sur les maladies du cerveau et sur l'inner-  
vation. C'est en subordonnant toujours l'analyse à la synthèse, qu'il s'élève à une hypothèse sur la nature des maladies qui viennent troubler l'harmonie générale d'un organisme, où tout est solidaire.

Ce n'est qu'après avoir traité des conditions de l'unité humaine, individuelle et collective, qu'il fait ressortir celle de la santé et qu'il aboutit à la théorie de la maladie. Il conduit ainsi le lecteur de la connaissance des maladies végétatives et animales, à l'étude de l'ensemble des maladies nerveuses et cérébrales.

Je bornerai à ces considérations générales mon appréciation de cette œuvre vraiment magistrale, dont je n'ai point à faire ici l'analyse. Mais j'espère qu'on me pardonnera une citation, qui me paraît devoir être bien accueillie des lecteurs du Bulletin. Je choisis, page 849, la protestation de l'auteur contre l'opinion émise par plusieurs médecins, relativement à la sainte fille qui sauva la France au xv<sup>e</sup> siècle :

« L'opinion qui semble avoir prévalu dans le monde des aliénistes consiste à ranger cette noble héroïne dans la catégorie des théomanes. Notre grand historien national, M. Michelet, a rectifié à sa manière ces étranges opinions, qui montrent combien les médecins s'associent peu de nos jours aux grandes émotions populaires, puisqu'ils ne peuvent ni les partager, ni les concevoir. « L'originalité de la Pucelle, dit M. « Michelet, ce qui fit son succès, ce ne fut pas tant sa vaillance ou ses « visions, *ce fut son bon sens*. A travers son enthousiasme, cette fille « du peuple vit la question et sut la résoudre. » ..... « L'originalité de la Pucelle, je le répète, ne fut pas non plus dans ses visions. « Qui n'en avait, au moyen-âge? Même dans ce prosaïque xv<sup>e</sup> siècle, « l'excès des souffrances avait singulièrement exalté les esprits. » .....

« Nous avons sur la piété de Jeanne un touchant témoignage, celui de  
« son amie d'enfance, Heaumette, plus jeune de trois ou quatre ans.  
« Que de fois, dit-elle, j'ai été chez son père et couché avec elle de  
« bonne amitié! C'était une bien bonne fille, simple et douce. Elle  
« allait volontiers à l'église et aux saints lieux. Elle filait, faisait le  
« ménage, comme font les autres filles. Elle se confessait souvent.  
« Elle rougissait quand on lui disait qu'elle était trop dévote, qu'elle  
« allait trop souvent à l'église. » ..... « Tout le monde connaissait  
« sa charité, sa piété. Ils voyaient bien que c'était la meilleure fille du  
« village. Ce qu'ils ignoraient, c'est qu'en elle la vie d'en haut absorba  
« toujours l'autre et en supprima le développement vulgaire. Elle eût,  
« d'âme et de corps, ce don divin de rester enfant. Elle grandit, devint  
« forte et belle, mais elle ignora toujours les misères physiques de la  
« femme. Elles lui furent épargnées au profit de la pensée et de l'ins-  
« piration religieuse. » Que trouve-t-on de surnaturel et de maladif  
dans le noble enthousiasme qui transporta la sainte jeune fille et lui  
inspira, à l'invitation de ses anges, des voix d'en haut, auxquelles tout  
le monde croyait autour d'elle, le désir de sauver son roi, son pays.  
*Le bon sens* dont Jeanne fit toujours preuve, dans les situations les plus  
difficiles de sa rude entreprise, aurait dû écarter de l'esprit des hommes  
spéciaux toute idée de manie religieuse ou autre. Quant à ses visions,  
comme le dit l'historien à qui nous avons emprunté ces belles pages,  
qui n'en avait au xv<sup>e</sup> siècle? D'ailleurs, nous espérons avoir établi que  
les visions, c'est-à-dire les hallucinations, contrairement aux idées qui  
ont prévalu chez quelques aliénistes, ne suffisent pas, à elles seules,  
pour constituer la folie. Tout le passé serait, à ce compte, aliéné.  
Toute l'existence de Jeanne fut dirigée par la plus saine raison ; elle  
la conserva intacte jusqu'au dernier moment de sa courte existence, au  
milieu des plus horribles tourments. Le pays tout entier s'est levé à sa  
voix et dans sa sainte personne, lorsque la noblesse toute entière était  
renversée ou parjure, pour sauver, avec la France, l'héritage des siècles  
écoulés. »

Je sollicite pour le livre que je viens de signaler une place honorable  
dans votre bibliothèque, où il sera consulté avec fruit par de nom-  
breuses catégories de lecteurs.

**II. Des sources thermales et minérales de l'Algérie**, au point de vue de l'emplacement des centres de population à créer, par le docteur E.-L. BERTHERAND (avec une carte). Alger, imp. de l'Association ouvrière, V. Aillaud et C<sup>ie</sup>. 1878. Broch. in-8° de 34 pages.

L'exploitation des eaux minérales, dont le bénéfice s'adresse à toutes les classes sociales et qui contribue à la santé publique, a pris une place marquée parmi les branches de la richesse générale. C'est avec raison que notre savant collègue désire que l'on tienne compte de la proximité des eaux minérales dans le choix des emplacements des villages algériens. On faciliterait ainsi les aménagements et l'utilisation des sources minérales; on y rendrait possibles la vie matérielle et les distractions; on créerait une industrie nouvelle qui solliciterait certainement l'intervention de grandes compagnies d'exploitation; on améliorerait la santé publique; on retiendrait dans la colonie les sommes considérables que les Algériens, soit par habitude de déplacement, soit par nécessité de traitement, vont chaque année porter au-delà de la Méditerranée; on appellerait et conserverait dans le nord de l'Afrique les étrangers valétudinaux auxquels ces sources minérales seront ordonnées, comme complément de l'influence climatérique; on enrichirait l'agriculture par la multiplication des espèces animales, et le commerce par l'attrait des relations entre les trois provinces; prospérité à laquelle le réseau des voies ferrées s'empressera de prêter le concours de ses mailles plus resserrées.

Pour notre auteur, ces séduisantes perspectives ne semblent point entachées d'exagération. Les richesses thermo-minérales de l'Algérie sont considérables: on y compte aujourd'hui 140 stations. Grâce à la carte qu'il en a dressée, un simple coup-d'œil permet d'en apprécier l'emplacement, la nature, la distance des centres de colonisation. Sera-t-il permis à l'auteur du *Catalogue des sources minérales de la Franche-Comté*, en *Revue littéraire de la Franche-Comté*, de remercier M. Bertherand de son important travail et de se mettre à la disposition de la Société dans le cas où elle voudrait établir pour notre province une carte analogue?

---

## SÉANCE GÉNÉRALE DU 14 OCTOBRE 1875.

Présidence de M. BAILLE.

La séance est ouverte à dix heures un quart.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Correspondance. — M. le Ministre de l'Agriculture envoie le programme de l'Exposition générale agricole qui doit avoir lieu à Paris en février 1876. La Société se proposant de prendre part à cette Exposition, une Commission sera nommée ultérieurement.

M. le Ministre de l'Instruction publique accuse réception des Nos 6 et 7 du Bulletin de la Société, qui lui ont été adressés pour être transmis à diverses Sociétés savantes.

M. Girardot envoie deux exemplaires d'une poésie intitulée : *l'Horloge* (opuscule in-8°. Poligny, imp. Mareschal). Remerciements.

M. le Président de la Société des sciences de l'Yonne met à la disposition de notre Société un certain nombre d'ouvrages publiés par cette Compagnie, pour le cas où nous ne les posséderions pas encore. Des recherches seront faites à ce sujet, et, s'il y a lieu, l'offre gracieuse de la Société de l'Yonne sera accueillie avec reconnaissance.

Un certain nombre de poésies, envoyées au concours de la présente année, sont déposées sur le bureau. Le Concours étant clos demain 15, la Commission littéraire pourra commencer immédiatement ses travaux.

Lectures. — Il est donné lecture : d'une *Revue des Journaux agricoles et scientifiques*, par M. le docteur Rouget ; d'un travail de M. Coste, intitulé : *Contribution à l'histoire agricole et météorologique de l'arrondissement de Poligny* ; d'un rapport de M. Blondeau sur l'ébullioscope Malligand, qui a figuré à notre dernière Exposition, et a mérité un diplôme d'honneur ; enfin, d'un rapport de M. le docteur Bousson sur les *Leçons d'hygiène faites au Collège de Falaise* par M. le docteur Descieux.

Ces différents travaux seront insérés au Bulletin.

Sur la proposition de M. le Président, des remerciements sont votés à la Société d'émulation du Doubs, qui a bien voulu, à l'occasion de notre Exposition, mettre à notre disposition sa belle collection d'écussons représentant les armes des principales villes de la province.

M. le Secrétaire-Général dépose une pétition à MM. les députés à l'Assemblée nationale, demandant la suppression de l'impôt sur les bouilleurs de crû ; cette pétition est due à l'initiative du Comice agricole de Baume-les-Dames.

La Société s'associant à toutes les considérations qui y sont énoncées, décide qu'un exemplaire de cette pétition, revêtu de la signature de son Président, de celle de son Secrétaire-Général et du sceau de la Société, sera adressé en son nom à M. le Président de l'Assemblée nationale.

Sont nommés membres honoraires de la Société :

MM. le marquis de Grammont, député de la Haute-Saône ; le comte de Laubespain, propriétaire ; Pingaud, professeur à la Faculté des lettres de Besançon ; Terrel des Chènes, rédacteur en chef du *Moniteur vinicole* ; Malligand, constructeur-mécanicien à Paris.

Membre titulaire :

M. Grillet, lieutenant-colonel d'infanterie à Langres, présenté par M. Baille.

Et Membres correspondants :

M. Pacoutet, propriétaire à Salins, présenté par M. Baille ; M. Dumont, propriétaire et agent général de la Compagnie du *Soleil*, présenté par M. Mareschal ; MM. le commandeur Pascal Greco, consul de la République de Saint-Marin, à Ancône ; Antoine Contrucci, juge au tribunal civil de Lucques ; Antoine Zaccaria, inspecteur de l'instruction publique à Fermo, et le comte Ferdinand Grati, directeur du Collège Serbe à Constantinople, les quatre présentés par MM. le Dr Carlo Venturini et Adolphe Huart.

La séance est levée à onze heures et demie.

---

## REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

**Destruction radicale de la cuscute (1).** — Tel est le titre d'une note intéressante publiée par M. le docteur Schneider, président du Comice agricole de Thionville, dans le *Cultivateur du*

(1) Voir en *Bulletins de la Société* : 1866, pages 121, 221 ; 1868, page 224 ; 1870, page 113, et 1873, page 264.



**Midi** (septembre 1874). Ce médecin voudrait qu'on rendit obligatoires le *débuscage* des luzernes et des trèfles et l'échardonnage des céréales. Il compare la cuscute à un cancroïde qui a envahi une portion du corps humain accessible aux opérations chirurgicales. Quand la cuscute s'installe dans une de ses luzernières, il n'attend pas que cette tache d'huile ait étendu son cercle concentrique; il traite ce cancer de la luzerne comme ceux du corps humain : il procède par l'amputation ou par la cautérisation.

« L'amputation se fait à l'aide d'une bêche, par la méthode circulaire. Je bêche la portion de luzerne sur laquelle fleurit la plante parasite; quand j'arrive à la circonférence du cercle, je continue à bêcher circulairement en jetant la terre sur le cercle infesté. J'obtiens ainsi une sorte de tumulus arrondi qui dépasse d'un fer de bêche le niveau du sol et dans lequel la cuscute est bel et bien enterrée.

La cautérisation se pratique au moyen du fumier. On décharge une brouette ou un tombereau de fumier sur la tache de la cuscute, suivant que celle-ci est plus ou moins étendue. On a soin que, comme dans l'opération précédente, l'action du caustique puisse dépasser de 30 à 40 centimètres la périphérie de la portion de luzerne attaquée, et que le monticule de fumier forme une couche épaisse d'un pied au minimum. »

Ces deux procédés entraînent l'asphyxie, la destruction de la cuscute et de la luzerne. En conséquence, au printemps de l'année suivante, on sème de la graine de luzerne sur l'espace circulaire, sur le lambeau amputé, et, au bout de quelques mois, l'habit qu'on a de la sorte rapiécé ressemble tout-à-fait à un habit neuf. Si l'on a procédé par cautérisation au moyen du fumier, il faut enlever celui-ci à l'entrée de l'hiver et semer la luzerne au printemps. Si l'on attaque la maladie à sa naissance, l'opération est facile et peu coûteuse.

**Les vins mousseux en France. (La Vigne).** — Les Champenois ont compromis la suprématie de leur fabrication en achetant au dehors des vins trop inférieurs, et en augmentant leurs prix dans des proportions qui éloignent beaucoup d'acheteurs. Ces producteurs ont tort de tuer la poule aux œufs d'or. « A la suite d'une hausse générale de 10 à 15 p. 0/0 en 1872, l'exportation des vins de Champagne a subi une réduction de 3 millions de bouteilles dans le 1<sup>er</sup> trimestre de 1873. » Nos revers ont appris aux bourgeois à ne plus juger de tout sur l'étiquette. L'on rencontre encore quelques routiniers qui s'obstinent à payer une bouteille portant une marque en renom le

double d'une marque obscure, lors même que le vin de celle-ci serait dix fois supérieur à la première. Mais la misère des temps contraint les familles à des économies sur le budget de la vanité, même sur celui des marques du vin mousseux. L'industrie des vins mousseux de notre contrée a bénéficié dans une certaine mesure de la restriction subie par le commerce des vins champenois. Elle ne peut que se développer, surtout si ses rivaux ne se corrigent pas promptement de leurs erreurs. Déjà, et sans rien enlever au mérite des *champanisateurs* de la Marne, nos producteurs savent donner à leurs vins plus de corps et plus de sève que n'en possèdent ceux de la Champagne. Encore un effort, et nos habiles viticulteurs du pied du Jura tiendront à participer à la prospérité toujours croissante (Exemple : MM. DEVAUX, de Lons-le-Saunier, POINTE, d'Arbois, COURVOISIER, de Marnoz, THIERBAUD, de Salins, etc.) des maisons qui cultivent avec intelligence cette spécialité nationale déjà si fortement implantée dans notre sol comtois, que l'on voit apparaître l'aurore du jour où elle s'y généralisera et sauvera notre viticulture en péril.... *Jam proximus ardet Ucalegon.*

---

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs la publication nouvelle de l'*Histoire de France* et de l'*Histoire de la Révolution française* de Michelet en livraisons illustrées. C'est la première fois que cette œuvre véritablement nationale de notre grand historien populaire paraîtra sous cette forme, qui va la rendre accessible à toutes les bourses. L'éditeur Lacroix publiera une livraison par semaine; chaque livraison comprendra 32 pages de texte avec vignettes et une gravure hors texte, sur papier teinté de couleur. Toutes les gravures sont originales et dues à un artiste de grand talent, M. Vierge.

Quoique l'exécution soit luxueuse, le prix ne sera que de 50 centimes la livraison. Nous ne pouvons trop recommander ce bel ouvrage, qui est le monument le plus complet et le plus vivant des annales de notre patrie.

---

Au dernier Concours de la Société littéraire et artistique de San Bartholoméo in Galdo (Italie), notre collègue, J. Sénamaud, de Bordeaux, a obtenu une médaille d'or pour différents travaux présentés par lui à la Société.

---

La Société des agriculteurs de France, dans sa séance du 27 octobre 1875, et sur la présentation de MM. Drouyn de Lhuys et Ch. Jobez, a admis, parmi ses membres fondateurs, la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny.

---

POLIGNY, IMP. DE MARECHAL.

# LES SECOURS D'URGENCE

## GUIDE PRATIQUE

DES COMITÉS ET POSTES D'ASSISTANCE AUX BLESSÉS, NAUFRAGÉS, NOYÉS, ASPHYXIÉS,  
AUX VICTIMES D'ACCIDENTS SUR LES CHANTIERS PUBLICS, CHEMINS DE FER, DANS  
LES ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS, THÉÂTRES, INCENDIES, FERMES ISOLÉES,  
COMMUNES RURALES, ETC., ETC.;

Par le docteur E.-L. BERTHERAND.

---

( Fin ).

La PENDAISON, suspension du corps avec constriction énergique de la gorge, dans le but d'amener la mort le plus souvent, nécessite comme *secours d'urgence* que l'on coupe, que l'on enlève sur-le-champ le lien qui met ainsi obstacle à l'entrée de l'air dans les voies respiratoires. Un préjugé stupide, barbare, qui a cours encore dans nos campagnes, veut que l'on ne touche pas au corps en l'absence de l'autorité judiciaire. Que de gens trouvés étranglés ou pendus, peu de temps après la perpétration de l'accident, auraient pu être ranimés et rappelés à la vie, si cette croyance anti-humanitaire n'eût pas éloigné les secours opportuns! C'est donc là une coutume contre laquelle on ne saurait trop s'élever! Le lien doit être promptement enlevé, détaché, sectionné : si l'individu est à terre ou couché sur un lit, cette opération est des plus simples ; s'il est suspendu, on doit, pendant qu'on fait disparaître la cause de l'étranglement du cou, faire soutenir le tronc et les membres par plusieurs assistants, afin que la chute du corps n'aggrave pas la situation de la victime, ne favorise pas des plaies, fractures, luxations, contusions, commotions de la moelle ou du cerveau, etc. Le pendu sera ensuite transporté dans une pièce aérée, mais ni chaude ni froide ; on s'empressera de desserrer, d'enlever jarretières, cravate, cordons de jupon, corset, gilet, ceinture de pantalon, robes, etc. Le corps placé sur un lit, un matelas ou des bottes de paille,

la tête et la poitrine un peu élevées, on fera des affusions d'eau froide sur la face; compresses d'eau fraîche sur le crâne et le front; frictions sur les extrémités, surtout la plante des pieds et la paume des mains, avec des flanelles ou des brosses; provoquer la respiration par les moyens indiqués plus haut à l'article « asphyxie. » — Dès que le sujet peut avaler, lui administrer de l'eau aiguisée d'eau de mélisse, de vin, d'eau-de-vie ou d'eau de Cologne. Si, une fois ranimé, il manifeste de l'engourdissement et que la face reste très-violacée, promener des sinapismes sur les bras et les jambes.

La SUBMERSION, ou asphyxie des noyés, demande les *secours d'urgence* suivants :

Dès que l'individu a été retiré du milieu où il s'est noyé, il ne faut pas, comme un fatal préjugé le conseille, lui laisser les pieds dans l'eau jusqu'à la venue de l'autorité ou d'un médecin; c'est non-seulement une inhumanité, mais encore une perte irréparable de temps pour l'administration des secours. On le porte donc dans un lieu sec; on le déshabille au plus tôt. Des linges bien secs, chauffés s'il est possible, servent à l'essuyer de toutes parts. Bien se garder de le pendre par les pieds, sous prétexte de faire rendre l'eau qu'il a avalée: c'est bien moins, en effet, l'introduction du liquide que la privation d'air respirable qui détermine l'asphyxie (1). Nettoyer, à l'aide d'un linge fixé à l'extrémité d'un bâtonnet, les cavités du nez, puis celles de la bouche, si les mâchoires peuvent être écartées facilement. Le docteur de Labor-dette, de Lisieux, a prouvé, en 1865, que l'on se trompait géné-

(1) On avait même, au siècle dernier encore, l'habitude de rouler le noyé dans un tonneau ouvert par les deux bouts; voici comment cette pratique est condamnée dans un Avis du Prévôt des Marchands et des Echevins de Paris, en 1740: « ..... Art. 2°. ..... Il est évidemment sensible qu'une « telle manœuvre, dont le but a été de mettre toutes les parties du corps « du noyé en mouvement et de tâcher de rétablir en lui la circulation « éteinte en apparence, en le mettant dans une agitation générale, doit « occasionner au corps une infinité de contusions dont les suites peuvent, « non-seulement être très-dangereuses, mais même lui causer la mort « pendant l'opération. » — On ne saurait mieux critiquer cette barbare coutume.

ralement sur les symptômes de la mort chez les noyés, que la contraction des mâchoires et la crispation des doigts sont, tout au contraire de ce que l'on admettait, des signes de la persistance de la vie. Produits par la contraction des muscles dans la première période de l'asphyxie, ils disparaissent dans la dernière période et diffèrent de la rigidité cadavérique qui se manifeste après la mort. Loin donc de motiver la suspension des soins et des secours, la contraction des mâchoires et la crispation des doigts doivent en encourager l'administration empressée et persévérante. Une fois l'individu déshabillé, séché et suffisamment couvert pour le réchauffer, on se hâtera de vaincre la contraction des mâchoires, obstacle à l'entrée de l'air dans les voies respiratoires, de déterger la bouche et l'arrière-gorge de l'amas de mucosités, qui se complique de l'adhérence de la langue à la partie postérieure du pharynx. Le docteur de Labordette conseille alors de desserrer les dents avec un levier en bois, d'introduire dans la bouche son spéculum laryngien, sa valve supérieure arrondie suivant le vide du palais : dès que la petite charnière (d'union des valves) touche à la lèvre supérieure, on attire à soi le manche de la valve inférieure, qui s'abaisse aussitôt, déprime la base de la langue, ouvre complètement l'arrière-gorge, élève l'épiglotte (soupape fibro-cartilagineuse qui recouvre l'ouverture du larynx) et permet à l'air d'entrer en contact avec les voies respiratoires. Les deux manches des valves étant tenus dans la main gauche, l'opérateur enlève aussitôt les mucosités de l'arrière-gorge avec une petite éponge fixée au bout d'une baleine. L'instrument est tenu en place jusqu'à ce que le noyé respire librement ou à la suite des mouvements artificiellement imprimés à la cage de la poitrine.

Ces manœuvres, décrites plus haut à l'article « asphyxie » et qui simulent les mouvements respiratoires naturels, doivent être répétées avec beaucoup d'énergie et de patience : dans les intervalles de repos, on roulera le noyé dans un peignoir de flanelle, une couverture de laine, bien chauds, la tête un peu élevée; on le frictionnera vigoureusement, surtout au creux de l'estomac et dans la région du cœur avec des gants rudes, puis on l'entourera de peaux de mouton, de bouteilles d'eau chaude, de fers à repas-

ser, de sachets de sable, de briques convenablement chauffés, ou, à leur défaut, de foin, de paille, de fumier.

Quand on recommencera les manœuvres sur les membres supérieurs, on aura soin de les harmoniser avec les pressions exercées sur la poitrine et le ventre, de manière à ne gêner en rien les mouvements naturels de la respiration.

Si au bout d'une demi-heure à une heure ces soins multiples sont restés sans résultat, on peut recourir à l'administration de la fumée de tabac par l'anus. L'appareil nécessaire porte le nom d'appareil fumigatoire (voir au chapitre des instruments de sauvetage). Bien que cette pratique offre des dangers parfois, des inconvénients souvent, et qu'on y ait presque généralement renoncé, je crois cependant utile de décrire sommairement la manière dont elle peut et doit être exécutée.

On charge le fourneau de cet appareil avec du tabac à fumer préalablement humecté, puis on allume au charbon avec de l'amadou : le soufflet est adapté à la machine, et dès que la fumée s'échappe abondamment par le bec du chapiteau, on ajoute au bout du soufflet la canule, dont l'extrémité libre est aussitôt introduite dans l'anus ; on souffle ensuite avec précaution.

Dans le cas où l'on n'aurait pas sous la main cet appareil fumigatoire, on le remplace avantageusement par deux pipes en terre : l'une est bourrée de tabac, allumée, puis introduite par le bout de son tuyau dans l'orifice anal : contre le fourneau de cette pipe on accole le fourneau de la seconde par le tuyau de laquelle on souffle pour chasser la fumée dans l'intestin.

Les injections de fumée de tabac ne doivent pas durer plus de deux minutes, mais peuvent être répétées de quart d'heure en quart d'heure ; après chaque insufflation terminée, il faut presser l'abdomen de haut en bas, puis avant de réitérer la fumigation, on introduit dans l'anus la canule d'une seringue vide dont on retire vers soi le piston afin d'enlever l'air ou la fumée en excès dans l'intestin.

On pourrait encore faire usage du marteau de Mayor (marteau plongé quelque temps dans l'eau bouillante et qu'on maintient ensuite sur la peau pendant 15 à 30 minutes pour obtenir une

vésication ou une brûlure profonde) : on l'appliquerait sur le creux de l'estomac, sur la région du cœur. Mais je dois rappeler que le maniement de cet instrument et de l'appareil fumigatoire demandent des mains exercées, et que le médecin doit assister à leur emploi et le diriger.

Enfin, en cas d'insuccès des divers modes de secours qui précèdent, il faudrait chauffer à blanc des morceaux de fer (tringles, tiges quelconques) et toucher très-légèrement, de leur extrémité, d'abord les régions de l'estomac et du cœur, puis tous les points de la surface du tronc et des membres. C'est un excellent moyen de rappeler l'excitation nerveuse et que l'on pourrait remplacer par une flagellation énergique avec des linges roulés, des baguettes, un fouet, etc.

Dès que le noyé semble revenir à la vie, lui passer sous le nez de l'alcali, lui donner par cuillerées des boissons chaudes (thé, vin chaud, café, punch, infusion de menthe), lui introduire dans la bouche quelques gouttes d'eau-de-vie, de Cologne ou camphrée. S'il y a des nausées, favoriser le vomissement par des titillations du voile du palais à l'aide d'une barbe de plume. Si le ventre est tendu, demi-lavements d'eau salée. Si le sujet, de pâle, devenait subitement coloré à la face, promener des sinapismes sur les membres inférieurs et supérieurs, entre les épaules, et faire avaler huit à dix gouttes d'ammoniaque dans un verre d'eau sucrée.

**ASPHYXIE** par les **GAZ MÉPHITIQUES** de **L'ÉCLAIRAGE** (hydrogène bicarboné), des **FOURS A CHAUX**, des **VAPEURS DE CHARBON** (gaz acide carbonique et hydrogène carboné mélangés), de la **BRAISE DE BOULANGER** (gaz acide carbonique seul), des **GRANDES ASSEMBLÉES** qui vicient l'air (acide carbonique, vapeurs d'eau, produits salins et organiques de la peau, déjections, gaz de l'estomac et des intestins, etc.), de certains **AMAS VÉGÉTAUX** (fruits, notamment les coings), de la **FERMENTATION ALCOOLIQUE** (gaz carbonique des cuves à vins, celliers, brasseries), des **SILOS**, **SOUTERRAINS**, des **MINES** (gaz hydrogène proto-carboné, oxyde de carbone), du **SÉCHAGE DE LINGES ET DE FROMAGES** égouttés ou desséchés dans les locaux habités, des **PUITS**, **PUISARDS** et **CITERNES**, etc.

*Secours d'urgence.* — Ne pénétrer dans les endroits où ont eu lieu les accidents que si de la paille ou une chandelle allumées ne s'y éteignent pas à l'instant; en cas de doute, purifier l'air par des feux abondants, par des grandes quantités d'eau injectée, lancée pure ou aiguisée d'alcali.

Une fois la victime retirée, la déposer au grand air, la tête élevée; la déshabiller; frictions sèches et aromatiques, surtout aux mains et aux pieds; de temps en temps, ablutions froides sur le visage et le creux de l'estomac; manœuvres pour rappeler la respiration comme il a été dit aux paragraphes de « l'asphyxie » et de la « submersion. » S'il survient des nausées, provoquer le vomissement en titillant l'arrière-gorge avec une barbe de plume; demi-lavements d'eau salée. Faire respirer du vinaigre, de l'éther, etc.

L'EMPOISONNEMENT par l'ACIDE CARBONIQUE, dont l'encombrement de personnes, de fleurs, d'animaux, de fruits dans un espace restreint et clos, la nuit par exemple, sature l'air respirable, est également fatal aux ouvriers des fours à chaux, aux mineurs, aux vigneron qui descendent dans des cuves à raisins, aux cultivateurs qui pénètrent dans des greniers à grains longtemps fermés; il se produit alors une véritable asphyxie reconnaissable à la lividité violacée de la face, des lèvres, des ongles, du corps, à l'état profond de somnolence, etc.

*Secours d'urgence.* — Mettre l'asphyxié au grand air; le coucher sur le dos, sur une surface dure, la tête un peu élevée; le déshabiller rapidement; promener des sinapismes sur les membres; broser énergiquement les pieds, le dos, les mains; irriter les narines en approchant de l'alcali; asperger la face d'eau très-fraîche, soit vinaigrée, soit camphrée; donner des demi-lavements d'eau salée, vinaigrée ou savonneuse; faciliter le vomissement s'il y a des nausées; dès que la déglutition est possible, faire avaler quelques gorgées d'eau vinaigrée (deux à trois cuillerées par demi-litre d'eau); quand la connaissance est bien revenue, essuyer soigneusement tout le corps, les membres, la face, et coucher dans un lit bien chaud.



**ASPHYXIE par le GAZ DES FOSSES D'AISANCES, D'ÉGOUTS** (gaz hydrogène sulfuré.

*Secours d'urgence.* — S'il s'agit d'un égout, y établir tout d'abord un courant d'air au moyen de cheminées portatives placées au niveau du regard. Projeter ensuite de la chaux vive dans l'égout ou dans la fosse avant d'y descendre.

La victime étant extraite du milieu méphitique, la placer au grand air, poitrine et tête élevées; la déshabiller; asperger la face avec de l'eau froide; faire respirer de l'eau de Javelle (eau chlorurée), de l'alcali; arroser le corps avec de l'eau chlorurée au tiers, puis avec de l'eau vinaigrée; frictionner l'épine dorsale avec une brosse dure, l'épigastre et l'abdomen avec une flanelle imbibée d'eau-de-vie camphrée ou de spiritueux aromatiques; sinapismes aux jambes et surtout aux pieds; irriter les narines avec une barbe de plume ou avec les vapeurs d'une allumette soufrée; demi-lavements à l'eau salée ou vinaigrée, ou savonneuse; provoquer la respiration comme pour les noyés, etc. — Dès que la respiration est sensible, cesser de jeter de l'eau froide sur la face, de peur de gêner l'inspiration par le nez et la bouche; faire boire de l'eau vinaigrée et mettre le sujet dans un lit convenablement chauffé.

**L'ASPHYXIE par la CHALEUR** est le plus ordinairement produite par un séjour dans une température trop élevée, tels les travaux au soleil pendant l'été, les voyages dans le sud de l'Afrique, le sommeil près du feu, etc.

*Secours d'urgence.* — Placer l'asphyxié dans un endroit frais, mais pas trop froid : ainsi, il est souvent dangereux de le mettre à l'ombre; il serait préférable de le déposer au grand air, la tête élevée, le corps droit. Après l'avoir déshabillé et débarrassé de tout lien, on fera des applications froides sur le crâne, des affusions fraîches sur la face; pédiluves sinapisés ou salés, ou aiguisés de cendres, de vinaigre ou d'une décoction de foin; frictions énergiques sur les jambes. Dès que le sujet revient à lui, faire avaler quelques gorgées d'eau vinaigrée, de limonade, mais bien se garder de donner du vin, des préparations alcooliques ou aromatiques; demi-lavements d'eau tiède vinaigrée.

L'ASPHYXIE par le FROID est celle qui demande le plus de persévérance et de méthode dans l'assistance : des soins de quinze heures sont parfois nécessaires pour obtenir le succès. L'essentiel est de ne pas céder à l'entraînement du vulgaire pour mettre de suite l'asphyxié au contact d'un bon feu : cette imprudence lui coûterait définitivement la vie. Il en est de même de la pernicieuse habitude de plonger les victimes dans un tas de fumier ; on ne peut que les y asphyxier par le gaz carbonique qui s'en dégage.

*Secours d'urgence.* — Envelopper le sujet entièrement, moins la face, dans une couverture, du foin, de la paille, des vêtements bien secs ; le transporter sans secousses brusques dans un endroit frais, mais abrité, dont on élèvera graduellement la température seulement quand le corps aura repris sa chaleur.

Si les articulations ont encore de la souplesse, déshabiller l'asphyxié et couvrir le corps entier et les membres de linges imbibés d'eau froide, même glacée ; — si le corps était, au contraire, tout-à-fait raide, le plonger entièrement dans de la neige ou dans une baignoire d'eau très-froide, dont, tous les quarts d'heure, on élèverait progressivement la température ;

Dès que les membres reprendront de la souplesse, étendre l'asphyxié sur un matelas ; exercer sur la poitrine et le ventre les pressions, et sur les membres supérieurs les manœuvres nécessaires pour ranimer la respiration, comme pour les noyés ; faire des frictions générales avec de la neige ou des linges trempés dans de l'eau très-froide ;

Chatouiller les narines et les lèvres avec une barbe de plume ; faire respirer des odeurs fortes ;

Dès le rétablissement des signes de la vie, dès que le corps se réchauffe, bien l'essuyer, ainsi que les membres, avec des linges très-secs ; coucher l'individu dans un lit dont la température sera proportionnée, par degrés progressifs, à celle du corps ;

Dès qu'il pourra avaler, lui faire boire un demi-verre d'eau froide, additionnée d'une petite cuillerée d'eau de mélisse ou de Cologne, ou d'un spiritueux quelconque, soit encore une infusion aromatique chaude (menthe, verveine, café léger) ; mais

si l'engourdissement persiste, administrer de préférence de l'eau vinaigrée en boisson et des lavements d'eau salée ou savonneuse.

**L'ASPHYXIE par la Foudre** peut être prévenue en ayant soin, tant que le tonnerre n'est pas tombé, de ne pas rester sur un point culminant, autour d'édifices élevés et dépourvus de paratonnerres, sous les arbres, près des cloches mises en branle, de ne pas se sauver à toutes jambes, de ne pas se mettre dans un courant d'air (portes et fenêtres doivent donc être fermées).

*Secours d'urgence.* — L'individu frappé par la foudre doit être porté au grand air, dépouillé de ses vêtements, couvert ensuite et tout entièrement d'affusions froides pendant un quart d'heure, frictionné énergiquement sur les extrémités, enfin massé et soumis aux mouvements des membres supérieurs, comme les noyés.

**L'INANITION** par suite de famine, de disette, d'inondation, de naufrage, de maladie empêchant l'individu de se nourrir (dégénérescence de l'estomac, de l'intestin), se manifeste par la rapidité de l'amaigrissement progressif, le refroidissement du corps avec sensibilité extrême au froid, la faiblesse de la respiration, l'insensibilité du pouls, la fétidité des sécrétions (diarrhée notamment, vomissements), la permanence d'hémorrhagies, l'acuité de la soif, le délire, l'impuissance physique à se mouvoir, le facies cadavérique, de longues syncopes, etc.

*Secours d'urgence.* — Ne donner que très-peu de liquides nourrissants à la fois, tels quelques cuillerées de bouillon léger, d'eau rougie sucrée, de café peu fort, de viande crue finement hachée; trop d'aliments d'un seul coup, fussent-ils très-peu nutritifs, risqueraient de déterminer des indigestions fatales. La plus grande prudence, des précautions prolongées sont donc indispensables pour ranimer la vitalité des organes digestifs : on fera bien de faire sur le corps des frictions stimulantes avec des alcoolats aromatiques, afin d'exciter la vie à la périphérie; faire respirer de l'air pur et ventilé; surveiller les fonctions intestinales; lavements de bouillon, de vin, etc.

**MORT SUBITE, MORT APPARENTE.** — Nous avons indiqué (page 66)

les signes de la mort et les moyens de la constater. A ce sujet, nous ne saurions trop nous élever, au nom de l'hygiène, de la sécurité et de la moralité, contre la barbare pratique, suivie dans les classes populaires des villes et des campagnes, de déshabiller rapidement les individus supposés avoir rendu le dernier soupir, de les étendre tout nus sur le sol, les laver à grande eau froide, de leur lier les mains sur le ventre, leur fermer la bouche à l'aide d'une mentonnière, de les revêtir ensuite d'une chemise et d'un caleçon et de les abandonner dans ce simple et léger costume sur une paille, recouverts, y compris la face, d'un drap-linceul, pendant vingt et quelques heures, dans une atmosphère froide, mais viciée par bon nombre de chandelles, etc. N'est-ce pas assez pour qu'un reste de vie s'éteigne rapidement? Heureux encore quand une précipitation bien imprudente n'a pas mis le corps dans un cercueil bien cloué, une dizaine d'heures après le décès, sans qu'aucun médecin n'ait vérifié la mort, surtout sans qu'aucun signe de décomposition n'ait eu le temps de la révéler!

Il faut bien se le rappeler : la raideur, qui est un signe de mort, se présente également chez les individus gelés, frappés par le choléra ou atteints de convulsions; le refroidissement du corps se prononce rapidement chez les individus qui meurent de faim, chez les noyés, et cependant on parvient à ranimer les uns et les autres. Les asphyxiés restent longtemps chauds après la mort. On ne doit donc jamais précipiter une inhumation, dans le cas de mort subite surtout, et ne pas négliger l'application prolongée des *secours d'urgence* les plus vulgaires. Ainsi, ne garder près de soi que le nombre suffisant de personnes pour aider; chercher à ranimer la chaleur vitale par des frictions générales stimulantes (alcool camphré, essence de térébenthine), des lavements irritants (eau salée, tabac), des sinapismes étendus, des boissons cordiales (punch, vin chaud, eau de menthe), des bouteilles d'eau bouillante ou des corps très-chauds placés le long des membres; entretenir dans la pièce une température modérée, mais surtout un air pur et renouvelé, et éloigner toutes les causes qui pourraient le vicier, etc.

---

# HUIT ANS DE L'HISTOIRE DE SALINS

ET DE LA FRANCHE-COMTÉ

(1668 - 1675).

MÉMOIRES CONTEMPORAINS PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS

Par A. VATSIEUX, archiviste de l'Ain

---

## LIVRE III

(Suite)

### CHAPITRE X

**SOMMAIRE.** — Le duc de la Feuillade entre à Salins. — Il insulte le mayeur. — Les blessés français meurent en grand nombre. — M. d'Apremont, gouverneur de la ville. — Visite du duc de Duras, gouverneur de la province. — Investissement du fort Sainte-Anne. — Reddition du fort de Joux. — Une partie de la garnison de Salins part pour la Lorraine. — Démarches pour le rachat des cloches. — Prise de Sainte-Anne. — Exigences du sieur d'Apremont. — Il retient prisonnier le magistrat dans la chambre du Conseil. — Le bruit court que la province doit être rendue à l'Espagne. — La ville est affligée de maladies contagieuses. — Démêlés du magistrat avec le sieur de Louville, lieutenant du gouverneur. — M. de Malpas est exilé pour avoir refusé une charge de conseiller au parlement.

Le 22, le duc de la Feuillade étant entré dans la ville et ayant invité le magistrat de faire chanter le *Te Deum* en l'église Saint-Anatoile, M. le mayeur, avec plusieurs du magistrat, s'y seroient rencontrés; et comme le sieur mayeur portoit son épée, ledit sieur de la Feuillade, par un emportement autant surprenant qu'inouï, auroit violemment levé l'épée audit sieur mayeur en pleine rue, avec reproche qu'il n'étoit de condition à pouvoir la porter, l'ayant à ce moyen mortifié au dernier point. Mais ayant par après été informé qu'il étoit de condition noble, il lui auroit lui-même remis l'épée avec excuses de satisfaction, l'ayant prié d'oublier cet affront.

Le même jour, les François auroient établi l'hôpital des blessés

dans le couvent des Cordeliers, dans lequel la majeure part des blessés seroient morts, par le peu d'expérience des médecins et chirurgiens françois qui, laissant gangrener les plaies, auroient été réduits à couper bras et jambes à ces misérables patients, lesquels auroient ensuite perdu la vie avec les membres. Se passa pourtant un plaisant trait entre deux de ces blessés, à chacun desquels avoit été coupée une jambe. L'un d'iceux auroit dit à l'autre par raillerie, aussitôt l'opération faite : « Camarade, veux-tu jouer ta bonne jambe contre la mienne ? » Mais cette raillerie n'auroit pas empêché que l'un et l'autre n'en perdissent la vie.

Le 23, le magistrat seroit allé faire civilité par quatre commis au sieur comte d'Apremont, établi gouverneur de la ville, lequel les auroit reçus fort civilement, avec assurance qu'il tâcheroit d'entretenir une bonne intelligence avec ledit magistrat et de servir la ville en tout ce qu'il pourroit ; après quoi étant arrivé le sieur duc de Duras, nouvellement gouverneur de la province, le magistrat lui seroit, en corps, allé faire la révérence, ce qui auroit été aussi bien reçu par ce duc, lequel auroit réglé la garnison de la ville et des forts au nombre de 800 hommes d'infanterie pour cette fois ; et ensuite seroit parti sur les six heures du soir pour aller commander l'armée au siège de Joux, à cause du départ du sieur de la Feuillade, ayant pris sa route pour Paris.

Le 24, le régiment Royal étant entré dans la ville pour garnison, les officiers tant seulement auroient été le même jour pourvus de logemens, les soldats ayant demeuré campé sur les places publiques jusques au lendemain que les commissaires étant vehus au magistrat, se seroient fait donner les rôles de la bourgeoisie des quatre paroisses et auroient voulu eux seuls disposer de billets de logemens, pour en charger qui bon leur auroit semblé, sans exemption de qui que ce fut, excepté du chef de la justice, du sieur mayeur de la ville, et des quatre premiers échevins ; mais ayant trouvé cet emploi trop importun, ils l'auroient remis au magistrat trois jours après.

Le 26, une partie de l'armée seroit décampée pour aller in-

vestir Joux et Sainte-Anne. Le surplus ayant aussi marché les 27, 28, 29 et 30, excepté le régiment de Bouillon, lequel étant arrivé à Salins le 28 dudit mois, il y auroit eu logement avec le régiment Royal jusques au premier juillet, qu'il auroit marché pour suivre le reste de l'armée : et néanmoins seroit retourné le 4 dudit mois à Salins et y auroit été reçu et logé, ayant apporté nouvelle de la capitulation et reddition du château de Joux, dans lequel commandoit le sieur Audressot, de Dole, auquel Sa Majesté auroit confié cette place comme à un homme de cœur et de résolution, qui néanmoins l'auroit rendue sans avoir soutenu qu'un jour de siège.

Le 6 juillet seroit parti le régiment Royal pour s'acheminer avec grande hâte du côté de la Lorraine, à cause des armées impériales y survenues, après avoir pris la ville de Grave, tellement que le seul régiment de Bouillon seroit resté dans Salins en garnison dans l'attente de quelques autres troupes qui, avec ce régiment, feroient la garnison de 30 compagnies d'infanterie et deux compagnies de chevaux légers; lesquelles troupes étant arrivées le 7 juillet, le commissaire auroit distribué les billets à 40 heures du soir, ce qui auroit infiniment embarrassé et molesté la bourgeoisie en ce que le commissaire auroit changé le logement de ceux de Bouillon pour en leur place mettre les nouveaux venus et renvoyer dans d'autres maisons ceux de Bouillon; lesquels néanmoins s'étant déjà trouvés, ou retirés, ou couchés dans leurs logemens, n'auroient voulu en sortir cette nuit, en telle sorte que les bourgeois qui les avoient auroient été chargés des nouveaux venus avec eux jusques au lendemain.

Le 8, 9 et 10 juillet, MM. du clergé avec le magistrat et les notables auroient été plusieurs fois assemblés pour, de commun accord, chercher moyen de trouver deniers jusques à 3000 livres pour rédimer les cloches que les commis de l'artillerie à l'armée françoise auroient prétendu leur appartenir par un droit de la guerre; contre quoi ayant été représenté au sieur intendant que cette prétention n'étoit fondée, puisque le canon auroit joué sans que la ville eut été sommée, il n'auroit laissé de déclarer que les commis de l'artillerie étoient fondés à leur prétention, non-

seulement pour les cloches, mais encore pour tout autre métal étant dans la ville, notamment pour la batterie de cuisine ; tellement que ladite assemblée ayant été faite pour y pourvoir, les sieurs commis de Saint-Anatoile auroient accordé de fournir à la ville en pur don la somme de 4000 livres, ceux de Saint-Michel 200, ceux de Saint-Jean 300 ; mais comme ceux de Saint-Maurice et de Notre-Dame n'auroient rien voulu contribuer, non plus que les maisons religieuses, il auroit été résolu à cette assemblée que l'on remerciroit lesdits sieurs de Saint-Anatoile, de Saint-Michel et de Saint-Jean de leur bonne volonté, et que, pour rendre un chacun égal, l'on nommeroit douze commis, moitié du magistrat et moitié des notables, lesquels, avec M. le mayeur, feroient un répartition par famille sur toute la ville, le fort portant le faible, jusques à la somme, dans laquelle MM. du clergé seroient compris avec les monastères ; et auroient néanmoins lesdits sieurs du clergé la liberté de se cottiser eux-mêmes raisonnablement, avec déclaration qu'au cas où quelqu'un d'entre eux refuseroit de contribuer, l'on se saisiroit de partie des cloches des refusants, qu'on vendroit pour y satisfaire.

Le 14, le sieur d'Apremont étant retourné du camp devant Sainte-Anne à cause de la prise de cette place, qui étoit estimée imprenable et qui néanmoins auroit été rendue le 10 dudit mois, le troisième jour après qu'elle auroit été battue du canon, sans qu'il y ait eu sujet de capituler, le bruit ayant couru avec fondement que le capitaine Bolay, qui y avoit été établi gouverneur par S. M. C., s'étoit laissé gagner par argent. Ledit sieur d'Apremont s'étant informé à son retour si Messieurs du magistrat avoient pourvu à trouver des tapisseries de haute-lice pour deux chambres, et de Bergame pour une autre dans la maison de M. d'Andelot, avec des chaises tapissées et des lits assortis de soie pour son usage, à cause qu'il vouloit absolument être logé dans cette maison, pour laquelle on auroit été contraint d'accorder 550 liv. de la part et aux frais de la ville annuellement à M. d'Andelot pour location ; sur ce que l'on auroit fait entendre audit sieur d'Apremont qu'il étoit très-difficile de rencontrer dans Salins des tapisseries de haute-lice à emprunter qui fussent à son gré, à



cause que les bonnes maisons de la ville avoient envoyé leurs meubles les plus précieux en Suisse, et qu'au regard des lits assortis de chaises, l'on ne sauroit non plus comment y satisfaire, puisqu'il avoit méprisé un ciel-de-lit de velours verd assorti de belles franges en crépines, avec les rideaux de même couleur, en valeur de plus de 350 francs ; ne s'étant non plus voulu contenter d'un ameublement de chaises tapissées dont on avoit fait emprunt à frais, il auroit pris ce léger prétexte d'accuser lesdits sieurs du magistrat de négligence à pourvoir à son ameublement, et seroit entré en si grande colère contre eux que, le lendemain 11 dudit mois, comme ils s'étoient en partie assemblés dans la maison de ville avec les commis des notables pour vacquer au répartition destiné à l'acquittement des cloches, il les auroit fait arrêter dans la chambre du conseil par une garde de dix mousquetaires et un officier, qu'il auroit envoyés à la porte de la chambre avec ordre de ne laisser sortir personne, non pas même pour entrer dans l'antichambre voisine, et environ une heure après avoir envoyé à eux le sieur de Louville, lieutenant du roi, pour leur signifier que cet arrêt avoit été ordonné à raison que ledit sieur d'Apremont étoit mal satisfait de leur lenteur à trouver l'ameublement à son gré, pourquoi ils tiendroient ledit arrêt jusqu'à ce qu'ils y eussent pourvu, ce qui les auroit contraint de prendre à louage un lit de damas à une pistole par mois, d'acheter bien chèrement des chaises tapissées à l'usage des églises Notre-Dame-Libératrice et de la Croix, pendant quoi ils auroient tenu arrêt jusques au lendemain, 12 dudit mois, que le sieur d'Apremont leur auroit envoyé, sur les deux heures après midi, le major de la garnison pour leur donner liberté. L'on a appris que s'auroit été par ordre de M. le duc de Duras et de M. l'intendant, lesquels ayant été avertis dans le camp de Sainte-Anne de cette détention et du mépris de la magistrature, auroient désapprouvé telle violence comme contraire aux intentions de S. M., dont la plus grande et louable intention est à la clémence. C'est pourquoi MM. du magistrat, par l'avis de MM. du clergé et notables, auroient résolu d'en faire leurs justes plaintes à M. le duc de Duras, le supplier par des remontrances contenant la vérité du fait, de les plutôt

admettre à la démission de la magistrature que de les laisser dans l'oppression ; et enfin porter le tout aux pieds du roi, pour implorer sa justice en une chose de cette conséquence, où, sans aucun crime, mais seulement pour une vétille un magistrat a été si indignement traité. L'on n'en a pas su le véritable sujet, sinon que possible ceci est un effet du déplaisir que le sieur d'Apremont auroit conçu d'un bruit qui auroit couru que dans peu de temps la Bourgogne devoit être remise sous la domination de la maison d'Autriche, ce que plusieurs personnes conjecturèrent par les visions nocturnes, qui fréquemment apparoissoient aux soldats françois qui étoient de garde dans le fort Saint-André et de Chastel-Belin, le même ayant déjà été remarqué avant la sortie des François en l'année 1668.

Le 13, M. le duc de Duras et M. l'intendant étant arrivés, trois commis du magistrat avec deux des notables leur seroient allés rendre les respects dus aux personnes de leur rang, et en même tems, leur ayant fait les plaintes des violences du sieur d'Apremont, en sa présence même, il auroit voulu tourner en raillerie l'arrêt du magistrat, disant que son intention n'avoit été de l'arrêter effectivement ; mais nonobstant ce, Monsieur le duc auroit fort désapprouvé ce procédé, et auroit déclaré audit sieur d'Apremont qu'il avoit agi contre l'intention du roi, qui étoit de vivre en paix et intelligence avec les magistrats, et que quant à son ameublement, le magistrat ne lui devoit point fournir de tapisseries ; que si toutefois il avoit cette déférence pour lui que de lui en prêter, il devoit l'en remercier comme d'une faveur, et qu'il n'auroit qu'à plier les épaules si le magistrat lui en refusoit ; qu'au surplus, comme il avoit appris que le magistrat avoit été contraint de se servir des tapisseries de deux églises, il vouloit et ordonnoit qu'à l'heure même le sieur d'Apremont le remerciât sans s'en servir, et qu'enfin il prioit le magistrat d'oublier cet affront sans aller s'en plaindre plus avant, et qu'il espéroit que le sieur d'Apremont agiroit avec plus de modération à l'avenir. Et par effet, M. d'Apremont auroit prié M. le mayeur d'oublier le tout, et en signe de réconciliation, lui auroit touché en main en l'assurant qu'à l'avenir il demeureroit bon ami avec le magistrat, dont

il estimoit et honoroit tous les suppôts en particulier.

En ce tems la ville a été affligée de maladies populaires, de fièvres contagieuses, dont un grand nombre de familles ont été atteintes et un grand nombre de personnes mortes de l'un et de l'autre sexe, de toutes sortes d'âges et de conditions : ces maladies auroient continué jusques à l'an révolu.

Le sieur d'Apremont étant dès lors parti de la ville pour mettre ordre à son mariage avec une demoiselle Bosques, d'Auxonne, le sieur de Louville, son lieutenant établi par le roi, auroit pendant son absence administré le gouvernement de Salins avec beaucoup d'aigreur et d'emportement contre le magistrat, traitant continuellement les suppôts d'icelui de fripons et autres paroles outrageuses, usant de menaces envers eux, disant qu'il les noirciroit auprès de M. le duc de Duras, les traversant incessamment et en toute occurrence sans que l'on en ait pu savoir aucun sujet légitime, prenant prétexte sur la moindre vétille ; ce que le magistrat auroit supporté longtems avec une grande modération, jusqu'à ce que, le 3 août, étant arrivé dix-huit compagnies d'infanterie pour demeurer dans cette ville, le magistrat auroit été contraint de, à la participation dudit sieur de Louville et du sieur Gaigne, commissaire de la garnison, prier les sieurs ecclésiastiques de loger de ces nouvelles troupes chacun selon ses forces, pour une nuit tant seulement, en attendant la sortie du régiment de Bouillon, qui devoit partir le lendemain pour aller à Besançon ; ce qui ayant été refusé d'assez mauvaise grâce par lesdits sieurs ecclésiastiques, qui n'auroient voulu avoir la charité de considérer que, si l'on doubloit le logement chez les bourgeois, en mêlant le soldat nouveau admis avec l'ancien, il en résulteroit nécessairement du désordre, ce qui mettroit la ville dans un grand danger. L'on n'auroit laissé, dans une occasion si pressante, d'adresser des billets de logement pour cette seule nuit aux gens d'église, d'où un sieur chanoine ayant pris sujet d'aller faire plainte audit sieur de Louville, il seroit allé à la minuit chez le secrétaire de la ville, il y auroit mis plusieurs soldats vivre à discrétion et l'auroit chargé du logement et subsistance de quatre ou cinq chevaux, qu'il auroit été contraint d'avoir à ses frais dans

une hôtellerie, de tout quoi la ville l'auroit peu après désintéressé. Bien plus, ledit sieur de Louville l'auroit traité très-indignement de mots injurieux et lui auroit plusieurs fois levé la canne sur la tête, comme pour le vouloir frapper, ce qui auroit fait résoudre le magistrat d'écrire à M. le duc de Duras pour l'avertir des violentes façons d'agir dudit sieur de Louville, comme pareillement auroit fait le sieur Gaigne, aussi traversé dans l'économie des logemens par le sieur de Louville; tellement que ledit seigneur de Duras auroit envoyé à Salins le commissaire général des troupes de Bourgogne pour l'informer de la vérité du fait et lui en faire rapport, et cependant auroit fait une réponse très-civile au magistrat le 5 dudit mois, par laquelle il auroit témoigné le déplaisir qu'il avoit des déportemens dudit sieur de Louville, avec avis qu'il lui avoit écrit particulièrement sur ce sujet, l'admonestant de vivre à l'avenir d'une meilleure intelligence et plus doucement avec le magistrat, puisque telle étoit l'intention du roi, et ajoutant au surplus que ledit sieur de Louville chercheroit désormais les occasions de rendre office au magistrat et de témoigner qu'il l'avoit en estime, tant en général qu'en particulier; et qu'au regard des logements, son intention étoit que les ecclésiastiques aidassent à les supporter en pareilles occasions que celle qui s'étoit présentée. Mais, nonobstant, le magistrat n'auroit laissé d'en décharger MM. de l'Église, quoique la garnison fut établie de trente-quatre compagnies, dont il y en avoit déjà trente-deux dans la ville, le surplus étant attendu de jour à autre, comme effectivement trois autres compagnies seroient encore arrivées le 8 dudit mois. Le sieur de Louville étant donc fâché de la rescription à lui faite par le duc de Duras, s'en seroit venu accompagné dudit sieur commissaire général dans la maison de ville, le magistrat y étant assemblé le 9 août, et ayant été introduit dans la chambre du conseil avec le commissaire, auroit voulu faire reproches à MM. du magistrat des plaintes par eux faites contre lui audit seigneur duc, feignant d'en ignorer les causes et s'efforçant de penser les inculper de plusieurs choses, dont une partie étoit imaginaire et le surplus consistoit en affaires de néant. Après lesquelles accusations, qu'il auroit faites avec toute la cha-

leur et emportement possibles, et qui cependant auroient été écoutées avec silence et grande modération, M. le mayeur ayant voulu y répliquer pour convaincre ledit sieur de Louville du contraire, et mettre en évidence le juste sujet des plaintes faites à M. le duc, le sieur de Louville, ne pouvant se démêler contre ces vérités, auroit eu recours à ses emportemens ordinaires, qu'il auroit fait éclater plusieurs fois en présence dudit sieur commissaire général, lequel auroit été contraint de lui imposer silence, lui représentant que, puisque MM. du magistrat lui avoient donné attention sans le troubler, il étoit aussi juste qu'il leur donnât les moyens de se défendre sans les interrompre. Mais nonobstant ce, il n'auroit laissé de continuer ses saillies, d'offenser de ses paroles M. le mayeur, d'injurier le secrétaire de la ville des mots de faussaire et fripon, à cause qu'il maintenoit les mauvais traitemens qu'il lui auroit fait la nuit du 4 août et le 5, et enfin se seroit emporté à le menacer d'un mauvais traitement; tout cet emportement n'ayant pas peu contribué à persuader ledit sieur commissaire général des justes sujets de plainte de MM. du magistrat, pour ensuite resservir M. le duc de Duras des façons d'agir du sieur de Louville, lequel, après le départ du sieur commissaire, auroit recherché le mayeur d'une réconciliation, tant avec lui qu'avec les autres sieurs du magistrat.

Le 20, le comte d'Apremont étant retourné avec sa nouvelle épouse, et étant descendu à l'hôtel du sieur d'Andelot, qui lui avoit été préparé de la part de la ville, auroit été régalaé de la part du magistrat par quantité de vins d'honneur de diverses sortes, avec limonades, et par confitures sèches et liquides en profusion pour Madame sa femme, le tout à lui envoyé après un compliment à lui fait par quatre commis du magistrat, dont il auroit témoigné grande satisfaction, par une visite qu'il auroit rendue le lendemain à M. le mayeur, auquel il en auroit fait les remerciemens, et du soin que l'on auroit eu de lui trouver un très-beau ameublement pour sa maison, ajoutant qu'il connoissoit bien que MM. du magistrat étoient plus honnêtes gens qu'on ne les lui avoit figurés, et que ceux qui lui en avoient parlé en mal lui avoient

rendu, aussi bien qu'à eux, un mauvais office, ajoutant qu'il étoit marri de ce qui s'étoit passé ensuite de ces mauvaises impressions, et qu'à l'avenir il témoigneroit l'estime qu'il faisoit de MM. du magistrat.

Le 25 dudit mois d'août, jour de fête de Saint-Louis, ledit sieur d'Apremont auroit ordonné une réjouissance publique pour toute la garnison, tant dans la ville que dans les forts, ayant fait mettre tous les soldats sous les armes avec des salves de mousqueterie et décharges de canon plusieurs fois réitérées dès les huit jusques à dix heures du soir, le tout accompagné de feux de joie, tant sur les places publiques de la ville que sur les plus hautes éminences des montagnes qui l'entourent, ayant voulu que le magistrat ordonnât à tout chef d'hôtel de mettre nuitamment, pendant ces deux heures, des chandelles aux fenêtres, ce qui auroit été obéi par les bourgeois; lesdites réjouissances ayant été faites tant pour célébrer la fête de ce jour qu'à raison d'une bataille depuis peu donnée aux Pays-Bas, entre les armées impériales, espagnoles et hollandaises, d'une part, et l'armée françoise d'autre, le sieur d'Apremont voulant persuader que l'avantage de la victoire avoit été du côté des François, quoiqu'au contraire l'on fût averti que l'armée françoise, sous la conduite du prince de Condé, avoit été maltraitée et mise en déroute après avoir eu quelque avantage au commencement du combat. Et pour penser tant plus persuader au peuple cette prétendue et supposée victoire, ledit sieur d'Apremont en auroit de rechef ordonné la réjouissance réitérée en la forme que dessus, avec le *Te Deum* et l'*Exaudiat*, en l'insigne église Saint-Anatoile, et l'assistance du magistrat en corps, le 4 septembre. Mais bien loin de s'en être laissé persuader, tout au contraire l'on reçut la confirmation assurée de la déroute du prince de Condé, avec perte de presque son armée entière et de la prise par assaut de la forte ville de Grave par lesdites armées impériales sur les François, qui la tenoient dès l'année 1672 sur les Hollandois (1).

(1) L'auteur veut parler ici de la bataille de Senef, dont le résultat resta en effet incertain.

Le même jour, seroit arrivé ordre à M. de Malpas, lieutenant-général, confirmé à vie en cette charge par Philippe IV, roi d'Espagne, de sortir de cette province de la part du roi de France, à cause qu'il avoit refusé une charge de conseiller au parlement de Dole, dont S. M. T. - C. l'avoit honoré depuis la prise du pays, de laquelle charge ledit sieur de Malpas (Bouhelier de Mantry) s'étoit excusé sur son haut âge et ses infirmités, lesquelles ne lui permettoient qu'à peine de se faire porter à l'audience du bailliage une fois par semaine, lui permettroient bien moins de changer son séjour de Salins, où il étoit établi à cause de ses biens, pour aller à Dole, où il ne possédoit rien, et aller à la cour deux fois par jour, comme MM. les conseillers sont obligés de faire pour le devoir de leur charge ; si bien qu'en suite dudit ordre, le sieur de Malpas seroit parti pour quitter la province avec une constance admirable, le 12 dudit mois, pour se retirer à Porentruy, accompagné de son fils du second lit et de sa fille aînée du même mariage.

(A suivre).

---

#### SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

---

### L'INSTITUT SMITHSON, A WASHINGTON

PAR E. BLONDEAU, MEMBRE FONDATEUR

Depuis trois ans, la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny reçoit, en échange de son Bulletin, les rapports annuels de l'Institut Smithsonian, fondé depuis près de trente ans à Washington (Etats-Unis), par la libéralité d'un simple citoyen. Le développement rapide de cette grande institution et l'autorité scientifique qu'elle a acquise dans les deux mondes donnent un intérêt d'actualité aux renseignements que les rapports de 1872 et 1873 nous fournissent sur son organisation et ses travaux.

En 1846, un ami des sciences, James Smithson, légua tous ses biens aux Etats-Unis d'Amérique, pour fonder à Washington, sous le nom

d'Institut Smithson, un établissement destiné à contribuer au progrès et à la vulgarisation des connaissances humaines. Ce legs, dont la valeur dépassait 500,000 dollars, fut accepté par le Gouvernement, et, le plan d'organisation proposé par le professeur Joseph Henry ayant été approuvé, ce savant reçut le titre de Secrétaire-Directeur, et bientôt s'élevèrent, sous sa surveillance, les constructions nécessaires à cette nouvelle institution scientifique, qui devait porter et perpétuer le nom de son fondateur.

La simplicité du plan adopté pour réaliser les intentions de Smithson contribua pour beaucoup au succès de l'institution.

L'administration se compose d'un conseil de quinze régents, qui se réunit en session une fois seulement par année. Toutes les opérations sont dirigées par un seul individu, nommé le Secrétaire, qui se choisit lui-même des aides et dépense les revenus de la fondation avec le consentement des régents. Une Commission exécutive, formée de trois régents, contrôle les titres de dépense et de recette, vérifie la bonne tenue des livres, ainsi que l'état du matériel, et c'est sur son rapport que la gestion du Secrétaire est approuvée. On voit par là que les rouages administratifs de cet établissement scientifique sont réduits au plus petit nombre possible, et que l'initiative la plus étendue est laissée au Secrétaire, qui n'est réellement limité dans sa liberté d'action que par les dispositions réglementaires du plan d'organisation.

C'est par ses publications que l'Institut Smithson a exercé surtout une grande influence sur le mouvement scientifique. Ces publications se divisent en trois catégories : 1° Les contributions aux sciences ; 2° les miscellanées ; 3° les rapports annuels. Les contributions aux sciences consistent en mémoires où sont signalées de nouvelles découvertes scientifiques. Ils reposent, en général, sur des recherches originales qui ont été subventionnées par l'Institut. — Les miscellanées ou publications diverses se composent d'ouvrages destinés à faciliter l'étude des différentes branches de l'histoire naturelle, de la météorologie, etc.... Elles ont pour but particulier d'engager les étudiants à se créer une spécialité dans l'une de ces sciences. — Les rapports annuels font connaître les opérations, les dépenses, ainsi que la situation de l'Institut ; ils donnent, en outre, des traductions de travaux étrangers que les étudiants américains ne pourraient se procurer facilement, des comptes-rendus de conférences, des extraits de correspondance, etc.

Les publications de l'Institut Smithson appartenant aux deux premières catégories sont surtout destinées aux Sociétés savantes de



premier ordre qui envoient en échange tous leurs travaux, aux bibliothèques importantes qui rendent une valeur équivalente au moyen de leurs ouvrages en double, et aux grandes Facultés qui joignent à leurs observations météorologiques toutes les publications relatives à leur organisation et à leur histoire. Elles sont largement distribuées à toutes les institutions scientifiques des Etats-Unis où elles peuvent trouver des lecteurs. Les rapports annuels sont encore plus libéralement répandus. Tirés à 12,500 exemplaires, ils sont offerts à tous les observateurs correspondants, à quelque branche des sciences naturelles qu'ils appartiennent, à tous ceux qui contribuent sérieusement à augmenter la bibliothèque et les collections, ou en échange de publications scientifiques de moindre importance que les précédentes. Les échanges de ces diverses publications ont acquis une grande extension. Le nombre des établissements avec lesquels ils ont lieu s'élevait à 1985 en 1872. Il était de 229 pour la France seule.

Pour donner une idée plus complète du but poursuivi par l'Institut et de ses tendances scientifiques, nous signalerons succinctement, d'après le rapport annuel, ce qu'il y a de plus saillant dans ses publications relatives à l'année 1872.

Parmi les articles aussi intéressants que variés du rapport annuel, nous citerons les suivants : Une leçon du professeur A.-P. Peabody sur *l'Education scientifique des mécaniciens et des artisans*; le *Commerce aborigène et les Instruments de l'âge de pierre du Nord Amérique*, par Ch. Rau; la *Minéralogie optique*, par Bresina; les *Troglodytes du Vésère*, par Paul Broca; les *Bases organiques*, par Bauer; les *Limites de la Géologie et de l'Histoire*, par Suess; les *Phénomènes observés sur les Lignes télégraphiques pendant les Aurores boréales*, par Donati; *l'Azote et ses Composés*, par Bletzinski; une notice biographique sur *Edouard Lartet*, par Fischer; *l'Eloge d'Ampère*, par Arago; une leçon sur *la Météorologie de la Russie*, par le docteur Voeikof, et un grand nombre de communications particulières sur les antiquités des différentes régions des Etats-Unis.

La météorologie tient une grande place dans les travaux de l'Institut. Il avait en préparation, en 1872, un volume de tables de chutes de pluie et de neige aux États-Unis, se rapportant à environ 600 stations, et résumant, non-seulement les observations de l'Institut, mais aussi celles du département de l'agriculture, du service médical militaire, de l'inspection des lacs du nord et du nord-ouest, de l'Institut Franklin de Philadelphie, ainsi que celles des autres institutions scientifiques et des

particuliers. Ce volume résume à lui seul tous les travaux de l'Institut Smithson en ce qui concerne la météorologie des Etats-Unis.

La science botanique est représentée par un travail du docteur Horatio-C. Wood sur les algues d'eau douce. C'est le complément d'un grand ouvrage sur les algues marines du docteur Harvey, publié en 1858 aux frais de l'Institut Smithson. Les dépenses que cette publication entraînait n'avait permis, ni à la Société philosophique américaine, ni à l'Académie des sciences naturelles de Philadelphie, de prendre l'initiative de son impression.

Une autre étude également encouragée par l'Institut est celle des *Marées*. Le mémoire de M. William Ferrel sur ce sujet a nécessité, non-seulement des développements mathématiques très-étendus pour établir une théorie des marées concordante avec les observations, mais encore de nombreux calculs numériques qui ont été exécutés aux frais de l'Institution.

Un travail plus considérable encore sur l'astronomie, et sur le point d'être publié, c'est la détermination de l'orbite d'Uranus, par le professeur S. Newcomb, de l'Observatoire national. Ce travail occupait l'auteur depuis treize ans. Il nécessitait, comme le précédent, en outre des plus hautes spéculations mathématiques, des calculs numériques d'une étendue si considérable, que ce savant eût été dans l'impossibilité de les faire exécuter sans l'assistance de l'Institution.

M. Newcomb fait ressortir par les considérations suivantes l'utilité de son travail :

« Ceux qui ne s'occupent pas spécialement d'astronomie seront peut-être surpris que, malgré la découverte de Neptune, qui date de plus d'un quart de siècle, les positions d'Uranus dans toutes les éphémérides astronomiques soient encore calculées sans avoir aucun égard à l'action de cette planète. »

Etilajouteplusloin,ausujetdelanécessitédenouvelles tables d'Uranus:

« Le peu d'attrait des astronomes pour un travail aussi aride est mis en évidence par ce fait que les tables de Jupiter et de Saturne, aussi bien que celle d'Uranus, ont plus de cinquante ans, et renferment naturellement des erreurs considérables (1). »

(1) Les lacunes signalées par M. Newcomb n'existent plus aujourd'hui. Dans le courant de l'année 1873, M. Leverrier, directeur de l'Observatoire de Paris, a présenté à l'Académie des Sciences une nouvelle théorie de la planète Neptune et des tables nouvelles de Jupiter, de Saturne, d'Uranus et de Neptune. Les tables de Jupiter et de Saturne ont été déjà adoptées en Angleterre pour la rédaction du *Nautical Almanach*, publication dont l'importance est bien connue des astronomes et des marins.

L'étude des divers dialectes des nombreuses tribus d'Indiens qui habitent l'Amérique du Nord a été facilitée par la rédaction, sous la direction de M. Gibbs, de dictionnaires comprenant ceux des tribus du territoire de Washington, de la Californie, de la côte nord-ouest, de New-Mexico, d'Arizona et des prairies.

En ce qui concerne une branche importante de la physique du globe, l'Institut s'est proposé de dresser une carte générale hypsométrique de l'Amérique du Nord. Pour réunir les données sur lesquelles une carte semblable pouvait être établie, il s'est adressé à toutes les sources sérieuses d'information, aux ingénieurs des chemins de fer, aux inspecteurs des canaux, aux officiers militaires, aux comptes-rendus des expéditions géologiques, etc. On obtint ainsi les hauteurs de plus de 16,000 points dans les divers états et territoires de l'Union. La simple copie de ces collections de hauteurs remplit 25 volumes in-4°. La coordination de ces nombreuses observations formera la base d'une carte physique qui sera certainement d'une grande utilité dans beaucoup de circonstances.

Il nous resterait encore à parler de plusieurs ouvrages terminés ou en préparation sur les différentes branches de la météorologie et de la zoologie ; mais les citations précédentes suffisent pour expliquer la grande influence que l'Institut Smithson a dû exercer sur le développement des sciences aux Etats-Unis. Ce ne fut pas, cependant, sans quelque lutte aux débuts que le plan d'organisation, tel qu'il avait été conçu par l'éminent directeur de l'Institut, pût être complètement réalisé. Ce plan était trop au-dessus du niveau scientifique de cette époque aux Etats-Unis pour être immédiatement appliqué. Les recherches scientifiques n'étaient pas alors appréciées comme elles le sont aujourd'hui, et l'on ne faisait aucune différence entre le vulgarisateur populaire d'une science et celui dont les méditations, appuyées sur des recherches originales, en avaient établi les principes. Il n'est donc pas surprenant que le Congrès, dans ses premiers actes concernant l'Institut Smithson, n'ait eu d'abord en vue que la vulgarisation des sciences. Il en résulta que, pendant les premières années qui suivirent sa fondation, les fonds de l'Institut durent être employés de préférence à la création d'un museum, d'une bibliothèque, d'une galerie d'œuvres d'art et d'un jardin botanique, ce qui nécessitait la construction d'édifices très-coûteux, tandis que le plan du directeur, qui mettait en première ligne les recherches originales, ne nécessitait que des dépenses moitié moindres et laissait une large somme disponible pour ces recher-

ches. Mais, heureusement, grâce à l'insistance du conseil des régents, une part du revenu fut réservée aux encouragements aux sciences, et l'on ne tarda pas à reconnaître que les fonds de l'Institut ne pouvaient être plus utilement employés. Les échanges de publications, qui s'étendirent rapidement, firent affluer les ouvrages scientifiques à la bibliothèque, et tous les savants encouragés par l'Institution s'empressèrent à l'envi de contribuer à l'accroissement des richesses du museum par l'envoi des collections les plus variées de zoologie, de minéralogie et d'archéologie. Les dons les plus généreux vinrent aussi enrichir l'Institution. C'est ainsi que fut fondée la galerie des beaux-arts de Corcoran, et que le professeur Tyndall, à la suite de ses conférences de 1872 dans les principales villes de l'Union, où elles eurent tant de retentissement, en laissa tous les profits à l'Institut Smithsonian en quittant l'Amérique. La lettre adressée dans cette circonstance par le savant Anglais au directeur de l'Institut mérite d'être conservée. On ne saurait faire avec plus de grâce et de désintéressement un cadeau princier.

*Lettre du professeur Tyndall au professeur Henry.*

New-Yorck, le 7 février 1873.

Mon cher professeur Henry, j'ai fait mon « testament » et je l'ai signé en due forme en présence de témoins.

Mon désir et mon intention, en acceptant l'invitation de mes amis, étaient, vous le savez, d'en envoyer le produit à Chicago (1). Mais les traces d'un sinistre sont si vite effacées dans ce pays, qu'au lieu d'avoir besoin de ma faible assistance, Chicago serait tout disposé à m'offrir une part de son superflu.

Mes dépenses sont lourdes, comme je vous l'ai dit. J'ai trouvé qu'il faisait cher vivre aux Etats-Unis; aussi la balance que je peux adresser au conseil des administrateurs n'est-elle pas aussi grande que je l'aurais désiré. Elle monte cependant à un peu plus de treize mille dollars.

J'ai donné quelque soin à ce compte, et je ne pense pas emporter avec moi un simple cent de monnaie américaine. Mais ce que j'emporte m'est incomparablement plus précieux, c'est l'assurance de la sympathie du peuple américain.

Quant aux instruments que j'ai apportés d'Angleterre, je me propose de les offrir à l'Institut royal, où ils trouveront un bon emploi. Mes mains seront alors entièrement nettes, et aucun élément étranger ne se mêlera au brillant souvenir du temps que j'ai passé ici.

(1) Les conférences du professeur Tyndall eurent lieu peu de temps après le grand incendie de Chicago.

E. B.

L'Institut Smithson s'est intéressé à toutes les grandes questions scientifiques qui ont préoccupé les savants. C'est à lui que l'on doit le premier emploi du télégraphe pour la prédiction du temps, ainsi que l'organisation récente des annonces télégraphiques des découvertes astronomiques entre les six principaux centres scientifiques du monde : l'Institut Smithson, à Washington, et les Observatoires de Greenwich, de Paris, de Berlin, de Vienne et de Pulkova. Ce sont deux membres de cet Institut, le professeur Henry, qui joint au titre de Secrétaire de cet établissement celui de Président de l'Académie nationale des sciences, et l'illustre Agassiz, qui furent chargés de rédiger les instructions scientifiques pour l'exploration dans les mers arctiques du capitaine Hall ; et c'est encore à cet Institut que le Gouvernement confia plus tard l'entière direction de l'exploration du major Powell.

Depuis la fondation de l'Institut Smithson, dont la date coïncide avec l'arrivée d'Agassiz en Amérique, une profonde transformation intellectuelle s'est opérée aux Etats-Unis. Si l'esprit pratique, qui forme un des caractères saillants de la population, s'y est conservé intact, les sciences pures n'y sont plus dédaignées. Elles ont acquis droit de cité. Nous en trouvons la preuve dans les actes mêmes du Congrès, qui, dans ces dernières années, vota successivement des fonds pour l'entretien aux frais de l'Etat de la bibliothèque, de la galerie des beaux-arts et du museum ; de sorte que l'Institut Smithson est maintenant dégagé de toute entrave et peut librement disposer de tous ses revenus au profit des entreprises scientifiques dont l'utilité lui est signalée par ses conseils.

Dans son rapport de 1872, M. Henry, jetant un regard en arrière, rappelle avec une légitime satisfaction les progrès déjà réalisés par l'établissement qu'il dirige depuis de longues années, et il exprime l'espoir que l'œuvre à laquelle il a consacré la plus belle partie de sa vie lui survivra, que son succès ira même en grandissant, si l'on reste fidèle aux principes qui ont inspiré le fondateur de l'Institut. Ces espérances se réaliseront, nous n'en doutons pas, car l'Institut Smithson occupe aujourd'hui, sans conteste, le premier rang parmi les établissements scientifiques de l'Amérique, et il marche de pair avec les plus considérables et les mieux dotés de l'Europe.

Que celui de nos collègues qui a mis la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny en relations d'échange avec cette grande Institution en reçoive ici nos remerciements.



## BIBLIOGRAPHIE.

J'ai lu avec le plus vif intérêt les *Leçons élémentaires d'hygiène* de M. le docteur Descieux. Pour faire l'analyse de ce petit volume, il faudrait le reproduire en entier, chaque page contenant plusieurs conseils très-bons à suivre. Ce que je puis en dire de mieux, c'est qu'un exemplaire de cet excellent ouvrage devrait se trouver dans toutes les familles, car, le plus souvent, il est à la portée de tous les lecteurs. Je dis le plus souvent, car quelques-uns ne comprendraient rien aux analyses chimiques, mais tous comprendront les excellents conseils hygiéniques de M. le docteur Descieux : son but sera donc toujours atteint.

Dr BOUSSON, *président*.

---

### SÉANCE GÉNÉRALE DU 4 NOVEMBRE 1875.

*Présidence de M. BAILLE.*

La séance est ouverte à 10 heures par la lecture du procès-verbal de la séance précédente. Ce procès-verbal est adopté sans observations.

M. le Commissaire-Général de l'Exposition internationale de Philadelphie envoie différents documents relatifs à l'organisation de cette Exposition et aux conditions de transport. Des renseignements supplémentaires seront demandés au sujet des vins que nous nous proposons d'exposer.

Il est donné lecture d'une note sur le guano de Gigny (Jura), par M. le docteur Bertherand ; d'une *Revue des Journaux agricoles et scientifiques*, par M. le docteur Rouget, et d'une poésie intitulée : *Trois Étoiles*, par M. Johannis Morgon.

M. Baille annonce à la Société que ses chefs hiérarchiques lui ont fait connaître qu'ils considéraient les fonctions de Président de la Société comme incompatibles avec la situation de juge de paix à Poligny. Il donne en conséquence sa démission de Président.

M. Blondeau se fait l'interprète des regrets qu'éprouve la Société en apprenant cette décision ; il rappelle tout ce qu'elle doit depuis quatre ans à l'esprit d'initiative, à l'activité et au dévouement de son Président, et, tout en espérant que M. Baille voudra bien continuer à colla-

borer à l'œuvre qu'il lui est interdit de diriger plus longtemps, il propose de lui voter un ordre du jour de remerciements.

Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

La Société décide ensuite qu'il ne sera pas procédé immédiatement à l'élection d'un nouveau Président ; cette élection aura lieu à la séance de décembre, en même temps que le renouvellement annuel du Bureau.

Est nommé membre correspondant : M. Abraham Oualid, négociant à Alger, présenté par M. Sénamaud jeune.



## LE GUANO DE GIGNY (Jura).

PAR LE DOCTEUR E.-L. BERTHERAND

J'ignore si l'attention des agriculteurs du Jura a été attirée sur cette richesse d'agents fertilisants que possède Gigny, commune du canton de Saint-Julien, et fort intéressante par ses carrières et son élève du grand bétail. La Société d'agriculture de Lyon a publié, il y a quelques années, une analyse chimique de ce guano, et il m'a semblé qu'il y aurait quelque utilité à donner ici un résumé de ces recherches.

La grotte en question contient un dépôt de 300 mètres cubes, formés depuis plusieurs siècles par les excréments accumulés de chauves-souris. Ce guano est pâteux, de couleur brun-chocolat, parsemé de petites paillettes vertes provenant des élytres des scarabées dont se sont nourries les cheiroptères en question. Il n'a pas d'odeur sensible.

M. le professeur Glénard, qui l'a analysé, reconnaît :

- 1° Que, chauffé de 100 à 120°, il abandonne 63,48 0/0 d'eau ;
- 2° Que, par l'incinération, il perd 22,92 0/0 de matière organique et laisse 13,60 0/0 de cendres ou substances minérales ;
- 3° Qu'il ne renferme ni acide urique, ni acide oxalique, acides qui se trouvent dans la plupart des guanos ;
- 4° Que la quantité d'azote y est de 4,7 0/0, représentée par 1,9 d'azote organique et 2,8 d'ammoniaque ;
- 5° Que les matières minérales, 38,96 0/0, sont composées de sable, de sulfate de chaux, d'alumine, d'oxyde de fer, et de traces de phosphate, de potasse et de cuivre ;
- 6° Que l'azote est la seule matière utile de ce guano ; en estimant sa

valeur à 1 fr. 80 le kilogr., ledit guano, qui n'en contient que 4 kilogr. 7 grammes, vaudrait 8 fr. 50 les 100 kilogr.

Si le guano de Gigny ne renferme pas de phosphate de soude, si abondant dans certains produits analogues de Sardaigne, c'est que les suintements aqueux, fort abondants dans la grotte jurassienne, lavent d'une façon incessante le dépôt excrémentitiel et le dépouillent de sels solubles.

Il conviendrait donc d'exploiter largement cette gangue d'engrais, afin d'empêcher les causes physiques précitées d'en altérer de plus en plus la composition chimique.

Il y a dans le Jura de nombreuses grottes ; il est vivement à désirer, dans l'intérêt de l'agriculture, qu'elles soient activement fouillées, et que des analyses chimiques viennent fixer sur la valeur commerciale des engrais qu'elles renferment.

---

## CONCOURS RÉGIONAUX AGRICOLES

### en 1876

Les Concours régionaux agricoles d'animaux reproducteurs, d'instruments et de produits auront lieu, en 1876, dans les villes et aux époques suivantes :

Carcassonne, du 29 avril au 8 mai.  
Orléans, du 29 avril au 8 mai.  
Lons-le-Saunier, du 6 au 15 mai.  
Quimper, du 6 au 15 mai.  
Tarbes, du 6 au 15 mai.  
Arras, du 20 au 29 mai.  
Bordeaux, du 20 au 29 mai.  
Gap, du 20 au 29 mai.  
Rodez, du 20 au 29 mai.  
Reims, du 27 mai au 6 juin.  
Rouen, du 27 mai au 6 juin.  
Le Puy, du 3 au 12 juin.

Pour être admis à exposer, on doit adresser au Ministère de l'agriculture et du commerce une déclaration qui doit être parvenue aux dates ci-après :



Carcassonne et Orléans, 1<sup>er</sup> avril. — Lons-le-Saunier, Quimper et Tarbes, 5 avril. — Arras, Bordeaux, Gap et Rodez, 20 avril. — Reims et Rouen, 25 avril. — Le Puy, 1<sup>er</sup> mai.

Réclamer, au besoin, des programmes au Ministère.

---

## **CONCOURS RÉGIONAL AGRICOLE**

### **DE LONS-LE-SAUNIER**

du samedi 6 au lundi 15 mai 1876

---

#### **ARRÊTÉ**

**LE MINISTRE DE L'AGRICULTURE ET DU COMMERCE,**

Vu les arrêtés qui ont jusqu'à ce jour réglé l'institution des Concours régionaux agricoles, les comptes-rendus et les rapports dont ils ont été l'objet;

Vu les observations présentées par les différents jurys des Concours antérieurs;

Vu les vœux émis par les délégués des Associations agricoles, les membres du jury et les exposants;

Le conseil des inspecteurs entendu;

Sur le rapport du Directeur de l'agriculture,

#### **ARRÊTE :**

**ART. 1<sup>er</sup>.** — Le Concours d'animaux reproducteurs, d'instruments et de produits agricoles, institué chaque année dans la région comprenant les départements de l'Ain, de la Côte-d'Or, du Doubs, du Jura, de la Haute-Saône, de Saône-et-Loire, de l'Yonne et la circonscription de Belfort, se tiendra, en 1876, dans la ville de Lons-le-Saunier.

**ART. 2.** — Une prime d'honneur, consistant en une coupe d'argent de la valeur de 3,500 fr., sera décernée à l'agriculteur du département du Jura qui aura obtenu l'un des prix cultureux ci-après désignés, et qui, reconnu relativement supérieur à ses concurrents, aura présenté dans sa catégorie le domaine ayant réalisé les améliorations les plus utiles et les plus propres à être offertes comme exemple.

Des prix cultureux seront attribués, savoir :

1<sup>o</sup> Un objet d'art de 500 fr. et une somme de 2000 fr., à la catégorie

des propriétaires exploitant leurs domaines directement ou par régisseurs et maîtres valets; 500 fr., trois médailles d'argent et trois de bronze seront distribués aux agents de l'exploitation primée;

2° Un objet d'art de 500 fr. et une somme de 2000 fr., à la catégorie des fermiers à prix d'argent ou à redevances en nature fixes, remplaçant le prix de ferme; des cultivateurs - propriétaires tenant à ferme une partie de leurs terres en culture; des métayers isolés (domaines au-dessus de 20 hectares); 500 fr., deux médailles d'argent et trois de bronze seront distribués aux agents de l'exploitation primée;

3° Un objet d'art de 500 fr., destiné au propriétaire, et une somme de 2000 fr., à répartir entre métayers, à la catégorie des propriétaires exploitant plusieurs domaines par métayers;

4° Un objet d'art de 200 fr. et une somme de 600 fr., à la catégorie des métayers isolés ou petits cultivateurs, propriétaires ou fermiers de domaines au-dessus de 5 hectares et n'excédant pas 20 hectares; 200 fr., deux médailles d'argent et deux de bronze seront distribués aux agents de l'exploitation primée.

Dans le cas de l'attribution de la coupe d'honneur à l'un des prix cultureux, l'objet d'art spécial à ce prix ne sera pas décerné.

Les médailles d'or et d'argent, dites de *spécialité*, continueront à être attribuées pour des améliorations partielles déterminées.

---

## CONCOURS GÉNÉRAL

### DES FROMAGES, A PARIS, EN 1876

Ce Concours a eu lieu au Palais de l'Industrie, le 12 février.

Les producteurs de notre région qui, cette année encore, avaient répondu à notre appel et exposé sous notre patronage, ont obtenu neuf récompenses sur douze accordées aux fromages de Gruyère.

Nous donnons ci-après la liste des récompenses accordées :

#### PRODUCTEURS.

1<sup>r</sup> prix, médaille d'or, grand module, M. DUMONT, de Dournon (Jura).

3<sup>e</sup> id. médaille d'argent, M. PARIAUX, à Jougue (Doubs).

5<sup>e</sup> id. médaille de bronze, la Fromagerie de Foncine-le-Haut (Jura), section du bas de la ville.

6<sup>e</sup> prix, mention honorable, M. PILLOT, de Plasne (Jura).

7<sup>e</sup> id. mention honorable, M. Ernest CHAMPON, de Cernans (Jura).

### NÉGOCIANTS.

Médaille d'or, MM. COUSIN frères, à Champagnole (Jura).

Médaille d'argent, M. MARTINEZ, à Tourmont (Jura).

Médaille d'argent, M. GROS, maire et propriét. à Pontarlier (Doubs).

Chaque année, un prix d'honneur est décerné à l'ensemble de l'industrie fromagère ; ne sont admis à concourir pour ce grand prix que les producteurs ayant obtenu la première médaille dans leur catégorie. A ce titre, M. DUMONT, de Dournon, a concouru avec toutes les industries fromagères de France et a remporté le *Prix d'Honneur*.

On comprendra l'intérêt de premier ordre que peut avoir un pareil résultat pour la principale industrie de notre région.

Une médaille d'or a été décernée à notre Société pour l'ensemble des produits dont elle avait déterminé et organisé l'envoi.

---

## REVUE DES JOURNAUX AGRICOLES ET SCIENTIFIQUES,

PAR M. LE DOCTEUR ROUGET (D'ARBOIS), MEMBRE FONDATEUR.

**Sur le gui.** — Le gui, aliment sain et nutritif pour les *ruminants*, les vaches et les moutons, est un poison mortel pour les lapins.

Une fâcheuse expérience en a été faite dans la propriété que nous habitons. Le jardinier ayant coupé des guis dans les pommiers, une femme de service eut la malencontreuse idée d'en donner aux lapins. Le gui étant inoffensif pour les vaches et les moutons, elle en avait conclu qu'il le serait également pour les autres animaux. La plupart des lapins qui ont brouté les feuilles et l'écorce vert-jaunâtre ont succombé ; les autres ont été très-malades. Nous pensons que ce sont les baies qui contiennent le plus de poison. (*Le Cultivateur du Midi*).

La mort rapide de plusieurs lapins après l'ingestion d'une assez

grande quantité d'aulx moisis avait fait craindre (*Abeille médicale*) que les aulx fussent vénéneux. Une contre expérience démontra que les lapins n'avaient été empoisonnés ni par les aulx ni par leurs pelures, mais bien plutôt par les moisissures que contenaient les unes et les autres.

**Importance de l'agriculture.** — L'agriculture est certainement, de toutes les industries humaines, la plus considérable; elle couvre de ses usines ou fermes la surface entière du territoire; elle occupe les bras des trois quarts de la population qui habite le globe.

En France seulement, elle compte 5,257,000 exploitants qui, avec les ouvriers qu'ils emploient et leurs familles, forment une population de 20 millions d'âmes. Le sol qu'elle y cultive vaut, avec le capital des exploitations qui y est attaché, plus de 400 milliards de francs, c'est-à-dire trois à quatre fois autant que toutes les autres industries réunies.

Les matières premières que l'agriculture transforme en produits végétaux et animaux pour les besoins de l'homme, remplissent l'atmosphère et couvrent le globe; les forces qu'elle met en jeu sont immenses; elle a de 5 à 6 millions d'animaux de trait, et quant aux forces naturelles qui travaillent à son profit, elles sont presque incommensurables, elles sont telles, qu'on a pu dire que tout cultivateur qui exploite un domaine de cent hectares, fait concourir à son œuvre, dirige plus de forces réelles que n'en a jamais commandées le général placé à la tête du plus grand corps d'armée qui ait existé.

On conçoit dès lors tout ce qu'une industrie qui a de si vastes proportions peut gagner à bien connaître la matière première qu'elle emploie, l'usine où elle travaille, les forces qu'elle met en œuvre, et les outils (plantes, animaux ou machines) dont elle se sert, un progrès, si minime qu'il soit, se traduisant toujours par d'importants résultats pour la société, parce que l'effet de l'amélioration, quand celle-ci se généralise, se répète des millions de fois. De là l'utilité d'un enseignement agricole largement dispensé à toutes les classes rurales; de là encore l'utilité des livres, dont le but est de répandre la lumière sur les problèmes si complexes de l'industrie agricole et d'aider au progrès; leur publication doit être accueillie avec sympathie et reconnaissance à la fois.

(*Bulletin de la Société des agriculteurs de France*)

**Influence des forêts sur la marche des orages à grêle.** — Dans le *Bulletin de la Société d'émulation du Jura*, il a été publié sur la météorologie du Jura un travail qui est le résultat de

nombreuses observations, recueillies avec persévérance et classées avec une méthode parfaite par le Frère Ogérien, avantageusement connu par d'autres études sur l'histoire naturelle. Pour se rendre compte de la marche et des effets des orages à grêle, Frère Ogérien a compulsé deux mille deux cent cinquante procès-verbaux d'experts et réuni tous les documents relatifs à la grêle qui se trouvaient inscrits depuis 1020 dans les archives départementales. Parmi les conclusions déduites de ces recherches, nous remarquons celle-ci :

« Les grêles sont nulles ou très-rares sur les cultures entourées de grands bois. »

L'auteur ajoute : « Cette observation acquiert une certitude complète par la simple observation de la carte des grêles, qui démontre que les terres cultivées voisines des bois de haute futaie ne sont pas atteintes par la grêle, quand bien même la topographie du sol se prêterait au déversement des orages. Il est à remarquer que les forêts font d'autant mieux l'office de paragrêle que les arbres sont plus élevés et surtout qu'ils sont à l'ouest des terres, c'est-à-dire du côté du vent qui amène les orages.

« Un fait très-significatif donne à cette observation un degré d'évidence tel que, joint à la liste des communes préservées de la grêle par le voisinage des bois, il nous permettra de considérer notre manière de voir comme parfaitement logique et vraie.

« On ne trouve dans les archives départementales l'indication d'aucune grêle ayant atteint le cirque de Voiteur avant 1830. (Voiteur est un des vignobles les plus importants du Jura). A partir de cette époque, seize orages ont plus ou moins ravagé la concavité dont Voiteur est le centre. C'est que, avant cette époque, les hauteurs de ce cirque étaient complètement couvertes par les bois de haute tige, surtout vers le sud-ouest, sur la montagne de Lavigny. De la disparition des grands bois date l'apparition de grêles très-fréquentes et très-intenses. »

La *Revue des eaux et forêts* ajoute à cela :

« Ces observations d'un homme aussi instruit qu'impartial ne sont pas inutiles dans un temps où les communes, impatientes de battre monnaie, réduisent volontiers leurs forêts à des taillis simples de vingt ans, n'offrant qu'un abri insignifiant de sept à huit mètres de hauteur, tandis qu'un taillis sous futaie, d'une trentaine d'années et garni de nombreux et beaux arbres de réserve, présente un rempart de vingt mètres d'élévation, qui peut avoir une action efficace pour protéger

contre les orages les campagnes voisines. » (*Journal de la Société d'agriculture de la Suisse Romande*).

**Dangers de l'emploi de la grenaille de plomb pour le lavage des bouteilles.** — Nous engageons vivement nos collègues et lecteurs à lire attentivement la note suivante que nous trouvons dans un rapport du *Conseil d'hygiène et de salubrité de la Seine-Inférieure* :

« On a bien souvent signalé les dangers qui résultent de l'emploi du plomb en grains pour le lavage des bouteilles destinées à la conservation du vin ou d'autres boissons. La décomposition du métal par son contact prolongé avec des boissons acides ou devenant acides, et la formation d'acétates de plomb (substances éminemment vénéneuses) ont, depuis longtemps, expliqué les accidents saturnins dont les voies digestives ne sont devenues que trop fréquemment le siège, et cependant la routine a prévalu. C'est à ceux qui, par la nature de leur commerce, ont intérêt à prévenir de semblables accidents, qu'il appartient surtout de surveiller les agents chargés du lavage, qu'on peut effectuer beaucoup mieux avec des appareils spéciaux d'un prix peu élevé, tombés dans le domaine public, ou leur substituer tout simplement la grenaille de fonte et de fer, ces deux moyens étant absolument sans danger.

« Le Conseil n'a pas cru devoir faire rédiger une instruction particulière à ce sujet, convaincu qu'elle serait inutile pour ceux qu'aucun avis prudent ne saurait corriger, et moins encore pour ceux qui ont déjà abandonné l'usage d'une méthode dangereuse; mais il croit nécessaire d'appeler l'attention sur ce point, surtout à une époque où l'élévation du prix des vins provoque des altérations de toute espèce, et où l'acidité se produit d'une manière plus active et plus prompte. »

---

Les sixième et septième livraisons de l'*Histoire de France illustrée* de Michelet viennent de paraître à la librairie Lacroix. La première comprend l'invasion des hordes germaniques dans les Gaules, le premier choc des Goths et des races celtiques. La gravure représente Charlemagne accoudé sur un balcon, les yeux pleins de larmes, en pressentant l'instabilité de ses conquêtes au-delà du Rhin, qui, lui mort, ne resteraient pas longtemps à la couronne de France. — La deuxième comprend l'invasion des Huns, sous la conduite d'Attila, et l'établisse-

ment des Francs en Gaule, qui se mêlent à la race gauloise et forment la France. La gravure représente cette immense multitude des races barbares, qui se précipitent de tous les points de l'horizon sur le monde civilisé, écrasant l'empire romain.

---

Ce n'est que dans notre prochain numéro, c'est-à-dire dans le N° 1 de 1876, que nous publierons la liste des lauréats, ainsi que le procès-verbal des opérations du Jury, concernant notre Exposition d'instruments viticoles et vinicoles, et Exposition de vins comtois, à Poligny, en 1875. — Plusieurs gravures, qui doivent être intercalées dans le texte, et qui ne nous sont pas encore parvenues entièrement, sont la cause de ce retard. C'est ce qui est également cause du retard de ce numéro.

---

## DONS.

Il est offert à la Société, par :

M. PHILIPPART : *Lettres au Journal des Débats et au National*. Broch. in-8°, dont il est l'auteur.

M. le Dr G. AUDIFFRENT : *Des maladies du cerveau et de l'innervation*, d'après Auguste Comte. Un fort vol. in-8°, dont il est l'auteur.

M. MUNIER, médecin à Foncine-le-Haut : *Recherches historiques sur les Foncine et le canton des Planches*. Un vol. in-8°, dont il est l'auteur.

M. GIRARDOT : *L'Hortloge*. Opuscule in-8°, dont il est l'auteur.

M. RENARD : *Bulletin des autorités constituées réunies en juin et juillet 1793 au chef-lieu du Calvados*. Un vol. in-8° broché, dont il est l'auteur.

M. OUALID : *Principales époques de la Tunisie*. Petite broch. in-4°, dont il est l'auteur.

M. GHEZZY, consul général d'Autriche en Algérie : *Manuel d'hygiène à l'usage des Européens qui viennent s'établir en Algérie*, par M. le Dr Martin. Un vol. in-8°.

*Les Lois de la propriété immobilière en Algérie*, par M. Robe. Un vol. in-12, broché.

FIN DE LA 16<sup>me</sup> ANNÉE (1875).

*Liste des publications reçues pendant le mois de décembre 1875.*

---

Revue savoisienne, N° 11.

Journal mensuel des travaux de l'Académie nationale, octobre et nov. 1875.

Journal d'agriculture pratique, Nos 49, 50, 51, 52.

La Sentinelle du Jura (édition hebdomadaire), Nos 145, 148, 151, 154.

Le Courrier du Jura, Nos 49, 50, 51, 52.

Le Sauveteur, Nos 11, 12.

La Santé publique, Nos 87, 88.

L'Apiculteur, N° 12.

Annales de la Société d'agriculture de l'Allier, N° 12.

Bulletin de la Société des agriculteurs de France, Nos 20, 21.

La Médecine contemporaine, Nos 23, 24.

Journal du Comice agricole de l'arrond<sup>t</sup> de Mézières, N° 6.

Le Publicateur (de Dole), Nos 49, 50, 51, 52.

Le Salinois, Nos 49, 50, 51, 52.

L'Abeille jurassienne, Nos 49, 50, 51, 52.

L'Hebdomadaire (de St-Claude), Nos 49, 50, 51, 52.

Bulletin de la Société d'agriculture de l'Eure (section de Bernay), 1875.

Bulletin de la Société d'agriculture de Vaucluse, N° 11.

Le Cultivateur du Midi, Nos 49, 50, 51, 52.

Journal de la Société d'agriculture de la Côte-d'Or, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> trimestres 1875.

Bulletin de la Société d'agriculture d'Alger, 1<sup>er</sup> trimestre 1875.

Journal de la Société d'agriculture de la Suisse romande, décembre 1875.

L'Industrie progressive, 5, 15, 25 décembre 1875.

L'Abeille médicale, Nos 49, 50, 51, 52.

Maitre Jacques, novembre 1875.

L'Algérie agricole, N° 11.

Bulletin de la Société protectrice des animaux, septembre et octobre 1875.

Bulletin de la Société d'agriculture de l'arrond<sup>t</sup> de Mayenne, 15<sup>e</sup> année.

Archives de l'agriculture du nord de la France, N° 11.

Le Bibliographe, décembre 1875.

Bulletin de l'Association d'appui mutuel des Francs-Comtois, Nos 41, 42.

Revue agricole et industrielle de Valenciennes, Nos 8, 9.

Bulletin de la Société d'agriculture des Bouches-du-Rhône, Nos 9, 10, 11.



## TABLE DES MATIÈRES

---

- Amélioration de l'espèce chevaline dans le Jura (un mot sur l'), par un ex-adjutant de cavalerie, page 135.
- Avis pour le paiement des cotisations et abonnements, 273.
- Coloration artificielle des vins, procédés pour la reconnaître, 67.
- Commission du phylloxera de l'arrondissement de Poligny, 172.
- Concours de jeune bétail, 251.
- Concours de poésie et de littérature de 1874 (le), par M. Monin, 209.
- Concours général des fromages, à Paris, en 1876, 456.
- Concours régional agricole de Lons-le-Saunier, 455.
- Concours régionaux agricoles, en 1876, 454.
- Concours sur la maladie de la vigne en Franche-Comté (un), en 1777, par M. A. Vaissier, 54, 110, 141, 173.
- Considérations géologiques sur certains terrains de Mont-sous-Vaudrey, par M. le Dr Pactet, 170.
- Contribution à l'histoire agricole et météorologique de l'arrondissement de Poligny, par M. Coste, 351.
- Curues de mares (les), par M. Ferdinand Jean, 26.
- Distribution solennelle des récompenses accordées à la suite de l'Exposition d'instruments viticoles et vinicoles, de celle des vins de Franche-Comté et du Concours de jeune bétail, 380.
- Dons faits à la Société, 32, 272, 461.
- Ebullioscope Malligand (l'), par M. Blondeau, 408.
- Ennemi et ami du charençon (communiqué par M. Cretin), 269.
- Exposition d'instruments viticoles et vinicoles et des vins de la Franche-Comté, 220, 249.
- Flore Landaise (la) et médecine par les plantes vulgaires, par M. Jules Léon, 271.
- Grotte des miroirs (la), par M. G. Colin, 139.
- Guano de Gigny (le), par M. Bertherand, 453.
- Huit ans de l'histoire de Salins et de la Franche-Comté, par M. A. Vayssière, 15, 88, 163, 201, 305, 435.
- Institut Smithson, à Washington (l'), par M. Blondeau, 445.
- Médaille d'or obtenue par M. J. Sénamaud, 424.
- Métayage et économie des vignobles du Jura, par M. Ch. Rouget, 220, 253.
- Nécrologie : M. Clerc, membre fondateur, 97.
- Ordre de la Toison d'or (l'), 95.
- Primes à décerner aux taureaux bien écussonnés, 108.
- Procédé contre le phylloxera et l'oidium, par M. Jules Léon, 229.
- Programme du Concours de 1875, 184.
- Publication nouvelle de l'Histoire de France de Michelet, 424, 460.
- Réception de notre Société comme membre fondateur de la Société des Agriculteurs de France, 424.
- Récompenses obtenues par la Société au Concours général de Paris en 1875, 73.
- Recettes et procédés utiles, par M. le docteur Rouget, 31, 72, 120, 151, 183, 232, 269.
- Revue des journaux agricoles et scientifiques, par M. le docteur Rouget : Une dot à la campagne. — Les abeilles, le soufre et l'hybridation. — Une

- cause du dépeuplement de nos rivières. — Clouterie pour chaussures, de MM. Jarre et C<sup>ie</sup>, d'Ornans. — Conservation et amélioration des vins par l'électricité, 28.
- L'atenchus ou scarabée sacré des anciens. — Un moyen de distinguer les alcools de vin et de marc des alcools d'industrie. — Danger des pavots pour le bétail. — Papillons et chenilles, 69.
- Abeille, guêpe et raisin. — Acide salicilique, 150.
- Pour empêcher la corne des chevaux de se fendre ou de s'écailler, 183.
- Fabrication de l'huile de bois. — Un gisement de phosphorites à Morteau. — Préservation des pommes de terre contre la maladie par la sélection, 230.
- Excellence hygiénique de la profession agricole; insalubrité relative des professions industrielles. — Utilité des buses. — Maladies de la vigne, 264.
- Influence des racines des végétaux vivants sur la putréfaction. — Destruction du colchique d'automne. — Ecobuage des terres argileuses; réactions chimiques qui résultent de cette opération, 318.
- Plantes insectifuges. — Emploi médical des vins de Bourgogne et du Jura. — La vigne et le vin en Franche-Comté, 357.
- Destruction radicale de la cuscute. — Les vins mousseux en France, 422.
- Sur le gui. — Importance de l'agriculture. — Influence des forêts sur la marche des orages à grêle. — Dangers de l'emploi de la grenaille de plomb pour le lavage des bouteilles, 457.
- Revue bibliographique :
- Notice sur le procédé Picot pour la taille de la vigne, par M. le Dr Rouget, 50.
- Le Parnasse médical français, de M. le Dr Chereau, par le même, 102.
- Des maladies du cerveau et de l'innervation, de M. le Dr Audiffrent. — Des sources thermales et minérales de l'Algérie, etc., de M. le Dr Bertherand, par le même, 417.
- Les leçons élémentaires d'hygiène de M. le Dr Descieux, par M. le Dr Bousson, 452.
- Réunion des délégués des Sociétés savantes à la Sorbonne, en 1875 (rapport de M. Gaurichon), 216.
- Séances générales, 24, 53, 106, 141, 171, 218, 252, 317, 356, 421, 452.
- Secours d'urgence (les), par M. le Dr Bertherand, 1, 33, 73, 121, 153, 185, 233, 273, 321, 361, 425.
- Sécurité-Ganne, par M. E. Carrance, 272.
- Synonymie des blés, 148.
- Traditions populaires de l'arrondt de Poligny, par M. Thuriot, 289, 337.

FIN DE LA TABLE.

MARC

généralement les  
ces eaux-de-  
sont absolument  
dé suivant qu  
eaux-de-vie  
il faut être

miette, le  
l'eau de  
0 hectolitres  
me davan  
ensuite la  
en perdra  
et obtient

aux-de-vie  
nt est d'all  
du pressur  
ement meill  
e en pratiq  
servent l'au  
n mauvais  
ones, les rû

*La Vigne*

de ce N. n.  
76 au presen





UNIVERSITY OF MICHIGAN  
3 9015 06376 1426

